



REVUE

DE PARIS.

XXXV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1841.

LE SPERONARE.

XI.[1]

LA CHAPELLE GOTHIQUE.

On se rappelle cette petite chapelle gothique que me montra mon guide du haut de l'Épipoli, et que je ne voulus pas aller voir, retenu par la chaleur sénégalienne qu'il faisait en ce moment. Cette chapelle appartenait à la famille San-Floridio. Bâtie par un ancêtre du marquis actuel, elle servait surtout de lieu de sépulture à la famille. Il y avait une vieille tradition sur cette chapelle, qui ne contenait pas seulement, disait-on, des caveaux mortuaires : on parlait de souterrains inconnus, dans lesquels un comte de San-Floridio se serait réfugié à l'époque des guerres avec les Aragonais d'Espagne, guerres pendant lesquelles son patriotisme l'aurait fait condamner à mort. La tradition ajoutait qu'il était resté dans cette retraite pendant dix ans, et y avait été régulièrement nourri par de vieux serviteurs, qui, au risque de leur propre vie, lui portaient toutes les deux nuits, dans ce souterrain, de quoi boire et de quoi manger. Vingt fois le comte de San-Floridio aurait pu se sauver et gagner Malte ou la France; mais il ne voulut jamais consentir à quitter la Sicile, espérant toujours que l'heure de la liberté sonnerait pour elle, et pensant qu'il devait être là au premier signal.

(1) Voyez les livraisons des 8, 15, 29 août, 5, 12, 19 septembre, 3, 10, 17 et 24 octobre.

En 1783, il y avait encore deux rejetons mâles de cette famille, le marquis et le comte de San-Floridio. Le marquis habitait Messine, et le comte Syracuse. Le marquis était veuf et sans enfans, et n'avait près de lui que deux serviteurs : une jeune fille de Catane, nommée Teresina, qui avait appartenu à sa femme, et pouvait avoir dix-huit ou vingt ans à peu près ; puis un homme de trente ans au plus, qu'on appelait Gaetano Cantarello, le dernier descendant de cette race de serviteurs fidèles qui avaient donné à l'ancien marquis une si grande preuve de dévouement, et qui, de père en fils, étaient demeurés dans la maison de l'aîné de la famille. Cet aîné connaissait seul le secret du souterrain, secret qu'il transmettait à son fils, et qui était d'autant mieux gardé, que d'un jour à l'autre les marquis de San-Floridio, qui étaient restés constamment dans le parti patriote, pouvaient avoir besoin de recourir de nouveau à cet introuvable asile.

Nous avons raconté, à propos de Messine, le tremblement de terre de 1783 et ses déplorables suites. Le marquis de San-Floridio fut une des victimes de ce triste évènement. La toiture de son palais s'enfonça, et il fut tué par la chute d'une poutre ; ses deux serviteurs, Teresina et Gaetano, échappèrent sans blessures au désastre, quoique Gaetano, pour essayer de sauver son maître, disait-on, fût resté plus d'une heure sous les décombres de la maison. Le comte de San-Floridio, qui représentait la branche cadette, se trouva ainsi le chef de la famille, et hérita du titre et de la fortune de son aîné. Le marquis, étant mort au moment où il s'y attendait le moins, avait emporté avec lui le secret de la chapelle ; mais, il faut le dire, ce ne fut pas ce secret que le comte de San-Floridio regretta le plus ; ce fut une somme de 50 ou 60,000 ducats d'argent comptant que l'on savait exister dans les coffres du défunt, et que, malgré des fouilles multipliées, on ne parvint pas à retrouver. Le pauvre Cantarello était au désespoir de cette disparition, qu'on pouvait, disait-il en s'arrachant les cheveux, lui imputer, à lui. Le comte le consola de son mieux, en lui disant que la fidélité des serviteurs de la famille était trop connue pour qu'un pareil soupçon le pût atteindre ; et, comme preuve de ce qu'il avançait, il lui offrit près de lui la place qu'il occupait près de son frère ; mais Cantarello répondit qu'après avoir perdu un si bon maître, il ne voulait plus appartenir à personne. Le comte lui demanda alors s'il connaissait le secret de la chapelle ; Cantarello assura que non. Une somme assez ronde, offerte à la suite de cette conversation par le comte, fut refusée par ce digne serviteur, qui se retira dans les environs de Catane, et dont on n'entendit plus parler. Le

comte de San-Floridio se mit en possession de la fortune de son frère, qui était immense, et prit le titre de marquis.

Dix ans s'étaient écoulés depuis cet évènement, et le marquis de San-Floridio, qui avait fait rebâtir le palais de son frère, habitait l'été Messine et l'hiver Syracuse; mais, qu'il fût à Syracuse ou à Messine, il ne manquait jamais de faire dire, à la chapelle de la famille, une messe pour le repos de l'ame du défunt. Cette messe était célébrée à l'heure même où l'évènement avait eu lieu, c'est-à-dire à neuf heures du soir.

On en était arrivé au dixième anniversaire, qui devait se célébrer avec la pompe habituelle, mais auquel devait assister un nouveau personnage, qui joue le principal rôle dans cette histoire. C'était le jeune comte don Ferdinand de San-Floridio, qui, ayant atteint sa dix-huitième année, venait de finir ses classes, et arrivait du collége de Palerme depuis quelques jours seulement.

Don Ferdinand savait parfaitement qu'il portait un des plus beaux noms et qu'il devait hériter d'une des plus grandes fortunes de la Sicile. Aussi avait-il tourné au vrai gentilhomme. C'était un beau garçon aux cheveux d'un noir d'ébène, qui disparaissait malheureusement sous la poudre qu'on portait à cette époque, aux yeux noirs, au nez grec et aux dents d'émail, portant le poing sur la hanche, le chapeau un peu de côté, et plaisantant fort, comme c'était la mode à cette époque, aux dépens des choses saintes; au reste, excellent cavalier, fort sur l'escrime, et nageant comme un poisson; toutes choses qui s'apprenaient au collége des nobles. Seulement on disait qu'à ces leçons classiques les belles dames de Palerme en avaient ajouté d'autres, auxquelles le comte Ferdinand n'avait pas pris moins de goût qu'à celles dont il avait si bien profité, quoique ces leçons féminines ne fussent pas portées sur le programme universitaire. Tant il y a enfin que le comte revenait à Syracuse jeune, beau, brave, et dans cet âge aventureux où chaque homme se croit destiné à devenir le héros de quelque roman.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le jour anniversaire de la mort du marquis. Le père et la mère du comte prévinrent trois jours d'avance leur fils de se tenir prêt pour cette funèbre cérémonie. Don Ferdinand, qui hantait peu les églises et qui, ainsi que nous l'avons dit, était on ne peut plus voltairien, aurait fort désiré pouvoir se dispenser de cette corvée; mais il comprit qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire à ce devoir de famille, et que toute escapade de ce genre, à l'endroit d'un oncle dont on avait hérité cent mille livres

de rentes, serait on ne peut plus inconvenante. D'ailleurs il espérait que la cérémonie attirerait à la petite chapelle, si isolée qu'elle fût, quelque belle dame de Syracuse ou quelque jolie paysanne de Belvédère, et qu'ainsi la toilette qu'il était obligé de faire, à cette triste occasion, ne serait pas tout-à-fait perdue. Don Ferdinand se prêta donc d'assez bonne grace à la circonstance, et, après avoir mis son père et sa mère dans leur litière, sauta aussi résolument dans la sienne que s'il se fût agi pour lui d'aller figurer dans un quadrille.

Disons un mot en passant de cette charmante manière de voyager. Il n'y a en Sicile que trois modes de locomotion : la voiture, le mulet ou la litière.

La voiture est dans la vieille Trinacrie ce qu'elle est partout, si ce n'est qu'elle a conservé une forme de carrosse qui réjouirait on ne peut plus les yeux de ce bon duc de Saint-Simon, si, pour punir les péchés de notre époque, Dieu permettait qu'il revînt en ce monde. Les carrosses sont faits pour les rues où l'on peut passer en carrosse et pour les routes où l'on peut voyager en voiture; il y a plus ou moins de rues praticables dans chaque ville, et je n'en pourrais dire le nombre. Quant aux routes, elles sont plus faciles à compter : il y en a une qui se rend de Messine à Palerme, *et vice versa*. Il en résulte que, quand on voyage partout ailleurs que sur cette ligne, il faut aller à mulet ou en litière.

Tout le monde sait ce que c'est que d'aller à mulet, je n'ai donc pas besoin de m'étendre sur ce mode de voyage; mais on ignore assez généralement ce que c'est que d'aller en litière, du moins comme on l'entend en Sicile.

La litière est une grande chaise à porteur, construite généralement pour deux personnes, qui, au lieu d'être assises côte à côte, comme dans nos coupés modernes, sont placées face à face, comme dans nos anciens *vis-à-vis*. Cette litière est posée sur un double brancard, qui s'adapte au dos de deux mulets : un serviteur conduit le premier, et le second n'a qu'à suivre. Il en résulte que le mouvement de la litière, surtout dans un pays aussi accidenté que l'est la Sicile, correspond assez exactement au mouvement de tangage d'un vaisseau, et donne de même le mal de mer. Aussi prend-on généralement en exécration les personnes avec lesquelles on voyage de cette manière. Au bout d'une heure de cette locomotion, on se dispute avec son meilleur ami, et, à la fin de la première journée, on est brouillé à mort. Damon et Pythias, ces antiques modèles d'amitié, partis de Catane en litière, se seraient battus en duel en arrivant à Syracuse, et se

seraient égorgés fraternellement, ni plus ni moins qu'Etéocle et Polynice.

Le marquis et la marquise descendirent de leur litière en se disputant, et sans que l'un songeât à offrir la main à l'autre, de sorte que la marquise fut obligée d'appeler ses domestiques pour qu'ils l'aidassent à descendre. Quant au jeune comte, il sauta lestement de la sienne, tira un beau miroir de sa poche pour s'assurer que sa coiffure n'était pas dérangée, rajusta son jabot, jeta aristocratiquement son chapeau sous son bras gauche, et entra dans la petite église à la suite de ses nobles parens.

Contre l'attente du jeune comte, il n'y avait, à l'exception du prêtre, du sacristain et des enfans de chœur, absolument personne dans la chapelle. Il jeta donc un regard assez maussade de tous côtés, fit mondainement trois ou quatre tours dans l'église, et finit, se trouvant fort durement à genoux, par s'asseoir dans le confessionnal, où, préparé comme il l'était au sommeil par le mouvement de la litière, il ne tarda point à s'endormir.

Le comte dormait comme on dort à dix-huit ans. Aussi l'office des morts s'écoula-t-il sans que serpent, orgue, ni *de Profundis* le réveillassent. L'office terminé, la marquise le chercha de tous côtés et l'appela même à voix basse; mais le marquis, aigri encore par son voyage, se retourna vers sa femme, et lui dit que son fils n'était qu'un libertin, qu'elle gâtait par son excessive faiblesse maternelle, et qu'il voyait bien que, quand il était perdu, ce n'était pas à l'église qu'il fallait le chercher. La pauvre mère n'avait rien à répondre à cela : l'absence du jeune homme, dans une circonstance aussi solennelle, déposait contre lui; elle baissa la tête et sortit de la chapelle. Derrière elle, le marquis en ferma la porte à clé, et tous deux remontèrent dans leur litière pour revenir à Syracuse. La marquise avait jeté un instant les yeux dans la litière de son fils, espérant l'y trouver; elle se trompait, la litière était parfaitement vide. Elle ordonna alors aux porteurs d'attendre jusqu'à ce que son fils revînt; mais le marquis passa la tête par la portière, disant que, puisque son fils avait trouvé bon de s'éloigner sans dire où il allait, il reviendrait à pied, ce qui au reste n'était pas une grande punition, la chapelle étant éloignée d'une lieue à peine de Syracuse. La marquise, qui était habituée à obéir, monta passivement dans la litière conjugale, qui se mit aussitôt en route, suivie par la litière vide.

En rentrant au palais, elle s'informa tout bas du comte, et apprit, avec une certaine inquiétude, qu'il n'avait pas reparu. Cependant cette

inquiétude se calma bientôt lorsqu'elle songea que le marquis avait une maison de campagne à Belvédère, et que, selon toute probabilité, son fils, réfléchissant que, passé onze heures, Syracuse fermait ses portes sous prétexte qu'elle est ville de guerre, irait coucher à cette maison de campagne.

Mais, comme le lecteur le sait, il n'était rien arrivé de tout cela. Le comte de San-Floridio ne battait pas la campagne comme l'en accusait le marquis, et n'était point aller coucher à Belvédère comme l'espérait la marquise. Il dormait bel et bien dans son confessionnal, rêvant que la princesse de M**, la plus jolie femme de Palerme, lui donnait, tête à tête, une leçon de natation dans les bassins de la Favorite, et ronflant joyeusement à ce doux rêve.

A deux heures du matin il s'éveilla, étendit les bras, bâilla, se frotta les yeux, et, se croyant dans son lit, voulut changer de côté; mais il se cogna rudement la tête à l'angle du confessionnal. Le choc avait été si rude que le jeune comte en ouvrit les yeux tout grands et se trouva réveillé du coup. Au premier abord, il regarda avec étonnement autour de lui, n'ayant aucune idée du lieu où il se trouvait; peu à peu le souvenir lui revint; il se rappela le voyage de la veille, son désappointement en entrant dans la chapelle, et enfin le moment de lassitude et d'ennui qui l'avait conduit dans le confessionnal, où il s'était endormi et où il se réveillait. Dès-lors il devina le reste; il comprit que son père et sa mère, ne le voyant plus auprès d'eux, étaient retournés à Syracuse, et l'avaient laissé, sans s'en douter, derrière eux dans la chapelle. Il alla à la porte, la trouva hermétiquement fermée, ce qui le confirma dans cette supposition; alors il tira de son gousset une montre à répétition, la fit sonner, s'assura qu'il était deux heures et demie du matin, jugea fort judicieusement que les portes de Syracuse étaient fermées, et que tout le monde était couché au château de Belvédère, ce qui ne lui laissait d'autre chance que de passer la nuit à la belle étoile. Trouvant qu'à tout prendre, si on était moins bien dans un confessionnal que dans son lit, on y était toujours mieux que dans un fossé, il se réintégra donc dans son alcove improvisée, s'y accouda du mieux qu'il put, et referma les yeux afin d'y reprendre au plus tôt ce bon sommeil, dont le fil avait été momentanément interrompu.

Le comte était peu à peu retombé dans cette sorte de crépuscule intérieur, qui n'est déjà plus le jour, et qui n'est pas encore la nuit de la pensée, lorsque l'ouïe, ce dernier sens qui s'endort en nous, lui transmit vaguement le bruit d'une porte que l'on ouvrait, et qui, en

s'ouvrant, criait sur ses gonds. Le comte se redressa aussitôt, plongea ses regards dans l'église, et aperçut, à la lueur de la lanterne qu'il portait à la main, un homme incliné devant l'autel latéral le plus rapproché du confessionnal où il se trouvait. Presque aussitôt cet homme se releva, approcha la lanterne de sa bouche et la souffla; puis, s'enveloppant de ce manteau moitié italien moitié espagnol que les Siciliens appellent un *ferrajiolo*, il traversa l'église dans toute sa longueur, assourdissant autant que possible le bruit de sa marche, passa si près du comte, que don Ferdinand eût pu le toucher en étendant la main, s'avança vers la porte de sortie, l'ouvrit, et disparut en la refermant à clé derrière lui.

Don Ferdinand était resté muet et immobile à sa place, moitié de crainte, moitié de surprise. Notre jeune comte n'était pas une de ces ames de fer comme on en rencontre dans les romans, un de ces héros qui, comme Nelson, demandent à quinze ans ce que c'est que la peur. Non, c'était tout bonnement un jeune homme brave et aventureux, mais superstitieux comme on l'est en Sicile, ou comme on le devient partout ailleurs, quand on se trouve de nuit seul dans une chapelle isolée, avec des tombes sous ses pieds, un autel devant soi, Dieu au-dessus de sa tête, et le silence partout. Aussi, quoique don Ferdinand eût porté la main tout d'abord à son épée, afin de se défendre contre cette apparition quelle qu'elle fût, il vit sans déplaisir, pris comme il l'était, à l'improviste, au beau milieu de son demi-sommeil, cette apparition passer près de lui sans faire mine de le remarquer. Au premier aspect, il avait cru avoir affaire à quelque être fantastique, à quelqu'un de ses aïeux qui, mécontent de la partialité avec laquelle on accordait une messe annuelle au feu marquis, sortait tout doucement de sa tombe pour venir réclamer la même faveur. Mais, quand l'être mystérieux avait approché, pour la souffler, la lanterne de sa bouche, la lueur qu'elle projetait avait éclairé son visage, et le comte avait parfaitement reconnu, dans le personnage au manteau, un homme de haute taille, âgé de quarante à quarante-cinq ans, auquel sa barbe et ses moustaches noires donnaient, ainsi que la préoccupation intérieure qui l'agitait sans doute, une physionomie sombre et sévère. Il savait donc à quoi s'en tenir sur ce point, et était convaincu qu'il venait de se trouver en face d'un être de la même espèce, sinon du même rang, que lui. Cette conviction était bien déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour tranquilliser tout-à-fait le comte: un homme inconnu ne pénétrait pas

ainsi dans une chapelle, où il n'avait évidemment que faire, sans quelque mauvaise intention. Nous devons donc avouer que le cœur du jeune comte battit fortement lorsqu'il vit passer cet homme à deux pas de lui; et ces battemens, qui prouvaient, quelle qu'en fût la cause, une surexcitation violente, ne cessèrent que dix minutes après que la porte se fut refermée, et que don Ferdinand se fut assuré qu'il était bien seul dans la chapelle.

On comprend qu'il ne fut plus question pour le jeune homme de se rendormir; perdu dans un monde de conjectures, il passa le reste de la nuit l'œil et l'oreille au guet, cherchant à donner une base quelque peu solide aux édifices successifs que bâtissait son imagination. Ce fut alors qu'il se rappela cette tradition de famille où il était question d'un souterrain dans lequel un marquis de San-Floridio, proscrit et condamné à mort, était resté caché près de dix ans; mais il savait aussi que son oncle était mort sans avoir le temps de léguer le secret du souterrain à personne. Néanmoins, ce souvenir, tout incomplet et incohérent qu'il fût, jeta comme un rayon de lumière dans la nuit qui enveloppait le jeune comte: il pensa que ce secret, qu'il croyait scellé dans une tombe, avait bien pu être découvert par le hasard. La première conséquence de cette nouvelle idée fut que le souterrain était devenu le repaire d'une bande de brigands, et qu'il avait eu l'honneur de se trouver en face de leur capitaine; mais bientôt don Ferdinand réfléchit que, depuis assez long-temps, on n'avait entendu parler dans les environs d'aucun vol considérable ou d'aucun meurtre important. Il y avait bien, comme toujours, quelques petites filouteries de bourses et de tabatières, quelques coups de couteau échangés par-ci par-là, et qui tiraient une ou deux fois la semaine le capitaine de nuit de son sommeil; mais rien de tout cela n'indiquait une bande organisée, permanente, et commandée par un chef aussi résolu que paraissait l'être l'homme au manteau : il fallait donc abandonner cette hypothèse.

Cependant, tandis que le jeune comte faisait et défaisait mille conjectures, le temps s'était écoulé, et les premiers rayons du jour commençaient à paraître; il pensa que, s'il voulait approfondir plus tard cette étrange aventure, il ne fallait pas qu'il se laissât voir aux environs de la chapelle. En conséquence, profitant du demi-crépuscule qui régnait encore, il monta, à l'aide de plusieurs chaises, sur une fenêtre, l'ouvrit, se laissa glisser en dehors, tomba sans accident d'une hauteur de huit ou dix pieds, rentra à Syracuse au moment de l'ou-

verture des portes, et, moyennant deux onces, le concierge lui promit de dire au marquis et à la marquise qu'il était rentré la veille une demi-heure après eux.

Grace à cette précaution, les choses se passèrent comme le jeune comte l'avait désiré; et lorsqu'il descendit pour le déjeuner, le marquis se contenta si facilement de l'excuse que son fils lui donna pour sa disparition de la veille, que celui-ci vit bien que son père, trompé par le concierge sur le temps qu'elle avait duré, n'y attachait qu'une médiocre importance.

Il n'en fut pas ainsi de la marquise : elle avait veillé jusqu'au jour et avait entendu rentrer son fils, mais elle se garda bien de souffler le mot sur cette escapade, de peur que son bien-aimé don Ferdinand ne fût grondé. D'ailleurs il y a toujours dans les premières absences nocturnes de son fils quelque chose qui fait sourire l'amour-propre d'une mère.

En se retrouvant dans sa chambre et bientôt dans son lit, don Ferdinand avait d'abord espéré se dédommager de l'interruption causée dans son sommeil par l'apparition de l'homme mystérieux; mais à peine avait-il eu les yeux fermés, que cette apparition s'était reproduite dans son souvenir, et, malgré la fatigue dont ce jeune homme était accablé, avait constamment chassé loin de lui le sommeil. Don Ferdinand n'avait donc fait que penser à son aventure nocturne lorsque l'heure du déjeuner arriva, et qu'il fut forcé de descendre.

Nous avons dit que le déjeuner se passa pour don Ferdinand aussi bien qu'il avait pu espérer; aussi, enhardi par l'indulgence de son père, le comte parla-t-il avec une apparente indifférence d'aller chasser dans les Pantanelli. Le marquis ne mit aucun empêchement à ce projet, et, après le déjeuner, le comte, armé de son fusil, suivi de son chien et muni de la clé de la chapelle, partit, promettant à sa mère de lui rapporter un plat de bécassines pour son dîner.

Le comte traversa les Pantanelli pour l'acquit de sa conscience et afin de crotter ses guêtres et son chien, tira deux ou trois bécassines qu'il manqua; arrivé à la hauteur de la chapelle, il piqua droit à la porte, l'ouvrit et la referma derrière lui sans avoir été vu. La chose n'était point étonnante : il était une heure de l'après-midi, et à une heure de l'après-midi, à moins d'avoir été changé en lézard comme Stellio par Cérès, il n'est point d'usage, en Sicile, de courir les champs.

Malgré l'exiguité des fenêtres et l'assombrissement du jour extérieur, qui ne pénétrait qu'à travers des vitraux coloriés, l'intérieur de la chapelle était suffisamment éclairé pour que don Ferdinand pût

se livrer à ses recherches. Il commença par marcher droit au confessionnal où il s'était endormi; de là il reporta les yeux vers l'autel devant lequel il avait vu s'incliner l'homme au manteau. Alors il alla à l'autel, et chercha des deux côtés s'il ne trouverait pas une issue quelconque, mais sans rien voir. Cependant, à la droite du tabernacle, son chien flairait obstinément la muraille, comme s'il eût reconnu une piste, et il regardait son maître en poussant des gémissemens sourds et prolongés. Don Ferdinand, qui connaissait l'instinct de ce fidèle animal, ne douta plus dès-lors que l'inconnu ne fût sorti de cette partie de la muraille; mais il eut beau regarder, il ne vit aucune trace d'une issue quelconque, de sorte qu'après une heure de recherches inutiles, don Ferdinand sortit de la chapelle, désespérant de découvrir par les moyens ordinaires le mystère qu'elle renfermait.

En sortant de la chapelle, le jeune comte s'était déjà arrêté au seul parti qui lui restât à prendre; c'était de s'enfermer de nouveau nuitamment dans la chapelle, d'y guetter l'homme au manteau, et, à l'aide de l'obscurité, de surprendre son secret. Ce projet nécessitait certains arrangemens préparatoires et une somme d'indépendance et de liberté que don Ferdinand ne pouvait espérer à Syracuse, placé comme il l'était sous la double surveillance du marquis et de la marquise; aussi son plan fut-il promptement arrêté.

En revenant, il passa de nouveau par les marais, qui fourmillaient de gibier, et comme le jeune homme était bon tireur quand il n'était surpris par aucune distraction au moment de mettre en joue, il eut bientôt fait une collection honorable de bécassines, de sarcelles et de rales. En rentrant, il déposa le produit de sa chasse aux pieds de sa mère, et déclara qu'il s'était si fort amusé dans l'excursion qu'il venait de faire, qu'avec la permission du marquis et de la marquise, il comptait aller passer quelques jours à Belvédère afin d'être plus à même de se livrer tout à son aise au plaisir de la chasse. Le marquis, qui était fort accommodant toutes les fois qu'il ne devait pas aller, qu'il n'allait pas ou qu'il n'avait pas été en litière, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient; la marquise essaya de faire quelques observations sur cet amusement; mais le marquis répondit qu'au contraire la chasse était un plaisir tout aristocratique, et qui lui paraissait merveilleusement convenir à un gentilhomme. Lui-même, ajouta-t-il, s'y était fort livré dans son temps, et ses ancêtres en avaient fait leur exercice favori. D'ailleurs, dans l'antiquité même, la chasse était spécialement réservée aux gentilshommes des meilleures maisons, témoin Méléagre, qui était fils d'OEnée et roi de Ca-

lydon; Hercule, qui était fils de Jupiter et de Sémélé, et enfin Apollon, qui, fils de Jupiter et de Latone, c'est-à-dire de dieu et de déesse, n'avait aucune tache dans ses quartiers paternels et maternels, de telle sorte qu'il eût pu, comme lui, marquis de San-Floridio, être chevalier de Malte de justice. Le marquis savait bien qu'il y avait loin du serpent Python, du lion de Némée et du sanglier de Calydon, à des bécassines, à des rales et à des sarcelles; mais, à tout prendre, son fils, si brave qu'il fût, ne pouvait tuer que ce qu'il rencontrait, et, si par hasard son chien faisait lever un monstre quelconque, il était bien certain que don Ferdinand le mettrait à mort.

La pauvre mère n'avait rien à répondre à une harangue si savante; aussi se contenta-t-elle de soupirer, d'embrasser son fils, et de lui recommander d'être prudent.

Le même soir, don Ferdinand était installé dans la maison de campagne du marquis San-Floridio, laquelle était située à cinq cents pas à peine de la chapelle gothique, qui en était une dépendance.

Quelque envie qu'eût le jeune homme de renouveler incontinent son expérience nocturne, force lui fut d'attendre au lendemain. Il lui fallait faire connaissance avec les localités, se procurer la clé de la porte du parc, et prendre quelques informations dans le voisinage.

Les informations furent sans résultat. On se rappelait bien avoir vu venir de temps en temps à Belvédère un homme dont le signalement répondait à celui que donnait le comte, mais on ne connaissait pas cet homme. Cependant le jardinier promit de prendre des renseignemens plus positifs sur cet étranger.

La nuit venue, don Ferdinand sortit par la porte du jardin, armé de son épée et d'une paire de pistolets, s'achemina seul vers la chapelle, s'y enferma, gagna le confessionnal, s'y installa comme une sentinelle dans sa guérite, et veilla jusqu'au jour sans voir se renouveler l'apparition ni aucun autre évènement qui y eût trait.

Le lendemain, le surlendemain et la troisième nuit, le comte renouvela la même expérience, sans en obtenir aucun résultat. Don Ferdinand commença à croire qu'il avait fait un rêve, et que son chien avait flairé la piste de quelques rats.

Don Ferdinand ne se tenait cependant point pour battu, et comptait passer encore la nuit suivante à son poste ordinaire, lorsque sa mère lui fit dire qu'ayant appris que sa sœur, abbesse du couvent des Ursulines à Catane, était fort malade, elle désirait lui faire une visite, et le priait de lui servir de chevalier. Don Ferdinand, tout absolu dans ses volontés qu'il était, avait été élevé dans des traditions de

respect aristocratique pour ses parens. Il recommanda au jardinier de bien remarquer, en son absence, si l'homme à la barbe noire ne revenait pas à Belvédère, et partit aussitôt pour aller se mettre à la disposition de la marquise.

La marquise partait le lendemain matin ; elle comptait que son fils et elle feraient route en litière; mais don Ferdinand, qui exécrait ce mode de locomotion, demanda la permission d'accompagner sa mère à cheval. La permission lui fut accordée, l'équitation, au dire du marquis, n'étant point un exercice moins aristocratique que la chasse, et faisant partie de ceux qui conviennent essentiellement à l'éducation d'un gentilhomme.

La marquise et le comte partirent à l'heure fixée, accompagnés de leurs *campieri*. Comme ils approchaient de Millili, le comte en vit sortir un homme à cheval, qui, par le chemin qu'il suivait, devait nécessairement le croiser. A mesure que cet homme approchait, don Ferdinand le regardait avec une attention plus grande : il lui semblait reconnaître l'homme au manteau; lorsqu'il fut à vingt pas de lui, il n'eut plus de doute.

Vingt projets plus insensés les uns que les autres passèrent à l'instant dans l'esprit du jeune homme : il voulait marcher droit à l'inconnu, lui mettre le pistolet sur la gorge, et lui faire avouer ce qu'il était venu faire dans la chapelle de sa famille; il voulait le suivre de loin, et, en arrivant à Belvédère, le faire arrêter; il voulait attendre le soir, revenir de nuit à franc étrier, et se cacher de nouveau dans le confessionnal, espérant le surprendre; puis il examinait l'une après l'autre les difficultés ou plutôt les impossibilités de ces divers plans, et reconnaissait que non-seulement ils étaient impraticables, mais encore qu'ils lui enlevaient toute chance d'arriver à son but. Pendant ce temps, l'homme au manteau était passé.

Don Ferdinand, qui était resté en arrière, immobile sur la grande route, comme si lui et son cheval étaient pétrifiés, fut tiré de ses réflexions par un des *campieri* de sa mère qui venait lui demander, de la part de la marquise, la cause de cette étrange station sous un soleil de trente-cinq degrés. Don Ferdinand répondit qu'il examinait le paysage, qui, du point où il était parvenu, lui paraissait on ne peut plus pittoresque; et, donnant un coup d'éperon à son cheval, il rejoignit la litière de la marquise.

Cependant une chose tranquillisait don Ferdinand : c'est que les visites de l'inconnu à la chapelle de sa famille étaient sans doute périodiques, et que, six jours s'étant écoulés depuis la dernière qu'il

avait faite jusqu'à celle qu'il comptait y faire sans doute le soir même, il n'avait qu'à attendre six autres jours encore pour le voir reparaître. Il continua donc sa route, un peu tranquillisé par cette probabilité, que la confiante imagination de la jeunesse ne tarda point à changer chez lui en certitude.

En arrivant à Catane, la marquise trouva sa sœur infiniment mieux. La vénérable abbesse, ayant reçu l'archevêque de Palerme à son passage à Catane, lui avait offert un dîner splendide, et s'était donné, pour lui faire honneur, une indigestion de meringues aux confitures. L'intensité du mal avait été si grande, qu'on avait cru d'abord les jours de l'abbesse en danger, et qu'on s'était empressé d'écrire à la marquise; mais la maladie avait bientôt cédé aux attaques réitérées que la science avait dirigées contre elle, et la digne abbesse était à cette heure tout-à-fait hors de danger.

En sa qualité de neveu de la supérieure, don Ferdinand avait été reçu dans l'enceinte interdite aux profanes et réservée aux seules brebis du Seigneur. Jamais le jeune comte n'avait vu pareille réunion d'yeux noirs et de blanches mains; il en fut d'abord ébloui au point de ne savoir auxquels entendre; de leur côté, jamais les nonnes n'avaient vu, même à travers la grille du parloir, un si élégant cavalier, et les saintes filles en étaient tout en émoi. Enfin, au bout de deux ou trois jours, il y avait déjà force œillades échangées avec les plus jolies, et force billets glissés dans les mains des moins sévères, lorsque la marquise annonça à son fils qu'il eût à se tenir prêt à repartir le lendemain avec elle pour Syracuse. La nouvelle de ce départ vint arracher le comte à ses rêves d'or, et fit verser force larmes dans le couvent. Mais don Ferdinand promit bien à sa tante, qu'il voyait pour la première fois et qu'il avait prise en affection dès la première vue, de venir lui rendre visite aussitôt que la chose lui serait possible. Cette promesse se répandit à l'instant dans la sainte communauté, et changea les désespoirs du départ en une douce mélancolie.

A Catane, dans le couvent dirigé par sa vénérable tante, au milieu de tous ces yeux siciliens, les plus beaux yeux du monde, don Ferdinand aurait peut-être oublié le mystère de la chapelle; mais, une fois de retour à Syracuse, il ne pensa plus à autre chose, prétexta une recrudescence de passion pour la chasse, et courut de nouveau s'installer au château de Belvédère.

L'homme au manteau y avait reparu, et le jardinier, sur ses gardes cette fois, s'était mis à sa piste et avait pris des informations nouvelles; ces informations, au reste, se réduisaient à de bien vagues

éclaircissemens. Du nom de l'homme au manteau on ne savait absolument rien; seulement, on le connaissait pour un personnage fort charitable, qui, chaque fois qu'il passait à Belvédère, y répandait de nombreuses aumônes. Il s'arrêtait d'ordinaire chez un paysan nommé Rizzo. Le jardinier s'était rendu chez ce paysan et avait interrogé toute la famille, mais il n'en avait rien appris, sinon que l'homme au manteau leur avait, à différentes reprises, rendu quelques visites sous prétexte de s'informer de la demeure des plus pauvres habitans de Belvédère. Bien souvent il les avait chargés aussi d'acheter des alimens de toute sorte, comme du pain, du jambon, des fruits, qu'il distribuait lui-même aux nécessiteux. Deux ou trois fois seulement, il était venu accompagné d'un jeune garçon enveloppé d'un long manteau, et qui, chaque fois, était fort triste. Malgré le soin qu'il prenait de le cacher, les paysans avaient cru, dans ce jeune garçon, reconnaître une femme, et avaient plaisanté l'homme au manteau sur sa bonne fortune; mais l'inconnu avait pris la plaisanterie du mauvais côté, et avait répondu, d'un ton qui n'admettait point de réplique, que celui qui l'accompagnait, et qu'on prenait pour une femme, était un jeune prêtre de ses parens qui ne pouvait s'habituer au séjour du séminaire, et qu'il faisait sortir de temps en temps pour le distraire un peu.

Il y avait quinze jours, à peu près, que l'inconnu avait amené chez les Rizzo ce jeune garçon, ou cette jeune femme; car, malgré l'explication donnée par l'homme au manteau, ils continuaient à conserver des doutes sur le sexe de ce personnage.

Tout cela, comme on le comprend bien, loin d'éteindre la curiosité du jeune comte, ne fit que l'exciter de plus en plus; aussi, dès la nuit suivante, était-il à son poste; mais ni cette nuit, ni le lendemain, il ne vit paraître celui qu'il attendait. Enfin, pendant la troisième nuit, la septième qui se fût écoulée depuis sa rencontre sur la grande route, il entendit la porte d'entrée rouler sur ses gonds, puis se refermer; un instant après; une lanterne brilla tout à coup, comme si on l'eût allumée dans l'église même; cette lanterne, comme la première fois, s'approcha du confessionnal, et à sa lueur don Ferdinand reconnut l'homme au manteau. Cet homme marcha droit à l'autel, souleva le degré qui formait la dernière de ses trois marches, y prit un objet que don Ferdinand ne put distinguer, s'approcha de la muraille, parut introduire une clé dans une serrure, entr'ouvrit une porte secrète qui, pratiquée entre deux pilastres, faisait mouvoir un pan de pierres, referma cette porte derrière lui et disparut.

Cette fois, don Ferdinand était bien éveillé; il n'y avait pas de doute, ce n'était pas une vision.

Don Ferdinand réfléchit alors sur la conduite qu'il allait tenir. S'il eût fait grand jour, s'il eût eu des témoins pour applaudir à son courage, s'il eût été excité par un mouvement d'orgueil quelconque, il eût attendu cet homme à sa sortie, aurait marché droit à lui, et, l'épée à la main, lui aurait demandé l'explication du mystère. Mais il était seul, il faisait nuit, personne n'était là pour applaudir à la façon cavalière dont il se mettait en garde : don Ferdinand écouta la voix de la prudence. Or, voici ce que la prudence lui conseilla.

L'inconnu s'était agenouillé devant l'autel, avait soulevé une pierre; sous cette pierre, il avait pris un objet, qui devait être une clé, puisqu'avec cet objet il avait ouvert une porte. Sans doute, en sortant, il déposerait la clé à l'endroit où il l'avait prise, et s'éloignerait de nouveau pour sept ou huit jours. Ce qu'il y avait de mieux à faire pour le jeune comte était donc d'attendre qu'il fût éloigné, de prendre la clé, d'ouvrir la porte à son tour et de pénétrer dans le souterrain.

Ce plan était si simple, qu'on ne doit point s'étonner qu'il se soit présenté à l'esprit de don Ferdinand, et que son esprit s'y soit arrêté. Cela n'empêchait pas, comme pourraient le présumer quelques imaginations aventureuses, que don Ferdinand ne fût un très brave et très chevaleresque jeune homme; mais, comme nous l'avons dit, personne ne le regardait, et la prudence l'emporta sur l'orgueil.

Il attendit près de deux heures ainsi, sans voir paraître personne. Quatre heures du matin venaient de sonner lorsqu'enfin la porte se rouvrit; l'homme au manteau sortit sa lanterne à la main, s'approcha de nouveau de l'autel, leva la pierre, cacha la clé, rajusta le degré de façon à ce qu'il fût impossible de voir qu'il se levait ou s'abaissait à volonté, passa de nouveau à deux pas de don Ferdinand, souffla sa lanterne comme il avait fait la première fois, et sortit, refermant la grande porte d'entrée et laissant don Ferdinand seul dans l'église et à peu près maître de son secret.

Quelqu'impatience qu'éprouvât le jeune comte de donner suite à cette étrange aventure, comme il n'avait pas eu la précaution de se munir d'une lanterne, force lui fut d'attendre le jour. D'ailleurs, chaque minute de retard donnait à l'homme au manteau le temps de s'éloigner, et apportait à don Ferdinand une chance de plus de ne pas être surpris.

Les premiers rayons du jour glissèrent enfin à travers les vitraux coloriés de la chapelle; don Ferdinand sortit de son confessionnal,

s'approcha de l'autel, souleva la marche, qui céda pour lui comme elle avait cédé pour l'inconnu; mais d'abord il ne vit rien qui ressemblât à ce qu'il cherchait. Enfin, dans un enfoncement, il aperçut une cheville de bois qu'il tira à lui et qui laissa tomber dans sa main une petite clé ronde, pareille à une clé de piano : il la prit, l'examina avec soin, replaça le degré à sa place, s'approcha à son tour du mur, et, guidé cette fois par une certitude, finit par découvrir dans l'angle du pilastre un petit trou rond, presque invisible à cause de l'ombre que projetait la colonne. Il y introduisit aussitôt la clé, et la porte tourna sur ses gonds avec une facilité que sa lourdeur rendait surprenante; il aperçut alors un corridor sombre, dont l'humidité vint au-devant de lui et le glaça. Au reste, pas un rayon de lumière, pas un bruit.

Don Ferdinand s'arrêta. Il était par trop imprudent de s'aventurer ainsi sous cette voûte; quelque trappe ouverte sur le chemin pouvait punir cruellement de sa curiosité l'indiscret visiteur. Ayant refermé la porte, et satisfait de ce commencement de découverte, il rentra au château, décidé à se munir d'une lanterne pour la nuit suivante et à pousser son investigation jusqu'au bout.

Don Ferdinand passa toute la journée dans une agitation facile à comprendre; vingt fois il fit venir le jardinier et l'interrogea; chaque fois, comme s'il eût eu quelque chose à lui apprendre qu'il ne sût point déjà, le brave homme lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, en ajoutant cependant que l'homme au manteau avait été vu la veille dans le village. Cela s'accordait à merveille avec l'apparition de la nuit, et affermit don Ferdinand dans l'opinion qu'il avait déjà, que c'était le même homme qu'il avait vu dans la chapelle.

A dix heures, don Ferdinand sortit du château avec une lanterne sourde; il était armé d'une paire de pistolets et d'une épée. Il entra dans la chapelle sans avoir rencontré personne sur sa route, leva de nouveau la marche, retrouva la clé à sa place, ouvrit la porte, et vit le corridor sombre. Cette fois, armé de sa lanterne, il s'y aventura bravement. Mais à peine eut-il fait vingt pas qu'il trouva un escalier, et au bas de cet escalier une porte fermée, dont il n'avait pas la clé. Don Ferdinand, irrité de cet obstacle inattendu, secoua la porte pour voir si elle ne s'ouvrirait point. La porte demeura inébranlable, et le jeune comte comprit que, sans une lime et une tenaille, il n'y avait pas moyen de faire sauter la serrure. Un instant il eut l'idée d'appeler; mais, en historien véridique que nous sommes, nous devons avouer qu'au moment de crier il s'arrêta avec un frémissement invo-

lontaire : tant, dans une pareille situation, tout lui paraissait mystérieux et terrible, même le bruit de sa propre voix!

Il sortit donc lentement du corridor, referma la porte derrière lui, remit la clé à sa place accoutumée, et reprit le chemin du château pour s'y procurer une lime et une tenaille.

Sur la route, il rencontra un homme, qu'il ne put reconnaître dans l'obscurité; d'ailleurs, en l'apercevant, cet homme avait pris l'autre côté du chemin, et lorsque don Ferdinand s'avança vers lui, au lieu de l'attendre, le passant se jeta à droite, et disparut comme une ombre dans les papyrus et les joncs qui bordaient la route.

Don Ferdinand continua son chemin sans trop réfléchir à cette rencontre, fort naturelle d'ailleurs : il y a par toutes les routes, en Sicile, une foule de gens qui, la nuit, quand ils n'abordent pas, n'aiment point être abordés. Cependant, autant qu'avait pu le voir le jeune comte, cet homme qu'il venait de rencontrer était enveloppé d'un grand manteau pareil à celui que portait l'homme de la chapelle. Mais ce doute, en s'offrant à l'esprit de don Ferdinand, ne fut qu'un aiguillon de plus pour le pousser à mener la même nuit cette affaire à bout. Don Ferdinand s'était fait depuis quelques jours à lui-même une foule de petites concessions que de temps en temps il regardait comme par trop prudentes; il résolut donc d'en finir cette fois et de ne reculer devant rien.

Don Ferdinand ne trouva ni lime ni tenaille, mais il mit la main sur une pince, ce qui revenait à peu près au même, si ce n'est qu'au lieu d'ouvrir la seconde porte, il lui faudrait tout simplement l'enfoncer. Au point où il en était arrivé, peu lui importait, on le comprend bien, de quelle manière céderait cette porte, pourvu qu'elle cédât. Armé de ce nouvel instrument, et après avoir renouvelé la bougie de sa lanterne, don Ferdinand reprit le chemin de la chapelle.

Tout paraissait dans le même état où il l'avait laissé. La porte d'entrée était fermée à double tour comme il l'avait fermée. Le comte entra dans l'église, s'approcha de l'autel, leva la marche, tira la cheville, la secoua, mais inutilement; il n'y avait plus de clé : sans doute l'inconnu était revenu en son absence et était à cette heure dans le souterrain.

Cette fois, nous l'avons dit, don Ferdinand était décidé à ne plus reculer devant rien : il se releva, pâle, mais calme; il examina les amorces de ses pistolets, s'assura que son épée sortait librement du fourreau, et s'avança vers la muraille pour écouter s'il n'entendrait

pas quelque bruit; mais, au moment où il approchait son oreille du trou, la porte s'ouvrit, et don Ferdinand se trouva face à face avec l'homme au manteau.

Tous deux firent d'instinct un pas en arrière, en s'éclairant mutuellement avec la lanterne que chacun d'eux tenait à la main. L'homme au manteau vit alors que celui à qui il avait affaire était presque un enfant, et un sourire dédaigneux passa sur ses lèvres. Don Ferdinand vit ce sourire, en comprit la cause, et résolut de prouver à l'inconnu qu'il se trompait à son égard et qu'il était bien un homme.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous deux tirèrent leurs épées, car l'inconnu avait une épée sous son manteau; seulement il n'avait pas de pistolets.

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda impérieusement don Ferdinand, rompant le premier le silence; et que venez-vous faire à cette heure dans cette chapelle?

— Mais qu'y venez-vous faire vous-même, mon petit monsieur? répondit en ricanant l'inconnu; et qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me parler de ce ton?

— Je suis don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio, et cette chapelle est celle de ma famille.

— Don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio? répéta l'inconnu avec étonnement. Et comment êtes-vous ici à cette heure?

— Vous oubliez que c'est à moi d'interroger. Comment y êtes-vous vous-même?

— Ceci, mon jeune seigneur, reprit l'inconnu en sortant du corridor, en fermant la porte et en mettant la clé dans sa poche, c'est un secret qu'avec votre permission je conserverai pour moi seul, car il ne regarde que moi.

— Tout ce qui se passe chez moi me regarde, monsieur, répondit don Ferdinand; votre secret ou votre vie!

Et à ces mots il porta la pointe de son épée au visage de l'inconnu, qui, voyant briller le fer du jeune homme, l'écarta vivement avec le sien.

— Oh, oh! reprit le jeune comte, qui, si rapide qu'eût été ce mouvement, avait reconnu, à la manière insolite dont la parade avait été faite, que son adversaire était parfaitement ignorant dans l'art de l'escrime. Vous n'êtes point gentilhomme, mon cher ami, puisque vous ne savez pas manier une épée; vous êtes tout simplement un manant, c'est autre chose. Votre secret, ou je vous fais pendre.

L'homme au manteau poussa un rugissement de colère; cependant, après avoir fait un pas en avant comme pour se jeter sur le jeune comte, il s'arrêta et se contint.

— Tenez, dit-il alors avec assez de sang-froid, tenez, monsieur le comte, j'ai bonne envie de vous épargner à cause du nom que vous portez, mais cela me sera impossible si vous insistez encore pour savoir ce que je suis venu faire ici. Retirez-vous à l'instant même, oubliez ce que vous avez vu, cessez vos visites dans cette chapelle, jurez-moi sur cet autel que personne ne saura jamais que vous m'y avez rencontré. Les San-Floridio, je le sais, sont gens d'honneur, et vous tiendrez votre serment. A cette condition, je vous laisse vivre.

Ce fut au tour de don Ferdinand de rugir.

— Misérable! s'écria-t-il, tu menaces quand tu devrais trembler! tu interroges quand tu devrais répondre! Qui es-tu? que viens-tu faire ici? où conduit cette porte? Réponds, ou tu es mort.

Et le comte porta une seconde fois son épée sur la poitrine de l'inconnu.

Cette fois l'homme au manteau ne se contenta point de parer, mais il riposta, jetant loin de lui sa lanterne pour se dérober autant que possible aux coups de son adversaire; mais don Ferdinand, le bras gauche tendu vers lui, l'éclairait avec la sienne, et une lutte terrible s'engagea entre la force d'un côté et l'adresse de l'autre. En face du danger, don Ferdinand avait retrouvé tout son courage : pendant quelques secondes, il se contenta de parer avec autant d'adresse que de sang-froid les coups inexpérimentés que lui portait son ennemi; puis, l'attaquant à son tour avec la supériorité qu'il avait dans les armes, il le força de reculer, l'accula à une colonne, et, le voyant enfin dans l'impossibilité de rompre davantage, il lui porta au travers de la poitrine un si rude coup d'épée, que la pointe de son fer non-seulement traversa le corps de l'inconnu, mais alla s'émousser contre la colonne. Il fit aussitôt un pas de retraite en retirant son épée à lui et en se remettant en garde.

Il y eut de nouveau un moment de silence mortel, pendant lequel don Ferdinand, éclairant l'inconnu de sa lanterne, le vit porter sa main gauche à sa poitrine, tandis que sa main droite, qui n'avait plus la force de soutenir son épée, s'abaissait lentement et laissait échapper son arme. Enfin le blessé s'affaissa lentement sur lui-même, et tomba sur ses genoux, en disant : Je suis mort.

— Si vous êtes frappé aussi grièvement que vous le dites, reprit don Ferdinand sans bouger, de crainte de surprise, je crois que vous

ne ferez pas mal de vous occuper de votre ame, qui ne me paraît pas dans un état de grace parfaite. Je vous conseille donc, si vous avez quelque secret à révéler, de ne pas perdre de temps; si c'est un secret que je puisse entendre, me voilà; si c'est un secret qui ne puisse être confié qu'à un prêtre, dites un mot, et j'irai vous en chercher un.

— Oui, dit le mourant, j'ai un secret, et un secret qui vous regarde même, en supposant que, comme vous l'avez dit, vous soyez le fils du marquis de San-Floridio.

— Je vous le dis et je vous le répète, je suis don Ferdinand, comte de San-Floridio, le seul héritier de la famille.

— Approchez-vous de l'autel, et faites-m'en le serment sur le crucifix.

Le comte se révolta d'abord à l'idée qu'un manant refusât de le croire sur sa parole; mais, songeant qu'il devait avoir quelque indulgence pour un homme qui allait mourir de son fait, il s'approcha de l'autel, monta sur les marches, et prêta le serment demandé.

— C'est bien, dit le blessé; maintenant approchez-vous de moi, monsieur le comte, et prenez cette clé.

Le jeune homme s'avança vivement, tendit la main, et le mourant y déposa une clé. Le comte sentit au toucher que ce n'était pas la clé de la porte secrète.

— Qu'est-ce que cette clé? demanda-t-il.

— Vous vous en irez à Carlentini, reprit le mourant, évitant de répondre à la question; vous demanderez la maison de Gaëtano Cantarello : vous entrerez seul dans cette maison, seul, entendez-vous? Dans la chambre à coucher, vous trouverez au pied du lit un carreau sur lequel est gravée une croix; sous ce carreau est une cassette, dans cette cassette sont soixante mille ducats; vous les prendrez, ils sont à vous.

— Qu'est-ce que toute cette histoire? demanda le comte; est-ce que je vous connais? est-ce que je veux hériter de vous?

— Ces soixante mille ducats vous appartiennent, monsieur le comte; car ils ont été volés à votre oncle, le marquis San-Floridio de Messine. Ils ont été volés par moi, Gaëtano Cantarello, son domestique; et ce n'est point un héritage, c'est une restitution.

— Héritage ou restitution, peu m'importe, s'écria le jeune homme, ce ne sont point ces soixante mille ducats que je cherche ici, et ce n'est pas là le secret que je veux savoir. Tenez, ajouta le comte en rejetant la clé à Cantarello, voici la clé de votre maison, donnez-moi en échange celle de cette porte.

Et il montra du bout du doigt la porte du corridor.

— Venez donc la prendre, dit Cantarello d'une voix mourante, car je n'ai plus la force de vous la donner; là, là, dans cette poche.

Don Ferdinand s'avança sans défiance, et se pencha sur le moribond; mais celui-ci le saisit tout à coup de la main gauche avec la force désespérée de l'agonie, et, reprenant son épée de la main droite, il lui en porta un coup qui, heureusement, glissa sur une côte et ne fit qu'une légère blessure.

— Ah! misérable traître! s'écria le comte en saisissant un pistolet à sa ceinture et en le déchargeant à bout portant sur Cantarello, meurs donc comme un réprouvé et comme un chien, puisque tu ne veux pas te repentir comme un chrétien et comme un homme.

Cantarello tomba à la renverse. Cette fois il était bien mort.

Don Ferdinand s'approcha de lui, son second pistolet à la main, de peur d'une nouvelle surprise; puis, bien certain qu'il n'avait plus rien à craindre, il le fouilla de tous côtés; mais dans aucune poche il ne retrouva la clé de la porte secrète. Sans doute, dans la lutte, Cantarello l'avait jetée derrière lui, espérant de cette façon la dérober à son adversaire.

Alors don Ferdinand ramassa sa lanterne qu'il avait laissée tomber, et se mit à chercher cette clé, qui lui échappait toujours d'une façon si étrange. Au bout de quelques instans, affaibli par le sang qu'il perdait, il sentit sa tête bourdonner comme si toutes les cloches de la chapelle sonnaient à la fois; les piliers qui soutenaient la voûte lui parurent se détacher de la terre et tourner autour de lui; il lui sembla que les murs se rapprochaient de lui et l'étouffaient comme ceux d'une tombe. Il s'élança vers la porte de la chapelle pour respirer l'air pur et frais du matin; mais à peine avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il tomba lui-même évanoui.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

LES

MÉMOIRES DE MME LAFARGE.

La critique n'a point toujours le choix des livres qu'elle soumet à ses appréciations, et bien des fois il arrive que les sujets lui sont violemment imposés du dehors. La plus noble de ses prérogatives sans doute consiste en ce ministère d'initiation qu'elle exerce près des œuvres dont la valeur échappe au commun des esprits, et autour desquelles ses jugemens motivés rallient la foule. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, à ce rôle de bienveillante sollicitude, à cette enquête d'œuvres peu bruyantes et dignes pourtant de popularité, ne se borne pas sa mission. En ces rapprochemens que l'autorité de sa parole établit entre le lecteur et l'écrivain, ne doit pas s'absorber uniquement son zèle, dans une époque littéraire comme la nôtre. Souvent alors, au lieu de convoquer autour de certaines publications la foule qui s'y porte, comme certains animaux à l'odeur du cadavre, elle doit au contraire en éloigner les esprits curieux ou malades qui s'en repaissent, et, fendant la cohue que le scandale ameute près de telles œuvres, signaler à l'intelligence et au cœur les miasmes doublement pestilentiels qui s'en exhalent.

Certes, la curiosité publique a, de nos jours, par des amorces littéraires, été bien des fois mise ridiculement en éveil. Tandis que cer-

tains livres faits avec labeur, inspiration et conscience (livres si rares à cette heure et toujours), tandis que ces précieuses productions, dignes d'examen et d'estime, passaient peu remarquées des lecteurs frivoles, le moindre pamphlet gros d'injures ou de diffamations était avidement accueilli, à la plus grande honte du goût et de la morale. Oui, l'on aurait à noter bien des déplorables écarts de raison en ce genre, mais je n'imagine pas cependant qu'on eût encore fait éclater une aussi impudente frénésie de scandale, déployé jamais d'aussi grotesques sympathies pour le crime paré de perfides atours, comme on l'a vu à l'occasion de Mme Lafarge. Quoi donc! les préoccupations politiques elles-mêmes avaient fait silence devant la romanesque accusée. La tribune écoutée et retentissante n'était plus celle du Palais-Bourbon, mais bien celle de Brives ou de Tulle. La publicité propageait par toutes ses voies les débats à l'ordre du jour, et certain journal, qui ose d'ailleurs beaucoup en toutes choses, habile à caresser en ses lecteurs cette inqualifiable curiosité qu'inspirait en tout lieu le dramatique procès de la Corrèze, ne craignit pas d'établir des courriers en service extraordinaire afin d'offrir en primeur tous ces piquans détails, source productive d'abonnemens. L'héroïne de ce drame lugubre serait ingrate si elle n'était que médiocrement satisfaite des dispositions scéniques qu'on a su donner à l'audience. Le théâtre où elle posait, et d'où tombait sa parole, était merveilleusement en vue, et les échos étaient ménagés de façon si habile, que la France, l'Europe entière pouvaient l'entendre; aussi l'a-t-on bien entendue et très avidement.

Parmi nous toutefois, et Mme Lafarge ne l'ignore pas, toute attention, même celle qu'on donne au crime, se lasse promptement, et, impatiente d'alimens nouveaux, dérive ailleurs. D'une autre part, toutes chaleureuses, toutes passionnées qu'elles sont (et vit-on jamais un tel abus de la parole!), les plaidoiries des avocats ont le privilége, et c'est justice, de ne guère survivre au moment qui les inspire; si bien que Marie Cappelle serait déjà en dehors des préoccupations courantes, si, repoussant d'une main désespérée ce linceul de l'oubli qui menace de la couvrir, elle n'essayait de prolonger aujourd'hui par le livre l'impression expirante du plaidoyer et de la cour d'assises.

Ceux qui ont encore à cœur la dignité des lettres se révoltent à la pensée qu'une telle femme, atteinte de deux condamnations infamantes, puisse s'enrôler, le front haut, parmi les hommes dévoués au culte de l'art, et ravaler impunément au service de ses calomnies l'instrument sacré de la parole écrite; mais, en somme, une telle

audace n'a-t-elle pas été provoquée et comme d'avance applaudie? Qui donc a chatouillé sur ce point la vanité de Mme Lafarge? qui donc lui a révélé ce moyen extrême de conserver quelque temps encore son complaisant auditoire? qui donc, je le demande, sinon l'imprudente facilité du public à saluer de sourires approbateurs ces lettres où la moquerie parisienne s'attaquait (le beau mérite!) aux mœurs peu élégantes et aux bourgeoises peu dégrossies du Limousin? qui donc encore, sinon les journaux si complaisans à enregistrer dans leurs colonnes, comme des factums d'une merveilleuse éloquence, ces virulens manifestes d'une criminelle réduite aux abois, et qui cherchait ainsi, à l'issue de chaque audience, à faire prendre le change sur les charges accablantes de l'accusation, et à se raffermir autour du front ce vain prestige dont elle se sentait découronnée?

Après de si singulières adulations, il faut cesser vraiment de dire étrange et audacieuse la fantaisie toute logique qui prend Mme Lafarge de joindre à ses divers mérites l'art de tisser proprement des phrases et d'accoupler heureusement au mot une épithète colorée ou pittoresque. Cet art ingénieux de pipper le lecteur, comme au miroir une alouette, croyant sans nul doute le posséder éminemment, il est tout simple qu'elle ait mis en jeu près du public ce dernier moyen de *cassation;* mais ses espérances de ce côté seront encore déçues; car, loin de protéger sa mémoire, cette dernière planche de salut, à laquelle s'attache désespérément sa fortune, va l'entraîner pour jamais dans la réprobation universelle.

Le bruit avait d'abord couru que le ministère public s'opposerait à la publication de ces *Mémoires* et que ce dernier scandale resterait inédit; mais, puisqu'il n'a point jugé bon de le faire, et que sa parole ne peut plus répondre aux assertions d'ailleurs souvent démenties de la défense, la critique alors, sans revenir sur l'examen des faits et sans combattre de nouveau des récits déjà victorieusement réfutés, doit signaler les points où l'on voit l'adresse percer davantage et se trahir la mauvaise foi; puis encore oser dire enfin au public ce que vaut en somme cette élucubration littéraire.

En quelques lignes de dédicace à ses amis, Marie Cappelle assure qu'elle n'a point voulu faire un livre, mais que, dans le recueillement solitaire de sa captivité, sous l'impression de ses souvenirs et de ses larmes, elle laissait aller sa plume, sans recourir aux prestiges de l'art, et sans invoquer les séductions de l'éloquence. Je ne sais, mais pourtant il semblerait qu'elle ait pris en plus grand souci l'arrange-

ment de ses *Mémoires*, et cherché dans le style plus d'artifices et d'agrémens qu'elle ne l'avoue. Dès le début même de l'ouvrage, on s'aperçoit qu'il est ordonné et agencé selon les procédés en usage dans les romans du jour. Le récit n'y découle pas continu comme l'épanchement d'une douloureuse confidence; mais il se brise, il se morcelle en chapitres, j'oserais dire en *chants* qui ont leur raison dramatique de se diviser de la sorte, et qui le plus souvent, d'après les lois d'une progression étudiée, se terminent, comme une ode, en queue de strophe. Puis, qu'on ne s'attende pas uniquement à la confession larmoyante d'une vie de malheurs et de persécutions : Mme Lafarge, qui, par récente épreuve, connaît son public presque aussi bien qu'un romancier en vogue, ne commet pas cette imprudence compromettante; mais, sûre d'intéresser ainsi, elle va de droite à gauche, glanant d'une main légère le champ varié de ses souvenirs, butinant le long des sentiers parcourus de spirituelles et malicieuses anecdotes, et distribuant sans parcimonie les piqûres de son aiguillon. Elle l'a très judicieusement compris, l'écueil capital pour elle était la lassitude qu'auraient infailliblement causée les éternelles redites du procès. Aussi, loin de rester recluse dans le cercle vicieux de l'empoisonnement et du vol où l'on a si long-temps tourné, elle exploite, en désespoir de cause, son enfance comme sa jeunesse, tout son passé, toute sa vie.

Tout aussi loin que sa mémoire la porte et l'éclaire, Marie Cappelle, remontant jusqu'à ses plus tendres années, en raconte avec minutie et complaisance les faits et gestes, auxquels son scrupuleux récit accorde une importance qui prouve décidément que l'héroïne du Glandier a pris son illustration tout-à-fait au sérieux. Ici encore on a ridiculement aidé aux étranges méprises de son orgueil. Voyant son nom passer en toutes les bouches et retentir à l'égal des plus célèbres, elle a naïvement cru que les moindres détails, ayant trait à une si haute renommée, avaient un prix inestimable, et la voici nous recueillant à son propre bénéfice tous les riens charmans de la première enfance qui intéressent dans la biographie des hommes promus à la gloire. Toutes ces reliques sont arrachées par elle aux limbes de l'oubli et religieusement léguées à nos souvenirs. Nous avons en ce genre sa laideur primitive, contre laquelle échouaient les plus jolis bonnets; nous avons encore son baptême, qui n'était qu'une préface de mariage entre le parrain et la commère; nous avons de plus la petite voiture sous les grands arbres de Villers-Hellon, et le long châle rouge de la grand'mère, et le prunier sous

lequel l'enfant se casse un bras, tandis que sa bonne partage une prune avec un garde-chasse; puis viennent les bergeries pleines de moutons mérinos, et les caresses de la petite aux plus doux, et ses luttes avec les plus récalcitrans; enfin toute une odyssée enfantine chantée par un rapsode très suffisamment pénétré de son importance. Toutefois, quelque charme que puissent avoir près de certains esprits ces enfantillages, si Mme Lafarge avait le sens littéraire autant développé qu'on l'a voulu faire entendre, je crois qu'elle se serait montrée plus sobre d'œufs recueillis tout tièdes, de poules mangeant à ses pieds, de petits canards s'essayant à nager dans la pièce d'eau. Ces naïvetés trop prodiguées sont voisines du commérage, et dégénèrent en niaiseries.

De ces particularités, fastidieuses à la longue, recueillies sur sa première enfance, nous passons au tableau non moins complaisamment tracé de sa famille; puis, comme il fallait bien relever par quelques grains de sel attique ces derniers détails nécessairement arides, il pleut des anecdotes, d'ailleurs divertissantes, sur M. de Talleyrand, sur l'original M. Séguin et d'autres, immanquable moyen de raviver l'attention assoupie. Mais l'enfant devient jeune fille, et voici qu'elle entre à Saint-Denis, où déjà sa nature amoureuse d'indépendance souffre et murmure de la règle dont elle a peine et impatience à porter le joug. Une remarque à faire, c'est qu'en dehors de Saint-Denis, au dernier plan de cette éducation, et comme la dominant de ses principes, on voit se dresser la figure de Mme de Genlis. Par tradition directe de sa grand'mère, Marie Cappelle peut en effet se dire l'élève de l'auteur d'*Adèle et Théodore*. C'est bien là, il faut le reconnaître, le mode d'éducation le plus scabreux qu'il soit possible de mettre en pratique. A quel résultat espère-t-on arriver avec ce cortége de romans moraux et de drames affadis à l'usage de la jeunesse? Sera-ce à dire qu'après avoir frappé ces imaginations si vives (des imaginations de jeunes filles) de tableaux très chastes et très réservés, je le veux, mais enfin romanesques; qu'après avoir, au seuil de ces tendres années, dépeint la vie en des contes plus ou moins intrigués, sous des couleurs à effet; sera-ce à dire qu'on pourra défendre à ces jeunes esprits alléchés les rêves qui les emportent au-delà du possible, et qu'on saura, plus tard, les enclore dans les voies peu accidentées de l'existence réelle? Plus les précautions employées sont nombreuses, plus épais sont les nuages autour des sentimens qu'on veut dérober et faire seulement comme pressentir, et plus on inspire l'ardeur de les pénétrer. C'est du moins ce que pensait un

doux maître en ce délicat sacerdoce de l'éducation des filles : « Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit Fénelon dans un excellent traité sur ce sujet, tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paraît dangereux. » Et, de fait, les imaginations rêveuses ou passionnées s'élancent bien vite à pleines ailes dans des mondes fantastiques, une fois que vous leur avez ouvert l'Eldorado des songes. Elles s'ébattent, à leur fantaisie, dans ces régions périlleuses, se construisent pour l'avenir une existence féconde en péripéties; elles vont, appelant des obstacles à renverser, des opinions à braver, des barrières à franchir. Aussi, quand la vie, interprétée de la sorte, se présente facile et bourgeoise à ces imaginations échauffées, elles n'ont pas assez de larmes pour leurs déceptions. Et qu'alors un amour s'offre à elles dans les conditions régulières de la société, il ne saurait satisfaire ce besoin du merveilleux qui passe en elles bien avant le besoin d'amour. Écoutez plutôt Marie Cappelle, écoutez l'accueil qu'elle fait à une proposition de mariage qui lui arrive bourgeoisement par l'entremise d'une de ses tantes : « Je n'avais vu M. de L. que quelquefois, dit-elle; il était jeune et beau, il chantait à merveille, il était aimable. Je crois que, s'il m'eût dit tout bas qu'il m'aimait avant de le dire tout haut à ma tante, je l'aurais accepté; mais cette affection fut déclarée si *convenablement*, il était si impossible de la poétiser, que je ne pus me décider à entrer dans la réalité de l'existence. » Mais, pour preuve plus concluante encore, lisez sa réponse à Mlle de Nicolaï, lorsque cette dernière, suivant son *amie*, voyait dans M. Clavé un gentilhomme élégant et riche : « Vous allez me trouver folle, s'écrie la romanesque confidente, mais je n'ai qu'un regret, c'est que le dénouement soit si facile. Je voudrais que votre héros fût très pauvre et très roturier, afin que vous eussiez quelques sacrifices à lui faire. » On le voit, le rêve ardent de Marie Cappelle, son désir avoué, n'était pas un amour naïf et d'accès naturel; mais, faite à l'image des natures décrites dans les romans fiévreux du jour, cœur avide d'émotions et de luttes, elle invoquait la tempête.

Le récit, que nous ne prétendons pas suivre, car nous l'apprécions et ne l'analysons pas, le récit se continue vif, moqueur et avec un riche déploiement de sensibilité, ou, si l'on veut, de sensiblerie, à travers les joies et les chagrins de cette jeunesse qui se promène de Picardie en Alsace, et finit par s'abattre dans le tourbillon des plaisirs parisiens. Sur le fond joyeux et insouciant de ces belles années, se détache en noir la perte de son père, puis celle de sa mère qui avait convolé à de secondes noces, et qui laisse, en mourant, Marie,

encore bien jeune, orpheline. Nous n'avons pas à raconter les divers épisodes et les portraits qui se succèdent avec profusion sous sa plume, car elle se plaît à semer ses pages de noms aristocratiques, qui témoignent de ses hautes relations. Cette petite galerie de portraits en renferme quelques-uns très originalement esquissés, et c'est là même que Mme Lafarge imprime le cachet de son esprit : un trait mordant et hardi, une allure dégagée, une expression caustique et doucereuse, l'épingle sous le velours. Voici, par exemple, la miniature qu'elle nous trace de Mme C. G. : « C'était une gracieuse poupée de cire blanche et rose, ouvrant et fermant les yeux, disant papa, maman, hasardant même, quand son mari pressait les grands ressorts de son intelligence, quelques phrases bien douces et bien aimables qui n'avaient pas la prétention de signifier quelque chose, mais qui montraient la docilité de la mécanique épousée. »

La partie de ces *Mémoires* conçue avec le plus d'artifice, et la plus perfidement narrée, c'est de beaucoup, jusqu'ici, celle qui touche la famille de Nicolaï, et qui, par une mine souterraine, prépare de longue main la fable des diamans volés. Une impression qui résulte de cette lecture, c'est le change odieux que Marie Cappelle veut, dès le principe, donner sur le caractère des deux jeunes personnes en cause. A l'en croire, chose à coup sûr étrange, ce n'est pas elle qui a soif d'indépendance, qui se donne toute liberté, qui rêve les aventures amoureuses; c'est uniquement, n'allez pas vous y méprendre, c'est uniquement Mlle de Nicolaï; c'est encore cette dernière qui la domine, qui lui impose tous ses caprices, qui l'élève, par ennui, *de la dignité de distraction à celle de confidente, puis d'inséparable*, qui met toute volonté au service de sa fantaisie; c'est vraiment à l'égard de Marie Cappelle, en particulier, un despotisme bien impérieux et bien outrageant; toute votre pitié, je vous prie, pour la pauvre victime!

Il y a, je le répète, dans toute cette narration astucieuse, une habileté bien perfide à présenter les faits sous un jour faux, à placer les uns sous un verre grossissant, à rejeter les autres dans une sorte de pénombre, enfin à les dénaturer tous. Ainsi, quand il s'agit du malin petit billet laconique, devenu mémorable : « Pour la santé, une promenade aux Champs-Élysées à deux heures; pour le salut, une prière à Saint-Philippe; » quand il s'agit, disons-nous, d'expliquer ce billet dans les *Mémoires*, comme il reste établi au procès que la rédaction appartient tout entière à Marie Cappelle : « J'avoue, dit celle-ci, que je lui prêtai mon écriture pour ces deux lignes insignifiantes. » Insignifiantes! croirait-elle le persuader?

Mais si elle élude certains faits, certaines circonstances qui la pour-

raient compromettre, il faut voir comme elle en sait pousser d'autres en relief. Il faut voir l'éloquence qu'elle donne aux regards de M. Clavé et de Mlle de Nicolaï, la langueur intelligente dont elle les charge, la sombre jalousie dont elle les anime, le poème muet, mais passionné, qu'elle y sait lire. Quelle perspicacité, grand Dieu! quels profonds commentaires, et comme ces pauvres regards amoureux sont compris au passage, tantôt pleins de repentir et de reconnaissance, tantôt brillans de bonheur et d'espoir, *alors qu'ils ne devaient parler que de séparation!* Elle sait également à merveille tracer la topographie des lieux où se donnaient rendez-vous Mlle de Nicolaï et M. Clavé; mais de ses promenades, à elle, avec ce dernier, dans le parc de Mousseaux, elle n'en dit rien, par exemple, non plus que des regards perçans qu'elle jetait, en passant, de la rue sur sa fenêtre.

Comme, malgré toute l'adresse mise en jeu, l'invraisemblance se montre en maints endroits! Ainsi Mme de Léautaud, qui, suivant les *Mémoires,* jouissait de toute liberté, et dont la conduite n'était contrôlée par personne, Mme de Léautaud ne peut cependant pas recevoir directement les lettres de M. Clavé, et c'est Marie Cappelle, toujours soumise à une si active surveillance, qui sert de canal à la correspondance des deux amans. Alors Mlle de Nicolaï n'était donc pas cette femme libre ici dépeinte?

Disons-le haut, puisque l'occasion s'en offre, on ne saurait trop admirer en toute cette affaire la dignité, la sereine et noble contenance de la famille Nicolaï. En nos jours de frénétique impatience, où les uns s'empressent autant à la justification que les autres à la calomnie, toute cette famille, attaquée à l'improviste sur un point très chatouilleux d'honneur, a su, confiante en sa loyauté, attendre sans murmures l'heure, bien lente à sonner, de la justice. Lorsque, muni de la lettre où se trouvait exposé le système audacieusement justificatif du vol, un des avocats de Mme Lafarge est venu chercher à obtenir de Mme de Léautaud un aveu de complaisance, qui eût servi d'égide à sa cliente; un des membres de la famille, sans s'effrayer du scandale qu'on menaçait de faire éclater, a fort dignement répondu qu'ils paieraient cher en ce cas la connaissance de Marie Cappelle, et, cela dit, ils ont affronté avec douleur sans doute, mais sans faiblir, la calomnie et la publicité de la cour d'assises. Cette conduite, il faut l'avouer, n'est pas vulgaire, et vaut bien qu'on en signale la noblesse.

Mme Lafarge a beau dire, on ne saurait croire à la tyrannie prétendue de sa jeune et trop confiante amie. Tout au contraire, on

sent vite, même en lisant la version des *Mémoires*, que Mlle de Nicolaï, une fois tombée entre ces mains terribles, n'agit plus d'après les impulsions de son libre arbitre, mais cède à je ne sais quel entraînement magnétique comparable aux fascinations du serpent sur l'oiseau. En vain la belle jeune fille se débat dans le réseau d'intrigues qu'on cherche à tramer autour d'elle; en vain elle demande grace et veut reculer : on entend comme une voix qui la presse, une volonté qui l'aiguillonne, qui la fait avancer toujours; et si rien de fâcheux au fond et de grave n'est survenu, ce n'est pas, on le devine, la faute de Marie Cappelle.

Mais d'autres petites aventures nous réclament, et voici que la *confidente* passe enfin à l'état d'*idole*. Cet amour-là naît encore en plein air, inspiré par des yeux expressifs, des bottes vernies et des gants jaunes de la nuance *la plus comme il faut;* car, il importe de le noter en passant, Marie Cappelle, qui souhaite aux autres des intervalles à combler en amour, à l'œuvre ne semble pas pour son compte capable de pareils dévouemens. Elle se passionne, il est vrai, pour une taille élancée, pour une tournure de *gentleman;* c'est à merveille; mais, après avoir reçu avec une si grande reconnaissance intérieure les adorations muettes du soi-disant gentilhomme, et accepté ses billets délicatement enfouis dans des bouquets de roses blanches, après l'avoir agacé du regard et enivré d'airs chantés pour lui, fenêtre ouverte; s'il arrive, au plus bel épanouissement de cette passion, s'il arrive à l'aristocratique amante ce simple mais fatal renseignement : à savoir que le susdit gentilhomme n'est autre qu'un garçon apothicaire, oh ! alors son amour foudroyé se noie dans un abîme de confusion. Fiez-vous donc ensuite aux gens qui professent des idées sociales si larges, si avancées, si généreuses. « J'aurais, dit Marie Cappelle, épousé sans balancer un paysan instruit, un ouvrier honnête homme; mais un droguiste!... » On le voit, il est encore des préjugés qu'on respecte, des corporations entières hors la loi. Deux et trois fois à plaindre sont vraiment les droguistes !

Cependant le sourire que pourraient provoquer les naïfs dédains de Marie Cappelle à l'encontre des apothicaires, est vite comprimé par cette pensée douloureuse, que celui dont elle se moque si agréablement est celui-là même dont le suicide a comme expié l'amour. On se rappelle, en effet, l'évènement de Montmédi, et le malheureux jeune homme qui s'est coupé la gorge en blasphémant le nom de Mme Lafarge. De ce dénouement tragique, il n'est dit mot dans les *Mémoires*.

En revanche, Marie Cappelle, érigée en châtelaine à Villers-Hellon, nous initie à de nouveaux sentimens moins exaltés mais plus profonds, il semblerait, au ton mystérieux de cette confidence. L'objet de cet amour à peine avoué, le comte Ch., nous est dépeint comme un don Juan émérite qu'on se dévoue à ramener aux douceurs de la vie conjugale. Les plus sentimentales promesses sont vaguement échangées; mais, en fin de compte, il arrive que M. Ch. recule devant le bonheur qu'on lui offre. Il faut reconnaître qu'il est des gens heureux et bien inspirés.

A l'ouverture du second volume, nous sommes à Busagny, chez Mme de Léautaud, où se commet le vol des diamans, toujours raconté d'après le romanesque système qui a, comme il devait, succombé à la cour d'assises. Là encore il est question de mariage; mais, après une foule de tergiversations, ce nouveau projet échoue, l'aspirant à la main de Marie Cappelle ayant, cette fois, à ses yeux, le démérite d'*opinions étroites et mesquines*. Voici encore une inconsistance politique récompensée.

Nous arrivons à Corcy, et nous avons la peinture de ce gracieux séjour, tout animé des graces de sa châtelaine, et où la vie se passe en expériences de magnétisme, en conversations nonchalantes, et à jouer la comédie. Mais c'est bien l'heure vraiment pour Marie Cappelle de s'allanguir à ces jeux futiles; une lettre pressante l'arrache, toute couverte des bouquets de la scène, à l'aimable Mme de Montbreton, et la ramène à Paris, où plusieurs prétendans la réclament, conduits vers elle par une mauvaise étoile sans doute et par l'agent matrimonial. On a bien voulu démentir l'intervention de ce dernier dans le mariage de Mme Lafarge, mais elle-même semble la confesser, ou tout au moins la désigner, quand, sur sa demande où l'on avait trouvé cette mine de maris, il lui fut, dit-elle, froidement répondu par son oncle qu'il avait fait leur connaissance chez un riche *commerçant* avec lequel il était en rapport d'affaires.

Dans cette loterie d'agence matrimoniale, le premier qui sort de l'urne a de la jeunesse, une jolie figure, de la fortune; mais, et c'est ce qui le sauve, il a le malheur d'avoir pour père.... un maître de poste. « J'avais toujours vu, dit Mme Lafarge, ces sortes de spéculations entreprises par de gros fermiers enrichis, sachant très bien compter et très mal parler, ayant beaucoup de vanité et de sottise. » Que les maîtres de poste se le tiennent donc pour dit, et qu'ils tendent la main aux droguistes. Un pareil anathème les atteint. Que de parias, bon Dieu! dans ce code des femmes saluant l'ère nouvelle de

l'affranchissement social ! Ce serait vraiment à faire regretter les siècles d'obscurantisme et de préjugés.

Le malencontreux maître de poste n'est pas plutôt rejeté, qu'il se présente un maître de forges. Marie Cappelle ne dit pas non cette fois quand on lui décline la qualité de l'aspirant, car elle a cette profession en plus haute estime. Voici donc enfin une industrie qui reçoit d'elle un brevet de tolérance. Les maîtres de forges ont droit de bourgeoisie.

Cependant il faut se voir; il faut juger la question de personne après la question de qualité qui ne répugne pas, et celle de fortune qui sourit, s'offrant sous de belles apparences. Rendez-vous est donc pris au concert Vivienne, et c'est aux bruyantes symphonies de Strauss que les deux futurs époux s'apparaissent pour la première fois l'un à l'autre. « Hélas! brise plaintive qui venez quelquefois pleurer avec le monde, s'écrie alors Mme Lafarge, qui laisse éclater tout son lyrisme à ce moment du récit; brise plaintive, pourquoi vos gémissemens n'ont-ils pas éveillé un écho dans mon cœur! Nuages qui portez la tempête, pourquoi ne pas avoir envoyé votre foudre pour réveiller mon sommeil, vos éclairs pour signaler l'abîme? Et vous, beaux astres qui vous allumiez dans la voûte éthérée, vous avez brillé sur moi, et pas une de ces étoiles filantes qui, pâles et prophétiques, glissent dans l'espace et tombent sur la terre, n'est venue donner son présage de mort à la pauvre Marie ! » Certes, après une telle citation, il devient fort inutile de désigner les livres contemporains dont s'est nourrie et inspirée Marie Cappelle; mais de ce que les brises, les nuages et les étoiles n'ont point parlé, Mme Lafarge ne devrait pas avoir seule le droit de se plaindre. Pourquoi, se dit-on à son tour, après avoir lu cette tirade en songeant à la tragique destinée de Lafarge, pourquoi quelque apparition de son Glandier lugubre et peuplé de fantômes, pourquoi quelque voix de menaçant augure ne lui a-t-elle pas murmuré tout bas quand il quitta son manoir en ruines : Reste en ton Limousin où tu vis heureux, reste à ta forge que tu gouvernes en souverain intelligent, reste auprès de ta vieille mère qui aime ta forte encolure, ton patois et tes façons communes. Si tu veux te marier, d'où te vient cette fatale idée d'aller à Paris chercher une femme? Choisis donc autour de toi quelque bonne grosse ménagère du pays qui ne te parlera point littérature le lendemain de tes noces, et devant qui tu pourras, sans la scandaliser, déjeuner copieusement en voyage.

Il en devait être autrement, et ce qui advint ne se renouvelle que

trop souvent sous nos yeux. De ces temps, en effet, où le mariage est presque toujours une spéculation, entre Paris et la province, c'est sur ce point, comme sur toute autre branche de négoce, une lutte pleine de ruses, où chacun des deux partis cherche à duper l'autre. Il fait beau mentir à qui vient de loin, dit le proverbe, et certes le provincial ne s'en fait pas faute en cette circonstance. Qu'il arrive ou non des bords de la Garonne, il sait alors faire à Paris un éloge infiniment peu modeste de son patrimoine. A l'entendre, et les provinciaux du centre même trouvent à ce propos de l'imagination, à l'entendre, ses biens sont d'une étendue fort honorable et d'un rapport à l'avenant. Ses revenus sont gros et sûrs; il vous en donne une moyenne très satisfaisante; il vous chiffre hardiment sa situation. Mais, quand il arrive aux détails de ses richesses territoriales, ce ne sont vraiment que prairies pleines de bestiaux, que plaines jaunes en juillet et riches comme une mine du Pérou. Ses granges regorgent aussi bien que ses étables. Le parti parisien se laisse d'autant plus facilement éblouir par ces récits merveilleux qu'il tient dédaigneusement la province pour naïve et peu rusée; aussi, comptant sur une bonne affaire, fait-il à son tour jouer à l'œil du provincial le prestige de ses capitaux; et quand chacun croit avoir dupé l'autre, il se trouve souvent y avoir, comme ici, deux dupes.

Cette première entrevue des deux partis, ménagée par les soins de l'oncle, ne fut pas favorable au physique peu élégant de Lafarge; mais, après tout, Marie Cappelle avait toujours vu les maris si laids et si peu avenans, qu'elle avait fini par croire que c'était là une calamité presque fatalement attachée à l'espèce, une quasi-nécessité de la chose; puis son usine, le beau revenu dont il se faisait gloire, les grasses métairies qu'il groupait si nombreuses autour du Glandier, plaidaient bien éloquemment la cause de Lafarge. Pour lui, pauvre diable mal précautionné contre toutes ces séductions parisiennes, contre cette parole fine, vive et déliée, qui sonnait à ses oreilles comme une musique inconnue; sans armes contre ce sourire voilé, contre cette grace du maintien qui vient en aide ou supplée aux charmes du visage; à ces éblouissemens de toute sorte, la question de fortune, suivant son propre dire, devint nulle pour lui, et il s'empressa, plein d'amour, à ce mariage, comme on s'empresse au bonheur. On sait, hélas! quelles joies l'attendaient. On connaît la scène du bain à Orléans, scène burlesque qui se renouvelait d'ailleurs, avec de faibles variantes, chaque fois que l'amoureux mari voulait, par une prise de possession, constater ses droits sur la revêche

épousée. On connaît encore, et dans tous ses horribles détails, l'arrivée au Glandier, et la lettre que la nouvelle brue lança, comme un coup de foudre, au sein d'une famille heureuse de la posséder, empressée à la recevoir. Non, Mme Lafarge a beau rembrunir ses récits; elle a beau répandre sur ce paysage toutes les sombres couleurs de sa palette, peindre sa terreur en entrant sous ce toit en ruines; elle a beau se rejeter sur les mensonges dont elle prétend avoir été dupe: jamais elle ne détruira, près des lecteurs non prévenus, l'effet de cette lettre infernale où elle s'armait du mot d'adultère, comme d'un glaive, pour frapper autour d'elle. A nos yeux, l'assassinat par le poison n'est pas plus odieux que cet assassinat moral.

Ces quelques mois de séjour au Glandier se varient de courses au dehors et d'occupations domestiques: promenades en bateau à la forge, d'où les ouvriers, la première fois, ramènent leur jeune et plaisante maîtresse couronnée de feuillage; travaux projetés ou en voie d'exécution; réformes culinaires; visites dans les bourgades et petites villes environnantes, où la moqueuse Parisienne fait ample récolte de ridicules, et croque de mémoire quelques physionomies dont elle nous donne maintenant la charge.

De ces caricatures limousines, la plus complète et la plus curieuse entre toutes est la portraiture, un peu complaisamment enluminée, j'imagine, d'une tante de Lafarge, savante inédite et campagnarde, qui compose le menu d'un repas selon les traditions juives, grecques et romaines, qui tient à son vieux mari le langage le plus mythologique, mais qui, ne sacrifiant pas ses devoirs de ménagère à ses goûts pour la science, partage ses heures entre la préparation de ses fruits secs et une histoire de France avant le déluge.

Je conçois que de pareilles figures frappent et amusent le regard, en quelque lieu qu'on les rencontre, et puisque Mme Lafarge avait encore, dans les horreurs de sa prison, des accès de rire et de plaisanterie, on ne saurait la blâmer de les avoir reproduites; mais je crois qu'il est certaines mœurs et certains usages en Limousin qu'aurait dû respecter son ironie. Elle apporte, en somme, à ces critiques-là, le jugement exclusif d'une Parisienne résolue à trouver, au-delà des barrières, inepte et de mauvais ton tout ce qui s'éloigne des usages et des modes en cours dans Paris. Ces façons d'apprécier la province sont elles-mêmes aveugles et ridicules, et le touriste intelligent ne s'en fait pas l'esclave. Ainsi, quand Mme Lafarge se moque de sa belle-mère, qui la voit avec désolation bannir de sa table les plats nombreux et de résistance qui la surchargeaient de

coutume, elle oublie que ces estomacs limousins, doués d'un appétit aiguisé par une vie active et l'air de leurs montagnes, ne pouvaient pas, en conscience, se régler sur le sien, auquel suffisait un régime de fraises et de laitage.

Cependant, au travers de toutes ces petites satires, plus ou moins spirituelles et fondées, le récit se fait jour, et nous conduit à la catastrophe qui creusa la tombe du malheureux Lafarge. Nous assistons à cette lente, à cette terrible agonie, dans laquelle les forces herculéennes de la victime se débattirent si long-temps contre la mort. Les *Mémoires* nous abandonnent au seuil de la prison, cette autre tombe qui s'est ouverte pour la coupable.

Si Mme Lafarge espérait se faire par cette publication une renommée d'écrivain, son espoir assurément était une illusion. A de rares intervalles sans doute, instrument d'un esprit plus vif que sérieusement cultivé, sa plume se joue en des pages qu'on se prendrait à trouver aimables si l'on pouvait oublier la main qui les a tracées; mais le plus souvent sa phraséologie, toute de salon et de boudoir, n'a rien de littéraire. La déclamation lyrique s'y joint sans transition à la causerie familière, au *papotage*, comme on disait au dernier siècle. Cet amalgame de tons opposés choque le goût, et l'on pourrait se figurer ce bizarre alliage par un fragment de Mme de Créqui cousu à un lambeau de..... mais je ne veux pas nommer tous les modèles littéraires de Mme Lafarge. J'ai dit Mme de Créqui, car la captive de Tulle vise parfois à sa manière, affecte ses allures de style, et se plaît, comme elle, à unir des mots qui hurlent en cet accouplement. Pour ne citer qu'un exemple, elle dira d'une femme qu'elle est *poétique comme une omelette aux fines herbes,* plaisanterie d'une convenance littéraire au moins hasardée, et elle fera jusqu'à l'abus assaut d'épithètes étranges. Qui sait pourtant? (la pauvre intelligence humaine a des replis si profonds et sa marche est si ténébreuse!) si l'imagination seule eût été pervertie chez Mme Lafarge, et non le cœur, et qu'elle eût pris la plume avant le poison, qui sait si ce n'aurait pas été là pour elle une sorte de soupape par où se seraient échappées les vapeurs de cette tête échauffée, un déversoir où se serait épanché le trop plein de cette vie turbulente? Le contraire étant, elle a *fait* le roman horrible qu'elle eût peut-être *imaginé*, et on l'a vue trancher de l'Anne Radcliff dans son château du Glandier.

Outre sa justification personnelle, Mme Lafarge cherche de plus à soutenir secondairement une autre thèse, mainte fois débattue déjà, celle de l'asservissement de la femme. Elle ne proclame pas sans

doute son opinion là-dessus; mais l'esprit, sinon la lettre des *Mémoires*, en témoigne, elle aussi romprait volontiers une lance en faveur de l'émancipation tant de fois et si énergiquement réclamée. Un fait d'abord à constater en cette matière, c'est que les apôtres de cette loi nouvelle ont jusqu'ici été plus souvent de nature à compromettre qu'à seconder sa promulgation. Puis, il ne faut pas s'y méprendre, l'immense pitié que les romans du jour appellent sur la condition des femmes mariées, pourrait bien, en fréquente occasion, se reporter sans injustice sur les bourreaux qu'on désigne à la vindicte humaine; car ces maris, représentés toujours comme des ogres tyranniques, ne sont, hélas! que trop souvent victimes des tendres brebis qui se prétendent leur proie. Dans le nombre des maris, tous ne sont pas des plus aimables, et il s'en trouve de butors et de malappris; qui soutient le contraire? mais, parmi les épouses opprimées, ou se disant telles, quelques-uns racontent que les harpies ne sont pas rares. Dans ces déclamations, passionnées jusqu'à la violence, il y a du vrai sans doute, et de chastes, de douces natures tombent souvent aux mains d'hommes grossiers, sans cœur et sans moralité; mais aussi réservons un peu plus de sympathie pour la destinée non moins déplorable de certains maris que le ciel, dans un moment de colère, il faut croire, a dotés de femmes semblables à celles qui revendiquent si énergiquement leurs droits sociaux, et qui sont, d'ordinaire, les plus audacieuses à secouer le joug des devoirs. Les idées saint-simoniennes et fouriéristes, chaque jour en fournit la preuve, ont déchaîné, à ce sujet, d'imprudens enthousiasmes qui n'aboutissent qu'à de trop fâcheux résultats. Ces idées, généreuses en principe, ont follement exalté d'ardentes natures, qui, voyant la femme posée en quelque sorte comme le messie des temps nouveaux, fortes du rôle qu'on leur assignait, ont résolument embrassé la mission prétendue civilisatrice, où plusieurs n'ont déployé qu'une trop active propagande. Mais, je le répète, des champions comme Mme Lafarge ne servent guère les intérêts dont ils défendent la cause.

A cette heure Mme Lafarge, qui parle de la société comme d'une terre où ne doit plus aborder sa vie, divulgue sans pitié tous les mystères qu'elle y a pu surprendre, met à nu les jalousies sourdes, les haines dissimulées dont elle a, ou dit avoir, le secret. C'est un des dangers de ces *Mémoires*, qui peuvent désoler bien des cœurs en découvrant certaines souffrances pudiques tenues enfouies jusque-là sous de triples voiles. Mme Lafarge joue ici le rôle d'un enfant bavard devant qui on aurait trop indiscrètement causé de choses délicates,

et qui viendrait les ébruiter dans un cercle nombreux, en présence des personnes compromises par ces révélations. Seulement l'un agit sans avoir conscience du mal qu'il va faire, l'autre dans un esprit raisonné de vengeance.

Ce n'est pas, certes, par le cynisme des pensées et des sentimens que ces *Mémoires* blessent la morale publique; Mme Lafarge, comme d'autres grands coupables ont fait, n'érige pas le crime en théorie, et ne tire pas gloire des actes odieux qui ont souillé sa conduite. Combattant au contraire avec véhémence les accusations injustes dont elle se prétend victime, elle tient un langage que tout autorise à croire hypocrite. Ses récits, en effet, sont entrecoupés avec luxe de raisonnemens et presque de sentences philosophiques sur l'histoire, sur l'art, jusque sur l'éducation des femmes : « Il faut, dit-elle à ce dernier sujet, il faut qu'elles soient nobles et grandes par le cœur, afin que leur front brille et attire le respect, et que tout en elles soit la gracieuse traduction de gracieuses pensées. » Ne dirait-on pas une voix de platonicien professant les plus pures maximes? Et ailleurs : « Les sublimes symphonies de Beethoven, les divines pensées de Mozart vont chercher le cœur, l'agrandissent et l'élèvent, par le sentiment de la perfection humaine, vers la perfection divine qui est notre Dieu. » Ce clinquant religieux et poétique dont il y est fait parade, est, à mon sens, une des plus désagréables impressions que cause la lecture de ces *Mémoires*. A tout instant les mots de Dieu et de poésie abondent pieusement sur les lèvres de Marie Cappelle, et ces mots, retentissant dans une telle bouche, importunent l'oreille comme des notes discordantes. Pourquoi ce vain placage et ce charlatanisme? A qui espère-t-on imposer par cet abus des choses saintes? Allez, l'innocence méconnue et persécutée n'affecte pas cette vanité de paroles; son langage est humble comme sa douleur, et ses cris vers le ciel sont poussés d'une voix moins sonore et plus émue. Et puis, voilà bien des fois, en peu d'années, que la poésie se trouve étrangement compromise; voilà bien des fois que s'abritent sous son manteau profané des mains criminelles. C'est assez d'outrages ainsi, c'est assez de sang répandu, assez de poison versé, son beau nom à la bouche. Protestons haut contre de tels scandales. Par ces temps de confusion universelle où toutes les notions se confondent et s'altèrent, ne laissons pas au crime une sorte d'auréole, et apprécions ce qu'elles valent ces audacieuses parodies. Qu'on le sache bien! le poète qui a mission d'ensemencer les cœurs d'idées généreuses, le poète ne tue ni ne vole; et si, par une monstrueuse exception, un homme

vraiment doué du génie poétique pouvait commettre un crime, il serait par cela même déchu de la poésie; car, en sa pure et divine essence, la poésie est comparable à ces esprits tutélaires que le catholicisme nous dit placés par Dieu à nos côtés, et qui, dès la première souillure de l'ame, s'en retournent consternés au ciel.

Disons-le donc en fin de cause; à considérer philosophiquement ce caractère de femme, même avec les élémens que fournissent les *Mémoires*, on expliquerait, sans avoir recours à la phrénologie, la marche et les progrès de Mme Lafarge dans sa voie funeste. En épiant les tendances de sa nature et les vertiges de sa brûlante imagination, on trouverait sans doute que son ame, encline par elle-même à la haine, a puissamment développé ses mauvais germes dans l'atmosphère sociale où elle a vécu. Peu belle au milieu de femmes entourées d'hommages, peu riche au milieu d'opulentes fortunes aristocratiques ou financières, elle a senti le démon de la convoitise s'éveiller en elle, et lui insinuer que les biens qui souriaient à ses désirs, elle les pouvait atteindre par le crime. Oui, si Mme Lafarge, au lieu d'essayer une justification impossible, avait la franchise de confesser d'où lui sont venues les séductions qui l'ont conduite au gouffre, ce serait là le démon qu'elle accuserait de sa perte.—C'est le serpent, diraitelle comme Ève, il m'a tenté.

AUGUSTE DESPLACES.

Critique Littéraire.

Mémoires de Mirabeau. — Romans nouveaux. — Réimpressions.

A ceux qui aiment, en littérature, la variété et les contrastes, je suis en mesure aujourd'hui d'offrir un plat de leur goût. J'entre donc en matière sans préambule, et je commence par les *Mémoires* de Mirabeau.

Deux choses me frappent surtout dans la vie de Mirabeau : d'abord, c'est de voir cet homme orgueilleux, si convaincu de son génie et de sa puissance, si fier de son nom et de l'ancienneté de sa famille, cet homme qui tenait à honneur de descendre en ligne directe d'un certain Arrigheti, Florentin du XIIIe siècle, devenir un beau jour le plus vigoureux champion de la cause démocratique et déchirer de ses propres mains ces vieux priviléges à la conservation desquels avaient successivement travaillé tous ses aïeux. Que les mauvais traitemens qu'il eut à souffrir de ses pairs aient seuls poussé Mirabeau à entrer dans le parti populaire, c'est ce dont je m'inquiète médiocrement. Ce que j'admire ici, c'est la sagesse de la Providence, qui, lorsqu'une révolution est nécessaire, l'accomplit par ceux-là mêmes dont il semble que cette révolution devrait être la plus mortelle ennemie. Je m'en fie à Dieu pour le choix de ses instrumens et de ses prophètes. A-t-il résolu la mort de l'aristocratie française, elle mourra doublement; elle n'aura pas seulement la douleur de tomber frappée au cœur par un des siens; elle aura encore l'humiliation d'être secourue, et vainement secourue, à son heure dernière, par un

homme sorti des rangs qu'elle traitait avec le plus de mépris et d'arrogance, par le fils d'un pauvre cordonnier. Le comte Gabriel-Honoré-Riquetti de Mirabeau foulant aux pieds la noblesse, tandis que l'abbé Maury demande grace pour elle; quelle double et admirable leçon!

Le second sujet d'étonnement que m'offre la vie de Mirabeau, c'est la prévoyance avec laquelle cette vie est mesurée. Que Mirabeau, en effet, meure un an plus tôt qu'il n'est mort, et c'en est fait, je ne dis pas de sa réputation d'orateur, — l'individu ne compte pas, lorsque se débattent les intérêts de l'espèce humaine! — mais c'en est fait peut-être de la révolution française, ou au moins est-elle reculée pour long-temps; car on sait de quelle importance, en révolution comme en toute sorte de lutte, sont le premier pas et le premier coup. Et de même, que Mirabeau meure un an ou deux plus tard qu'il n'est mort, et peut-être ce bras qui, d'un coup de massue, a ébranlé l'édifice monarchique, aura-t-il la force de le rétablir sur sa base et de le rasseoir; peut-être la contre-révolution s'organisera-t-elle et le progrès politique sera-t-il ajourné. Mais soyez tranquille! Mirabeau a été suscité à point nommé par la Providence; il est venu au moment où son aide était utile et indispensable; son œuvre finie, il disparaîtra, sans qu'il lui soit permis de défaire ce qu'il fallait qu'il fît.

O jeunesse fougueuse et ardente de ce siècle! toi qui te montres si impatiente et si jalouse de remplir tes mystérieuses destinées, apprends, par l'exemple de Mirabeau, que la précipitation n'est pas toujours bonne, et ne sois pas plus pressée que Dieu ne le veut. Olivier Cromwell, quand son étoile l'appela au gouvernement de l'Angleterre, avait plus de quarante ans; Jean-Jacques Rousseau avait plus de quarante ans lorsqu'il commença de remuer le monde avec sa plume; Mirabeau, quand il monta les marches de la tribune, avait quarante ans passés. Ainsi donc, patience et courage! Ce qui doit briller, comme ce qui doit s'éteindre, aura sa journée et son heure solennelles et décisives. Mais je m'aperçois qu'en parlant du plus illustre de nos orateurs, j'enfle la voix, moi-même, comme si j'aspirais aux palmes de l'éloquence. N'importe! ce qui est dit est dit. Un peu de morale, en passant, ne saurait être nuisible. Qui pourrait me blâmer, en ces temps d'incertitude et d'effervescence, d'exhorter la jeunesse au travail et à un emploi judicieux de ses facultés intellectuelles?

Revenant à mon sujet, je dirai qu'il y a trois hommes dans Mirabeau : le jeune homme romanesque, l'homme de lettres, l'orateur politique homme d'état; trois hommes dont le dernier, quoiqu'il ait eu la carrière la moins longue des trois, a fait l'immortalité des deux autres. La vie de ces trois hommes, ce qui les mêle ensemble de façon à n'en composer qu'un seul et même être, c'est la passion. Diderot l'a dit, et Mirabeau l'a prouvé : les passions sobres font les hommes communs; il n'y a que les passions, et les grandes passions, qui puissent élever l'ame aux grandes choses. Tout enfant, c'est déjà avec passion que Mirabeau se livre aux diverses études que lui impose son père.

Qu'il aborde le grec ou l'escrime, la géométrie ou la musique, la danse ou l'histoire, partout il apporte cette fougue irrésistible pour laquelle les difficultés n'existent pas. A peine est-il sorti de la première adolescence, cependant, son père l'oblige à endosser l'habit militaire; et lui, profitant du prestige de son costume, il se fait aimer de la maîtresse de son colonel. On l'enferme; il s'échappe de sa prison et va tenter en Corse le sort des armes; et à quelque temps de là nous le retrouvons capitaine de dragons.

Voici le temps des épreuves sérieuses qui commence pour lui. Ce jeune coureur d'aventures, ce jeune capitaine qui a cherché au jeu les émotions que lui refusaient les champs de bataille, on espère que le mariage le calmera. Tout au contraire, le mariage l'exaspère et l'irrite; et bientôt, écrasé de dettes criardes, ayant encouru pour la troisième ou la quatrième fois la disgrace paternelle, il est emprisonné dans le château d'If. Du château d'If, on l'envoie au fort de Joux, pour être plus sûr de sa personne. Mais ici se révèle dans tout son jour ce caractère grand et fort. Mirabeau est laid; Mirabeau est prisonnier; Mirabeau est en butte à toutes les persécutions imaginables; il est complètement dépourvu de ce talisman vainqueur au moyen duquel, depuis le dieu Jupiter jusqu'au premier bourgeois venu de ce temps, on a toujours forcé les vertus rebelles; et cependant, ô triomphe de la passion véritable! Mirabeau parvient à se faire aimer d'une jeune et charmante femme, épouse d'un respectable président. Bien plus, une fois encore il réussit à briser les barreaux de sa cage, et il s'enfuit en Hollande avec sa conquête dévouée. Vous jugez du scandale! Aussi, un acte d'extradition ayant été obtenu contre le jeune couple adultère, le futur orateur de l'assemblée nationale est-il envoyé dans le donjon de Vincennes rêver à sa chère Sophie. En attendant l'heure de renverser donjons et bastilles, Mirabeau écrit donc à Sophie ces brûlantes lettres que les plus honnêtes femmes du monde ne sauraient lire sans être émues et sans pleurer. En même temps que ces lettres, il écrit des volumes par douzaine : pamphlets anonymes, mémoires sur son emprisonnement, brochures politiques, poésies érotiques, romans licencieux; que n'écrit-il pas? Déjà, en Hollande, il avait été obligé, pour vivre, de mettre son imagination en coupe réglée; et en Hollande, comme dans le donjon de Vincennes, les improvisateurs littéraires les plus célèbres de ce temps-ci ne lui eussent pas tenu tête, assurément. A quoi bon, cependant, rappeler tous les détails de cette existence tourmentée et orageuse? A quoi bon suivre Mirabeau pas à pas, dans une voie pleine d'embûches et d'épines? Triste spectacle, en vérité! Spectacle grandiose, toutefois, quand le dénouement arrive, et que le héros de la tragédie dont je viens de retracer au hasard quelques scènes meurt, au milieu d'une foule innombrable et tout en larmes, après avoir reçu l'impérissable couronne qui revient de droit aux génies martyrs!

Les *Mémoires* de Mirabeau, publiés par M. Lucas-Montigny, fils adoptif du grand homme, offrent sur sa vie privée et publique les renseignemens les

plus circonstanciés et les plus curieux. Il faudrait bien se garder de les confondre avec ces autres *Mémoires* de Mirabeau parus sous la restauration, dans lesquels se trouvent accumulés tant de platitudes et de mensonges. Le succès qui accueillit, en 1834, la publication précieuse de M. Lucas-Montigny, et qui en motive aujourd'hui une édition nouvelle, est, au reste, la meilleure garantie à l'appui du mérite de cette publication. Bien que ces *Mémoires* soient dus, pour la majeure partie, à la propre plume de Mirabeau, il n'en revient pas moins une grande part d'éloges à M. Lucas-Montigny pour l'intelligence remarquable avec laquelle il a disposé et coordonné les matériaux laissés en désordre par l'orateur illustre. Peut-être eût-il été convenable d'élaguer certains passages, les pages, entre autres, où Mirabeau établit un peu verbeusement la généalogie de sa famille, et encore plusieurs lettres du marquis de Mirabeau dans lesquelles le *marmot espiègle* est trop minutieusement dépeint. Peu m'importe, je l'avoue, le nombre des ancêtres d'un grand homme; peu m'importe également la liste de ses fredaines enfantines : tous les faits où sa volonté ne joue pas positivement un rôle sont pour moi sans intérêt. Je comprends très bien, cependant, que M. Lucas-Montigny n'ait pas pris sur lui de soustraire au public la moindre parcelle des documens dont il était dépositaire, et je l'excuse tout en le désapprouvant.

Il est une partie des *Mémoires* de Mirabeau où M. Lucas-Montigny seul tient la plume, c'est celle qui est relative à l'accusation de corruption et de vénalité portée contre Mirabeau après l'ouverture de la fameuse armoire de fer. M. Lucas-Montigny, c'est une justice que je me plais à lui rendre, a écrit sur ce sujet deux ou trois chapitres très recommandables au double point de vue de la chaleur d'ame et du style polémique; je dois ajouter, néanmoins, qu'il ne m'a pas convaincu. L'argumentation de M. Lucas-Montigny, j'ai failli dire de l'avocat, est très serrée; malheureusement, elle tient du paradoxe. Je ne saurais admettre sous aucun prétexte la théorie de M. Lucas-Montigny sur la nécessité où sont les hommes politiques, lorsque leur étoile a voulu qu'ils naquissent pauvres, de se faire subventionner par le parti qu'ils défendent. Il n'y aurait à cela que demi-mal, assurément, si ces hommes avaient toujours servi la même cause; mais, si la modification de leurs opinions correspond précisément à l'époque où leur fut offert un encouragement pécuniaire, je regarde comme impossible de croire à leur bonne foi. M. Lucas-Montigny, après avoir énuméré tous les services publics ou secrets rendus par Mirabeau à Louis XVI, demande si un roi peut accepter gratis les services d'un homme ruiné; évidemment la question, posée ainsi, est mal posée. La question est simplement de savoir si Mirabeau, lorsqu'il n'avait eu encore aucunes relations avec Louis XVI, parlait le même langage qu'après avoir reçu, outre 80,000 francs comptant pour payer le gros de ses dettes, une pension mensuelle de 6,000 livres, et un million en quatre billets payables à courtes échéances sur le trésor. Non. En ce cas, le débat est clos. Il y a eu conditions réglées de part et d'autre; il y a eu marché. Quels que soient les prétextes

allégués, à telles subtilités oratoires que l'on se raccroche, on ne saurait donc faire admettre ce qui est inadmissible, à savoir l'impartialité complète de Mirabeau. Que conclure de tout ceci? Bien des choses, vraiment : d'abord, que ce qui est le plus nécessaire à un homme politique, c'est une position de fortune indépendante; ensuite, que les dettes sont une peste à laquelle bien peu de consciences résistent; en troisième lieu, que les intelligences les plus élevées sont sujettes à tels écarts, qui les mettent au niveau du commun des hommes; et enfin que le soleil, à tout prendre, et quoiqu'on y ait découvert des taches, n'en reste pas moins le soleil.

Des mémoires à l'histoire la transition est toute simple et facile; aussi ne suis-je pas le moins du monde embarrassé pour arriver de Mirabeau à Jean Bart, dont la vie vient d'être écrite par M. Vanderest et dédiée à l'amiral Roussin. Les solécismes abondent dans l'*Histoire de Jean Bart*. M. Vanderest écrit sans hésiter : « La raison en est *de ce* que; » ou bien : « La cour du grand roi *filtrait* sa propagande civilisatrice; » ou encore : « L'intime amitié qui existait entre lui (Jean Bart) et Keyser *en* avait créé l'Oreste et le Pylade des marins dunkerquois; » et ailleurs : « Nous croyons devoir reproduire ici *le parallèle* entre ces deux marins qu'*en* a fait M. Eugène Sue. » Des bévues grammaticales, toutes plus ou moins lourdes que celles que je cite ici, se rencontrent presque à chacune des pages qu'a signées M. Vanderest.

M. Vanderest a très bien fait d'éclaircir autant qu'il l'a pu les évènemens qui se rattachent à la vie privée de Jean Bart. Que Jean Bart soit né le 21 octobre 1650, et non le 20 du même mois et de la même année, ainsi que le prétendent tous les biographes, cela est, au fond, d'une importance très médiocre; ce qui est véritablement important, par exemple, et véritablement intéressant, c'est de connaître les diverses aventures de la jeunesse du célèbre marin. Sous ce rapport, le travail de M. Vanderest est très estimable. On y voit Jean Bart, dès l'âge de douze ans, s'embarquant sur le petit bâtiment de Jérôme Valbué, et consacrant quatre années de sa vie à faire la contrebande. Les cinq années suivantes, il les passe sous le commandement de Ruyter. A dater de la rupture entre la France et la Hollande, il commande lui-même, cette fois, d'abord une galiote, puis une frégate, avec lesquelles il fait d'énormes prises sur les bâtimens hollandais. A vingt-cinq ans, enfin, l'amour lui vient en tête, et il épouse une jeune habitante de Dunkerque, Nicole Gautier. La lune de miel des jeunes mariés dure six mois, après lesquels Jean Bart retourne à la mer, et pour le coup je renonce à énumérer les différentes cargaisons dont il s'empare. Vins d'Espagne, vins de Bordeaux, vins de Frontignan, écrevisses, blés, paires de bas, noisettes, canons, planches, cordages, baleines; tout lui est bon.

En 1677, il disparaît soudain de la mer. Où est-il? Selon M. Eugène Sue, il est malade; selon d'autres historiens, il se repose tout simplement de ses fatigues; selon M. Vanderest, il reste auprès de sa femme qui est sur le point d'accoucher. Cette dernière version est sans contredit la plus poétique, et, à preuves égales, je l'admettrais de préférence à toutes les autres. Je me hâte

d'ajouter que M. Vanderest l'appuie sur des témoignages irrécusables. Tant il y a, cependant, qu'après s'être distingué par je ne sais combien de nouveaux exploits, après avoir été fait prisonnier par les Anglais et s'être évadé d'Angleterre avec autant de bonheur que de courage et d'audace; après avoir bombardé et saccagé la ville de Newcastle, tué un amiral anglais dans un abordage, épouvanté ses ennemis et contribué pour sa part à la grandeur du siècle de Louis XIV, cet homme intrépide mourut le 27 avril 1702, à l'âge de cinquante-deux ans. Où mourut-il, et comment mourut-il? Sur mer et d'un coup de canon, penserez-vous peut-être. Hélas non! Par un caprice inexplicable, et pendant que tant de lâches tombent sous le coup d'une épée ou d'un fusil dont la vue seule les intimide, la fortune voulut que Jean Bart, le plus brave marin qu'aient jamais connu les vagues océaniques, mourût à terre, et d'une vulgaire pleurésie.

Encore une fois, l'ouvrage de M. Vanderest est très estimable quant aux renseignemens qu'il donne sur les époques les plus obscures de la vie de Jean Bart; néanmoins, c'est un recueil de documens intéressans plutôt qu'un livre. Certains détails sont marqués au coin d'une monotonie fatigante. Les dates y sont très précises, les faits très bien établis, mais avec trop peu de méthode pour constituer une bonne histoire. L'unique mérite qu'ait l'ouvrage de M. Vanderest, c'est donc de renfermer les matériaux d'une bonne histoire future de Jean Bart. Il est tels endroits de cet ouvrage où l'on ne sait, en vérité, si l'auteur s'est proposé d'écrire une biographie ou un plaidoyer. Les citations de Forbin, de Richer et de Faulconnier s'y succèdent avec une persistance désespérante; or, la citation textuelle, en matière historique, est le plus détestable des procédés.

Il faut voir avec quel acharnement M. Vanderest poursuit ce malheureux Forbin. Mon Dieu! je veux bien croire que Forbin, poussé par le sentiment de la jalousie, a dénaturé la belle figure de Jean Bart autant qu'il lui était possible de le faire; ce n'est cependant pas une raison pour que Forbin occupe dans l'*Histoire de Jean Bart* une aussi grande place que Jean Bart lui-même. Une chose qui empêche M. Vanderest de dormir, c'est que, d'après quelques récits et quelques anecdotes du temps, Jean Bart soit resté dans l'opinion publique le type du marin brutal, sauvage et mal appris. M. Vanderest refuse absolument d'admettre que Jean Bart ait glissé sur le parquet ciré de Versailles, qu'il ait rudoyé les courtisans de Louis XIV et fumé sa pipe à une fenêtre du palais. A l'entendre, son héros en savait presque aussi long que bien des marquis et des comtes sur les chapitres du bon goût et de la politesse, et, le cas échéant, il aurait tenu sa place tout comme un autre dans les bals et les petits soupers. Je proteste formellement, pour ma part, contre ces allégations de M. Vanderest. Que les anecdotes auxquelles je viens de faire allusion soient ou ne soient pas authentiques, peu importe. Le bon sens populaire n'est jamais en défaut lorsqu'il s'agit de déterminer la valeur typique d'un héros quelconque; voilà sur quoi je me fonde pour préférer le Jean Bart traditionnel au Jean Bart de M. Vanderest. Que répondre à un his-

torien qui voudrait nier que Bonaparte ait jamais porté un petit chapeau baroque et une méchante redingote grise? Rien du tout, sinon que le Bonaparte en petit chapeau et en redingote est le véritable Bonaparte, le Bonaparte populaire, cent fois moins héroïque dans son accoutrement de majesté impériale que dans le simple costume de caporal. Tout de même pour Jean Bart. Je l'aime mieux la pipe à la bouche, trébuchant sur un plancher solide, jurant et sacrant sans vergogne, que je ne l'aimerais frisé et pommadé, le sourire sur les lèvres et faisant assaut d'esprit dans un salon. Celui-ci serait un homme, celui-là est un caractère; celui-ci serait un marin à la douzaine, celui-là est la personnification du génie maritime de la France. Au nom du ciel! ne touchez pas plus à la pipe de Jean Bart qu'à la redingote grise de Napoléon.

Un autre reproche que j'adresserai à M. Vanderest, en finissant, c'est de s'être donné tant de peine pour procurer des titres nobiliaires à son héros. Quand il serait vrai que la vie généalogique de la famille de Jean Bart a sa racine dans le XIIIe siècle, quand Jean Bart compterait véritablement au nombre de ses aïeux un grand-maître de l'ordre teutonique, qu'est-ce que cela prouverait, je vous le demande, et en quoi la gloire du brave marin en serait-elle augmentée? Ah! laissons les mérites de cette espèce aux gens qui n'en ont pas d'autres, et ne faisons pas aux illustres mémoires l'injure de les croire sensibles à de pareilles puérilités.

Ceci m'amène tout naturellement à parler de Théophile-Malo Corret de Kerbeauffret de la Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, sur lequel MM. Calohar et Buhot de Kersers viennent d'écrire, le premier une notice biographique, le second une histoire en quatre parties. La noblesse de la Tour-d'Auvergne a trouvé dans MM. Calohar et Buhot de Kersers des panégyristes non moins ardens que M. Vanderest pour Jean Bart. Ces messieurs tiennent essentiellement à ce que le premier grenadier de France descende de la maison de Bouillon par Henri de Corret, fils naturel d'Adèle de Corret et de Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, devenu, celui-ci, par son mariage avec Charlotte de la Mark, sœur et seule héritière de Guillaume Robert, duc de Bouillon et prince souverain de Sédan et Raucour. A la bonne heure, je n'y vois pas d'objection. Seulement, cela me touche infiniment moins, je le confesse, que l'intrépidité de la Tour-d'Auvergne au passage du val d'Aran et à la prise du fort de Maya. La Tour-d'Auvergne ne descendrait pas des ducs de Bouillon, que je n'en aurais pas pour lui une admiration moins sincère quand il sauve l'armée française à Sarre, quand il contribue glorieusement à la prise de la montagne de Louis XIV, ou quand, rendu aux loisirs de la vie domestique après plusieurs campagnes, il n'hésite pas à reprendre le sac et la giberne pour remplacer le fils d'un de ses amis.

L'*Histoire de la Tour-d'Auvergne*, par M. Buhot de Kersers, est pleine de détails intéressans disposés avec art et méthode, mais on peut reprocher à l'auteur l'emphase de son style et une trop constante prétention à l'effet. A ce dernier point de vue, la *Notice historique sur la Tour-d'Auvergne*, par M. Calohar, est évidemment supérieure au livre de M. Buhot de Kersers; toute-

fois, elle me paraît un peu trop succincte et pour ainsi dire écourtée. Malgré les défauts que j'y signale, ces deux ouvrages, littérairement parlant, méritent un succès d'estime, et il serait à désirer que toutes les illustrations militaires de la France trouvassent des historiens aussi compétens que MM. Buhot de Kersers et Calohar.

Passons de l'histoire d'un homme à l'histoire d'un peuple. M. le vicomte de Beaumont-Vassy a entrepris et mené à bon port une œuvre très difficile, en raison de la dispersion des matériaux qu'il devait réunir, l'*Histoire des Suédois depuis Charles XII*. La patience et le labeur dont témoigne cet ouvrage sont des titres inaliénables, pour M. de Beaumont-Vassy, à l'estime des gens qui regardent le système de l'improvisation comme une des plaies de la littérature contemporaine. Peut-être l'auteur eût-il dû commencer son livre au règne du héros dont Voltaire a écrit la vie d'une façon toute romanesque; peut-être encore est-il à regretter que, dans sa préoccupation des faits récens, l'auteur n'ait pas suffisamment introduit le flambeau de la philosophie au sein des ténèbres de l'histoire suédoise, et qu'il se soit montré plus superficiel que profond. Quoi qu'il en soit de cette double critique, et en prenant le livre de M. de Beaumont-Vassy pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un brillant épisode de l'histoire de la Suède, on ne saurait sans injustice se refuser à y signaler une connaissance très exacte des évènemens qui ont suivi la mort de Charles XII et un très remarquable talent de narration. Les personnages importans qui figurent dans l'*Histoire de la Suède depuis Charles XII* sont traités avec un rare bonheur, et doivent à M. de Beaumont-Vassy, pour la plupart, un relief qui leur sied. Depuis la princesse Ulrique-Léonore jusqu'à Charles-Jean XIV, roi actuel de la Suède, en passant par Gustave III, Gustave IV et Charles XIII, les différens héros de ce livre vivent et agissent. De plus, tout en s'occupant du mouvement politique, l'auteur n'a pas oublié le mouvement intellectuel. Aussi cette histoire me semble-t-elle destinée à prendre rang parmi les travaux historiques les plus recommandables de ce temps-ci.

Mais j'entends qu'on me demande des nouvelles du roman nouveau? Où en est-il de sa carrière turbulente? est-il vivant ou mort? Ni l'un ni l'autre; il est seulement très malade, pour le quart-d'heure; jugez-en plutôt.

Voici *René l'Ouvrier,* par Mme Clémence Robert; *Hyacinte l'Apprenti,* par M. Michel Masson; *Lamentations,* par M. Marcelin Bonnal; *Un Scandale,* par M. Raymond Brucker. Qu'est-ce que tout cela? Fort peu de chose, au point de vue de l'imagination et de l'invention; mais ce serait beaucoup, je vous l'assure, si les prétentions qu'affichent les auteurs de ces quatre livres se trouvaient par hasard justifiées. En effet, Mme Clément Robert, pour son compte, ne rêve rien moins que l'établissement du communisme; M. Michel Masson ne va pas si loin, quoi qu'il ne s'en faille guère; M. Marcelin Bonnal, d'après les propres paroles de sa préface, veut réorganiser radicalement la société sous le triple rapport de la foi, de la politique et de l'état civil; et enfin M. Raymond Brucker travaille à la propagation d'une religion nouvelle composée avec les idées de Charles Fourier et de Jésus-Christ. Voilà qui est

clair et net, ce me semble. La France est bien mal avisée de se plaindre, quand ses romanciers entreprennent une croisade pour la régénérer. Le difficile pour elle, cependant, serait d'opter entre les formules diverses qu'on lui offre; car il y a aussi loin des idées de Mme Clémence Robert à celles de M. Marcelin Bonnal, que de celles de M. Marcelin Bonnal à celles de M. Raymond Brucker. Tâchons pourtant de prendre un parti.

Eh quoi! savez-vous, en définitive, dans quelle poudre sont enveloppées ces pilules sociales? Je vous donnerais mille ans pour le deviner. René, ouvrier imprimeur, est amoureux d'une petite brocheuse qui se nomme Alice. Alice aimait d'abord René; mais, depuis qu'elle a vu un élégant jeune homme du nom d'Ovide, et qui est poète, son cœur a changé d'inclination. Or, il faut savoir que, si Ovide est riche, c'est aux dépens de René, attendu que les deux jeunes gens ont été jadis substitués l'un à l'autre, étant en nourrice. Ici, la supériorité du pauvre sur le riche est clairement démontrée, puisque René, pouvant facilement dépouiller Ovide d'une fortune usurpée, renonce à tous ses droits à la condition expresse qu'Ovide épousera Alice C'est faire les choses, cela! Un autre homme aurait peut-être dit à Ovide : Je consens à ne pas vous troubler dans la possession de quinze mille livres de rente qui m'appartiennent, et en revanche vous renoncerez à Alice en ma faveur. Fi donc! à quoi bon s'exécuter à demi? Non, Ovide est l'ennemi de René; eh bien! René, par grandeur d'ame, lui sacrifiera toutes ses espérances, sa maîtresse et son argent. — Mme Clémence Robert, toutefois, qu'elle me permette cette observation, s'est emprisonnée ici dans un cercle parfaitement vicieux, et elle dit précisément le contraire de ce qu'elle voulait dire. En effet, s'il y a eu substitution d'enfans en nourrice, c'est Ovide qui est la personnification du pauvre, le détestable Ovide, et la personnification du riche n'est autre que ce brave et honnête René. Mais à quoi bon y regarder de si près, lorsqu'il s'agit d'une réforme sociale? Petit esprit, dira Mme Clémence Robert, celui qui fait de si mesquines chicanes et s'arrête à de si minces détails.

Le héros de M. Michel Masson, l'apprenti Hyacinte, est une nature tout-à-fait du même ordre que René; c'est la perle des ouvriers joailliers, au moral comme au physique. A telles enseignes que, simple ouvrier qu'il est, il se fait aimer de la belle princesse Pauline, la sœur de l'empereur Napoléon. Chut! ne troublons pas le pauvre diable dans la jouissance de sa bonne fortune; remarquons seulement en passant que bien des millionnaires doivent envier son sort.

De Joseph, le héros de M. Marcelin Bonnal, je ne vous entretiendrai pas long-temps non plus. C'est un rêveur de la pire espèce qui soit au monde, un rêveur qui s'égare du soir au matin dans d'interminables monologues religieux et politiques; il ne sait guère plus ce qu'il veut que ce qu'il dit. Imaginez-vous que ce singulier héros trouve moyen d'être plus étrange et plus incompréhensible que les plus fantastiques héros de Jean-Paul. M. Marcelin Bonnal, au reste, a si bien senti lui-même les défauts de son livre, qu'il a écrit

dans sa préface : « Lisez peu de pages *à la fois,* sans quoi cet ouvrage ne supportera pas la lecture. » Certes, l'avis est bon, et je ne saurais qu'engager le lecteur à s'y conformer.

Auguste, le héros de M. Raymond Brucker, a le tort très grave de rappeler, de compagnie avec son camarade Lucien, *les Intimes* de Michel Raymond. Il s'agit encore ici d'une histoire vieille comme le monde, ou tout au moins aussi vieille que l'origine de la guerre de Troie. On le devine, c'est de l'adultère que je veux parler. Cependant je dois rendre à M. Raymond Brucker cette justice, qu'il a très heureusement rajeuni son sujet par des combinaisons nouvelles et très émouvantes. Le malheur, dans le livre de M. Raymond Brucker, ainsi que dans les trois livres qui précèdent, c'est que la manie du prosélytisme y est poussée jusqu'à la frénésie. Eh oui ! sans contredit, il est bon que le roman, comme la poésie, comme le drame, ne s'enferme pas dans un égoïsme froid et gourmé; il est bon, sans contredit, que le romancier écrive sous l'inspiration de convictions généreuses et que ses tendances soient honnêtes ! mais qu'il prenne la parole à tout bout de champ, sans rime ni raison, pour nous débiter tout d'une haleine d'interminables discours qui seraient ennuyeux, même débités dans une chaire ! mais que le roman soit un sermon en quatre points, une harangue prétentieuse, une homélie métaphysique ! voilà ce qui est intolérable et ce que le public et la critique n'accepteront jamais.

Et puis, grands réformateurs à tout crin que vous êtes, respectez au moins la langue française, au nom du ciel, et dans votre propre intérêt ! En bonne conscience, monsieur Raymond Brucker, qu'est-ce qu'une « maison qui *séduit les prédilections* d'un citadin? » Qu'est-ce que « des lèvres qui *s'aventurent au-delà des scrupules du silence?* » qu'est-ce qu'une « amante qui *donne des virginités sincères de son amour?* » Sans compter les effroyables barbarismes que je pourrais encore vous reprocher.

La galanterie me fait garder le silence sur les innombrables solécismes de Mme Clémence Robert; mais vous, monsieur Marcelin Bonnal, vous qui voulez *réorganiser radicalement la société,* commencez donc par réformer officiellement la grammaire, ou écrivez selon ses lois. Dès la première phrase de vos *Lamentations,* je rencontre « *un cœur* qui ne trouve autour de lui *la tendance* d'aucune sympathie pour lui *tendre une main* de salut. » Une *tendance qui tend la main à un cœur,* lequel cœur, naturellement, doit tendre aussi sa main à la tendance ! Vraiment, c'est à n'y pas croire. Un peu plus loin, j'avise « un homme qui voudrait pouvoir embrasser le monde et *le jouir* du regard, » et qui, tout en méditant de *jouir le monde,* gravit une montagne « afin de se donner *un plaisir qu'il passionnait* d'enfance. » Je poursuis, et je me heurte contre « *l'irréprochabilité* de la conscience. » Je m'obstine à tourner encore quelques feuillets, et je vois « *des pieds* lourds des *passions* qui les *enchaînent aux amertumes* de ce monde. » La passion enchaînant les pieds à une amertume ! Pour le coup, je m'arrête,

et je termine en conseillant à nos romanciers humanitaires d'ajourner leurs projets de réformes, soit politiques, soit religieuses, soit sociales, jusqu'à l'époque où ils se sentiront capables d'écrire au moins correctement.

Ceci, *le Code de la Nature,* est encore du socialisme, non point présenté sous forme d'amplification romanesque, toutefois, mais à l'état de système et de théorie. On sait que *le Code de la Nature,* écrit par Morelly pour la défense de sa *Basiliade,* fut pendant long-temps attribué à Diderot; ce qui me dispense d'en faire l'éloge au point de vue littéraire. Au point de vue philosophique, la seule valeur que je puisse reconnaître à ce petit opuscule, c'est de renfermer un mot, le mot *attraction,* appliqué aux passions humaines, qui a servi plus tard de clé, en quelque sorte, à Charles Fourier. Je ne partage aucunement, du reste, l'avis des gens qui prétendent que Charles Fourier a emprunté ses meilleures idées à Morelly, dont il ne serait ainsi que le disciple. Entre Morelly et Charles Fourier il y a un abîme; il y a toute la distance qui sépare le rêveur et l'organisateur. D'ailleurs, même à les prendre comme résultat d'une prévision intelligente, les idées de Morelly sont loin de mériter l'approbation de la foule, car elles aboutissent au communisme, la plus creuse, la plus vide et la plus inintelligente des utopies. Un jeune disciple de l'école fouriériste, M. Villegardelle, à qui l'on doit la nouvelle publication du *Code de la Nature,* a fort bien démontré, dans un ingénieux travail sur l'utopiste français du XVIIIe siècle, que Robert Owen seul procède de Morelly. Robert Owen, en effet, conclut, ni plus ni moins que Morelly, au pur et simple communisme. Sans contredit, en tant que socialiste, Morelly est supérieur à tous les philosophes du XVIIIe siècle, et son *Code de la Nature* contient plus d'idées nouvelles, ou si l'on veut d'idées rajeunies, que les ouvrages de ses confrères; sans contredit, il y a dans *le Code de la Nature* plus de bon sens, sinon plus de verve, plus de logique, sinon plus d'entraînement, que dans le *Système social* du baron d'Holbach, par exemple; mais il n'en demeure pas moins irrécusable qu'entre Morelly, pour qui la propriété est un obstacle, et qui la supprime, et Charles Fourier, pour qui la propriété est un levier puissant qu'il utilise, tout l'avantage reste à ce dernier. Et néanmoins, je sais bon gré à M. Villegardelle d'avoir tiré de l'oubli *le Code de la Nature,* dont l'importance relative est fort réelle. Quand les Anglais d'aujourd'hui nous vantent Robert Owen et son *Plan du Système rationnel,* il n'est pas mauvais de pouvoir leur montrer qu'ils en sont tout bonnement où nous en étions il y a un siècle. En outre, quelque progrès qu'ait déjà fait chez nous la science, il importe, pour les progrès qu'elle pourra faire encore, d'en connaître les sources et de ne les pas oublier. Le meilleur moyen de voir clairement le but auquel on aspire, n'est-ce pas toujours de savoir exactement de quel point on est parti?

Puisqu'il est vrai que les extrêmes se touchent, passons sans crainte de la philosophie sociale à la poésie, de Morelly à Calderon. C'est une excellente idée qu'a M. Charles Gosselin de publier dans sa *Bibliothèque d'élite* les

chefs-d'œuvre des théâtres étrangers, et c'est également une bonne idée d'ouvrir la série par le théâtre espagnol, beaucoup moins populaire chez nous que le théâtre anglais. Tout le monde, en France, connaît Shakespeare; bien peu de gens connaissent Calderon ou Lope de Vega, tout aussi admirables, cependant, que leur célèbre rival. Dieu me préserve de tenter une comparaison entre ces génies d'une nature presque contraire : ceux-ci, croyant à Dieu, à l'amour, à la gloire, à toutes les belles et saintes choses de ce monde; celui-là, aussi désabusé que s'il eût vécu en plein XIXe siècle, indifférent en matière de croyance, sceptique en amour, peu soucieux de la gloire, et jetant sur ce monde et sur l'autre un regard à la fois mélancolique et dédaigneux. Faut-il l'avouer? Si j'ai plus d'admiration pour Shakespeare, j'ai plus de sympathie pour Calderon. Quel bonheur d'entrer avec Calderon dans *la Maison à deux portes*, de s'y oublier au milieu d'une de ces intrigues charmantes où abondent les coups d'épée et les sérénades, et d'en sortir ébloui comme après un songe qui vous aurait ouvert à deux battans les portes du ciel! Et *la Dévotion à la Croix!* Quel incrédule, en lisant cette pièce merveilleuse, ne serait catholique renforcé au moins pendant le temps de la lecture? Et *le Médecin de son honneur*, le chef-d'œuvre de Calderon, peut-être! Quelle ardeur et quelle passion! — Non, non, on a beau dire et beau faire, notre école dramatique moderne n'a rien produit de pareil. A qui la faute? hélas! au temps plutôt qu'aux poètes, il est juste d'en convenir; à ce temps misérable où les salutaires idées sont mortes, où les consciences sont tièdes, où les convictions sont nulles quand un intérêt quelconque ne les alimente pas. Jours heureux pour l'art, jours bénis, ceux où l'on ne s'inquiétait pas de la vraisemblance d'une invention dramatique pourvu que cette invention fût noble et grande, où l'esprit se taisait pour laisser tressaillir l'ame, où l'oreille n'empêchait pas les yeux de pleurer! — Mais, aujourd'hui, les mots ont changé de sens, simplicité veut dire ignorance, naïveté signifie bêtise; il ferait beau voir qu'un poète dramatique eût des prétentions à la naïveté! Pourtant, sans naïveté, le charme est impossible. Vous pourrez avoir l'ampleur étudiée, la disposition savante, l'intention plus ou moins profonde; le charme sans la naïveté, vous ne l'aurez jamais! — En attendant, et quelles que soient les destinées ultérieures de notre art dramatique, je dois des éloges sincères à M. Damas-Hinard pour la façon dont il a traduit les chefs-d'œuvre de Calderon.

J. CHAUDES-AIGUES.

LE STEEPLE CHASE.

Aux dernières promenades de Longchamps il s'est passé une aventure des plus piquantes, qui a été une énigme pour les spectateurs; le mot de cette énigme, on le devinera sans peine en lisant ce récit.

Il y a cinq ans qu'un jeune gentillâtre de la Normandie vint à Paris pour faire son droit, pour apprendre à mettre sa cravate, enfin pour quelques autres motifs aussi frivoles. M. Anatole de G..., qui n'était dans son village qu'un rustre endimanché, devint à Paris, en moins de deux ans, un garçon fort distingué dans le beau monde; mais ce chemin rapide lui avait coûté cher; son temps, d'abord, car vous comprenez qu'il n'avait pas même songé à passer un premier examen de droit. Ensuite il avait fait une cruelle brèche à sa fortune. Au lieu d'aller habiter la rue Saint-Jacques ou la rue de La Harpe, en esprit laborieux qui ne veut pas des distractions mondaines, il avait débarqué en pleine rue Lafitte, où demeurait un de ses cousins, un rusé Normand qui vivait sur les variations du trois et du cinq. Grace à ce cousin, Anatole, dès qu'il eut mis de côté ses habits et son esprit de province, fut conduit chez les grands seigneurs de la banque. La noblesse de titre était, parmi ces seigneurs d'un nouveau genre, en fort bonne odeur de sainteté : Anatole, quoique plus gentillâtre que gentilhomme, fut bien accueilli partout. C'était d'ailleurs un joli cavalier, non pas encore accompli, mais promettant beaucoup. Il comprenait à merveille qu'à Paris, dans ce monde-là surtout, les apparences de l'esprit sont mieux cotées qu'un bon cœur; il comprenait à merveille que l'argent qu'on jette à propos par la fenêtre est une bonne semaille qui tôt ou tard produit une bonne moisson. Il s'habilla avec luxe, monta à cheval et se fit, tant à l'Opéra que chez Tortoni, la gazette de l'esprit parisien. La troisième année de son séjour à Paris, il était de plus en plus recherché, les femmes commençaient à parler de son *esprit* et de son *habit*; enfin l'heure de la gloire ou plutôt de la gloriole allait lui tinter aux oreilles. Il s'était lié par rencontre d'une amitié toute parisienne avec un agent de change que j'appellerai ici par pseudonyme M. Dubois. Il avait chargé ce banquier de ses affaires d'argent. Malgré les remontrances de M. Dubois, qui pressentait la déconfiture de son

ami et de son client, Anatole poursuivit de plus belle ses brillantes folies, se disant ensuite en lui-même, pour consolation, qu'un homme d'esprit n'est jamais ruiné.

L'agent de change était marié depuis quelques années à une des plus jolies femmes de Paris. On n'a pas une belle femme sans qu'il en coûte, souvent de toutes les façons. Mme Dubois aimait beaucoup le monde comme toutes les femmes qui brillent par quelque côté, par l'esprit, par la beauté, par les graces, par les amours; il y a tant de moyens de briller un peu à son tour. En conséquence, Mme Dubois donnait des soirées charmantes, qui réunissaient un grand nombre de moyennes célébrités, demi-célébrités financières, demi-célébrités élégantes, demi-célébrités artistiques. Anatole, par ses façons aimables et son esprit toujours à l'ordre du jour, Anatole, par sa tournure gracieuse, son nom sonore et sa jolie figure, fut le héros de ces soirées. Jusque-là Mme Dubois, toute préoccupée d'elle-même, des complimens de la veille et des parures du lendemain, n'avait guère remarqué Anatole; mais, dès qu'il fut de notoriété publique que c'était un beau et spirituel cavalier, elle daigna jeter sur lui un regard distrait : « En vérité, dit-elle, ce M. Anatole n'est pas mal. » A partir de ce jour, Anatole fut plus assidu chez son agent de change. Comme ils avaient toujours ensemble des affaires à régler, M. Dubois ne pouvait se plaindre des visites d'Anatole; il était d'ailleurs loin de penser que sa femme fût pour quelque chose dans les visites de son client. Mais, au bout de quelques mois, quoiqu'il fût, soit par orgueil, soit par ignorance, un homme des moins clairvoyans, il vit bien à qui il avait à faire : « Diable, dit-il (dans cette occurrence, c'est toujours le diable qu'on implore), diable! voilà l'écheveau du mariage qui s'embrouille. » Il demanda sans plus tarder à régler son compte avec Anatole. Une fois ce compte réglé, le pauvre Anatole calcula pour la première fois de sa vie.

— Il est un peu tard pour faire des calculs, lui dit l'agent de change; il ne vous reste pas grand'chose, mon pauvre ami.

— Bah! dit fièrement Anatole. Et toutes les dettes que je puis faire, les comptez-vous donc pour rien? A propos, prêtez-moi donc dix mille francs, poursuivit-il avec beaucoup de laisser-aller; vous aurez par là l'honneur, mon cher Dubois, d'être mon premier créancier.

— Sur quelle hypothèque? dit l'agent de change en souriant.

— D'abord, reprit Anatole, à la mort de mon père, je recueillerai une succession fort alléchante. Je sais bien que mon père n'entendrait pas raison avant sa mort; mais, en attendant, est-ce que vous n'avez pas hypothèque sur ma personne? Tôt ou tard je ferai mon chemin.

— A Clichy, se dit en lui-même l'agent de change. — Soit, dit-il tout haut en ouvrant son portefeuille et après une réflexion machiavélique; voilà dix mille francs; souscrivez-moi tout de suite un billet à ordre. Un bienfait n'est jamais perdu, dit le proverbe.

Anatole écrivit le billet à ordre comme s'il eût écrit un billet à Rosine ou à Fanny.

— C'est bien, c'est bien, murmura l'agent de change quand Anatole fut parti. Voilà l'écheveau qui se débrouille; comme le diable, je tiens mon homme par un cheveu.

M. Dubois était un mari spirituel, voulant à tout prix conserver le cœur de sa femme; dix mille francs pour ce coup d'état conjugal, ce n'était pas trop, en vérité, surtout si l'on songe que M. Dubois jouait avec l'argent. Il avait surpris plus d'une fois des traits de bonne volonté de Mme Dubois pour M. Anatole; il savait fort bien qu'on ne détruit pas l'empire d'un beau garçon dans le cœur d'une jeune femme par des attaques vulgaires. Le billet à ordre était à trois mois. Au bout de trois mois, Anatole ne pourrait rembourser; il surviendrait un jugement contre lui, par ce jugement saisie et prise de corps. En un mot, ce billet à ordre n'était autre chose qu'une lettre de recommandation pour Clichy.

— Une fois à Clichy, disait l'agent de change, j'aurai le temps de respirer tout à mon aise; ma femme me demandera des nouvelles de mon client, je répondrai naïvement à ma femme : Tu ne sais donc pas? Ce grand fou vient de partir pour l'Italie avec une duchesse de rencontre ou une duchesse de pacotille. Ma femme se mordra les lèvres pendant huit jours, elle aura du dépit pendant trois semaines; après quoi elle redeviendra Mme Dubois comme devant. Voilà qui n'est pas mal raisonné, j'imagine. J'en suis donc quitte pour la peur. J'ai vu le commencement de cette intrigue; mais, Dieu merci! je n'en verrai pas la fin.

Les trois mois se passèrent trop lentement au gré du mari. Il força sa femme à se distraire de temps en temps, en dehors de sa passion naissante. Comme c'était l'hiver, il la conduisit dans les bals, les concerts et les spectacles; il dépensa beaucoup en parures, il fut galant outre mesure; enfin il redevint un jeune mari.

Le jour de l'échéance, il reçut une lettre de son élégant débiteur; il fit la sourde-oreille, il répondit qu'il n'était plus pour rien dans cette affaire, qu'il regrettait bien que la mauvaise tournure de la Banque l'empêchât de disposer d'une nouvelle somme de dix mille francs pour tirer son ami de ce mauvais pas; mais, après tout, ajoutait-il, ce devait être une leçon profitable. Reculer pour cette créance, c'était se créer mille embarras futurs. Enfin, il conseillait à Anatole de faire une fin; grace à son nom, à son esprit, à ses espérances, il pouvait trouver une femme, c'est-à-dire une dot.

En lisant la lettre de l'agent de change, Anatole vit bien qu'il était persifflé.

— C'est, dit-il, d'un jaloux qui me ferme sa bourse pour me fermer sa porte; mais il aura beau faire, il ne peut rien sur mon cœur ni sur le cœur de sa femme. Je suis son débiteur, soit; je trouverai bien de la monnaie pour le payer.

Le billet à ordre alla au tribunal de commerce, qui ordonna la saisie et la prise de corps. Anatole trouva moyen de sauver son cheval et de se sauver lui-même. Il alla habiter un hôtel de la rue de Rivoli.

— Prise de corps, disait-il pour se cacher son dépit, qu'importe? N'est-il pas du bel air de ne sortir qu'après le soleil couché?

Il arrangea sa vie en conséquence. Cependant, pour monter à cheval, il se moquait de tous les gardes du commerce; son cheval, de pure race anglaise, était merveilleusement dressé pour la course, et même pour la course au clocher. C'était un noble animal, toujours prêt à tous les périls sur un seul mot de son maître; aussi Anatole l'aimait mieux que son meilleur ami. Il se fût résigné de fort bonne grace à aller à Clichy, pourvu que Bajazet y fût enfermé.

Ainsi, Anatole ne sortait plus guère le jour, hormis à cheval; car, grace à son cheval, il était encore de toutes les courses et de toutes les fêtes. Vinrent les promenades de Longchamps. Le second jour, au premier rayon du soleil, il fit seller Bajazet, et partit gai comme le printemps. Depuis près d'un mois, il avait à peine entrevu Mme Dubois dans sa loge à l'Opéra; il lui avait écrit, mais en vain : M. Dubois était le directeur des postes dans sa maison. Anatole espérait revoir la jeune femme à Longchamps, où elle avait coutume d'aller, non pas tout-à-fait pour elle, mais pour montrer ses chevaux. L'espérance d'Anatole ne l'avait pas trompé; à peine dans les Champs-Élysées, il reconnut Mme Dubois, qui était seule avec ses sœurs dans sa jolie calèche. Comme Anatole ne craignait jamais rien dès qu'il était sur son cheval, il ne craignit pas d'aborder Amélie; il piqua des deux, et fit caracoler Bajazet en cavalier qui veut entrer dignement en conversation. A sa vue, Amélie rougit et détourna la tête; mais, après tout, comme entre eux il n'y avait point eu de billets à ordre, elle lui fit, quoique froidement, assez bon accueil. Elle eut l'air d'ignorer la brouille survenue entre lui et son mari.

— Il y a bien long-temps que vous n'êtes venu nous voir, monsieur. Notre dernier bal a été très brillant; il n'y manquait rien, si ce n'est vous. Je vous croyais en Égypte ou en Chine.

— Ou à Clichy, comme disent les mauvaises langues, murmura tout bas la jeune sœur.

— Vous ne savez donc pas, répondit Anatole, que je n'ai le droit d'aller vous rendre visite qu'après le coucher du soleil? Je serais bien allé à votre dernier bal, mais M. Dubois n'aurait pas eu la charité de m'avertir à temps pour partir; je serais resté jusqu'au grand jour, et c'était fait de ma liberté. Pour la liberté de mon cœur, madame, il y a long-temps que...

A cet instant Anatole vit à deux pas de lui une figure qu'il crut reconnaître. Comme il ne tenait pas à renouveler connaissance, il fit demi-tour de l'autre côté de la voiture.

— Ah çà! monsieur, reprit Amélie, est-ce que nous jouons aux propos interrompus?

— Oui, oui, madame, répondit Anatole, qui avait toujours l'œil sur le nouveau venu.

A cet instant même, Mme Dubois et sa sœur furent très surprises de voir Anatole s'élancer sous les arbres, à travers les promeneurs, avec la rapidité

d'une flèche. Le nouveau venu, qui avait pour monture un jeune cheval très fougueux, eut en une seconde dépassé Anatole.

— C'est un pari.

— C'est un *steeple chase*.

— C'est une course au clocher, s'écria-t-on de toutes parts au milieu de la confusion que venaient de jeter les deux cavaliers.

Tous les regards se tournèrent vers eux. Les plus curieux voulurent les suivre; plus d'une vingtaine de jeunes gens se détachèrent du groupe des promeneurs et se mirent sur les traces d'Anatole et de son compagnon de voyage. Des paris se formèrent; qui pour le cheval blanc, qui pour Bajazet. En moins d'une minute, il y eut dix paris ouverts. Anatole était reconnu pour bon cavalier; on n'avait jamais vu l'autre, mais l'autre avait un cheval plus ardent. On fut bientôt à l'Arc-de-Triomphe; on traversa d'un saut la campagne qui s'étend de là jusqu'au bois de Boulogne; dans le bois de Boulogne, ce furent des détours sans nombre; l'un déchira son habit, l'autre perdit son chapeau. Les deux héros s'enfonçaient le mieux du monde dans les halliers, ils dédaignaient les routes battues, ils semblaient regretter de n'avoir point quelque petite rivière à traverser, enfin ils étaient dans toute la féroce ardeur du courre. Ils s'élancèrent vers Saint-Cloud, se jetèrent dans la montagne de Bellevue; ils se trouvèrent bientôt en pleine campagne. Jusque-là la victoire, si long-temps disputée, était encore incertaine. Bajazet regagnait en détours ce qu'il perdait en vitesse. Anatole, tout ruisselant, le flattait de la voix et de la main; Bajazet obéissait toujours sans broncher; il sautait sans y regarder à deux fois haies, fossés et ruisseaux. Il eût essayé bravement de traverser la Seine. Cependant le pauvre Bajazet, au bout de ses forces, commençait à fléchir du pied, le cheval blanc allait vaincre, déjà les parieurs prononçaient la victoire, quand les deux cavaliers arrivèrent en même temps devant le petit mur en ruines d'un parc.

Le soleil, près de se coucher, vint jeter un rayon sur ce tableau. Anatole, désespéré, s'écria : Bajazet! Bajazet! A la voix de son maître, Bajazet se ranime encore une fois, il s'élance, prend son vol, et disparaît au même instant de l'autre côté du mur. — Bravo! bravo! Bajazet! s'écrient tous les cavaliers qui ont parié pour lui et même quelques-uns de ceux qui ont parié contre lui, tant le triomphe était beau! Le cheval blanc s'est rebuté; en vain son maître l'a lancé deux fois, deux fois il s'est arrêté au pied du mur. L'inconnu, loin de se dire vaincu, semble en prendre son parti : il se détourne, voyant une entrée plus favorable au parc. En effet, du côté opposé, le mur est plus ruiné, en moins de quelques secondes il arrive près de Bajazet, près du pauvre Bajazet qui est expirant. L'inconnu saute à terre, et sans s'arrêter à ce spectacle lamentable d'un noble cavalier roulé dans la poussière, embrassant son cheval qui va mourir, versant une larme bien amère sur ce noble ami qui ne lui a pas fait défaut, il dit à Anatole avec un sourire moqueur :

— Enfin vous êtes atteint, monsieur.

— Oui, dit Anatole en tournant la tête; oui, je suis atteint; mais voyez, monsieur, le soleil est couché.

G. DE C.

POÉSIE.

CHAMPLATREUX.

A M. LE COMTE MOLÉ.

De loin, on l'aperçoit dans son parc solitaire,
Ce séjour où l'histoire inscrit tant de beaux noms;
On aime à voir ses bois pleins d'ombre et de mystère,
Ses guirlandes de fleurs, ses larges horizons.

L'honneur des anciens temps a là son sanctuaire,
Les arts et le savoir habitent ces salons,
Et dans ces longs sentiers règne un silence austère.
Oh! qu'il en reste peu de ces grandes maisons!

Et lorsque, dans ce temps où tout se décolore,
Où tout vacille et tombe, on en trouve une encore
Dont l'éclat primitif ne s'est pas effacé.

Il est doux d'y venir, à l'heure de l'orage,
Respirer en silence et reprendre courage
Par la forte saveur des leçons du passé.

Septembre 1841.

CHANT NATIONAL D'ISLANDE.

Hvad fœgur er min fedra Jœrd!

Que j'aime mon pays, mon beau pays d'Islande,
Où le ciel est si pur, où la mer est si grande!
Quand du milieu des flots, à l'horizon vermeil,
Surgissent au matin les montagnes de glace,
On dirait des héros alignés dans l'espace,
Avec leur casque en fer doré par le soleil.

Un jour, quand du Snœfels (1) Thor (2) aperçut la cime,
Il arrêta son char au-dessus de l'abîme,
Et des hommes d'Islande il observa l'effort.
Tous alors méritaient de le voir apparaître,
Et tous en le voyant le choisirent pour maître.
Ce fut l'âge des dieux et des héros du Nord.

C'est le temps où Gunnar et Gretir, sur la plage,
Aux combats acharnés exercent leur courage,
Le temps où les guerriers, dans leur farouche ardeur,
Gagnent au prix du sang la blonde jeune fille,
Et meurent sans soupir, le visage tranquille,
En chantant leur amour, le glaive dans le cœur.

C'est le temps glorieux des grandes funérailles;
Dans les salles du Jarl, sur les champs de bataille,
Le Scalde audacieux s'en va la harpe en main,
Célébrant les hauts faits, la valeur et les guerres.
Relisons aujourd'hui les sagas de nos pères;
Là se trouvent leurs noms, leurs luttes, leur destin.

Maintenant tout est calme, et la terre est riante,
A travers les vallons, l'oiseau voltige et chante,
La plaine reverdit aux rayons d'un beau jour,

(1) Glacier voisin de Reykiavik.
(2) Dieu du tonnerre et de la force.

Et dans les lacs d'azur la lumière étincelle,
Et l'Islandais est brave, et son amante est belle,
Comme en nos anciens temps d'héroïsme et d'amour.

Salut, ô mon Islande! avec tes rocs, ton onde,
Brave à jamais le temps. Si quelque jour le monde
S'écroulait sous la main du Dieu qui l'a formé,
Du milieu du chaos, nous pourrions voir encore
Surgir ces monts glacés que le soleil colore,
Et contempler les lieux où nous avons aimé.

SOIRÉE ALLEMANDE.

A MADAME A. DE ...

Oh! oui, c'est bien cela. C'est la chambre tranquille,
Pleine de poésie, humble toit, doux asile,
Où l'on aime à s'asseoir sur le canapé bleu,
Pour causer et chanter le soir au coin du feu.
D'un côté des portraits, et l'album romantique;
De l'autre un piano, des cahiers de musique,
Quelques livres choisis, Uhland, Goethe, Schiller;
Les romances de Lœve, et celles de Creuzer;
Puis, de longs entretiens d'art, de philosophie,
D'un amour qu'on se crée et que l'on déifie,
De deux ou trois amis qui font tout notre espoir,
Et d'une œuvre de maître admirable à revoir;
Puis, des rêves sans fin, dans le temps, dans l'espace,
Un but qui nous sourit, un autre qui s'efface;
Nul trouble en nos désirs, nul doute en notre essor,
Oh! oui, c'est bien cela; c'est ce que j'aime encore,
Ce que j'ai tant aimé, là-bas en Allemagne,
Lorsque je m'en allais à travers la campagne,
Abandonnant mon cœur à ces rêves du Nord,
Mon esprit à l'étude et ma fortune au sort.
C'est ainsi qu'ont passé tant de douces soirées,

Riches d'illusions, paisibles, non parées,
Et tant de jours heureux pleins d'amour et de foi.
Aussi, lorsque le soir vous chantez devant moi
Le chant que je connais, le lied et la romance,
Dans mon cœur aussitôt le passé recommence;
Je regrette vos prés, vos bois, votre vallon,
Et je pourrais vous dire alors comme Mignon:
Venez, quittons ces lieux où l'on se sent malade,
Où toujours l'existence est si triste et si fade;
Où le froid scepticisme et l'intérêt menteur
Altèrent la pensée et corrompent le cœur;
Allons là-bas, allons dans le pays des songes
Reprendre notre espoir et nos rians mensonges

EN DANEMARK.

A ANTOINE DE LATOUR.

Au bord du lac paisible, à Fredensborg, le soir,
Pèlerin étranger, je suis allé m'asseoir,
Et dans mon cœur j'emporte à tout jamais l'image
Des prés au vert contour, du lac au doux rivage.
Là tout est calme et pur; là, le long des grands bois,
Le long des frais jardins, on retrouve à la fois
La majesté royale et le repos champêtre.
Là le regard s'anime, et l'on se sent renaître.
La muse sur ces champs étend ses ailes d'or,
Et la pensée au loin monte, suit son essor,
Traverse le vallon, s'égare dans son rêve,
Plane sur les coteaux et flotte sur la grève.
Si vous vous sentez las du monde des salons,
Venez ici : le parc sous ses frais horizons
Et ses larges rameaux vous ouvre une retraite.
Si votre cœur trompé se souvient et regrette,
Venez : l'eau qui murmure au pied de la forêt
Calme le souvenir, assoupit le regret.

Mais si, dans le ciel bleu, dans le ciel du jeune âge,
Vos yeux ont vu surgir une nouvelle image,
Si quelque jeune fille au candide regard,
Riante près de vous et rêveuse à l'écart,
A murmuré tout bas ces mots saints : Je vous aime !
Oh ! venez, homme heureux, car le bonheur suprême
Dans un rêve d'amour doit être de s'asseoir
Auprès du lac paisible, à Fredensborg, le soir.

LES DERNIERS VERS DE WALLIN (1).

Pauvre front fatigué, repose en paix, repose;
Que tes derniers pensers d'espérance et d'amour
S'en aillent maintenant vers l'éternel séjour,
Où le soleil d'en haut éclaire toute chose.
        Repose en paix, repose.

Pauvres bras fatigués, croisez-vous sur mon sein ;
Croisez-vous pour prier à cette heure suprême.
Déjà ma faible voix meurt sur ma bouche blême,
La force m'abandonne, et je touche à ma fin.
        Croisez-vous sur mon sein.

Pauvre ame fatiguée, il a fallu combattre;
Mais l'heure de la paix à présent va venir.
A tout ce qui t'aima donne encore un soupir,
Et puis repose après ta lutte opiniâtre :
        Il a fallu combattre !

X. MARMIER.

(1) Archevêque d'Upsal, l'un des hommes les plus vénérés et des plus grands poètes modernes de la Suède. Il est mort en 1838, laissant un profond regret dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu. Quelques heures avant d'expirer, il écrivit ce religieux adieu à la vie, dont notre traduction ne peut rendre l'harmonie mélancolique ni la touchante expression.

BULLETIN.

Déjà la session préoccupe les esprits. Les six semaines qui précèdent l'ouverture des chambres forment comme une espèce de prologue où se produit d'une manière plus ou moins distincte tout ce qui plus tard doit animer le drame parlementaire; les intentions des partis et des hommes commencent alors à se dessiner, les questions se posent, on travaille à préciser nettement les difficultés et les intérêts qui doivent se débattre à la tribune.

Quand, il y a un an, la plus grave question de politique étrangère qui se soit présentée depuis 1830, provoqua une révolution ministérielle, il s'opérait, en ce qui concerne la politique intérieure, un mouvement remarquable de fusion entre les différens partis constitutionnels. Beaucoup de dissentimens s'étaient évanouis. Il y avait une disposition générale à chercher en commun et de bonne foi les réformes nécessaires et raisonnables à introduire dans la pratique de notre gouvernement. Le mot de transaction fut prononcé par les représentans du pouvoir, qui, sans rien céder sur les principes essentiels du gouvernement, faisaient un appel à la modération réciproque des partis. Ce travail de recomposition intérieure fut brusquement interrompu par la crise qu'amena l'Orient. Dans la session dernière, les chambres s'occupèrent surtout de nos rapports avec l'Europe, de l'état militaire et des moyens de défense du pays : les autres intérêts politiques furent, non pas méconnus, mais ajournés. Aujourd'hui, la politique intérieure redevient l'objet d'une sollicitude attentive, et reprend sa place dans le programme parlementaire.

Peut-être avait-on un peu oublié, dans l'entraînement des évènemens de chaque jour, à quel point en étaient restées toutes les questions d'organisation intérieure : un honorable député s'est chargé de venir en aide à la mémoire de

tous. En se plaçant au cœur de la situation, M. Duvergier de Hauranne a, dans un écrit récent, tracé l'histoire du passé des différens partis. Il les suit, depuis 1836, dans leurs phases, leurs transformations, leurs mécomptes et leurs espérances, et il les amène au moment où nous sommes en mettant en lumière, avec la netteté qu'on lui connaît, ce que chacun d'eux peut avoir de légitime et d'utile dans ses prétentions et dans son influence. Grace à sa pénétration infatigable et piquante, nous avons sous les yeux un tableau complet des évolutions de la politique intérieure depuis la dissolution du ministère du 11 octobre. Chacun pourra, à son point de vue, contester plus ou moins dans le détail certaines appréciations, mais personne ne saurait refuser de rendre hommage à l'esprit de modération et d'impartialité qui anime l'ensemble de ce remarquable morceau. On voit que M. Duvergier de Hauranne n'appartient véritablement à d'autre parti qu'à celui du gouvernement parlementaire. Donner à son pays la réalité du régime représentatif, voilà son désir unique, sa pensée de tous les instans; rien ne saurait l'en distraire ni l'en détourner; pour arriver à ce but, il ne craindra pas de s'entremettre entre d'anciens amis et d'anciens adversaires, pour leur demander d'accomplir par leur union le résultat qu'il poursuit. L'alliance sincère, sérieuse, de la portion libérale de la droite, et de la portion conservatrice de la gauche, telle est la politique qu'avoue M. de Hauranne, et qu'il croit seule capable de rallier une majorité puissante et durable.

L'idée de cette politique est généreuse, la base en est large. Quel est le conservateur intelligent qui n'ait des points de contact avec les représentans éclairés de la gauche constitutionnelle, et de son côté l'opposition parlementaire n'a-t-elle pas, dans des circonstances décisives, montré un esprit gouvernemental? Maintenant, il s'agit de distinguer avec tact et de préciser avec clarté les questions sur lesquelles les deux partis pourront se rapprocher sans s'abdiquer eux-mêmes. Il faut que dans la transaction chacun conserve son caractère, et soit bien convaincu que par les concessions auxquelles il consent, loin d'affaiblir sa cause, il la fortifie. M. Duvergier de Hauranne croit offrir aux deux partis un terrain qu'ils peuvent accepter en posant les trois questions de l'extension des incompatibilités, de l'adjonction de la seconde liste du jury pour l'exercice des droits électoraux, d'une nouvelle définition de l'attentat dont les lois de septembre défèrent le jugement à la chambre des pairs. M. de Hauranne ne proscrit pas en masse les fonctionnaires; voilà qui doit plaire aux conservateurs; mais, par de nouvelles incompatibilités, il veut entourer des garanties nécessaires l'indépendance morale des députés, et dans ses efforts pour arriver à ce résultat il doit avoir l'appui de l'opposition constitutionnelle. Conférer les droits électoraux à certaines professions libérales n'est pas une innovation bien révolutionnaire, car en 1831 le gouvernement avait pris l'initiative de cette disposition par l'organe de M. de Montalivet, alors ministre de l'intérieur. Enfin une définition précise de l'attentat promulguée par le pouvoir législatif, tout en servant de digue contre l'arbitraire, con-

firme les lois de septembre et les consacre pour ainsi dire. Il y a donc dans les questions choisies par M. de Hauranne des points de jonction qui permettent aux conservateurs et à l'opposition constitutionnelle de se réunir dans un même vote sans manquer à ce que les principes des deux partis ont d'essentiel.

M. de Hauranne rappelle expressément qu'il n'appartient pas à la gauche : ce n'est donc pas elle, à vrai dire, qui propose ce plan de transaction; mais avec une habileté, une modération qui l'honorent, elle déclare par ses organes les plus accrédités qu'elle l'accepte, en se réservant, bien entendu, comme c'est son droit, d'avoir pour l'avenir des exigences et des théories plus larges. Cette conduite intelligente donne, il faut le reconnaître, une situation forte à l'opposition parlementaire; cette opposition s'attache avec ensemble à obtenir des choses possibles, des résultats positifs qui n'ont rien d'effrayant pour les amis de l'ordre; elle montre un désir sincère de conserver, de fortifier les bases de notre organisation politique en les élargissant.

Devant une semblable attitude que fera le ministère? Jusqu'à présent le cabinet du 29 octobre n'a pas eu l'occasion de donner à la tribune de grands développemens sur sa politique intérieure. On doit se rappeler que sur ce point tout, dans la session dernière, a été ajourné, réservé. Dans l'intervalle des chambres des évènemens graves ont occupé l'administration et engagé sa responsabilité, mais nous ne savons pas sous quel jour elle les présentera au parlement. M. Humann défendra-t-il tous les principes et toutes les prétentions que ses agens ont mis en avant dans l'opération du recensement? Et dans cette apologie sera-t-il suivi par ses collègues? Enfin, quand il s'agira des réformes modérées que réclament toutes les fractions de l'opposition, depuis M. Dufaure jusqu'à M. Barrot, le ministère adoptera-t-il le parti d'une résistance systématique, ou l'expédient des concessions?

Jusqu'à un certain point, le ministère peut choisir librement la route qu'il voudra prendre; au sein du parlement, il ne s'est avancé sur rien d'essentiel, et il a pu se féliciter d'avoir terminé la session dans un état de neutralité complète entre le centre droit et le centre gauche. Cette neutralité laborieuse trouve aujourd'hui son terme fatal; il faut désormais incliner quelque part.

Si l'homme d'état qui est la pensée dirigeante du cabinet ne consultait que ses sympathies les plus intimes et ses plus vieilles affections, nous croyons bien que ce serait au centre droit et à la tête des conservateurs les plus prononcés qu'il prendrait position et planterait son drapeau. Mais, d'un autre côté, que de motifs pour se défendre de cet entraînement! Les conservateurs ne forment plus cette formidable phalange, cette masse compacte qui était autrefois en possession de la majorité d'une manière permanente et incontestée. Ils ne sauraient se passer d'alliés; la somme des suffrages qu'ils représentent a besoin d'un appoint pour s'élever à un chiffre qui leur donne la victoire sur l'opposition. Les alliés qui semblent aujourd'hui le plus près des conservateurs, sont les membres d'une fraction du centre gauche, qui a pour

chefs MM. Dufaure et Passy; il faut donc faire des concessions : quelle en sera la nature et la portée?

Dès son avènement, le ministère du 29 octobre a manifesté l'intention de faire aux personnes la place à laquelle elles pouvaient prétendre; des portefeuilles ont été offerts à MM. Dufaure et Passy, mais sans prendre d'engagemens sur la politique à suivre. Les hommes politiques qui étaient l'objet de ces avances s'y refusèrent, tout en promettant dans une certaine mesure leur concours. Depuis l'époque où la chambre s'est séparée, ils ont encore reçu des ouvertures nouvelles; dans ces derniers temps, le bruit a couru que M. Dufaure acceptait la présidence, qui devait lui être déférée par la chambre sur l'initiative prise par le cabinet. Rien de tout cela ne s'est confirmé : ces projets d'arrangement sont si peu avancés, que M. Guizot a demandé à M. Passy une conférence où toutes les questions qui peuvent les partager seraient passées en revue, examinées à fond.

Nous ne serions pas surpris qu'aujourd'hui MM. Passy et Dufaure fussent plus exigeans sur le fond des choses qu'ils ne l'étaient il y a huit mois. Dans la session dernière, il s'agissait d'aller au plus pressé; maintenant les questions de politique intérieure reparaissent et semblent non-seulement opportunes, mais urgentes. Il y a même pour MM. Passy et Dufaure une raison nouvelle d'y insister davantage, c'est le manifeste que vient de publier M. de Hauranne, et qui montre comme devant converger au même but toutes les nuances parlementaires depuis M. de Rémusat jusqu'à M. Barrot. M. Dufaure, l'été dernier, parlait presque seul des réformes à faire : pourrait-il aujourd'hui se montrer moins exigeant et moins positif quand dans les autres parties de la chambre des hommes éminens s'entendent pour donner à des principes qui lui sont chers une formule qui en assure le succès?

Ce sont donc maintenant des concessions sur les choses et non plus seulement sur les personnes qui seront demandées au ministère par des alliés qu'il doit vouloir retenir à tout prix. C'est entrer dans une phase nouvelle. Quand un cabinet ouvre ses rangs à un ou deux hommes politiques sans conditions sur le fond des choses, il s'adjoint des collaborateurs qui acceptent la responsabilité de ce qui s'est fait et de ce qui se fera; mais si avec les hommes il prend les principes, il se trouve qu'au lieu d'imprimer la direction il la subit, et qu'au lieu d'auxiliaires il se donne des compétiteurs. On dit aujourd'hui que M. Guizot se serait résolu et aurait déterminé le conseil à prendre l'initiative pour proposer aux chambres l'adjonction de la seconde liste du jury à la liste électorale. Si le fait est vrai, il s'opérera un changement notable dans la politique, et la décomposition des partis est encore plus profonde qu'on ne l'avait pensé.

Si M. Guizot accepte le programme de M. Dufaure, on peut dire que le centre droit abdique en quelque sorte entre les mains du centre gauche. Il sera singulier que le ministère n'ait pas trouvé d'autre moyen de combattre l'opposition que de lui accorder une partie de ce qu'elle demande.

Nous avouons que nous ne comprendrions pas pourquoi le ministère se refuserait aux autres réformes, s'il consentait à augmenter le nombre des électeurs. Conférer les droits politiques non plus seulement aux propriétaires, aux patentables, mais à ceux qui exercent des professions libérales, est une innovation beaucoup plus considérable que de prononcer l'exclusion parlementaire de quelques fonctionnaires subalternes. Croit-on que le gouvernement soit le moins du monde affaibli, parce qu'il sera interdit aux colléges électoraux d'envoyer à la chambre des substituts du procureur du roi, et d'autres magistrats inférieurs? Au surplus, dans cette matière, tout dépend de l'exécution. Quand la chambre, et nous parlons ici non-seulement du parlement actuel, mais de ceux qui lui succéderont, quand la chambre étendra le cercle des incompatibilités, elle ne le fera sans doute qu'après un examen approfondi : elle distinguera les hautes fonctions, qui impliquent avec elles la capacité politique, d'avec les emplois d'un ordre secondaire dont les détenteurs sont peu nécessaires au sein de la représentation nationale. Point d'excès, point d'exclusions trop rigoureuses qu'on pourrait regretter plus tard. Il faut que la mesure qu'on adoptera laisse au sein de la chambre toutes les aptitudes véritables dont elle a besoin, et qu'elle en éloigne seulement les petites situations qui cherchent à s'arrondir à la faveur du mandat électif.

Quant à la définition de l'attentat, il s'agit plutôt de régulariser la législation que de faire une concession politique. Ni M. Dufaure, ni M. Duvergier de Hauranne, ne sauraient être suspects; ils ne veulent pas désarmer le gouvernement ni affaiblir la haute juridiction de la chambre des pairs. Dès que tout le monde est d'accord sur la nécessité des lois de septembre, la définition de l'attentat est plutôt une question de jurisconsultes qu'une question de partis. Il s'agit de savoir si, en cette matière, la jurisprudence de la pairie suffit, ou s'il faut l'intervention d'une disposition législative.

Aussi nous ne voyons pas comment on pourrait invoquer contre ceux qui réclament la définition de l'attentat tout ce que doit nous révéler le procès Quénisset. Les impressions que donnera à toutes les honnêtes gens la sinistre affaire qui va se dérouler devant la pairie n'ont rien qui doive le moins du monde paralyser la marche de nos institutions constitutionnelles. Un journal anglais, le *Morning Post,* prétend que les révélations qui doivent sortir de ce procès sont de nature à faire tomber les armes de l'opposition parlementaire, tant elles inspireront d'effroi pour le salut de l'ordre social! L'assertion est singulière, surtout de la part de nos voisins qui sont accoutumés à la continuité de la vie et des luttes constitutionnelles, même au milieu des plus grands orages. Si le *Morning Post,* en cette circonstance, n'a exprimé que sa propre pensée, il a bien oublié l'histoire de son pays. En Angleterre, pour résister aux malheurs de tous genres qui peuvent éprouver un grand peuple, on cherche des forces dans le culte des institutions, dans la pratique religieuse et intelligente de la vieille constitution. C'est ainsi que l'esprit national se retrempe. Nous sommes aussi nouveaux dans l'exercice de la vie politique que

les Anglais y sont aguerris; puissions-nous peu à peu avoir à leur exemple foi dans nos institutions, et loin d'en craindre le développement, y chercher un remède efficace aux maux qui nous travaillent. Des doctrines insensées, des passions exécrables ont fait pour quelques hommes de l'assassinat un devoir, une vertu; le principe du mal est devenu un lien d'association, et il exerce sur des imaginations dépravées la contagion d'un détestable prosélytisme. Nous le demandons, comment lutter contre ce fléau moral, si ce n'est en nous attachant plus vivement que jamais à nos institutions fondamentales, en leur demandant tout ce qu'elles peuvent nous prêter de force pour lutter contre le crime, de lumières pour dissiper l'ignorance? Dans notre siècle, une liberté régulière et raisonnable peut seule avoir raison des coupables extravagances de sectaires monomanes.

Il faudrait aussi qu'à ce triste spectacle du délire de quelques hommes la France pût opposer aux yeux de l'Europe et aux yeux de ses propres enfans une attitude forte et digne qui prouvât que des maux, inséparables peut-être d'une civilisation surexcitée, ne lui ont rien ôté de sa grandeur et d'une légitime ambition. Que de mauvaises passions, tant au dedans qu'au dehors, ferait taire la volonté bien connue de la France de ne rien céder sur ce qu'elle peut avec raison exiger et prétendre! Loin de là, toutes nos démarches, tous nos actes ont, vis-à-vis l'étranger, un caractère de concession fait pour jeter dans l'ame un découragement amer et continu. Ainsi, après avoir tant répété qu'il n'y aurait pas de désarmement maritime, nous disséminons nos vaisseaux et licencions une partie de nos matelots. Ce n'est rien, nous dit-on, les vaisseaux nous restent, et les hommes pourront toujours être rappelés. Nous pensons bien qu'on ne brûlera pas la flotte, mais on la disloque, et l'on semble n'agir que sous l'injonction de l'Angleterre. De bonne foi, que veut-on qu'au dehors on pense de nous? Le plus grand intérêt de l'Angleterre est que nous dispersions cette belle flotte qui, dans la Méditerranée, lui causait un indicible ombrage, dont la vue remplissait d'orgueil l'ame de tout Français, et sur-le-champ les désirs de l'Angleterre se trouvent remplis. Nous ne connaissons pas les dépêches de lord Aberdeen; elles peuvent être pleines de politesse et de convenance, mais les faits parlent et nous montrent, à l'égard de l'Angleterre, complaisans et soumis.

Nos voisins ont aussi leurs disgraces et leurs embarras. Nous parlons de disgraces, car l'Angleterre regardera comme un véritable malheur l'incendie de la tour de Londres. Nous n'avons pas à donner ici à cette catastrophe des regrets d'antiquaire, mais on ne peut sans tristesse voir disparaître ces monumens fameux qui résument l'histoire d'un grand peuple; on dirait que le passé s'abîme encore une fois dans la poudre des siècles. En vérite, de l'autre côté du détroit, le temps est plus impitoyable qu'ailleurs; on dirait qu'il s'y fait radical, car il efface violemment tous les vestiges des jours antiques. L'Angleterre déploie en ce moment des efforts immenses pour avoir raison de la Chine. Ses actes annoncent la résolution de changer l'Asie en un vaste marché qui

compense les pertes qu'elle peut faire ailleurs. L'Angleterre comprend que les peuples de l'Europe produisent maintenant eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin, et que, d'ailleurs, sur le continent, elle a des concurrens, non-seulement pour l'industrie, mais encore pour le commerce. Ainsi, le marché de l'Allemagne est presque entièrement perdu pour elle depuis que le réseau des douanes prussiennes s'étend depuis Kœnigsberg jusqu'à Cologne. La France et la Belgique se suffisent à elles-mêmes. La politique anglaise combat encore pour garder des débouchés en Espagne, mais elle peut prévoir pour l'avenir l'impossibilité d'imposer ses marchandises aux Espagnols. C'est donc vers l'Asie qu'elle se tourne. Elle a les Indes, elle aura la Chine, à d'autres conditions sans doute, non pas comme conquête, comme possession directe, mais comme un empire tributaire de son commerce et de sa législation marchande. Tel est du moins son vœu, son dessein. Sir Henri Pottinguer est arrivé dans les parages de Canton, avec la mission de faire une guerre longue et décisive. Il rencontrera de grands obstacles. Tous ceux qui ont visité à la fois l'Inde et la Chine s'accordent à signaler les différences capitales qui séparent le caractère des Indous de celui des Chinois : l'Indou est timide, résigné; s'il se résout à lutter quelque temps, il finit par accepter la condition et le sort que lui font la fortune et les évènemens. Le Chinois, au contraire, est entêté, hardi, perfide; envers les étrangers, il ne reconnaît ni traité durable, ni transaction définitive. Pour lui, les étrangers ne sont pas des égaux; ce sont des barbares, ce sont des *animaux*. L'expression n'est pas exagérée, ce sont des animaux, avec lesquels, pensent et écrivent les Chinois, on n'est pas obligé de se conduire suivant la loi de la raison. Tel est le peuple que l'Angleterre entreprend de dompter.

L'acquittement de Mac-Leod éloigne pour le moment toute éventualité de guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. Les deux peuples gardent bien l'un contre l'autre de secrets ressentimens et certains griefs, mais ils n'ont pas été assez aveuglés par leurs passions pour ne pas s'apercevoir du tort immense qu'ils se feraient l'un à l'autre par une collision précipitée. Le calcul l'a emporté sur l'orgueil. Voilà pour le présent. Mais l'avenir garde à l'Angleterre, à l'Amérique, bien des causes de division. La vieille question des frontières du Maine reste toujours irrésolue et envenimée. Sur ce point, l'Amérique est tellement convaincue de son bon droit, qu'il est difficile de prévoir aucune concession de la part du congrès. Il faut aussi songer à l'état moral des populations limitrophes du Canada. Ce n'est pas sans raison que le président Tyler dénonçait, il y a quelque temps, l'existence de sociétés secrètes qui se proposent, suivant la teneur de leur serment, l'extension du gouvernement républicain par toute la terre, et surtout la destruction de la tyrannie anglaise sur tous les points de l'Amérique du Nord. Une feuille allemande contenait dernièrement sur ce sujet les plus curieux détails. Dans tous les états de l'Union, on trouve des loges de cette franc-maçonnerie nouvelle, et l'on parle d'un fonds de trois cent mille dollars, qui seraient à la disposition de ses membres.

Ce n'est pas précisément avec d'aussi vastes ressources que quelques conspirateurs ont entrepris en Belgique de renverser le gouvernement. Toutes les circonstances que l'on connaît jusqu'à présent de ce complot avorté, tendent à prouver que ce n'était pas chose sérieuse. On a dit que de la part des Belges c'était encore, à notre égard, une contrefaçon; on pourrait ajouter que c'est une contrefaçon sous un très petit format.

En Espagne, Espartero s'applique, après avoir étouffé les derniers restes de l'insurrection, à jeter les fondemens d'un ordre nouveau pour la Navarre et les provinces Basques. Il vient de rendre un décret qui assimile tout-à-fait cette partie de l'Espagne au reste de la monarchie sous le triple rapport de l'administration, de la justice et des finances. C'est jeter le gant à ces provinces; c'est leur adresser le défi de braver l'autorité centrale et de se soustraire à la puissance qui a la prétention de gouverner d'une manière à peu près absolue le reste de l'Espagne. Cependant cette puissance est assez ouvertement méconnue sur un point de la Péninsule. Les exaltés de Barcelone ont persévéré dans la volonté de démolir la citadelle qui domine la ville. Ils ont continué, malgré les injonctions du pouvoir central, leur œuvre de destruction, et paraissent résolus à fermer les portes de Barcelone au général Van Halen. Espartero est maintenant en face du parti révolutionnaire, qui se prétend au-dessus des lois; si les murs de la citadelle de Barcelone étaient pour toujours détruits, ils ne tomberaient pas seuls, et du même coup les exaltés catalans auraient démantelé le pouvoir du duc de la Victoire.

Théâtres. — En attendant *le Prophète,* de M. Meyerbeer, qui semble hésiter à livrer sa partition à Mme Stoltz, l'Opéra prépare *le Chevalier de Malte,* de M. Halévy. C'est une faible compensation à l'absence du célèbre compositeur. Ajoutez que M. Duprez décline de jour en jour, et que M. Mario est devenu un grand chanteur depuis qu'il a quitté l'Académie royale pour le Théâtre-Italien.

— Le Théâtre-Français vient de mettre à l'étude la tragédie d'*Ariane* pour Mlle Rachel. Trois pièces nouvelles sont, en outre, en répétition à la Comédie-Française : *la Première Nuit des Noces,* de M. Rosier, qui sera représentée très prochainement; *la Rupture,* de M. Scribe, qu'un changement dans la distribution des rôles retardera de quelques jours; enfin le *Lorenzino,* de M. Alex. Dumas. Toutes ces études témoignent suffisamment de l'incessante activité que déploie le Théâtre-Français.

F. Bonnaire.

LE SPERONARE.

XII.[1]

CARMELA.

Lorsque don Ferdinand revint à lui, il était couché dans sa chambre au château de Belvédère, sa mère pleurait à côté de lui, le marquis se promenait à grands pas dans la chambre, et le médecin s'apprêtait à le saigner pour la cinquième fois. Le jardinier auquel le jeune comte avait demandé de si fréquens renseignemens sur l'homme au manteau, s'était inquiété en voyant sortir son maître si tard; il l'avait suivi de loin, avait entendu le coup de pistolet, était entré dans l'église et avait trouvé don Ferdinand évanoui et Cantarello mort.

Le premier mot de don Ferdinand fut pour demander si l'on avait retrouvé la clé. Le marquis et la marquise échangèrent un regard d'inquiétude.

— Rassurez-vous, dit le médecin; après une blessure aussi grave, il n'y a rien d'étonnant à ce que le malade ait un peu de délire.

— Je suis parfaitement calme, et je sais à merveille ce que je dis, reprit don Ferdinand; je demande si l'on a retrouvé la clé de la porte secrète, une petite clé faite comme une clé de piano.

— Oh! mon pauvre enfant! s'écria la marquise en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

(1) Voyez les livraisons des 8, 15, 29 août, 5, 12, 19 septembre, 3, 10, 17, 24 octobre et 7 novembre.

— Tranquillisez-vous, madame, répondit le docteur, c'est un délire passager, et avec une cinquième saignée...

— Allez-vous-en au diable avec votre saignée, docteur! Vous m'avez tiré plus de sang avec votre mauvaise lancette, que le misérable Cantarello avec son épée.

— Mais il est fou! il est fou! s'écria la marquise.

— Dans tous les cas, reprit le jeune comte, dans tous les cas, mon très cher père, ma folie n'aura pas été perdue pour vos intérêts, car je vous ai retrouvé soixante mille ducats que vous croyez perdus, et qui sont à Carlentini, au pied du lit de Cantarello, sous un carreau marqué d'une croix; vous pouvez les envoyer prendre, et vous verrez si je suis un fou. — Eh! laissez-moi donc tranquille, docteur, j'ai besoin d'un bon poulet rôti et d'une bouteille de vin de Bordeaux, et non pas de vos maudites saignées.

Ce fut à son tour le médecin qui leva les yeux au ciel.

— Mon enfant, mon cher enfant! s'écria la marquise, tu veux donc me faire mourir de chagrin?

— Une saignée est-elle absolument indispensable? demanda le marquis.

— Absolument.

— Eh bien! il n'y a qu'à faire entrer quatre domestiques, qui le maintiendront de force dans son lit pendant que vous opérerez.

— Oh! mon Dieu, dit le comte, il n'y a pas besoin de tout cela. Cela vous fera-t-il grand plaisir, madame la marquise, que je me laisse saigner?

— Sans doute, puisqu'ils disent que cela te fera du bien.

— Alors, tenez, docteur, voilà mon bras; mais c'est la dernière, n'est-ce pas?

— Oui, dit le docteur; oui, si elle dégage la tête et fait disparaître le délire.

— En ce cas, soyez tranquille, reprit le comte, la tête sera dégagée, et le délire ne reparaîtra plus; allez, docteur, allez.

Le docteur fit son opération; mais, comme le blessé était déjà horriblement affaibli, il ne put supporter cette nouvelle perte de sang, et s'évanouit une seconde fois; seulement, ce nouvel évanouissement ne dura que quelques minutes.

Pendant qu'on le saignait si fort contre son gré, don Ferdinand avait fait ses réflexions; il comprenait que, s'il parlait de nouveau de clé de piano, d'argent enterré et de porte secrète, on le croirait encore dans le délire, et qu'on le saignerait et resaignerait jusqu'à

extinction de chaleur naturelle. En conséquence, il résolut de ne parler de rien de tout cela, et de se réserver à lui-même de mettre seul à fin une entreprise qu'il avait commencée seul.

Le jeune comte revint donc de son évanouissement dans les dispositions les plus pacifiques du monde; il embrassa sa mère, salua respectueusement le marquis, et tendit la main au docteur, en disant qu'il sentait bien que c'était à son grand art qu'il devait la vie. A ces mots le docteur déclara que le délire avait complètement disparu, et répondit du malade.

Alors don Ferdinand se hasarda à demander des détails sur la façon dont on l'avait retrouvé; il apprit que c'était le jardinier qui l'avait suivi, et qui, étant entré dans l'église, l'avait découvert à dix pas de son adversaire, et dans un état qui ne valait guère mieux que celui de Cantarello. Ces questions de la part du blessé en amenèrent d'autres, comme on le pense bien, de la part du marquis et de la marquise; mais don Ferdinand se contenta de répondre qu'étant entré dans l'église par pure curiosité, et parce qu'en passant devant la porte il avait cru y entendre quelque bruit, il y avait été attaqué par un homme de haute taille qu'il croyait avoir tué. Il ajouta qu'il serait bien désireux de remercier le bon jardinier de son zèle, et qu'il priait que l'on permît à Peppino de le venir voir. On lui promit que, si le lendemain il continuait d'aller mieux, on lui donnerait cette distraction.

Le soir même, comme le marquis et la marquise, profitant d'un instant de sommeil de leur fils, étaient allés souper, et que don Ferdinand, en se réveillant, venait de se trouver seul, il entendit à la porte de sa chambre la voix de Peppino, qui venait s'informer de la santé de son jeune maître. Aussitôt don Ferdinand appela et ordonna de faire entrer le jardinier. Le laquais qui était de service hésitait, car la marquise avait défendu de laisser entrer personne; mais don Ferdinand réitéra son ordre d'une voix tellement impérative, que, sur la promesse que lui fit le comte qu'il ne le garderait qu'un instant près de lui, le laquais fit entrer le jardinier.

— Peppino, lui dit don Ferdinand aussitôt que la porte fut refermée, tu es un brave garçon, et je regrette de n'avoir pas eu plus de confiance en toi. Il y a cent onces à gagner si tu veux m'obéir, et n'obéir qu'à moi.

— Parlez, notre jeune seigneur, répondit le jardinier.

— Qu'a-t-on fait de l'homme que j'ai tué?

— On l'a transporté dans l'église du village, où il est exposé, pour qu'on le reconnaisse.

— Et on l'a reconnu?

— Oui.

— Pour qui?

— Pour l'homme au manteau qui venait de temps en temps chez les Rizzo.

— Mais son nom?

— On ne le sait pas.

— Bien. L'a-t-on fouillé?

— Oui; mais on n'a trouvé sur lui que de l'argent, de l'amadou, une pierre à feu et un briquet. Tous ces objets sont exposés chez le juge.

— Et parmi ces objets il n'y a pas de clé?

— Je ne crois pas.

— Va chez le juge, examine ces objets dans le plus grand détail, et, s'il y a une clé, reviens me dire comment cette clé est faite. S'il n'y en a pas, va-t-en dans la chapelle, et, tout autour de la colonne près de laquelle on a retrouvé le mort, cherche avec le plus grand soin : tu retrouveras deux clés.

— Deux?

— Oui; l'une, pareille à peu près à la clé de ce secrétaire; l'autre.... lève le dessus de ce clavecin; bon, et donne-moi un instrument de fer qui doit se trouver dans un des compartimens; bien, c'est cela; — l'autre pareille à peu près à celle-ci. Tu comprends?

— Parfaitement.

— Que tu en trouves une ou que tu en trouves deux, tu m'apporteras ce que tu auras trouvé, mais à moi, rien qu'à moi, entends-tu?

— Rien qu'à vous; c'est dit.

— A demain, Peppino.

— A demain, votre excellence.

— A propos! viens au moment où mon père et ma mère seront à déjeuner, afin que nous puissions causer tranquillement.

— C'est bon; je guetterai l'heure.

— Et tes cinquante onces t'attendront.

— Eh bien! votre excellence, elles seront les bien venues, vu que je vais me marier avec la fille aux Rizzo, un joli brin de fille.

— Chut! voilà ma mère qui revient. Passe par ce cabinet, descends par le petit escalier, et qu'elle ne te voie pas.

Peppino obéit. Quand la marquise entra, elle trouva son fils seul et parfaitement tranquille.

Le lendemain, à l'heure convenue, Peppino revint. Il avait exécuté sa commission avec une intelligence parfaite. Parmi les objets déposés chez le juge était une clé ordinaire, et pareille à celle du sanctuaire. On l'avait trouvée près du mort. Après s'être assuré de ce fait, Peppino s'était rendu à la chapelle et avait si bien cherché que, de l'autre côté de la chapelle, il avait trouvé la seconde clé, qui était faite comme celle du piano. Sans doute Cantarello l'avait jetée loin de lui. Le jeune comte s'en empara avec empressement, la reconnut pour être bien la même qu'il avait trouvée sous la première marche de l'autel, et qui ouvrait la porte du corridor noir, et la cacha sous le chevet de son lit. Puis, se retournant vers Peppino :

— Écoute, lui dit-il, je ne sais encore quand je pourrai me lever; mais, à tout hasard, tiens prêtes chez toi, pour le moment où nous en aurons besoin, deux torches, des tenailles, une lime et une pince, et tâche de ne pas découcher d'ici à quinze jours.

Peppino promit au comte de se procurer tous les objets désignés et se retira.

Resté seul, don Ferdinand voulut voir jusqu'où allaient ses forces, et essaya de se lever. A peine fut-il sur son séant, qu'il sentit que tout tournait autour de lui. Sa blessure était peu grave, mais les saignées du docteur l'avaient fort affaibli, de sorte que, voyant qu'il allait s'évanouir de nouveau, il se recoucha promptement, comprenant qu'avant de rien tenter, il devait attendre que les forces lui fussent revenues.

Aussi resta-t-il toute cette journée et celle du lendemain fort tranquille, et ne donnant plus d'autre signe de délire que de demander de temps en temps du poulet et du vin de Bordeaux, en place des déplorables tisanes qu'on lui présentait. Mais, comme on le pense bien, ces demandes parurent au docteur exorbitantes et insensées; selon lui, elles dénotaient un reste de fièvre qu'il fallait combattre. Il ordonna donc de continuer avec acharnement le bouillon aux herbes, et parla d'une sixième saignée si les symptômes de cet appétit désordonné, qui indiquait la faiblesse de l'estomac du malade, se représentaient encore. Don Ferdinand se le tint pour dit, et, voyant qu'il était sous la puissance du docteur, il se résigna au bouillon aux herbes.

Le soir, comme le malade venait de s'endormir, la marquise entra dans sa chambre avec quatre laquais qui, sur un signe qu'elle leur

fit, restèrent auprès de la porte. Don Ferdinand, qui crut qu'on venait pour le saigner, demanda à sa mère, avec une crainte qu'il ne chercha pas même à cacher, ce que signifiait cet appareil de force que l'on déployait devant lui. La marquise alors lui annonça, avec tous les ménagemens possibles, que, la justice ayant fait une enquête et l'aventure de la chapelle étant restée jusqu'alors fort obscure, elle venait d'être prévenue à l'instant même que don Ferdinand devait être arrêté le lendemain; qu'en conséquence elle venait de faire préparer une litière pour emporter son fils à Catane, où il resterait tranquillement chez sa tante, la vénérable abbesse des Ursulines, jusqu'au moment où le marquis serait parvenu à assoupir cette malheureuse affaire. Contre l'attente de la marquise, don Ferdinand ne fit aucune difficulté. Il avait, du premier coup, jugé que le docteur ne le poursuivrait pas jusque dans le saint asile qui lui était ouvert; il espérait que, vu la distance, ses ordonnances perdraient un peu de leur férocité, et il apercevait dans l'éloignement, à travers un nuage couleur de rose, ce bienheureux poulet et cette bouteille de bordeaux tant désirée, qui, depuis trois jours, étaient l'objet de sa plus ardente préoccupation. D'ailleurs, il espérait que la surveillance qui l'entourait serait moins grande à Catane qu'à Syracuse, et qu'une fois sur ses pieds, il s'échapperait plus facilement du couvent de sa tante que du château maternel. Ajoutons qu'au milieu de tout cela, il se rappelait ces jolis yeux noirs qui avaient tant pleuré à son départ, et ces petites mains qui lui promettaient de si adroites gardes-malades. Un instant l'idée était bien venue au comte, lorsque sa mère lui avait parlé d'arrestation, d'aller au-devant de la justice, en racontant aux juges tout ce qui s'était passé; mais il connaissait les juges et la justice siciliennes, et il jugea avec une grande sagacité que les moyens dont comptait se servir le marquis pour étouffer cette affaire valaient mieux que toutes les raisons qu'il pourrait donner pour l'éclaircir. En conséquence, au lieu de s'opposer le moins du monde à ce voyage, comme l'avait d'abord craint la marquise, il s'y prêta de son mieux; et, après avoir pris sous son oreiller la clé mystérieuse, il se laissa emporter par les quatre laquais, qui le déposèrent mollement dans la litière qui l'attendait à la porte. La seule chose que demanda don Ferdinand fut que sa mère lui donnât le plus tôt possible de ses nouvelles par l'entremise de Peppino. La marquise, qui ne vit là qu'un souhait fort naturel, et surtout très filial, le lui promit sans aucune difficulté.

Un courrier avait été envoyé par avance à la digne abbesse, de

sorte qu'en arrivant au couvent le blessé trouva toutes choses préparées pour le recevoir. Le courrier, on le comprend bien, avait été interrogé avec toute la curiosité claustrale; mais il n'avait pu dire que ce qu'il savait lui-même, de sorte que l'accident qui amenait don Ferdinand à Catane, n'étant connu de fait que par son terrible résultat, était loin d'avoir rien perdu de son mystérieux intérêt. Aussi le jeune comte apparut-il aux jeunes religieuses comme un des plus aimables héros de roman qu'elles eussent jamais rêvé.

De son côté, don Ferdinand ne s'était pas tout-à-fait trompé sur l'amélioration hygiénique que le changement de localité devait amener, selon lui, dans sa situation. Dès le premier jour, le bouillon aux herbes fut changé en bouillon de grenouilles, et il lui fut permis de manger une cuillerée de confitures de groseilles. Ce ne fut pas tout. Après l'office du soir, une des plus jolies religieuses fut introduite dans sa chambre pour être sa garde de nuit. Peut-être une pareille tolérance était-elle un peu bien contre les règles de la sévérité monastique, mais le pauvre malade était vraiment si faible, qu'à la première vue, elle ne paraissait, en conscience, présenter aucun inconvénient.

L'événement justifia la supérieure. Si jolie que fût sa garde-malade, le blessé n'en dormit pas moins profondément toute la nuit. Aussi le lendemain, grace à ce bon sommeil, avait-il le visage meilleur; c'était un avertissement à la bonne abbesse de lui continuer le même régime, auquel on se contenta, dans la journée, d'ajouter gros comme une noix de conserve aux violettes.

Le soir, don Ferdinand vit entrer dans sa chambre une figure nouvelle. La surveillante désignée pour cette nuit n'était pas moins jolie que celle à laquelle elle succédait. Le malade causa un instant avec elle, et lui fit quelques complimens sur son gracieux visage; mais bientôt la fatigue l'emporta sur la galanterie, il tourna le nez contre le mur et ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'au matin.

Comme le blessé allait de mieux en mieux, il obtint, le troisième jour, outre les bouillons aux grenouilles, les confitures et la conserve, un peu de gelée de viande, qu'il avala avec une reconnaissance extrême pour les belles mains qui la lui servaient. Il en résulta qu'il leva les yeux des mains au visage et se trouva en face de la plus délicieuse figure qu'il eût encore vue. Le comte demanda alors à cette belle personne si son tour ne viendrait pas bientôt d'être sa garde-malade; elle lui répondit qu'elle était désignée pour la nuit prochaine. Le comte s'informa alors comment elle s'appelait, ne doutant pas,

disait-il, qu'un doux nom n'appartînt à une si belle personne. La religieuse répondit qu'elle s'appelait Carmela. Don Ferdinand trouva que c'était le nom le plus délicieux qu'il eût jamais entendu ; aussi le prononça-t-il tout bas plus de vingt fois, pendant l'intervalle qui s'écoula entre le léger dîner qu'il venait de faire et l'heure à laquelle la religieuse qui était de garde près de son lit venait lui apporter sa potion du soir.

Carmela arriva à l'heure fixe, et même un peu avant l'heure. Don Ferdinand la remercia de son exactitude. La pauvre fille jeta les yeux sur la pendule, et, voyant qu'elle était en avance de plus de vingt minutes, elle rougit le plus gracieusement du monde.

La potion avalée, Carmela alla s'asseoir dans un grand fauteuil qui était à l'autre bout de la chambre. Le malade lui demanda alors, avec la voix la plus caressante qu'il put prendre, pourquoi elle s'éloignait ainsi de lui. Carmela répondit que c'était pour ne point troubler son sommeil. Don Ferdinand s'écria qu'il ne se sentait aucunement envie de dormir, et supplia Carmela de lui faire la grace de venir causer avec lui. La jeune fille approcha son fauteuil en rougissant.

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant muets, Carmela les yeux baissés et don Ferdinand les yeux fixés, au contraire, sur Carmela. Alors il put la voir tout à son aise. C'était dans son ensemble une des plus délicieuses créatures que l'on pût imaginer, avec des cheveux noirs qui montraient l'extrémité de leurs bandeaux sous sa coiffe blanche, des yeux bleus assez grands pour s'y mirer à deux à la fois, un nez droit et fin comme celui des statues grecques ses aïeules, une bouche rose comme le corail que l'on pêche près du cap Passaro, une taille de nymphe antique et un pied d'enfant. Le seul reproche que l'on pouvait faire à cette beauté si parfaite, était la pâleur un peu trop mate de son teint, qui faisait ressortir d'autant plus le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux comme un signe d'insomnie et de douleur.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, don Ferdinand rompit tout-à-coup le silence.

— Comment se fait-il qu'une aussi belle personne que vous ne soit pas heureuse ? demanda-t-il à Carmela. Et comment se peut-il qu'il y ait sous le ciel un être assez barbare pour faire couler des larmes de ces beaux yeux, pour un regard desquels on serait trop heureux de donner sa vie?

La jeune fille tressaillit comme si cette demande eût répondu à ses propres pensées, et don Ferdinand vit deux perles liquides et bril-

lantes se balancer au bout de longs cils et tomber l'une après l'autre sur les genoux de Carmela.

— Dieu l'a voulu ainsi, répondit la jeune fille, en me donnant un frère et une sœur aînés, auxquels mon père réserve toute notre fortune. Alors, comme il ne restait pas de dot pour moi, on m'a fiancée à Dieu, qui semblait m'avoir réservée ainsi pour lui.

— Et c'est votre père qui a exigé de vous un pareil sacrifice? demanda don Ferdinand.

— C'est mon père, répondit Carmela en levant ses beaux yeux au ciel.

— Et comment appelle-t-on ce barbare?

— Le comte don Francesco de Terra-Nova.

— Le comte de Terra-Nova! s'écria don Ferdinand; mais c'est l'ami de mon père.

— Oh! mon Dieu, oui; et tout ce que j'ai pu obtenir de lui, à ce titre, c'est que j'entrerais au couvent de votre tante.

— Et c'est sans regret que vous avez renoncé au monde? demanda don Ferdinand.

— Je n'avais encore vu du monde que ce qu'on peut en apercevoir à travers les grilles d'une jalousie, lorsque je suis entrée dans ce couvent, répondit Carmela; aussi je n'avais aucun motif de le regretter, et j'espérais que la solitude serait pour moi le bonheur ou du moins la tranquillité. Quelque temps je demeurai dans cette croyance, mais hélas! j'ai reconnu mon erreur, et c'est avec une crainte mortelle, je l'avoue, que je vois arriver le moment où je prononcerai mes vœux.

— Oh! oui, dit don Ferdinand, cela se voit facilement; vous n'étiez pas née pour vivre dans un cloître. Il faut pour cela un cœur inflexible, et vous, vous avez le cœur humain et pitoyable, n'est-ce pas?

— Hélas! murmura la jeune fille.

— Vous ne pourriez pas voir souffrir, vous, sans vous laisser émouvoir par celui qui souffre; aussi, dès que je vous ai vue, j'ai senti mon cœur plein d'espérance.

— Mon Dieu! demanda la jeune fille, que puis-je donc faire pour vous?

— Vous pouvez me rendre la vie, dit don Ferdinand avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de l'ame de la jeune fille.

— Que faut-il faire pour cela?... Parlez.

— Oh! vous ne voudrez pas, continua don Ferdinand; vous avez reçu des recommandations trop sévères, et vous me laisserez mourir pour ne pas manquer à vos devoirs.

— Mourir! s'écria Carmela.

— Oui, mourir, reprit le comte d'un ton languissant et en se laissant aller sur son oreiller, car je sens que je m'en vais mourant.

— Oh! parlez, et si je puis quelque chose pour vous...

— Certes vous pouvez tout ce que vous voulez, car nous sommes seuls, n'est-ce pas? et, excepté nous, personne ne veille dans le couvent?

— Mais c'est donc bien difficile, ce que vous désirez? demanda, en rougissant, la belle garde-malade.

— Vous n'avez qu'à vouloir, répondit don Ferdinand.

— Alors dites, balbutia Carmela.

La prière de don Ferdinand était loin de répondre à celle qu'attendait la belle religieuse.

— Procurez-moi un poulet rôti et une bouteille de vin de Bordeaux, dit don Ferdinand.

Carmela ne put s'empêcher de sourire.

— Mais, dit-elle, cela vous fera mal.

— Me faire mal! s'écria don Ferdinand; figurez-vous bien que je n'attends que cela pour être guéri. Mais il y a, pour me faire mourir, une conspiration à la tête de laquelle est cet infame docteur, et vous êtes de cette conspiration aussi, vous, je le vois bien; vous si bonne, si jolie; vous pour laquelle je me sens, en vérité, si bonne envie de vivre.

— Mais vous n'en mangerez que bien peu?

— Une aile.

— Mais vous ne boirez qu'une goutte de vin?

— Une larme.

— Eh bien! je vais aller vous chercher ce que vous désirez.

— Ah! vous êtes une sainte! s'écria don Ferdinand en saisissant les mains de la novice et en les lui baisant avec un transport moins éthéré que ne le permettait la dénomination qu'il venait de lui donner. Aussi Carmela retira-t-elle sa main comme si, au lieu des lèvres de Ferdinand, c'était un fer rouge qui l'eût touchée.

Quant au comte, il regarda s'éloigner la belle religieuse avec un sentiment de reconnaissance qui touchait à l'admiration, et pendant sa courte absence il fut obligé de s'avouer que, même à Palerme, il n'avait vu aucune femme qui, pour la beauté, la grace et la candeur, pût soutenir la comparaison avec Carmela.

Ce fut bien autre chose lorsqu'il la vit reparaître portant d'une main, sur une assiette, cette aile de volaille si désirée, et de l'autre

un verre de cristal à moitié rempli de vin de Bordeaux. Ce ne fut plus pour lui une simple mortelle, ce fut une déesse : ce fut Hébé servant l'ambroisie et versant le nectar.

— Je n'ai pu tout apporter du même voyage, dit la belle pourvoyeuse en déposant l'assiette et le verre sur une table qu'elle approcha du lit du malade; mais je vais vous aller chercher du pain, pour manger avec votre poulet, et des confitures pour votre dessert. Attendez-moi.

— Allez, dit don Ferdinand, et surtout revenez bien vite; tout cela me semblera bien meilleur encore quand vous serez là.

Mais, quelque diligence que fît Carmela, la faim du pauvre Ferdinand était si dévorante, qu'il ne put attendre son retour, et que, lorsqu'elle rentra, elle trouva l'aile de poulet dévorée et le verre de Bordeaux entièrement vide. Ce fut alors le tour du pain et des confitures : tout y passa.

Le souper fini, il fallut en faire disparaître les traces, et Carmela reporta à l'office tout ce qu'elle venait d'en tirer, se réservant de dire, si l'on s'apercevait de la soustraction, que c'était elle qui avait eu faim. Ainsi la pauvre enfant était déjà prête à commettre pour le beau malade un des plus gros péchés que défende l'église.

Comme on le pense bien, l'excellent repas que venait de faire don Ferdinand n'avait servi qu'à accroître les sentimens, encore vagues et flottans, qu'il avait, à la première vue, senti naître dans son cœur pour la belle novice. Aussi, pendant qu'elle était descendue à l'office, songeait-il en lui-même que c'était une loi bien cruelle que celle qui condamnait à un éternel célibat une aussi belle enfant, et cela parce qu'elle avait le malheur d'avoir un frère qui, pour soutenir l'honneur de son rang, avait besoin de toute la fortune paternelle. C'était une réflexion, au reste, toute nouvelle pour lui, car il avait vingt fois entendu parler de sacrifices pareils, et n'y avait jamais fait attention. D'où venait donc que cette fois le comte de Terra-Nova lui semblait un tyran près duquel Denys l'Ancien était, à ses yeux, un personnage débonnaire et plein d'humanité?

Lorsque Carmela rentra dans la chambre du malade, la première chose qu'elle remarqua, ce fut l'expression à la fois attendrie et passionnée de son regard. Aussi s'arrêta-t-elle après avoir fait trois ou quatre pas, comme si elle hésitait à venir reprendre la place qu'elle occupait près de son lit; mais le comte l'y invita avec un geste si suppliant, qu'elle n'eut pas la force de lui résister.

Si haut que l'homme soit emporté par son imagination, il y a tou-

jours en lui un côté matériel que ne peuvent soulever pour long-temps les ailes de l'amour, de la poésie ou de l'ambition. Le côté matériel tend à la terre, comme l'autre tend au ciel ; mais, plus lourd que l'autre, il ramène sans cesse l'homme dans la sphère des besoins physiques. C'est ainsi que, près d'une femme charmante, le pauvre don Ferdinand avait d'abord pensé à sa faim, et que, ce besoin de sa faiblesse éteint, il se retrouva incontinent attaqué par le sommeil. Cependant, il faut le dire à sa gloire, au lieu de céder à ce second adversaire comme au premier, il essaya de lutter contre lui. Mais la lutte fut courte et malheureuse, force lui fut de se rendre; il rassembla les deux petites mains de Carmela dans les siennes, et s'endormit les lèvres dessus.

Il fit un long, doux et bon sommeil, plein de rêves charmans, et se réveilla le sourire sur les lèvres et l'amour dans les yeux. La pauvre enfant l'avait regardé long-temps dormir, puis le sommeil lui était venu à son tour. Elle avait alors voulu retirer ses mains pour s'accommoder de son mieux dans son fauteuil, mais, sans se réveiller, le blessé les avait retenues, et s'était plaint doucement, tout en les retenant. Alors Carmela ne s'était pas senti le courage de le contrarier, elle s'était tout doucement appuyée au traversin, et ces deux charmantes têtes avaient dormi sur le même oreiller.

Don Ferdinand se réveilla d'abord; la première chose qu'il vit, en ouvrant les yeux, fut cette belle jeune fille endormie et faisant sans doute aussi, de son côté, quelque rêve, mais probablement moins doux et moins riant que les siens, car des larmes filtraient à travers ses paupières fermées; un frisson contractait ses joues pâles, et un léger tremblement agitait ses lèvres. Bientôt ses traits prirent une expression d'effroi indicible, tout son corps sembla se raidir pour une lutte désespérée, quelques mots sans suite s'échappèrent de sa bouche. Enfin, avec un grand cri, elle porta si violemment les mains à sa tête, qu'elle en abattit sa coiffe de novice, et que ses longs cheveux tombèrent sur ses épaules; en même temps ce paroxisme de douleur la réveilla, elle ouvrit les yeux et se trouva dans les bras de don Ferdinand. Alors elle jeta un second cri, mais de joie, et parut si heureuse, que, lorsque le convalescent appuya ses lèvres sur ses beaux yeux encore humides, elle n'eut point la force de se défendre et lui laissa prendre un double baiser.

La pauvre enfant rêvait que son père la forçait de prononcer ses vœux, et elle ne s'était réveillée que lorsqu'elle avait vu les ciseaux s'approcher de sa belle chevelure. Elle raconta, toute haletante de

douleur encore, ce triste rêve à don Ferdinand, qui, pendant ce temps, baisait ces longs cheveux qu'elle avait eu si grand' peur de perdre, en jurant tout bas que, tant qu'il serait vivant, il n'en laisserait pas tomber un seul de sa tête.

L'heure était venue où Carmela devait quitter le malade. Comme, selon toute probabilité, le blessé devait être guéri avant que son tour de garde ne revînt, elle le quittait pour ne plus le revoir; ce fut une douleur réelle à ajouter à la douleur imaginaire qu'elle venait d'éprouver. Don Ferdinand aurait pu la rassurer, mais avec sa santé revenait son égoïsme, il ne voulut rien perdre du bénéfice de cette séparation que la jeune fille croyait éternelle : elle avait déjà laissé les lèvres de Ferdinand toucher ses mains et ses yeux, elle ne chercha pas même à défendre ses joues pâles et brûlantes; d'ailleurs, jusque-là, qu'étaient-ce que tous ces baisers, sinon des baisers d'ami, des baisers de frère?

La jeune fille venait de sortir quand parut la digne abbesse; mais, au lieu d'avouer ce retour de bien-être, ce sentiment de puissance qu'il éprouvait, don Ferdinand se plaignit d'une faiblesse plus grande que la veille. Sa tante effrayée lui demanda s'il n'avait point été bien soigné par sa garde de nuit, don Ferdinand répondit qu'au contraire, depuis qu'il était au couvent, il n'avait point encore été l'objet de soins aussi intelligens et aussi assidus, et que même il priait sa tante de lui laisser la même jeune fille pour garde-malade les nuits suivantes. Don Ferdinand prononça cette prière d'une voix si suppliante et si langoureuse, que la bonne abbesse, craignant de contrarier un malade dans un pareil état de faiblesse, s'empressa de le rassurer en lui disant que, puisque cette garde lui convenait, elle entendait qu'il n'en eût point d'autre; elle ajouta que, si ces veilles continues fatiguaient trop la jeune fille, on la dispenserait des matines et même des offices de jour.

Rassuré sur ce point, don Ferdinand en attaqua un autre; il dit à sa tante que cette grande faiblesse qu'il éprouvait venait sans doute du manque absolu de nourriture. La bonne abbesse reconnut qu'effectivement un jeune homme de vingt ans ne pouvait pas vivre avec du bouillon de grenouilles, des confitures et des conserves; elle promit d'envoyer, outre cela, dans la journée, un consommé et un filet de poisson. Puis, comme ses devoirs l'appelaient à l'église, elle quitta le malade, le laissant un peu réconforté par cette double promesse.

A peine eut-elle laissé don Ferdinand seul, que le malade voulut

faire l'essai de ses forces. Six jours auparavant la même tentative lui avait mal réussi, mais cette fois il s'en tira fièrement et à son honneur. Après avoir été fermer la porte avec soin pour ne pas être surpris dans une occupation qui eût prouvé qu'il n'était point si malade qu'il voulait le faire croire, il fit plusieurs fois le tour de sa chambre sans éblouissement aucun et avec un reste de langueur seulement, qui devait, sans nul doute, disparaître, grace au traitement fortifiant qu'il avait adopté. Quant à sa blessure, elle était complètement refermée, et pour ses saignées il n'y paraissait plus. Cette investigation achevée, don Ferdinand se mit à sa toilette avec un soin qui prouvait qu'il se reprenait à d'autres idées qu'à celles qui l'avaient exclusivement préoccupé jusqu'à ce jour, peigna et parfuma ses beaux cheveux noirs que son valet de chambre n'avait ni coiffés ni poudrés depuis la nuit où il avait reçu sa blessure, et qui n'allaient pas moins bien à son visage pour être rendus à leur couleur naturelle; puis il rouvrit la porte, se remit au lit, et attendit les évènemens.

La supérieure tint avec une fidélité scrupuleuse la promesse qu'elle avait faite, et don Ferdinand vit arriver, à l'heure convenue, le consommé, le filet de poisson, et même un petit verre de muscat de Lipari, dont il n'avait pas été question dans le traité. Tout cela, il est vrai, était distribué avec la parcimonie de la crainte; mais le peu qu'il y en avait était d'une succulence parfaite. Cette ombre de repas était loin cependant d'être suffisante pour apaiser la faim de don Ferdinand, mais c'était assez pour le soutenir jusqu'à la nuit, et à la nuit n'avait-il pas sa bonne Carmela pour mettre tout l'office à sa disposition?

Carmela entra cette fois encore d'un peu meilleure heure que la veille. La pauvre enfant ne cachait point la joie qu'elle avait eue lorsqu'elle avait appris que l'abbesse, sur la demande de don Ferdinand, la désignait à l'avenir pour la seule garde du malade. Dans sa reconnaissance, elle courut droit au lit du jeune homme, et cette fois d'elle-même, et comme si c'était une chose qui lui fût due, elle lui présenta ses deux joues. Ferdinand y appuya ses lèvres, prit les deux mains de Carmela, et la regarda avec un si doux et si tendre sourire, que la pauvre enfant, sans savoir ce qu'elle disait, murmura : Oh! je suis bien heureuse! et tomba assise, près du lit, la tête renversée sur le dossier du fauteuil qui l'attendait.

Et Ferdinand aussi était bien heureux, car c'était la première fois qu'il aimait véritablement. Toutes ses amours de Palerme ne lui paraissaient plus maintenant que de fausses amours; il n'y avait qu'une

femme au monde, c'était Carmela. Nous devons avouer toutefois que, pour être tout entier à ce sentiment délicieux dont il commençait seulement à apprécier la douceur, il comprit qu'il lui fallait se débarrasser d'abord de ce reste de faim qui le tourmentait. Regardant donc Carmela le plus tendrement qu'il put, il lui renouvela sa prière de la veille, en la conjurant seulement cette fois d'apporter le poulet intact et la bouteille pleine.

Carmela était dans cette disposition d'esprit où les femmes ne discutent plus, mais obéissent aveuglément. Elle demanda seulement un délai, afin d'être certaine de ne rencontrer personne sur les escaliers ou dans les corridors. L'attente était facile. Les jeunes gens parlèrent de mille choses qui voulaient dire clair comme le jour qu'ils s'aimaient; puis, lorsque Carmela crut l'heure venue, elle sortit sur la pointe du pied, une bougie à la main, et légère comme une ombre.

Un instant après elle rentra, portant un plateau complet; mais cette fois, il faut le dire en l'honneur de don Ferdinand, ses premiers regards se portèrent sur la belle pourvoyeuse et non sur le souper qu'elle apportait. Ce souper en valait cependant bien la peine; c'était une excellente poularde, une bouteille à la forme élancée et au long goulot, et une pyramide de ces fruits que Narsès envoya comme échantillon aux barbares qu'il voulait attirer en Italie.

— Tenez, dit Carmela en posant le plateau sur la table, je vous ai obéi parce que, je ne sais pourquoi, je ne trouve point de paroles pour vous refuser; mais maintenant, au nom du ciel, soyez sage, et songez comme je serais malheureuse si ma complaisance pour vous allait tourner à mal.

— Écoutez, dit Ferdinand, il y a un moyen de vous assurer que je ne ferai pas d'excès.

— Lequel? demanda la jeune fille.

— C'est de partager la collation. Ce sera une œuvre charitable, puisque vous empêcherez un pauvre malade de tomber dans le péché de la gourmandise; et si j'en crois les apparences, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur la poularde, eh bien! ce ne sera pas une pénitence trop rude pour les autres péchés que vous aurez commis.

— Mais je n'ai pas faim, moi, dit Carmela.

— Alors l'action n'en sera que plus méritoire, reprit Ferdinand, vous vous sacrifierez pour moi, voilà tout.

— Mais, reprit encore la religieuse un peu plus disposée à donner au malade cette nouvelle preuve de dévouement, c'est aujourd'hui

mercredi, jour maigre, et il ne nous est pas permis de faire gras sans dispense.

— Tenez, répondit don Ferdinand en étendant le doigt vers la pendule qui marquait justement minuit et en donnant, par une pause d'un moment, le temps aux douze coups de tinter; tenez, nous sommes à jeudi, jour gras; vous n'avez donc plus besoin de dispense, et vous aurez la conscience riche d'un péché de moins et d'une bonne action de plus.

Carmela ne répondit rien, car, nous l'avons dit, elle n'avait déjà plus d'autre volonté que celle de Ferdinand; elle prit donc une chaise et s'assit de l'autre côté de la table en face de lui.

— Oh! que faites-vous là? demanda le jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous êtes trop éloignée de moi et que je ne pourrai atteindre à rien sans risquer de faire un effort qui peut faire rouvrir ma blessure?

— Vraiment! s'écria Carmela avec effroi; mais dites-moi alors où il faut que je me mette, et je m'y mettrai.

— Là, dit Ferdinand en lui indiquant le bord de son lit; là, près de moi; de cette manière je n'aurai aucune fatigue, et vous n'aurez rien à craindre.

Carmela obéit en rougissant, et vint s'asseoir sur le bord du lit du jeune homme, sentant qu'elle faisait mal, peut-être, mais cédant à ce principe de la charité chrétienne qui veut que l'on ait pitié des malades et des affligés. L'intention était bonne, mais, comme le dit un vieux proverbe, l'enfer est pavé de bonnes intentions!

Et cependant c'était un tableau digne du paradis, que ces deux beaux jeunes gens rapprochés l'un de l'autre comme deux oiseaux au bord d'un même nid, se regardant avec amour et souriant de bonheur. Jamais ni l'un ni l'autre n'avait fait un souper si charmant, ni compris même qu'il y eût tant de mystérieuses délices cachées dans un acte aussi simple que celui auquel ils se livraient. Don Ferdinand lui-même, quelque plaisir qu'il eût eu la veille à apaiser cette faim effroyable qui le tourmentait depuis si long-temps, n'avait senti que la jouissance matérielle du besoin satisfait; mais cette fois c'était tout autre chose, il se mêlait à cette jouissance matérielle une volupté inconnue et presque céleste. Tous deux étaient oppressés comme s'ils souffraient, tous deux étaient heureux comme s'ils étaient au ciel. Carmela sentit le danger de cette position; un dernier instinct de pudeur, un dernier cri de vertu lui donna la force de se lever pour s'éloigner de don Ferdinand; mais don Ferdinand la

retint, et elle retomba sans force et sans résistance. Il sembla alors à Carmela qu'elle entendait un faible cri, et que le frôlement de deux ailes effleurait son front. C'était l'ange gardien de la chasteté claustrale qui remontait tout éploré vers le ciel.

Le lendemain la supérieure, en entrant dans la chambre de son neveu, lui annonça un message de sa mère, et derrière elle don Ferdinand vit paraître Peppino.

Don Ferdinand avait tout oublié, depuis la veille, pour se replier sur lui-même et pour vivre dans son bonheur : cette vue lui rappelait tout ce qui s'était passé, et il y eut un instant où tout cela ne lui sembla plus qu'un rêve; sa vie réelle n'avait commencé que du jour où il avait vu Carmela, où il avait aimé et été aimé. Mais Peppino, apparaissant tout à coup comme un fantôme, était cependant une sérieuse et terrible réalité; sa présence rappelait à don Ferdinand qu'il lui restait à approfondir le mystère de la chapelle. Aussi, en présence de sa tante, jeta-t-il les yeux sur la lettre maternelle qu'il lui apportait. Cette lettre annonçait que tout allait au mieux à l'endroit de la justice; avant un mois, la marquise espérait que son fils pourrait revenir librement à Syracuse. Dès que don Ferdinand fut seul avec Peppino, il s'informa s'il ne s'était rien passé de nouveau à Belvédère depuis la nuit où il avait été blessé.

Tout était resté dans le même état; on ignorait toujours le nom du mort que l'on avait enterré après procès-verbal constatant ses blessures; personne n'était rentré depuis cette époque dans la chapelle, et des paysans qui étaient passés près de ce lieu la nuit disaient avoir entendu des gémissemens et des bruits de chaînes qui semblaient sortir de terre, preuve bien évidente que le trépassé était mort en état de péché mortel, et que son ame revenait pour demander des prières à celui qui l'avait ainsi violemment et inopinément fait sortir de son corps.

Toutes ces données rendirent à Ferdinand son premier désir de mener à bout cette étrange aventure. Blessé et retenu dans son lit, il n'avait pas volontairement du moins perdu un temps qui pouvait être précieux; mais, maintenant qu'il se sentait à peu près guéri, maintenant que ses forces étaient revenues, maintenant qu'il n'y avait plus d'autre cause de retard que sa volonté, il résolut de tenter l'entreprise aussitôt que cela lui serait possible. En conséquence, il ordonna à Peppino de lui garder le secret, et de revenir, dans la nuit du surlendemain, avec deux chevaux et une échelle de corde. Don

Ferdinand, comme on le comprend, voulait éviter toute contestation avec la tourière du couvent, qui sans doute avait l'ordre formel de ne pas le laisser sortir; il avait donc résolu de passer par-dessus les murs du jardin, à l'aide de l'échelle que lui jetterait Peppino.

Peppino promit tout ce que le jeune comte voulut. Selon les ordres qui lui avaient déjà été donnés, il tenait toutes prêtes, dans le pavillon qu'il habitait, torches, tenailles, limes et pinces. Tout fut donc convenu pour la nuit du surlendemain : les chevaux attendraient près du mur extérieur, Peppino frapperait trois fois dans ses mains, et, au même signal répété par don Ferdinand, il jetterait l'échelle par-dessus le mur.

Malgré ce projet et même à cause de ce projet, don Ferdinand ne feignit pas moins d'être toujours accablé par une grande faiblesse; d'ailleurs il gagnait deux choses à cette feinte : la première de prolonger près de lui les veilles de Carmela, et la seconde d'ôter à sa tante tout soupçon qu'il eût l'idée de fuir. La ruse réussit complètement : la pauvre femme l'avait trouvé si languissant le matin, qu'elle revint vers le soir pour savoir de lui comment il se trouvait; don Ferdinand lui dit qu'il avait essayé de se lever, mais que, ne pouvant se tenir debout, il avait été forcé de se recoucher aussitôt. La bonne abbesse gronda fort son neveu de cette imprudence, et lui demanda s'il était toujours satisfait de sa garde-malade; le comte répondit qu'il avait dormi toute la nuit et ne pouvat par conséquent lui rien dire à ce sujet; que cependant, s'étant réveillé une fois, il se rappelait l'avoir vue éveillée elle-même et faisant sa prière; l'abbesse leva les yeux au ciel, et se retira tout édifiée. Il résulta de cette information que Carmela reçut la permission de venir près du malade une heure plus tôt que d'habitude.

Ce fut une grande joie pour les jeunes gens que de se revoir, et cependant Carmela avait pleuré toute la journée. Quant à don Ferdinand, il n'avait éprouvé ni chagrin ni remords; et Carmela lui trouva le visage si joyeux qu'elle n'eut point la force de l'attrister de sa propre tristesse. D'ailleurs, à peine la main du jeune homme eut-elle touché sa main, à peine leurs yeux eurent-ils échangé un regard, à peine les lèvres de Ferdinand se furent-elles posées sur ses lèvres pâles et cependant brûlantes, que tout fut oublié.

La journée qui suivit cette nuit se passa comme les autres journées; seulement jamais Ferdinand ne s'était senti l'ame si pleine de bonheur : il aimait autant qu'il était aimé. Puis la nuit revint, puis le

jour succéda encore à la nuit; c'était le dernier que don Ferdinand devait passer dans le couvent : la nuit suivante, Peppino devait le venir chercher avec les chevaux.

Don Ferdinand n'avait eu le courage de rien dire à Carmela : d'ailleurs il craignait que, par douleur ou par faiblesse, elle ne le trahît. Lorsqu'il vit s'avancer l'heure où il crut que Peppino devait s'approcher de Catane, il alla vers la fenêtre, l'ouvrit et, montrant à Carmela ce beau ciel étoilé, il lui demanda si elle n'aurait point du bonheur à descendre avec lui au jardin et à respirer ensemble cet air pur tout imprégné de saveur marine. Carmela voulait tout ce que voulait Ferdinand. Son bonheur à elle était non point d'être à tel ou tel endroit, ou de respirer tel ou tel air; son bonheur était d'être près de lui et de respirer le même air que lui. Elle se contenta donc de sourire et de répondre : Allons.

Don Ferdinand s'habilla, mit dans sa poche la clé du corridor sombre et descendit dans le jardin, appuyé sur le bras de Carmela. Ils allèrent s'asseoir sous un berceau de lauriers-roses. Alors don Ferdinand demanda à Carmela si elle connaissait les détails de l'évènement auquel il devait le bonheur de la voir. Carmela n'en savait que ce qu'en savait tout le monde, mais elle lui dit qu'elle aurait bien du bonheur à les lui entendre raconter à lui-même. Puis elle lui passa un bras autour du cou et, appuyant sa tête sur son épaule, comme ces pauvres fleurs qui se penchent après une trop chaude journée, elle attendit ses paroles comme la douce brise, comme la fraîche rosée, qui devaient lui faire relever la tête.

Don Ferdinand lui raconta tout, depuis sa première rencontre avec Cantarello jusqu'au duel. Pendant ce récit, la pauvre Carmela passa par toutes les angoisses de l'amour et de la terreur. Don Ferdinand la sentit se rapprocher de lui, frissonner, trembler, frémir. Au moment où le jeune homme parla du coup d'épée reçu, elle jeta un cri et elle faillit perdre connaissance. Enfin, au moment où il venait de terminer son récit, et où il la tenait tout éplorée dans ses bras, trois battemens de main retentirent de l'autre côté du mur. Carmela tressaillit.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle.

— M'aimes-tu, Carmela? demanda don Ferdinand.

— Qu'est-ce que ce signal? répéta de nouveau la jeune fille. Ne me trompe pas, Ferdinand, je suis plus forte que tu ne le crois. Seulement dis-moi toute la vérité; que je sache ce que j'ai à espérer ou à craindre.

— Eh bien, dit Ferdinand, c'est Peppino qui vient me chercher.

— Et tu pars? demanda Carmela, et elle devint si pâle que don Ferdinand crut qu'elle allait mourir.

— Écoute, lui dit-il en se penchant à son oreille, veux-tu partir avec moi?

Carmela tressaillit et se leva vivement, mais elle retomba aussitôt.

— Écoute, Ferdinand, dit-elle, tu m'aimes ou tu ne m'aimes pas : si tu ne m'aimes pas, que je reste ici ou que je te suive, tu ne m'en abandonneras pas moins, et je serai perdue à la fois aux yeux du monde et aux yeux de Dieu; si tu m'aimes, tu sauras bien venir me rechercher avec la permission et l'aveu de mon pere, n'est-ce pas? Et, le jour où je te reverrai, Ferdinand, où je te reverrai pour t'appeler mon mari, je tomberai à genoux devant toi, car tu m'auras rendu l'honneur et sauvé la vie. Si je ne te revois pas, je mourrai, voilà tout.

Ferdinand la prit dans ses bras.

— Oh oui! oui! s'écria-t-il en la couvrant de baisers, oui, sois tranquille, je reviendrai.

Le signal se renouvela.

— Entends-tu? dit Carmela, on t'attend.

Ferdinand répondit en frappant à son tour trois coups dans ses mains, et un rouleau de cordes, lancé par-dessus le mur, tomba à ses pieds.

Carmela poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, et sa douleur s'échappa de sa poitrine en sanglots si profonds et si sourds, que Ferdinand, qui avait déjà fait un pas vers l'échelle de corde, revint à elle, et, lui passant le bras autour du corps, puis la rapprochant de lui :

— Écoute, Carmela, lui dit-il; dis un mot, et je ne te quitte pas.

— Ferdinand, répondit la jeune fille en rappelant tout son courage, tu l'as dit, il y a quelque mystère étrange caché dans ce souterrain, peut-être quelque créature vivante y est-elle ensevelie; et songes-y, Ferdinand, songes-y, il y a quatorze jours que Cantarello est mort et que tu es blessé, et depuis quatorze jours, oh mon Dieu! c'est effroyable à penser. Pars, pars, Ferdinand; car, si je retardais ton départ d'une seconde, peut-être te verrais-je reparaître avec un visage sévère et accusateur, peut-être pour première parole me dirais-tu : Carmela! c'est ta faute. Pars! Pars!

Et la jeune fille s'était élancée sur le paquet de cordes, et déroulait l'échelle, qui devait lui enlever tout ce qu'elle aimait au monde

Cette double vue, qui n'appartient qu'au cœur de la femme, lui avait fait deviner qu'il se passait dans la chapelle quelque douloureuse catastrophe. Don Ferdinand, qui d'abord ne s'était arrêté qu'à l'idée que le souterrain renfermait quelque trésor soustrait, quelque amas d'objets volés, commençait à entrevoir une autre probabilité. Ces cris de douleur, ces bruits de chaînes que les paysans avaient pris pour les plaintes de Cantarello, lui revenaient à l'esprit, et à son tour il se reprochait d'avoir tant tardé, comprenant tout ce qu'il y avait d'admirable force et de sublime charité de la part de Carmela dans cette abnégation d'elle-même qui faisait qu'au lieu de le retenir, elle pressait son départ. Il sentit qu'il l'en aimait davantage, et, la pressant dans ses bras :

— Carmela, lui dit-il, je te jure en face de Dieu qui nous entend...

— Pas de serment! pas de serment, dit la jeune fille en lui fermant la bouche avec sa main; que ce soit ton amour qui te ramène, Ferdinand, et non la promesse que tu m'auras faite. Dis-moi : Sois tranquille, Carmela, je reviendrai. Voilà tout, et je croirai en toi comme je crois en Dieu.

— Sois tranquille, je reviendrai, murmura le jeune homme en appuyant ses lèvres sur celles de sa maîtresse, oh oui! je reviendrai; et si je ne reviens pas, c'est que je serai mort.

— Alors, dit en souriant la jeune fille, sois tranquille, nous ne serons pas séparés long-temps.

Peppino répéta une seconde fois le signal.

— Oui, oui, me voilà, s'écria Ferdinand en s'élançant sur l'échelle de corde et en montant rapidement sur le couronnement du mur.

Arrivé là, il se retourna et vit la jeune fille à genoux et les bras tendus vers lui.

— Adieu, Carmela! lui cria-t-il, adieu, ma femme devant Dieu et bientôt devant les hommes!

Et il sauta de l'autre côté de la muraille.

— Au revoir, murmura une voix faible; au revoir, je t'attends.

— Oui, oui, répondit Ferdinand. Il sauta sur le cheval que lui avait amené Peppino, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et s'élança, suivi du jardinier, sur la route de Syracuse, craignant, s'il restait plus long-temps, de n'avoir plus la force de partir.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

UNE

COMMISSION MILITAIRE.

Il est bon de prévenir le lecteur qu'il n'y a pas ici la moindre invention, ni même un détail qui ne soit de la plus scrupuleuse exactitude. Cette anecdote m'a été contée par le colonel B..., homme simple et froid, par hasard, sans passion, comme un évènement particulier de sa vie. Je m'efforcerai de conserver dans son récit, peut-être sans y réussir, ces impressions pénétrantes et cette nudité brutale de la vérité qui me faisaient frémir l'autre soir au coin de mon feu. Quand on lit ces épisodes sanglans de la révolution, on demeure toujours un peu sous l'influence banale de la lettre morte et de la composition littéraire; on n'en est point frappé, on n'y croit point tout-à-fait, il semble qu'on lise un roman atroce; mais, quand un homme à cheveux blancs, à l'aide des parenthèses et des ressources d'une conversation, vous peint le lieu, la scène, les personnages, jusqu'à ces moindres circonstances qui saisissent l'imagination, et vous dit tranquillement : *J'y étais, je l'ai vu*, la raison s'épouvante et se cabre.

— Vous étiez au siége de Lyon? disais-je donc à M. B... dans l'intention de le faire parler.

— Oui, monsieur. On nous y appela des montagnes de la Savoie, où nous étions alors en observation. J'étais capitaine.

— Déjà capitaine?

— Mais j'étais officier déjà sous l'ancien régime, ou à peu près. Je fus nommé sous-lieutenant en 1790, au sortir de l'école militaire de Condom. J'ai encore mon brevet avec les fleurs de lis de Louis XVI. J'étais revenu à C... à la suite des évènemens. Lors de la grande levée, on donna les grades de préférence aux citoyens qui avaient déjà servi. Je fus nommé d'emblée au commandement d'une compagnie. Les élections se faisaient dans la vieille église des Cordeliers, où l'on avait mis depuis, si vous vous en souvenez, les magasins de fourrages; c'était précisément dans le réfectoire des religieux. Mais vous êtes trop jeune pour avoir vu tout cela. On nous expédie en Savoie où nous demeurons fort long-temps, avec le froid et les neiges de ce pays-là, sans vivres, sans souliers, et sans rien faire. Nous descendîmes ensuite vers Lyon du haut des Alpes, et nous y trouvâmes une armée qui arrivait de Paris, et qu'on appelait *l'armée révolutionnaire*. Vous n'avez pas idée de ces troupes-là. C'était une horde de pillards et d'égorgeurs ramassés dans les boues sanglantes de la capitale. Ils avaient une cavalerie superbe. Elle devait être composée, j'imagine, en grande partie, de palefreniers et de laquais de bonne maison qui avaient dénoncé leurs maîtres et pillé leurs écuries. Nos hommes les détestaient : on en relevait tous les matins vingt à trente sabrés en duel par nos grenadiers; car il faut vous dire une chose qu'on ne sait guère aujourd'hui, et qui est restée ensevelie dans le chaos d'iniquités de tout genre de ce temps-là : on payait nos soldats en papier, en assignats, pour leurs rudes et loyaux services; mais ces misérables, sans courage et sans discipline, étaient payés en belles et bonnes espèces. On leur donnait même, je crois, une haute paie de trente sols; vous devinez pour quelles besognes. Une fois la ville prise, figurez-vous cette meute déchaînée dans Lyon et dirigée par Collot d'Herbois; les mitraillades, la guillotine en permanence, et les habitans massacrés régulièrement. Nous en menions fusiller tous les jours une cinquantaine.

— Vous, colonel!

— Nous comme les autres. Ah! il fallait être sans pitié, il fallait étouffer son cœur et obéir, sous peine de mort. Vous vous étonnez? Mais pour la plus légère infraction, même involontaire, à cet horrible service, nous passions, officiers ou soldats, du rang des exécuteurs dans celui des patiens. Voici ce qui m'arriva une fois. On vidait les prisons tous les jours à midi. On menait les condamnés à la place des Terreaux, on les rangeait en cercle autour du perron de l'Hôtel-de-

Ville, bien doublés de troupes de toutes parts. Les officiers municipaux s'avançaient sur les degrés, leur donnaient lecture de la sentence, et puis on les conduisait au supplice. Un jour où j'étais de service, la sentence lue, je commande le roulement du départ, mais quelqu'un arrête mon bras : une femme venait de rompre la haie, elle se jette sur l'un des condamnés, son mari sans doute ou son père, qu'elle ne lâche plus. On eut toutes les peines du monde à la dégager de cet embrassement, et on l'emporta presque morte. Certes il n'y avait point là de ma faute : je fus mis aux arrêts forcés pour trois jours. Il arriva pire à mon lieutenant : il menait douze Lyonnais à la mort avec une escorte assez faible; l'un de ces hommes rompt ses liens, renverse deux gardes, et disparaît dans l'allée d'une maison; on lui tira cinq ou six coups de feu, il ne fut pas atteint. Il faut être de Lyon pour se reconnaître dans certains quartiers percés de ruelles et de passages obscurs : le Lyonnais fut sauvé; le lieutenant fut enfermé dans la prison commune. La prison, comme j'ai dit, se vidait le lendemain à midi pour la fusillade; nous eûmes toutes les peines du monde à faire sortir le lieutenant à onze heures trois quarts; vingt minutes plus tard, il était mort. Cet homme en fut si frappé, qu'il passa deux mois après en Piémont. Eh bien, malgré tout, nous sauvâmes encore beaucoup de condamnés par des enrôlemens secrets. Tous nos officiers en avaient pris parmi leurs hommes, au péril de leur tête. J'en avais vingt-deux dans ma compagnie. Ils désertèrent comme le lieutenant quand on nous rappela sur la frontière.

.... Fatigué de ces horreurs, reprit le colonel après un silence, et de ce métier de soldat, qui n'était alors que celui d'assassin, je demande un congé et je retourne passer quelques jours dans ma famille. On m'avait envoyé quelque temps auparavant dans le Vivarais pour y surveiller un prétendu rassemblement d'émigrés qui n'existait pas, et j'avais eu le bonheur d'empêcher dans ce pays-là le pillage de quelques maisons honnêtes. Cela se sut à C.....; je passais déjà pour un *aristocrate;* et puis je n'allais pas au club. Les savetiers beaux parleurs trouvaient fort mauvais qu'on n'allât pas les entendre. Une révolution n'est pas seulement le règne des méchans, c'est le triomphe de la bêtise; et figurez-vous la bêtise devenue féroce, et des rancunes de pédant servies par la guillotine. Je fus dénoncé. Mon beau-père m'avertit un soir que je n'avais qu'à rejoindre mon corps, où du moins on ne s'occuperait plus de moi. Je retourne à Lyon, comptant que tout y serait fini. J'arrivai à propos, comme vous allez voir. Le len-

demain de mon arrivée, je suis commandé pour l'exécution militaire; il y avait deux cents hommes à fusiller! Voici comment on les conduisait aux Brotteaux. La plaine des Brotteaux...

— Je connais Lyon, colonel, et je la vois d'ici.

— Ah! vous connaissez. Les condamnés avaient les mains solidement attachées derrière le dos avec une corde. On les menait l'un derrière l'autre, sur une file, chacun entre deux gendarmes. Les troupes chargées de l'exécution marchaient en haie des deux côtés. Je commandais un détachement de quatre cents hommes. On me livre cent condamnés, et l'on m'adjoint pour les cent autres un officier à la tête de quatre cents recrues, des bourgeois, des paysans levés depuis peu. Il y avait dans la plaine des Brotteaux une rangée de vieux arbres, et le long de ces arbres une grosse corde tendue à ceinture d'homme. Les gendarmes, en arrivant, alignaient de front les condamnés l'un à côté de l'autre, et attachaient à la corde tendue la corde qui leur serrait les mains. En même temps la troupe se rangeait en bataille à quinze pas, sur une ligne parallèle, chaque détachement en face de ses condamnés. Ce jour-là, les préparatifs achevés, le sous-officier de gendarmerie vient m'avertir; je lève mon épée, les tambours battent, je commande le feu... Mes hommes étaient exercés, tous les coups portèrent; il n'y eut pas un cri; tout était mort. Mais au même instant les recrues tirent. Vous n'avez rien vu, rien entendu, rien imaginé de plus effroyable. Pas un de leurs pauvres diables n'était blessé à mort, et tous frétillaient le long de la corde, et tous criaient avec des râles affreux : *Ah! mon Dieu! mon Dieu! la tête! la gorge! achevez-moi! grace! au secours!...* Pendant ce temps-là, dix pièces de canon tonnaient autour de nous pour étouffer ces cris, car la foule était à deux cents pas de là, qui criait et s'agitait aussi. Il fallut le temps de faire recharger les armes de mes quatre cents hommes, de filer par le flanc droit, et de masquer le front de ces pauvres recrues, qui tremblaient sur leurs jambes. A mon second commandement de *feu!* les cris cessèrent, tous les cadavres bondirent sur la corde, raides et immobiles.

Le colonel me regarda fixement.

— Une autre fois, continua-t-il, ils s'avisèrent d'un nouveau mode d'extermination. Ils conduisent les prisonniers dans cette même plaine des Brotteaux, au nombre de deux ou trois cents; on les serre les uns contre les autres, on les rassemble en tas, et les gendarmes s'écartent. Nous étions en ligne à vingt pas de là : nos rangs s'ouvrent, filent à droite et à gauche, et démasquent une batterie de

pièces chargées à mitraille. Les condamnés y voient mettre le feu : ils se jettent la face contre terre, la mitraille ne les atteint point ; ils se relèvent en hurlant, égarés, et se mettent à fuir comme ils peuvent, dans toutes les directions. On lâcha sur eux cette cavalerie révolutionnaire dont je vous parlais. Ils furent sabrés, taillés, hachés çà et là dans la plaine. Oh! des abominations!... Vous frémiriez si je vous racontais.... je mets tout pêle-mêle.... Des choses que vous ne croiriez pas. Tenez, je puis citer un trait entre mille autres.

C'était là que j'en voulais venir. Je me carrai dans mon fauteuil.

— Une nuit, dit le colonel, je venais à peine de me coucher après un service des plus rudes et des patrouilles, des rondes qui n'en finissaient pas dans une ville accablée d'un pareil régime civil et militaire : on me réveille, et je reçois l'ordre d'obéir à un homme qu'on me présente. C'était un membre de la commission révolutionnaire. L'ordre était en règle. Cet homme aussitôt m'enjoint de prendre avec moi trois cents soldats et de le suivre. Je m'équipe à la hâte, je mande mes sous-officiers, le détachement est bientôt sur pied. Nous filons silencieusement dans les rues. On arrive aux portes de Lyon, on les passe; le petit jour commençait à poindre quand nous fûmes dans la campagne. Je ne savais pas encore où nous allions. On fit à peu près trois lieues. Nous arrivons à un bourg entre Lyon et Belley, à égale distance environ des deux villes. Ce bourg s'appelle Crémieux; il est assez considérable pour qu'on trouve son nom sur la carte. Tout y semblait tranquille. Nous faisons halte à cent pas des habitations. Le commissaire m'ordonne de faire charger les armes et de cerner le village, avec le commandement exprès de tirer sur tout ce qui tenterait d'en sortir. Ces mesures prises, j'emmène la compagnie d'élite, et nous entrons dans le bourg l'arme au bras, le commissaire en tête, et moi toujours à ses côtés. Le calme et la beauté de la scène me sont restés dans la tête. Ce pays est admirable, si vous l'avez vu?...

— J'en ai dû passer fort près. J'ai été à Genève par Bellegarde et Nantua.

—Vous connaissez alors ces jolies maisons blanches, ces toits longs et plats de tuiles rouges, le petit escalier qui rampe le long du mur, ces volets furtifs et ces treilles touffues qui s'épanchent sur des piliers à l'italienne. Le soleil venait de se lever, le ciel était pur, l'air encore frais, et les cimes vertes des montagnes chaudement éclairées des lueurs matinales fuyaient à l'horizon à demi voilées de vapeurs bleuâtres. On était à peine éveillé. Il y avait sur le chemin quelque

fille pieds nus qui menait paître sa vache, et qui s'arrêta pour nous voir passer en écartant de la main ses cheveux épais. Dès les premières maisons, le commissaire fit tuer un mouton, défoncer une barrique, de quoi rafraîchir nos hommes. Jusque-là, ajouta naïvement le colonel, il n'y avait pas grand mal; mais vous allez voir..... Un roulement rétablit l'ordre, et nous enfilons la rue principale du bourg. Il y eut bientôt quelque mouvement, des fenêtres s'ouvrirent, on sortait sur les portes, on rentrait; la surprise, l'hésitation, retenaient ces pauvres gens, mais cependant un bruit sinistre courait partout. Nous nous arrêtions à chaque maison, le commissaire entrait, et je le suivais avec quatre ou cinq grenadiers. Il s'avançait d'une allure brusque et gauche, et roulait çà et là de gros yeux terribles; mais ces premières maisons étaient si pauvres, les murs si nus, les grabats si tristes, qu'il ne trouva pas mot à dire. Dans l'une de ces masures pourtant, il aperçut sur un chambranle enfumé je ne sais quelle image de dévotion dans un vieux cadre de bois; il décrocha le cadre, le brisa, représenta à ces braves gens stupéfaits comme quoi le bon Dieu n'existait plus, et débita une belle allocution patriotique sur ces infames superstitions; puis il déposa un assignat de vingt francs sur un meuble comme pour payer le dommage.

— Et sans doute pour se ménager dans votre esprit un bon préjugé de son désintéressement et de ses façons d'agir avec le peuple?

— Il en aurait eu grand besoin, je vous jure. Nous arrivâmes vers le centre du bourg, où les maisons, de meilleure apparence, annonçaient les petits propriétaires, les cultivateurs aisés, les bons bourgeois de l'endroit. Il fallait voir la consternation se répandre à notre aspect et la terreur se peindre sur les visages dans ces pauvres familles tout à coup frappées de la foudre. On savait ce qui se passait à Lyon. Les femmes, tremblantes, tombaient les bras pendans sur leur chaise; les servantes pleuraient; on emportait des enfans qui jetaient les hauts cris, et les hommes, pâles, s'approchaient avec un sourire qui fendait l'ame....

— Allons, citoyen, disait le commissaire d'un ton dégagé; je suis bien fâché de vous déranger, mais il faut nous suivre. J'ai des ordres sévères, le devoir avant tout; il faut venir avec nous à Lyon...

On savait, comme je vous ai dit, le train des procédures et des supplices, on savait que tout individu arrêté était emprisonné, et que tout prisonnier était mort; et vous pouvez imaginer la stupeur que ces boucheries de Lyon avaient jetée dans les campagnes. Les femmes se mettaient à crier, ou se jetaient à genoux, ou s'évanouissaient. Les

hommes balbutiaient d'une voix éteinte je ne sais quelles protestations de civisme. Le commissaire laissait à ses premiers mots le temps de produire tout leur effet, alors il ajoutait :

— Cela vous inquiète, je le conçois. Nous ne sommes pas de pierre, que diable! Mais écoutez, je vois que vous êtes de braves gens, de bons citoyens; entre nous, il y aurait peut-être moyen de s'entendre.

Une lueur d'espoir, une espèce de rire forcé, paraissaient sur les visages. On faisait un mouvement, on attendait, bouche béante.

— Avez-vous de l'argent, des économies? Si vous vouliez en faire le sacrifice à la patrie, et me dédommager en quelque chose, je pourrais consentir à fermer les yeux et vous laisser chez vous.

— Quoi! m'écriai-je, en propres termes?

— En propres termes, dit le colonel, et je crois même que j'atténue encore la crudité grossière de la proposition.

— Mais c'était une expédition de voleurs de grand'route.

— Eh! mon Dieu, oui.

— Devant un officier, devant vous?

— Devant moi; et je ne soufflais mot, et je m'efforçais de garder un air indifférent; si j'avais seulement hoché la tête, elle serait tombée. Vous concevez que les malheureux paysans déliaient à l'instant le portefeuille et livraient tout ce qu'ils avaient chez eux de valeurs et d'argent; ils allaient chercher jusqu'à de vieilles montres ou quelque pauvre et unique bijou venant d'un aïeul, et c'était pitié de les voir se dépouiller de ces reliques de famille si pieusement conservées dans la maison. Le commissaire ne se trouvait jamais assez payé; il eut le courage de prendre un méchant portrait en médaillon à une vieille femme qui pleurait de le lui voir emporter. La même visite se répéta avec les mêmes détails et à peu près avec le même succès dans les habitations principales jusqu'au bout du village, qui fut pillé lestement et sans bruit, comme vous voyez. Là il y avait l'église pavoisée d'un grand drapeau tricolore, et le presbytère tenant à l'église. Le commissaire me dit qu'il voulait aller chez le curé. Je lui fis observer qu'il était peu probable qu'on le rencontrât à cause des évènemens; le commissaire me répondit en hâtant le pas : *Il ne faut rien avoir à nous reprocher.*

C'était une petite maison à demi cachée sous le lierre et la vigne, je crois la voir encore. On traversait quelques pieds de terrain à peu près inculte, où montaient pêle-mêle, parmi les herbes, des *passe-roses*, des tournesols et les échalas d'une tonnelle en ruines, le tout

entouré de bourrées d'épines en manière de haie, où tenait encore une claie rompue peinte en vert. Il y avait sur le seuil un enfant en haillons qui jouait au soleil avec une chèvre attachée au pied d'un platane. Le commissaire lui demanda, par précaution, s'il y avait quelqu'un au logis. Il leva la tête, la baissa aussitôt avec cette timidité farouche des enfans du Midi, et puis montra du doigt la maison. Nous vîmes paraître, à l'entrée du corridor, une servante qui n'eut pas le courage de faire un mouvement ni de répondre à nos questions. Nous pénétrâmes dans une salle basse. Le curé était assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, un livre dans les mains; c'était un vieillard de haute taille, maigre, un peu voûté, avec de grands cheveux poudrés à blanc; il leva la tête et nous regarda à travers de larges lunettes.

— Ah! pour toi, dit le commissaire en l'apercevant et sans saluer, pour toi, mon cher ami, il faut absolument que je t'emmène. La commission a besoin de t'interroger : tu vas me suivre à Lyon.... et sur-le-champ.

Le curé ôta ses lunettes, les mit dans son livre, posa le livre et essaya de balbutier une question sans pouvoir achever un mot.

— Allons, dit le commissaire, allons, nous n'avons pas de temps à perdre, nous partons à l'instant.

Le bonhomme se leva enfin, et dit : Je pense qu'on n'a rien à me reprocher?

— Tu t'expliqueras là-bas; mais il n'y a pas moyen de faire autrement; il faut que tu viennes avec moi.

Le curé jetait sur nous et autour de lui des regards effarés, et il dit encore : Monsieur, je suis assez aimé dans le pays, et l'on m'avait assuré qu'en me conformant aux lois....

— Sois tranquille, reprit le commissaire, la loi est juste.... Au reste, ajouta-t-il d'un ton capable, je te prends sous ma protection. Une fois à Lyon, je ne t'abandonnerai pas.

— Eh bien! monsieur, je suis tranquille. Je vous suivrai.

— Mais tout de suite.

— Soit, monsieur; comme vous voudrez.

— Tu auras besoin d'argent là-bas; on n'a pas toutes ses aises en prison. Il faut emporter ce que tu as. Je m'en chargerai.

Le curé haussa les épaules, alla ouvrir une grande armoire, et rapporta dans le creux de sa main un petit papier où il y avait deux écus de six livres.

— Allons, tu plaisantes; tu as de l'argent dans ton église, dans ta sacristie. Il faut nous montrer ça.

En même temps le commissaire nous fit signe de le suivre vers un corridor qui devait mener dans l'intérieur de l'église. Le curé, qui s'était approché de sa gouvernante comme pour lui donner ses instructions, se hâta de marcher devant nous, en disant qu'il n'y avait là que des ornemens de l'église.

— Eh bien! nous verrons, reprit le commissaire.

Au bout du corridor nous nous trouvâmes en effet dans la sacristie.

— Ouvre-nous ta boutique, dit le commissaire en frappant avec le fourreau de son sabre sur des panneaux qui résonnaient creux.

Le curé tira une petite clé de sa poche et ouvrit une armoire à larges ventaux, où étaient précieusement rangés les objets du culte.

— Ah! ah! eh bien! dit le commissaire, voilà de la monnaie qui dort. A quoi bon laisser cela ici?

Il déroula des étoles, des chasubles, des chapes, déchira le galon, l'arracha tout du long et le coupa d'abord en morceaux d'un pied de longueur environ, qu'il distribua à chaque grenadier qui était là. Il saisit ensuite le calice, le tordit sur son genou et l'aplatit pour l'emporter plus aisément. Il en fit autant des autres vases sacrés, prit tout ce qu'il y avait là de plus précieux, et repoussa du pied les étoffes dans l'armoire. J'étais tellement attaché aux opérations de cet homme, que je ne songeai point à regarder la physionomie du vieux curé, qui se tenait à mes côtés en roulant son mouchoir dans ses mains croisées. Quand cela fut fini, le commissaire reprit: — Allons, en route! — Le curé fit mine de repasser un moment chez lui; mais le commissaire l'arrêta en disant: Ne t'inquiète de rien; si par hasard ton emprisonnement se prolongeait, je suis là pour te procurer quelques petites douceurs; et puis d'ailleurs je verrai, j'arrangerai cette affaire pour te laisser plus tôt quitte.

Et il l'entraîna tout droit par une autre porte en lui frappant de la main sur l'épaule. Mais, quand nous traversâmes le jardin, sa gouvernante accourut lui porter son chapeau et sa tabatière. Je ne sais pas bien si ce jardin n'était pas le cimetière, il y touchait du moins. J'ai comme un souvenir confus de débris de croix noires dans les herbes, le long d'un petit mur. Nous étions à peine dehors qu'un enfant se mit à courir après nous en criant dans le patois du pays: — Monsieur le curé! monsieur le curé!

C'était l'enfant que nous avions vu jouer sur la porte. Il vint se jeter dans les plis de la soutane.

— Monsieur le curé! où allez-vous, monsieur le curé?

— Je vais à Lyon.

— Ah! vous allez à Lyon; ah! et vous m'apporterez quelque chose?

— Oui, je t'apporterai quelque chose.

— Ah! et que m'apporterez-vous? Apportez-moi... Non, apportez-moi un chapelet.

Le curé l'embrassa.

— Renvoyez cet enfant, dit le commissaire.

— C'est le fils d'un homme du pays, dit le curé, qui vient de mourir à l'armée.

Il avait sans doute recueilli cet enfant, qui semblait demeurer au presbytère.

—Un bien brave homme... cet homme-là..., reprit-il d'un ton contraint et naïf, et comme pour se mettre à l'aise. Mais le commissaire se rapprocha de moi. Un peu plus loin, il commanda le rappel; on forma les rangs. Le curé marchait au centre du premier peloton. Nous traversâmes le village dans toute sa longueur au son des tambours qui battaient la marche. Il faisait grand soleil, mais le bourg semblait frappé de mort; tout était désert et silencieux comme au milieu de la nuit. Je vis seulement derrière les vitres les têtes de quelques bonnes gens qui suivaient des yeux leur pauvre curé entre les soldats. On releva les factionnaires au bout de la rue, je rassemblai le reste du détachement, et nous reprîmes le chemin par où nous étions venus, le commissaire et moi toujours en tête, le curé parmi les hommes du premier rang. J'ai peine à concevoir maintenant comment un homme de son âge put faire ces trois grandes lieues au pas de la troupe. Il ne se plaignit pas... Nous arrivâmes à Lyon sur les trois heures de l'après-midi, et l'on suivit le Rhône jusqu'à la hauteur des Terreaux, qu'il fallait traverser. On se détourna à la rue qui est là...

— Je vois très bien, dis-je au colonel, la rue qui fait face au pont Morand.

— Justement. Parvenus au milieu de cette rue, qui n'est pas longue comme vous savez, mes tambours s'arrêtent. Le bout de la rue qui donnait dans la place était embarrassé de monde et de troupes. Je m'avançai pour connaître l'obstacle, des gendarmes à cheval me crièrent je ne sais quoi que je n'entendis pas bien, et je répliquai par un

mouvement d'impatience auquel ils n'osèrent point résister. Les tambours fendent la presse, et la tête de ma colonne débouche dans la place, que nous devions traverser en diagonale; mais je vis alors qu'il serait impossible de passer. C'était l'heure des exécutions, qui duraient d'ailleurs toute l'après-midi. La place était encombrée de peuple et de militaires, et les troupes formaient le carré autour de l'échafaud. Le couteau de la machine tombait et se relevait dans un morne silence, avec la régularité du marteau sur l'enclume; l'écho en frémissait le long des maisons voisines, et l'on n'entendait, mêlé à ce bruit horrible, qu'un sourd cliquetis d'armes et de pieds de chevaux. Je me retournai vers le commissaire pour le consulter, il me cria : en avant! et il s'approcha. On s'écartait sur son passage, à la vue de son écharpe. Nous touchions aux gendarmes qui faisaient la haie. Notre arrivée avait produit quelque mouvement dans la foule, et les regards se tournaient vers nous. Le commissaire s'avança entre les gendarmes, fit signe à l'un des hommes qui étaient sur l'échafaud, et tandis que cet homme venait à lui, il vint prendre le curé à mes côtés, le tira par le bras vers cet homme, et, se tournant vers moi avec un ricanement d'intelligence, il me cria en me faisant signe de longer les maisons : *Vous pouvez retourner au quartier.* Les rangs des gendarmes se refermèrent. Je fis défiler sur deux rangs, et nous suivîmes en effet les côtés de la place pour en gagner l'autre extrémité. J'osais à peine pénétrer les motifs de cette dernière action du commissaire; j'allais devant mes hommes, la tête baissée, feignant de choisir les pavés. Nous côtoyions les rangs de la troupe près de l'échafaud, et j'avais dans l'oreille un bruit de ferraille et d'apprêts qui me laissait imaginer et suivre lentement ce qui s'y passait, avec plus d'horreur peut-être que si j'eusse regardé. Au bout de la place et sur le point de quitter une telle scène, je ne sais quelle abominable curiosité m'arracha un mouvement : je levai les yeux sur l'échafaud; une longue figure noire à cheveux blancs venait d'y monter. Je baissai les yeux et les relevai malgré moi. La tête du vieux curé tombait...

Je me détournai vers mes hommes. Ils avaient tous vu, tous compris; ils marchaient en silence, les yeux fixés à terre. En ce moment on entendit de loin une musique criarde qui entonnait la *Marseillaise.* — Les gredins! maugréa dans sa cravate mon sergent qui sortait de l'ancien régiment d'Auvergne. Je n'ai jamais su s'il parlait des victimes ou des bourreaux, mais il avait une si vieille et si honnête moustache...

— Comment s'appelait cet homme? demandai-je au colonel.

— Quel homme?

— Ce commissaire.

— Ah! je ne m'en souviens pas, ou même je ne l'entendis pas nommer.

— Mon Dieu, repris-je, comment se fait-il que de pareils noms soient rentrés dans l'ombre! Ne s'est-il pas versé assez de sang pour les inscrire en rouge sur tous les monumens de la France?

— Je vous parle d'un prêtre, dit le colonel; un jour on guillotina sur la place douze religieuses et leur aumônier pour avoir...

Le colonel me regarda.

— ... Pour avoir chanté des cantiques. Ce fut là le motif du jugement... Un autre jour, pendant les supplices, un homme du peuple haussa les épaules d'horreur ou de pitié : on le prend, on l'entraîne, on le pousse sur l'échafaud, et sa tête suivit celles qu'il venait de voir tomber.

— Méfions-nous, dis-je comme me parlant à moi-même, de ceux qui demandent l'abolition de la peine de mort.

— A propos de quoi dites-vous cela? reprit le colonel.

— C'est qu'il me souvient que ces mêmes hommes, dans le même temps, la demandaient à grands cris dans la convention, et que le 1er prairial Legendre et Bourdon l'invoquaient encore devant la tête sanglante de Féraud que leurs sicaires venaient de scier à coups de sabre...

. . . .

... Ceci était écrit depuis quelques mois, et je repassais à Lyon il y a trois semaines. Ces récits me revinrent en mémoire en marchant à pas lents sur la place des Terreaux, et j'épiais sur les murs de ses façades muettes les derniers échos de la hache de 93. Les passans affairés se pressaient le long des boutiques, des colporteurs criaient leurs marchandises, des jeunes gens lisaient des gazettes sur la porte des cafés, un orgue jouait près de là une chanson des rues de Paris, et je me rappelai confusément cette phrase des immortelles *Considérations sur la France*, qui commence ainsi : *Mais nos neveux, qui s'embarrasseront très peu de nos souffrances et qui danseront sur nos tombeaux.....*

ÉDOUARD OURLIAC.

MME DE MONTOLIEU.

Les talens inférieurs, les écrivains à inspiration douteuse obtiennent parfois, au sein même de leur disgrace, la chance d'un salut et d'une vie presque assurés. Il leur faut pour cela rencontrer, dans un jour de bonheur ou de veine, l'œuvre d'une pureté sans tache. Que le burin grave une fois en caractères nets et solides, que le lingot jaillisse du moule sans bavure ni scorie, fût-ce dans une épreuve unique, et c'est assez. Le relief de la sculpture n'est pas toujours même nécessaire pour perpétuer l'effort de l'artiste. Un tableau harmonieux, un cadre d'heureuse proportion, voire une seule figure vivement empreinte, un coup de pinceau réussi, peuvent suffire. Bien des auteurs n'ont pas mis d'autre procédé ni d'autre art dans leur renom. Il n'a fallu qu'une étincelle bien distincte émanée de leur ame pour dissiper les ténèbres qui menaçaient de les obscurcir. Quelques feuillets, qui tiendraient aisément dans le creux de la main, ont eu ce privilége de les promulguer au loin et de garder intacte leur parcelle de gloire. Heureux celui dont la gerbe foisonnante, parmi l'herbe et le foin, a recélé la fleur embaumée; heureux qui a pêché la perle fine dans son tas de cailloux. Quelquefois le filon précieux n'est extrait qu'après des tâtonnemens infinis, quantité d'ébauches vaines, d'efforts perdus, d'essais sacrifiés, de matériaux usés sans profit. D'autres fois, au contraire, il s'est produit, révélé du premier coup. Et puis, en vain a-t-on prétendu fouiller, creuser plus avant, récidiver, en

un mot; aucun trésor nouveau n'a lui sous le choc d'une investigation stérile, la mine a paru épuisée complètement. Mais, d'ailleurs, qu'il soit survenu au début ou vers la fin, ce seul effort victorieux a presque toujours racheté pour l'artiste ou l'écrivain la série tout entière des tentatives avortées.

Mme de Montolieu est du petit nombre de ces esprits secondaires dont l'élan dépasse un jour le niveau moyen assigné à leurs facultés. Elle est de ces artistes encore dignes d'envie qui, parmi beaucoup de produits éphémères et sans valeur, ont laissé, Dieu aidant, une création durable. Elle a eu le rare avantage de s'approprier une œuvre parfaite, ou peu s'en faut, dans ses humbles proportions, une de ces œuvres que le succès élit et retient à l'abri protecteur de son aile. Il s'en est fallu de peu qu'elle fût confondue à jamais parmi la plèbe des auteurs innommés, des conteurs banals, des écrivains honnêtement obscurs dont la poussière et les vers rongent la débile trace; mais la bonne fortune littéraire lui sourit un matin, et voulut la sauver d'un affligeant désastre. Ce jour-là, je ne sais quel ange familier lui tint la plume et guida sa main; toujours est-il qu'un bon génie, son cœur sans doute, lui dicta une histoire touchante dont on se souviendra long-temps. En outre, Mme de Montolieu rencontra la meilleure, la seule peut-être de ses inspirations, dès son début même. Son coup d'essai fut quasi un coup de maître dans son genre.

Ce n'est pas tout, Mme de Montolieu puisa dans son premier succès littéraire une résolution dont les auteurs n'ont pas généralement la prudence ou le courage. Ravie et effrayée tout à la fois d'une réussite si prompte, elle craignit de tenter de nouveau les hasards de son imagination; elle ne voulut point se risquer à rompre l'enchantement d'un premier sort, à détruire le prestige qui semblait s'être attaché au produit inespéré de sa veine. Elle savait qu'il ne faut point lasser la capricieuse fortune; le bonheur vient si malaisément, et s'enfuit si vite. Elle eut peur de donner à son premier-né des frères indignes. Qui sait? ils naîtraient peut-être moins beaux, ils pouvaient aussi injustement déplaire. Le goût du jour est si inconstant, la faveur publique si changeante et si infidèle. Il lui semblait voir déjà son pauvre enfant enveloppé dans la proscription de la famille entière. Dès-lors, adieu les joies et les bénéfices du premier enfantement; peines et soins maternels se trouvaient perdus sans retour. Un demi-succès n'eût fait qu'aiguillonner chez l'auteur de plus vives et de plus légitimes ambitions; une réussite complète l'intimida, ou plutôt elle en voulut jouir sans trouble; elle craignit de voir son bonheur s'envoler

au souffle du premier vent ennemi. Mme de Montolieu fit donc ce vœu qu'elle a tenu, ou peu s'en faut, de ne plus rien publier de son fonds exclusivement et sous sa seule garantie. Elle mura, pour ainsi dire, le foyer de son inspiration personnelle, elle souffla sur le feu de sa lampe, comme si l'aliment en eût été tari.

Peut-être y avait-il un autre motif à ce parti pris d'abnégation littéraire. Mme de Montolieu n'avait pas, du moins à un degré suffisant, le don des génies inventifs. Elle était dénuée de cette imagination créatrice qui suggère, avec une incessante fécondité, des situations neuves, des évènemens frappans ou curieux, des caractères vivement empreints, des personnages originaux. En un mot, les élémens essentiels, les ressources familières du roman lui manquaient. La nature l'avait plutôt douée de la faculté analytique qui fouille, caresse, développe un sentiment, de l'imagination de détail qui pare, amplifie, élabore une donnée prise dans les faits ou dans de précédentes inventions. Elle avait besoin, pour s'inspirer, d'une lueur étrangère, de l'étincelle génératrice. Le point de départ, l'impulsion, le fil conducteur lui étaient nécessaires pour s'orienter dans les sinueux détours du labyrinthe romanesque. Il lui fallait un germe, un noyau, un fragment d'histoire, un commencement de récit, quelque chose enfin sur quoi elle pût attacher ses linéamens et greffer ses rameaux. Sa broderie attendait un canevas, mais, une fois ce canevas trouvé, le tissu se formait, s'enchaînait à merveille. Une fois son ame saisie et électrisée par un récit soit réel, soit emprunté, elle savait exploiter ce fonds, le modifier à son gré, ajouter des incidens à la fable, varier les dénouemens, transformer enfin et polir la matière première.

Cela explique le système de traductions plus ou moins libres et d'imitations auquel Mme de Montolieu s'est vouée depuis son début. Sauf en deux ou trois cas de peu de valeur, elle ne s'en départit jamais sérieusement dans le cours de ses nombreux essais. *Caroline* elle-même était fondée sur un petit conte allemand de M. Wall, qui lui en avait fourni l'idée première. Toutefois, ce qui provenait de cette source fut tellement altéré et aboli dès la troisième édition, que l'auteur du conte original lui-même n'y reconnut plus le moindre vestige de son œuvre. Les principaux romanciers allemands et anglais de l'époque devinrent les courans où Mme de Montolieu s'abreuva. Mme Pichler, et surtout Auguste Lafontaine, furent les substances étrangères qu'elle s'assimila de préférence, soit qu'elle s'attachât à les calquer en de fidèles images, soit qu'elle se plût à les doter d'une forme et d'une vie nouvelles. Elle leur empruntait et leur prêtait

tour à tour, parfois les enrichissant, et, soyons juste, les appauvrissant aussi quelquefois. A eux la fable, les situations, les caractères, les figures, toute la charpente en un mot; à elle le rajeunissement du détail, la couleur et la grace toutes françaises, la piquante nouveauté du costume. Cette libre association avec des esprits plus inventifs et plus féconds que le sien séduisit, attacha d'autant plus Mme de Montolieu, qu'elle en sentit vite tous les avantages. L'appui de ses collaborateurs étrangers lui promettait une mine abondante et certaine d'intérêt, d'émotions, d'aventures, qui ne se fût point révélée à ses seuls efforts. Elle pouvait marquer de son empreinte et jeter de sa main au vent de la publicité des œuvres dont la vogue était garantie d'avance. Toutefois, la baronne de Montolieu se méprenait étrangement sur la valeur de son rôle littéraire. S'il importe peu au lecteur qu'une idée dramatique de son goût remonte à telle ou telle source originelle, il eût du moins importé à Mme de Montolieu de puiser plus souvent et à plus large main dans ses eaux vives. Par bonheur, ce renom propre et personnellement acquis dont l'auteur de *Caroline* se montrait si peu jalouse était déjà hors d'atteinte. Une première invention l'avait sauvé et l'abritait à jamais sous sa sauvegarde fidèle.

Caroline de Lichtfield reste donc le seul titre original de Mme de Montolieu, titre de noblesse à lui seul, et qui, depuis soixante ans qu'il existe, n'a rien perdu de sa valeur première. La cour s'émut un moment de ce livre lors de son apparition, s'en engoua même, et fit trève en sa faveur à ses passe-temps d'intrigues frivoles. Aujourd'hui les petits-fils de ceux qui le protégèrent à son entrée dans le monde lui gardent le même accueil et le même suffrage. C'est un de ces objets de vive et légitime affection contre lesquels viennent se briser tous les caprices de la mode, toutes les inconséquences du goût, toutes les légèretés fugaces du caractère national. C'est une de ces suzerainetés charmantes de la fiction que, dans leur rang modeste, on ne détrône pas plus que les toutes-puissantes.

L'ouvrage parut la première fois sans l'aveu de l'auteur, connu alors dans le monde sous le nom de Mme de Crouzas, qu'elle tenait de son premier mari. Un de ses amis, M. George d'Eyverdun, auteur d'une traduction estimée de Werther, lui ayant demandé son manuscrit, le fit imprimer subrepticement, en ajoutant seulement au titre : *publié par le traducteur de Werther,* d'où plusieurs personnes tirèrent dans la suite cette conséquence que l'auteur réel de *Caroline* avait traduit *Werther*. D'autre part, le célèbre Gibbon, qu'on surprit un

jour en flagrant délit d'amoureuse déclaration aux pieds de Mme de Crouzas, voulait publier *Caroline* sous son nom, tant il augurait bien de l'ouvrage. Le Tacite anglais faillit ainsi à passer pour auteur d'un roman sentimental. Quoi qu'il en soit, cet opuscule, arrivé incognito d'une petite ville de la Suisse, sans prôneurs, sans escorte, sans trompette ni fanfare d'aucune espèce, fit si rapidement son chemin à Paris, que l'indiscret publicateur dut aisément être absous de sa témérité. La multitude de contrefaçons et d'éditions fautives qui en paraissaient journellement nécessita, deux ou trois ans après, une réimpression en forme, à laquelle Mme de Montolieu, peu aguerrie encore, n'osa mettre que ses initiales comme éditeur. Elle y joignit seulement un nom d'auteur supposé, pris dans le roman même, celui du baron de Lindorf, ce qui parut donner plus d'intérêt et de vraisemblance à la composition.

Au reste, quand la baronne Isabelle de Montolieu écrivit ou publia ce roman, en 1781, elle avait quarante ans environ ; elle atteignait à cet âge où le passé offre déjà une abondante moisson d'enseignemens, où l'on se souvient avec quelque profit, où l'on ne descend pas en vain au fond de son cœur sans en rapporter des trésors de sentiment et de réflexion. — Née à Lausanne sur les bords du lac Léman, Mme de Montolieu avait été remuée de bonne heure dans tout le fond généreux de ses facultés sensibles; le tableau pittoresqne des montagnes de la Suisse électrisa sa jeune imagination. Mais, soit prudente réserve, soit entraînement vers d'autres goûts, elle ne se livra qu'assez tard aux séductions de son esprit, elle ne cueillit et ne savoura le fruit que dans sa maturité. Sa vocation d'écrire, même lorsqu'elle lui vint, n'eut rien de prémédité ni d'ambitieux. *Caroline de Lichtfield* fut composée à la campagne, dans les loisirs du château, soit pour charmer l'ennui d'une vieille parente malade, soit pour distraire des amis indulgens, le soir, près du feu, durant les longues veillées d'hiver. Aussi cette production se ressent-elle des circonstances et des causes qui ont présidé à sa naissance. Elle se recommande surtout par son cadre simple et sa moralité touchante, mérite rarement propre aux contes inventés pour le libraire; elle a un ton de vérité qui lui donne tout l'air d'un récit authentique ; on dirait un manuscrit trouvé dans des papiers de famille, et que la piété d'un petit-fils a mis au jour.

L'idée de *Caroline* est celle d'une répulsion physique qui se surmonte peu à peu par l'attrait moral, d'une immolation apparente qui devient en réalité le principe d'une jouissance et d'un bonheur très purs.

Orpheline de sa mère en naissant, la fille du baron de Lichtfield a été reléguée dans un château solitaire et confiée aux soins d'une vieille chanoinesse amie de sa famille. Le baron, qui occupe à la cour du roi de Prusse une place de chambellan dont il est vain à l'excès, visite sa fille une fois par an au plus. Froid, hautain, égoïste, livré tout entier aux soins de son ambition, il fait peu d'attention à tous les trésors de grace, de beauté, d'esprit, de jeunesse, qui de jour en jour parent le frais printemps de Caroline. Cette charmante enfant n'a d'autre mérite à ses yeux que celui d'héritière de son nom et de sa fortune. Caroline, pourtant, atteint à peine sa quinzième année, lorsque son père vient la tirer de sa retraite pour l'amener, par l'expresse volonté du roi, à des fêtes brillantes qui se préparent à la cour. D'abord les sentimens qui s'emparent de Caroline sont ceux de la tristesse et de l'effroi, en pensant qu'elle va quitter sa chère compagne, son noble château de Rindaw, sa basse-cour, sa volière, ses bons amis du village, etc. Puis cette pénible impression s'efface devant l'image des enchantemens nouveaux qu'on fait miroiter à ses yeux. Dans le jeune âge, on s'émeut si vite, on se laisse tenter si aisément à tout ce qui promet la douce gaieté, l'innocent plaisir, les spectacles brillans et les fraîches parures. Aussi, après les premiers soupirs exhalés, après quelques larmes furtives promptement essuyées au bord de la paupière tremblante, Caroline de Lichtfield part, non-seulement résignée, mais le cœur bondissant de joie.

Deux mois se passent au milieu du train de la cour et des fêtes promises, après quoi Caroline est instruite sans ménagement qu'on s'apprête à la marier. Naturellement la jeune fille s'émeut d'une si brusque proposition, mais sans répugnance. Son cœur entièrement libre est resté aussi pur, aussi calme que dans les jours sereins de son enfance, il n'a encore palpité que pour des plaisirs innocens comme elle. A Rindaw, une fleur fraîchement éclose, un oiseau chantant sur la branche, la lecture d'un conte de fées, une noce champêtre, avaient eu seuls le droit de l'intéresser et de l'émouvoir. A la cour, c'est un bal, un concert, un spectacle, une mode nouvelle, qui ont détrôné les premiers jeux naïfs et folâtres, voilà tout. Caroline est loin d'imaginer que le souffle d'un homme puisse ternir ou agiter en aucune façon le pur cristal de sa vie. Elle ne sait aucun chagrin dont une valse ne puisse emporter dans son tourbillon l'importun souvenir. Dans le cercle des hommes qui lui ont fait un cortége empressé, il n'est aucun front qu'elle ait couronné de l'auréole de son choix. D'ailleurs, lui assure-t-on, le mari qu'en secret on lui

destine est comte, ambassadeur, favori du roi et âgé de trente ans au plus. Trente ans, c'est encore la jeunesse; rien de plus ordinaire et de mieux assorti, surtout à la cour, qu'un homme de trente ans et une femme de quinze. Un mari avec qui l'on puisse faire de la musique, danser, cueillir des fleurs, se parer de bijoux, apparaît toujours dans une assez riante perspective à de jeunes regards. Puis, en vérité, comment le favori du roi ne serait-il point un homme charmant et bien digne d'être aimé à tous égards? ce mot de *favori* n'évoque-t-il pas les plus gracieuses images? ne proclame-t-il pas une sorte de beau idéal et de type de perfection? Le bonheur conjugal, ainsi édifié sur ces apparentes promesses, réalise d'avance pour la jeune fille la plus merveilleuse chose du monde. Sa seule crainte, au milieu de toutes les chimères de son imagination, est de ne point plaire à celui qu'elle aime déjà de toutes les forces de son ame.

Hélas! le désenchantement livide ne doit pas tarder à chasser de son aile tous ces gracieux fantômes, à faire envoler comme un essaim d'hirondelles effrayées toutes ces fraîches et naïves illusions. Encore un peu, et le voile d'une crédulité trop confiante sera tombé lourdement à terre. — Une figure jaune et plombée, sillonnée par une large cicatrice et veuve d'un œil que remplace un ruban noir, une jambe traînante, une taille courbée et d'une maigreur excessive, tel est, dans son ensemble, l'extérieur du comte de Walstein, le noble favori du roi. Un vieillard précoce, hâve et décharné, c'est là le mari qu'on impose à la jeune et charmante Caroline de Lichtfield. On veut unir la décrépitude à l'adolescence, la laideur à la beauté, associer ensemble la fleur fanée et le frais bouton de rose. Aussi l'apparition d'un spectre ne terrifierait pas plus la pauvre fille que ce cadavre anticipé auquel on veut l'attacher toute vivante. Une couleuvre qui se glisserait dans son sein ne la saisirait point d'une horreur plus glacée. Le fonds réel de bonté et de noblesse que recouvre cette forme disgracieuse n'a pu subitement percer son enveloppe pour rassurer des regards que la difformité visible a seule émus. Pourtant, après le premier mouvement légitime d'effroi, il faut que la pauvre enfant contraigne ses répulsions, fasse taire ses craintes, abdique résolument toutes les espérances et toutes les illusions de son âge. Les pères courtisans sont implacables dans les desseins qui flattent leur ambition. Une fleur qui les entrave se rencontre-t-elle par hasard en leur chemin, si belle qu'elle soit, ils la foulent aux pieds sans miséricorde. Sacrifier leurs enfans est pour eux peu de chose; on fait aisément intervenir tout le cortége fastueux des convenances sociales,

des raisons d'état, des volontés du maître; on évoque le fantôme des disgraces, de l'opprobre, de la ruine, de tous ces fléaux, enfin, si terribles pour un homme de cour. S'il est besoin, on fait résonner les cordes les plus sensibles, les plus vibrantes; un appel est adressé à la soumission, à la piété filiales. Comment une faible et timide enfant résisterait-elle à tant de manœuvres combinées? Comment ne trébucherait-elle point dans des filets si perfidement tendus? Donc, la victime essuie ses larmes, farde sa pâleur, grimace un pénible sourire, et marche résignée au sacrifice. Mais bientôt les forces épuisées sont à bout, et l'obéissance passive a ses réactions d'énergique refus. Une séparation implorée au pied même du lit nuptial et accordée par une générosité enfin clairvoyante, tel est dans la réalité bien souvent, tel est ici dans la fiction l'inévitable dénouement du drame.

Sans doute le mal ne paraît point grave au fond. En rentrant dans sa condition première, la jeune fille sera de nouveau rendue à ses innocens plaisirs de château, aux courses dans la prairie, aux danses sous l'ormeau, aux concerts rustiques, mais, cette fois, avec sa liberté, ses fraîches espérances, sa candeur, ses prestiges de jeune fille de moins, et je ne sais quels vagues regrets de plus. Or, combien une telle situation recèle de redoutables et secrètes embûches. Il semble que l'imagination se crée des exigences nouvelles et jusque-là inconnues, en raison même des mécomptes qu'elle a essuyés. Un mirage trompeur a passé devant les yeux, un monde ignoré s'est tout à coup découvert, et on le regrette d'autant plus qu'on l'a entrevu à peine dans son étrange et soudaine disparition. Involontairement on espère que l'aimable fantôme, si perfidement éclipsé, reparaîtra sous une forme nouvelle. Sans la secousse que le cœur a ressentie, la sérénité et l'innocence d'une vie paisible n'eussent point été altérées de long-temps, l'esprit eût gardé sans effort son ignorance native; mais, une fois la sensibilité ébranlée par de certaines commotions troublantes, elle reprend difficilement son équilibre. Que pourrait faire une vierge de seize ans qui vient d'être rejetée tout à coup dans les arides vallées de l'isolement, après avoir entrevu un instant l'Eden enchanté, sinon nourrir ses regrets, vivre d'aspirations mal définies, ouvrir ses bras à toutes les affections pures, se plonger corps et ame dans un chimérique avenir, s'attacher dans sa détresse à tous les rameaux fleuris, à toutes les vertes lianes qui peuvent la secourir? Comment son cœur n'irait-il pas au-devant du premier ami qui s'offre à elle sous l'aspect séduisant qu'un jour elle a rêvé? Aussi rien de plus naturel, de plus logique, de plus fatal

que cette romanesque aventure où Caroline se trouve bientôt lancée comme sur une pente irrésistible.

Une romance est chantée innocemment par la jeune fille dans son salon; une voix du dehors, aussi douce, aussi mélodieuse, mais plus forte et plus sonore, répète en second dessus les paroles finales. Quoi d'impossible, bien qu'un peu mystérieux peut-être, aux alentours d'un château écarté! Que la jeune fille coure précipitamment à la croisée, puis recule rougissante et confuse en apercevant un beau jeune homme en habit de chasse, appuyé sur son fusil; cela est plus simple encore, et doit être l'affaire d'un instant. Il n'y a certes là qu'un accident fort ordinaire, et cependant le coup est déjà porté, tant le cœur est disposé à le recevoir. Dans la solitude profonde où sommeille une jeune imagination, le premier être qui vient l'interrompre a toujours de l'attrait et fait évènement. Si le beau jeune homme, une fois entrevu, tarde à reparaître, déjà on se préoccupe, on s'impatiente, on s'inquiète; on maudit follement les jours de pluie acharnée, qui, sans doute, mettent obstacle à son retour. Si, en partant, son cheval, dans un écart rapide, a pris le mors aux dents, on s'alarme avec excès sur un accident, sur un danger possibles. Enfin, voici le beau cavalier qui revient, plein de calme, de fierté, de grace, sur son cheval cette fois moins ombrageux. Un accident involontaire, un mouchoir tombé de la croisée sur le chemin, et que les deux jeunes gens s'empressent à l'envi de vouloir ramasser, les met naturellement en présence l'un de l'autre. La politesse amène une conversation, puis une promenade dans le parc que la reconnaissance motive et prolonge. Le cavalier inconnu est jeune, beau, aimable, respectueux; il parle d'art et de musique en connaisseur enthousiaste, il loue et admire en homme d'esprit et de goût. D'ailleurs c'est un voisin de campagne, et il s'appelle le baron de Lindorf. Il obtient sans nulle peine l'autorisation de renouveler l'entrevue. Insensiblement les visites se multiplient; on se plaît et on s'apprécie tous les jours davantage; on ne se quitte jamais sans éprouver du vide et du regret. L'engouement même de la vieille chanoinesse pour l'aimable et noble voisin accroît et semble légitimer le penchant de la jeune fille. Bref, ces deux beaux jeunes gens paraissent si bien faits l'un pour l'autre, que bientôt l'amour les enlace dans un même réseau sans qu'ils y songent, et presque à leur insu. Caroline, dont la nature si franche laisse éclater à tous les yeux ses plus secrets sentimens, est seule à n'en pas discerner le vrai caractère. Ils se voilent au fond de son cœur sous le nom de l'amitié. Elle croit aimer Lindorf comme un frère, et n'imagine pas que ce

pur attachement puisse entamer en rien des liens antérieurs qu'elle respecte en les écartant.

Bientôt, cependant, leurs yeux vont s'ouvrir à la terrible clarté. Une rencontre fortuite dans les champs, un long et périlleux tête à tête pendant le retour au château, l'attendrissement mutuel qui les gagne, leur ont révélé toute la vérité de sentimens jusque là incompris. Mais les noms d'amant et d'époux prononcés par Lindorf dans un mouvement passionné rappellent à Caroline sa position et ses devoirs; elle sent la nécessité de s'en faire au plus vite une arme de défense. A quelques jours de là, une entrevue où Lindorf se montre plus pressant que jamais la détermine à tout dire. Dès lors une barrière soudaine, sans issue, s'élève entre les deux amans trop tard avertis.

Dans les notes plaintives de cette révélation, qui sonnent aux oreilles de Lindorf comme autant de glas funèbres, ce qui l'a le plus épouvanté et interdit, c'est le nom de Walstein, que Caroline a laissé échapper sans le vouloir. A ce nom toutes les dernières espérances de l'amant se sont dissipées, toutes ses résolutions extrêmes se sont amorties; il ne peut plus songer à la lutte, à la résistance, contre un obstacle qui lui est devenu sacré. Ce seul nom de Walstein a bouleversé tous les sentimens de Lindorf, et, en chassant de son cœur toute pensée, tout coupable désir d'amour, n'a plus éveillé en lui que les obsédantes voix du remords. Il ne sait plus que s'incliner devant une image qui évoque dans sa mémoire les torts irréparables du passé. Afin de n'être point juste ni repentant à demi, Lindorf révèlera à Caroline l'inestimable prix du mari qu'elle repousse, il lui dira aussi toute l'indignité de l'amant qu'elle lui préfère.

Le comte Edouard de Walstein fut doué de beauté et de grace autant que d'ame et d'esprit supérieurs. Un cruel accident a seul rompu l'harmonie des facultés que la nature avait alliées en lui; et c'est celui dont il fut saintement l'ami, c'est Lindorf qui a réduit Walstein à l'état d'infirmité où il gémit à présent. Des rapports calomnieux, des suggestions perfides, une apparence de trahison et de rivalité qui n'était au fond que vertu et dévouement, dès lors un ressentiment aveugle, ont attiré sur la tête de Walstein un combat où celui-ci, gardant généreusement la défensive, a eu la taille et le visage horriblement mutilés par la main de son ami. Cependant Walstein, excusant l'égarement de Lindorf, non-seulement lui a pardonné, mais il semble avoir même redoublé d'affection, de vive sympathie pour l'instrument de son malheur. Il s'est plu en quelque sorte à l'accabler de bienfaits. Inhabile désormais au service mili-

taire, Walstein a fait transmettre à Lindorf son poste à la cour et sa charge de capitaine aux gardes. Ce n'est pas tout : la générosité de Walstein a été portée plus loin encore. Il a résolument sacrifié le penchant de sa jeune sœur, qu'il destinait secrètement à son ami, en apprenant que celui-ci aime de cœur sincère une autre femme, ne soupçonnant point que cette femme soit la sienne propre, circonstance qui actuellement ajoute à la douleur et aux regrets de Lindorf. Ces détails d'un si éloquent témoignage, transcrits jadis sous l'impression fidèle de l'évènement, ont été retracés en entier de la main de Lindorf dans un cahier qu'il vient de remettre à Caroline. Au manuscrit est joint en outre un médaillon où revivent les traits de Walstein, non dans leur dégradation actuelle, mais dans toute leur originelle beauté.

On sent tout ce qu'un tel récit doit faire éprouver d'émotions nouvelles à Caroline de Lichtfield. Sans doute elle regrette encore amèrement Lindorf, dont un sentiment d'honneur a dicté le brusque départ; mais, si le premier moment de séparation a été cruel, bientôt, la vertu reprenant ses droits, l'orgueil du devoir accompli est devenu un puissant sujet de consolation. Puis aussi le souvenir de Walstein lui revient à présent avec un cortége d'idées et de sensations bien différentes du passé. Elle s'accuse amèrement d'ajouter au malheur d'un homme si grand et si noble, elle se reproche l'injustice blessante de ses antipathies. Elle ne peut plus considérer ce portrait d'autrefois, où respire sa figure si noble et si touchante, sans un mélange d'attendrissement et de plaisir. A coup sûr, si Walstein était ainsi à présent, avec son auréole de grandeur morale rehaussant la beauté physique, Caroline, qui l'a dédaigné, ne serait pas même digne de baiser la poussière de ses sandales. Ainsi le cœur de la solitaire jeune femme se livre des combats continuels, son imagination flotte sans cesse d'un rêve à l'autre, et se partage entre deux objets d'une séduction bien différente. Sur ces entrefaites, une lettre du comte, empreinte de la plus rare et de la plus généreuse bonté, dans laquelle il offre son éloignement de Berlin en garantie du repos et du bonheur de Caroline, ajoute un degré à la force naissante du penchant qui ramène sa jeune femme vers lui. De jour en jour son œil plonge plus avant dans la pure lumière de cette ame si belle. Combien les liens qui l'attachent au comte lui semblent plus légers! combien leur étreinte, jadis si cuisante, effleure à peine maintenant l'épiderme de sa sensibilité ombrageuse! Ainsi l'admiration, l'attendrissement qui, insensiblement, pénètrent et emplissent le cœur de Caroline,

peuvent faire présager des sentimens plus doux encore. Déjà elle ne se refuse plus à la croyance d'un bonheur possible dans ce mariage d'abord si détesté. Pour tout dire enfin, le petit portrait, qui, de temps à autre, recevait un regard furtif, passe de la boîte qui le recèle autour du cou de Caroline pour ne plus le quitter.

Ce revirement de cœur, cette inoculation d'une sympathie en apparence si rebelle, sont choses parfaitement logiques chez une jeune femme dont la nature est saine et ouverte à tous les souffles généreux. Ce n'est pas tant l'antipathie physique, j'imagine, que l'incompatibilité morale qui produit les éternelles discordes au sein du mariage. Une nature abjecte, si fardée et parée qu'elle soit, offre des motifs de répulsion insurmontables pour tout cœur honnête, elle contient le germe de malheurs et de dégoûts sans fin. La noblesse de l'ame au contraire, flambeau divin et impérissable, porte avec elle comme une lumière rayonnante qui projette ses reflets au dehors et colore jusqu'à la forme même la plus disgraciée. Il n'y a guère que de mijaurées pensionnaires ou des femmes froidement dépravées qui se refusent à percevoir sous l'ingrate rudesse de l'enveloppe la beauté et la grace latentes. L'amour fondé sur la juste convenance des ames établit incontestablement des attaches plus fortes et plus vives que celui résultant de l'harmonie apparente des beautés physiques. Mais le plus beau triomphe assurément de la grandeur morale, c'est de s'imposer par sa vérité même, de dissiper les préventions qui ont commencé par l'obscurcir, et de conquérir sans effort l'affection quelque temps dérobée à son légitime empire.

Voici maintenant que les rôles sont intervertis entre cet amant jeune et beau tout à l'heure si adoré, et cet infortuné mari si rebuté d'abord. Le premier est effacé déjà, et ne conserve plus qu'une imperceptible attache dans le cœur de la jeune femme. Le second, au contraire, gagne sensiblement du terrain; son image s'est peu à peu gravée profondément; son auréole a grandi et resplendit maintenant d'une façon inaccoutumée. A la vérité, la juste part de chacun n'est pas près de se faire encore. Une circonstance imprévue doit servir à prolonger quelque temps l'erreur et le mensonge. — Caroline, amenée par surprise dans le château où se trouvent ensemble Lindorf et Walstein, s'évanouit en apprenant qu'elle est au moment de paraître devant le mari qu'elle a tant offensé. D'autre part, Lindorf, survenant et croyant Caroline expirante, laisse échapper, dans son désespoir et en présence de Walstein, l'aveu que Caroline est celle qu'il aime. Sa fuite précipitée après cet aveu, puis

une lettre bientôt survenue qui le confirme et l'explique dans tous ses motifs, ne sauraient plus laisser de doute à Walstein. Comment ne pas croire, devant des témoignages si impérieux, que l'arrivée et le trouble de Caroline n'aient eu Lindorf pour objet? Walstein est loin d'imaginer que le saisissement et le remords causés par sa présence ont seuls produit un accident qu'il devait si peu prévoir. Il ignore que tout à l'heure Caroline a traversé les lieux où elle aima Lindorf, sans que les souvenirs évoqués par cette rencontre aient agité son cœur de la plus légère émotion. Il ne soupçonne pas, il ne pourrait certes concevoir que lui seul est maintenant l'objet des plus chères pensées de la comtesse de Walstein.

De cette méprise commune va résulter entre les deux amis rivaux une noble lutte de générosité. Lindorf s'expatriera pour n'être point un obstacle à la réunion de deux êtres auxquels l'amour et l'amitié l'attachent presque également. Il sent que, comme un nouveau Werther, sa présence eût été un sujet d'affliction pour cet autre Albert et cette autre Charlotte; mais, moins étroitement enchaîné à sa personnalité que Werther, il préférera s'immoler et souffrir à l'écart, plutôt que d'abreuver d'amertume, plutôt que de voiler de deuil l'existence de ses amis. — Walstein, intimement convaincu de la passion de Caroline pour Lindorf, et attribuant son état de souffrance à l'intensité de ses regrets, montrera une abnégation plus surhumaine, plus héroïque encore. Il ne voudra point élever une injuste barrière entre deux ames dont il s'impute la séparation et le malheur comme un crime. Une dangereuse maladie de Caroline, suite de son saisissement, devient un nouveau motif pour Walstein de s'accuser, de s'exagérer même ses torts, et fortifie sa résolution de les expier. Il écrira donc à Lindorf de revenir, d'accourir au plus tôt; il compte que sa présence opérera quelques-uns des miracles familiers de l'amour, et aura raison des envahissemens du mal. Que Lindorf rachète Caroline des atteintes menaçantes de la mort, et, même en lui cédant un bien si cher, il croira lui devoir plus encore que sa propre vie. Que Caroline renaisse à la verte jeunesse et à la santé fleurie, que son cœur soit allégé du poids qui l'oppresse, que ses larmes tarissent, que ses bras allanguis se rouvrent, fût-ce même pour en étreindre amoureusement Lindorf, peu importe! Pour lui, Walstein, il se réjouira encore, il saura mettre sa joie dans le spectacle désintéressé de leur commun bonheur. D'ailleurs il ne saurait supporter cette idée de ne posséder que les sens de la femme dont un autre occupe sans doute l'ame et la pensée tout entière. Ce

qu'il craint seulement, c'est que Lindorf n'ait subi quelque catastrophe dont l'effet serait de navrer profondément l'ame de Caroline. Cette crainte de perdre un ami excède de beaucoup, dans l'esprit de Walstein, l'appréhension involontaire, et si douloureuse pourtant, de voir reparaître un rival aimé. Mais Lindorf a déjà passé la frontière, et n'a pu même recevoir les lettres réitérées et de plus en plus pressantes de Walstein.

Une situation dès-lors vraiment originale et d'un intérêt soutenu est celle qui laisse ensemble Caroline et Walstein de plus en plus secrètement amoureux l'un de l'autre, tandis qu'ils se croient mutuellement haïs. Tel est l'effet d'un premier malentendu fatal. La sympathie a germé d'autant plus efficacement chez Caroline, que, dans la convalescence, le cœur naturellement faible, amolli, désarmé pour ainsi dire, est plus accessible aux tendres impressions; à mesure qu'on renaît, on s'attache davantage aux objets qui nous font chérir la vie. L'inclination première de Caroline pour Lindorf n'a eu d'autre effet que de développer en elle une sensibilité, une faculté aimante dont elle éprouve aujourd'hui seulement toute la force. Long-temps recélé sous le nom d'amitié, ce penchant, à demi éveillé dans un cœur surpris, n'eut de sens clair et irrécusable qu'au moment où l'objet en était à jamais perdu. Celle qui l'éprouva ne connut donc alors de l'amour que la douleur et le remords. A présent, au contraire, elle goûte le charme vif et vrai d'un attachement que le devoir légitime; les idées de bonheur et de mariage peuvent apparaître, fondues ensemble et étroitement unies dans son imagination. Par malheur, elle n'ose encore se livrer ouvertement à une affection qu'en secret elle caresse. Le sentiment confus de ses torts passés, la froideur apparente de celui qu'elle apprécie sans doute trop tard, refoulent ses épanchemens prêts à déborder. Elle ne se croit point autorisée à admettre la réciprocité des sentimens qui l'animent. La bonté si noble et si aimable de Walstein ne saurait suffire à la convaincre. Elle refuse jusqu'aux témoignages les plus évidens. Le désespoir même de Walstein au fort de sa maladie, ses transports et ses larmes de joie après la crise, n'attestent sans doute que la pitié d'une ame généreuse, qui, une fois le danger évanoui, ne laisse de place qu'à la haine et au ressentiment. — Lui, de son côté, il n'est que trop enclin à tout attribuer, et les larmes, et la douce mélancolie, et les éclairs subits de tendresse qui inondent le visage de Caroline, au souvenir tout-puissant de Lindorf. Les plus tendres regards, les plus charmans sourires de la jeune femme ne lui figurent d'autre expression que

celle d'une aménité obligeante. Alors il se hâte de fuir des émotions dont il sent le danger, offrant ainsi les soins empressés de l'amour avec le ton et l'aspect de l'indifférence. Cent fois il a été sur le point de tomber aux pieds de Caroline, de lui dire ses luttes, son désespoir, d'implorer sa générosité; mais aussitôt, sa fatale croyance lui revenant à l'esprit, la délicatesse, la vertu, le sentiment de l'amitié, la religion du devoir, l'image toujours présente de Lindorf gémissant et inconsolé, ont arrêté son élan. Il craindrait par-dessus tout d'imposer une odieuse contrainte au cœur de Caroline, et d'appesantir sur elle le lien de la foi jurée. — Ainsi ces deux ames, si bien faites l'une pour l'autre, loin de s'entendre et de se rapprocher, se forgent à l'envi de longs tourmens. Il semble que chacun s'évertue à mettre sur le compte d'un banal sentiment d'estime ou d'amitié ce qui est l'effet réel et irrésistible de l'amour. Dans leur égarement, ils interprètent tout au rebours de la vérité.

Le pathétique d'une si déplorable perplexité est porté à son comble. Les deux époux ont quitté le château étranger; d'un commun accord ils sont partis pour Berlin. Les voici dans l'hôtel même de Walstein, plus rapprochés que jamais en apparence. Leur émotion s'accroît de cette situation nouvelle, mais sans qu'ils veuillent toutefois interpréter ce mutuel état de leur ame dans le sens vrai et le plus favorable. Ils continuent de gémir séparés, Walstein s'interdisant comme un sanctuaire inviolable l'appartement de sa femme, évitant même de la voir, redoutant de lire dans ses yeux, et Caroline, que la timidité d'ailleurs enchaîne, attribuant toujours cette contrainte, cette tristesse, à une haine généreuse que ses propres dédains et ses caprices d'autrefois n'expliquent, ne justifient que trop. En vain veut-elle gagner le cœur de son mari par de constans efforts d'aménité et de tendresse, il persiste à ne voir dans ces témoignages qu'un nouveau résultat du système de gratitude que la vertu de sa femme apparemment s'impose. Les larmes de dépit que le sentiment de son insuccès arrache à Caroline confirment d'autant plus Walstein dans l'idée qu'elle s'immole à un devoir austère et pénible. Elle ne se lassera pas néanmoins, elle ne se laissera point rebuter par la ténacité des obstacles. Elle ne saurait trop prévenir l'homme qu'elle a si long-temps blessé par d'injustes répugnances, celui que son cœur n'a même pas craint de trahir. Tout sera mis à contribution pour lui plaire, la musique avec ses dons et ses effets les plus variés, avec ses airs les plus beaux et les plus tendres, que Walstein aime tant et qui l'enchanteront. La peinture aussi, le

paysage surtout, refleuriront pour récréer ses yeux. Ce seront encore des conseils demandés, des études échangées, des lectures faites ensemble; puis, par-dessus tout, l'attirail complet des manéges innocens, l'arsenal des agaceries et des coquetteries sans fin. — Parfois Walstein cède au témoignage de ses sens, il est contraint d'accepter l'autorité de signes irrécusables, il ne peut plus refuser de voir gravés en traits lisibles tous les caractères de l'amour; il a senti la main de Caroline trembler dans la sienne, il a vu ses longs regards le suivre tristement et l'émotion la plus tendre animer son visage. Puis, un instant après, le doute rongeur vient de nouveau l'assaillir, la triste défiance sape derechef l'édifice chancelant de ses illusions, le laissant de plus fort ballotté et vacillant entre l'espoir et la crainte. Une méprise dernière tient encore quelque temps obscurcie la lumière prête à jaillir. Un portrait furtivement entrevu tandis que Caroline le presse contre son sein, et qui paraît être celui de Lindorf, le sens équivoque d'un chant ouï par hasard, arrêtent Walstein au moment d'une explication décisive; il demeure plongé plus avant que jamais dans l'abîme de ses aberrations et de ses doutes.

Pourtant, il faut que la trame de ces équivoques sans fin se dénoue. Caroline est assez punie, je crois, des premières préventions de ses sens, elle a suffisamment expié le tort de ses jeunes illusions. Walstein aussi s'est heurté plus qu'il ne faut contre le triste écueil de son erreur, il a repoussé assez long-temps l'ancre de salut qui s'attache à lui et veut le fixer. Encore un peu, et l'on s'impatienterait à bon droit d'une péripétie trop cruellement prolongée. — Donc, Walstein, poussé à bout, a pris le parti de fuir secrètement; il saura affranchir Caroline d'un joug détesté, il n'aura de trève qu'il n'ait obtenu du roi la rupture de son mariage, puis il en expédie à sa femme l'acte signé et revêtu du sceau royal. D'abord Caroline demeure anéantie. Quelle fatalité! Ce jour-là même, surmontant sa frayeur, elle s'était résolue à l'initiative des tendres aveux. Mais un trait de lumière l'a frappée. Walstein, dans une lettre qui accompagne l'acte de divorce, parle des droits de Lindorf sur Caroline, de son intention de les reconnaître et de les consacrer, et en même temps les termes les plus passionnés, les signes les plus avérés d'un regret amoureux empreignent cet acte de douloureuse abnégation. S'il ne doit plus revoir Caroline, écrit-il, du moins ne cessera-t-elle de vivre dans son souvenir; elle sera toujours présente à son cœur et à son imagination. Ce n'est donc pas la haine et le ressentiment, mais, bien au contraire, un mouvement de noble fierté,

un sentiment d'amour délicat et discret qui ont dicté la conduite de Walstein. On pense si Caroline à présent se sent heureuse, si elle bondit de joie, si elle part en poste pour rattraper son fugitif abusé, pour lui dire avec mille protestations et mille embrassemens qu'elle l'aime et ne veut être qu'à lui. Il faudra bien que Walstein se reconnaisse lui-même dans ce portrait qui lui a causé tant d'ombrage, il verra bien que la fâcheuse romance vibre, à chacun de ses couplets, des notes inspirées par son souvenir. — Bientôt ils se sont rejoints, tout s'explique. Plus de doutes affreux, plus de tristes inquiétudes; rien que des larmes de joie et de bonheur, rien qu'une confiance sans bornes, et les sermens les plus doux. Les brumes du passé disparaissent sans retour devant les purs rayons qui jaillissent de leurs cœurs transformés.

Telle est cette histoire remplie à la fois de curiosité et d'émotion. Cela est vrai, naïf, pris sur le fait, d'un pathétique doux quoique très attendrissant, d'une logique simple, naturelle et facile. L'invention se confond presque avec la réalité, elle n'en diffère que par la noblesse idéale des caractères et la perfection des types. — D'abord, c'est le tribut obligé au dépit des illusions perdues, le sacrifice nécessaire aux jeunes instincts; ce sont aussi l'involontaire séduction des yeux et le premier enchantement des sens. Puis une réaction insensible s'opère au spectacle de la vraie grandeur et de la vraie beauté. Avec la voix du devoir qui se fait entendre, un sentiment nouveau et irrésistible pénètre dans le cœur jusque-là si prévenu. Ce que le récit d'une noble vie a commencé de faire, un portrait flatteur l'augmente, l'action incessante d'une bonté et d'une générosité à toute épreuve l'achèvent. Enfin, à l'aide d'une gradation parfaite et légitime des sentimens, l'aversion, changée en amour même très ardent, n'a rien qui choque l'esprit, et le triomphe de ce dernier sentiment, après tant de luttes, de contrariétés, de souffrances, satisfait à la fois le cœur et la raison. — Il y a beaucoup de naïveté et de fraîcheur dans la rencontre de Lindorf et de Caroline au château, dans leur première entrevue après l'alarme produite par le cheval qui s'est effrayé, dans les scènes du jardin et du pavillon qui viennent ensuite. C'est bien ainsi, sauf le renchérissement obligé de couleur romanesque, que les choses doivent se passer dans la vie réelle. D'autre part, rien de plus pathétique que l'égarement profond de Walstein pendant la maladie de Caroline, égarement où l'admiration passionnée, la douleur, le regret se mêlent et dominent tour à tour. Rien de plus touchant que la gratitude souriante de Caroline au moment où elle renaît

à la vie, gratitude pareille à celle de l'enfant qui s'éveille sous le regard maternel, et qui deviendra par suite le principe le plus certain d'un durable amour. La scène de la chambre, à Berlin, est aussi d'une invention originale, d'un effet piquant et légèrement dramatique. Comme épisode, les champêtres amours de Justin et de Louise, la patriarcale figure du bonhomme Johannes, incidentent heureusement la perspective, et se jouent gaiement à travers le drame.

Malheureusement, ici tout comme chez quelques autres femmes d'un talent même plus avéré, on chercherait vainement quelque trace, quelque ombre de style. Mme de Montolieu en offre moins encore que Mme Cottin, et l'on peut justement regretter que cette admirable donnée de *Caroline* n'ait point été traitée par un de ces habiles ciseleurs, par un de ces fins joailliers, dont la sertissure nonpareille donne seule à la matière tout son prix. C'est un fait maintes fois observé que les femmes auteurs, dans leurs œuvres d'art, pèchent communément par le sentiment de la forme chez elles indigent ou mal dirigé. Elles dessinent plus qu'elles ne colorent, et colorent plus qu'elles ne sculptent en vif relief. Si l'on sort du temps présent qui, sous ce dernier rapport, s'est fort enrichi, on rencontre deux ou trois talens au plus dignes d'être exceptés de la règle : l'auteur de *Delphine*, celui de *Valérie*, peut-être celui d'*Adèle de Sénange*, et encore..... Il a fallu l'avénement de quelques œuvres récentes pour consacrer chez les femmes la toute-puissance de la faculté plastique, pour introduire dans leur domaine privé cette poésie de l'expression, ce coloris de détail, cette fraîcheur et cette magnificence de paysage que nous avons tous admirés. — Du moins tels de ces peintres ingénieux et délicats ont su se passer de l'inimitable instrument du style autant qu'on puisse s'en passer. Elles y ont suppléé de leur mieux, l'une par le pathétique d'action, celle-ci par l'inquisitive finesse d'analyse, cette autre par la vérité scrupuleuse du trait, toutes par la connaissance sûre et plus ou moins approfondie du cœur humain. Si, en raison de ce qui leur manque, on ne peut les relire avec un attrait toujours vif et toujours nouveau, on se surprend encore de loin en loin à les aimer et à les revoir.

Mme de Montolieu n'a cessé de produire durant toute sa vie et jusqu'à un âge extrêmement avancé. Vers la fin de la restauration, elle menait encore avec une ardeur infatigable cette espèce de train littéraire dans son château de Bruyer, près Lausanne, où elle résidait depuis long-temps. Elle a ainsi écrit ou publié une multitude d'ouvrages dont la seule énumération emplirait une page entière. Nous

n'en dirons rien, cependant; nous n'en éveillerons pas même les titres, qui dorment pêle-mêle et fort discrètement dans les catalogues obscurs des libraires du quai. Pour nous, comme pour bien d'autres, Mme de Montolieu gît complètement dans cet opuscule de quelques centaines de pages intitulé *Caroline de Lichtfield*. C'est là le cadre au bas duquel s'épelleront toujours lisiblement les lettres de son nom; c'est aussi l'écu qui seul témoignera de son blason et de sa devise littéraires. Ce simple et touchant récit suffit à classer Mme de Montolieu dans la tribu honorée des romanciers de la France; il lui assure une case et un rayon dans cette bibliothèque d'élite ouverte aux annales de nos conteurs. Les mille autres produits écoulés de sa plume ne sauraient ajouter une parcelle de plus à ce droit. Toutes ces figures travesties ou calquées nous représentent comme une cohue indistincte de comparses et de dames d'atours. Elles semblent n'être venues au monde que pour servir d'escorte et de suite à la créature noblement charmante dont nous avons tenté faiblement de reproduire les traits.

DESSALLES-RÉGIS.

LES FUEROS

DES

PROVINCES BASQUES.[1]

Je causais un jour avec le curé d'Hernani, don Augustin Iturriaga, homme de sens et d'instruction, des immunités des trois provinces basques, le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava, auxquelles ces immunités ont valu le nom de *provinces exemptes*. Je recueillis dans cette causerie des renseignemens qui me firent comprendre l'héroïque résistance opposée par les Basques aux armées de la reine.

« La *Hermandad* de la province de Guipuzcoa, dit le livre des *fueros*, est une très ancienne fédération formée à perpétuité entre les conseils municipaux de tous ses habitans, dans le but d'aviser aux mesures les plus propres

(1) Nous tirons cet article d'une correspondance inédite qui doit être publiée incessamment chez l'éditeur Gosselin, sous le titre de *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile.* L'auteur, qui a visité la Péninsule durant les années 1838, 1839 et 1840, a pu recueillir plus d'une observation curieuse sur la crise politique et sociale que traversent nos voisins. Au moment où Espartero vient de supprimer les *fueros* des provinces basques, on nelira pas sans intérêt les details que donne M. Dembowski sur ces antiques institutions, dont il a pu étudier sur les lieux le singulier mécanisme.

à assurer le service du roi, aussi bien que celui de la république, et enfin de veiller au maintien de tous les priviléges, exemptions et libertés provinciales. »

Cette véritable fédération républicaine se compose d'environ une centaine de villes et bourgades, qui ne reconnaissent aucune capitale; les dix-huit plus importantes ont cependant le droit de devenir, à tour de rôle, le siége de la junte générale. Cette junte se compose de soixante-dix *procuradores,* mandataires, que préside un *corregidor* nommé par le roi, qui confère ordinaire ment cet emploi à un magistrat de l'audience de Pampelune et de Valladolid. Si le corregidor est absent ou malade, la présidence de la junte appartient de droit à l'alcade de la ville ou bourgade où elle est rassemblée. On a vu tout récemment l'alcade de Sestona, pauvre serrurier sans fortune, présider l'assemblée où siégeaient le comte de Monteron, le duc de Grenade et les plus riches propriétaires du Guipuzcoa. Le corregidor ne peut prendre part en aucune façon aux débats de la junte, à moins qu'elle n'empiète sur la prérogative royale; alors il prend ses réserves et proteste contre ses arrêtés; à cela seul se borne son rôle politique. La déférence de la couronne envers la province est telle que, s'il arrivait au corregidor de parapher un acte de la junte qui serait plus tard reconnu entaché de quelque illégalité, et que la province vînt à être condamnée à une amende, c'est lui seul qui en serait passible. Le corregidor est changé tous les six ans, et, chose digne de remarque, parce qu'elle prouve jusqu'à quel point le Guipuzcoa est indépendant de la couronne, d'après le *fuero,* le roi n'a le droit d'y envoyer un nouveau corregidor que sur la demande formelle qui lui en est faite par la province. Seulement, par égard pour la royauté, depuis un temps immémorial, il est d'usage que le corregidor sortant sollicite lui-même du roi un successeur, ou bien, si la province y consent, une nouvelle nomination en sa propre faveur.

La junte se renouvelle complètement chaque année; ses séances, qui sont secrètes, s'ouvrent le 6 mai et ne durent que onze jours. Avant de se séparer, la junte fait publier un compte-rendu de ses séances, et nomme une *deputacion de gobierno* composée de sept membres choisis dans son sein, laquelle exerce le pouvoir exécutif jusqu'à la réunion d'une junte nouvelle. Le premier membre élu prend le titre de *primer deputado;* on pourrait bien l'appeler le président de la petite république. Anciennement, son emploi était tout-à-fait honorifique; maintenant, on lui alloue une pension de trois mille piécettes à titre de frais de représentation. Le premier député réside trois mois à Azpeitia, trois à Azcoitia, trois à Tolosa, et trois à Saint-Sébastien. Il a le pouvoir d'appeler autour de lui les six autres membres de la *deputacion de gobierno,* et, lorsque les circonstances l'exigent, il convoque de sa propre autorité une junte extraordinaire de tous les *procuradores,* sans avoir besoin de l'autorisation de Madrid ni de celle du corregidor, auquel il donne purement et simplement avis de la résolution par lui prise.

La nomination des *procuradores* appartient aux *ayuntamientos generales,* grandes assemblées municipales convoquées au son du fifre et du tambourin,

où siége tout habitant, pourvu qu'il possède un immeuble quelconque et qu'il soit noble (1). Cette dernière condition, qui partout ailleurs semblerait indiquer une exclusion au profit d'une classe privilégiée, n'est ici à charge à personne. Tout habitant du Guipuzcoa qui peut prouver que sa famille est originaire de la province, est noble par cela seul. Il n'y a que les issus d'étrangers qui ne soient pas nobles, et chaque indigène peut se draper dans son hidalgie séculaire, depuis le joueur de fifre et de tambourin, depuis l'organiste, l'alguazil et le barbier, jusqu'aux individus les plus haut placés sous le rapport de la fortune. En mère affectueuse, la petite république guipuzcoane a traité avec un égal amour tous ses enfans, sauf les avocats cependant, auxquels la loi non-seulement a refusé l'honneur de pouvoir siéger comme *procuradores* dans la junte générale, mais a défendu même de pouvoir se rendre dans l'endroit où elle se trouve réunie, sous peine d'expulsion immédiate et de cinq mille maravédis d'amende. Telle est enfin la peur que l'esprit de chicane du barreau inspire aux Basques, que tout avocat domicilié dans la ville où réside la junte, convaincu d'avoir eu des rapports avec un *procurador* pendant la session, peut en être expulsé par l'alcade pour tout le temps de la session. En Biscaye, ce ne sont pas les avocats, mais les prêtres, qui sont frappés d'incapacité politique, et ne peuvent être élus *procuradores*.

Les communes admettent quelquefois des individus étrangers au pays à faire leurs preuves de noblesse. A cet effet, l'*ayuntamiento* de la bourgade où l'étranger demande à fixer son séjour, envoie deux de ses membres dans le lieu de naissance du pétitionnaire, avec mission d'ouvrir une enquête sur son hidalgie. Au retour de ces envoyés, l'*ayuntamiento* se constitue en cour héraldique, et, pièces en main, accorde ou refuse les lettres de grande naturalisation qui lui sont demandées. L'étranger, une fois naturalisé, peut aspirer à devenir membre de l'*ayuntamiento*, et même député à la junte, pourvu toutefois qu'il ne soit pas Français, car le *fuero* dit formellement : « Tout originaire Français sera exclu des *ayuntamientos* et de tout emploi de la république. »

Les *procuradores* portent l'habit à la française et l'épée, qu'ils déposent en entrant dans la salle des séances. Une loi somptuaire leur défend toute broderie en or ou en argent sur leur uniforme, et les militaires eux-mêmes, qui se trouvent être *procuradores*, sont obligés de se présenter en tenue civile.

Le pouvoir judiciaire est exercé soit par le corregidor, assisté de quatre juges nommés par la province, soit par les alcades des villages, au choix des parties plaidantes, qui peuvent interjeter appel des jugemens rendus contre elles devant la haute *audiencia* de Valladolid, et en dernier lieu avoir recours à la salle des *mil y quinientos* de Madrid, ainsi nommée parce qu'avant qu'une cause y soit plaidée, il faut que les parties déposent 1,500 bons dou-

(1) Dans la Biscaye, la loi exige qu'on possède une *foguera*, un foyer, un feu ; en d'autres termes, que l'*hidalgo* ne couche pas à la belle étoile.

blons pour faire face aux frais de la procédure. Quant à la législation, elle est la même que celle qui régit la Castille.

Le personnel administratif de chaque commune se compose d'un alcade, de deux lieutenans, d'un notaire secrétaire et d'un alguazil; sauf ce dernier, leurs fonctions sont gratuites. L'alcade réunit en sa personne les pouvoirs administratif et judiciaire en première instance. Une des obligations de l'alcade est de convoquer et de passer en revue, une fois par an, l'*alarde* de sa commune : c'est la réunion de tous les jeunes gens de la bourgade en état de porter les armes. L'*alarde* est commandé en chef par l'alcade et ses deux lieutenans, et chacune des compagnies qui en composent l'effectif se trouve placée sous les ordres d'un des membres de la municipalité; l'honneur de porter l'étendard de la commune appartient à l'alcade sortant. Ordinairement, l'*alarde* est convoqué le jour de la fête du village, et tout député à la junte générale est tenu de fournir une preuve écrite constatant que l'*alarde* a été bien et dûment réuni dans la commune qu'il représente.

L'alcade rend compte, devant l'*ayuntamiento* général de sa commune, de la gestion des deniers publics. Si l'on fait quelques épargnes dans l'année, il est rare qu'une partie ne soit pas employée en quelque acte de réjouissance publique. Dans l'*ayuntamiento* général tenu la Saint-Jean de l'année 1840, à Hernani, sur la demande des hidalgos laboureurs, les épargnes servirent à l'achat de quelques barriques de vin navarrais, de fromage de Hollande et d'excellent pain de maïs (sorte de galette cuite entre deux plaques de fer rougies au feu), avec quoi l'on dîna sur la place de la commune.

A l'instar des *procuradores*, les curés des villages sont nommés par les *ayuntamientos* généraux. Dans quelques localités cependant, comme à Oyarzun, tous les habitans, même les *pordioseros*, mendians, prennent part à l'élection du pasteur de la commune. Le *fuero* établit qu'aucun prêtre ne peut aspirer à devenir curé d'un village, s'il n'est en état de prouver qu'il en est originaire. La dîme sert à l'entretien du clergé.

Pour ce qui touche la juridiction ecclésiastique, le Guipuzcoa dépend de l'évêque navarrais de Pampelune; l'Alava et la Biscaye relèvent de l'évêque espagnol de Calahorra. Sans doute, en décrétant cette mesure, les rois d'Espagne pensèrent qu'il serait trop dangereux pour eux de constituer un clergé indépendant dans ces provinces déjà si indépendantes. C'est évidemment dans cette crainte qu'ils ne voulurent jamais consentir à ce qu'aucun siége épiscopal fût érigé dans le pays basque.

Le Guipuzcoa pourvoit à l'entretien de ses routes et aux frais de l'administration centrale, au moyen du revenu des barrières et de l'octroi établi aux portes des villages. Parmi les droits qui frappent l'introduction de certains objets de consommation, il est au moins curieux d'observer que celui qui pèse sur la viande tourne en partie au profit des enfans trouvés, tellement nombreux dans ce pays, que les hospices ne suffisent pas à les recueillir. Pour peu qu'une famille soit aisée, il est rare qu'elle n'ait point été dans le cas de

donner asile à l'une de ces innocentes créatures. Souvent il arrive au bon villageois d'être réveillé en sursaut par un tapage d'enfer qu'on fait à sa porte. Croyant recevoir quelque important message, le bonhomme s'empresse de descendre dans la rue; mais, au lieu du messager, qui a pris la clé des champs, il ne trouve qu'un pauvre nouveau-né, auquel il n'a pas le courage de refuser un abri.

Les priviléges du Guipuzcoa se divisent en deux classes, les *costumbres* et les *fueros*. Les *costumbres* sont, ainsi que l'indique le mot, d'anciennes coutumes antérieures à la réunion des provinces basques à la couronne de Castille. Les *fueros* sont les graces qu'octroyèrent les rois d'Espagne à ces provinces, pour les récompenser des services qu'elles rendirent à la monarchie pendant les longues guerres soutenues par eux soit contre les Maures, soit contre les rois de France, soit enfin contre leurs propres sujets rebelles.

Parmi les *fueros*, il en est un dont les Guipuzcoans tirent une grande vanité; c'est celui par lequel don Enrique IV accorda, en 1466, le titre de très noble et de très loyale à leur province; ils en sont si fiers, qu'il n'y a pas de petite bourgade qui, dans tous ses actes publics, ne se dise *la muy noble y muy leal villa* de.....

Il est fort difficile de reconnaître quelle immunité peut s'appeler *costumbre* et à quelle autre convient le nom de *fuero:* car si, d'une part, les habitans prétendent que toutes leurs immunités sont antérieures à la réunion de leur province à la monarchie espagnole, d'autre part, on voit les écrivains espagnols se creuser la tête pour prouver qu'elles furent toutes octroyées par les rois, ce qui impliquerait, à leur sens, le pouvoir de les révoquer. Quoi qu'il en soit, voici les priviléges dont jouit le Guipuzcoa depuis un temps immémorial : — Liberté absolue de commerce à l'intérieur comme à l'extérieur de la province; exemption complète de toute espèce d'impôt foncier ou autre, à l'exception pourtant de l'*alcabala,* léger tribut payé à la couronne, qui monte à peine à 42,000 réaux, en signe de vasselage, sur l'introduction des vins étrangers et sur la vente des fers de la province (dans quelques cas extraordinaires, et à la demande qui lui en est faite par la couronne, la province lui accorde aussi une somme d'argent à titre de *donativo,* don); — la libre vente du sel et du tabac; point d'impôt du timbre, point de droit sur les contrats ni sur les successions; enfin exemption de tout service militaire forcé. En cas de guerre cependant, tous les Guipuzcoans doivent courir aux armes, mais uniquement pour la défense de leur sol, et la province seule a le droit de nommer le *coronel* ou général en chef de la milice provinciale. La province nomme en outre les notaires et l'alcade de *sacas,* magistrat chargé de surveiller à la frontière de Béhobie l'exportation de l'argent.

La couronne a promis de ne faire bâtir aucun fort, ville ou village dans le Guipuzcoa sans le consentement de la junte, et de ne placer jamais dans cette province aucun employé espagnol, si ce n'est pour le service de la poste aux lettres, dont la couronne a le monopole.

Les *fueros* établissent l'inviolabilité de la personne du débiteur, dont la maison, les armes et les chevaux, ne peuvent jamais être compris dans la mise en séquestre de ses biens.

Il est dit enfin, au titre XXIX des *fueros* de la province : « Le respect dû aux *fueros* est tel que, si jamais un ministre de la justice ou tout autre personnage, quelque puissant qu'il soit, ose les enfreindre, chaque Guipuzcoan aura le droit, non-seulement de lui résister, mais de le tuer. »

Les armes du Guipuzcoa portent trois arbres qui surgissent du milieu des vagues de la mer; un roi assis sur son trône et appuyant sa main droite sur le pommeau de son épée, dont la pointe s'enfonce dans le sol; enfin les douze canons pris par les Guipuzcoans sur les Français, lors de la mémorable victoire d'Elizondo (1512).

J'ai cru devoir m'étendre sur les *fueros* du Guipuzcoa, pour éviter d'inutiles redites en parlant de la Biscaye et de l'Alava, car les *fueros* dont jouissent ces deux provinces sont à peu de choses près les mêmes que ceux du Guipuzcoa.

L'organisation politique de la *très noble et très loyale seigneurie* de Biscaye est beaucoup plus compliquée que celle du Guipuzcoa. Elle se compose de deux assemblées : l'une extraordinaire, connue sous le nom de *merindad;* l'autre ordinaire, appelée *junta general.* A cette dernière est dévolue la nomination des membres du *regimiento*, échevinage présidé par le corregidor royal, aussi bien que l'élection des deux députés qui, en concours avec le même corregidor, forment la *deputacion de gobierno.*

D'après ses *fueros,* la seigneurie de Biscaye a le droit de se réunir en junte générale tous les deux ans, sous l'arbre de Guernica, qui s'élève à une très petite distance du village de ce nom. C'est sous cet arbre que, la tête découverte et debout, les cent huit *procuradores* de la Biscaye prêtent devant les membres du *regimiento*, assis sur des siéges de pierre, le serment de garder les *fueros* et de respecter les droits du seigneur; car, en Biscaye, on n'appelle pas autrement le roi d'Espagne. Les *procuradores* passent ensuite dans la chapelle de Notre-Dame de la Antigua, et ouvrent la session sous la présidence de la *deputacion de gobierno.* Les séances se tiennent à portes ouvertes, et l'entrée de la chapelle est libre à tout le monde. La galerie destinée au public est décorée des portraits des vingt-six anciens seigneurs de la Biscaye, à partir de Lopez, surnommé le Corsaire-Rouge (848), jusqu'à l'infant don Juan Ier, qui, en montant sur le trône de Castille, incorpora la Biscaye à la monarchie. Les fauteuils des trois présidens sont placés au pied de l'autel; tout autour de la nef sont disposés en fer à cheval trois rangs de banquettes, dont le plus bas est réservé aux *padres de la provincia* (pères de la province), nom par lequel on désigne les anciens députés, auxquels il n'est accordé, dans les délibérations de la junte, qu'une voix consultative. Les archives de la seigneurie sont conservées dans la sacristie de la chapelle; le grand sceau y est également déposé, et le corregidor est obligé de le livrer aux dé-

putés, dans l'espace de vingt-quatre heures, chaque fois que la demande lui en est faite. Les débats de la junte ont lieu indistinctement, soit en basque, soit en espagnol. Deux choses importantes sont à observer en Biscaye : la seigneurie ne paie aucun impôt, pas même l'*alcabala* au seigneur, auquel elle est libre d'accorder ou de refuser le *donativo*, quand la demande lui en est faite par l'entremise du corregidor. Sauf un petit nombre de localités, tous les habitans de chaque commune prennent part à l'élection de ses deux *procuradores* à la junte, ainsi qu'à celle des curés, également élus à la simple majorité des suffrages. C'est, on le voit, la démocratie pure qui règne en Biscaye.

L'autre assemblée, connue sous le nom de *merindad*, est composée des envoyés extraordinaires de toutes les communes de la seigneurie. Convoquée en cas d'urgence par le *regimiento,* elle s'assemble d'abord à Begona, dans la sacristie de l'église de Sainte-Marie, puis se transporte à Bilbao, où, sous la présidence du corregidor et des deux députés, elle avise aux affaires qui ont déterminé sa convocation. Les arrêtés de la *merindad* ont autant de valeur que ceux de la junte générale de Guernica, à laquelle sont cependant réservées certaines attributions, qui font d'elle une véritable représentation souveraine. Le *regimiento* de la province est nommé par elle tous les deux ans. A cet effet, les *procuradores* se séparent en deux bans, appelé l'un *onazino,* l'autre *gamboino*, dénominations empruntées aux guerres civiles qui désolèrent jadis la Biscaye. C'était sous le règne de Jean Ier; on se battit dans les champs d'Uribarrigamboa long-temps et avec acharnement ; la question était grave : il s'agissait de savoir si certain cierge colossal, qui devait figurer dans une procession, serait porté avec les mains ou sur les épaules, par les députés de la fédération basque.

Dans chaque ban on tire au sort trois électeurs. Chacun de ces électeurs propose un certain nombre de candidats de son ban, parmi lesquels sont choisis au sort deux députés, six *regidores,* deux syndics et deux secrétaires. Ces mêmes électeurs nomment ensuite six *regidores,* qu'on appelle *regidores electos,* et qui, dans la réunion du *regimiento,* passent avant les six *regidores* tirés au sort. Le *regimiento,* ainsi composé de dix-huit membres, s'assemble régulièrement une fois par an à Bilbao, et se réunit extraordinairement toutes les fois que la *deputacion de gobierno* le juge convenable.

La *deputacion de gobierno* est le pouvoir exécutif de la province. Elle se compose des deux députés membres du *regimiento,* et du corregidor qui la préside. A elle appartiennent le contrôle politique des actes du corregidor envoyé de Madrid, toutes les mesures administratives, militaires, judiciaires. Elle s'occupe du recouvrement des impôts décrétés par la junte de Guernica, à laquelle elle soumet plus tard un compte rendu imprimé de tous les actes de son administration. En cas de guerre, elle règle d'elle-même tout ce qui se rapporte à la défense du pays; elle décide en première instance sur les preuves de noblesse et de pureté de sang à fournir par tous les individus de la mo-

narchie qui désirent établir leur domicile en Biscaye; enfin, elle veille à ce que les mesures que le corregidor croit devoir prendre en sa qualité d'envoyé royal soient en harmonie avec les *fueros* de la province. Observez, à ce sujet, que toute garantie est donnée à la province, car, les décisions de la députation se prenant à la majorité des voix, si le corregidor proposait l'adoption de quelque mesure nuisible au pays, il aurait inévitablement contre lui les voix des deux députés. D'ailleurs les *fueros,* prévoyant la possibilité de quelque abus de pouvoir de la part du corregidor, disent formellement au titre Ier : « Toute ordonnance rendue contre les libertés de la province *sera enregistrée, mais non exécutée* (*obedézcase y no se cumpla*). » Par contre, le corregidor est obligé de donner sa signature à tous les actes que les deux députés croient devoir prendre sous leur propre responsabilité, pour le bien de la seigneurie.

Chaque bourgade, ou, pour me servir d'un terme consacré dans les *fueros,* chaque république de la Biscaye s'administre intérieurement de la manière la plus indépendante du corps général. Elle n'est tenue que pour la forme à présenter un compte rendu de son administration au corregidor ou à son lieutenant résidant à Guernica, lorsque ceux-ci entreprennent la tournée de la seigneurie.

Tout Biscayen est noble par le seul fait de son origine biscayenne, et le *fuero* désigne cette aptitude par les mots : *Todo Biscayo de Biscaya es noble.* Exempt de toute conscription, le Biscayen ne peut être forcé de se battre au-delà du territoire de sa province, dont les limites, d'après les *fueros,* sont l'Océan et un arbre appelé *el arbol malato*, qui s'élève près du village de Lujaondo.

Il y a deux législations en Biscaye : celle de Castille qui régit les villes, et qui est la législation générale du royaume, et celle de la *terra llana* ou campagnes, lesquelles jouissent d'une juridiction toute spéciale et aussi ancienne que la province. La cause de cette différence est que le sol occupé par les villes est considéré comme relevant de la couronne d'Espagne, tandis que les campagnes sont censées en être entièrement indépendantes. On peut citer comme un trait caractéristique de cette différence la faculté qu'a tout père de famille dans la *terra llana* de faire entière donation de ses biens à l'un de ses enfans, frappant d'exclusion tous les autres, à chacun desquels il est cependant tenu de laisser *un arbol el mas cabecero, una teja y dos reales de plata;* un arbre des plus hauts, une tuile et dix sous en argent. Dans les villages, au contraire, le père ne peut disposer que du tiers et du cinquième de ses biens, ainsi que cela se pratique dans tout le reste de la monarchie. Une autre particularité curieuse est celle relative aux meurtriers, qui, dans la *terra llana,* ne peuvent être poursuivis comme assassins, pourvu que les parens de la victime leur accordent leur pardon. Ce *fuero* est connu sous le nom de *perdon de los parientes del muerto.*

Au commencement de chaque nouveau règne, les rois d'Espagne sont tenus, en leur qualité de seigneurs de Biscaye, de se présenter sous l'arbre

de Guernica pour y prêter serment aux *fueros* de la seigneurie; mais ordinairement ils se bornent à les confirmer par cédule royale.

Aucun Biscayen ne peut être distrait des juges de sa province, si ce n'est pour paraître devant le grand-juge de Biscaye résidant à Valladolid, qui siége tous les jeudis de l'année. Enfin, telle est la considération dont les Biscayens furent toujours l'objet de la part des rois d'Espagne, que, lorsque la torture et la bastonnade comptaient parmi les peines criminelles, ces châtimens ne pouvaient sous aucun prétexte être infligés à aucun habitant de la seigneurie. Voici en quels termes, fort honorables pour les Biscayens, s'exprime à ce sujet Ferdinand VI dans sa cédule de 1754 : « Vu que les Biscayens préfèrent la mort au déshonneur, j'ordonne qu'on ne puisse les condamner à aucune des peines qui ne peuvent être infligées aux *hidalgos*. Les juges pourront augmenter la durée de l'emprisonnement ou le montant des amendes pour satisfaire à la vindicte publique, mais ils auront toujours soin d'observer que la qualité de la peine portée contre les Biscayens ne puisse offenser ou léser le point d'honneur de vassaux aussi nobles et loyaux. »

Les armes de la seigneurie de Biscaye portent d'argent, à l'arbre de Guernica, avec deux loups de sable dévorant chacun un agneau. D'après les chroniqueurs, don Lopez, premier comte de Biscaye, ayant rêvé, la veille du combat d'Arrigoriaga, de deux loups dévorant des agneaux au pied de l'arbre de Guernica, aurait fait peindre sur son bouclier le rêve qui avait précédé sa victoire; de là l'origine de l'écusson de Biscaye. Saint Ignace de Loyola est le patron de la seigneurie; il fut proclamé tel à l'unanimité dans la junte générale tenue à Guernica en 1680, sur les preuves fournies par le père don Gabriel Henao, que le fondateur de l'ordre des jésuites était fils d'une Biscayenne. Le jour de la fête du saint, chaque nouveau *regimiento*, réuni dans la basilique de Santiago-de-Bilbao, prête, après une messe solennelle, entre les mains du célébrant, le serment de conserver à tout jamais intacts les *fueros* de la seigneurie.

Enfin la junte générale de la très noble et très loyale province de l'Alava se réunit deux fois chaque année : la première au mois de mai, dans le couvent de Saint-François de Vittoria; la seconde en septembre, dans une bourgade quelconque de la contrée. Les deux sessions sont également secrètes. Le pouvoir exécutif est exercé en commun par le corregidor royal et par le député général élu chaque année par la junte de Vittoria. Tant qu'il est en fonctions, le député a le grade de maréchal-de-camp. La nomination des alcades appartient aux *ayuntamientos* généraux; dans quelques localités, cependant, c'est l'alcade sortant qui nomme son successeur. Les *procuradores* à la junte et les curés des villages sont élus de même par les *ayuntamientos* généraux des trente-six *hermandades*, confréries composant la grande *hermandad* alavaise. Anciennement, ces confréries tenaient leurs juntes dans la fameuse plaine d'Arriaga, et, au dire des chroniqueurs, les femmes des hidalgos avaient droit de vote à l'égal de leurs nobles maris. Les armes de l'Alava

portent un château à tourelles, des créneaux duquel sort un bras armé qui paraît menacer ciel et terre. Les armes de la fédération des *trois sœurs basques* (c'est ainsi que se qualifient entre elles les trois provinces du Guipuzcoa, de la Biscaye et de l'Alava), portent trois mains entrelacées avec ces mots : *Irurac bat*, les trois une. On pourrait dire que les *trois sœurs basques* forment une famille étrangère dans la grande famille espagnole. Langues, mœurs, traditions, institutions, tout contribue à cette différence, à cet isolement. Les denrées, les produits manufacturés des Basques sont considérés comme de provenance étrangère et paient un droit sur la ligne de l'Èbre, avant de passer en Castille; enfin il est interdit à ces provinces d'avoir aucun commerce direct avec les colonies espagnoles.

Si on voulait savoir comment il se fait qu'un pays où l'esprit d'indépendance et de liberté paraît inné ait embrassé avec tant d'enthousiasme la cause de don Carlos, il faudrait jeter un coup d'œil sur le passé historique de ces provinces. Le Guipuzcoa, l'Alava et la Biscaye faisaient partie du royaume de Navarre, lorsqu'en 1200 don Alonzo VIII, profitant de l'absence de don Sancho le Fort, roi de Pampelune, qui se trouvait dans le Maroc, envahit l'Alava, et mit le siége devant Vittoria. Alors les communes alavaises, soit qu'elles redoutassent d'être conquises, soit qu'elles jugeassent qu'il était pour elles plus convenable de faire cause commune avec les rois de Castille que de soutenir ceux de Navarre, se livrèrent spontanément à don Alonzo. « Le roi se trouvait à Burgos, dit l'historien Mariana, lorsque les ambassadeurs de cette partie de Cantabrie, qu'on appelle Alava, vinrent le trouver et lui firent hommage de cette terre, qui jusqu'alors était restée libre et indépendante, sans reconnaître d'autres lois que ses propres *fueros*...... Réunies ensuite dans la plaine d'Arriaga, les communes alavaises jurèrent obéissance au roi en personne, plaçant de leur libre et pleine volonté sous sa sauvegarde les antiques libertés de leur patrie. »

Le Guipuzcoa et la Biscaye ayant suivi l'exemple qui leur avait été donné par l'Alava, les trois provinces basques s'incorporèrent de leur plein gré à la Castille, sous la condition cependant que tous leurs *fueros* et immunités leur seraient perpétuellement conservés. Henri III, Jean II, Henri IV, les rois catholiques, doña Juana la Folle, prêtèrent successivement serment à ces *fueros*, et même les augmentèrent. Lors de l'insurrection des communes de la Castille, ces provinces, sollicitées par les insurgés de faire cause commune avec eux, s'y refusèrent et se maintinrent fidèles à l'empereur Charles V, qui, voulant reconnaître leur loyauté, confirma, lui aussi, leurs *fueros*, et leur permit en outre de les faire imprimer. Philippe II imita son père, te tous les rois d'Espagne en firent autant après lui. Il en est tout naturellement résulté dans les provinces basques un véritable attachement à la royauté, outre la naissance d'un sentiment instinctif qui les avertit que l'absolutisme, en Espagne, est le plus ferme soutien de leurs libertés. Aussi, lorsqu'en 1820 les constitutionnels exigèrent que les trois provinces prêtassent serment à la con-

stitution, elles n'y consentirent qu'en déclarant céder à la force et en faisant des protestations et des réserves. La restauration absolutiste de 1823 fut saluée par leurs acclamations unanimes, et, plus tard, la mort de Ferdinand VII fut considérée comme une véritable calamité pour la patrie basque. A Saint-Sébastien, dans la cérémonie funèbre qui eut lieu pour la mort du roi, le cénotaphe royal portait une inscription où Ferdinand était qualifié *el defensor el mas firme de los fueros*. Effectivement Ferdinand défendit sans cesse ces provinces contre ses propres ministres, qui voulaient à toute force altérer leur ancienne constitution.

Était-ce, de la part du roi, un acte de reconnaissance pour l'énergique défense qu'elles avaient opposée à l'invasion française? Ce qu'on sait du caractère de Ferdinand rend peu croyable cette opinion, et il est plus raisonnable de penser qu'il n'agissait de la sorte que pour empêcher que les provinces basques, se voyant maltraitées, ne fissent cause commune avec les libéraux espagnols.

Après la mort de Ferdinand, le manifeste de Zea Bermudez, qui annonçait a continuation du *statu quo*, « sauf toutefois les réformes administratives réclamées par la situation du royaume, » suffit pour jeter l'alarme dans le pays basque. Allant au-devant des évènemens, le clergé surtout sentit que la réforme administrative amènerait tôt ou tard une réforme politique empreinte des idées de la révolution française, et qu'alors c'en serait fait de l'influence qu'il exerçait depuis un temps immémorial dans ces provinces, influence devenue immense, tant par l'esprit profondément religieux des habitans, que par le nombreux personnel de ce même clergé. Il n'y a pas un seul village basque, si peu important qu'on le veuille supposer, qui ne soit desservi par un nombre d'ecclésiastiques triple de ce que comporteraient les besoins spirituels de la paroisse. Ainsi chaque curé se trouve être un puissant abbé, ayant sous ses ordres quatre, six, huit, souvent même douze autres ecclésiasiques, tous natifs de la bourgade qu'ils administrent, et tous également élus par le suffrage populaire. Unis par les liens de l'intérêt personnel aux nombreux couvens (il y en avait dans la moindre bourgade), ces prêtres formaient, avec les moines et les familles les plus riches de leur commune, une sorte d'aristocratie villageoise toute-puissante. Se voyant menacés, les uns dans leur influence, les autres dans leur existence même, et, en outre, les masses pressentant que la liberté nouvelle imposée par les constitutionnels ne pourrait jamais égaler celle dont elles jouissaient déjà, tout le pays s'émut. De là cette insurrection presque unanime, parce que les intérêts du pauvre paysan s'y trouvaient engagés à l'égal de ceux des prêtres, des moines, du gentilhomme influent, à l'égal enfin de ceux de la nombreuse phalange des contrebandiers, accoutumés à voir dans ces provinces une sorte de terrain neutre qui leur offrait des facilités de tout genre pour un commerce lucratif avec les Castilles. Les propriétaires des mines de fer et les commerçans de Bilbao et de Saint-Sébastien furent les seuls opposans: ceux-ci pour obtenir l'ouverture des ports

de ces villes aux arrivages des colonies, ceux-là dans l'espoir de voir reculée jusqu'aux Pyrénées une frontière fiscale qui gênait la vente de leurs fers. Les uns et les autres, enfin, croyant la source de leur richesse mieux garantie par la constitution que par les *fueros,* prirent parti pour les *christinos.*

Je finis en rappelant le refrain de la chanson de guerre des bandes du curé Gorostidi, insurgées contre le régime constitutionnel en 1823. Les libéraux appelaient les insurgés basques des larrons; ceux-ci leur répondaient :

Somos voluntarios,
No somos ladrones;
Somos defensores
De la religion.

Fuera la milicia, si,
Viva la nacion!
Y muera eternamente
La constitucion.

« Nous sommes des *volontaires,* — et non des larrons; — nous sommes les défenseurs — de la religion.

« *La garde nationale* à la porte! — vive *la nation!* — et mort à tout jamais — à la constitution! »

Ce mot de *volontaires* opposé à celui de *garde nationale,* ce *vivat* à la nation à côté de cet anathème lancé contre la constitution, enfin la protestation religieuse contenue dans le premier couplet, expliquent à merveille les idées qui animaient les Basques en 1823 et tout récemment encore, car les mêmes intérêts et les mêmes passions se trouvaient en jeu à ces deux époques.

BARON CHARLES DEMBOWSKI.

BULLETIN.

Il n'y a point aujourd'hui, entre les fractions diverses de la grande majorité constitutionnelle du pays et des chambres, de questions de principe qui les séparent et les tiennent nécessairement, à l'égard les unes des autres, dans un état d'isolement hostile. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'accueil fait aux idées de transaction politique mises en avant par l'honorable M. Duvergier de Hauranne. Ces idées n'ont été déclarées par personne impraticables et dangereuses. On a vu les différentes nuances de l'opposition parlementaire leur donner une adhésion motivée. Dans le camp des conservateurs, les uns ont gardé le silence, se donnant ainsi assez habilement le temps de la réflexion; les autres, en engageant quelques escarmouches, ont paru plutôt vouloir prendre une contenance que livrer un combat sérieux; au reste, quelles qu'aient été leurs intentions, ils n'ont en rien entamé le fond des choses.

En effet, dans les mesures proposées aux partis parlementaires comme moyen et comme but d'une grande conciliation, la prudence la plus timorée ne saurait trouver rien de menaçant pour les bases mêmes de notre gouvernement. Adjoindre les capacités, ajouter quelques incompatibilités à celles qui existent déjà, ce n'est, en réalité, que compléter la loi de 1831, et la définition de l'attentat amènera nécessairement une confirmation solennelle des lois de septembre. Mais si ces modifications ne présentent pas de dangers véritables pour les intérêts d'une stabilité intelligente, quand on s'enquiert de leur opportunité, quand on cherche comment et par qui elles pourront être faites, d'autres questions s'élèvent. Il est certain que la première de ces modifications, l'adjonction des capacités, est en ce moment l'objet des préoccupations du cabinet. On pèse les avantages et les inconvéniens de cette conces-

sion; on se demande si on ne risque pas, en y consentant, d'alarmer une partie des conservateurs. D'un autre côté, faut-il laisser à des hommes politiques qui ne sont pas membres du gouvernement l'initiative d'une motion qui semble avoir dans la chambre de belles chances de succès?

Il faut voir quel degré d'insistance MM. Passy et Dufaure mettront à demander une concession qui soit un hommage aux principes dont ils veulent être les représentans. Rien encore n'a été traité directement entre eux et les membres du cabinet. M. Passy est en ce moment auprès de ses électeurs, dont il trouve prudent de bien consulter les sentimens à la veille d'une élection générale. Quant à M. Dufaure, il devient de jour en jour plus probable qu'il préférera aux honneurs du fauteuil l'indépendance de sa situation actuelle, et qu'il aimera mieux rester orateur libre et puissant. Les hommes et les partis sont vis-à-vis les uns des autres dans un état d'observation réciproque, et ce n'est qu'au dernier moment qu'ils se détermineront à affirmer quelque chose.

Nous sommes frappés de la nécessité de réunir, par les moyens et dans le cercle de la constitution, le plus de forces vives, afin d'en faire pour le pays un instrument pour l'accomplissement du bien et une digue contre les maux et les dangers réels dont il faut préserver l'état social. Ce n'est pas trop de l'alliance de toutes les aptitudes et de toutes les influences notables pour lutter contre les extravagantes et coupables passions qui éclatent d'intervalle en intervalle. On nous dénonce les périls qui nous assiégent, et l'on conclut de l'énumération effrayante qu'on en dresse, qu'il n'y a d'autre parti à prendre pour le gouvernement et la société, qu'une immobilité complète dans la situation des hommes et des choses. A notre sens, il en est tout autrement. S'il est des individus, des associations qui tendent à pervertir les esprits par de grossiers sophismes dont les conséquences aboutissent à des crimes, combattez le mal et ses détestables artisans en leur opposant l'animation régulière d'une société qui sent sa force et qui a foi dans ses institutions. C'est moins que jamais le moment de jeter, entre les hommes qui soutiennent au fond la même cause, des germes d'irritation. La vue de l'ennemi commun doit réunir, et non pas isoler.

S'il est vrai, ce que nous saurons bientôt, que des doctrines inouies jusqu'à présent dans l'histoire de nos troubles et de nos débats politiques ont su trouver des représentans, la révélation qui en sera faite au pays doit réunir contre ces pernicieuses folies tous les esprits droits et tous les cœurs honnêtes. Le démocrate le plus convaincu, aussi bien que le conservateur le plus systématique, doit réprouver le *communisme*. Pour le démocrate comme pour le conservateur, le droit de propriété est inviolable, parce qu'il est fondé sur la nature des choses; les formes constitutives de la famille sont saintes et éternelles, parce qu'elles sont l'expression des affections humaines les plus pures et les plus vraies; pour le démocrate comme pour le conservateur, l'assassinat est la violation la plus coupable des lois divines et humaines. S'il y a des es-

prits pervers qui veulent prêcher et pratiquer le contraire de ces vérités immuables, il se formera contre eux, nous n'en doutons pas, une ligue générale pour conjurer l'invasion d'un semblable fléau : il y aura comme une sorte de cordon sanitaire entre cette minorité en délire et tout ce qu'il y a dans les autres partis de probe et de sensé. Il ne sera pas dit que la France ait parcouru à travers les siècles les phases laborieuses et brillantes d'une des plus riches civilisations intellectuelles dont l'histoire puisse offrir le spectacle, pour se laisser opprimer et flétrir par ce que l'ignorance et le crime peuvent enfanter de plus atroce et de plus niais. Non, il s'élèvera de toutes parts, au nom de l'honneur national indigné, un cri assez puissant pour faire reculer les pervers.

Et ce serait une grande faute de ne pas tirer profit de cette heureuse unanimité à protester contre d'inqualifiables excès. Il y a là des germes de force et d'union qu'un gouvernement habile doit féconder. Que ceux qui parlent en son nom aient donc, pour les hommes et les partis dont ils sont obligés de reconnaître les intentions consciencieuses, des paroles, non pas d'amertume et de colère, mais de conciliation bienveillante. Ne semez pas la zizanie, répandez la lumière. D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, le pays, qui est prêt à s'élever énergiquement contre ce qui sera reconnu criminel et insensé, ne suivrait pas les hommes qui voudraient trouver dans ces extravagances un prétexte pour lui refuser les réformes raisonnables, les améliorations justes qu'il a droit d'attendre dans son organisation et dans ses lois. Il faut, au contraire, montrer à la France qu'en dépit des tentatives et des rêves de quelques fous, il y a pour elle de grandes destinées, un développement fécond et possible d'une liberté pratique, qui peut la mener avec labeur, mais certitude, à une haute prospérité. Il faudrait aussi la convaincre qu'elle a les moyens d'exercer sur les affaires du monde cette influence réelle et légitime qui est pour un corps politique comme une atmosphère morale sans laquelle il ne peut vivre et durer.

Malheureusement, à nos portes même, nous sommes sans action sur un peuple dont les révolutions intérieures ne sauraient nous être indifférentes. Étrange situation! nous ne pouvons être avec l'Espagne sur un pied bienveillant, sur un pied vraiment pacifique, et nous ne saurions entrer en guerre avec elle, à moins d'être infidèles à tous nos intérêts, à tous les principes de la politique française. Espartero ne nous épargnera pas les sujets de mécontentement qui pourraient, avec un peu de bonne volonté, devenir aisément des causes décisives de rupture. Mais quel rôle jouerait la France en allant en Espagne combattre un gouvernement qui, malgré l'irrégularité de son origine, représente, après tout, la révolution? On assure que M. de Metternich donne d'avance son approbation à tout ce que notre gouvernement jugerait à propos d'entreprendre contre Espartero. Ce langage ne nous étonne pas de la part de l'Autriche, qui ne peut voir qu'avec joie la politique de la France retombant par degrés, et sur une pente fatale, dans les traditions de la sainte-alliance. Le projet d'une conférence européenne sourit encore au premier mi-

nistre de la monarchie autrichienne; c'est aussi une réminiscence de 1822, un souvenir du congrès de Vérone.

Cela est triste à dire, mais nous ne saurions pendant long-temps avoir d'autre attitude envers l'Espagne que celle de l'expectative et de la patience. Il faut attendre que le gouvernement d'Espartero se régularise ou se suicide. Avec plus ou moins de fondement, l'Espagne est convaincue que nous n'avons pas été étrangers aux troubles qui l'ont agitée dans ces derniers mois. Il faut laisser se dissiper peu à peu ces soupçons et ces mécontentemens. Le temps, la réflexion, doivent la ramener naturellement à penser que son alliée nécessaire est la France. Gardons-nous donc, tout en restant jaloux de notre dignité, de lui donner inutilement de nouveaux ombrages.

D'un trait de plume, Espartero a supprimé les *fueros* de la Navarre et des provinces basques; il a osé, après la victoire, ce qu'il avait déjà dessein de faire avant l'insurrection navarraise. On peut se rappeler qu'avant le mouvement d'O'Donnell, il avait laissé voir aux députés basques l'intention de trancher la question sans consulter les cortès, et non-seulement de ne plus tenir compte des priviléges, mais de reculer la ligne de douanes de l'Èbre aux Pyrénées. Il a trouvé qu'après la dispersion des partisans d'O'Donnell, l'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Espartero a pris le meilleur moyen de perpétuer dans cette partie de l'Espagne les pensées de guerre civile. Si, après l'avortement de l'insurrection, il eût montré aux populations basques le désir de faire droit à ce que leurs demandes pouvaient avoir de compatible avec les principes et les conditions du gouvernement central, il leur eût inspiré une confiance reconnaissante, et il eût pu espérer qu'en retour elles se rallieraient sincèrement à lui. Victorieux, Espartero pouvait se montrer modéré sans craindre d'affaiblir son autorité. Après le triomphe, la transaction peut être digne et heureuse. Au contraire, sans avoir égard aux stipulations solennelles dont le général Maroto avait été le signataire, il a effacé seul, sans l'assistance des cortès, toute la vieille légalité si chère aux Basques. Nous n'ignorons pas qu'au point de vue des principes modernes, la disparition des anciennes coutumes devant les règles d'une administration plus large et plus régulière est un progrès qui doit s'accomplir avec le temps; mais ici la question de méthode est tout. En imposant brusquement à des populations des réformes dont elles ne comprennent pas les bienfaits possibles dans l'avenir, on ne parvient ni à les convertir ni à les rallier; on les révolte, on les insurge.

Le discours du roi Léopold à l'ouverture des chambres belges est un exposé complet de toutes les mesures prises et de tous les travaux accomplis dans l'intérêt de la Belgique. Le roi a évité de nommer la France dans son discours; il s'est contenté de dire que des négociations commerciales étaient ouvertes avec les différentes puissances, que les unes avaient déjà amené des résultats, que les autres se poursuivaient d'après les principes d'une politique nationale et d'une saine appréciation des intérêts matériels des Belges. M. Deffaudis et M. le comte Lehon sont en conférence. On examine, on discute. Des débats

approfondis entre les commissaires des deux pays rendront de plus en plus sensibles les avantages que les deux peuples doivent trouver dans une alliance commerciale. Nous ne devons pas perdre de vue combien nos départemens vignicoles sont intéressés à l'heureuse issue des négociations. A Bordeaux, on s'est livré à un examen approfondi de la question. En Champagne, les préoccupations ne sont pas moins vives. Partout on réclame des débouchés. Malgré l'activité que pourront déployer les négociateurs, il est toujours douteux que la question soit dans cet hiver portée devant les chambres. Nous l'avons dit, il y a sur ce point division dans le cabinet; les divers intérêts qui peuvent se combattre dans le pays se font aussi la guerre dans le ministère, et il est probable qu'on s'arrêtera au moyen terme d'un ajournement. Cependant la Belgique fait entendre à notre gouvernement que, si on ne lui donne pas sur ses ouvertures une prompte satisfaction, elle se tournera du côté de l'Allemagne, et demandera aux populations germaniques les débouchés que nous hésitons si fort à lui concéder. Nous concevons jusqu'à un certain point l'impatience de la Belgique, mais nous ne croyons pas que nos lenteurs, que du reste nous sommes loin d'approuver, la déterminent à se jeter brusquement dans les bras de l'Allemagne. Son véritable intérêt doit la détourner de ce parti extrême. L'Allemagne peut-elle lui offrir cet échange direct et rapide qu'elle trouve en France? Il vaut mieux pour la Belgique patienter quelque peu, que de précipiter des résolutions qui ne tarderaient pas à lui causer un vif regret.

La fermentation qui règne et qui régnera long-temps dans les provinces espagnoles contiguës à nos frontières, explique suffisamment la présence d'un corps de troupes françaises au pied des Pyrénées. Il est singulier que nous ayons une attitude d'observation armée à l'égard de deux pays qui sont nos alliés naturels, l'Espagne et la Belgique. Un corps de vingt mille hommes, composé d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, se concentre en ce moment entre Lille et Valenciennes. L'idée de cette précaution a été inspirée à notre gouvernement par la conspiration orangiste qui a échoué à Bruxelles. Nous ignorons si le roi Guillaume II nourrit en particulier le désir et l'espérance d'une réunion nouvelle de la Belgique à la Hollande; en tout cas, il serait à peu près seul dans son pays à souhaiter un pareil avenir. Les Hollandais, loin de songer à de nouveaux efforts, à d'autres sacrifices, pour rattacher la Belgique aux provinces néerlandaises, ne consentiraient même plus à une fusion volontaire, si elle leur était proposée par les Belges. Ils se suffisent à eux-mêmes, et ils veulent surtout être eux-mêmes. La Hollande défend aujourd'hui sa nationalité tout à la fois contre la Belgique et contre l'Allemagne. De l'autre côté du Rhin, on est encore scandalisé de la liberté qu'a prise la Hollande de ne pas adhérer à la ligne des douanes prussiennes pour ce qui concerne le duché du Luxembourg; on continue à reprocher aux Hollandais de n'avoir pas compris l'honneur qu'on voulait leur faire. Devant ces déclamations et ces plaintes, le Hollandais reste calme; il persiste à vouloir rester

maître chez lui, il ne cherche pas non plus à s'agrandir, il ne veut ni dépendance ni conquête, et met toute son ambition à administrer le mieux possible les provinces dont Amsterdam est la capitale, et les colonies dont Java est le fleuron.

Toutes les lignes de chemins de fer sont adjugées, dit le roi Léopold dans son discours, et l'époque n'est pas éloignée où ce grand monument sera achevé. Nous pouvons, sous ce rapport, porter envie à nos voisins, car chez nous rien n'est fait, et les travaux qu'on se prépare à entreprendre auront besoin d'une direction intelligente et vigoureuse. Il ne faut pas permettre aux intérêts particuliers de porter la confusion dans les débuts de cette vaste entreprise. Les deux lignes qui priment toutes les autres sont la ligne de Paris à Lyon, et la ligne de Paris à Strasbourg, ou plutôt du Havre à Paris, et de Paris à Strasbourg. Ces deux lignes satisfont aux deux grands intérêts de la France, qui, au midi par Lyon et Marseille, atteint la Méditerranée et l'Orient, qui, à l'est et à l'ouest, touche à l'Allemagne, à l'Océan atlantique, cette route des deux Amériques. Ces deux grands intérêts sont égaux; il serait inique et déraisonnable de vouloir sacrifier l'un à l'autre. Cependant quelques spéculateurs ont imaginé d'immoler la ligne de Strasbourg à celle de Lyon, de confondre les deux directions pendant une quarantaine de lieues, et d'atteindre Strasbourg par Dijon et Mulhouse, au lieu de traverser, en partant de Paris, la vallée de la Marne et les plateaux de la Lorraine, ce qui déshériterait du *transit* qui se fera du Havre au Rhin toutes les villes de l'est. On assure que le conseil des ministres s'est prononcé pour le tracé direct de Paris à Strasbourg. L'état aura souvent besoin d'intervenir avec fermeté dans le conflit des intérêts particuliers dont nous retrouverons au sein du parlement les exigences contradictoires.

L'Angleterre a salué la naissance d'un prince de Galles avec une sorte d'orgueil enthousiaste. Là, la démocratie et l'aristocratie se réunissent dans le culte des mêmes institutions et des mêmes souvenirs historiques. En dehors de leurs débats, il y a pour elles une sorte de terrain neutre où le marchand de la cité se trouve animé des mêmes passions nationales que le lord de la plus illustre race. Un prince de Galles pour l'Angleterre, c'est le représentant de toute son histoire, c'est le symbole vivant de cette royauté séculaire qui, après tant d'orages, est enfin parvenue à s'identifier avec la liberté et la gloire de la Grande-Bretagne. De l'autre côté du détroit, la royauté n'a que de féaux serviteurs; la démocratie et l'aristocratie se réunissent pour l'honorer, pour lui rendre des hommages dont n'ont à s'alarmer ni les droits du peuple ni les priviléges de la noblesse. La dynastie des Cobourg est fondée, et, selon toutes les probabilités, la reine Vittoria sera la dernière tête couronnée de la maison de Brunswick. La naissance du prince de Galles est un sujet de joie pour tous les partis. Les tories peuvent se féliciter de ce que sous leur administration la reine a donné un roi à l'avenir de l'Angleterre, et les démocrates irlandais pourront saluer du titre de baronnet leur tribun, leur idole, O'Connell, main-

tenant sir Daniel O'Connell. Déjà, quand l'avocat de Dublin avait revêtu les insignes de lord-maire de la capitale de l'Irlande, le peuple avait battu des mains. N'y avait-il pas une haute intelligence dans ces pauvres gens qui applaudissaient à l'élévation aristocratique de leur représentant, de leur défenseur? Ces hommes de la campagne ont à peine quelques deniers pour leur nourriture de chaque jour, n'importe; ils sont heureux, parce que leur O'Connell se couvre, au nom de la loi, de soie et de velours. Quant au vieux tribun, la tête ne lui tourne pas; il est toujours le même, et, à force de tact et de bon sens, il a le don de rester populaire au milieu des honneurs dont la fortune se plaît à le combler.

Quand on a contemplé les efforts d'une démocratie intelligente pour parvenir au triomphe de ses vœux ou de ses droits, que dire quand on reporte ses regards sur l'affligeant et ridicule spectacle que présentent chez nous quelques insensés? On a vu cette semaine, dans le procès dit des *humanitaires,* jusqu'où peuvent conduire l'ignorance et la déraison. Parmi les prévenus, en voici un qui était fondateur d'un journal, membre du comité de rédaction; seulement il ne savait ni lire ni écrire. Un autre veut absolument la communauté des biens et même des femmes, la destruction de la famille, des arts, des sciences et des capitales; mais il proteste qu'il a horreur des révolutions, et qu'il ne se mêle pas de politique. Si on était tenté de rire, on en perdrait bientôt l'envie en songeant que de pareils hommes avaient de la poudre, des armes, et cherchaient à conquérir de l'influence sur les esprits de la classe ouvrière.

En Afrique, le ravitaillement de Medeah s'est fait de la manière la plus heureuse sous le commandement du général Changarnier. L'état-major général de la division et les troupes ont rivalisé d'intelligence et de dévouement. D'après les dernières nouvelles, on n'était pas sans inquiétude à Alger au sujet du gouverneur-général, qui a poussé une expédition au-delà de Mostaganem, et dont on n'avait pas reçu de dépêches.

A la rentrée de la cour de cassation, M. Dupin a prononcé l'éloge de Malesherbes. Peut-être ce morceau eût-il été plus à sa place à l'Académie des sciences morales et politiques. Devant une cour souveraine, devant la première cour du royaume, suffit-il d'apporter une notice historique sur un personnage éminent? N'y a-t-il pas, devant un auditoire comme celui de la cour de cassation, des idées doctrinales et pratiques à développer, qui sans doute peuvent être appuyées de l'autorité de l'histoire, mais qui ont le droit de prétendre à être présentées directement à ce sénat judiciaire? Nous ne croyons pas non plus que M. Dupin ait beaucoup d'avantage à effacer entièrement le magistrat devant l'écrivain. Quand l'honorable procureur-général développe quelque point de droit, quelque grand principe de législation, il traite son sujet en maître, et ce qui peut lui manquer sous le rapport des hautes qualités du style, se trouve amplement compensé par la science du jurisconsulte et la verve du logicien; mais dans un morceau purement historique, une élégance

simple et continue, la lumière également répandue sur toutes les parties, des aperçus neufs ou du moins des pensées fortes, deviennent pour l'écrivain autant d'obligations auxquelles il ne peut se soustraire. Pourquoi s'exposer à causer sous ce rapport des mécomptes au lecteur, quand on a, dans la nature de son talent, des moyens sûrs pour le satisfaire en l'instruisant?

Un de nos collaborateurs, M. Frédéric Mercey, vient de publier, sous le titre de *Scotia* (1), un livre où revit avec une grande vérité la physionomie ancienne et nouvelle de l'Écosse. Il y a dans la manière de l'auteur des qualités à la fois aimables et sérieuses, que les lecteurs de cette *Revue* ont déjà pu apprécier. M. Mercey possède à un haut degré ce sentiment vif et net de la réalité qui est si précieux chez un voyageur. Il ne se contente pas d'une vue rapide et frivole des contrées qu'il traverse. Tout en ayant pour la beauté des sites et des monumens l'enthousiasme de l'artiste, il ne borne pas sa tâche de voyageur à cette trop facile reproduction de l'aspect extérieur d'un pays qu'on a reprochée à quelques *touristes*. Il lui faut, après les jouissances d'une première et superficielle contemplation, les joies moins communes de l'observation calme et réfléchie. Ainsi, à Édimbourg, M. Mercey, après avoir complaisamment tracé le tableau de cette ville pittoresque, s'inquiète curieusement de l'état de la littérature et de la peinture en Écosse. A Glasgow, la magnifique cathédrale, si admirablement décrite dans *Rob-Roy*, ne lui fait pas oublier les grandes manufactures, les gigantesques applications du procédé de Watt, auxquelles cette ville doit sa fortune. Des pages pleines de fraîcheur sur les îles Shetland, le duché d'Argyle, Hirta et Iona (l'île des Chasseurs et l'île Sainte), contrastent heureusement avec les chapitres substantiels que l'auteur consacre à l'état moral, agricole et industriel de l'Écosse. En résumé, le livre de M. Mercey est à la fois celui d'un homme du monde, d'un artiste et d'un observateur pratique; il donne, sous une forme attrayante, des notions neuves et solides sur un pays dont la physionomie actuelle n'a point encore été assez étudiée.

(1) Deux vol. in-8°. — Magen et Comon, éditeurs.

F. BONNAIRE.

LE SPERONARE.

XIII.[1]

LE SOUTERRAIN.

Dieu garda don Ferdinand et Peppino de toute mauvaise rencontre, et au point du jour ils arrivèrent à Belvédère.

Sans entrer au village, ils se dirigèrent à l'instant vers la petite porte du jardin, enfermèrent les chevaux dans l'écurie, prirent les torches, la pince, les tenailles et la lime, et s'avancèrent vers la chapelle. Comme des craintes superstitieuses continuaient d'en écarter les visiteurs, ils ne rencontrèrent personne sur la route et y entrèrent sans être vus.

L'impression fut profonde pour don Ferdinand quand il se retrouva là où il avait éprouvé de si violentes émotions et couru un si terrible danger; il ne s'en avança pas moins d'un pas ferme vers la porte secrète, mais sur sa route il reconnut les traces du sang desséché de Cantarello, qui rougissait encore les dalles de marbre dans toute la partie du pavé voisine de la colonne au pied de laquelle il était tombé. Don Ferdinand se détourna avec un frémissement involontaire, décrivit un cercle en regardant de côté et en silence cette trace que la mort avait laissée en passant, puis il alla droit à la porte secrète, qui s'ouvrit sans difficulté. Arrivés là, les deux jeunes gens allumèrent chacun une torche, continuèrent leur chemin, descendirent l'escalier, et

(1) Voyez les livraisons des 8, 15, 29 août, 5, 12, 19 septembre, 3, 10, 17, 24 octobre, 7 et 14 novembre.

trouvèrent la seconde porte; en un instant elle fut enfoncée; mais, en s'ouvrant, elle livra passage à une odeur tellement méphitique, que tous deux furent obligés de faire quelques pas en arrière pour respirer. Don Ferdinand ordonna alors au jardinier de remonter et de maintenir la première porte ouverte, afin que l'air extérieur pût pénétrer sous ces voûtes souterraines. Peppino remonta, fixa la porte et redescendit. Déjà don Ferdinand, impatient, avait continué son chemin, et de loin Peppino voyait briller la lumière de sa torche; tout à coup le jardinier entendit un cri, et s'élança vers son maître. Don Ferdinand se tenait appuyé contre une troisième porte qu'il venait d'ouvrir; un spectacle si effroyable s'était offert à ses regards, qu'il n'avait pu retenir le cri qui lui était échappé et auquel était accouru Peppino.

Cette troisième porte ouvrait un caveau à voûte basse qui renfermait trois cadavres : celui d'un homme scellé au mur par une chaîne qui lui ceignait le corps, celui d'une femme étendue sur un matelas, et celui d'un enfant de quinze ou dix-huit mois, couché sur sa mère.

Tout à coup les deux jeunes gens tressaillirent; il leur semblait qu'ils avaient entendu une plainte.

Tous deux s'élancèrent aussitôt dans le caveau : l'homme et la femme étaient morts, mais l'enfant respirait encore; il avait la bouche collée à la veine du bras de sa mère et paraissait devoir cette prolongation d'existence au sang qu'il avait bu. Cependant il était d'une faiblesse telle, qu'il était évident que, si de prompts secours ne lui étaient prodigués, il n'y avait rien à faire; la femme paraissait morte depuis plusieurs heures, et l'homme depuis deux ou trois jours.

La décision de don Ferdinand fut rapide et telle que le commandait la gravité de la circonstance; il ordonna à Peppino de prendre l'enfant; puis, s'étant assuré qu'il ne restait dans ce fatal caveau aucune autre créature ni morte, ni vivante, à l'exception de l'homme et de la femme, qui leur étaient inconnus à tous deux, il repoussa la porte, sortit vivement du souterrain, referma l'issue secrète, et, suivi de Peppino, s'achemina vers le village de Belvédère. Le long du chemin, Peppino cueillit une orange, et en exprima le jus sur les lèvres de l'enfant, qui ouvrit les yeux et les referma aussitôt en y portant les mains et en poussant un gémissement, comme si le jour l'eût douloureusement ébloui; mais, comme en même temps il ouvrait sa bouche haletante, Peppino renouvela l'expérience, et l'enfant, quoiqu'en gardant toujours les yeux fermés, sembla revenir un peu à lui.

Don Ferdinand se rendit droit chez le juge, et lui raconta mot pour mot ce qui venait d'arriver, en lui montrant l'enfant près d'expirer comme preuve de ce qu'il avançait, et en le sommant de le suivre à la chapelle pour dresser procès-verbal et reconnaître les morts; puis, accompagné du juge, il se rendit chez le médecin, laissa l'enfant à la garde de sa femme, et tous quatre retournèrent à la chapelle.

Tout était resté dans le même état depuis le départ de Ferdinand et de Peppino. On commença le procès-verbal.

Le cadavre enchaîné au mur était celui d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, qui paraissait avoir effroyablement lutté pour briser sa chaîne, car ses bras crispés étaient encore étendus dans la direction de la couche de sa femme; ses bras étaient couverts de ses propres morsures, mais ces morsures étaient des marques de désespoir plus encore que de faim. Le médecin reconnut qu'il devait être mort depuis deux jours à peu près. Cet homme lui était totalement inconnu ainsi qu'au juge.

La femme pouvait avoir vingt-six à vingt-huit ans. Sa mort à elle paraissait avoir été assez douce; elle s'était ouvert la veine avec une aiguille à tricoter, sans doute pour prolonger l'existence de son enfant, et était morte d'affaiblissement, comme nous l'avons déjà dit. Le médecin jugea qu'elle était expirée depuis quelques heures seulement. Ainsi que l'homme, elle paraissait étrangère au village, et ni le médecin ni le juge ne se rappelèrent avoir jamais vu sa figure.

Auprès de la tête de la femme, et contre la muraille, était une chaise brisée et recouverte d'un jupon. Le juge leva cette chaise, et l'on s'aperçut alors qu'elle avait été mise là pour cacher un trou pratiqué au bas de la muraille. Ce trou était assez large pour qu'une personne y pût passer, mais il s'arrêtait à quatre ou cinq pieds de profondeur. Examen fait de ce trou, il fut reconnu qu'il avait dû être creusé à l'aide d'un instrument de bois que les femmes siciliennes appellent *mazzarello;* c'est le même que nos paysannes placent dans leur ceinture et qui leur sert à soutenir leur aiguille à tricoter. Au reste, telle est la puissance de la volonté, telle est la force du désespoir, que l'on retrouva sous le matelas plusieurs pierres énormes arrachées des fondations du mur, et qui en avaient été extraites par cette femme sans autre aide que celle de ses mains et de cet outil. La terre était, ainsi que les pierres, recouverte par le matelas, afin sans doute de les cacher aux yeux de ceux qui gardaient les prisonniers.

La visite continua. On trouva dans un enfoncement de la muraille

une bouteille où il y avait eu de l'huile, une jarre où il y avait eu de l'eau, une lampe éteinte et un gobelet de fer-blanc. Un autre enfoncement du mur était noirci par la calcination, et annonçait que plusieurs fois on avait dû allumer du feu en cet endroit, quoiqu'il n'y eût aucun conduit par lequel pût s'échapper la fumée.

Une table était dressée au milieu de ce caveau. En s'asseyant devant cette table pour écrire, le juge vit un second gobelet d'étain dans lequel était une liqueur noire; près du gobelet était une plume, et par terre trois ou quatre feuillets de papier. On s'aperçut alors que ces feuillets étaient écrits d'une écriture fine et menue, sans orthographe, et cependant assez lisibles. Aussitôt on se mit à la recherche des autres morceaux de papier que l'on pourrait trouver encore, et l'on en découvrit deux nouveaux dans la paille qui était sous le cadavre de l'homme. Ces feuillets de papier ne paraissaient point avoir été cachés là avec intention, mais bien plutôt être tombés par accident de la table, et avoir été éparpillés avec les pieds. Comme les euillets étaient paginés, on les réunit, on les classa, et voici ce qu'on lut :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi-soit-il.

J'ai écrit ces lignes dans l'espérance qu'elles tomberont entre les mains de quelque personne charitable. Quelle que soit cette personne, nous la supplions, au nom de ce qu'elle a de plus cher en ce monde et dans l'autre, de nous tirer du tombeau où nous sommes enfermés depuis plusieurs années, mon mari, mon enfant et moi, sans avoir mérité aucunement cet effroyable supplice.

Je me nomme Teresa Lentini, je suis née à Taormine, je dois avoir maintenant vingt-huit ou vingt-neuf ans. Depuis le moment où nous sommes enfermés dans le caveau où j'écris, je n'ai pu compter les heures, je n'ai pu séparer les jours des nuits, je n'ai pu mesurer le temps. Il y a bien long-temps que nous y sommes; voilà tout ce que je sais.

J'étais à Catane, chez le marquis de San-Floridio, où j'avais été placée comme sœur de lait de la jeune comtesse Lucia. La jeune comtesse mourut en 1798, je crois; mais la marquise, à qui je rappelais sa fille bien-aimée, voulut me garder près d'elle. Elle mourut à son tour, cette bonne et digne marquise; Dieu veuille avoir son ame, car elle était aimée de tout le monde.

Je voulus alors me retirer chez ma mère, mais le marquis de

San-Floridio ne le permit pas. Il avait près de lui, à titre d'intendant, un homme dont les ancêtres, depuis quatre ou cinq générations, avaient été au service de ses aïeux, qui connaissait toute sa fortune, qui savait tous ses secrets; un homme dans lequel il avait la plus grande confiance enfin. Cet homme se nommait Gaëtano Cantarello. Il avait résolu de me marier à cet homme, afin, disait-il, que nous pussions tous deux demeurer près de lui jusqu'à sa mort.

Cantarello était un homme de vingt-huit à trente ans, beau, mais d'une figure un peu dure. Il n'y avait rien à dire contre lui; il paraissait honnête homme; il n'était ni joueur ni débauché. Il avait hérité de son père, et reçu des bontés du marquis une somme considérable pour un homme de sa condition; c'était donc un parti avantageux, eu égard à ma pauvreté. Cependant, lorsque le marquis de San-Floridio me parla de ce projet, je me mis malgré moi à frémir et à pleurer; il y avait dans le froncement des sourcils de cet homme, dans l'expression sauvage de ses yeux, dans le son âpre de sa voix, quelque chose qui m'effrayait instinctivement. J'entendais dire, il est vrai, à toutes mes compagnes que j'étais bien heureuse d'être aimée de Cantarello, et que Cantarello était le plus bel homme de Messine. Je me demandais donc intérieurement si je n'étais pas une folle de juger seule ainsi mon fiancé, tandis que tout le monde le voyait autrement. Je me reprochais donc d'être injuste pour le pauvre Cantarello. Et, à mes yeux, le reproche que je me faisais était d'autant plus fondé, que, si j'avais un sentiment de répulsion instinctive pour Cantarello, je ne pouvais me dissimuler que j'éprouvais un sentiment tout contraire pour un jeune vigneron des environs de Paterno, nommé Luigi Pollino, lequel était mon cousin. Nous nous aimions d'amitié depuis notre enfance, et nous n'aurions pas pu dire nous-mêmes depuis quelle époque cette amitié s'était changée en amour.

Notre désespoir à tous deux fut grand, comme on le pense bien, lorsque le marquis m'eut fait part de ses projets sur moi et Cantarello; d'autant plus grand que ma mère, qui voyait là un mariage comme je ne pouvais jamais espérer d'en faire un, disait-elle, abandonna entièrement les intérêts du pauvre Luigi pour prendre ceux du riche intendant, et me signifia de renoncer à mon cousin pour ne plus penser qu'à son rival.

Nous étions arrivés au commencement de l'année 1783, et le jour de notre mariage était fixé pour le 15 mars, lorsque le 5 février, de terrible mémoire, arriva. Toute la journée du 4, le sirocco avait soufflé, de sorte que chacun était endormi dans la torpeur que ce vent

amène avec lui. Le marquis de San-Floridio était retenu par la goutte dans son appartement, où il était couché sur une chaise longue. Je me tenais dans la chambre voisine, afin d'accourir à sa première demande, si par hasard il avait besoin de quelque chose, lorsque tout à coup un bruit étrange passa dans l'air, et le palais commença de vaciller, comme un vaisseau sur la mer. Bientôt le mur qui séparait ma chambre de celle du marquis se fendit à y passer la main, tandis que le mur parallèle s'écroulait et que le plafond, cessant d'être soutenu de ce côté, s'abaissait jusqu'à terre. Je me jetai du côté opposé pour éviter le coup, et je me trouvai prise comme sous un toit; en même temps j'entendis un grand cri dans la chambre du marquis. J'étais près de cette gerçure qui s'était faite dans la muraille; j'y appliquai mon œil. Une poutre en tombant avait frappé le marquis à la tête, et il avait roulé de sa chaise longue à terre, tout étourdi. J'allais essayer de courir à son aide lorsque, par la porte de la chambre opposée à celle où je me trouvais, je vis entrer Cantarello dans l'appartement du marquis. A la vue de son maître évanoui, sa figure prit une expression si étrange, que j'en frémis de terreur. Il regarda tout autour de lui pour voir s'il était bien seul; puis, assuré que personne n'était là, il s'élança sur son maître; je crus d'abord que c'était pour le secourir, mais bientôt je fus détrompée. Il détacha la cordelière qui nouait la robe de chambre du marquis, la roula autour de son cou; puis, lui appuyant le genou sur la poitrine, il l'étrangla. Dans son agonie, le marquis rouvrit les yeux, et sans doute il reconnut son assassin, car il étendit vers lui les deux mains jointes. Je poussai un cri involontaire. Cantarello leva la tête. — Y a-t-il quelqu'un ici? dit-il d'une voix terrible. — Ce fut alors que je vis dans toute leur expression de férocité ce froncement de sourcil, ce regard, qui m'avaient, même sur son visage calme, toujours effrayée. Tremblante et presque morte de peur, je me tus et m'affaissai sur moi-même. Au bout d'un instant, ne voyant paraître personne, je me relevai, je rapprochai de nouveau mon œil de l'ouverture, car j'avais oublié le danger que je courais moi-même en restant dans un palais qui pouvait achever de s'écrouler d'un moment à l'autre, tant j'étais retenue et fascinée en quelque sorte par la scène terrible qui venait de se passer devant moi. Le marquis était étendu par terre sans mouvement et paraissait mort. Cantarello était debout devant un secrétaire que chacun de nous savait être plein d'or et de billets, car jamais on n'y laissait la clé, et nous n'ignorions pas que cette clé ne quittait pas le marquis. L'intendant prenait l'or et les billets

à pleines mains, et les entassait confusément dans les poches de son habit; puis, lorsqu'il eut tout pris, il arracha du lit du marquis le matelas en paille de maïs, renversa le secrétaire sur le matelas, entassa les chaises sur le secrétaire, et, tirant un tison du poêle, il mit le feu à ce bûcher. Bientôt, voyant la flamme grandir, il s'élança par la porte par laquelle il était entré.

Comme ceci est une accusation mortelle que je porte contre une créature humaine, je jure devant Dieu et devant les hommes que mon récit est exact, et que je ne retranche ni n'ajoute rien aux faits qui se sont passés devant moi.

Le marquis était mort; la flamme faisait des progrès effrayans; les secousses ébranlaient le palais à faire croire à chaque instant qu'il allait s'écrouler. L'instinct de la conservation se réveilla en moi : je me traînai hors des décombres qui m'environnaient de tous côtés, je gagnai un escalier que je descendis, comme en un rêve, sans en toucher les marches en quelque sorte. Derrière moi l'escalier s'abîma. Sous le vestibule, je me trouvai face à face avec Cantarello : je jetai un cri; il voulut me prendre par-dessous le bras pour m'entraîner, je m'élançai dans la rue en criant au secours. Les rues étaient pleines de fuyards; je me mêlai à la foule, je me perdis dans ses flots, et je fus poussée par elle et avec elle sur la grande place. J'avais perdu Cantarello de vue, c'était la seule chose que je voulais pour le moment.

Le jour s'écoula au milieu de transes effroyables, puis la nuit vint. La plupart des maisons de Messine étaient en flammes, et l'incendie éclairait les rues et les places d'un jour sombre et effrayant. Cependant, comme avec la nuit un peu de tranquillité était revenue, on comptait les morts par leur absence; on cherchait les vivans; quiconque avait un père, une mère, un frère ou un ami, l'appelait par son nom. Moi, je n'avais personne; ma mère était à Taormine. J'étais assise en silence, ma tête sur mes deux genoux, et revoyant sans cesse l'effroyable scène à laquelle j'avais assisté dans la journée, quand tout à coup j'entendis mon nom prononcé avec un accent de crainte indicible. Je levai la tête, je vis un homme qui courait de groupe en groupe comme un insensé : c'était Luigi. Je me levai, je prononçai son nom; il me reconnut, poussa un cri de joie, bondit jusqu'à moi, me prit dans ses bras et m'emporta comme un enfant. Je me laissai faire; je jetai mes bras autour de son cou, et je fermai les yeux. Tout autour de nous j'entendais des cris de terreur; à travers mes paupières je voyais des lueurs rougeâtres, parfois je sentais

la chaleur des flammes; enfin, après une demi-heure environ, le mouvement qui m'emportait se ralentit, puis s'arrêta tout-à-fait. Je rouvris les yeux; nous étions hors de la ville; Luigi, écrasé de fatigue, était tombé sur un genou et me soutenait sur l'autre. A l'horizon, Messine brûlait et s'écroulait avec d'immenses gémissemens. J'étais donc sauvée, j'étais dans les bras de Luigi, j'étais hors de la puissance de cet infame Cantarello, je le croyais du moins!

Je me relevai vivement : — Je puis marcher, dis-je à Luigi; fuyons, fuyons!

Luigi avait repris haleine; il était aussi ardent à m'emmener que moi à fuir : il me passa son bras autour du corps pour me soutenir, et nous reprîmes notre course. En arrivant à Contessi, nous vîmes un homme qui chassait hors du village à demi écroulé cinq ou six mulets. Luigi s'approcha de lui, lui proposa de lui en acheter un qui était tout sellé; le prix fut arrêté à l'instant. Le mulet payé, Luigi monta dessus; je m'élançai en croupe. Au point du jour, nous arrivâmes à Taormine.

Je courus chez ma mère : elle me croyait perdue, pauvre femme! Je lui dis que le marquis était tué, le palais consumé; je lui dis que je serais morte vingt fois sans Luigi; je me jetai à ses pieds, et lui jurai que je mourrais plutôt que d'appartenir à Cantarello.

Elle m'aimait : elle céda. Luigi entra, elle l'appela son fils, et il fut convenu que le lendemain je deviendrais sa femme.

Ce qui avait surtout rendu ma mère plus facile, c'est que j'avais tout perdu par l'évènement qui avait causé la mort du marquis. La position que j'occupais chez lui était au-dessus de celle des serviteurs ordinaires; aussi n'avais-je pas d'appointemens fixes. De temps en temps seulement le marquis me faisait quelque cadeau d'argent, que j'envoyais aussitôt à ma mère; puis, outre cela, comme je l'ai dit, il s'était réservé de me doter. Cette dot, je le savais, devait être de 10,000 ducats, mais rien ne constatait cette intention; le marquis n'avait point fait de testament. Cette somme, toute promise qu'elle fût, n'était point une dette. La famille ignorait cette promesse, et pour rien au monde je n'aurais voulu la faire valoir auprès d'elle comme un droit. J'avais donc réellement tout perdu à la mort du marquis, et ma mère, qui avait refusé si opiniâtrement de m'unir à Luigi, était à cette heure, au fond de l'ame, je crois, fort contente qu'il n'eût point changé de sentimens à mon égard, ce qui pouvait fort bien arriver de la part de Cantarello. D'ailleurs elle m'aimait réellement, et elle avait vu mon éloignement pour lui se changer en

une insurmontable aversion, elle m'avait entendue lui jurer avec un profond accent de vérité que je mourrais plutôt que d'appartenir à cet homme. Cantarello eût donc été là pour me réclamer, qu'elle m'aurait, je crois, laissée à cette heure libre de choisir entre lui et son rival.

La journée se passa à accomplir, chacun de notre côté, nos devoirs de religion. Le prêtre fut invité à se tenir prêt pour le lendemain, dix heures du matin; nos parens et nos amis furent prévenus que nous devions recevoir la bénédiction nuptiale à cette heure. Quant à Luigi, il n'avait plus depuis long-temps ni père ni mère, et il ne lui restait après eux aucun parent assez proche pour qu'il eût cru devoir le faire prévenir.

C'étaient de tristes auspices pour un mariage. Quoique le tremblement de terre se fît sentir moins vivement à Taormine, assise comme elle l'est sur un roc, qu'à Messine et à Catane, la ville cependant n'était point exempte de secousses, qui de momens en momens pouvaient devenir plus violentes. Cependant Dieu nous garda pour cette fois, et le jour parut sans qu'il fût survenu un accident sérieux.

Dix heures sonnèrent, nous nous rendîmes à l'église, accompagnés de presque tout le village. En entrant, il me sembla voir un homme caché derrière un pilier, dans la partie la plus sombre et la plus reculée de la chapelle. Si simple et si naturelle que fût la présence d'un curieux de plus, soit instinct, soit pressentiment, à partir de ce moment mes yeux ne se détachèrent plus de cet homme.

La messe commença; mais, à l'instant où nous nous agenouillâmes devant l'autel, l'homme se détacha du pilier, s'avança vers nous, et, se plaçant entre le prêtre et moi :

— Ce mariage ne peut pas s'achever, dit-il.

— Cantarello! s'écria Luigi en portant la main à sa poche pour y chercher son couteau. Je lui saisis le bras avec force, quoique je me sentisse pâlir moi-même.

— Ne troublez pas la cérémonie divine, dit le prêtre, et, qui que vous soyez, retirez-vous.

— Ce mariage ne peut pas s'achever! répéta, d'une voix plus haute et plus impérieuse encore, Cantarello.

— Et pourquoi? demanda le prêtre.

— Parce que cette femme est la mienne, reprit Cantarello en me désignant du doigt.

— Moi! la femme de cet homme! m'écriai-je: il est fou!

— C'est vous, Teresa, qui êtes folle, reprit froidement Cantarello, ou plutôt qui avez volontairement perdu la mémoire. Ne vous

souvenez-vous plus que le marquis de San-Floridio nous avait, depuis long-temps, fiancés l'un à l'autre, et que, la veille même du tremblement de terre, c'est-à-dire le 4 à minuit, nous avons été mariés dans sa chapelle, où il a voulu nous servir de témoin lui-même ; mariés par son propre chapelain?

Je jetai un cri de terreur, car je savais que le marquis et le chapelain étaient morts tous deux, et que ni l'un ni l'autre par conséquent ne pouvait porter témoignage en ma faveur.

— Avez-vous commis ce sacrilége, ma fille? demanda avec un dernier air de doute le prêtre en s'avançant vers moi.

— Mon père, m'écriai-je, par tout ce qu'il y a plus sacré au monde, je vous proteste que cet homme ment.

— Et moi, dit Cantarello en étendant la main vers l'autel, je vous affirme....

— Pas de parjure, m'écriai-je, pas de parjure! N'avez-vous point déjà assez de crimes dont il vous faudra répondre devant Dieu?

Cantarello tressaillit et me regarda fixement, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de mon ame; mais cette fois, au lieu de me troubler, son regard me donna une force nouvelle, car dans son regard je voyais apparaître un sentiment de terreur. Je profitai de ce moment d'hésitation.

— Mon père, dis-je au prêtre, cet homme est un pauvre fou qui m'a aimée, et je ne puis attribuer le crime dont il a voulu se rendre coupable aujourd'hui qu'à l'excès de son amour. Laissez-moi lui parler, je vous prie, tout bas, près de l'autel, mais en face de vous tous, et j'espère qu'il se repentira et qu'il avouera la vérité.

Cantarello éclata de rire.

— La vérité, s'écria-t-il, je l'ai dite, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me faire dire autre chose.

— Silence, répondis-je, et suivez-moi.

Dieu me donnait une force inouïe, inconnue, et dont je ne me serais jamais crue capable. Le prêtre était descendu de l'autel; je fis signe à Cantarello de me suivre : il me suivit. Tous les assistans formaient autour de nous un large cercle; Luigi seul se tenait en avant, la main sur son couteau, et ne nous perdant pas des yeux.

— Teresa, me dit Cantarello à voix basse et m'adressant la parole le premier, comme s'il eût craint ce que j'allais dire, pourquoi avez-vous manqué à la parole que vous avez donnée au marquis de San-Floridio? pourquoi m'avez-vous forcé de recourir à ce moyen?

— Parce que, lui répondis-je en le regardant fixement à mon tour,

parce que je ne voulais pas être la femme d'un voleur et d'un assassin.

Cantarello devint pâle comme la mort; mais cependant, à l'exception de cette pâleur, rien n'indiqua que le coup dont je venais de le frapper eût porté si avant.

— D'un voleur et d'un assassin! répéta-t-il en riant; vous m'expliquerez ces paroles, je l'espère?

— Je n'ai qu'une seule explication à vous donner, répondis-je; j'étais dans la chambre voisine, et à travers une fente de la muraille j'ai tout vu.

— Et qu'avez-vous vu? me demanda Cantarello.

— Je vous ai vu entrer dans la chambre du marquis au moment où il venait d'être blessé par la chute d'une poutre; je vous ai vu vous précipiter sur lui, je vous ai vu l'étrangler avec la cordelière de sa robe de chambre; je vous ai vu forcer le secrétaire et tout prendre, or et billets; puis tirer la paillasse du lit, renverser secrétaire, chaises et canapé, et y mettre le feu avec un tison du poêle. C'est moi qui ai jeté le cri qui vous a fait lever la tête; et quand vous m'avez rencontrée en bas, sous le vestibule, et que je vous ai fui, vous avez cru que j'étais pâle d'effroi, n'est-ce pas? C'était d'horreur.

— Le conte n'est point mal imaginé, reprit Cantarello. Et sans doute vous espérez qu'on le croira?

— Oui; car ce n'est point un conte, mais une terrible réalité.

— Mais la preuve?

— Comment! la preuve?

— Oui, il faudra donner la preuve. Le palais est en feu, le cadavre est consumé, le secrétaire qui contenait cet or prétendu et ces billets supposés est réduit en cendres. Oui, la preuve! la preuve!

Sans doute ce fut Dieu qui m'inspira.

— Vous ignorez donc ce qui s'est passé? lui demandai-je.

— Que s'est-il passé?

— Après votre départ, après que vous eûtes quitté la ville pour aller cacher votre vol dans quelque retraite sûre, les domestiques du marquis se sont réunis, et, dans un moment de tranquillité, sont montés à sa chambre. Le cadavre a été retrouvé intact, déposé dans la chapelle, et la trace de la strangulation peut sans doute encore se voir autour de son cou. Le secrétaire est en cendres, oui; les billets sont brûlés, oui; mais l'or se fond et ne se consume pas. Les domestiques savaient que ce secrétaire était plein d'or; on cherchera les lingots, et les lingots seront absens. Alors, moi, je dirai où ils

doivent se trouver, et peut-être, en cherchant bien dans les caves ou dans les jardins de votre maison de Catane, on les trouvera.

Cantarello poussa une espèce de rugissement sourd que, moi seule, je pus entendre, et je vis qu'il hésitait s'il ne me poignarderait pas tout de suite, au risque de ce qui pourrait en résulter.

— Si vous faites un mouvement, lui dis-je en reculant d'un pas, j'appelle au secours, et vous êtes perdu. Voyez plutôt.

En effet, Luigi et trois autres jeunes gens de nos parens et de nos amis se tenaient tout prêts à s'élancer sur Cantarello au premier signe que je ferais. Cantarello jeta sur eux un regard de côté, vit ces dispositions hostiles, et parut réfléchir un instant.

— Et si je me retire, si je quitte la Sicile, si je vous laisse être heureuse avec votre Luigi?

— Alors je me tairai.

— Qui m'en répondra?

— Mon serment.

— Et votre mari lui-même ignorera ce qui s'est passé?

— Tant que vous nous laisserez tranquille et que vous ne tenterez pas de troubler notre bonheur.

— Jurez, alors.

J'étendis la main vers l'autel.

— Oh! mon Dieu! dis-je à demi-voix, recevez le serment que je fais de ne jamais dire à ame vivante au monde ce que j'ai vu au palais San-Floridio pendant la journée du 5. Écoutez le serment que je fais au meurtrier et au voleur de cacher son crime à tout le monde, comme si j'étais sa complice, et de ne jamais, ni directement ni indirectement, le révéler à personne.

— Même en confession.

— Même en confession; à moins, ajoutai-je, que lui-même ne me dégage de mon serment par quelque persécution nouvelle.

— Jurez par le sang du Christ!

— Par le sang du Christ je le jure.

— Mon père, dit Cantarello en descendant des marches de l'autel et en s'adressant au prêtre, je suis un pauvre pécheur, pardonnez-moi et priez pour moi; j'avais menti, cette femme est libre.

Puis, ces paroles prononcées du même ton que si le repentir seul les avait fait sortir de sa bouche, Cantarello passa près du groupe de jeunes gens; Luigi et l'intendant échangèrent un regard, l'un de mépris et l'autre de menace; puis, s'enveloppant de son manteau, Cantarello gagna la porte d'un pas ferme et disparut.

La cérémonie nuptiale, si étrangement et si inopinément interrompue, s'acheva alors sans autre incident.

En rentrant à la maison, Luigi m'interrogea sur ce qui s'était passé entre moi et Cantarello, et me demanda par quelle puissance j'avais pu le faire obéir ainsi; mais je lui répondis que, comme il avait pu le voir, j'avais fait un serment, et que ce serment était celui de me taire. Luigi n'insista point davantage, il savait qu'aucune prière ne pouvait me faire manquer à une promesse si solennellement faite, et je ne m'aperçus jamais qu'il eût gardé de mon refus un mauvais souvenir.

Nous allâmes demeurer dans la maison de Luigi. C'était une jolie petite maison isolée au milieu d'une vigne, à trois quarts de lieue de Paterno, de l'autre côté de la Giavetta et sur la route de Censorbi. Quant à Cantarello, il avait quitté, disait-on, la Sicile, et personne ne l'avait revu depuis le jour où il était entré dans l'église de Taormine. Rien n'avait transpiré, au reste, ni de l'assassinat, ni du vol, et nul ne soupçonnait que le marquis de San-Floridio n'eût pas été tué accidentellement.

Pendant trois ans, nous fûmes, Luigi et moi, les créatures les plus heureuses de la terre; le seul chagrin que nous eussions éprouvé était la perte de notre premier enfant; mais Dieu nous en avait envoyé un second plein de force et de santé, et nous commencions à oublier cette première perte, quelque douloureuse qu'elle fût. Notre enfant était en nourrice à Feminamorta, petit village situé à deux lieues à peu près de notre maison, et, tous les dimanches, ou nous allions le voir, ou sa nourrice nous l'amenait.

Une nuit, c'était la nuit du 2 au 3 décembre 1787, on frappa violemment à notre porte; Luigi se leva et demanda qui frappait : — Ouvrez, dit une voix; je viens de Feminamorta, et je suis envoyé par la nourrice de votre enfant. — Je poussai un cri de terreur, car un messager envoyé à cette heure ne présageait rien de bon.

Luigi ouvrit. Un homme vêtu en paysan était debout sur le seuil.

— Que voulez-vous? demanda Luigi. Notre enfant serait-il malade?

— Il a été surpris aujourd'hui à cinq heures par des convulsions, dit le paysan, et la nourrice vous fait dire que, si vous n'accourez pas bien vite, elle a peur que le pauvre innocent ne trépasse sans que vous ayez la consolation de l'embrasser.

— Et un médecin! criai-je, un médecin! ne devrions-nous pas aller chercher un médecin à Paterno?

— C'est inutile, répondit le paysan, cela ne ferait que vous retarder, et celui du village est près de lui.

Et, comme si le paysan eût été pressé lui-même, il reprit en courant le chemin de Feminamorta.

— Si vous arrivez avant nous, cria Luigi au messager, annoncez à la nourrice que nous vous suivons.

— Oui, dit le paysan dont la voix commençait à se perdre dans l'éloignement.

Nous nous habillâmes à la hâte et tout en pleurant; puis, fermant la porte derrière nous, nous prîmes à notre tour la route de Feminamorta; mais, à moitié chemin à peu près et comme nous traversions un endroit resserré par des rochers, quatre hommes masqués s'élancèrent sur nous, nous renversèrent, nous lièrent les mains, et nous mirent un baillon dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Puis, ayant fait avancer une litière portée à dos de mulets, ils nous firent entrer dedans, Luigi et moi, fermèrent à clé les portières et les volets, et se remirent aussitôt en chemin au grand trot des mules. Nous marchâmes ainsi quatre ou cinq heures à peu près, puis nous nous arrêtâmes; un instant après, la porte de notre litière s'ouvrit, et nous sentîmes, à la fraîcheur qui venait jusqu'à nous, que nous devions être dans quelque grotte; alors on nous débâillonna.

— Où sommes-nous et où nous menez-vous? m'écriai-je aussitôt, tandis que de son côté Luigi faisait à peu près la même question.

— Buvez et mangez, dit une voix qui nous était parfaitement inconnue, tandis qu'on nous déliait les mains, en nous laissant les jambes enchaînées; buvez et mangez, et ne vous occupez pas d'autre chose.

J'arrachai le bandeau qui me couvrait les yeux. Comme je l'avais prévu, nous étions dans une caverne, deux hommes masqués se tenaient chacun à une portière, un pistolet à la main, tandis que deux autres nous tendaient du vin et du pain.

Luigi repoussa le vin et le pain qu'on lui offrait, et fit un mouvement pour délier la corde qui retenait ses jambes; un des hommes lui appuya un pistolet sur la poitrine.

— Encore un mouvement pareil, lui dit-il, et tu es mort.

Je suppliai Luigi de ne faire aucune résistance.

On nous présenta de nouveau du pain et du vin.

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, dit Luigi.

— Ni moi non plus, ajoutai-je.

— Comme vous voudrez, nous dit l'homme qui nous avait déjà parlé, et dont la voix nous était inconnue; mais alors vous trouverez bon qu'on vous lie les mains, qu'on vous bâillonne et qu'on vous bande les yeux de nouveau.

— Faites ce que vous voulez, dis-je, nous sommes en votre puissance.

— Infames scélérats! murmura Luigi.

— Au nom du ciel, m'écriai-je, au nom du ciel, Luigi, pas de résistance, tu vois bien que ces messieurs ne veulent pas nous tuer. Ayons patience, et peut-être qu'ils auront pitié de nous.

A cette espérance, exprimée avec l'accent de l'angoisse, un seul éclat de rire répondit; mais à cet éclat de rire je tressaillis jusqu'au fond de l'ame. Je le reconnaissais pour l'avoir déjà entendu dans l'église de Taormine. Sans aucun doute nous étions au pouvoir de Cantarello, et il était au nombre des quatre hommes masqués qui nous escortaient.

Je tendis les mains et j'avançai la tête avec soumission. Il n'en fut pas de même de Luigi; une lutte s'engagea entre lui et l'homme qui voulait le garrotter, mais les trois autres vinrent au secours de leur compagnon, et il fut de nouveau lié et bâillonné de force, puis on lui banda les yeux, et l'on referma sur nous les portières et les volets de la litière.

Je ne puis dire combien d'heures nous restâmes ainsi, car il est impossible de mesurer le temps dans une pareille situation. Seulement, il est probable que nous passâmes la journée cachés dans cette grotte, nos conducteurs n'osant sans doute marcher que la nuit. Je ne sais ce qu'éprouvait Luigi; mais, pour moi, je sentais que la fièvre me brûlait, et que j'avais une faim et surtout une soif extrêmes. Enfin notre litière s'ouvrit de nouveau, cette fois on ne nous délia point; on se contenta de nous ôter le bâillon de la bouche. A peine pus-je parler, que je demandai à boire : on approcha un verre de ma bouche; je le vidai d'un trait, et aussitôt je sentis qu'on me rebâillonnait comme auparavant.

Je n'avais pas pris le temps de goûter la liqueur qu'on m'avait donnée, et qui ressemblait fort à du vin, quoiqu'elle eût un goût étrange et que je ne connaissais pas; mais, quelle que fût cette liqueur, je sentis au bout d'un instant qu'elle rafraîchissait ma poitrine. Il y a plus, bientôt j'éprouvai un calme que je croyais impossible dans une situation pareille à la mienne. Ce calme même n'était pas exempt d'un certain charme. Je crus, tout bandés que fussent mes yeux, voir passer devant moi des fantômes lumineux qui me saluaient avec un doux sourire; peu à peu je tombai dans un état d'apathie qui n'était ni le sommeil ni la veille. Il me semblait que des airs oubliés depuis ma jeunesse bruissaient à mes oreilles; de temps en

temps je voyais de grandes lueurs qui traversaient comme des éclairs l'obscurité de la nuit, et j'apercevais alors des palais richement éclairés ou de belles prairies toutes couvertes de fleurs. Bientôt je crus sentir qu'on me prenait et qu'on m'emportait sous un berceau de chèvrefeuille et de lauriers roses, qu'on me couchait sur un banc de gazon, et que je voyais au-dessus de ma tête un beau ciel tout étoilé. Alors je me mettais à rire de la frayeur que j'avais eue lorsque je m'étais crue prisonnière; puis je revoyais mon enfant, qui accourait en jouant vers moi; seulement ce n'était pas celui qui vivait encore, chose étrange, c'était celui qui était mort. Je le pris dans mes bras, je l'interrogeai sur son absence, et il m'expliqua qu'un matin il s'était réveillé avec des ailes d'ange et était remonté vers le ciel; mais alors il m'avait vu tant pleurer, qu'il avait prié Dieu de permettre qu'il redescendît sur la terre. Enfin tous ces objets devinrent peu à peu moins distincts, et finirent par se confondre ensemble et disparaître dans la nuit. Je tombai alors, presque sans transition, dans un sommeil lourd, profond, obscur et sans rêves.

Quand je me réveillai, nous étions dans le caveau où nous sommes encore aujourd'hui, moi libre, Luigi scellé à la muraille par une chaîne. Une table était dressée entre nous; sur cette table était une lampe, quelques provisions de bouche, du vin, de l'eau, des verres, et contre la muraille un reste de feu qui avait servi à river les fers de Luigi.

Luigi était assis, la tête sur les deux genoux, et plongé dans une si profonde douleur, que je me réveillai, me levai, et allai à lui sans qu'il m'entendît. Un sanglot, qui s'échappa malgré moi de ma poitrine, le tira de son accablement. Il leva la tête, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

C'était la première fois depuis notre enlèvement que nous pouvions échanger nos pensées. Comme moi, quoi qu'il n'eût pas précisément reconnu Cantarello, il était convaincu que nous étions ses victimes; comme à moi, on lui avait donné une boisson narcotique qui lui avait fait perdre tout sentiment, et il venait de se réveiller seulement lorsque je me réveillai moi-même.

Le premier jour nous ne voulûmes pas manger. Luigi était sombre et muet; j'étais assise et je pleurais près de lui. Bientôt, cependant, notre douleur s'adoucit de ce que nous étions ensemble. Enfin le besoin se fit sentir si violemment, que nous mangeâmes, puis le sommeil vint à son tour. La vie continuait pour nous, moins la liberté, moins la lumière.

Luigi avait une montre : pendant notre voyage, elle s'était arrêtée à minuit ou à midi ; il la remonta; elle ne nous indiquait pas l'heure réelle; mais elle nous faisait du moins une heure fictive à l'aide de laquelle nous pouvions mesurer le temps.

Nous avions été enlevés dans la nuit du mardi au mercredi. Nous calculâmes que nous nous étions réveillés le jeudi matin. Au bout de vingt-quatre heures, nous fîmes une ligne sur le mur avec un charbon. Un jour devait être écoulé; nous étions à vendredi. Vingt-quatre heures après, nous tirâmes une seconde ligne pareille; nous étions à samedi. Au bout du même temps, nous tirâmes encore une ligne qui dépassait en longueur les deux premières : cette ligne indiquait le dimanche.

Nous passâmes en prières tout le saint jour du Seigneur.

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Au bout de huit jours, nous entendîmes des pas qui semblaient venir d'un long corridor; ces pas se rapprochèrent de plus en plus; notre porte s'ouvrit. Un homme enveloppé d'un grand manteau parut, tenant une lanterne à la main : c'était Cantarello.

Je tenais Luigi dans mes bras; je le sentais frémir de colère. Cantarello s'approcha de nous, et je sentis tous les muscles de Luigi successivement se contracter et se tendre. Je compris que, si Cantarello s'approchait à la portée de sa chaîne, il bondirait sur lui comme un tigre et qu'il y aurait une lutte mortelle entre ces deux hommes. Il me vint alors une pensée que j'aurais crue impossible, c'est que je pouvais devenir encore plus malheureuse que je ne l'étais. Je lui criai donc de ne pas s'approcher. Il comprit la cause de ma crainte; sans me répondre, il releva son manteau et me montra qu'il était armé. Deux pistolets étaient passés à sa ceinture, et une épée était pendue à son côté.

Il déposa sur la table des provisions nouvelles; ces provisions se composaient, comme les premières, de pain, de viandes fumées, de vin, d'eau et d'huile. L'huile surtout nous était précieuse; elle entretenait la lumière de notre lampe. Je m'aperçus alors que la lumière était un des premiers besoins de la vie.

Cantarello sortit et referma la porte sans que je lui eusse adressé d'autres paroles que celles qui avaient pour but de l'empêcher de s'approcher de Luigi, et sans qu'il eût répondu par un autre geste que par celui qui indiquait qu'il avait des armes. Ce fut alors seulement que, certaine par sa présence même d'être relevée de mon serment, qui ne m'engageait que s'il tenait lui-même la promesse qu'il

avait faite, de s'éloigner de nous, je racontai tout à Luigi. Lorsque j'eus fini, Luigi poussa un profond soupir.

— Il a voulu s'assurer notre silence, dit-il. Nous sommes ici pour le reste de notre vie.

Un éclat de rire affirmatif retentit derrière la porte. Cantarello s'était arrêté là, avait écouté et avait tout entendu. Nous comprîmes que nous n'avions plus d'espoir qu'en Dieu et en nous-mêmes.

Nous commençâmes alors à faire une inspection plus détaillée de notre cachot. C'est une espèce de cave de dix pas de large sur douze de long, sans autre issue que la porte. Nous sondâmes les murs : partout ils nous parurent pleins. J'allai à la porte, je l'examinai; elle était de chêne et retenue par une double serrure. Il y avait peu de chances de fuite; d'ailleurs Luigi était enchaîné par le milieu du corps et par un pied.

Néanmoins, pendant un an à peu près, l'espoir ne nous abandonna point tout à fait; pendant un an nous rêvâmes tous les moyens possibles de fuir. Chaque semaine, exactement, Cantarello reparaissait et nous apportait nos provisions hebdomadaires; chose étrange, peu à peu nous nous étions habitués à sa visite, et, soit résignation, soit besoin d'être distraits un instant de notre solitude, nous avions fini par attendre le moment où il devait venir avec une certaine impatience. D'ailleurs, l'espoir, qui ne s'éteint jamais, nous faisait toujours croire qu'à la visite prochaine Cantarello aurait pitié de nous. Mais le temps s'écoulait, Cantarello reparaissait avec la même figure sombre et impassible, et s'éloignait le plus souvent sans échanger avec nous une seule parole. Nous continuions à tracer les jours sur la muraille.

Une seconde année s'écoula ainsi. Notre existence était devenue toute machinale; nous restions des heures entières comme anéantis, et, pareils aux animaux, nous ne sortions de cet anéantissement que lorsque le besoin de boire ou de manger nous tirait de notre torpeur. La seule chose qui nous préoccupât sérieusement, c'est que notre lampe ne s'éteignît et nous laissât dans l'obscurité; tout le reste nous était indifférent.

Un jour, au lieu de monter sa montre, Luigi la brisa contre la muraille; à partir de ce jour nous cessâmes de mesurer les heures, et le temps cessa d'exister pour nous : il était tombé dans l'éternité.

Cependant, comme j'avais remarqué que Cantarello venait régulièrement tous les huit jours, chaque fois qu'il venait, je faisais une marque sur la muraille, et cela remplaçait à peu près notre montre :

mais je me lassai à mon tour de ce calcul inutile, et je cessai de marquer les visites de notre geôlier.

Un temps indéfini s'écoula : ce durent être plusieurs années. Je devins enceinte.

Ce fut une sensation bien joyeuse et bien pénible à la fois. Devenir mère dans un cachot, donner la vie à un être humain sans lui donner le jour ni la lumière, voir l'enfant de ses entrailles, une pauvre créature innocente qui n'est point née encore, condamnée au supplice qui vous tue !

Pour notre enfant nous revînmes à Dieu, que nous avions presque oublié. Nous l'avions tant prié pour nous, sans qu'il nous répondît, que nous avions fini par croire qu'il ne nous entendait pas; mais nous allions le prier pour notre enfant, et il nous semblait que notre voix devait percer les entrailles de la terre.

Je ne dis rien à Cantarello. J'avais peur, je ne sais pourquoi, que cette nouvelle ne lui inspirât quelque sombre projet contre nous ou contre notre enfant. Un jour il me trouva assise sur mon lit et allaitant la pauvre petite créature.

A cette vue il tressaillit, et il me sembla que sa sombre figure s'adoucissait. Je me jetai à ses pieds :

— Promettez-moi que mon enfant n'est point enseveli pour toujours dans ce cachot, lui dis-je, et je vous pardonne.

Il hésita un instant, puis, passant la main sur son front :

— Je vous le promets ! dit-il.

A la visite suivante il m'apporta tout ce qu'il fallait pour habiller mon enfant.

Cependant je dépérissais à vue d'œil. Un jour, Cantarello me regarda avec une expression de pitié que je ne lui avais pas encore vue.

— Jamais, me dit-il, vous n'aurez la force d'allaiter cet enfant.

— Ah ! répondis-je, vous avez raison, et je sens que je m'éteins. C'est l'air qui me manque.

— Voulez-vous sortir avec moi ? demanda Cantarello.

Je tressaillis.

— Sortir ! et Luigi, et mon enfant !

— Ils resteront ici pour me répondre de votre silence.

— Jamais ! répondis-je, jamais !

Cantarello reprit en silence sa lanterne, qu'il avait posé sur la table, et sortit.

Je ne sais combien d'heures nous restâmes sans parler, Luigi et moi.

— Tu as eu tort, me dit enfin Luigi.

— Mais pourquoi sortir? répondis-je.

— Tu aurais vu où nous sommes, tu aurais remarqué où il te conduisait. Tu aurais pu trouver quelque moyen de révéler notre existence et d'appeler à nous la pitié des hommes. Tu as eu tort, te dis-je.

— C'est bien, lui répondis-je; s'il m'en parle encore, j'accepterai.

Et nous retombâmes dans notre silence habituel.

Les huit jours s'écoulèrent. Cantarello reparut; outre nos provisions habituelles, il portait un assez gros paquet :

— Voici des habits d'homme, dit-il; quand vous serez décidée à sortir, mettez-les, je saurai ce que cela veut dire, et je vous emmènerai.

Je ne répondis rien; mais, à la visite suivante, Cantarello me trouva vêtue en homme.

— Venez, me dit-il.

— Un instant, m'écriai-je, vous me jurez que vous me ramènerez ici.

— Dans une heure vous y serez.

— Je vous suis.

Cantarello marcha devant moi, ferma la première porte, et nous nous trouvâmes dans un corridor. Dans ce corridor était une seconde porte qu'il ouvrit et qu'il ferma encore, puis nous montâmes dix ou douze marches, et nous nous trouvâmes en face d'une troisième porte.

Cantarello se retourna vers moi, tira un mouchoir de sa poche et me banda les yeux. Je me laissai faire comme un enfant; je me sentais tellement en la puissance de cet homme, qu'une observation même me semblait inutile.

Lorsque j'eus les yeux bandés, il ouvrit la porte, et il me sembla que je passais dans une autre atmosphère. Nous fîmes quarante pas sur des dalles, quelques-unes retentissaient comme si elles recouvraient des caveaux, et je jugeai que nous étions dans une église. Puis Cantarello lâcha ma main et ouvrit une autre porte.

Cette fois je jugeai, par l'impression de l'air, que nous étions enfin sortis, et du caveau et de l'église, et sans donner le temps à Cantarello de me découvrir les yeux, sans songer aux suites que pouvait avoir mon impatience, j'arrachai le mouchoir!

Je tombai à genoux, tant le monde me parut beau! Il pouvait être quatre heures du matin, le petit jour commençait à poindre; les étoiles s'effaçaient peu à peu du ciel, le soleil apparaissait derrière une petite chaîne de collines; j'avais devant moi un horizon im-

mense : à ma gauche des ruines, à ma droite des prairies et un fleuve; devant moi une ville, derrière cette ville la mer.

Je remerciai Dieu de m'avoir permis de revoir toutes ces belles choses, qui, malgré le crépuscule dans lequel elles m'apparaissaient, ne laissaient pas de m'éblouir au point de me forcer de fermer les yeux, tant mes regards s'étaient affaiblis dans mon caveau. Pendant ma prière, Cantarello referma la porte. Comme je l'avais pensé, c'était celle d'une église. Au reste cette église m'était tout à fait inconnue, et j'ignorais parfaitement où je me trouvais.

N'importe, je n'oubliai aucun détail; et ce me fut chose facile, car le paysage tout entier se reflétait dans mon ame comme dans un miroir.

Nous attendîmes que le jour fût tout-à-fait levé, puis nous nous acheminâmes vers un village. Sur la route nous rencontrâmes deux ou trois personnes qui saluèrent Cantarello d'un air de connaissance. En arrivant au village, nous entrâmes dans la troisième maison à droite. Il y avait au fond de la chambre et près d'un lit une vieille femme qui filait; près de la fenêtre, une jeune femme, de mon âge à peu près, était occupée à tricoter; un enfant de deux à trois ans se roulait à terre.

Les femmes paraissaient habituées à voir Cantarello; pourtant je remarquai que pas une seule fois elles ne l'appelèrent par son nom. Ma présence les étonna. Malgré mes habits, la jeune femme reconnut mon sexe, et fit à demi voix quelques plaisanteries à mon conducteur. — C'est un jeune prêtre, répondit-il d'un ton sévère; un jeune prêtre de mes parens qui s'ennuie au séminaire, et que, de temps en temps, pour le distraire, je fais sortir avec moi.

Quant à moi, je devais paraître comme abrutie à ceux qui me regardaient. Mille idées confuses se pressaient dans mon esprit; je me demandais si je ne devais pas crier au secours, à l'aide, raconter tout, accuser Cantarello comme voleur, comme assassin. Puis je m'arrêtais, en songeant que tout le monde paraissait le connaître et le vénérer, tandis que moi j'étais inconnue; on me prendrait pour quelque folle échappée de sa loge, et l'on ne ferait pas attention à moi; ou, dans le cas contraire, Cantarello pouvait fuir, repasser par l'église, égorger mon enfant et mon mari. Il l'avait dit, mon enfant et mon mari répondaient de moi. D'ailleurs, où et comment les retrouverais-je? La porte par laquelle nous étions entrés dans l'église ne pouvait-elle être si secrète et si bien cachée qu'il fût impossible de la découvrir? Je résolus d'attendre, de me concerter avec Luigi, et d'arrêter sans précipitation ce que nous devions faire.

Au bout d'un instant, Cantarello prit congé des deux femmes, passa son bras sous le mien, descendit par une petite ruelle jusqu'au bord d'un fleuve, suivit pendant un quart de lieue son cours, qui nous rapprochait de l'église; puis, par un détour, il me ramena sous le porche par lequel j'étais sortie, me banda les yeux et rouvrit la porte, qu'il referma derrière nous. Je comptai de nouveau quarante pas. Alors la seconde porte s'ouvrit; je sentis l'impression froide et humide du souterrain, je descendis les douze marches de l'escalier intérieur; nous arrivâmes à la troisième porte, puis à la quatrième; elle cria à son tour sur ses gonds. Enfin Cantarello me poussa, les yeux toujours bandés, dans le caveau, et referma la porte derrière moi. J'arrachai vivement le bandeau, et je me retrouvai en face de Luigi et de mon enfant.

Je voulais raconter aussitôt à Luigi tout ce que j'avais vu, mais il me fit, en portant un doigt à sa bouche, signe que Cantarello pouvait écouter derrière la porte et entendre ce que nous dirions. J'allai m'asseoir sur le matelas qui me servait de lit, et je donnai le sein à mon enfant.

Luigi ne s'était pas trompé : au bout d'une heure à peu près, nous entendîmes des pas qui s'éloignaient doucement. Ennuyé de notre silence, Cantarello, sans doute, s'était décidé à partir. Cependant nous ne nous crûmes pas encore en sûreté, malgré ces apparences de solitude; nous attendîmes quelques heures encore; puis, ces quelques heures écoulées, je m'approchai de Luigi, et, à voix basse, je lui racontai tout ce que j'avais vu, sans omettre un détail, sans oublier une circonstance.

Luigi réfléchit un instant; puis, me faisant à son tour quelques questions auxquelles je répondis affirmativement :

— Je sais où nous sommes, dit-il; ces ruines sont celles de l'Épipoli, ce fleuve, c'est l'Anapus; cette ville, c'est Syracuse; enfin, cette chapelle, c'est celle des marquis de San-Floridio.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je en me rappelant cette vieille histoire d'un marquis de San-Floridio qui, du temps des Espagnols, avait passé dix ans dans un souterrain, souterrain si bien caché que ses ennemis les plus acharnés n'avaient pu le découvrir.

— Oui, c'est cela, dit Luigi, comprenant ma pensée; oui, nous sommes dans le caveau du marquis Francesco, et aussi bien cachés aux yeux des hommes que si nous étions déjà dans notre tombe.

Je compris alors combien il était heureux que je n'eusse pas cédé à ce mouvement qui m'avait portée à appeler au secours.

— Eh bien! me demanda Luigi après un long silence, as-tu conçu quelque espérance? as-tu formé quelque projet?

— Écoute, lui dis-je. Parmi ces deux femmes, il y en avait une, la plus jeune, qui me regardait avec intérêt; c'est à elle qu'il faudrait parvenir à faire savoir qui nous sommes et où nous sommes.

— Et comment cela?

J'allai à la table et je pris deux feuilles de papier blanc dans lesquelles étaient enveloppés quelques fruits.

— Il faut, dis-je à Luigi, mettre à part et cacher tout le papier que désormais nous pourrons nous procurer; j'écrirai dessus toute notre malheureuse histoire, et, un jour où je sortirai, je la glisserai dans la main de la jeune femme.

— Mais si malgré tout cela on ne retrouve pas l'entrée du caveau, si Cantarello arrêté se tait, et si, Cantarello se taisant, nous restons ensevelis dans ce tombeau?

— Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre ainsi?

— Et notre enfant? dit Luigi.

Je jetai un cri et je me précipitai sur mon enfant. Dieu me pardonne! je l'avais oublié, et c'était son père qui s'en était souvenu.

Il fut convenu cependant que je suivrais le plan que j'avais proposé; seulement, je ne devais oublier rien de ce qui pourrait guider les recherches. Puis nous laissâmes de nouveau couler le temps, mais cette fois avec plus d'impatience, car, si éloignée qu'elle fût, il y avait une lueur d'espérance à l'horizon.

Cependant, pour ne point éveiller les soupçons de Cantarello, il fallait, si ardent qu'il fût, cacher le désir que j'avais de sortir une seconde fois; lui, de son côté, semblait avoir oublié ce qu'il m'avait offert. Quatre mois s'écoulèrent sans que j'en ouvrisse la bouche; mais je retombais dans un marasme tel que, me voyant un jour couchée sans mouvement et pâle comme une morte, il me dit le premier :

— Si dans huit jours vous voulez sortir, tenez-vous prête; je vous emmènerai.

J'eus la force de ne point laisser voir la joie que j'éprouvai à cette proposition, et je me contentai de lui faire signe de la tête que j'obéirais.

Pendant le temps qui s'était écoulé, nous avions mis de côté tout le papier que nous avions pu recueillir, et il y en avait déjà assez pour écrire l'histoire détaillée de tous nos malheurs.

Le jour venu, Cantarello me trouva prête. Comme la première fois, il marcha devant moi jusqu'à la seconde porte, et là, comme à la

première sortie, il me banda les yeux; puis tout se passa comme tout s'était déjà passé. A la porte de l'église, j'ôtai mon bandeau.

Nous sortions à peu près à la même heure que la première fois; c'était le même spectacle, et cependant, chose étrange! déjà je le trouvais moins beau.

Nous nous acheminâmes vers le village; nous entrâmes dans la même maison. Les deux femmes y étaient encore, l'une filant, l'autre tricotant. Sur une table étaient un encrier et des plumes. Je m'appuyai contre cette table, et je glissai une plume dans ma poche. Pendant ce temps, Cantarello parlait à voix basse avec la jeune femme. C'était de moi encore qu'il était question, car elle me regardait en parlant. J'entendis qu'elle lui disait : — Il paraît qu'il ne s'habitue pas au séminaire, votre jeune parent, car il est encore plus pâle et plus triste que la première fois que vous nous l'avez amené. — Quant à la vieille femme, elle ne disait pas un mot, elle ne levait pas la tête de son rouet; elle paraissait idiote.

Au bout de dix minutes à peu près, Cantarello, comme la première fois, mit mon bras sous le sien, reprit la même route, et descendit aux bords du petit fleuve. Tout en suivant ce chemin, je dis à Cantarello que je voudrais bien avoir aussi des aiguilles et du coton pour tricoter, et il me promit qu'il m'en apporterait.

Tout en revenant vers la chapelle, je m'aperçus que nous devions être à la fin de l'automne; les moissons étaient faites, ainsi que les vendanges. Je compris alors pourquoi Cantarello avait été quatre mois sans me parler de sortir. Il attendait que les travailleurs eussent quitté les champs.

A la porte de la chapelle, il me banda de nouveau les yeux. Je rentrai conduite par lui et sans faire la moindre résistance. Je comptai de nouveau les quarante pas, et nous nous arrêtâmes. Je compris pendant cette pause que Cantarello fouillait à sa poche pour en tirer la clé. J'entendis qu'il cherchait contre la muraille l'ouverture de la serrure. Je songeai qu'il devait alors avoir le dos tourné. Je levai vivement mon bandeau, et je l'abaissai aussitôt. Ce ne fut qu'une seconde, mais cette seconde me suffit. Nous étions dans la chapelle à gauche de l'autel. La porte doit se trouver entre les deux pilastres.

C'est là qu'il faudra chercher cette entrée, chercher jusqu'à ce qu'on la trouve, car c'est là précisément et positivement qu'elle est.

Cantarello ne vit rien. Les deux portes s'ouvrirent successivement devant nous, et, la troisième refermée derrière moi, je me retrouvai dans notre cachot.

Luigi et moi, nous observâmes le même silence que la première fois, et ce ne fut que lorsque je jugeai qu'il était impossible que Cantarello fût encore là, que je tirai la plume de ma poche et que je la montrai à Luigi. Il me fit signe de la cacher, et je la glissai sous mon matelas.

Puis j'allai m'asseoir près de lui, et, comme la première fois, je lui racontai les moindres détails de ma sortie. C'était une circonstance précieuse que la découverte que j'avais faite de la porte secrète qui donnait dans l'église, et, avec des renseignemens aussi exacts que ceux que je pouvais donner maintenant, il était certain qu'on finirait par découvrir la serrure, et qu'une fois la serrure découverte, on parviendrait jusqu'à nous.

Je laissai un jour se passer à peu près avant d'essayer d'écrire; alors je pris un des gobelets d'étain, je délayai dans de l'eau un peu de ce noir qui était resté à la muraille depuis le jour où l'on y avait fait du feu, je pris ma plume, je la trempai dans ce mélange, et je m'aperçus avec joie qu'il pouvait parfaitement me tenir lieu d'encre.

Le même jour, je commençai à écrire, sous l'invocation de Dieu et de la Madone, ce manuscrit, qui contient le récit exact de nos malheureuses aventures, et la bien humble et bien pressante prière, à tout chrétien dans les mains duquel il tomberait, de venir le plus tôt possible à notre secours.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Une croix était dessinée au-dessous de ces mots, puis le manuscrit continuait; seulement, la forme du récit était changée : elle était au présent au lieu d'être au passé. Ce n'étaient plus des souvenirs de dix, de huit, de six, de quatre ou de deux ans; c'étaient des notes journalières, des impressions momentanées, jetées sur le papier à l'heure même où elles venaient d'être ressenties.

— Aujourd'hui Cantarello est venu comme d'habitude; outre les provisions ordinaires, il a apporté le coton et les aiguilles à tricoter qu'il m'avait promis; le manuscrit et la plume étaient cachés, les deux gobelets étaient propres et rincés sur la table, il ne s'est aperçu de rien. O mon Dieu! protégez-nous.

Trois semaines sont passées, et Cantarello ne parle pas de me faire sortir. Aurait-il des soupçons? Impossible. Aujourd'hui il est resté plus long-temps que d'habitude, et m'a regardée en face : je me suis sentie rougir, comme s'il avait pu lire mon espérance sur mon front;

alors j'ai pris mon enfant dans mes bras, et je l'ai bercé en chantant, tant j'étais troublée.

— Ah! vous chantez, a-t-il dit; vous ne vous trouvez donc pas si mal ici que je le croyais?

— C'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis ici.

— Savez-vous depuis combien de temps vous êtes dans ce souterrain? a demandé Cantarello.

— Non, ai-je répondu; les deux ou trois premières années, j'ai compté les jours; mais j'ai vu que c'était inutile, et j'ai cessé de prendre cette peine.

— Depuis près de huit ans, a dit Cantarello.

J'ai poussé un soupir, Luigi a fait entendre un rugissement de colère. Cantarello s'est retourné, a regardé Luigi avec mépris, et a haussé les épaules; puis, sans parler de me faire sortir, il s'est retiré.

Ainsi, il y a huit ans que nous sommes enfermés dans ce caveau. Oh! mon Dieu, mon Dieu, vous l'avez entendu de sa propre bouche: il y a huit ans! Et qu'avons-nous fait pour souffrir ainsi? Rien; vous le savez bien, mon Dieu!

Sainte madone du Rosaire, priez pour nous!

Oh! écoutez-moi, écoutez, vous, dont je ne sais pas le nom; vous, mon seul espoir; vous qui, femme comme moi, mère comme moi, devez avoir pitié de mes souffrances; écoutez, écoutez!

Cantarello sort d'ici. Deux mois et demi s'étaient écoulés sans qu'il parlât de rien; enfin, aujourd'hui, il m'a offert de sortir dans huit jours; j'ai accepté. Dans huit jours, il viendra me prendre; dans huit jours, mon sort sera entre vos mains; vos yeux, vos paroles, toute votre personne a paru me porter de l'intérêt. — Ma sœur en Jésus-Christ, ne m'abandonnez pas!

Vous trouverez toute cette histoire chez vous après mon départ. Sur mon salut éternel, sur la tombe de ma mère, sur la tête de mon enfant, c'est la vérité pure, c'est ce que je dirai à Dieu quand Dieu m'appellera à lui, et à chacune de mes paroles l'ange qui accompagnera mon ame au pied de son trône, dira en pleurant de pitié : — Seigneur, c'est vrai!

Écoutez donc : aussitôt que vous aurez trouvé ce manuscrit, vous irez chez le juge, et vous lui direz qu'à un quart de lieue de chez lui, il y a trois malheureux qui gémissent ensevelis depuis huit ans : un mari, une femme, un enfant Si Cantarello est votre parent, votre allié ou votre ami, ne dites au juge rien autre chose que cela, et sur la madone je vous jure qu'une fois hors d'ici, pas un mot d'accu-

sation ne sortira de ma bouche; je vous le jure sur cette croix que je trace, et que Dieu me punisse dans mon enfant si je manque à cette sainte promesse!

Vous ne lui direz donc rien autre chose que ceci : — Il y a près d'ici trois créatures humaines plus malheureuses que jamais aucune créature ne l'a été; nous pouvons les sauver : prenez des leviers, des pinces; il y a quatre portes, quatre portes massives à enfoncer avant d'arriver à eux. Venez, je sais où ils sont, venez. — Et, s'il hésitait, vous tomberiez à ses genoux comme je tombe aux vôtres, et vous le supplieriez comme je vous supplie.

Alors il viendra, car quel est l'homme, quel est le juge qui refuserait de sauver trois de ses semblables, surtout lorsqu'ils sont innocens? Il viendra, vous marcherez devant lui, et vous le conduirez droit à l'église.

Vous ouvrirez la porte, vous conduirez le juge à la chapelle à droite, celle où il y a au-dessus de l'autel un saint Sébastien tout percé de flèches; lorsque vous serez arrivés à l'autel, écoutez bien, il y a deux pilastres à gauche. La porte doit être pratiquée entre ces deux pilastres. Peut-être ne la verrez-vous point d'abord, car elle est admirablement cachée, à ce qu'il m'a paru; peut-être, en frappant contre le mur, le mur ne trahira-t-il aucune issue; car, comprenez bien, c'est le mur même qui forme l'entrée du souterrain; mais l'entrée est là, soyez-en sûrs, ne vous laissez pas rebuter. Si elle échappait d'abord à vos recherches, allumez une torche, approchez-la de la muraille, je vous dis que vous finirez par trouver quelque serrure imperceptible, quelque gerçure invisible, ce sera cela. Frappez, frappez : peut-être vous entendrons-nous, nous saurons que vous êtes là, cela nous donnera l'espoir du courage. Vous saurez que nous sommes derrière à vous attendre, à prier pour vous, oui, pour vous, pour le juge, pour tous nos libérateurs quels qu'ils soient; oui, je prierai pour eux tous les jours de ma vie comme je prie en ce moment.

C'est bien clair, n'est-ce pas, tout ce que je vous dis là? Dans l'église des marquis de San-Floridio, la chapelle à droite, celle de Saint-Sébastien, entre les deux pilastres. Oh! mon Dieu, mon Dieu, je tremble tellement en vous écrivant, ma libératrice, que je ne sais pas si vous pourrez me lire.

Je voudrais savoir comment vous vous appelez, pour répéter cent fois votre nom dans mes prières. Mais Dieu, qui sait tout, sait que c'est pour vous que je prie, et c'est tout ce qu'il faut.

Oh! mon Dieu, il vient d'arriver ce qui n'était jamais arrivé depuis

que nous sommes ici. Cantarello est venu deux jours de suite. Avait-il été suivi? Se doutait-il de quelque chose? Quelqu'un a-t-il quelque soupçon de notre existence et cherche-t-il à nous découvrir? Oh! quel que soit cet être secourable, cet être humain, secourez-le, Seigneur! venez-lui en aide!

Cantarello était entré au moment où nous nous y attendions le moins. Heureusement le papier était caché. Il est entré et a regardé de tous côtés, a frappé contre tous les murs; puis, bien assuré que chaque chose était dans le même état: — Je suis revenu, a-t-il dit en se retournant vers moi, parce que j'avais oublié de vous dire, je crois, que, si vous vouliez, je vous ferais sortir à ma première visite.

— Je vous remercie, lui répondis-je, vous me l'aviez dit.

— Ah! je vous l'avais dit, reprit Cantarello d'un air distrait, très bien; alors j'ai pris en revenant une peine inutile.

Puis il regarda encore autour de lui, sonda la muraille en deux ou trois endroits, et sortit. Nous l'entendîmes s'éloigner et fermer l'autre porte. Dix minutes environ après son départ, une espèce de détonation se fit entendre comme celle d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil. Est-ce un signal qu'on nous donne, et, comme nous l'espérons, quelqu'un veillerait-il pour nous?

Depuis quatre ou cinq jours, rien de nouveau ne s'est passé; autant qu'il m'est permis de me fier à mon calcul, c'est demain que Cantarello va venir me prendre. Je n'ajouterai probablement rien à ce récit d'ici à demain, rien qu'une nouvelle supplication que je vous adresse pour que vous ne nous abandonniez pas à notre désespoir.

O ame charitable, ayez pitié de nous!

O mon Dieu, mon Dieu, que s'est-il passé? Ou je me trompe (et il est impossible que je me trompe de deux jours), ou le jour est passé où Cantarello devait venir, et Cantarello n'est pas venu. J'en juge d'ailleurs par nos provisions, qu'il renouvelait tous les huit jours; elles sont épuisées, et il ne vient pas. Mon Dieu, étions-nous donc réservés à quelque chose de pire qu'à ce que nous avions souffert jusqu'à présent? Mon Dieu, je n'ose pas même dire à vous ce dont j'ai peur, tant je crains que l'écho de cet abîme ne me réponde: Oui.

Oh! mon Dieu, serions-nous destinés à mourir de faim!

Le temps se passe, le temps se passe, et il ne vient pas, et aucun bruit ne se fait entendre. Mon Dieu, nous consentons à rester ici éternellement, à ne jamais revoir la lumière du ciel. Mais il avait promis de faire sortir mon enfant, mon pauvre enfant!

Où est-il, cet homme que je ne voyais jamais qu'avec effroi, et que maintenant j'attends comme un dieu sauveur? Est-il malade? Seigneur, rendez-lui la santé. Est-il mort sans avoir eu le temps de confier à personne l'horrible secret de notre tombe? Oh! mon enfant! mon pauvre enfant!

Heureusement il a mon lait et souffre moins que nous; mais, sans nourriture, mon lait va se tarir; il ne nous reste plus qu'un seul morceau de pain, un seul. Luigi dit qu'il n'a pas faim, et me le donne. Oh mon Dieu! soyez témoin que je le prends pour mon enfant, pour mon enfant, à qui je donnerai mon sang quand je n'aurai plus de lait.

Oh! quelque chose de pire! quelque chose de plus affreux encore! l'huile est épuisée, notre lampe va s'éteindre; l'obscurité du tombeau précédera la mort; notre lampe, c'était la lumière, c'était la vie; l'obscurité, ce sera la mort, plus la douleur.

Oh! maintenant, puisqu'il n'y a plus d'espoir pour nos corps, qui que vous soyez qui descendrez dans cet effroyable abîme, priez.... Dieu! la lampe s'éteint... Priez pour nos ames!

Le manuscrit se terminait là; les quatre derniers mots étaient écrits dans une autre direction que les lignes précédentes, ils avaient dû être tracés dans l'obscurité. Ce qui s'était passé depuis, nul ne le savait que Dieu; seulement, l'agonie devait avoir été horrible.

Le morceau de pain abandonné par Luigi avait dû prolonger la vie de Teresa de près de deux jours, car le médecin reconnut qu'il y avait eu trente-cinq ou quarante heures d'intervalle à peu près entre la mort du mari et la mort de la femme. Cette prolongation de la vie de la mère avait prolongé la vie de l'enfant; de là venait que de ces trois malheureuses créatures la plus faible seule avait survécu.

La lecture du manuscrit s'était faite dans le caveau même témoin de l'agonie de Teresa et de Luigi : il ne laissait aucun doute ni aucune obscurité sur tous les évènemens qui s'étaient passés, et, lorsque don Ferdinand y eut ajouté sa déposition, toutes choses devinrent claires et intelligibles aux yeux de tous.

A son retour dans le village, don Ferdinand trouva l'enfant déjà mieux; il envoya aussitôt un messager à Feminamorta pour s'informer de ce qu'était devenu le premier enfant de Luigi et de Teresa, et il apprit qu'il était toujours chez les braves gens à qui il avait été confié; sa pension, au reste, avait été exactement payée par une main inconnue, sans doute par Cantarello. Don Ferdinand déclara

qu'à l'avenir c'était sa famille qui se chargeait du sort de ces deux malheureux orphelins, ainsi que des frais funéraires de Luigi et de Teresa, pour lesquels il fonda un obit perpétuel.

Puis, lorsqu'il eut pensé à la vie des uns et à la mort des autres, don Ferdinand songea qu'il lui était bien permis de s'occuper un peu de son bonheur à lui; il revint à Syracuse avec le juge, le médecin et Peppino, et, tandis que ces trois derniers racontaient au marquis de San-Floridio tout ce qui s'était passé dans la chapelle de Belvédère, don Ferdinand prenait sa mère à part et lui racontait tout ce qui s'était passé dans le couvent des Ursulines de Catane. La bonne marquise leva les mains au ciel, et déclara en pleurant que c'était la main de Dieu qui avait conduit tout cela, et que ce serait fâcher le Seigneur que d'aller contre ses volontés. Comme il est facile de le penser, don Ferdinand se garda bien de la contredire.

Aussitôt qu'elle sut le marquis seul, la marquise lui fit demander un rendez-vous; le moment était bon, le marquis se promenait en long et en large dans sa chambre, répétant que son fils s'était conduit à la fois avec la valeur d'Achille et la prudence d'Ulysse. La marquise lui exposa combien il serait fâcheux qu'une race qui promettait de reprendre, grace à ce jeune héros, un nouvel éclat, s'arrêtât à lui et s'éteignît avec lui. Le marquis demanda à sa femme l'explication de ces paroles, et la marquise déclara en pleurant que don Ferdinand, chez qui les évènemens survenus depuis un mois avaient provoqué un élan de piété inattendu, était décidé à se faire moine. Le marquis de San-Floridio éprouva une telle douleur en apprenant cette détermination, que la marquise se hâta d'ajouter qu'il y aurait un moyen de parer le coup : c'était de lui accorder pour femme la jeune comtesse de Terra-Nova, qui etait sur le point de prononcer ses vœux au couvent des Ursulines de Catane, et de laquelle don Ferdinand était amoureux comme un fou. Le marquis déclara à l'instant que la chose lui paraissait à la fois non-seulement on ne peut plus facile, mais encore on ne peut plus sortable, le comte de Terra-Nova étant non-seulement un de ses meilleurs amis, mais encore un des plus grands noms de la Sicile. On fit, en conséquence, venir don Ferdinand, qui, ainsi que l'avait prévu sa mère, consentit, moyennant cette condition, à ne pas se faire bénédictin. Le marquis lâcha, en se grattant l'oreille, quelques mots de doute sur la dot de Carmela, laquelle dot, si ses souvenirs ne le trompaient pas, devait être assez médiocre, la famille de Terra-Nova ayant été à peu près ruinée pendant les troubles successifs de la Sicile. Mais sur ce point

don Ferdinand interrompit son père, en lui disant que Carmela avait un parent inconnu qui lui faisait don de soixante mille ducats. Dans un pays où le droit d'aînesse existait, c'était un fort joli douaire pour une fille, et pour une fille qui avait un frère aîné surtout; aussi le marquis ne fit-il aucune objection, et, comme il était un de ces hommes qui n'aiment pas que les affaires traînent en longueur, il ordonna de mettre les chevaux à la litière, et se rendit le jour même chez le comte de Terra-Nova.

Le comte aimait fort sa fille; il ne l'avait mise au couvent que pour ne point être forcé de rogner en sa faveur le patrimoine de son fils, qui, étant destiné à soutenir le nom et l'honneur de la famille, avait besoin, pour arriver à ce but, de tout ce que la famille possédait. Il déclara donc que, de sa part, il ne voyait aucun empêchement à ce mariage, si ce n'était que Carmela ne pouvait avoir de dot; mais à ceci le comte répondit en souriant que la chose le regardait. Séance tenante, parole fut donc échangée entre ces deux hommes qui ne savaient pas ce que c'était que de manquer à leur parole.

Le marquis revint à Syracuse. Don Ferdinand l'attendait avec une impatience dont on peut se faire une idée, et tout en l'attendant, et pour ne point perdre de temps, il avait fait seller son meilleur cheval. En apprenant que tout était arrangé selon ses désirs, il embrassa le marquis, il embrassa la marquise, descendit les escaliers comme un fou, sauta sur son cheval, et s'élança au galop sur la route de Catane. Son père et sa mère le virent de leur fenêtre disparaître dans un tourbillon de poussière. — Le malheureux enfant! s'écria la marquise; il va se rompre le cou. — Il n'y a pas de danger, madame, répondit le marquis; mon fils monte à cheval comme Bellérophon.

Quatre heures après, don Ferdinand était à Catane. Il va sans dire que la supérieure pensa s'évanouir de surprise et Carmela de joie.

Trois semaines après, les jeunes gens étaient unis à la cathédrale de Syracuse, don Ferdinand n'ayant point voulu que la cérémonie se fît à la chapelle des marquis de San-Floridio, de peur que le sang qu'il avait vu coagulé sur les dalles ne lui portât malheur.

On enleva le carreau marqué d'une croix, qui était au pied du lit de Cantarello, et l'on y trouva les soixante mille ducats.

C'était la dot que don Ferdinand avait reconnue à sa femme.

Alexandre Dumas.

PARLER

OU

SE TAIRE.

Henri de Courtalon et Charles Fourcy s'étaient beaucoup aimés au collége. Leurs classes finies, l'un partit pour Rennes, où il alla faire auprès de ses parens son cours de droit; le second, plus favorisé de la fortune, mena pendant plusieurs années cette bonne vie bohémienne des jeunes Parisiens indépendans. Il donna pour prétexte à son oisiveté qu'il devait obtenir, au moyen de ses protections, un emploi dans les consulats. Cette espérance, qui ne s'est jamais réalisée et ne se réalisera jamais, lui fournit depuis dix ans une réponse très catégorique à la seconde de ces deux questions inséparables : Comment s'appelle ce jeune homme? Que *fait*-il?

Un jour qu'il battait le boulevard suivant sa coutume, il vit sortir du café Anglais un jeune couple fort élégant. La femme, autant qu'on en pouvait juger par sa tournure, était jeune et jolie. Charles doubla le pas afin de s'en assurer. C'était en lui pure habitude de flanerie, car il est, comme le satirique Boileau, d'un naturel fort peu vo-

luptueux. Il dépassa nos deux jeunes gens et revint brusquement sur ses pas. C'est la tactique. La belle dame, qui avait deviné d'instinct cette subtile manœuvre, détourna non moins brusquement la tête, et Charles Fourcy en eût été pour ses peines, si le mari (c'était un jeune mari) ne l'eût apostrophé d'un :—Comment, c'est toi!— tout-à-fait amical.

Charles Fourcy le regarda deux fois avant de reconnaître Courtalon, beau, pimpant, frisé, orné d'une barbiche très originale. Quand il se fut bien assuré qu'il y avait identité parfaite entre ce nouveau personnage et son ancien camarade, il lui serra la main avec une véritable joie. Charles est en effet, comme beaucoup de ses compatriotes, très personnel au dehors, mais au fond bon diable et rempli de cœur.

Courtalon lui raconta fort brièvement ses aventures d'étudiant, son entrée dans la magistrature, le rapide avancement qui l'amenait à Paris comme substitut du procureur du roi, et enfin son mariage avec la nièce d'un éloquent député, naguère ministre de la justice. Il avait volontairement interverti l'ordre de ces deux évènemens, afin que le dernier en date, la nomination, ne parût pas la conséquence logique de l'autre; ce petit artifice de narration passa entièrement inaperçu. Charles trouva son ami fort heureux, et ne l'en aima pas moins, ce qui est exemplaire. Courtalon menait sa femme à l'Opéra-Comique; Charles y entra, désireux de ne les pas quitter, et vit pour la cinquième fois *le Domino Noir*. La véritable amitié se complaît aux sacrifices.

Mme de Courtalon,—Charles a le coup d'œil juste,—cachait en effet sous son chapeau la plus charmante figure du monde : un peu poupine, il est vrai, trop régulièrement blanche et rose, et d'un galbe mesquin, comme dirait certain de nos amis; mais au total fort agréable à regarder. Elle grasseie légèrement, se déhanche un peu trop sous le lorgnon, et porte des odeurs chaudes. Ce sont là ses plus grands défauts. Du moins Charles la jugea-t-il ainsi dès cette première entrevue.

La soirée que nous venons de raconter n'eut rien de plus mémorable. Les Courtalon invitèrent à dîner leur ami retrouvé. Il leur rendit cette politesse en vrai garçon, chez le restaurateur, et de ce moment il eut ses entrées dans la maison, à peu près comme un frère.

Il profitait d'autant plus librement de ce privilége, que nulle arrière-pensée coupable ne se mêlait à ses assiduités; et lorsqu'il venait

chez Mme de Courtalon par hasard à l'heure des audiences, c'était tout simplement pour y jaser, dans une bonne bergère, avec une jeune femme agréable et qui ne manque pas de babil; rien de plus.

Tout d'abord il fut reçu le plus naturellement du monde, en garçon d'esprit, très au courant des historiettes légères et du scandale fraîchement éclos. Mais quelle intimité n'a ses dangers? Un jour que Mme de Courtalon, à propos d'un burnous refusé, avait eu maille à partir avec le substitut, Charles la trouva triste et dolente; et comme il voulait la consoler :

— On ne sait pas, lui dit-elle, ce qu'une existence de femme recèle de secrètes douleurs.

— Ouais, pensa Charles, voici du désespoir bien azuré. — Il changea de conversation.

Deux jours après, Aurélie (ainsi se nommait Mme de Courtalon) dit à Charles en le regardant par-dessus l'épaule, et sans que cela eût beaucoup de rapport avec le sujet de leur causerie :

— Vous!... vous êtes une ame de glace!

— Tiens! tiens! tiens! murmura le futur consul en se rengorgeant dans sa cravate. La balle, cette fois, lui avait sifflé aux oreilles.

Et il réfléchit pendant cinq minutes, au moins, sur le sens mystérieux de cet appel à sa sensibilité; puis, ses réflexions faites, il reprit :

— Vous trouvez donc que Nourrit chantait à ravir *la Sérénade* de Schubert?

Les choses en restèrent là. Dirons-nous les secrètes pensées de Charles? Elles étaient simples. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la valeur d'Aurélie comme jolie femme; mais elle ne lui plaisait pas autrement, et, connaissant par expérience tous les ennuis attachés à ce qu'on appelle *une séduction*, il n'était rien moins que tenté de s'y exposer pour les beaux yeux (quelque beaux qu'ils fussent) de Mme de Courtalon.

S'il eût eu, pour parler comme lui, son cœur sur les bras, nous n'affirmons pas que son stoïcisme eût résisté aux agaceries d'une aussi charmante personne, en dépit de l'aversion qu'il professait contre le musc; mais justement il venait de *prendre position* et de s'installer en tiers dans le ménage (illégitime) d'un de ses amis. En pareil cas, on fait à bon marché le Scipion.

D'ailleurs il aimait véritablement Courtalon. Raillerie à part, il faut voir là le plus vrai motif de sa respectable retenue.

La vertu n'est pas toujours récompensée selon ses mérites. Charles, après ce fragment d'entretien, perdit cent pour cent dans l'estime de

Mme de Courtalon, qui le jugea *peu intelligent;* il en eût trop coûté à l'amour-propre de la jeune femme pour l'accuser d'autre chose. Pendant quelque temps il ne la trouva plus aussi souvent chez elle, et ne fut désormais invité à dîner que par le mari. Cependant aucune incivilité directe ne le mit dans l'obligation de rompre avec le jeune ménage, et, s'enveloppant de sa philosophie, il s'en remit au temps, qui guérit tout et qui devait effacer, dans le cœur d'Aurélie, un souvenir plus ou moins désagréable.

Six mois lui donnèrent raison. Mme de Courtalon redevint aimable et bonne; quelques plaisanteries aigrelettes furent les seules traces d'un ressentiment qui s'éteignait. Encore cessèrent-elles bientôt. Charles, qui sait vivre, s'était promis de remarquer l'époque et les circonstances de ce changement très prévu et très prévoyable en effet. Il ne fut pas étonné de le voir coïncider avec les bals de l'hiver et avec la présentation d'un nouveau venu chez ses amis.

C'était un fashionable oisif, et par conséquent dangereux. Dans un siècle comme celui-ci, où tous les hommes de quelque valeur sont forcément engrainés dans les rouages du grand mécanisme social, les femmes trouvent peu de sigisbés attentifs et toujours présens. L'espèce, quoique très demandée, s'en perd d'une manière affligeante. Il suit de là que la libre disposition de son temps tient maintenant lieu à un Lovelace de presque tous les autres mérites autrefois requis.

L'oisif dont nous parloos vint d'abord deux fois par semaine, le soir, chez le substitut; puis il ajouta insensiblement à cette habitude celle d'une visite du matin à Mme de Courtalon. Une des soirées s'échangea peu à peu contre une seconde réception matinale. Bref, d'encore en encore, l'oisif fut admis trois fois par semaine chez Aurélie, et reçu deux fois chez son mari. On se rencontrait de plus dans le monde, au concert, au spectacle, voire en visite, le jour. C'était un siége en règle, et, les lignes de circonvallation se resserrant à toute minute, il était facile de prévoir que la brèche allait s'ouvrir.

Fourcy, qui surveillait la place du haut de son désintéressement, voyait avec peine les progrès de l'homme oisif, et la désespérante bonhomie du magistrat qui avait pris en gré son visiteur assidu. Bien mieux, cet ami véritablement dévoué (Fourcy, bien entendu) tenta de contrecarrer les efforts du séducteur, soit par des conseils indirectement adressés à Aurélie, soit en se jetant à tout propos entre elle et le danger, en intervenant dans les tête-à-tête, en dérangeant les complots organisés pour se rencontrer chez des tiers, enfin par mille combinaisons qui auraient fait honneur à un diplomate plus

avancé dans sa carrière ; et il serait peut-être venu à bout de conjurer l'orage, n'eût été la position exceptionnelle où l'avait placé, vis-à-vis d'Aurélie, sa tacite résistance. Mais il avait par-là perdu tout crédit.

Aussi ne fut-il pas étonné un certain jour de voir l'homme oisif rôder autour du piano de Mme de Courtalon, et déposer adroitement entre les pages d'une partition un billet *incacheté*. Ce qui lui parut plus grave, c'est que Mme de Courtalon, qui observait du coin de l'œil cette petite manœuvre, lui adressa vivement la parole pour détourner son attention sur un écran de plumes qu'elle avait acheté la veille.

A cette preuve de complicité, Charles tomba dans une rêverie profonde, et médita si long-temps sur les inconvéniens du mariage, que, l'oisif parti, Mme de Courtalon fut obligée de le mettre à la porte.

Quinconque l'eût rencontré au sortir de là se serait imaginé qu'il venait de recevoir sa nomination au poste de Carthagène ou de Porto-Rico, tant il était sombre et pensif.

— Que faire? se disait-il en frappant de sa canne les dalles des trottoirs... Le danger est imminent; voilà qui, Dieu merci ! est assez clair... A l'instant même où je parle, cette petite folle, là-haut, se roule délicieusement dans la prose de l'homme oisif... Je sais d'avance tout ce qu'un benêt pareil lui peut conter... Mais le lieu commun n'existe pas pour les femmes... En fait de style, c'est tout au plus si elles exigent l'orthographe. Pauvre Courtalon ! un si galant homme, et si confiant, et mon ami, mon camarade de collége par-dessus le marché... O perfidie des femmes ! ô aveuglement des maris !... Comment celui-là n'entrevoit-il pas ce qui me crève les yeux, à moi ?... Quelle singulière grace d'état enlève toute intelligence conjugale à ce réquisitionneur si soupçonneux et si perspicace?

S'exaltant ainsi, Charles en vint à s'adresser une question passablement étrange :

— Au fait, continua-t-il, ne lui dois-je pas de l'avertir?

Ce cas de conscience, une fois soulevé, s'empara de son esprit et le préoccupa terriblement.

— En définitive, argumentait-il, si, passant dans la rue, je voyais sa cheminée jeter des flammes; si j'apprenais la déconfiture probable de son agent de change; si j'entendais parler d'une intrigue pour le faire nommer avocat-général en Corse, je serais tenu de courir à lui et de lui ouvrir les yeux..... Et parce qu'il s'agit d'un intérêt bien autrement important que la perte de son mobilier, de ses capitaux ou de sa place; parce que son bonheur et son honneur sont en jeu, et sans autre garantie qu'une volonté de femme déjà vacillante, je dois

me taire; je dois assister, l'arme au bras, pacifique biset, à cette ruine qu'un mot pourrait prévenir... En vérité, c'est absurde!

A la bonne heure! reprenait-il ensuite... Mais, d'un autre côté, si je cède à ce mouvement de charité, comment ma conduite sera-t-elle interprétée? Quel cas fera-t-on de mes conseils?... Qui sait si, tout en m'exposant, je serai utile à cet époux compromis?.... Supposons même que je le sauve du danger présent : puis-je répondre d'un avenir qui s'annonce sous de tels auspices?... Et alors à quoi bon parler?

Ainsi ballotté, cédant tantôt à la voix de l'amitié, tantôt aux inspirations de cette sagesse pratique qui ne manque guère aux viveurs, Charles restait indécis. Une pensée surtout lui était insupportable. Il imaginait Courtalon trop tard éclairé par quelque incident, et venant lui reprocher sa muette complicité.

Tout en délibérant ainsi, notre homme s'acheminait vers la rue de La Bruyère, où logeait Mme de Saint-Maximin, cette belle personne dont il était l'heureux favori. Il comptait lui demander conseil.

A son grand désappointement, comme il se glissait à petit bruit sur l'escalier, il se trouva nez à nez avec le *tenant* titulaire de l'endroit; mais ce n'était là que le prélude de plus tristes contrariétés.

— Te voilà! lui dit ce jeune homme d'un ton tragique; tu viens fort à propos.

— Bah! répliqua Charles avec un peu d'émotion, je passais par là, et j'ai pensé...

— C'est le ciel qui t'envoie, reprit l'autre. Emmène-moi d'ici!... j'étouffe... je ne puis plus me soutenir... Charles, emmène-moi!

— Que diable est ceci? pensa le visiteur désappointé. — Mais son ami s'était cramponné à lui et l'entraînait. Il se laissa faire. Une certaine soumission, dont le principe est un secret remords, met toujours le trompeur à la disposition de sa victime.

Paris, nous en prévenons ses édiles, manque d'établissemens appropriés aux besoins d'une émotion forte. Il est cependant des cafés déserts où les passions bavardes peuvent, jusqu'à un certain point, se donner carrière. Ce fut dans un de ces obscurs réduits que Charles reçut les terribles confidences de son ami Amédée.

— Elle me trahit! soupira cet infortuné après avoir demandé deux verres d'absinthe.

— Vraiment?

— Elle me quitte! elle est partie!

Cette fois, Charles, tout-à-fait hors de garde, ne feignit point la surprise, et, bondissant sur sa chaise :

— Partie ! s'écria-t-il ; Élisa, partie ?

— Partie ! lâchement partie ! reprit l'autre d'une voix résignée, avec un regard où se peignait sa reconnaissance pour une sympathie si vive.

Ensuite il entra dans tous les détails d'une histoire trop vulgaire pour être répétée. C'étaient quelques misérables querelles, où l'argent jouait son rôle ordinaire, et dont la dernière avait amené une rupture. Habitué à ces sortes de brouilles, le protecteur était resté trois jours entiers sous sa tente, parodiant, à propos d'un billet de 500 francs, la noble colère d'Achille. Puis, ne voyant pas venir la belle suppliante, et cédant à d'inquiets pressentimens, il avait hasardé une reconnaissance. Tardive précaution ! Le boudoir était démeublé, la cage vide, l'oiseau sous d'autres cieux, c'est-à-dire aux bains de Dieppe, où l'avait emmenée un être mal défini que le concierge appelait un jeune *milord* de Belgique.

Fourcy, pris à court et fort ennuyé de l'aventure, n'écouta pas de sang-froid les premiers chapitres de ce roman bouffon ; mais, petit à petit, le sérieux d'Amédée, contrastant avec le fond et les détails du récit, devint d'un effet si plaisant, qu'une forte envie de rire combattit en lui toute autre émotion. Il se contint pourtant, car il vit bien que la moindre plaisanterie, en ce moment, passerait pour un crime de lèse-amitié.

Profitant du premier intervalle de silence, et cet intervalle fut long temps à s'offrir :

— Enfin, dit-il à son infatigable interlocuteur, te voilà débarrassé d'elle, c'est un grand point ; et j'espère que tu sauras oublier une créature aussi peu digne de... toi.

— Certes, je l'oublierai, répondit Amédée... Je la méprise, je l'ai en horreur... et je me regarderais comme déshonoré à mes propres yeux, si je sentais en moi le plus léger regret... Un regret à elle, allons donc !...

Il ajouta des épithètes et un commentaire dont l'énergie trop expressive fait reculer notre plume.

— Voilà qui est bien, remarqua Fourcy, j'aimerais mieux toutefois un peu plus de mesure dans ce dédain. Maintenant, — et il prit son chapeau, — je vais te quitter, car...

— Me quitter, dans un pareil moment ? Quand j'attends de toi

toute ma force et toutes mes consolations, interrompit Amédée d'un ton plus lamentable que jamais.

— Bon! qu'est-ce qui te prend, à présent? Et de quelles consolations, de quelle force veux-tu parler, si tu n'éprouves pas de regrets?

— Des regrets..., non..., mais un déchirement, un vide, un anéantissement profond... Charles, mon bon ami, ne me quitte point... Tu ne sais pas, ni moi non plus, de quoi je suis capable...

— A la bonne heure, mais...

— Non, tu ne le sais pas, te dis-je!... et ne peux-tu, voyons, te charger, pour quelques jours, de mon existence?

— Pour quelques jours?

— Pour ce soir, du moins... Voilà qui est entendu... Nous dînons ensemble... J'ai besoin de parler d'elle, vois-tu.

— Mais, non...

— Mais, si... Je dois exhaler jusqu'au dernier les transports de colère où m'a jeté une conduite...

Et les épithètes ne manquèrent pas. Fourcy était atterré. La loyauté de son caractère, poussée assez loin, comme on a pu le voir, le mettait mal à l'aise en face de son ami, beaucoup plus confiant qu'il ne l'eût voulu. D'un autre côté, la perspective d'une plus ample élégie lui donnait le frisson. Mais il eut beau faire : le malheur est tenace. Amédée n'eût pas lâché son confident pour tout l'or du Pérou.

Ceci se passait vers cinq heures du soir. A six heures seulement le consolateur et l'inconsolable prirent place devant un excellent dîner qu'Amédée commandait, mais auquel il ne toucha point, afin de ne pas perdre une minute de son désespoir. Fourcy mangeait comme quatre, tâchant de ne pas écouter les doléances dont on lui rebattait les oreilles.

Pourtant, l'espèce de torture à laquelle il était soumis agaçait prodigieusement ses nerfs; il voulut interdire à son hôte de continuer ses jérémiades amoureuses.

— Soit! dit humblement Amédée. Mais, alors, trouve-moi d'autres sujets de conversation... Parle, si tu veux que je me taise.

Cette concession était raisonnable. Fourcy cependant n'avait rien à dire. L'aventure du matin lui revint heureusement à l'esprit, et, sans nommer les masques, il se mit à la raconter. Amédée l'écoutait mal, en rongeant une pêche par contenance. Le récit fini :

— Que penses-tu de ma position? demanda le narrateur, assez content de la couleur qu'il avait donnée à son petit drame.

— Je pense, répliqua gravement Amédée, qu'il faudrait peut-être lui écrire.

— A qui? Au mari menacé?

— Au mari? Non. A cette femme, à cette horrible femme!

— Horrible? Et pourquoi? demanda Charles stupéfait.

Amédée releva la tête.

— Tu demandes pourquoi?... toi... mon ami... tu demandes pourquoi cette créature est horrible... lorsque je viens de te dire à l'occasion de quelles misères elle n'a pas craint de me déchirer le cœur?

Fourcy, furieux d'une telle distraction, se levait pour s'en aller. Amédée le retint, et se fit répéter l'histoire du ménage Courtalon, qu'il écouta religieusement, bien qu'avec effort.

— Eh bien! lui dit-il, que vois-tu donc là-dedans de si embarrassant? Il faut parler, mon cher... il faut dessiller les yeux de ton ami... de ton malheureux ami... C'est un devoir sacré, entends-tu?

A ces mots, Charles, soit l'effet naturel d'un bon dîner, soit cette espèce de cruauté que nous inspire un ennui trop prolongé, se sentit à la merci d'une inspiration ironique et tout à coup survenue. La bénévole figure d'Amédée lui apparut comme un véritable plastron à nasardes.

— Ah! tu veux qu'on parle? se disait-il intérieurement. Eh bien! je vais sur l'heure vérifier la sagesse du conseil que tu me donnes.

Sur ce il prit un air de componction sentimentale; puis, après un exorde qui fit dresser les oreilles à son amphitryon, il lui raconta de point en point la trahison dont il s'était rendu coupable, et comment Mme de Saint-Maximin avait été détournée par lui des devoirs *relatifs* de sa position.—Un tel abus de confiance, ajouta-t-il, me coûtait horriblement, et j'ai plus de vingt fois été sur le point de te tout révéler, pour t'apprendre combien ton affection et tes sacrifices étaient mal récompensés; mais une délicatesse bien ou mal fondée m'a toujours retenu. Je ne devais pas tourner contre cette fille les armes qu'elle-même m'avait fournies en cédant au goût que je lui inspirais. Aujourd'hui sa perfidie, qui nous frappe tous deux, m'affranchit, ce me semble, de pareils égards. Et d'ailleurs je te vois si malheureux que, pour te tirer de peine, je ferais taire des scrupules bien autrement sacrés. J'espère que l'aveu de ma faute, en ajoutant au mépris que doit t'inspirer celle qui en fut complice, te guérira sans m'ôter ton amitié.

Amédée, qui avait paru fort ému au début de la confession de Fourcy, pâlissant et rougissant dix fois dans la même minute, écouta

cette magnifique péroraison avec le plus satisfaisant sang-froid. Quand elle fut terminée :

— Touche là, s'écria-t-il en offrant une poignée de main à son ami... Tu es un bon et brave garçon, un vrai modèle d'amitié... Merci !

Charles ne comprenait rien à cette reconnaissance.

— Tu me vois triste, reprit Amédée, tu veux m'enlever à mes soucis, et, sans craindre de te calomnier toi-même... tu me bâcles le plus énorme mensonge...

— Un mensonge?

— Oui, mon bon et cher camarade... Je ne me méprends pas sur la portée de ton historiette... fort bien tournée du reste. Tu mens comme un ange, sais-tu?

— Comme un ange, c'est le mot, interrompit Fourcy, car les anges ne mentent guère, et je t'assure que, d'un bout à l'autre, mon anecdote est aussi vraie que possible.

Amédée, un peu ébranlé par cette déclaration, redevint très sérieux; mais il doutait encore. Fourcy fut donc obligé de passer aux preuves et d'exhiber deux petits poulets chiffonnés qui dormaient, à côté d'une rose sèche, dans un des plis de son portefeuille.

Ils étaient terriblement significatifs, et, comme si l'*autographie* ne suffisait pas à des amoureux, signés en toutes lettres. A chaque phrase, — dans quelques-unes *il* était assez cavalièrement traité, — l'infortuné protecteur s'arrêtait comme s'il eût reçu autant de bourrades en pleine poitrine. Son trouble était si grand que Charles, pris de pitié, voulut lui retirer des mains les documens accusateurs. Mais l'autre :

— Te les rendre ! s'écria-t-il en les serrant contre sa poitrine; te les rendre, jamais ! C'est-à-dire, mon bon camarade, reprit-il ensuite plus doucement, que je te les demande à genoux. Tu veux me guérir, n'est-ce pas, de ce déplorable amour? Eh bien, voilà l'antidote le plus sûr : laisse-moi ces preuves écrasantes de la plus infâme tromperie. Je veux les avoir sous mes yeux à tout instant, le jour dans ma poitrine, la nuit sous mon chevet.

— Peste ! nous voilà un peu loin de compte, pensa Charles; on dirait que mes aveux augmentent la fièvre qu'ils devaient, selon moi, couper. Le mélodrame coule à pleins bords.

Du reste Amédée ne manifestait aucune espèce de rancune. Bien au contraire, c'étaient des effusions à mourir de rire, des serremens de mains, des actions de grâces pour le service immense, inappréciа-

ble, que Fourcy lui avait rendu; comme ces gens qui, lorsqu'une dent les fait souffrir, ne peuvent se tenir d'y toucher sans cesse, le pauvre amoureux trompé revenait avec une rage acharnée sur tous les détails de la trahison. Fourcy, dans un but très charitable au fond, mais aussi peut-être avec une arrière-pensée de moquerie, ne les lui épargnait pas. Leur conversation, comme on peut bien penser, ne fut pas de nature à se pouvoir chastement répéter, et c'est vraiment dommage, car questions et réponses étaient d'un haut comique. Amédée voulait tout savoir, Charles était en train de tout dire; et même, la fatuité naturelle à l'homme prenant quelquefois le dessus, il ajoutait quelques fanfaronnades de bulletin à ce chapitre de ses *Victoires et Conquêtes*. Son auditeur alors riait jaune et grinçait des dents. Ils ne se quittèrent qu'à minuit.

Fourcy se leva le lendemain, très peu sûr de n'avoir pas commis une bévue en livrant les lettres d'Élisa. Non pas qu'il songeât à reprendre jamais les fers de cette légère beauté, mais l'affaire pouvait s'ébruiter et lui faire du tort dans « un certain monde. » Sa réputation d'homme discret risquait d'en être compromise, et, trop bien avisé pour se ruiner en succès de femmes, il avait besoin auprès de ces dames de toutes les vertus qui remplacent la prodigalité.

Il se doutait bien qu'Amédée viendrait le prendre à l'heure du dîner, et, ne se souciant guère d'une seconde conférence sur un sujet épuisé, il se réfugia chez les Courtalon, toujours charmés quand il s'invitait familièrement à leur table.

L'homme oisif y vint dans la soirée, selon sa coutume. Charles étudiait ses airs langoureux et penchés pour savoir au juste où en étaient les affaires. Il ne surprit rien de plus significatif que ce qu'il avait déjà vu. Même il lui fut complètement démontré que l'honneur de son ami était encore sauf, lorsqu'il vit l'homme oisif se baisser fort mprudemment pour ramasser, et baiser, en le ramassant, un petit chiffon de broderie que Mme de Courtalon avait laissé tomber à terre. Ces niaiseries, à peine autorisées la veille, seraient, un lendemain, du dernier mauvais goût.

Ainsi rassuré, Charles se persuada par une foule de beaux raisonnemens qu'il n'y avait pas fort grand péril en la demeure. L'embarras d'une explication avec le substitut venait à l'appui de tout ce qu'il se disait pour la retarder. Mais il voulut tâter le terrain, et l'arrivée de quelques personnes lui permit d'entamer, dans un coin, une conversation préliminaire avec son ami.

— M. de ...., lui dit-il en lui nommant l'homme oisif, est un bon *meuble de salon.* Il y fait bien, on s'en sert comme on veut, il est commode.

— Veux-tu bien ne pas l'assassiner ainsi avec tes éloges de tapissier? interrompit en riant le substitut. J'ai bien vu que tu ne l'aimais pas, mais tu as tort; au fond, c'est un homme charmant.

— Tu trouves?

— Réellement charmant, répéta Courtalon non sans une certaine emphase. Au début de notre liaison, j'étais prévenu contre lui; ses petites affectations, qui me semblaient d'insupportables fatuités, ses façons de parler douces et polies, que je trouvais fades et mielleuses, me l'avaient fait prendre en guignon. Mais j'ai bien changé d'avis.

— Ah! ah!

— C'est comme pour ma femme. Je croyais, mais là tout de bon, qu'il voulait lui faire la cour, et, sans être précisément un More de Venise, je ne me sentais pas disposé de ce côté à beaucoup de tolérance. Eh bien! mon cher, je me trompais; il ne songeait pas plus à Mme de Courtalon qu'à la Vénus d'Arles ou à toute autre statue étrangère. J'en eus la preuve d'une assez singulière façon.

— Voyons un peu? s'écria Charles, qui jeta, tout en haussant les épaules, un regard émerveillé sur son ami.

— Je ne sais si tu te rappelles le bal que Mme de Sensy donna il y a environ deux mois?

— Parfaitement. Tu fis inviter M. de.....?

— C'est cela même... et tu n'y vins pas... Eh bien! donc, à ce même bal, Aurélie voulait paraître avec une fleur rouge fort rare, — un *chorizema varium*, — dans ses cheveux. Quelque roman lui avait inspiré cette coiffure... C'était une fantaisie, un caprice, presqu'une monomanie... Or, justement, — et cela ne manque jamais d'arriver en pareil cas, — les *chorizemas* s'étaient donné le mot pour disparaître. Aurélie se désespérait. A deux heures, le jour du bal, elle eut une espèce de crise nerveuse, et me déclara que sans la fleur en question elle n'irait certainement pas chez Mme de Sensy... J'aurais dû accepter cette menace pour ce qu'elle valait; mais non. Je m'épouvante d'un si redoutable *ultimatum*, et me voilà courant, de pépinière en pépinière, et chez les horticulteurs fashionables ou littéraires auprès de qui je pouvais me réclamer de quelqu'un... Mais, bast!... Trois heures de course désespérée ne m'avancèrent à rien, qu'à savoir

le nom de toutes les fleurs dont ma femme ne voulait pas. Les euphorbes, les *azaleas,* les *correas*... Un vrai cours de botanique!

Je revenais très fatigué, très ennuyé, du Luxembourg, où le célèbre Hardy n'avait pu me tirer de peine, lorsqu'en passant devant la maison de M. de..., qui loge, comme tu sais, rue Louis-le-Grand, l'idée me prit de monter chez lui, pour converser de nos faits et gestes.

Sur un des triptiques de sa chambre à coucher, que penses-tu que j'aperçois en entrant? La fleur demandée, mon bon ami, le diabolique *chorizema*, sur la piste duquel je courais depuis le matin. Dans de pareils momens, on prête volontiers une sorte d'organisation morale aux objets inanimés. Je crus que le *chorizema* me riait au nez.

Tout d'abord ma discrétion m'imposa silence, et je me bornai, tout en rôdant autour de l'éclatante fleur, à la dévorer des yeux. Mais tu devines qu'après quelque résistance je donnai carrière à mon dépit, bien certain qu'aux premiers mots notre complaisant ami m'allait faire hommage, — c'est-à-dire à Aurélie, — de cet arbuste unique et tant désiré. Un seul scrupule me restait... j'hésitais à lui fournir moi-même une de ces occasions si rares où l'on peut offrir, sans inconvenance, à une femme d'un certain rang, un présent d'une valeur énorme pour elle, si peu d'ailleurs qu'il ait coûté.

Croirais-tu que M. de... fit la sourde oreille à toutes mes insinuations? Croirais-tu que, lorsque ces insinuations prirent un caractère plus positif, lorsque je lui demandai très expressément la fleur qui manquait à la toilette de Mme de Courtalon, il me refusa tout net?

— En vérité? répliqua Charles, qui semblait fort attentif.... Et comment arrangeait-il ce refus?

— Très simplement.... ou très orgueilleusement, si tu veux. « Mon cher Courtalon, je suis aux regrets de ne pouvoir vous être agréable... ainsi qu'à votre charmante femme.... Mais cette fleur, dont j'irais chercher la pareille à dix lieues d'ici si je l'y savais, pour la supplier de l'accepter..., je ne suis pas libre d'en disposer. — Comment cela se peut-il? m'écriai-je étourdiment.... — Et il répondit par un de ces sourires qu'on se repent toute sa vie d'avoir provoqués, un de ces sourires qui signifient en propres termes : Grand Dieu! mon cher, que vous êtes malappris! N'avez-vous donc jamais eu quelque bonne aubaine, pour deviner si difficilement celles des autres?

Je sortis furieux, tu peux le penser, mais certes bien tranquille sur les intentions de ce monsieur à l'endroit de mon ménage. Néanmoins, je ne négligeai pas de le ruiner pour jamais dans l'esprit

d'Aurélie, à qui, sans avoir l'air d'y toucher, je racontai l'aimable procédé de son empressé courtisan.

— Oui dà, et qu'en dit-elle?

— Aurélie!... tu la connais et tu me demandes ce qu'elle en dit... Elle en fut outrée... mais plus elle l'avait ressenti, plus elle prit sur elle de faire bonne mine à M. de... quand il vint nous prendre pour le bal... Au total, cependant, il n'en fut pas le bon marchand... et les plaisanteries dont ma femme l'accabla au sujet de ce qu'elle appelait sa *décoration* lui auront fait voir que les *chorizemas*, tout comme les roses, ont quelquefois leurs épines.

Charles parut goûter fort médiocrement ce dernier trait. Il avait les yeux levés vers le plafond, perdu en apparence dans une adoration quelconque.

Le lecteur va bien vite s'en rendre compte. La fleur envoyée à Mme de Courtalon, quelques heures avant le bal où elle voulait s'en parer, et par elle donnée à l'homme oisif, qui sans doute avait réclamé cet amoureux sacrifice, — soit au nom de quelques scrupules jaloux, soit en expiation de quelque refus plus essentiel, — cette fleur venait de Charles Fourcy lui-même. C'était une offrande destinée à racheter les torts de sa malencontreuse vertu.

Mme de Courtalon l'avait vingt fois remercié, depuis lors, de cette aimable attention, ajoutant toujours qu'elle lui devait une des plus charmantes coiffures de son hiver. Il va sans le dire que jamais le mari n'était là quand elle parlait ainsi.

En rapprochant toutes ces circonstances, si claires, si décisives, en voyant Courtalon tirer sa sécurité de la plus évidente preuve de trahison qui jamais lui eût passé sous les yeux, notre héros, partagé entre deux sentimens contraires, et découragé presque autant que diverti, aurait volontiers ri et pleuré à la fois.

Cette lutte donnait sans doute à sa physionomie une expression inusitée.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Courtalon.

Embarrassé de répondre franchement à cette question, Charles ne trouva sur le moment rien de très précis; mais il n'était pas homme à reculer devant une complication nouvelle de la petite comédie à laquelle il assistait. Il avait, on ne l'a pas oublié, pris les conseils d'Amédée en ce qui touchait Courtalon : très naturellement il imagina de raconter à ce dernier l'aventure de Mme de Saint-Maximin, et les révélations qui avaient suivi.

— Voyons, ajouta-t-il; maintenant que tu connais le motif de mes perplexités, ai-je fait fausse route?... Ma conduite....

— Est pitoyable, interrompit Courtalon. De ce que tu avais pris sa maîtresse à ton ami, tu te fais un droit pour lui prendre aussi ses illusions... Il est blessé au cœur, et, voulant le guérir, tu le blesses à la tête, c'est-à-dire dans son orgueil... Belle homœopathie, sur ma foi... Tu verras les résultats, et s'il n'eût pas mieux valu te taire...

Ici l'homme oisif intervint. La conversation de Charles et de Coursalon lui était suspecte; elle n'alla pas plus loin ce soir-là. Notre héros, en rentrant chez lui, trouva un billet d'Amédée, qui lui reprochait, en termes pathétiques, de l'abandonner à sa douleur. La formule finale était: Tout et toujours à toi.

— Diable! pensa Charles; je ferais bien de m'absenter.

Mais il apprit, le lendemain, qu'Amédée avait quitté Paris.

Il y a, vers la fin du printemps, des soirées si belles, si tièdes, si brillantes, que le Parisien le plus endurci ne résiste pas au besoin de franchir les barrières. Ces soirs-là peuplent les plus solitaires allées du bois de Boulogne et les boulevarts les moins fréquentés. Mille regards curieux, mille langues indiscrètes, se répandent alors dans les recoins d'ordinaire les plus aveugles et les plus muets; bien des mystères sont ainsi pris au dépourvu.

Le 15 mai dernier, sur les huit heures de l'après-midi, Charles Fourcy sortit du parc de Monceaux, où il était allé respirer les lilas, après son dîner. Une citadine, arrêtée sur le boulevart extérieur et dont les stores étaient soigneusement baissés, attira ses regards. Le cocher n'avait pas quitté son siége et semblait se tenir prêt à recevoir des ordres, bien que la joyeuse devanture d'un rouge cabaret ouvert à dix pas de lui dût solliciter vivement sa soif permanente.

Ce tableau n'avait rien de fort énigmatique en lui-même, et n'eût certainement excité aucune curiosité dans l'esprit de notre promeneur, si, tournant la tête dans la direction opposée, il n'avait vu accourir très vite, sur la chaussée, un cabriolet dans lequel il reconnut l'homme oisif, qui (nous lui devons cette justice) avait, en ce moment, l'air fort affairé. L'intéressant personnage se fit arrêter tout auprès de la voiture fermée, dans laquelle il se glissa le plus mystérieusement du monde, et qui partit aussitôt.

Nous ne dirons pas quelles certitudes entrèrent dans l'ame de

Charles, dont le regard perçant avait pénétré dans la citadine suspecte, mais il prit, d'un assez bon pas, les rues qui le ramenaient chez son ami le substitut.

Son allure trahissait un parti pris, une décision arrêtée :

— C'est aussi par trop fort, marronnait-il entre ses dents; et je ne dois pas le souffrir! Il saura tout.

— Gare donc! maladroit, lui cria tout à coup un cavalier qui arrivait sur lui sans qu'il s'en fût aperçu. Cette injonction était brève, rude, presque menaçante.

— Gare donc, maladroit! reprit avec une intention railleuse une belle amazone qui, la cravache levée, passa immédiatement après devant Charles, en lui jetant un regard de souverain mépris.

Le cavalier était Amédée; l'amazone qu'il escortait si orgueilleusement... Mais est-il besoin de nommer la trompeuse Élisa?

Tous deux l'avaient parfaitement reconnu.

— Oui-dà, se dit Charles, la leçon est bonne. — Et il n'alla qu'à dix heures chez les Courtalon, après trois parties de billard perdues au Cercle.

Le substitut venait de rentrer; sa femme arriva presque aussitôt.

— Vous n'étiez donc pas chez votre tante, ma bonne amie? dit le magistrat. Je me suis cassé le nez à sa porte.

— Non, répondit tranquillement Aurélie; Mme de Sensy m'a menée au bois...

— Où j'ai rencontré ces dames, ajouta Charles, à qui Mme de Courtalon ne put s'empêcher de jeter un regard plus qu'étonné.

E. D. Forgues.

GUILLAUME DE BREBEUF.

Il n'y a guère d'arrêts plus sujets à cassation que ceux des contemporains. L'opinion publique se plaît aux paradoxes, et souvent il arrive que, près d'elle aussi, les premiers sont les derniers. Il y a eu, dans la vie des gens de lettres de tous les temps, des circonstances diverses de position, d'habitudes, de goût, qui n'ont jamais permis à la raison la plus lucide de classer nettement et sans retour chacun à la place qui lui appartient. Le savant Huet, évêque d'Avranches, faisait ses délices de la lecture des romans; Boileau, qui appréciait si bien Molière, qui aimait tendrement Racine, n'a pas dit un seul mot de La Fontaine, et a souvent parlé avec éloge de Racan, de Benserade, de Voiture. Par une exception bien rare, la postérité a maintenu la plupart de ses jugemens; quelques-uns, cependant, ont été modifiés; mais, quant aux écrivains qu'on a spirituellement appelés *les victimes de Boileau,* le public a passé condamnation sur leur compte; ils ont été jugés sans appel, et aussi sans lecture. La paresse générale a trouvé plus commode de se moquer de Saint-Amant et de son poème de *la Lune,* de l'abbé de Pure et de ses prétendues galanteries, de Scuderi et de son *Alaric,* et de tant d'autres. Il y a pourtant toujours un grand profit à tirer de ces sortes d'études. D'abord on s'épargne ainsi le ridicule de trancher à tort et à travers, sur la foi d'autrui, en des matières que l'on ignore complètement; en outre, si, comme l'a dit avec raison Fontenelle, il y a toujours quelque chose de bon dans le plus méchant livre, combien n'y a-t-il pas à gagner chez des gens à qui le goût a manqué bien plus que le talent? Parmi ces derniers, Brebeuf a été l'un des plus maltraités et avec le moins de justice. Mais Brebeuf avait, aux yeux de

son redoutable critique, l'impardonnable tort d'avoir été loué par Chapelain dans la préface de *la Pucelle*, et d'avoir traduit Lucain, dont Boileau ne faisait pas grand cas. « *Je ne parle pas de M. de Brebeuf*, dit Chapelain, *quoique ses vigoureuses expressions ne cèdent en rien à celles de son original et qu'il soit aisé de voir, par une si brillante copie, jusqu'où il eût porté son vol s'il ne se fût borné à une moindre élévation que la sienne* ». A vrai dire, il y a loin de la forme sobre et châtiée de l'*Art Poétique* à la manière incorrecte et heurtée de *la Pharsale*. Aussi le pauvre Brebeuf est-il tombé sous le coup des épigrammes de Boileau, et n'a-t-il plus été question de lui. Moins heureux que Quinault, Boursault et Perrault, il est resté comme un modèle achevé de mauvais goût et de mauvais français. Un mot à peine juste de Voltaire n'a pu prévaloir contre des préventions enracinées, et La Harpe dans son *Cours de littérature* est venu lui donner le dernier coup. Sans prétendre faire réviser un procès qui est bien définitivement jugé, il nous a paru curieux cependant de reprendre l'un après l'autre chacun des ouvrages de l'auteur de *la Pharsale aux provinces si chère*. Le public médiocrement soucieux d'une lecture peu récréative, nous l'avouons, pourra au moins juger en connaissance de cause.

Guillaume ou George de Brebeuf, car ses biographes lui donnent tantôt l'un, tantôt l'autre de ces deux prénoms, naquit en 1618, à Thorigny, dans la Basse-Normandie. Les recueils du temps, si faciles à l'endroit des beaux esprits, si prolixes sur leur compte, ne nous ont rien conservé sur l'enfance du futur traducteur de Lucain; c'est tout au plus si Moreri nous raconte qu'après avoir fait sa rhétorique avec distinction à Caen, il alla continuer ses études à Paris. On nous dit bien que sa famille était fort ancienne; qu'un de ses ancêtres qui avait suivi Guillaume-le-Conquérant était devenu en Angleterre la tige de l'illustre famille des Arundel; mais, après ces beaux détails fort peu importans aujourd'hui, de ses goûts, de ses habitudes, de ses relations, pas un mot. Un dictionnaire biographique, sur la foi de je ne sais qui, nous apprend seulement que le jeune Guillaume ressentait la plus vive admiration pour Virgile. Il fallait cependant que cette admiration ne fût ni bien profonde, ni bien réfléchie, car nous le voyons consacrer les premiers essais de sa plume à travestir, suivant la mode du temps, le septième livre de l'Énéïde, et bientôt laisser complètement de côté les amours de Didon et les vicissitudes du pieux Énée, pour les vers pompeux de Lucain. Cette parodie burlesque, comme elle est intitulée, est devenue fort difficile à trouver; et si l'on en croit le premier livre de *Lucain travesti*, le mal n'est pas grand. Un autre ouvrage de Brebeuf, assez rare aussi, ce sont ses lettres. Elles sont pourtant du plus haut intérêt; c'est là qu'il faut chercher quelques détails d'autant plus précieux qu'ils sont plus rares, et qu'ils éclairent d'une vive lueur tout un côté de son caractère et de son talent. Malheureusement, ces lettres ont été imprimées sans ordre et avec si peu de discernement, que nulle part on n'a conservé la date ni le nom du lieu d'où elles sont écrites. Des convenances particulières ont fait encore supprimer presque partout le nom des personnes à qui elles sont adressées ou

dont il y est question; enfin, ce qui met le comble à la confusion, c'est qu'il arrive parfois que, pour remplir une lacune, l'éditeur, précisément ainsi que le fit Manuel cent quarante ans après, à propos des lettres écrites par Mirabeau, du donjon de Vincennes, ne se fait aucun scrupule de terminer une lettre par un fragment qui appartient évidemment à une autre. Il résulte de là un désordre inextricable et tout-à-fait embarrassant. Du reste, deux faits apparaissent avec les premiers documens qui nous sont parvenus sur Brebeuf : sa déplorable santé, d'abord, qui entravait tous ses projets d'études, toutes ses démarches à la cour. « *Si j'avais assez de santé pour travailler comme il faut,* écrit-il quelque part, *peut-être pourrais-je réussir. Mais j'en ai si peu, que je ne suis capable de rien, et d'ailleurs il faudra que la fortune change d'humeur, si elle se résout à faire quelque chose pour moi. Jusqu'ici les plus belles apparences n'ont été que de belles illusions, et j'ai trouvé partout des empêchemens que personne n'y trouverait.* » C'est sa pauvreté ensuite, pauvreté cruelle, incessante, « *qui, pour n'être pas si grande que l'on serve des chiens sur la table en guise de venaison,* » était cependant d'autant plus poignante, que Brebeuf, bon gentilhomme, ne pouvait tenir un rang conforme à sa naissance, et que ses maladies perpétuelles, en lui rendant nécessaires beaucoup de soins et de repos, lui interdisaient la carrière des armes, vers laquelle l'auraient assez porté son esprit ardent et son caractère impétueux. — M. de Brebeuf, dit Moreri, que copient sans façon Andrien Baillet et Titon du Tillet, a composé ses plus beaux ouvrages, non pas dans les intervalles d'une frénésie poétique pareille à celle du Tasse, de Lucrèce et des autres enthousiastes furieux, mais dans ceux d'une fièvre maligne et opiniâtre qui le travailla vingt ans entiers.

En homme qui sentait sa force, Brebeuf voulut commencer par un coup d'éclat : il entreprit la traduction de *la Pharsale.* Ce n'est pas ici le lieu de porter un jugement sur le mérite de Lucain; il s'agit de son interprète bien plutôt que de lui. Certes, la tentative était hardie. Traduire un poème pareil n'était pas l'œuvre d'un jour, et, sans appui, sans crédit, dans une gêne voisine de la misère, les difficultés pouvaient sembler redoutables. Un ami du jeune Guillaume, M. Marcel, curé de Basly, l'encouragea dans son dessein. Il lui représenta que cet ouvrage le ferait tout de suite connaître, et le désignerait de prime-saut aux graces du roi et de l'éminentissime cardinal Jules de Mazarin. Brebeuf se mit donc à l'ouvrage. Il se pénétra profondément de cet auteur qu'aimaient Tacite, Quintilien, Corneille, et dont Montaigne a dit dans ses *Essais :* « J'aime Lucain et le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre. »

Mais, avant de lancer dans le public une œuvre de si longue haleine, il fallait consulter le goût de son siècle, et éprouver pour ainsi dire le succès. *La Pharsale* parut donc en cinq parties différentes, précédées chacune d'un avertissement qu'il est bon de consulter. Brebeuf y déclare d'abord qu'il donne plutôt une libre imitation qu'une traduction scrupuleuse. « Au reste, avoue-t-il ingénuement, vous trouverez dans cet ouvrage beaucoup de choses qui

auraient besoin de réformation; surtout vous y verrez des rimes qui ne sont pas assez riches, et d'autres qui reviennent trop souvent. Vous y remarquerez encore des termes que l'Académie a proscrits, et des expressions un peu hardies qu'un critique pointilleux ne me pardonnerait pas; mais vous savez aussi que des libertés de cette nature se pardonnent aisément dans une pièce de longue haleine, et, si je ne me trompe, ces fautes ne me sont pas si familières qu'elles mettent souvent votre patience à l'épreuve. »

Brebeuf ne présumait point trop de lui, car cette première partie de son travail reçut l'assentiment général; les complimens lui arrivèrent de toutes parts. Les promesses et les offres de service lui donnèrent un moment d'illusion. Son crédit, réclamé par quelques-uns de ses amis, ne leur fut point inutile. L'archevêque de Paris, en lui apprenant qu'en partie à sa recommandation, le roi avait accordé à Mme de Bellefons l'abbaye de Montivilliers, ajoutait : « Si votre joie n'en est pas petite, je vous assure que la mienne n'est pas moindre, quoique j'avoue ingénument qu'elle ne sera parfaite que sa majesté n'ait récompensé votre mérite, comme elle a récompensé celui de cette illustre religieuse. Vous ne sauriez douter comme je le souhaite; mais ne croyez pas, s'il vous plaît, que j'en demeure là, car j'y tiendrai si soigneusement la main, que, si votre étoile, ou la mienne plutôt, n'est terriblement malheureuse, vous connaîtrez bientôt combien je vous estime. » D'autre part, l'archevêque de Rouen, M. de Harlay, à qui *la Pharsale* est dédiée, faisait le meilleur accueil à notre poète. Aussi Brebeuf se remit-il à l'ouvrage avec plus d'assurance et publia-t-il presque coup sur coup les livres III, IV, V et VI. A la fin du VIe, il ajouta un épisode dont il n'y a pas un mot dans l'original, celui de Burrhus et d'Octavie, qui à la vérité est indiciblement ennuyeux.

Cependant cette nouvelle partie de *la Pharsale* obtint autant de succès que la première. On était alors dans un temps de crise, et qui n'est pas sans analogie politique et morale avec le nôtre, où toutes les tentatives hardies étaient accueillies favorablement. Cette génération, trempée dans la Fronde, tout imprégnée des idées de résistance, et républicaine par plus d'un côté, voyait avec plaisir traiter un sujet qui était presque de circonstance. La langue française elle-même était en travail; si Pascal lui avait tracé de glorieuses limites dans la prose, Corneille, à quelque hauteur qu'il se fût élevé, n'avait point encore irrévocablement fixé l'idiome poétique. Les langues doivent plus qu'on ne le croit généralement à ces écrivains hardis, qu'aux époques grammaticales les scholiastes et les commentateurs taxent de mauvais goût. La décadence de l'art chaud et vivace est proche, quand arrive le temps des éplucheurs de mots, comme en politique la lassitude générale amène la prostration après les grandes luttes civiles. Brebeuf, avec ses archaïsmes et ses tournures vieillies, était comme une réaction contre la manière sèche et presque étique de Malherbe. En cela, il suivait plutôt son instinct et sa nature qu'il n'obéissait à un parti pris. Il sentait bien que cette hardiesse même était son côté faible et qu'elle l'entraînait à des écarts blâmables. Boileau, qui s'est moqué

à bon droit des *montagnes plaintives* de morts et de mourans, aurait pu donner la même réputation à ces deux vers :

Et les flots mutinés, élancés par les airs,
S'en allaient dans la nue éteindre les éclairs.

Mais, tout en reconnaissant sa faute, nous devons avouer que Brebeuf n'en ressentait qu'une médiocre contrition. Il s'accuse quelque part, mais sans grand souci, d'être obligé d'appeler souvent à son aide des expressions triviales et des locutions populaires, par l'insuffisance de la langue académique. On objectera sans doute que les bons écrivains ont eu rarement besoin de recourir à de semblables expédiens. Mais, outre qu'il ne serait pas rigoureusement exact d'arguer de ce principe, par la très simple raison que Racine et Boileau lui-même n'ont pas dédaigné d'anoblir certains mots, on peut dire justement de ces espèces de néologismes qui franchissent les barrières grammaticales ce que Montesquieu disait des paradoxes, que *ce sont des choses dont la fortune n'est pas faite.*

Quoi qu'il en soit, Brebeuf, encouragé par le grand débit de son ouvrage, bien qu'il en retirât peu de profit pécuniaire, se livra avec une nouvelle ardeur à l'achèvement de sa tâche : l'avertissement qui précède les livres VII et VIII est un des plus remarquables, autant comme style que comme profession de foi politique et littéraire de l'auteur. Il parle de son livre : « Je me persuade qu'un peu de précipitation y aura mis un peu de faiblesse, et que, pour avoir été obligé de continuer ce travail dans un temps où j'étais accablé de mille autres soins, cet ouvrage, qui a été conçu dans l'empressement et qui est né dans le bruit, n'en fera peut-être guère. Surtout je ne me suis pas satisfait moi-même dans les sujets que M. de Corneille a traités : ses nobles expressions étaient si présentes à mon esprit qu'elles n'étaient pas un médiocre empêchement aux miennes. Dans ce poème inimitable qu'il a fait de la mort de Pompée, il a traduit avec tant de succès ou même rehaussé avec tant de force ce qu'il a emprunté à Lucain, et il a porté si haut la vigueur de ses pensées et la majesté de son raisonnement, qu'il est sans doute malaisé de le suivre. Vous savez qu'il n'y a ordinairement qu'un beau tour ou qu'une agréable manière d'exprimer noblement les choses, et vous savez encore mieux qu'il est assez inutile de la chercher après lui. Mais je crois qu'il m'a été permis de n'égaler pas un style qui semble être la dernière élévation du génie, et que je ne serai pas coupable dans votre esprit pour n'avoir pas assez heureusement imité ce qui a été l'admiration de tout le monde. »

Nous ne savons si nous nous trompons, mais il nous semble qu'il y a dans ces lignes quelque chose de noble et de franc qui témoigne en faveur de Brebeuf. On sent que cette estime est sincère et que ce jugement est droit. Combien d'ailleurs un pareil témoignage n'est-il pas précieux et touchant, si l'on songe au sentiment de l'Académie sur *le Cid*, aux diatribes de Scudéry, aux sarcasmes de Mairet, aux arrêts pédantesques de l'abbé d'Aubignac! Brebeuf

ne se montre nulle part envieux ni complice de ces associations de vanités littéraires si communes de son temps. Nulle part, ni dans ses livres, ni dans ses préfaces, ni dans ses lettres, il ne distribue, à charge de revanche, à ses contemporains ces adulations exagérées dont Chapelain, par exemple, est toujours si prodigue. Partout il s'abstient d'imprimer en tête de ses poèmes cette multitude de plats sonnets, de stances hyperboliques, d'éloges ampoulés en vers et en prose, en français et en latin, voire en espagnol, en italien et en grec, dont étaient si libéraux les beaux-esprits de ce temps, Tristan, Bois-Robert, Lamothe Levayer, Maynard, Pinchesne pour le compte de son oncle, Voiture et tant d'autres. Seulement il arrive quelquefois à Brebeuf de se louer avec une naïveté qui nous ferait sourire aujourd'hui que nous y mettons plus de façon, sinon plus de modestie; mais c'est là un trait particulier de caractère sur lequel nous insisterons plus tard.

Revenons à *la Pharsale*. Quelques lignes après celles que nous avons citées, Brebeuf reprend de la sorte : « N'est-il pas vrai qu'il doit nous être du moins permis de punir les tyrans dans leur mémoire, puisqu'il ne nous est pas toujours permis de les attaquer dans leur personne? Et nos sentimens ne doivent-ils pas du moins conserver leur liberté après que tout l'état l'a perdue? La louange honteuse qu'on a souvent donnée aux usurpateurs a produit de temps en temps des usurpations nouvelles, et, si on n'avait point apporté tant d'artifice à flatter les criminels, on aurait peut-être étouffé beaucoup de crimes. Bien que, dans le pays de l'ambition et de l'arrogance, les forfaits qui sont heureux changent en un moment et de nom et de sexe; que la préoccupation ou la flatterie en fassent impudemment des vertus; bien que, parmi les esprits de ce caractère, on ne rougisse pas d'un attentat qui acquiert un diadème, et qu'on y adore en foule ceux que l'injustice a couronnés; je veux croire, lecteur, que vous êtes d'inclination à vous défendre de cette idolâtrie, que vous détestez l'impiété jusque dans la pourpre, que vous honorez le mérite jusque dans la fange. C'est pour cette raison que Lucain n'a point estimé dans un tyran un esprit sublime; qu'il avait vu avec plus de respect un citoyen dans Scipion qu'un empereur dans César; et si on le fait coupable pour avoir détesté l'oppression avec trop d'aigreur, je règle avec tant de plaisir mes sentimens sur les siens, que je n'ai point eu de répugnance à devenir l'un de ses complices. »

Il perce dans la dernière phrase de cette tirade véhémente une déception et un mécontentement profonds. On comprend que, malgré tant de promesses reçues, un succès universel, un travail difficile, la situation du poète ne s'est point améliorée. L'abbé Goujet parle, dans sa *Bibliothèque française*, d'un bénéfice que le cardinal Mazarin aurait donné à Brebeuf, et que le poète aurait refusé parce qu'il lui était plus onéreux que productif. Un passage de ses lettres vient confirmer ce fait. « Je ne me sens point assez de santé, écrivait-il, pour en faire les fonctions ni en remplir les charges. J'avais espéré que votre éminence aurait la bonté de m'accorder une abbaye qui a vaqué dans le même lieu. » Mais le temps était passé du grand cardinal Armand! Le Mazarin

aimait mieux garder son argent pour jouer ou faire la guerre, et il se serait cru d'une libéralité phénoménale en nourrissant les poètes des reliefs de sa cuisine. Si, comme nous le croyons, c'est ici la place de cette anecdote, les déboires ne manquaient pas à Brebeuf; d'un autre côté, sa santé devenait de plus en plus mauvaise, et le découragement ajoutait à ses souffrances. En vain allait-il de Paris à Rouen, sollicitant autant que son caractère le lui permettait: ses efforts demeuraient stériles. « J'ai peu de santé et encore moins de joie, » écrivait-il un jour. « J'aurai peut-être plus d'esprit quand j'aurai plus de santé, » disait-il une autre fois. Le pauvre Brebeuf! Ce n'était pas l'esprit qui lui manquait, ni même le talent; c'étaient la force, la sécurité, le bonheur. « Depuis que je suis à Paris, lit-on dans une de ses lettres, j'ai digéré plus de déplaisir qu'il n'en faudrait pour tuer un homme plus fort que moi, et je ne vois pas encore grande préparation à un changement d'humeur. Je vous ai bien dit, monsieur, que mes lettres ne vous seraient que des importunités. Il est malaisé d'avoir bien du déplaisir, sans qu'il s'en répande quelque chose sur tout ce qu'on fait et sur tout ce qu'on dit. Je n'espère rien de l'honneur que le roi a fait à *la Pharsale* de la lire, que la gloire qui m'en peut rester, et je ne suis pas assez heureux pour me promettre des faveurs qui ne soient pas communes à tout le monde. Enfin, monsieur, soit par chagrin, soit par coutume, soit par raison, je ne me flatte d'aucune belle espérance. »

En effet, *la Pharsale*, tout étincelante de beaux vers, l'ouvrage le plus important de Brebeuf, était terminée, et il était temps, car sa santé ne lui eût pas permis de continuer un pareil travail, sans qu'aucune grace vînt soulager la détresse de l'auteur. Il est assez difficile de citer un seul morceau de longue haleine dans toute la traduction. L'inégalité du style, le singulier assemblage de beautés mâles et de taches inexplicables, rendent de tels extraits presque impossibles. Le passage suivant pourra seulement donner une idée de ces vers. Il s'agit d'une inondation :

Du vent et de l'hiver la rigueur inconnue
Glaçait depuis long-temps la vapeur dans la nue,
Endurcissait la pluie, obscurcissait les airs
Et couvrait les sillons de ses frimas divers;
Mais, le démon du jour ayant fait son entrée
Au palais éclatant de la toison dorée,
Et son char lumineux, au milieu de son cours,
Reprenant sur les nuits pour allonger les jours,
Les humides chaleurs succèdent à la glace,
Et le vent de l'aurore à celui de la Thrace.

. . . .

Les fleuves, élancés de leurs couches profondes,
Ne reconnaissent plus ni leurs noms ni leurs ondes,
Et leurs flots incertains, sur la plaine épandus,
Dans un vaste marais se trouvent confondus.

O que les cieux obscurs, et l'horreur des ténèbres
Epargnent aux humains de spectacles funèbres!
Cent désastres nouveaux, cent objets odieux
Se perdent dans la nuit et pardonnent aux yeux.
Partout on aurait vu des ames effrayées,
Des châteaux abîmés et des villes noyées,
Mais, hélas, quel secours à ces cœurs abattus?
On entend les malheurs quand on ne les voit plus,
Et, soit par la faiblesse, ou soit par la coutume,
Souvent moins on en voit et plus on en présume.
Partout un bruit confus de cent mourantes voix
Met des plus assurés la constance aux abois;
L'épaisseur de la nuit et les nuages sombres
Redoublent la terreur en redoublant les ombres,
Et le soleil, trouvant ces remparts ténébreux,
Accuse sa lumière et condamne ses feux.
C'est ainsi que du jour les flammes éclipsées
Entretiennent l'horreur sous les zones glacées,
Et la terre livrée à cette obscurité
Sent mourir sa vigueur et sa fécondité.

Ces vers peuvent donner une idée assez exacte de la *tirade* de Brebeuf. Mais, nous l'avons dit, ce n'est pas là qu'il brille; c'est plutôt dans des couplets séparés, dans des quatrains d'une vraie poésie ou d'une tournure cornélienne :

Rien de grand n'est durable, et l'univers un jour
Rompra ces nœuds secrets d'alliance et d'amour,
Tous ces heureux accords, ces douces sympathies,
Qui font régner la paix dans toutes ses parties, etc.

Ou bien encore c'est César

Qui fait de ses lauriers son ornement plus cher,
Mais qui veut les cueillir moins que les arracher.
. . . .
Plus le destin lui donne et plus il lui demande,
Et la faveur des dieux, trop prompte à le servir,
Irrite son orgueil au lieu de l'assouvir.

Nous ne nous arrêterons pas davantage à *la Pharsale,* en regrettant de ne pouvoir multiplier les citations. Bien qu'elle tienne une place importante dans la vie de notre poète, elle n'est cependant point son unique travail. Il est singulier du reste que ce soit précisément par leurs ouvrages les plus faibles que les auteurs de ce temps soient parvenus à la postérité. Il y a dans les vers détachés de Scudery beaucoup de choses nobles, élégantes, d'une tournure fière, et l'on ignore aujourd'hui jusqu'aux titres de ses nombreux volumes de

vers. Les odes de Chapelain lui avaient procuré une grande célébrité; cependant personne ne les lit, tout le monde ignore leur existence. Mais *Alaric* et *la Pucelle* sont des enfans dont chacun nomme sans hésiter les pères.

Cependant, pour en revenir à Guillaume de Brebeuf, nous dirons que tout en écrivant à son ami M. Duhamel que *c'était une étrange disgrace d'avoir un corps dont l'esprit ne se pouvait aider,* il sentait qu'il ne lui était pas permis de demeurer oisif. Il publia donc, en 1656, quelques mois après l'entière impression de *la Pharsale,* un petit volume intitulé *Lucain travesti,* que les écrivains de son temps louèrent beaucoup, et qui nous paraîtrait à nous d'une rare insipidité. Dans l'épître dédicatoire de cet opuscule, offert à M. D. H., probablement Duhamel, Brebeuf convient que le burlesque n'est plus guère le délassement des esprits délicats; mais, comme il fallait à toute force travailler, le pauvre Brebeuf, qui n'était pensionné par personne, et chez qui une misantropie, d'ailleurs exempte d'amertume, remplaçait les douces illusions de la jeunesse, s'en allait droit devant lui, parodiant sans pitié ces beaux vers dont il avait si bien compris la pompe. Il distribuait à droite et à gauche d'innocentes épigrammes contre les grands seigneurs; il frondait sans beaucoup de malice les travers de la cour; mais la tâche était ingrate et surtout le moyen stérile; aussi n'était-il guère bien inspiré. Veut-on voir un exemple de ces jeux d'esprit si fort en vogue peu de temps auparavant? Voilà quelques vers que nous prenons au hasard :

Sot empire des trésors!
Parce que deux gros milords
Ont du vent dedans la tête,
Que l'un prétend à la fête,
Par trop de présomption,
Le pas à la procession,
Que l'autre, d'humeur trop fière,
Ne veut pas marcher derrière,
Il faut que, dans l'univers,
On mette tout à l'envers,
Qu'on désole, qu'on saccage,
Qu'on égorge, qu'on ravage,
Qu'on assomme nos valets
Et qu'on mange nos poulets, etc.

Et ainsi de suite, pendant quatre mille vers, plus ou moins, sans hausser ou baisser d'un demi-ton. On y appelle le Gange un *fleuve de gros calibre,* Pompée *un vieux Rodrigue, vieux dès le temps de la ligue,* les yeux de Mlle d'Aumale *des escroqueurs de liberté,* etc., etc. La littérature n'a rien à gagner à de pareilles puérilités; nous dirons seulement, à la confusion de la critique de ce temps-là, qu'un recueil de poésies de Brebeuf, dont nous nous occuperons tout à l'heure, intitulé *Entretiens solitaires,* a été en général fort

maltraité; dans toutes nos recherches nous n'avons trouvé au contraire que des éloges pour le *Lucain travesti.*

Du reste, les faits sont si rares dans la vie de ce pauvre poète oublié, qu'on ne saurait quitter un seul instant la critique littéraire et remplir par des détails biographiques la transition d'un écrit à un autre. Sans doute la vie triste et souffrante de Brebeuf, retiré le plus souvent en province, isolé du mouvement de Paris, devait être bien monotone Il n'était pas de ces joyeux rimeurs qui, comme Saint-Amant, Colletet le père, Cyrano de Bergerac, passaient leur vie dans les cabarets, courtisant les pots, chantant sur tous les tons leur nez violet; vantards, querelleurs, adressant à tous propos des vers hendécasyllabiques aux Lucindes et aux Philis, devant lesquelles tous les rimailleurs d'alors tombaient en pamoison. Mais encore cette existence devait-elle être plus coupée d'incidens qu'il ne nous est possible de la représenter. Néanmoins nous en savons assez pour remarquer la profonde différence qui existe, sous le rapport de la dignité et de la hauteur de caractère, entre lui et beaucoup d'écrivains de ce temps. Cette dignité que nous signalons ne le préserve point cependant tout-à-fait de l'usage avilissant qui mettait alors les poètes aux genoux des partisans et des grands seigneurs, le grand Corneille lui-même aux pieds du financier Montauron, Scarron à plat ventre devant tout le monde. Brebeuf conserve toujours une certaine hauteur même dans ses épîtres dédicatoires, que l'usage faisait si obséquieuses. On y sent l'homme bien plutôt avide de louanges que d'argent. Il échappe presqu'à cette incurable *quemanderie* de valets qui nous soulève le cœur. Mais sa vertu ne va pas jusqu'à se refuser à lui-même certaines douceurs qu'il se débite avec un merveilleux aplomb. « Bien que cet ouvrage soit au-dessous du médiocre, dit-il au surintendant Foucquet, auquel le livre de *Poésies diverses* est dédié, ce n'est pas qu'il n'ait trouvé de la protection parmi beaucoup d'honnêtes gens avant que de s'enhardir à vous demander la vôtre; et bien que la plupart des pièces qui la composent aient été conçues dans un temps où je n'étais pas capable de leur donner beaucoup d'ornemens, il n'a pas laissé de plaire à des personnes assez éclairées et de contenter des goûts assez délicats. » Du reste, plus on fréquente les écrivains de ce siècle, plus on se pénètre de leur naïve suffisance, et plus on admire cette magnifique scène de Vadius et de Trissotin, qui, pour être de quelques années postérieure à l'époque qui nous occupe, n'en demeure pas moins le tableau le plus saisissant des mœurs littéraires d'alors, en même temps qu'un chef-d'œuvre d'esprit et de style.

Ces poésies diverses sont très curieuses. Beaucoup de pièces sont d'un tour agréable et facile; plusieurs se distinguent par une douceur dont on retrouve des traces dans les lettres de Brebeuf et qu'on ne soupçonnerait guère à la lecture de *la Pharsale.* « La plupart des pièces que je donne, écrit-il dans sa préface, me sont échappées à la prière de mes amis pour servir à des conversations d'esprit ou à des intrigues innocentes; et comme la précipitation faisait partie de leur ornement, je me promettais bien de les purger de leurs plus visibles défauts avant que de les laisser paraître; bien qu'il me soit

plus malaisé de reformer une chose faite que d'en produire une nouvelle, je me serais peut-être résolu à y faire des corrections qui auraient pu passer pour des changemens véritables, si d'autres circonstances ne m'en détournaient. »

Il y a ici une remarque à faire : c'est que, bien que la mort prématurée de Brebeuf, après une vie souffrante, ne lui ait pas permis de revoir ses ouvrages, il ne faut pas croire pour cela qu'il les eût beaucoup améliorés s'il eût vécu. Nous ne pensons pas qu'avec les années Brebeuf eût jamais produit quelque chose d'achevé. Son talent inégal, son travail irrégulier, la légèreté même avec laquelle il se justifie du reproche d'incorrection, ne doivent laisser aucun doute à cet égard. C'était un homme qui marchait toujours devant lui sans revenir jamais en arrière pour mettre la dernière main à son travail. On dirait qu'il est dans la destinée de *la Pharsale* de n'être jamais qu'ébauchée, car c'est à peu près là que se réduit le travail de Lucain, et Brebeuf n'a point poli le sien complètement. La majeure partie du recueil de *Poésies diverses* se compose d'épigrammes dans lesquelles on trouve toujours de l'esprit, si le goût y manque quelquefois. La gageure de Brebeuf, de faire cent cinquante épigrammes sur une femme fardée, a eu jadis une certaine réputation; il faut convenir que si, suivant les jugemens du temps, beaucoup de ces petites pièces n'offrent qu'une fastidieuse répétition, quelques-unes sont bien tournées et d'une allure très piquante. En voici seulement une qui peut faire juger des autres :

SUR UNE FEMME FARDÉE.

Vos appas sont assez charmans
Pour mettre à votre choix les plus fiers au servage.
Et qui tous les matins peut changer de visage;
Tous les soirs peut changer d'amans.

Il y a encore dans ce volume quelques pièces galantes qui sont d'un excellent ton de plaisanterie; nous citerons, pour les curieux, une fantaisie pleine de grace sur un papillon : « *ce petit rien qui vole* », qui était entré dans l'œil d'une de ses amies, et une autre *sur un Baiser dérobé,* et que voici :

Pourquoi, Philis, crier miséricorde?
Un baiser volé finement
Est-il, à votre sentiment,
Un péché digne de la corde?

Reprenez un peu vos esprits,
Et ne me faites plus d'outrages.
Considérez qu'au lieu d'un baiser que j'ai pris,
Mon cœur demeure pour les gages.

S'il vous plaît, nous ferons l'amour
Juge de notre querelle,
Et je gage, belle cruelle,
Qu'il vous ordonnera de rendre du retour.

Je vous vole un baiser; venez me le reprendre,
Ou bien, si vous voulez, je suis prêt à le rendre,
Et même je serai content,
Tant j'ai crainte de vous déplaire,
Au lieu d'un que j'ai pris, de vous en rendre cent, etc.

Assurément ces vers sont pleins d'élégance et de charme. Il n'y a là ni pathos ni fatras; c'est bien plutôt de la poésie mignarde et précieuse, à la façon de Benserade. Ce volume est assez abondant en morceaux pareils. On y trouve fréquemment des traits comme ceux-ci :

Je ne veux que vous voir, vous aimer et mourir!

ou bien :

Oui, j'ai cru que Philis avait perdu la vie,
Ou plutôt que la vie avait perdu Philis.

Voici encore un quatrain sur une pauvre jeune fille, qui pourrait servir d'épitaphe à maint amour brisé :

Mes yeux donc ici-bas ne l'auront vu paraître
Que pour y prendre un mal qui ne saurait guérir.
Hélas! Seigneur, pourquoi la faire naître,
Ou pourquoi la faire mourir!

Après ces citations, qui suffiront, ce nous semble, pour faire juger ce côté du talent de notre auteur, c'est ici le cas de signaler un autre mérite de Brebeuf. Dans un temps où la licence allait si loin, où les poètes étaient si peu retenus, où le théâtre voyait encore des scènes fort scabreuses et des attouchemens d'une liberté singulière; dans un temps enfin où la rude franchise du langage passait sans cesse dans les écrits, jamais Brebeuf n'écrivit une ligne obscène ou qui pût réellement blesser une oreille susceptible. Il y a à ce sujet, dans une de ses lettres, une déclaration très précieuse : « Monsieur, écrit-il d'un ton moitié badin, moitié sérieux, à une personne dont le nom ne nous est point parvenu, vous êtes le plus méchant garçon du monde, de poursuivre un malade l'épée dans les reins pour l'obliger à faire des vers sur un sujet qui choque. Je vous gronderai au premier jour terriblement; mais, pour aujourd'hui, la précipitation avec laquelle je vous écris vous épargne cette querelle. Je commençai hier au matin ce que je vous envoie, et l'achevai aujourd'hui. J'ai purgé cette désagréable matière autant que je l'ai pu, et cependant elle me déplaît encore infiniment; et non-seulement je ne veux point qu'un honnête homme ne fasse point de noires actions, mais je veux encore qu'il n'ait même ni la pensée ni la crainte d'en pouvoir faire. »

Les *Éloges poétiques*, qui parurent après les *Poésies diverses*, ont, suivant Duhamel, *des beautés surprenantes*. « Il faut, dit-il, les considérer comme des louanges qu'on donne à la vertu et comme une adroite instruction

qu'on a voulu faire aux grands, auxquels on n'ose faire des remontrances que d'une façon oblique et indirecte, et auxquels on ne donne point de préceptes qui n'aient un caractère de respect et de soumission. » Quoi qu'il en soit de cette façon détournée d'inspirer aux puissances de la terre l'amour de la vertu, nous dirons que ces *Éloges* se recommandent par d'heureuses qualités. On y trouve de beaux vers et du mouvement, ce qui certes n'est pas une petite affaire en un pareil sujet. L'histoire versifiée de la campagne de 1658 est faite avec un très grand talent : les strophes défilent avec beaucoup de nombre et de majesté; presque toutes finissent par un trait énergique et bien jeté. Le chantre de *la Pharsale* se retrouve tout entier dans ces scènes de bataille, et peut-être même est-il en progrès, car on y retrouve peu de traces de ce faux goût que lui a si amèrement reproché Boileau. Mais le moyen d'être toujours amusant, quand on écrit des vers *sur l'heureux repos dont la France a joui par les soins de monseigneur le cardinal Mazarin, depuis l'assoupissement des derniers troubles,* ou bien sur la maladie et la guérison de cette même éminence, que les plus beaux vers du monde n'empêchèrent pas de mourir l'année suivante. Et puis quelle contrainte pour un esprit comme celui de Brebeuf de s'extasier chaque jour sur les friponneries du fourbe retors, formé par Richelieu ! Quel mérite de chanter sans relâche, quand on voudrait pleurer, de chanter la grandeur d'un homme qui d'un mot vous tirerait de peine, s'il le voulait, et qui vous laisse endurer l'une après l'autre toutes les angoisses de la pauvreté ; quand on écrirait si vertement le pamphlet; quand on aiguiserait si bien la mazarinade ! D'ailleurs ses souffrances si vives et si poignantes devenaient intolérables. A force de célébrer la piété du cardinal, piété à laquelle il croyait fort peu sans doute, Brebeuf, abandonné de chacun, infirme, caduc à quarante ans, en venait petit à petit à se détacher des choses de la vie qui lui avait été si inféconde. Il s'habituait à considérer Dieu comme son unique recours, et la piété comme le seul abri qui ne manque jamais. « Donnez-moi de vos nouvelles, écrivait-il à un de ses amis; c'est assurément une des plus sensibles consolations que vous puissiez me donner, et la joie la plus solide que je puisse recevoir au milieu de beaucoup d'ennuis. J'aime mieux, pour vous y obliger davantage, vous dire que j'ai tout-à-fait besoin de cette grace, et que depuis dix jours j'ai une nouvelle indisposition qui m'a appris mieux qu'aucune autre ce que c'est qu'un mal violent ou une douleur aiguë. C'est un rhumatisme qui m'est tombé sur le bras droit, et qui me fait souffrir plus que je ne puis dire. Il commence, grace à Dieu, à diminuer; mais vos lettres viendront encore assez à temps pour m'aider à sortir d'affaire et pour me consoler de cent autres afflictions. » D'affreux maux de dents venaient encore compliquer sa position déjà si difficile; cent obstacles sans cesse renaissans l'empêchaient de travailler comme il eût voulu. Cette inaction forcée le désolait. « On ne peut pourtant pas faire un crime à un malade de ne se porter pas bien, » disait-il d'un ton désolé. Cependant il composait de temps en temps quelques poésies, mais c'était à grand'peine, et dans les courts intervalles où il ne tremblait pas de la fièvre. Sans femme, sans enfans, il avait

pris le parti de se retirer à Venoix, près de Caen, où son frère était curé; et là il priait et il écrivait. Telles étaient les pensées vers lesquelles se tournaient les écrivains de ce temps, après une longue lutte contre les besoins matériels de la vie et les orages de la pensée. Cependant il s'occupait de coordonner les différentes parties des *Entretiens solitaires*, qui furent son dernier ouvrage en vers. Il voulait que sa conversion fût éclatante, et toutes ses idées étaient tournées vers des sujets d'édification. Il allait jusqu'à remercier, en tête de son livre, le cardinal Mazarin des graces particulières qu'il avait reçues de lui; en même temps, il prévenait le public que c'étaient là les méditations d'un malade, et il se soumettait humblement par avance, lui et son livre, au jugement de l'église catholique, apostolique et romaine. Les *Entretiens solitaires* furent diversement jugés : les uns y virent la décadence d'un beau talent; les autres, et Chapelain en tête, qui, pour ne tenir plus sa classe sur le Parnasse, n'en était pas moins encore considérable dans les lettres, y applaudirent vivement. « C'est là un livre, écrivait-il à M. Duhamel, tout plein d'éloquence, de poésie et de piété. » Dans une autre lettre, par laquelle il remerciait M. de Brebeuf, le 3 juillet 1660, du présent qu'il lui avait fait du même ouvrage, il lui dit : « Parmi la sainteté et la solidité de l'ouvrage, je pourrai même jouir des délices de la poésie et de l'éloquence qui y brillent de tous côtés. Ce sera désormais mon manuel, et, s'il ne me fait pas tomber des mains celui de saint Augustin, je suis bien assuré du moins qu'il me fera mépriser celui du sage Épictète. » Il y a dans certains de ces morceaux de remarquables qualités de rhythme, tout-à-fait étrangères à Boileau, par exemple. La plupart sont des odes religieuses d'une véritable élévation, bien qu'elles aient en général des titres peu engageans : *de l'Efficace des clartés divines, Affections pieuses, Grandeurs de la sainte Vierge*, etc. « Je suis bien tourmenté aujourd'hui, écrit-il à M. Duhamel, pour faire une préface aux *Entretiens solitaires;* les imprimeurs l'attendent, et cependant j'en suis si mal satisfait, que je n'ose encore la mettre sous presse. » Voici un fragment de ces *Entretiens solitaires*, qui rappelle tout-à-fait le mouvement et la forme de ce célèbre morceau de Malherbe : *Ne croyons plus, mon ame, aux promesses du monde :*

A de vagues pensers l'homme est toujours en proie;
Son instabilité ne finit qu'avec lui.
Et nous voyons, Seigneur, que sa plus douce joie
Dégénère souvent en un mortel ennui.

A cent objets divers tour à tour il s'engage,
Et de cent tour à tour dégage ses souhaits;
Ce qui fait son bonheur se change en son dommage,
Ce qui lui plaît de loin le rebute de près.

Son ame en jouissant regrette sa poursuite,
Ses reproches, ses soins et son empressement;
Mais, hélas! nous voyons qu'en changeant de conduite
Il change de faiblesse et d'erreur seulement.

A son propre repos ses désirs se refusent,
Il gémit sous sa chaîne et n'ose la briser;
Il conçoit le néant des choses qui l'abusent,
Et ne peut se résoudre à se désabuser.

Ainsi, toujours flottante et toujours incertaine,
Son ame se dissipe en cent vœux différens,
Court après ses malheurs, soupire après sa peine,
Et renonce aux vrais biens pour des biens apparens.

Comme nous l'avons dit, les *Entretiens solitaires* furent goûtés des uns et méprisés des autres. D'ailleurs Brebeuf commençait à passer de mode. Il y avait long-temps qu'il avait quitté Paris et qu'on l'avait perdu de vue; sa conversion achevait de le séparer des gens du siècle. Il voyait lui-même en grand mépris ses travaux passés, et se demandait où menaient « ces longues équipées de paroles inutiles. » Il n'avait plus qu'un projet, si Dieu lui prêtait vie : c'était de publier sa *Défense de l'église romaine*, ouvrage qui ne parut qu'après sa mort, et dont on retrouve quelques traces dans ses lettres. Parmi celles-ci, il est une requête à messeigneurs du clergé de France sur le projet de ce livre, dans lequel Brebeuf se montre, au dire de juges compétens, fort versé dans la théologie dogmatique et morale. Il y prédit un peu légèrement qu'avant peu d'années la secte de Calvin sera en aussi mauvais point que celle d'Arius. Ce livre et la propagande religieuse remplirent les derniers mois de sa vie. Son zèle allait jusqu'à s'occuper ardemment du salut de ses amis. Duhamel raconte qu'il contribua à la conversion de plusieurs d'entre eux, parmi lesquels il cite M. Guiffart, célèbre médecin protestant de Rouen. Ce même M. Guiffart exposa dans le temps fort au long au public les motifs de son abjuration, et au commencement de son livre il avait fait imprimer une lettre fort éloquente de Brebeuf. « M. de Brebeuf, dit Moreri, mourut chez son frère, au mois de décembre 1661, n'étant pas encore âgé de quarante-trois ans. M. Marcel, son ami à Caen, fit son éloge funèbre et prononça des vers à sa louange. » Pas un mot de plus, pas un mot de moins; il ne donne aucun détail sur les derniers momens de ce poète qui avait eu une si grande influence sur la littérature de son temps, que les critiques lui reprochaient bien avant Boileau d'avoir corrompu le goût d'une infinité de jeunes gens, se *laissant emporter à sa fureur et s'accablant de synonymes;* de ce poète qu'on lisait encore beaucoup plus tard, *avec autant d'avidité que si c'était une pièce nouvelle ou un original, ce qui fait un peu mal au cœur à M. Despréaux,* dit Adrien Baillet. Mais ce que l'on sait de ses longues souffrances et de sa piété doit faire supposer qu'il finit doucement, et que, pour citer encore un de ses vers, il partit calme

Pour ce grand avenir qui succède à la mort.

Ainsi s'éteignit silencieusement dans l'ombre de la province, et sans avoir même été de l'Académie française, ce poète malheureux, envers qui la posté-

rité a été presque aussi injuste que la fortune. Outre les ouvrages qu'il a laissés et sa *Défense de l'église romaine*, qu'il n'a pas eu le temps de finir complètement, on voit dans la dissertation de Duhamel qu'il avait l'intention d'écrire la vie de son oncle, le père de Brebeuf, l'un des premiers missionnaires du Canada, où il fut tué par les Iroquois en 1649. Il avait eu aussi le dessein de tenter un poème épique sur la ligue ou les troubles des calvinistes sous Louis XIII. Ses amis, MM. de Chanvallon et de Somberville, l'en pressaient fort, et il paraît qu'il y était à peu près résolu. Mais il lui aurait fallu pour cela beaucoup de temps et de repos, et tout cela lui manquait. Les contemporains se sont beaucoup émerveillés sur la fécondité d'un poète mort si jeune. Cette prétendue fécondité ferait sourire nos improvisateurs modernes; quelques volumes en vingt ans, passe encore s'il s'agissait d'une vingtaine de volumes en deux ou trois années! Aujourd'hui, comme le disait Sganarelle, *nous avons changé tout cela*. C'est peut-être grace à cette manie de tout défaire qui nous préoccupe aujourd'hui, que nous conviendrons qu'il y a une place à donner à Guillaume de Brebeuf entre les hyperboles laudatives de Duhamel et les dédaigneuses critiques de Despréaux.

GABRIEL MONTIGNY.

BULLETIN.

Plus la session approche, plus on interroge avec curiosité les intentions du ministère. Dans quels rapports vivront ensemble le parlement et le cabinet? Avec quels projets se propose-t-il d'aborder la chambre? Trouve-t-il en lui-même, dans la manière dont il est constitué, toute la force dont il a besoin pour soutenir avec avantage les luttes qui l'attendent? Toutes ces questions donnent naissance à mille bruits; tantôt c'est M. le ministre des finances qui se retire, tantôt c'est le maréchal président du conseil qui offre sa démission; on a même représenté M. Teste comme prêt à résigner son portefeuille, si ses collègues n'acceptaient pas tous ses plans de chemins de fer. Nous ignorons tout-à-fait jusqu'à quel point ces bruits peuvent être fondés, et nous n'accordons pas à ces rumeurs plus d'importance qu'elles ne méritent. Toutefois il serait difficile de ne pas y voir l'indice des embarras que le ministère trouve sur sa route.

Quand une administration est homogène, quand elle sent avec conviction et dévouement la direction d'un chef unique et d'une pensée une, on lit clairement dans sa politique; on peut savoir d'avance, dans une certaine mesure, quels seront ses principes et ses actes; on sait aussi où elle trouvera ses soutiens, où elle rencontrera des adversaires. Il n'est pas possible aujourd'hui de pressentir l'avenir ni même de juger du présent avec cette certitude. Trop d'élémens divers, trop de prétentions et de vues contradictoires sont en présence au sein du cabinet, pour qu'amis et adversaires puissent prévoir avec vraisemblance quels seront, sur telle ou telle question, ses sentimens, quelles seront ses préférences. Cette incertitude n'est pas bonne; elle est une cause incessante d'agitation, et l'action du gouvernement se trouve affaiblie et minée par ce flux et ce reflux de délibérations et de velléités sans résultat.

On cherche en vain l'unité gouvernementale. Chacun est plus préoccupé

de lui-même que de l'ensemble : il y a des amours-propres qui poursuivent avec persévérance des satisfactions particulières; il y a peu de dévouemens qui consentent à ne travailler qu'à la cause commune. Ajoutez qu'au milieu de ces tendances discordantes il n'y a pas de direction vigoureuse capable de les rallier en les contenant. Assurément l'influence de M. le ministre des affaires étrangères est prépondérante dans le conseil; toutefois elle ne s'appuie pas sur la présidence officielle, et de fâcheux tiraillemens sont la conséquence inévitable de ce partage singulier où le titre est d'un côté et le pouvoir de l'autre.

Il paraît que M. le maréchal Soult a retrouvé quelque chose de son ancienne énergie pour défendre le budget de la guerre. Ce vétéran de nos armées répugne nécessairement à des réductions excessives qui affaibliraient outre mesure les forces indispensables à la sûreté et à l'honneur du pays. Il est des bornes qu'il ne faut pas demander de franchir même à la complaisance la plus docile. Certes M. le maréchal n'est pas suspect; toutes les demandes qu'il a présentées à la chambre au sujet de l'organisation militaire du pays, sont empreintes d'une modération presque timide; il faut au moins l'en croire, quand il déclare qu'il ne saurait aller plus loin dans la voie des concessions et des sacrifices. D'ailleurs les partisans les plus déterminés de la paix doivent sentir que, même au point de vue de l'intérêt pacifique, il ne faut pas trop désarmer; il y a un milieu à tenir; il faut laisser à quelques industriels monomanes cette politique, imitée de l'abbé de Saint-Pierre, qui crie à la France de jeter son épée et d'enclouer ses canons, parce que, dit-on, la guerre est désormais abolie dans l'avenir de l'humanité. Les hommes graves lèvent les épaules à de pareils propos, et ils n'oublient pas que la paix ne peut avoir pour la France de dignité durable que par une attitude qui imprime le respect.

Ce n'est pas sans doute dans des rêves humanitaires que M. le ministre des finances va chercher les motifs de résistance aux demandes de M. le maréchal. La politique de M. Humann est fort simple, c'est de donner le moins d'argent possible; les raisons les plus convaincantes, les nécessités les plus palpables, ne le détournent pas de cette économie entêtée qui est sa pensée unique, et, il faut le dire, sa seule vertu. M. Humann a su se rendre un moment agréable à la chambre par une réputation de caissier rigide faisant bonne garde autour du trésor; il veut garder cette attitude auprès du parlement; aussi, à toutes les demandes de ses collègues, n'oppose-t-il que des difficultés et des refus. Il faut reconnaître que la présence de M. Humann au sein du ministère du 29 octobre n'aura pas peu contribué aux embarras du cabinet. A qui attribuer les fautes commises dans le recensement, si ce n'est à M. le ministre des finances, qui s'est lancé dans cette opération sans en soupçonner la gravité et les périls? M. Humann croyait arriver aux moyens d'augmenter les ressources de l'état, et d'enrichir le trésor par des rentrées légitimes; il se trouvera, au contraire, que l'imprévoyance de son administration aura ébranlé la base de l'impôt, alarmé les contribuables et rendu impossibles pour long-

temps, non pas de nouvelles charges, mais les mesures légales destinées à faire rendre à l'impôt tout ce qu'il doit constitutionnellement donner.

Il est remarquable que, dans toutes les grandes questions sur lesquelles il faudra d'ici à quelques semaines prendre parti devant les chambres, le ministère soit encore aujourd'hui indécis et partagé. Doit-il adopter, oui ou non, le principe de l'adjonction des capacités? A ses yeux, il y a des raisons solides aussi bien pour l'affirmative que pour la négative. Si on admet le principe, on a l'avantage de se montrer au pays comme amis du progrès raisonnable, des réformes modérées, on enlève à ses adversaires l'honneur d'une amélioration utile. Que si au contraire on la rejette ou on l'ajourne, on prouve aux conservateurs qu'on n'entend faire aucune concession à l'esprit démocratique, et qu'on veut mettre une digue, un frein aux envahissemens des novateurs. Ce ne sera donc pas dans le fond des choses qu'on ira chercher la raison de se décider entre les deux partis : non, mais au dernier moment, une circonstance, un incident, une considération personnelle, emporteront un des plateaux de la balance. Le ministère veut désarmer, mais dans quelle mesure? il ne le sait pas exactement encore; déjà, il est vrai, il a commencé le désarmement, mais il n'est pas encore d'accord avec lui-même sur la manière dont il doit le continuer, et le justifier aux yeux des chambres. Même perplexité au sujet des travaux militaires et des travaux civils. Faut-il tout sacrifier à la construction des chemins de fer, ou ajourner quelques *rail-vays* en faveur des fortifications de nos places? Quelles que soient ses préférences, le cabinet a en face de lui la volonté despotique de M. Humann, qui ne veut pas plus allouer d'argent à M. le maréchal Soult qu'à M. Teste. M. Humann abuse de la force exceptionnelle que lui donnent les circonstances; il sait fort bien que sa retraite entraînerait la dissolution du cabinet, aussi ne se fait-il pas faute de mettre sa démission au bout de chaque avis qu'il veut faire triompher dans le conseil; et des hommes qui lui sont fort supérieurs sont obligés de souscrire aux décisions d'un esprit plus opiniâtre qu'étendu.

Ces divisions intérieures, qui ne sauraient rester secrètes, préoccupent l'opinion et la presse, qui ne se sont pas laissées distraire des questions politiques par l'apparition du procès Quénisset, ainsi que l'espéraient quelques personnes. Chose singulière! voici une affaire grave, des révélations curieuses qui trouvent le public froid et presque dédaigneux. L'affaire et les révélations n'ont pas produit l'effet moral qu'on avait annoncé, par la raison qu'on l'avait trop annoncé. Proclamez d'avance que vous avez à conter quelque chose d'extraordinaire, et vous atténuez vous-même l'impression que doit éprouver votre auditoire. Un homme qui connaissait la nature humaine, César, se trouvant en Afrique, vit son armée épouvantée à l'idée de l'approche du roi Juba, qui s'avançait, disait-on, avec des forces considérables. Pour ramener le calme et la confiance dans l'esprit de ses soldats, César ne trouva rien de mieux que d'exagérer lui-même la puissance du nouvel ennemi que les Romains allaient avoir à combattre. « On ne vous a pas trompés, leur

dit-il, Juba s'avance, et je vous apprends qu'il amène avec lui dix légions, trente mille cavaliers, cent mille fantassins et trois cents éléphans. » César mentait plus de la moitié. Qu'arriva-t-il? Quand Juba parut avec son armée, il était déjà vaincu, car il était tombé de toute la hauteur où l'avait placé l'imagination des soldats de César. Certains articles de quelques journaux d'Angleterre et de France, sur le procès Quénisset, ont eu le tort de rappeler un peu trop les éléphans du roi Juba.

Toutefois les choses, même réduites au vrai, sont encore fort graves. Il est douloureux, il est déplorable, qu'au sein de notre société les plus stupides fureurs puissent trouver des instrumens, et promener la mort sur les têtes les plus élevées, sur les têtes les plus précieuses. Il faut attendre, au reste, les débats pour savoir jusqu'à quel point l'affreux complot dirigé contre les princes se rattache à un projet de bouleversement général. Une discussion contradictoire entre l'accusation et la défense peut seule permettre de prononcer sur ce point.

Dans l'affaire Quénisset, ce qui n'a pas peu contribué à inspirer plutôt le mépris que l'horreur, c'est l'exiguité des moyens dont disposaient les conspirateurs, et l'extravagance des théories qui leur ont mis les armes à la main. Plusieurs pistolets, quelques balles, quelques livres de poudre, voilà quelles étaient toutes les munitions des amis de Quénisset. Tout cela, il en faut convenir, n'est pas de nature à jeter le pays dans un grand effroi. La société n'est pas non plus très disposée à prendre l'épouvante au sujet des utopies consignées dans le journal *l'Humanitaire;* elle a le sentiment de sa force, et ne se résout pas volontiers à croire qu'elle puisse être sérieusement menacée par d'aussi misérables inepties. Sérieusement, peuvent-ils faire école, ceux qui prêchent que la patrie et la famille sont des fétiches qui doivent tomber? Qu'est-ce, en effet, que la famille? C'est la fraternité du coin du feu. Et la patrie? C'est la fraternité d'un plus ou moins grand espace de terrain. Donc ces deux fraternités doivent être repoussées par ceux qui ne veulent qu'une seule et même fraternité. C'est la doctrine d'Anacharsis Clootz, l'ami du genre humain. Savez-vous pourquoi les égalitaires sont matérialistes? La raison est excellente, c'est parce qu'ils sont rationalistes. On ne saurait se montrer plus logique. Quant à la propriété, non-seulement on la met hors la loi, mais on la met même hors de question. Comment des communistes peuvent-ils un seul instant s'occuper de la propriété? Ne leur parlez pas davantage du mariage; c'est une loi inique, car elle constitue la chair propriété individuelle, et rend ainsi la communauté et le bonheur impossibles. Ni les beaux arts, ni le luxe, ni les villes, ne sont nécessaires à la nature et aux besoins de l'homme. Mais les voyages continus, étant en rapport avec l'organisme et l'activité matérielle, devront recevoir tous les développemens possibles. Évidemment le philosophe qui a formulé cet axiome est un *compagnon* qui veut passer sa vie à faire et refaire le tour de France. Seulement, quand Bordeaux, Lyon, Marseille, Paris, n'existeront plus, quand toutes les villes auront été rasées en l'honneur des théories humanitaires, nous ne compre-

nons pas bien le but et le charme qu'auront les voyages continus. En vérité, peut-on s'étonner que l'opinion n'accueille qu'avec un dédain glacial de pareilles folies, et n'aperçoive pas de périls extrêmes dans des excentricités aussi basses? d'ailleurs il y a des excentriques non-seulement aux derniers degrés de l'échelle sociale, vous en trouverez quelques-uns placés plus haut qui entreprennent aussi à leur manière la démolition de l'ordre social. Mais des déclamations cent fois rebattues, des redites servies en guise de nouveautés, n'aboutissent qu'à venir s'éteindre au milieu d'une indifférence universelle. Cependant la société marche, vaque à ses affaires, et ne donne même pas un moment d'audience à ceux qui lui crient qu'ils viennent la régénérer.

Nous eussions désiré que, dans ses développemens sur la presse, l'honorable rapporteur de la cour des pairs eût reconnu davantage les différences qui séparent la presse vraiment politique de toutes les divagations dites sociales et humanitaires. M. de Bastard a adressé des conseils sévères à la presse, c'était son droit, et la presse, qui discute toute chose, ne saurait se plaindre d'être elle-même l'objet d'une critique raisonnée. Nous croyons qu'il eût été plus juste et plus politique d'établir que, dans tout ce qui affecte les bases mêmes de l'ordre social, il n'y a pas de distinction à faire entre la presse de l'opposition parlementaire et la presse gouvernementale, et que dans les deux camps on professe les mêmes principes. Dans l'arène constitutionnelle il y a combat, mais au-delà il y a union, et au besoin il y aurait ligue pour courir à la défense de la société, le jour où un sérieux péril viendrait à être dénoncé.

La presse politique méritait d'autant plus cette justice, que nous l'avons vue, dans cet intervalle de session, s'occuper de questions importantes, et les préparer pour ainsi dire pour la tribune. Récemment encore un publiciste de l'opposition constitutionnelle traçait l'histoire diplomatique de la question d'Orient dans l'intérêt général de la vérité et de tous les partis pour qui l'honneur de la France est une religion. M. Léon Faucher a dépouillé avec une grande sagacité tous les documens anglais, et des papiers même produits au sein du parlement britannique il a fait ressortir tant la loyauté de la France que la duplicité persévérante de lord Palmerston. Il est un homme qui gagne beaucoup à ces révélations historiques, c'est Méhémet-Ali. On le voit vers la fin de 1834 soumettant aux cabinets de Paris, de Londres et de Vienne, le plan d'une vaste croisade contre la Russie. Le vice-roi proposait d'effacer toute trace du traité d'Unkiar-Skelessi en insurgeant l'Asie mineure et en appelant la Perse aux armes. Il y avait plus d'ardeur et plus d'élan chez le vieux pacha que dans toutes les têtes de la diplomatie européenne. Il nous est arrivé quelquefois de prononcer des paroles d'impatience et de blâme en voyant Méhémet-Ali ne pas opposer, l'an dernier, une résistance plus efficace aux agressions de l'Angleterre; nous devons reconnaître que la perfidie du cabinet anglais avait depuis longues années fait peser sur lui une sorte de fatalité dont il lui était presque impossible de secouer l'injurieux ascendant. Ainsi la Russie et l'Angleterre savaient de science certaine que l'idée fixe du sultan Mahmoud était

la destruction du pacha d'Égypte; néanmoins ces deux cabinets s'entêtaient à représenter à l'Europe Méhémet-Ali comme ayant tous les torts de l'agression, et ce sera sur ce mensonge que s'appuiera la conférence de Londres dans son œuvre d'iniquité. Les réparations, au surplus, ne manquent pas à Méhémet-Ali. Non-seulement des documens historiques viennent constater la hauteur de ses vues et sa longue modération à l'égard du sultan, mais tout ce qui se passe en Syrie montre que son autorité seule pouvait maintenir l'ordre dans un pays si difficile à gouverner. Ce despotisme, contre lequel les journaux anglais n'épargnaient ni la calomnie ni l'injure, n'était, comme le constatent les évènemens et tous les témoins de bonne foi, que la conséquence naturelle et l'application légitime des principes élémentaires de la civilisation musulmane. Il sera peut-être donné à Méhémet-Ali d'être proclamé par l'histoire plus grand que l'œuvre qu'il aura pu accomplir, parce que la postérité lui tiendra compte de ses hautes pensées et des obstacles insurmontables que lui a suscités le machiavélisme de l'Angleterre.

C'était à tort qu'on avait annoncé que nos voisins d'outre-mer avaient conclu directement un traité de commerce avec Espartero. Pour un acte aussi important, le régent ne saurait se passer de l'intervention des cortès, qui ont d'ailleurs réservé leurs droits sur ce point par une clause expresse. Peut-être d'ici au moment où les cortès seront appelées à examiner quels sont vraiment les intérêts commerciaux de l'Espagne, l'extrême froideur qui règne entre notre gouvernement et le duc de la Victoire aura fait place de part et d'autre à des dispositions un peu plus favorables. Espartero vient de montrer la ferme intention de réprimer l'anarchie. Dans une proclamation où toutefois il ne parle qu'en son nom et s'abstient d'invoquer la souveraine autorité d'Isabelle II, il jette un blâme énergique sur les excès commis à Barcelone, il s'élève contre la démolition de la citadelle, il demande comment, au mépris des lois, on a pu détruire un monument public, propriété de la nation qui n'avait rien de menaçant pour la liberté des citoyens. Enfin il finit par dire que le bras toujours levé pour la défense de la constitution et des libertés publiques saura réprimer tous les excès produits par l'abus de cette même liberté. Ainsi Espartero s'est nettement séparé des anarchistes, et le voilà rangé parmi les contre-révolutionnaires. Il faut se féliciter de cette situation prise par l'homme qui exerce en Espagne le pouvoir souverain : puisse-t-il réussir à rendre à ce noble et malheureux pays quelque ordre et quelque repos! Dans un mois, le gouvernement français devra faire connaître officiellement, dans le discours de la couronne, ses sentimens et sa politique à l'égard de l'Espagne. Si des paroles habiles et sages sont prononcées sur ce point, elles pourront contribuer, sinon à rétablir entre les deux pays un accord complet, du moins à renouer des rapports qui permettent aux deux peuples de pourvoir à leurs intérêts communs. Sans entrer dans toutes les difficultés politiques qui peuvent diviser long-temps encore les deux gouvernemens, ne saurait-on simplement faire des affaires? C'est ce que les Anglais entendent si bien. Croit-on que le gouvernement britannique n'eût pas traité pour les intérêts de

...

son commerce avec tous les régimes qui avaient quelque chance de s'établir en Espagne? Il eût traité avec les modérés s'ils eussent triomphé; il se fût accommodé soit du *despotisme éclairé*, soit même du pouvoir absolu de don Carlos. Pourquoi donc aurions-nous une répugnance insurmontable à négocier un traité de commerce avec un gouvernement démocratique? L'Angleterre ne perd pas de vue un seul instant la Péninsule; là où elle ne peut faire triompher toutes ses exigences, elle consent à des concessions. Ainsi, en Portugal, elle vient de traiter sur un pied d'égalité avec le gouvernement de dona Maria; elle abdique sur des points importans la fastueuse prééminence que lui attribuait le traité de Methuen; des avantages réciproques sont stipulés entre les deux pays. Après avoir terminé avec Lisbonne, l'Angleterre va redoubler d'activité et d'intrigues à Madrid et autour d'Espartero. Moins que jamais nous devons lui laisser le champ libre.

Le général Bugeaud est rentré à Mostaganem, et de Mostaganem à Alger après cinquante-trois jours de campagne active. On a remarqué que c'était la plus longue expédition qui ait encore été faite. Le gouverneur général a poussé jusqu'à la frontière du désert, il a battu deux fois la cavalerie d'Abd-el-Kader, détruit Saïda, fortin situé à dix-huit lieues de Mascara, et fait alliance avec six tribus. Ces nouveaux alliés seront contraints de nous rester fidèles, car nous restons à Mascara; une division y passera l'hiver; elle est déjà approvisionnée pour plusieurs mois avec les grains ravis aux silos de Arabes. Le général Bugeaud se félicite, dans un ordre du jour d'avoir obtenu que la guerre nourrisse la guerre.

Nous ne croyons pas que jamais gouvernement ait montré un zèle plus infatigable et plus éclairé pour l'instruction nationale que le gouvernement de 1830. A tous les degrés, enseignement supérieur, instruction secondaire, instruction primaire, une haute direction, des lois utiles, des créations judicieuses, ont imprimé une impulsion forte. M. Villemain doit représenter aux chambres, avec des modifications, son projet de loi sur l'instruction secondaire. Nous espérons que le désir fort louable de tomber d'accord avec l'autorité ecclésiastique sur des points délicats ne l'aura entraîné à aucune concession qui serait incompatible avec les droits légitimes de l'Université, c'est-à-dire de l'état. Qui, mieux que M. Villemain, peut apprécier la mission et les devoirs de la grande institution dont il est aujourd'hui le chef? Cette mission et ces devoirs grandissent en face des prétentions singulières qu'annoncent les théories extrêmes de certains catholiques. L'état doit défendre et maintenir l'indépendance et la suprématie de la science laïque. L'instruction primaire est aussi l'objet de toute la sollicitude de l'Université. Un lumineux rapport présenté par M. Villemain constate le point où en est la culture morale du peuple. Les faits les plus importans contenus dans ce travail sont déjà généralement connus. C'est une belle réponse que fait le gouvernement de 1830 aux passions et aux doctrines perverses qui veulent égarer et corrompre le peuple, que cette continuité d'efforts pour répandre dans les rangs populaires l'instruction et la moralité. La restauration avait peur de la diffusion des

lumières et croyait qu'il était sage de ne pas travailler à dissiper les ténèbres. Le gouvernement actuel est plus dans le vrai quand il considère une éducation saine comme la digue la plus sûre contre les erreurs qui se traduisent en attentats. C'est reconnaître la vérité de cette parole de Voltaire : *Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans.*

Théâtres. — Relevons les blessés et comptons les morts. Le théâtre de l'Odéon, de tous les théâtres le plus fécond en funérailles, a joué, depuis sa réouverture, plus de pièces qu'il n'en faut pour fonder un répertoire. Malheureusement, jusqu'ici la meilleure n'en vaut pas le diable, et, à franchement parler, toutes sont bonnes à mettre avec *Mathieu Luc* dans un certain endroit où Alceste voulait qu'on mît le sonnet d'Oronte. A *Mathieu Luc*, tué le premier à la bataille, ont succédé une comédie en vers de M. Camille Doucet, puis *Amour et Sagesse*, puis *une Aventure de Sainte-Foix;* comme Latour-d'Auvergne, tous morts au champ d'honneur, criblés de sifflets, en guise de balles et de coups de sabre. Il est regrettable qu'un théâtre qui s'érige modestement en second Théâtre-Français offre le pénible spectacle d'un effort impuissant et d'une activité stérile. *Une Aventure de Sainte-Foix*, par exemple, est une de ces erreurs permises tout au plus à l'Opéra-Comique, où l'on chante ce qui ne vaut pas la peine d'être dit. S'il faut en croire quelques indiscrets, initiés aux mystères de l'Odéon, cette rapsodie n'aurait pas même été jugée digne d'inspirer le génie musical de M. Adam ou de M. Clapisson, et le second Théâtre-Français aurait ouvert sa porte hospitalière à un vieux *ours* pelé, honteusement chassé des glaciers de l'Opéra-Comique. Quoi qu'il en soit, il est impossible de rien voir ni de rien entendre de plus horriblement ennuyeux, et c'est vraiment une chose miraculeuse que de pareilles inepties osent se produire devant un public intelligent et parviennent à se faire écouter jusqu'à la dernière scène. On parle de la résignation des martyrs; ils chantaient au milieu des flammes et souriaient sous la dent des tigres et des lions. Mais nous trouverions difficilement dans le martyrologe rien qui approchât de la patience et de la longanimité du public parisien en général, du public de l'Odéon en particulier. Nous nous étions laissé dire autrefois que le parterre de ce théâtre était rempli de jeunes chats-tigres, de jeunes serpens et de jeunes panthères d'un caractère assez difficile et d'une humeur peu endurante. Bien loin de là, nous n'y voyons aujourd'hui que des agneaux et des colombes; il est vrai que la plupart du temps nous n'y voyons personne, si ce n'est quelques chevaliers assoupis sous le lustre. Il est juste de reconnaître que l'Odéon a tenté dans le vieux répertoire quelques excursions qui n'ont pas été sans bonheur. Ainsi *le Légataire* a été joué d'une façon satisfaisante par M. Monrose fils et par une vive soubrette de l'école de Mlle Dupont, qu'on nomme, je crois, Mlle Doligny. Le *Don Juan* de Molière avait attiré la foule. C'est une heu-

reuse idée, dont il faut savoir gré à l'administration, de nous rendre cette belle prose trop long-temps étouffée sous la versification de Thomas Corneille. Il est fâcheux que l'exécution n'ait pas répondu aux intentions généreuses. A part le jeune gars qui remplissait le rôle du paysan, et qui l'a joué avec beaucoup de talent et de naïveté, tous les acteurs ont plus ou moins grossièrement failli à l'esprit de leur rôle. M. Robert Kemp, dont nous louerions volontiers les costumes s'il les portait avec une plus fière grace, a fait de don Juan un séducteur de ruelles et de boudoirs qu'une nuit de son emploi suffirait à mettre sur les dents. Il est coquet, il est pimpant, gracieux, ironique au besoin. Il gazouille avec charme et se moque agréablement. Ce serait, à bien prendre, un assez aimable marquis; mais, vive Dieu! mon fils, vous n'êtes pas don Juan! Quant à Sganarelle, c'est un drôle qu'il serait bon de rouer de coups. Le reste ne vaut pas la peine d'être nommé. Nommons toutefois Mlle Soubiran, que nous avons remarquée dans cette abominable comédie qui s'appelle *Une Aventure de Sainte-Foix*. Mlle Soubiran, — j'aime ce nom qui semble fait tout exprès pour la gloire et pour la conquête, — est une jeune et belle actrice qui chausse le brodequin de Thalie sur un bas légèrement azuré. Avant d'apparaître sur la scène de l'Odéon, Mlle Soubiran avait déjà débuté sur la scène du monde littéraire par quelques feuilletons pleins de goût et de convenance! Au théâtre, on vante la plume de Mlle Soubiran; au journal, on loue fort la grace de son geste et l'élégance de sa diction.

Au théâtre du Vaudeville, nous avons eu, à des intervalles très rapprochés, presque coup sur coup, *Zizine, l'Aveugle et son Bâton,* puis *l'Ingénue de Paris,* de feu Théaulon, mort voici quelques jours à peine. *Zizine* est un vaudeville de M. Paul de Kock, tiré d'un roman de M. Paul de Kock; c'est M. Paul de Kock doublé du même; c'est de la quintessence de Paul de Kock; c'est M. Paul de Kock arrivé à sa dernière puissance. Ce vaudeville est l'apothéose du porteur d'eau; nous savons depuis long-temps que les porteurs d'eau ont le monopole de la vertu et des belles actions au théâtre. Aussitôt que vous voyez sur une scène quelconque paraître le nez d'un porteur d'eau, vous pouvez être sûr que vous allez assister à quelque trait de la morale en action. M. de Monthyon disait un jour, d'une voix attendrie, qu'il voudrait que les porteurs d'eau n'eussent qu'une seule tête; et, comme on lui demandait pourquoi, il répondit : — Pour la couronner. En effet, on ne saurait calculer tout ce que les porteurs d'eau ont sauvé, au théâtre, de filles séduites, tout ce qu'ils ont recueilli d'enfans perdus et de caniches égarés, tout ce qu'ils ont nourri de misères, tout ce qu'ils ont essuyé de larmes. C'est la vertu stéréotypée, la probité coulée en bronze. C'est pourquoi *Zizine* est un vaudeville parfaitement niais et souverainement ennuyeux, malgré la jeunesse, la beauté, la taille et les cheveux de Mme Doche. *L'Aveugle et son Bâton* est d'une invention plus nouvelle. Il s'agit d'un certain Gédéon, sculpteur, qui, sous le prétexte de contempler de belles épaules, se donne pour aveugle et s'introduit dans une famille d'honnêtes bourgeois qui, grace à cette supercherie, l'accueillent sans crainte et lui livrent tranquillement la vue des trésors de leur

fille. Tout ceci finit par un bon mariage; mais, avant d'en arriver là, il se passe un duel au bâton qui est certainement une des choses les plus épiques qui se puissent voir. Cela manque à *l'Iliade* et à *la Jérusalem délivrée.* Imaginez-vous que ce gueux de Gédéon propose à son rival, qui le croit aveugle, de se battre tous deux à coups de bâton, à condition que celui-ci, pour égaliser les chances, se laissera bander les yeux. Il accepte, le malheureux! Il s'applique un triple foulard sur les yeux, et le voilà frappant sur les tables et sur les chaises, tandis que cet infernal Gédéon l'assom . e de coups et l'oblige à crier grace et merci. Ces grands coups de bâton ont semblé du goût du public, qui a beaucoup ri et beaucoup applaudi, pendant que le corps de l'infortuné rival retentissait comme une outre vide. Ce duel d'un nouveau genre est de l'invention de M. Laurencin. Quant à *l'Ingénue de Paris,* nous ne savons, pour notre part, rien de moins touchant que ce vaudeville joué sur les cendres à peine refroidies de l'auteur. Peut-être eût-il été convenable d'attendre quelques jours encore. Ces couplets chantés en guise d'oraison funèbre, sur une tombe fermée de la veille, nous ont péniblement affecté.

Or, *l'Ingénue de Paris* est un titre fort subtil que nous ne nous chargeons pas d'expliquer. Il paraît que l'ingénuité varie avec les degrés de longitude; ainsi, l'ingénue de Paris n'est pas l'ingénue de Carpentras; l'ingénue de Carpentras n'est pas l'ingénue de Brives-la-Gaillarde; ainsi de suite Chaque ville, chaque département, chaque pays a ses ingénues, comme son commerce, sa température et ses produits. Qu'est-ce donc que l'ingénue de Paris? Le bonhomme Richard nous l'apprend dès la première scène ; mais le brave homme, tout vieux commerçant qu'il est, s'exprime en si beau langage, que nous ne l'avons pas bien compris. Toujours est-il que l'ingénue de Paris se nomme Mlle Ernestine, qu'elle est jeune, belle et charmante, qu'elle chante et joue du piano à ravir, qu'elle a une bible illustrée, de fins cheveux blonds, de jolis pieds et de blanches mains, et que, pour brocher sur le tout, elle rêve jour et nuit d'un époux jeune et beau comme elle. En effet, les ingénues de ce genre ne sont pas rares à Paris; mais j'imagine qu'en province, il en est bien aussi quelques-unes.

L'oncle d'Ernestine, M. le comte de Germigny, conseiller d'état, excusez du peu, s'est avisé de marier sa nièce avec son vieil ami, le bonhomme Richard, qu'il a fait venir tout exprès de Nancy. Richard est, ainsi que nous le disions tout à l'heure, un vieux négociant enrichi dans le commerce des draps ou des dentelles; brave homme, homme de sens, à la fois goguenard et naïf, en même temps spirituel et bon, un de ces hommes enfin dont M. Ferville est le type le plus exquis et le plus fidèle. Voilà donc notre digne Richard qui arrive de Nancy pour épouser notre jeune nièce. A la même heure, au même instant, se présente à l'hôtel du comte de Germigny un beau jeune homme, nommé tout simplement Albert, mais noble comme François Ier. C'est un jeune secrétaire d'ambassade, arrivant tout droit de Bruxelles. Il faut pourtant bien que vous sachiez que le comte de Germigny est revenu lui-même tout récemment de Bruxelles, où il était allé se marier. Il en est

revenu avec une femme jeune et belle, presque aussi jeune, presque aussi belle qu'Ernestine. Et voilà bien pourquoi le comte de Germigny a tant de hâte de marier sa nièce! Il n'est ni jeune ni beau, lui; il est conseiller d'état, jaloux par-dessus le marché; il redoute les galans, il comprend qu'Ernestine doit les attirer autour de la comtesse; il n'est pas fâché que son ami Richard le débarrasse de cette brebis appétissante qui ne manquerait pas de faire accourir dans sa maison tous les loups et tous les lions du voisinage.

Cependant savez-vous quel motif amène le bel Albert à l'hôtel du comte de Germigny? Le bel Albert, qui ne sait pas la comtesse mariée et qui l'a jadis aimée à Bruxelles, non sans de doux allègemens à son martyre, vient demander la comtesse en mariage. Vous jugez de son trouble et de sa douleur, lorsqu'il apprend, le malheureux jeune homme, que sa fiancée est depuis six mois la légitime épouse d'un conseiller d'état! Tandis qu'ils pleurent tous deux et se lamentent, Ernestine, imagination vive et prompte, ne doute pas que ce beau jeune homme ne soit l'époux qu'elle a vu tant de fois dans ses rêves. C'est ainsi que se noue cette petite intrigue, que relèvent çà et là avec bonheur quelques mots spirituels, quelques scènes habilement tracées. Richard est jaloux d'Ernestine, le comte est jaloux de sa femme. Quelle proie est-il venu chercher, le lionceau diplomate? La nièce ou la tante? Ernestine ou la comtesse? La jeune fille ou l'épouse infidèle? C'est là la question. Tout ceci est fort égayé par la bonhomie de Ferville et par la grace de M[me] Doche. Bref, après bien des traverses et des complications de tout genre, tout ce monde finit par s'arranger à l'amiable. Albert épouse Ernestine qu'il a compromise pour sauver la tante; le comte croit plus fort que jamais à la vertu de la comtesse, et le bonhomme Richard, qui a tout vu et tout compris, se frotte les mains et rit en lui-même, comme un vieux renard qui vient de jouer quelque bon tour de sa façon.

Ce qui n'empêche pas que Théaulon n'ait été un homme d'infiniment de verve et d'esprit. Le premier il soumit le vaudeville à l'influence des idées nouvelles qui tendaient à régénérer le théâtre. Il tenta plus d'une révolution dans le paisible empire de Momus. Il fut le Hugo du couplet et le Shakespeare de la ritournelle. Ses amis l'aimaient et le pleurent. Il était cher au public qu'il amusa durant vingt-cinq ans et plus, et qu'il amusera long-temps encore après sa mort. En ce temps triste et sombre, on ne saurait avoir trop de reconnaissance pour ces joyeux esprits qui ont égayé nos ennuis et déridé nos fronts.

Au Palais-Royal, *le Caporal et la Payse* est une folie d'assez mauvais goût, mais une folie pourtant; qu'à ce titre il lui soit pardonné! M. Ravel est excellent dans le rôle d'Exupère. Nous avions bien dit que ce jeune homme prendrait place parmi les meilleurs comiques des petits théâtres. C'est fait, et nous n'en savons guère à cette heure qui puissent lui être légitimement préféré. Il manque, il est vrai, des avantages que la nature a départis à quelques-uns de ses rivaux; Hyacinthe a son nez, Alcide a sa voix; mais il est beau, comme Ravel, de ne rien devoir qu'à soi-même.

Au théâtre des Variétés *le Sire de Baudricourt*. Mais c'est bien du sire

de Baudricourt qu'il s'agit, au théâtre des Variétés! Nous l'avons revu, il nous a été rendu durant une soirée entière! Il a daigné quitter son château pour nous apparaître une fois encore! il nous a été permis de contempler encore une fois ce charmant sourire et ce visage auguste. Odry a reparu sur la scène des Variétés dans le rôle de Bilboquet.

Après cette grande nouvelle, quelle nouvelle vous apprendre, sinon celle-ci peut-être plus merveilleuse encore? Ce soir, au Théâtre-Français, *Arbogaste*, de M. Viennet. Il ne reste plus qu'à tirer l'échelle.

— —

— Le roman que vient de publier Mme Louise Colet sous le titre de *la Jeunesse de Mirabeau* se distingue tout à la fois par une exécution habile et par la vérité soutenue des portraits. C'est une mine féconde et trop peu exploitée que l'étude des existences les plus grandes par l'action ou la pensée, contemplées dans les parties romanesques qui n'y manquent jamais, dans la fougue de la jeunesse, dans les triomphes de la maturité ou les mornes abattemens du déclin. Il y a là plus d'un filon précieux, plus d'une riche veine, d'où jailliraient, entre des mains patientes, l'or et le diamant. Ce genre d'étude, où la critique et l'imagination peuvent se confondre, conviendrait d'ailleurs particulièrement à notre époque, portée presque invinciblement à révéler son génie critique même dans les œuvres où ne devraient intervenir que le sentiment ou la fantaisie. Le sujet choisi par Mme Colet ne manque pas, on le voit, indépendamment de l'intérêt sérieux qu'éveille le nom du héros, d'une certaine opportunité, qui s'explique par nos tendances littéraires. C'est un pas heureux fait dans une route où nos romanciers et nos poètes s'essaient trop rarement, et où s'offriraient à bien des inspirations inquiètes ou épuisées des ressources de renouvellement ignorées et des trésors inattendus.

Mme Colet a suivi la donnée historique avec une fidélité complète. Le nom de roman que nous avons donné à son livre ne peut se justifier que par le soin particulier qui a présidé à la disposition des faits et la forme du récit plus pittoresque et plus vive qu'il ne convient à l'histoire. Assurément, ce respect des faits, cette sobriété dans les ornemens ajoutés à la trame riche et sombre à la fois de la réalité, révèlent chez l'auteur un goût sévère. Pourtant, il y avait un écueil à prévoir. L'écrivain devait craindre de tomber dans la froideur et la sécheresse, ou bien de passer d'un genre à l'autre et de s'égarer en pleine histoire. La ligne à suivre était étroite, et il fallait quelque effort pour s'y tenir. Mme Colet a su heureusement éviter cet écueil. Il y a, dans les figures qu'elle met en scène et qu'elle trace d'après l'histoire, le relief, la vie nécessaire pour que le lecteur subisse l'illusion romanesque dans toute sa plénitude. Le but que se proposait l'auteur est donc atteint; les exigences de l'histoire et celles du roman sont parfaitement conciliées.

Ce qui nous plaît dans la figure de Mirabeau, telle que l'a tracée Mme Colet, c'est surtout la simplicité, la vérité du dessin. Il est difficile pour le romancier qui met en scène un personnage comme celui-là de se défendre d'une certaine émotion, d'une chaleur enthousiaste, qui l'entraînent à substituer le lyrisme au récit, le rêve à la réalité. Mme Colet n'a ni exagéré ni amoindri les grandes proportions de la figure de Mirabeau; elle a indiqué sans affectation le tribun

de la constituante dans le prisonnier du château d'If et du fort de Joux. Elle ne s'est pas laissée aller aux digressions éclatantes dont l'occasion lui était si naturellement offerte. Ce n'est pas le solennel personnage de l'histoire qu'elle avait à peindre; c'est le jeune gentilhomme aux passions fougueuses, noble jusque dans ses écarts, et luttant contre l'oppression paternelle avec une colère mêlée de respect. Les figures qui se groupent autour de celle-là sont indiquées avec énergie et précision. Les caractères du marquis de Mirabeau, du bailli, de la jeune comtesse, méritent d'être cités particulièrement.

Quant à l'action qui unit ces divers personnages, le respect de l'histoire s'opposait à ce qu'elle offrît une rigoureuse unité. Au point de vue purement romanesque, le livre ne devrait commencer qu'avec le mariage de Mirabeau. Le tableau de cette union douloureuse, des fautes de la comtesse, des égaremens et des malheurs de Mirabeau, aurait suffi largement au romancier. Mme Colet ne s'est pas enfermée dans ces limites; elle a sacrifié l'unité romanesque à l'exactitude historique. Le fait qui domine tous les autres dans son récit n'est pas l'union malheureuse de Mirabeau; c'est la lutte contre l'autorité paternelle; c'est l'oppression implacable sous laquelle cette forte nature se débat en vain. L'attention est ainsi ramenée sans cesse vers l'heure de la délivrance, vers le jour où éclateront à la tribune toutes les tempêtes amassées sous les voûtes des donjons d'If et de Vincennes. Cette heure, ce jour suprême forment au livre de Mme Colet un noble et grave dénouement.

On pourrait regretter que Mme Colet n'ait pas développé davantage cette donnée féconde. Il y avait, nous le savons, une certaine difficulté à étendre les proportions de son œuvre sans s'écarter un peu du respect qu'on doit à l'histoire. C'est là le motif qui a sans doute décidé Mme Colet à condenser autant son récit. Nous apprécions ce motif, mais nous aurions désiré qu'au prix de quelques efforts, elle cherchât à triompher de l'obstacle que nous signalons. Une fois décidée à se passer de l'unité romanesque, elle trouvait dans les premières années de Mirabeau matière à une plus ample et plus calme narration. Le développement du caractère de Mirabeau, dans cette période de sa vie si pleine de luttes douloureuses, pouvait être le thème d'une longue et patiente analyse, où chaque phase de cette jeunesse fougueuse aurait été étudiée spécialement et restituée avec amour. L'étude des détails a été sacrifiée, dans *la Jeunesse de Mirabeau*, à la contemplation des lignes principales. Nous eussions préféré le procédé contraire. Mais l'intention de Mme Colet n'a été évidemment que de tracer une sobre et vigoureuse esquisse. C'est d'après cette intention qu'il faut juger son œuvre, et on ne peut nier que le but poursuivi par l'auteur n'ait été atteint. A part la scène du château du Tholonet, tout, dans *la Jeunesse de Mirabeau*, témoigne d'une application savante des procédés de la condensation, et le lecteur le plus sévère ne pourrait noter, nous le croyons, beaucoup de pages inutiles dans ce roman. C'est donc un regret, non un blâme, que nous exprimerons en finissant.

F. BONNAIRE.

REVUE

DE PARIS.

XXXVI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME TRENTE-SIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

Mme DUFRÉNOY.

Pour bien des esprits la production littéraire est de peu d'influence par rapport au bonheur ; elle n'est précédée ou suivie d'aucune douloureuse atteinte. Mais, pour d'autres d'une nature à part, il semble que le simple talent même soit inséparable du trouble, de l'agitation, de la peine. Une solidarité intime existe entre la faculté de s'émouvoir et le don de s'exprimer ; il y a une réaction continue de l'ame sur la vie extérieure, et de la vie extérieure sur l'ame. Rarement ces êtres, doués avant tout de sensibilité, goûtent-ils le repos dans sa plénitude sereine. Il est peu de leurs jours qui ne soient traversés par quelque éclair et par quelque orage. Leur propre cœur est un foyer ardent qui les consume ; quelque chose toujours vibrant en eux les maîtrise ; ils portent au flanc un aiguillon qui les harcèle sans relâche. Le bonheur même, chez eux, participe de la souffrance, et leur joie la plus pure a comme un levain d'amertume. Tout leur devient cause inépuisable d'émotion, leurs liens de famille et leurs rapports de société, les circonstances privées non moins que les évènemens publics. Surtout, une fois en vue sur ce théâtre dévorant de la publicité, la calme possession d'eux-mêmes ne leur appartient plus. Ni le sexe, ni la modestie de la condition ne sauraient les soustraire aux épreuves sans nombre qui les attendent dans l'arène semée d'écueils.

Aussi, lorsque ces écrivains viennent à faire œuvre d'art, partout ils laissent des traces vives de ce qu'ils ont ressenti. Ils ne sauraient faire abandon de leurs impressions et de leurs souvenirs personnels.

Les mille accidens dont leur route a été marquée se réfléchissent naturellement dans les teintes du tableau. S'ils sont poètes, à tout instant ils seront tentés de se traduire dans leurs vers, de chanter d'un accent ému leurs propres joies et leurs propres douleurs. Ils mettront à découvert, sans réserve, les plaies saignantes des blessures reçues; ils trahiront aussi le secret des félicités savourées à longs traits dans le doux mystère. Tout ce qu'il y a d'amassé au fond de leur vase, miel ou absinthe, s'épanchera à flots pressés. Femmes, elles déchireront d'une main indiscrète le voile qui protégeait les coins les plus dérobés, les portions les plus délicates et les plus fragiles de la vie intime. En vain voudrait-on s'enquérir jusqu'à quel point il convient de mettre à nu son ame devant la foule et de dicter sa confession à haute voix. Chez certaines natures, il existe quelque chose de plus puissant que la froide raison, quelque chose de supérieur aux lois de la morale vulgaire : c'est la force d'un sentiment qui s'élance pour trouver issue. Il y a de plus le droit imprescriptible de l'art, qui, dans une chaste limite, divinise tout.

Mme Dufrénoy s'est fait connaître par les tourmens d'une vie agitée dont elle nous a transmis l'expression. De bonne heure elle brille dans les cercles ou languit dans la solitude; elle reçoit tour à tour les caresses et les dédains de la renommée; chacun de ses accens qui retentit provoque comme un double écho d'admirations et de médisances. Tandis que, de toutes parts, le bonheur lui échappe, la muse française reconnaît en elle la plus glorieuse de ses filles, celle qui a renoué, en l'embellissant, la chaîne des accords depuis long-temps brisés. Et non-seulement Mme Dufrénoy réveille parmi nous les soupirs douloureux de la lyre lesbienne, elle est encore un soldat des plus actifs dans la phalange littéraire de son temps. Elle touche sensiblement à tout, à la poésie, au roman, à la critique, au théâtr . Le tourbillon pressant et rapide qui l'entraîne la jette même en des sentiers qui ne semblent point faits pour elle, c'est-à-dire jusque ans les rangs de la discussion périodique. Elle a un peu de tous les succès et de tous les revers, prenant sa part des afflictions aussi bien que des joies communes, tour à tour portée ou précipitée par le flot des é ènemens. Rien de ce qui s'accomplit autour d'elle ne lui demeure étranger, nulle émotion qui lui soit indifférente. Les sentimens d'amour, d'amitié, de famille, ont un facile accès dans son cœur; les choses publiques la passionnent et l'enflamment. En un mot, par ce qu'elle sent, réalise ou exprime, elle donne cours à toutes les nobles impulsions qui honorent à la fois le poète, la femme et le citoyen.

Sans être d'origine lettrée ou patricienne, Mme Dufrénoy fut entourée dès le berceau de circonstances extrêmement favorables à l'essor et au développement de l'esprit. Elle naquit le 3 décembre 1765, à Paris, en pleine cité, c'est-à-dire au cœur même de la civilisation. Elle vit les premiers rayons du jour à travers une maison de la rue de Harlay, près des lieux où furent élevés Boileau et Mme Roland. Son père, Jacques Billet, joaillier de la cour de Pologne et de plusieurs grandes maisons de France, s'était acquis une fortune considérable dans son commerce. Homme de sens et d'esprit, à un degré remarquable pour sa profession, il était devenu, dans son quartier, une sorte d'oracle souvent consulté; il arrangeait, dit-on, à lui seul plus d'affaires que n'en dérangeaient tous les procureurs réunis de la rue de Harlay et des rues adjacentes. En sa qualité d'artiste distingué, il aimait les lettres, les arts, et plus encore ceux qui les cultivent avec gloire. Son inclination pour la littérature lui avait valu l'amitié de plusieurs hommes célèbres, qu'il s'estimait heureux de recevoir chez lui. Sa maison était ainsi devenue un foyer de réunions et de causeries où s'agitaient les questions du jour. On y parlait de la cour, de la ville et du parlement Maupeou. On y narrait mainte anecdote; parfois l'épigramme s'y décochait en traits acérés; les productions littéraires nouvelles avaient surtout une grande part dans le débat (1).

Ce fut là le cénacle où Mme Dufrénoy reçut les premières initiations. Bien que très jeune alors, son imagination dut être vivement frappée du ton et de l'accent de ces entretiens fréquemment renouvelés. Autour d'elle en effet discouraient des hommes brillans par le goût, l'esprit et les talens. L'urbanité de Rochon de Chabannes, la morgue décisive de La Harpe, les saillies ingénieuses de Chamfort, les dissertations poétiques d'André Murville, faisaient assaut et se disputaient tour à tour la préséance. La jeune fille était à même, presque chaque jour, de saisir le talent dans son attitude la plus familière, elle palpait pour ainsi dire la célébrité sous sa forme incarnée et vivante. Dès-lors elle put s'accoutumer à unir ensemble les idées d'existence et de renom, à ne point séparer le bonheur de la gloire. On sent combien plus tard ces impressions premières durent influer sur sa destinée.

Son instruction élémentaire et positive fut tout uniment celle des

(1) Avant d'aller plus loin, nous devons déclarer avoir consulté avec fruit, pour bon nombre de ces détails biographiques, les *Observations* de M. Jay, placées en tête de l'édition posthume des œuvres de Mme Dufrénoy.

couvens d'alors. On la confia aux soins d'une tante qui était religieuse et supérieure de la maison des sœurs hospitalières de la Roquette. Cette tante, nommée la mère Saint-Félix, chérissait tendrement sa nièce et eut pour elle des égards tout maternels. Mais, soumise à la routine de l'époque, elle craignait d'étendre au-delà des strictes bornes le cercle des connaissances de la jeune fille. Mme Dufrénoy nous a appris, dans des notes manuscrites, qu'elle fut obligée de pratiquer en cachette certaines lectures fort morales pourtant et même très pieuses. Elle se retirait pendant les heures de récréation sous les beaux ombrages du couvent, afin de s'y livrer à loisir à ses lectures favorites. Ce fut à la dérobée et comme en bonne fortune qu'elle lut les sermons de Massillon, ceux de Bourdaloue, l'Imitation de Jésus-Christ et la Vie des Saints. Ce dernier livre la remplit d'enthousiasme. Elle relut plus de vingt fois, nous dit-elle, l'histoire de sainte Geneviève et celle de sainte Cécile; elle s'extasia devant leurs vertus, leur courage, leur dévouement religieux, et dès-lors eût voulu cueillir sur leurs traces la palme du martyre. — Tous ces détails, du reste, ont fort peu d'importance en eux-mêmes. On en retrouve de tels à l'origine d'une infinité de personnes dont la vie est demeurée obscure et pour qui ces prémisses n'ont marqué aucun horoscope certain. En général, quand la gloire nous a sacrés, nous nous refaisons à travers une perspective irisée de couleurs un peu fantasques une enfance et une jeunesse assorties à notre âge mûr. Nous proportionnons en quelque sorte le début à la fin; nous essayons d'harmoniser les teintes de notre aurore avec celles de notre couchant, afin que la vérité idéale ait tout son ensemble continu et sa majestueuse unité. Dès-lors surgissent, en des saillies un peu exagérées, des faits qui, sans le renom postérieur, fussent demeurés à jamais enfouis ou tout au moins à demi flottans dans leur vague insignifiance. Dès-lors revivent embellis et accrus des traits dont nous eussions à peine discerné les imperceptibles linéamens. Ces sortes d'arrangemens, faits au surplus dans un sentiment de bonne foi incontestable qui n'entame en rien la véracité du narrateur, ne sauraient être prisés au-delà de leur valeur réelle, et ne méritent pas qu'on y insiste.

Rappelée du cloître, la jeune fille, en dépit de quelques préoccupations et de quelques regrets religieux, était rentrée avec joie pourtant sous le toit paternel. A quinze ans au plus, grace à la double séduction de sa beauté et de sa dot, elle fut mariée à M. Petit Dufrénoy, riche procureur au Châtelet de Paris. C'était un homme d'esprit et de plaisir, menant un grand train de maison, voyant beau-

coup le monde, aimant aussi, comme le joaillier Billet, la littérature et les gens de lettres. Mme Dufrénoy, amenée naturellement à partager les goûts et les habitudes de son mari, se trouva ainsi lancée au milieu des sociétés brillantes. Jeune, belle, riche, aimable, spirituelle, elle était en position de briller, de plaire selon la mode; les jouissances de vanité s'offraient à elle en foule. Toutefois elle savait rompre par instans avec ces enchantemens pour sacrifier à la retraite, à l'étude, aux méditations. Son goût pour les vers s'était déclaré de bonne heure; le sens poétique, déjà éveillé chez elle, se développait insensiblement. Sa croissance devait être d'autant plus rapide, que l'intérieur de Mme Dufrénoy renfermait comme une atmosphère littéraire, comme une sorte d'air ambiant de poésie et de belle diction. Les entretiens qui jadis dans le cercle paternel avaient éveillé l'imagination encore confuse de la jeune fille se renouaient, se perpétuaient autour de la femme avec un sens plus lucide et une portée plus pénétrante. Plusieurs esprits forts et quelques beaux esprits ne dédaignaient point les soirées du procureur au Châtelet. Joignez à cela quantité d'hommes du monde, dont l'influence, pour n'être point aussi directe, n'était pas moins réelle. Cet entourage élégant ou érudit soutenait les efforts de la brillante jeune femme; il donnait de l'attrait et du stimulant à ses études, en même temps qu'il lui garantissait des prôneurs et des appuis pour ses succès futurs.

La connaissance positive de l'art lui manquait encore : ce fut là de sa part l'objet de nouvelles et persévérantes investigations. Cependant, tandis que Mme Dufrénoy se partageait entre les brillantes causeries du monde et les douces rêveries de l'intimité, la révolution éclatait. Son cours impétueux, qui féconda sur son passage tant d'excellens principes, comme il balaya tant d'abus et d'iniquités, n'eut pour Mme Dufrénoy que de meurtrières atteintes. Ses liaisons avec quelques royalistes, et notamment avec le député Henri La Rivière, puis son ame généreuse qu'on savait s'indigner de tous les excès, la firent suspecter naturellement par le parti ultra-révolutionnaire. Il lui fallut expier par la fuite les larmes que la mort de Louis XVI lui avait fait répandre. L'aspect des champs, la vie solitaire convenaient à ses goûts; elle se retira dans une maison de campagne heureusement située à quelques lieues de Paris. Elle eut occasion d'y donner asile à plusieurs proscrits; souvent même elle compromit sa sûreté personnelle pour sauver des amis malheureux. Ce fut là, chez elle, à Sevran, près de Livry, que M. de Fontanes, échappé aux échafauds de Lyon, vint passer le temps de la terreur. Cet écrivain,

à la fois poète élégant et critique plein de goût, qui alors n'avait point divorcé avec les lettres, paya l'hospitalité de sa bienfaitrice par d'utiles conseils. Ils lisaient ensemble les meilleurs poètes de l'antiquité et des temps modernes. Ils cherchaient à surprendre le secret de leur génie spécial, et s'efforçaient quelquefois de lutter à distance : l'un, le maître, expliquant, commentant, enseignant avec cette finesse, ce tact, cette pénétration d'esprit qui lui étaient propres; l'autre, le disciple, écoutant avidement, sentant vite, comprenant à demi, et faisant profit de tout avec l'instinct divinatoire de sa riche organisation poétique.

Enfin, l'orage dissipé, le calme et la sécurité revinrent, mais rien de plus. Les intérêts attachés aux anciennes institutions avaient été attaqués, sapés, détruits de fond en comble. La fortune de M. Dufrénoy s'abîma presque tout entière dans la secousse. Plus de Châtelet, plus de procureur, impossible de vendre l'étude. Mme Dufrénoy supporta tout ce revers avec fermeté, avec courage. Par surcroît, son mari pliait déjà sous les infirmités de l'âge survenant. Épouse et mère, elle éprouva, outre ses chagrins personnels, tout ce que le malheur a de plus cuisant, c'est-à-dire les privations et les souffrances de ceux qu'on aime. Pour parer à tant de désastres, cette femme, long-temps bercée dans les mollesses de la vie élégante, se rompit sans murmure, sinon sans peine, aux travaux les plus incompatibles avec ses habitudes et ses goûts. Ce poète, dont l'imagination se repaissait volontiers d'un monde idéal, s'astreignit à copier nuit et jour des grimoires pour les avocats et les hommes d'affaires. Rien de plus noble assurément, rien de plus digne d'admiration que ce sacrifice de toutes les heures, de tous les instans, que cette lutte corps à corps contre des obstacles souvent mesquins, que cette sujétion doublement rebutante pour un esprit élevé et délicat à des besoins vulgaires. Par bonheur, toujours quelque récompense est au bout de si généreux efforts : l'affection reconnaissante des proches, le sourire d'un enfant au berceau, l'estime des témoins même les plus indifférens, réparent la dépense faite et indemnisent du tribut offert.

Au sein de sa disgrace, Mme Dufrénoy se trouva heureuse d'accepter ou d'obtenir pour son mari une mince place de greffier à Alexandrie, petite ville d'Italie soumise alors à la domination française. Il leur fallut passer les monts et s'en aller par-delà les Alpes pour jouir d'un modique traitement qui n'eût point suffi à défrayer jadis la quinzaine d'un procureur. Bientôt un nouveau malheur vint les frapper dans cette position précaire. M. Dufrénoy, menacé de-

puis quelque temps de cécité, devint entièrement aveugle et hors d'état de remplir les devoirs de sa charge. D'abord, grace à quelques protections, la jeune femme obtint de suppléer aux travaux de son mari, de lui servir de secrétaire et d'adjoint. Munie d'une pieuse résolution, Mme Dufrénoy s'appliqua à étudier les détails arides du greffe, et reprit avec un surenchérissement d'ennuis et de fatigues le métier très peu poétique de copier des jugemens, d'éplucher de poudreux dossiers. Mais l'espèce de tolérance dont on usait à son égard n'était que provisoire; la situation étrange qu'elle avait créée ne pouvait durer long-temps. Puis la jeune femme languissait mortellement sous ce climat étranger; les deux époux rentrèrent donc en France. Là Mme Dufrénoy se mit à vivre en partie de sa plume, soit en traduisant des romans, soit en composant des livres pour la jeunesse. Cette existence néanmoins n'avait encore rien d'assuré ni même de suffisant. D'autre part, la santé de Mme Dufrénoy s'était profondément altérée, et peut-être la lourde chaîne du malheur eût-elle fini par comprimer l'essor de son aile poétique, si de généreux amis n'étaient venus promptement à son aide. L'auteur de *Marius*, M. Arnault, la recommanda à M. de Ségur, dont la protection lui valut une pension du gouvernement réorganisé par Bonaparte. Placée dès-lors au-dessus du besoin, libre de toute préoccupation matérielle, le poète put se livrer avec un dégagement plus complet à la rêverie, à l'art pur, au noble délassement de la muse.

Les bienfaits que Mme Dufrénoy reçut de l'empire avaient naturellement établi un lien étroit et comme une solidarité intime entre le poète et le régime politique qui l'avait abrité. En 1813, Mme Dufrénoy fut du nombre des dames qui accompagnèrent Marie-Louise à Cherbourg. Aussi, après la chute de Napoléon, Mme Dufrénoy éprouva de nouveau comme une sorte de dérangement et de choc dans son existence. Plus d'un appui vint à lui manquer; plus que jamais elle dut redoubler de zèle, d'activité, de travaux, afin d'obvier à ce qui lui faisait défaut. Peut-être y eut-il à ce moment quelque indécision, quelque vacillation dans la bannière politique de Mme Dufrénoy. Elle eût volontiers sympathisé pour la dynastie dont elle avait autrefois déploré la déchéance. Mais des velléités de royalisme, mal accueillies, dit-on, la rejetèrent irrévocablement dans les rangs du parti libéral, où se trouvaient déjà la plupart de ses amis. Ajoutons, pour être vrai, que la générosité de cœur de Mme Dufrénoy la livrait toujours de préférence, et abstraction faite de toute autre considération, au parti des opprimés et des vaincus.

A une époque toute riante pour elle, et dans la fraîcheur de l'âge, Mme Dufrénoy s'était signalée par des essais en divers genres, qui avaient, sinon fondé sa renommée, du moins préjugé sa future vocation. Dès 1787, elle lance son premier cri, sa pièce de début, intitulée *Boutade à un Ami.* En 1788, elle fit représenter au Théâtre-Français *l'Amour exilé des Cieux*, comédie allégorique qui obtint du succès. La Harpe, parlant de l'ouvrage dans sa *Correspondance littéraire*, y signale une absence complète de plan dramatique; mais il avoue qu'il renferme quelques vers bien tournés. L'année 1800 vit paraître deux romans traduits de l'anglais : *Santa Maria ou la Grossesse mystérieuse, le jeune Héritier ou les Appartemens défendus;* l'un de Fox, l'autre de W. Henley. Mais ce sont ses poésies, ses élégies surtout, qui devaient composer son titre réel et le plus durable. « Dans ma jeunesse, dit quelque part Mme Dufrénoy, on me fit présent des élégies de Parny, de cet auteur divin. Déjà la passion de la poésie dévorait mon ame; j'étais sensible et malheureuse, l'élégie devenait mon domaine. Pour bien me pénétrer de ses différens caractères, j'étudiai les anciens; je ne quittai plus Catulle, Tibulle et Properce. Ils occupaient mes jours, enchantaient mes veilles; bientôt je les sus par cœur, et cependant je les lisais sans cesse. Parny me sembla les avoir atteints; et je cherchai à suivre ses traces, sans néanmoins l'imiter, l'amour n'ayant pas chez les femmes la même expression que chez les hommes. Moins passionnées, peut-être plus tendres, ces nuances me parurent ouvrir un nouveau sentier à l'élégie. » Quelques-unes des pièces du recueil complet, publié seulement en 1807, sont du commencement ou même d'avant la révolution. On en retrouve plusieurs dans les journaux littéraires du temps et notamment dans *l'Almanach des Muses,* vers les années 1788, 89 et 90. Quelques autres se rapportent au séjour si contristé de Mme Dufrénoy dans la petite ville d'Alexandrie. Des impressions de cœur vivement ressenties avaient fait éclore les premiers germes du talent poétique de Mme Dufrénoy; les rudes leçons du malheur devaient achever de les développer et de les mûrir. Des contrariétés, des privations, des souffrances de toute espèce, furent autant de vifs aiguillons. Peut-être aussi les rives pittoresques du Tanaro et le ciel bleu de l'Italie exercèrent-ils leur part d'influence.

Non-seulement Mme Dufrénoy a pratiqué l'élégie avec éclat, mais elle s'en est fait encore le représentant par excellence, l'interprète sincèrement inspiré; elle y a attaché son nom. En général, d'ailleurs, ce genre de poésie est celui que les femmes revendiquent avec

le plus de droit légitime et de convenance. C'est par le moyen de l'élégie qu'elles peuvent exprimer le plus aisément et le plus naturellement les sentimens familiers à leur cœur, l'amour, les regrets, les tendres alarmes, les vagues souvenirs, l'amère jalousie. C'est dans cette forme de création que leur talent conserve le mieux le caractère de leur sexe, pétri, si l'on peut ainsi dire, de débilité et de tendresse. Il n'est point à coup sûr pour elles de plus saine et de plus féconde source d'inspiration que leur propre sensibilité. Dans ce cercle en apparence monotone des intimes affections, l'horizon pour elles s'étend, se prolonge, et offre à leurs yeux des perspectives aussi infinies que variées. Ce fonds de richesse expansive dont la nature a doté leur ame est comme un trésor dont l'abondance toujours nouvelle ne saurait tarir. A mesure que, dans l'évolution des facultés, elles s'éloignent moins d'elles-mêmes, elles approchent davantage de la vérité d'art, de l'effet sincère et de bon aloi. Alors qu'elles se bornent à tracer le calque exact, à peindre le reflet fidèle de leurs sentimens, de leurs émotions, de toutes ces perceptions ténues, déliées, fugitives, dont leur organisation abonde, elles sont presque assurées d'atteindre l'ingénuité et la grace, double attribut dont le charme ne pare que la seule nature et ne rehausse que les accens de la vérité.

Toutefois l'élégie a ses abus comme ses faux adeptes. Le maître l'a dit, il y a déjà long-temps, en ses sentences fortes de raison et de goût :

...... Pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Et ailleurs :

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

En d'autres termes, le talent poétique, le génie même, sont rien ou très peu de chose si le cœur ne les enflamme, si une passion vraie, sincère, ne suggère et ne dicte à l'art les formules qu'il exprime. On peut ajouter que, pour rendre légitimement la douleur, il est essentiel de l'avoir sincèrement éprouvée. Sans cela, en vain vous efforcerez-vous de peindre ce que vous ne sentez point. Dans ces rimes que la prétention fait éclore, on aperçoit trop ce qu'il y a de langueurs jouées, de martyres feints, de désespoirs étudiés, de soupirs exhalés à grand'peine. Vous ne sauriez forfaire impunément à la sainte vérité

de l'art. Là où cette vérité ne gît point, le naturel s'enfuit à tire d'ailes, l'expression court haletante après la pensée qu'elle ne peut saisir; le sentiment absent montre sa viduité sous le fard et les oripeaux qui le remplacent. Faute de souffle intérieur, le vers languit et se traîne, la formule glacée trahit l'élan impuissant de l'ame.

Chez Mme Dufrénoy, nulle prétention, nulle affectation d'aucune sorte. L'amour et la mélancolie qu'elle exprime ne sont point de ces thèmes de fantaisie qu'essaie de moduler un élégiaque léger de cœur et vermeil de santé. On sent, au moment où ses impressions se traduisent, qu'elle est bien tout ce qu'elle dit être, c'est-à-dire tour à tour heureuse, tendre, inquiète, jalouse, courroucée. Sans doute les passions peuvent s'allumer au feu sacré de la poésie; tout au moins l'ardeur de l'ame s'accroît en passant dans le moule en fusion de la strophe; la pensée reçoit aussi à ce contact comme un éclair nouveau. Mais, quand bien même la vie de Mme Dufrénoy ne serait point pour nous un indice certain, la lecture seule de ses vers suffirait à démontrer qu'elle a éprouvé fortement tous les tourmens de la sensibilité. C'est principalement à la poésie érotique, voilée du nom de poésie élégiaque, que Mme Dufrénoy a consacré sa muse. Comme Sapho, dont elle suit les traces, elle a voulu fixer et transmettre le souvenir des troubles passionnés de son ame. Bien qu'ayant atteint déjà l'âge mûr, au moment où son talent se produisit dans toute sa force, Mme Dufrénoy avait encore la vivacité d'impressions et presque les fraîches illusions de l'extrême jeunesse. Son recueil d'élégies forme comme un poème continu, comme une sorte de petit roman où se succèdent, se fondent, en teintes harmonieuses, les degrés, les incidens, les nuances variées d'une même passion. Tout y est, l'exposition, le développement, les péripéties, les catastrophes. Tour à tour la joie, la tristesse, l'inquiétude, l'espoir, le dépit, les regrets, y éclatent en des tons divers, mais issus d'un même accent passionné.

L'objet du culte poétique de Mme Dufrénoy fut un objet très réel. Celui qui fit éclore tant de beaux vers était poète de talent lui-même, mais poète un peu froid, homme du monde, officiel avant tout, plus aimable que passionné, sujet à la mobilité d'esprit et aux caprices inconstans. S'il en faut croire les accens qu'il inspira, son pouvoir fut des plus grands, des plus tyranniques. Tout le premier livre des élégies et une partie du second ne sont qu'un hymne perpétuel d'admiration à son adresse. Une pièce tout-à-fait du commencement, intitulée *le Premier moment de l'Amour,* nous fait assister à la nais-

sance d'une passion qui se lève radieuse au sein de l'ivresse et du bonheur.

Il est sacré pour moi, c'est mon premier beau jour,
Le seul dont je me plaise à fêter le retour,
Ce jour heureux où sa présence
Ouvrit mon cœur paisible au trouble de l'amour,
Et d'un bien inconnu m'apporta l'espérance !
J'assistais attentive à ce concert fameux,
Où de Saint-Huberti la voix mélodieuse,
Où du célèbre Raul la flûte harmonieuse
Des transports de Vénus exhalaient tous les feux.
Muette, étonnée, attendrie,
Je m'abandonnais doucement
A cette vague rêverie,
Qui pour une ame neuve est presqu'un sentiment.
Un son voluptueux qui meurt à mon oreille
Me fait tressaillir malgré moi :
Je lève mes regards, ils s'arrêtent sur toi.
Je doute un instant si je veille.
Ce front majestueux, ce regard séducteur,
Et ce souris plein de douceur,
Et cette auréole de gloire,
Dont resplendit l'amant des filles de mémoire,
Portent le délire en mon cœur.

La Journée d'une Amante est consacrée à retracer avec détail ces mille jouissances intimes d'une ame éprise, réminiscences, souvenirs, douces préoccupations, extases, riens charmans au sein desquels le temps fuit, puis aussi heure d'attente cruelle, moment de séparation plus cruel encore. Enfin, dans *l'Amante du Poète*, l'expression de la passion atteint son plus haut degré, qui se soutient dans quelques autres pièces plus courtes, telles que *le Billet doux*, *la Constance*, *le Bonheur*. Il n'est peut-être rien de plus brûlant dans toute l'œuvre de Mme Dufrénoy que ce morceau de *l'Amante du Poète*, vraiment inspiré depuis le début jusqu'à la fin.

Elle seule a connu le suprême bonheur,
Seule des voluptés elle épuisa l'ivresse,
Celle qui dans les nœuds d'une fidèle ardeur
Captive un favori des nymphes du Permesse.
Pour elle, au milieu des hivers,
De ses dons embaumés Flore emplit sa corbeille,

Cérès de ses trésors étale la merveille;
Le champs ont des ombrages verts.
Pour elle, en se jouant, Zéphyre
Adoucit dans l'été les feux brûlans du jour;
L'astre rêveur des nuits prolonge son empire,
Et dans les bois émus Philomèle soupire
Un chant mélodieux d'amour.
Pour elle encore, les naïades
Suivent Neptune sur les eaux,
Pan réunit encor d'harmonieux roseaux;
Les montagnes encor se peuplent d'oréades,
Et dans le chêne aux vieux rameaux
Se couchent de jeunes dryades.

. . . .

Bientôt cependant un nuage a voilé cet éclat, ce bonheur trop rapides. De fâcheux discours se sont répandus; le soupçon, qui a pénétré dans le cœur, s'énonce d'abord timidement en quelques vers. L'inquiétude s'éveille devant les prévenances feintes et trop empressées. Enfin, après avoir été pressentie dans la pièce intitulée *la Douleur*, l'inconstance de l'amant est formellement déclarée; *le Changement* nous annonce son infidélité irrécusable. L'auteur consent avec un douloureux effort à ce que *l'amitié la plus tendre* succède *aux plus tendres amours*. A partir de là, nous ne retrouvons plus, durant de nombreux morceaux encore, qu'amers souvenirs, cuisans regrets, chancelantes et vaines illusions. La flèche empoisonnée est toujours vive au cœur; on suit comme la longue traînée du sang épanché de la blessure. C'est tantôt l'image importune des lieux tout pleins de l'ingrat et du parjure, tantôt un adieu désolé aux amours, dont on a trop connu *les jalouses faiblesses, les soins menteurs;* c'est encore une fugitive lueur d'espoir due à un caprice passager, et qui s'éclipse comme une chimère; c'est le retour d'un anniversaire jadis tant aimé, tant fêté, aujourd'hui sans bouquet fleuri comme sans tendresse. C'est aussi l'involontaire pardon pour les maux endurés, et par momens quelque étincelle renaissante de la flamme du désir. Toutes ces impressions diverses, tous ces vœux superflus, tous ces regrets exhalés, se fondent, se concentrent et se résument en quelque sorte dans la pièce *à ma Lyre :*

Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur :

Ce cœur trop tendre, usé par la douleur,
Ne nourrit plus un orgueilleux délire;
Les arts n'ont plus de charme qui m'attire;
Je ne crois plus à leur espoir trompeur.
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Eh! que me sert, amante d'Apollon,
D'avoir déjà consumé tant de veilles
A méditer ses pompeuses merveilles?
Ai-je attaché quelque gloire à mon nom?
A mes amis en ai-je été plus chère?
Et, quand du sort j'éprouve la rigueur,
Mes vers heureux des maîtres de la terre
Ont-ils fixé le regard protecteur?
S'informe-t-on sous quel toit je respire?
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur;
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Où sont les biens, les magiques présens,
Dont tant de fois tu me fis la promesse?
Ce dieu chéri d'une folle jeunesse,
L'Amour, objet de mes plus doux accens,
L'Amour, flatté de mon constant hommage,
Chanté par moi, devient-il moins volage?
Un seul instant il essuya mes pleurs;
Un seul instant je l'ai vu me sourire.
Tu ne peux plus chanter que mes malheurs :
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!
. . . .

Eh! quoi, ma lyre, au mépris de mes vœux,
Tu retentis et plus triste et plus tendre,
Et sous mes doigts ton accent douloureux
Incessamment soupire : Elmandre! Elmandre!
Qu'espères-tu de tes efforts nouveaux?
Avec ce nom calmeras-tu mes maux?
Je ne veux plus te l'entendre redire;
De mon amour je n'ai pu me guérir;
Je ne veux plus que pleurer et mourir :
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

A la fin, l'expérience, le temps, la raison, ont porté leurs fruits. Des cendres d'une passion amortie est né un sentiment plus calme

et plus serein. La coupe d'amertume, long-temps épuisée, a fait haïr de l'amour jusqu'à ses philtres même les plus doux. Un nouvel *amant* qui se présente est engagé à cesser sa poursuite. *Une insensible*, qui ne conçoit ni les plaisirs ni les peines de l'amour, est avertie de les craindre. Les plus sages conseils sont prodigués *à une jeune fille* qui est près de se laisser séduire. Un appel est fait *à une amie*, aux fins de cultiver ensemble une douce affection qui puisse tromper leurs mutuels chagrins. On comprend qu'une phase nouvelle du cœur s'est définitivement accomplie. La sombre inquiétude d'un espoir abusé a fait place à une salutaire résignation. Les nuits ont des heures de repos, comme les jours des instans d'étude. L'ombre et le silence des bois ne sont plus redoutés. Si, parfois encore, un reste de poison filtré dans les veines abreuve tout le corps de ses langueurs, si parfois un pleur mélancolique vient noyer les yeux, comme pour payer un dernier tribut de regret au passé, l'ame du moins, affranchie du joug, ne souffre plus.

Les pièces qui succèdent appartiennent à un ordre d'inspirations très différent : dans la plupart les sentimens de famille dominent, l'amitié y est aussi vivement célébrée, et semble même désormais préférée à l'amour. Ces nouvelles poésies paraissent plus spécialement contemporaines de l'époque révolutionnaire, dont elles laissent percer çà et là plus d'un souvenir orageux, dont elles retracent mainte circonstance tristement fameuse. *Une Nuit d'exil*, *le Retour*, dédié à M. Laya, font allusion à ces temps de proscription où l'auteur s'abritait dans une retraite obscure; la seconde pièce nous transporte sur cette terre étrangère où, à peine rassise sous son toit, elle avait dû de nouveau s'exiler sur les pas chancelans d'un mari infirme. Viennent ensuite quelques pièces d'une date postérieure encore, *la Reconnaissance*, *la Fête*, *le Jour de l'An*, *la Chaumière*, adressées par Mme Dufrénoy à M. de Ségur son bienfaiteur, et dans lesquelles le tribut d'un cœur reconnaissant est payé avec une effusion vraie, avec une profusion abondante d'éloges sentis. Dans *le Refroidissement*, le poète se plaint à sa mère d'une sensible altération de tendresse. L'élégie intitulée *l'Automne* est dédiée à son fils, dont l'adolescence riche de promesses était dès lors un légitime sujet d'orgueil. Mais déjà, dans toute cette seconde période, il est visible que le talent de Mme Dufrénoy décline. Malgré la légitimité des thèmes choisis, malgré la sincérité des sentimens éprouvés, l'inspiration ne soutient plus le poète d'une aile aussi frémissante. La palette du peintre n'a plus le secret des vives et ardentes couleurs d'autrefois. Sans doute cette automne,

qui approche et qu'on chante comme à regret, cette automne *au morne feuillage* a vu pâlir les roses purpurines et fondre les rayons d'un printemps à jamais enfui.

Mme Dufrénoy a publié, en petit nombre d'ailleurs, des épîtres et aussi des chansons et des romances. On sent que l'épître n'est point un produit naturel du champ poétique de Mme Dufrénoy. L'épître ne saurait fournir d'assez vibrans échos aux accens de cette ame avant tout passionnée; elle n'a point de tons assez chauds pour en rendre la flamme toujours présente, même sous les glaces de l'âge. L'épître, en effet, c'est simplement le bon sens et l'esprit rimés, c'est encore parfois la morale assaisonnée gaiement, la philosophie voire la métaphysique sous forme mesurée et doctes avec charme. L'épître vit principalement de pensées, de réflexions, d'observations fines ou profondes, de traits délicats ou élevés. Son but est surtout d'instruire, d'éclairer, de plaire. Dans ce cadre essentiellement sobre et sévère, l'émotion n'est qu'un élément parasite; ici plus d'élan, plus d'enthousiasme aux ailes de feu, plus de soupirs ni de tendres regrets qui murmurent. Aussi, en abordant ce nouveau genre de composition, Mme Dufrénoy y est comme dépaysée, elle y apporte malgré soi quelque chose de son ardeur et de sa tristesse habituelles qui en changent tout de suite l'aspect. Plusieurs de ses épîtres pourraient à bon droit se nommer des élégies héroïques, par exemple l'*épître de Corinne à Oswald*, inspiration puisée à la lecture du roman célèbre de Mme de Staël, et qui n'est autre chose que l'élan dithyrambique d'une amante passionnée; celle intitulée *Une veuve milanaise à un guerrier français*, où le langage n'est pas moins vif de ton ni moins entraînant d'allure. Sans doute on retrouve le vrai caractère de l'épître avec son ton didactique et son cortége d'énumérations dans la pièce qui traite des *Consolations que procurent les arts*, et dans celle qui a pour objet le *Bonheur de l'étude dans toutes les situations de la vie*; mais deux ou trois pièces, plus ou moins réussies, plus ou moins méthodiquement ramenées dans le ton voulu, ne sauraient tirer à conséquence pour déterminer une vocation. — Quant à la romance, qui se rapproche davantage de l'élégie, qui, à bien dire même, n'est autre chose que l'élégie mise en couplets et en musique, elle inspire mieux sans contredit notre tendre poète. Plusieurs des romances et des chansons de Mme Dufrénoy, çà et là négligemment semées sur sa voie élégiaque, depuis *le Divorce* qui remonte à 1794, jusqu'à *l'Inconstance justifiée*, gardent comme un doux reflet de l'ame dont elles

émanent. Il en est qui ont obtenu la plus extrême vogue qui se puisse désirer en ce genre, elles ont été chantées.

Une portion de l'œuvre de Mme Dufrénoy, la plus connue peut-être, la plus glorieuse en apparence, et qui, selon nous pourtant, a le moindre mérite, ce sont ses chants nationaux, ses pièces officielles et académiques. Dans ces morceaux, en effet, où l'attiédissement se fait sentir, Mme Dufrénoy sacrifie trop évidemment à une inspiration factice et convenue; elle astreint sa muse, jadis si libre, au joug des thèmes de commande. Ainsi elle célèbre tour à tour les sujets à la mode de son temps, le roi de Rome d'abord et par deux fois, en 1811 et 1812. A quelques mois de là, elle s'enrôle, avec une ardeur généreuse, je le veux, mais trop à la suite, dans la phalange de tous ces chantres qui, à l'envi, gémissent sur l'abaissement de la France devant l'Europe. *Les Plaintes d'un jeune Israëlite sur la destruction de Jérusalem* ne sont autre chose qu'une élégie à l'unisson des dithyrambes de 1815, où, sous le voile transparent de l'allégorie, l'auteur déplore les malheurs et l'opprobre de notre pays, en proie aux dévastations de l'étranger. Lorsqu'en 1823 éclate la fièvre jaune de Barcelone, Mme Dufrénoy apporte son tribut obligé à cette autre épidémie lyrique, épique et didactique, suscitée par *le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille*. Puis encore, à cette date, où le nom de Grèce, éveillant les chantres endormis à tous les coins de l'horizon, apparaît invariablement au bout de chaque rime libérale, nous retrouvons notre poète chantant *la Délivrance d'Argos;* il s'efforce, avec un élan d'illusion par trop chimérique, de renouer les antiques souvenirs aux espérances chancelantes du présent. Cette propension philhellénique, si j'ose ainsi dire, de Mme Dufrénoy, devra, une autre fois, se manifester d'une façon plus expresse et plus positive dans l'ouvrage en prose, didactique, historique et anecdotique, intitulé : *Beautés de l'Histoire de la Grèce moderne*.

Pour ce qui est des succès d'académie, les pires des succès en poésie, du moins, — la poésie vivant avant tout d'initiative et de spontanéité, — ils ne manquent point non plus, par malheur, à Mme Dufrénoy vers cette période de sa vie. Elle triomphe coup sur coup, à l'Institut par son poème des *Derniers momens de Bayard;* aux jeux floraux de Toulouse; enfin, devant l'académie de Cambrai, où son *Épître à Suzanne* obtient la lyre d'argent. Ce qu'offre de plus particulier le couronnement de Mme Dufrénoy au sein de l'Académie

française, c'est que, la première entre les femmes, elle fournit un exemple renouvelé de nos jours avec éclat par une gracieuse muse. Sans doute, dans ces divers chants, consacrés à des faits héroïques ou à des évènemens publics, on trouve de l'élévation, de la force, du goût, peut-être aussi plus d'art de composition, plus d'habileté pratique qu'ailleurs; mais le souffle, l'inspiration, la personnalité, ne vivifient point ces cadres trop symétriquement ordonnés. On sent que cela ne jaillit point de source. Ce sont de pompeux alexandrins, des tirades sonores, des lieux communs lyriques comme en savent fabriquer bien des lauréats ignorés de province, comme pourraient en faire ceux-là même qui semblent le moins poètes.

Ah! combien l'on préfère à tous ces triomphes parés de faste et de laurier ces petites pièces tombées négligemment du cœur, où l'art apparaît si peu. Malgré tout, c'est dans sa première manière, si ingénue, c'est dans l'élégie érotique que Mme Dufrénoy a déposé son empreinte la plus fidèle et conquis la souveraine palme. C'est là qu'elle épanche abondamment, d'un jet plein, spontané, inépuisable, les sources vives de sa sensibilité, qu'elle se montre toujours vraie, toujours inspirée, toujours poète, en un mot. C'est là qu'on sent vivre, palpiter, bondir, pour ainsi dire, la muse. Naturellement, et, par une sorte d'affinité secrète, la plénitude du talent correspond à la plénitude de la passion. Combien Mme Dufrénoy elle-même devait s'enorgueillir plus vraiment de son don poétique, lorsqu'un exemplaire de ses élégies, adressé à Béranger, inspirait à notre chansonnier immortel ces beaux vers que chacun a gardés dans le souvenir :

Veille encore, ô lampe fidèle,
Que trop peu d'huile vient nourrir;
Sur les accens d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrénoy, etc.

On sait le reste jusqu'au dernier vers. Mme Dufrénoy, à son tour, sans souci de la colère du pouvoir, sans crainte de perdre ses faveurs, répondait au poète national, alors détenu à Sainte-Pélagie, par un chant de sympathie et de regret :

Toi qui crains la gaieté, que le bonheur étonne,
Mais qui reviens aux mauvais jours,

Alors que la fortune ou l'amour m'abandonne,
Plus tendre m'offrir ton secours;
O mon luth! si long-temps le seul bien de ma vie,
Mêle à mes pleurs amers tes soupirs les plus doux,
Et que leur plaintive harmonie,
Comme un léger zéphyr, glisse sous les verroux! etc.

Mme Tastu, qui a beaucoup vu Mme Dufrénoy, et qui en fut tant aimée, devait plus tard écrire sur elle deux morceaux, dont l'un plein de grace, l'autre, pur, touchant, élevé, qu'on trouve dans le recueil de 1827. L'élégie *sur la Mort de Madame Dufrénoy* se rattache à une circonstance d'un intérêt tout particulier. Elle fut composée d'après la demande expresse de l'auteur de l'*illusion détruite*, alors que déjà celle-ci pressentait sa fin. Mme Tastu, pour satisfaire à ce vœu suprême d'une amie, dut surmonter sa répugnance à chanter les morts, et exhala du fond de son cœur ces stances d'une mélancolie si vraie :

Une brise inconnue a passé sur la lyre,
La lyre lui répond par un lugubre accord;
Et de vagues terreurs tout bas semblent me dire :
C'est un souffle de mort!

Je vois sur l'Hélicon un long crêpe s'étendre;
De ses harpes en deuil les gémissantes voix
S'élèvent, et le nom que je tremblais d'entendre
A retenti deux fois, etc.

L'originalité en somme, le caractère poétique de Mme Dufrénoy, consistent à avoir exprimé avec naïveté, énergie, abandon, les tendres sentimens dont son ame était remplie. Aimer, toujours aimer, tels semblent avoir été sa vocation, et, pour ainsi dire, le précepte que de bonne heure on lui dicta. Elle peint les tourmens du cœur, même une nuance de passion plus positive. Sauf les bergeries et le travestissement, qui n'étaient plus de mode à la fin du XVIIIe siècle, il y a sensiblement en elle du Deshoulières. Ce sont presque les mêmes qualités et les mêmes défauts modifiés et transposés par la différence essentielle des époques, avec avantage de talent toutefois, sinon d'esprit, chez Mme Dufrénoy (1). L'influence de quelques con-

(1) M. Sainte-Beuve, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, qu'on aime à relire, a touché incidemment toutes ces différences et toutes ces analogies avec la finesse et la pénétration exquise qui lui sont habituelles. On ne peut qu'y renvoyer le lecteur.

temporains se fait ici sentir plus directement encore, tout poète d'école, en général, tout écrivain type suscitant son analogue parmi les femmes. M[me] Dufrénoy, dans son délire, c'est un peu Bertin, si l'on veut, avec plus d'élégance et de pureté; ou plutôt elle dérive de Parny, son réel, son véritable maître, celui que partout elle invoque (voir entre autres la pièce intitulée : *le Luxembourg*). Elle est un Parny moins léger d'allure, moins gracieux, moins varié, d'une galanterie moins spirituelle et moins vive que son modèle, mais aussi plus chaleureux et plus passionné. Il y a cette différence marquée entre le Tibulle français et son émule féminin, à savoir que le premier chante de préférence les triomphes et les douceurs de l'amour, tandis que le second n'en soupire que les amertumes et les tristesses. Ici, c'est le cœur brisé qui chante. L'amour sans bonheur et néanmoins toujours persistant, le sentiment profond de l'infidélité, paraissent avoir inspiré plus que tout M[me] Dufrénoy. Les traits de passion abondent chez elle. On cite telle pièce de sa jeunesse, entre autres *le Pouvoir d'un amant*, où mainte expression d'une hardiesse hasardée, et bonne au plus pour l'époque, a dû être, plus tard, corrigée soit par l'auteur même, soit par la main de ses amis. On rencontre encore des vers comme ceux-ci :

Son infidélité devient une faveur.

Et ailleurs :

Pardonne-moi ta perfidie.

La facture de M[me] Dufrénoy est habituellement sobre, précise, sans beaucoup d'imagination ni de couleur, et entachée çà et là du jargon mythologique. Ne lui demandez ni le chatoiement du lyrisme moderne, ni les coupes heureuses, ni les rhythmes savans retrouvés de nos jours. L'art, le travail du ciseau n'apparaissent point dans ses vers simplement harmonieux et préoccupés avant tout de l'accent naïf et vrai. Pourvu que l'expression dise tout ce qu'elle veut dire, pourvu que le sentiment exalté projette sa flamme et que la passion coule à flots, peu lui importe le reste.

Il semble que le malheur se soit attaché à faire sans cesse expier à M[me] Dufrénoy les éclatantes immunités de la gloire. Sa vie ne fut en quelque sorte qu'un tissu d'épreuves de tout genre. Elle offre ce frappant exemple d'une femme pourvue de tous les élémens de bonheur, de tous les présages de sécurité, et battue cependant par de continuels

orages. Avec une bonté rare, une humeur facile et enjouée, un esprit doué de candeur, une ame remplie de tendresse, elle ne put goûter librement les sereines jouissances de la vie, il ne lui fut point donné de jeter l'ancre dans le port, suprême asile des naufragés. Maintefois la calomnie, au sifflement sinistre, l'atteignit dans le fond du cœur d'un trait envenimé. Ses élégies étaient à peine parues qu'on prétendit lui en disputer la propriété; on imagina d'attribuer à Fontanes les meilleures pièces de Mme Dufrénoy. Peut-être, en sa qualité de maître écouté et influent, avait-il pratiqué çà et là quelques retouches. Mais la manière de Fontanes est telle qu'on ne saurait la confondre sérieusement avec l'inspiration de son élève. D'ailleurs comment admettre qu'il eût composé des dithyrambes dont il est perpétuellement le but et l'objet (1)? Plus tard on essaya de flétrir l'honneur de celle qui apparut toujours franche, toujours loyale, jusque dans ses faiblesses. Vers 1823, circulèrent des listes de prétendus agens et observateurs politiques. Parmi beaucoup de noms, les uns obscurs, les autres titrés et haut placés, figurait celui de Mme Dufrénoy. Ces listes, d'une authenticité plus qu'équivoque, passant de mains en mains, se recrutèrent, s'allongèrent sans autre motif que la méchanceté ou le caprice. C'est là une des tristes nécessité de ce noble métier des lettres, que les plus beaux caractères soient parfois indignement travestis, et qu'un nom sans tache reste en butte aux avanies du premier insulteur venu. Bien que profondément blessée, Mme Dufrénoy dédaigna de condescendre à une justification pourtant très facile; et, tout en s'indignant de la crédulité des sots ou des oisifs, elle les laissa dévorer à souhait leur misérable pâture.

Malgré tout, elle gardait d'illustres et nombreuses amitiés. Déjà, au temps de ses adversités et de sa renommée commençante, quand l'orage politique grondait, elle s'était vue honorée, soutenue, excitée, par des hommes tels que Félix Faulcon, de Gérando, Camille Jordan, qu'à son tour elle fut heureuse de pouvoir récompenser et servir par un dévouement infatigable. Plus tard, en pleine restauration, sur ses derniers jours glorieux, elle vivait entourée d'un cercle où se montraient assidus l'abbé Sicard, MM. Tissot, de Pongerville, Viennet, Mollevaut, Jay, etc. Parfois aussi on y voyait apparaître Béranger, que notre élégiaque honorait et affectionnait

(1) Il y a mieux : Mme Dufrénoy aurait un jour affirmé à Mme Tastu que Fontanes n'avait jamais pris connaissance d'aucun de ses vers manuscrits.

particulièrement, Béranger, qu'elle se plaisait à comparer à La Fontaine, l'un et l'autre, le chansonnier comme le fabuliste, ayant su se rendre inimitables dans un genre si fort agrandi par eux. C'est un trait du caractère de Mme Dufrénoy, qu'elle sut toujours rendre justice à ses rivales en poésie; plus d'une fois même elle les a célébrées dans ses vers avec un accent de sincérité irrécusable. Nous voyons, dans une correspondance, à quel point la mort subite et imprévue de l'une d'elles lui fut une perte profondément sentie.

Depuis assez long-temps Mme Dufrénoy vivait dans une alternative incessante de joies et de chagrins; ses succès dans leur plénitude s'abreuvaient d'amertume. De cette fluctuation d'idées riantes et sombres, de sentimens légers et profonds, résultait une agitation perpétuelle qui ressemblait à un état de souffrance. Un évènement qui l'atteignit plus rudement que tous les maux qu'elle avait personnellement éprouvés, ce fut la mort de sa mère. Elle voulut marquer à côté de sa fosse, dans le cimetière de l'Est, le coin de terre béni où elle devait à son tour reposer. — A peine remise de ce dernier coup, libre au surplus de soins domestiques par l'heureux établissement de ses enfans, Mme Dufrénoy vint occuper, dans la rue des Francs-Bourgeois, un joli appartement contigu à un petit jardin qu'elle affectionnait beaucoup. Elle se plaisait à l'améliorer, à l'embellir, à le parsemer de fleurs, d'arbustes, de rosiers. Tout paraissait lui sourire, le bonheur tant poursuivi semblait enfin fixé. On était alors au cœur de l'hiver; elle attendait avec impatience le retour de l'aimable saison nouvelle; elle appelait de ses vœux les premiers beaux jours et les chauds rayons de soleil; elle écoutait si la sève montait d'un mouvement rapide aux branches des arbres; il lui tardait de voir éclater les bourgeons charnus et s'épanouir sous l'humide rosée les lilas en fleur. Déjà elle entendait de rares et légers préludes à ces mille cris joyeux des oiseaux, symboles des poétiques chants. Le prochain réveil de la nature préoccupait son ame inquiète. Mais le printemps ne devait point naître pour elle; il ne devait pas lui être donné de ranimer son poétique souffle aux tièdes brises d'avril et de mai. Déjà le ver destructeur était en elle. Sa vie se desséchait à l'heure même où les fleurs des champs s'apprêtaient à étaler la richesse luxuriante de leurs parfums et de leurs couleurs.

La mort de Mme Dufrénoy, survenue le 7 mars 1825, fut presque soudaine. L'affaiblissement de santé qui s'était révélé en elle deux ou trois ans auparavant, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avait pu, aux yeux de ses amis, marquer un accident fâcheux, mais

non faire présager une fin si prompte. Elle-même était si loin de croire à l'imminence du mal, que peu de jours auparavant elle projetait des voyages, des parties de campagne, des fêtes. L'ardeur toujours juvénile de son ame pouvait donner un semblant de jeunesse aussi à ce qui en était la forme extérieure, l'enveloppe. Mais tandis que, dans une fièvre inépuisable de sensibilité, nous nous sentons vivre impétueusement au dedans, et comptons avidement les pulsations pleines et vives du cœur, nous n'entendons point les ressorts qui graduellement s'usent ou tout à coup se brisent. Tandis que, l'œil en feu, nous contemplons le ciel azuré ou les spectacles infinis de l'ame humaine, nous n'apercevons point autour de nous les feuilles jaunies de notre arbre vital qui tombent pressées et jonchent la terre. Outre ses longs chagrins domestiques, outre les soucis répétés d'un mari aveugle et d'une mère infirme, Mme Dufrénoy avait reçu presque sans trève mille atteintes invisibles, et qui, pour être médiocrement senties dans l'instant, n'en sont pas moins meurtrières. Elle avait beaucoup aimé, et par suite beaucoup souffert; bien des flammes vives et aussi bien des feux intérieurement couvés avaient sourdement dévoré, miné le frêle édifice. Il ne fallut qu'un léger souffle pour le faire crouler. — Au reste, Mme Dufrénoy redoutait peu la mort, qui lui apparaissait seulement comme une transformation, comme une régénération de l'être. Elle disait, par exemple, en ces termes-ci ou en d'autres équivalens : « Je consentirais de bon cœur à mourir sur-le-champ, à condition de renaître dans trente ans pendant un seul jour pour connaître ce qu'on penserait de moi. J'ai vu tant de célébrités s'éteindre dans un petit nombre d'années après la mort des auteurs, qu'à peine j'ose compter sur un souvenir de la postérité. »

Outre ses poésies et autres œuvres d'art que nous avons citées, Mme Dufrénoy a composé bon nombre de livres d'éducation, de petits traités, de contes pour l'enfance et la jeunesse, la plupart dignes d'estime. C'était là en quelque sorte la menue monnaie de son talent, qu'elle dispersait de toutes parts d'une main libérale et facile. Ces productions plus modestes, moins glorieuses, sans visée et sans prétention littéraires, étaient comme les intermittences de l'inspiration, les trèves poétiques. C'était aussi le tribut courageusement payé aux exigences de la vie matérielle, aux nécessités du métier d'auteur. Parmi beaucoup de compilations, de recueils, de fragmens, d'annotations fort oubliés aujourd'hui, on distingue comme ayant plus spécialement survécu : *la Femme auteur, ou les Inconvéniens de la célébrité*, petit roman dont le titre indique suffisamment le sujet et

le but; *le Tour du Monde, ou Tableau géographique et historique de tous les peuples de la terre*, 1813; *Étrennes à ma Fille, ou Soirées amusantes de la Jeunesse*, 1813; les *Conversations maternelles*, 1817; *Vies des Femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, 1816-20; *les Françaises, Nouvelles*, etc. Mme Dufrénoy avait aussi coopéré à la rédaction de plusieurs journaux; elle s'y occupait surtout des compte-rendus de romans. Le succès de ses élégies lui ouvrit d'assez bonne heure la *Gazette de France*, où d'autres champions féminins, entre autres Mlle de Meulan et Mme de Bawr, faisaient aussi leurs armes. Dès avant la révolution, elle faisait paraître *le Courrier lyrique et amusant*. Plus tard elle fournit des articles à *l'Abeille*, dirigea *la Minerve littéraire*, et publia enfin pendant plusieurs années l'*Almanach des Dames, Hommage aux jeunes Demoiselles*, sortes de livres d'étrennes pour le jour de l'an, où elle ne mettait guère que son nom et quelques vers.

Il y a ainsi deux parties bien distinctes dans l'œuvre générale de Mme Dufrénoy : l'une consacrée à la rêverie, à l'art pur, à l'individualité réfléchie de l'esprit, aux libres épanchemens du cœur; l'autre plus de métier que d'art, impersonnelle, fortuite, s'éparpillant en toutes sortes d'essais sans vocation. Dans la première, c'est le poète ne relevant que de lui-même, s'écoutant vivre et sentir, chantant à son heure, et caressant à loisir, même à travers la passion, son rêve de célébrité. Dans la seconde, au contraire, c'est l'écrivain laborieux, assidu, dévoué, multiple, faisant œuvre d'utilité pratique, d'instruction ou d'amusement, servant le public dans sa mesure et à sa manière. Du moins, dans ce pêle-mêle un peu disparate, l'auteur des *Élégies* a-t-elle eu son instant d'émotion permise, sa page révélatrice et inspirée où s'est empreint comme un sillon lumineux de son ame. Dans cette course sans trève de la littérature militante, quelques haltes lui furent accordées pour écrire son poème, pour modeler avec amour la statue, et puis l'animer de son souffle. Lorsque tant d'autres portent en saignant jusqu'à la fin la chaîne d'un travail sans bonheur et sans gloire, elle a pu, par intervalles, prendre l'essor sur l'aile de sa fantaisie. Heureuse encore, dans l'amertume de ses peines, d'en avoir immortalisé le souvenir!

DESSALLES-RÉGIS.

DU

D AME INDIEN.[1]

Le vrai moment du drame, pour les peuples comme pour les individus, est celui où, discutant pour la première fois leurs croyances, ils se débattent au sein du Dieu de leurs pères entre la foi et le doute. L'homme ne devient un personnage tragique qu'en acceptant cette lutte avec l'Éternel; car, aussi long-temps qu'il obéit passivement, il conserve l'unité avec la paix intérieure; par une raison opposée, lorsque la révolte est achevée, que l'incertitude est finie, que le scepticisme a triomphé, le vide profond qui se fait dans le cœur ne laisse plus même de place au combat; et, l'indifférence croissant, le drame s'évanouit. Sa puissance appartient à cette époque intermédiaire où l'ame, réveillée en sursaut au milieu de la foi, s'efforçant tout ensemble de la perdre et de la ressaisir, partagée entre ces deux impulsions contraires, s'interroge, s'étudie, se divise, pour se donner à elle-même en spectacle et en pâture. L'homme, en ce moment,

(1) Cet article fait partie d'un ouvrage que M. Edgar Quinet publiera prochainement à la librairie de Charpentier, sous ce titre : *Du Génie des Religions*. Dans ce livre, M. Quinet s'est proposé de passer en revue les cultes des divers peuples et d'y chercher le principe de leur développement social, poétique et philosophique. C'est un grand et beau sujet que l'auteur d'*Ahasverus* a traité avec la largeur et l'élévation qui distinguent son esprit.

est véritablement double; l'abîme commence à gronder sous ses pas; l'hymne se brise, et des querelles intestines du cœur humain naissent les dialogues sanglans de la scène. C'est par cette raison que s'expliquent deux choses qui n'ont pas encore été remarquées : premièrement, pourquoi les peuples qui ont une philosophie sont les seuls qui aient un drame; en second lieu, pourquoi l'une et l'autre ont partout éclaté en même temps. La tragédie se jouant à la fois dans le cœur et dans la tête des peuples, Sophocle est contemporain de Socrate, Shakspeare de Bacon, Corneille de Descartes, Schiller de Kant; et cette loi est plus évidente que nulle part en Orient, si l'on considère à quel point la religion est altérée, dans le drame indien, par les libertés réunies de l'art et de la philosophie : le sacerdoce y est éclipsé par la monarchie; le roi est dépeint comme le maître suprême, les prêtres courtisans lui paient la dîme, et, ce qui forme le dernier trait, le bouffon de la pièce est presque toujours un brahmane. Quelle révolution contenue dans ce seul mot! Sans compter les années, j'affirme qu'il y a plus loin de là à l'époque des Védas que du siècle de Louis XIV à celui de Grégoire VII.

On pourrait demander, en général, quelle sorte de drame se concilie avec le panthéisme oriental. Il semble que, si Dieu est tout ce que les sens voient, touchent, entendent, il implique contradiction de supposer une querelle, un dialogue de ce Dieu avec lui-même; d'où il suit que le panthéisme, pris à la lettre, exclut toute idée de drame. Quelle tragédie peut éclater au sein de ce Dieu partout présent, en qui tout se meut et respire, et qui est lui-même l'unique personnage? Les dieux ont beau s'incarner, se revêtir de toutes les passions, de toutes les misères de l'humanité : comment nous intéresser à la péripétie d'un drame qui se joue et se dénoue comme un rêve? Évidemment la conséquence du système oriental serait un éternel monologue de l'éternel Solitaire; les siècles passent, le rideau se baisse, la création s'évanouit; la pièce est jouée. Cet univers n'est qu'une décoration de théâtre, un spectacle imaginaire que l'Être suprême se donne à lui-même; et la nature, la grande enchanteresse, qui évoque partout devant nos yeux des images sans réalité, qui étale et qui retire tour à tour les saisons, la lumière et la vie; voilà l'unique tragédienne que comporte une telle religion.

De ce principe dérivent les formes même de la scène indienne; car, le temps et l'espace n'étant plus mesurés sur le théâtre du panthéisme, il est évident que la scène ne doit être enfermée dans aucune limite, bornée par aucun horizon; que l'univers tout entier forme l'unité de

lieu, que la comédie divine qui commence sur la terre s'achèvera dans le ciel, et que, dans la même pièce, un double drame pourra être joué à la fois chez les hommes et chez les dieux. Il suit encore de là que les personnages de ce drame, au lieu de laisser sur la scène l'empreinte profonde de leurs pas, seront bien plutôt des fantômes de poésie qui à peine toucheront le sol. La mansuétude de la loi religieuse s'étendant au théâtre, la scène y abhorrera le sang; il ne sera pas permis d'y faire mourir le héros; mais toutes les pièces devront finir heureusement : au moment où le drame semblera s'être le plus emparé des personnages, les avoir le plus étroitement enlacés dans l'action, ils s'élanceront sur le char des dieux; emportés au sein de l'éternelle paix, ils échapperont au règne de la réalité et de la douleur.

Ceci nous suffit pour montrer que le théâtre indien n'offre aucune ressemblance avec celui de l'antiquité grecque; au lieu qu'il présente d'étonnantes analogies de formes avec le drame féerique de Calderon et de Shakspeare. Ce qui rend encore ces ressemblances plus frappantes, c'est qu'il réunit aussi le sérieux et le comique, et que la poésie la plus exaltée s'y rencontre avec l'ironie la plus subtile. Les rois, qui ont conservé le langage héroïque de l'ancienne épopée, conversent avec leur fou, qui est, en quelque manière, le roi du bon sens, de la trivialité, de la prose, tandis que le monarque indien est le roi de l'imagination, de l'héroïsme, de la poésie. On pourrait, à certains égards, dire que le premier est le génie anticipé de l'Occident, tant il excelle à se railler, à la manière moderne, de l'exaltation et de l'enflure du génie oriental. Dans une pièce fameuse, *Vicrama et Ourvasi*, le roi dépeint sa bien-aimée en traits magnifiques, dont quelques-uns rappellent le Cantique des cantiques. Le fou du roi, qui joue le rôle de la raison vulgaire, l'interrompt par ce sarcasme :

— Sire, le vent du midi vient au-devant de vous avec une soumission toute courtisanesque.

LE ROI.

Lorsqu'il joue avec les boutons parfumés des plantes du madhavi, et qu'il se balance autour des fleurs du jasmin avec le souffle tiède et le doux enivrement de l'amour, je retrouve l'image de tout ce qui se passe dans mon cœur.

LE BOUFFON.

La seule ressemblance que je puisse découvrir entre vous, c'est votre constance imperturbable à l'un et à l'autre.

D'autres fois, on voit déjà percer une pointe de raillerie contre les dieux, à la manière d'Aristophane.

LE ROI.

Salut à toi, astre nocturne, dont le pâle rayon couronne majestueusement le diadème de Mahadeva!

LE BOUFFON.

Assez, sire! votre grand-père, le dieu du ciel (sans lequel nous autres brahmanes nous ne pouvons rien) vous ordonne de vous asseoir, pour qu'il puisse se reposer lui-même.

N'est-ce pas là le dialogue éternel de l'exaltation et du bon sens, de la poésie et de la prose; de Socrate et de son disciple, dans les *Nuées;* de Don Quichotte et de son écuyer? L'Orient n'a donc pas été toujours enivré de lui-même; il n'a pas seulement vécu de contemplation et d'extase; il a connu l'ironie telle que les modernes ont cru l'inventer, telle qu'Aristophane l'avait divinisée. Au milieu du parfum de cette poésie, qui s'exhale comme d'une fleur enchantée, vous sentez l'épine cachée sous la mousse et la rosée.

Le théâtre indien n'étant pas né de l'ode, l'action n'y est pas interrompue, comme dans le théâtre grec, par des dithyrambes; l'inspiration lyrique, au lieu d'être exclusivement attribuée à des chœurs, déborde dans tout le drame. Cependant elle est plus naturellement concentrée dans quelques monologues, véritables hymnes, qui rappellent avec plus de prodigalité pittoresque les chœurs d'*OEdipe à Colonne*. Dans un des actes de *Sacountala,* un jeune prêtre ouvre la scène par cette description des merveilles d'une nuit orientale :

« Le brahmane, revenu de son pélerinage, m'envoie pour observer les heures de la nuit. D'un côté, la lune va s'ensevelir dans sa couche automnale qu'enflamme la pourpre des fleurs de nuit; de l'autre, le soleil commence sa carrière, assis derrière Arouna, conducteur de son char. Leur éclat est pareil, soit qu'ils s'élèvent, soit qu'ils descendent, et l'homme devrait être, comme eux, égal à lui-même dans la prospérité et dans l'infortune. Maintenant la lune a disparu; la fleur des nuits a cessé de briller; elle ne laisse après elle que le souvenir de son parfum; elle penche sa tête comme une jeune fiancée qui, dans l'absence de son époux, souffre une douleur intolérable. Le matin rayonne, il rougit de sa pourpre les gouttes de rosée sur les branches du jujubier; le paon secoue son aile, il se hâte vers les huttes des solitaires, entourées de gazon consacré; et voilà que l'antilope s'élance du lieu des offrandes, et déploie ses membres gracieux. Comme la lune tombée du ciel jette de pâles rayons! elle a posé son

pied sur le front des montagnes, et, dissipant le troupeau des ténèbres, elle descend dans le palais du dieu. Ainsi, après d'immenses efforts, les grands de la terre s'élèvent jusqu'au faîte de l'ambition; ainsi, en peu d'instans, ils en sont précipités. »

Voilà par quels chants sont marquées, comme par des colonnes de diamant, les divisions du drame indien.

Au reste, ce théâtre est une continuelle apothéose de l'amour, seule passion qui s'exhale de cette terre d'Asie, et il est digne de remarque que par là encore le génie indien est plus rapproché du nôtre que le théâtre grec, auquel ce genre de sentiment est presque inconnu. Il est vrai que le panthéisme prête aux passions les plus intimes un caractère particulier à l'Inde; la nature devient l'emblème, l'image de la personne aimée, qui est, pour ainsi dire, cachée sous chacune des formes du monde : l'univers est toujours de moitié, et comme en tiers, dans les confidences et les pleurs des héros. Au plus fort de son désespoir, un jeune homme s'écrie :

« Dans ces boutons de fleurs, je revois la beauté de mon amie; son œil, je le retrouve dans celui de la gazelle; la liane balancée par les vents a sa grace : elle est morte, et tous ses charmes sont dispersés dans le désert. »

De même qu'au moyen-âge la Béatrix du poète se confondait, dans le cœur de Dante, avec l'idéal de la théologie catholique, de même la Béatrix indienne finit par se confondre avec l'éternelle amoureuse, la nature immense, Maya, la reine des chimères. La brume qui passe, c'est la robe flottante de l'amie; la vague couronnée d'écume, c'est son front virginal; les détours de l'onde, c'est sa marche incertaine; et cette folie de l'amant, qui poursuit, embrasse, convoite l'objet de sa passion dans la liane meurtrie du désert, dans le regard de l'éclair, dans le flot rapide qui cache le fantôme adoré, est une source de pathétique qui ne peut appartenir qu'au génie indien. Non-seulement l'amour ainsi représenté est tout différent de l'amour grec ou romain, mais il est essentiellement religieux, puisqu'il confond la personne aimée avec l'idéal du culte, ou plutôt avec l'infini visible. Au sein de ce grand abîme d'amour, dans lequel l'homme est plongé, il ne peut plus distinguer sa propre idole de l'idole universelle, et c'est ce qui fait son vertige, car la nature tout entière, elle-même palpitante et amoureuse, sert, avec chacune de ses créatures, à nourrir, exalter en lui la passion qu'elle ressent. Elle est la confidente, la sœur aînée qui entend les plaintes et porte les messages sur les nuées. Des pluies de fleurs tombent du haut des cieux; du

sommet de l'Himalaya, les jeunes Apsaras protégent les ames éprises; tout ce qui respire est associé dans la même action, et l'on dirait que la destinée de tous les êtres flotte suspendue aux lèvres de deux créatures humaines.

Il est encore, dans le drame indien, une autre source de pathétique dérivée de la même cause; c'est l'émotion qui naît de l'amour de l'homme, non pour son semblable, mais pour la nature vivante. Cette rivalité, cette jalousie muette des choses qui disputent à l'homme son amour pour l'homme, fait, sinon le sujet, du moins la grace principale du drame de *Sacountala.* La jeune fille va quitter l'asile de son enfance pour rejoindre son amant, qui est le roi du pays; les nymphes des bois préparent des guirlandes pour la céleste épousée; elle part; elle s'éloigne de la forêt natale. C'est alors que se rencontre cette scène, que je ne sais comment nommer, et où la nature morte joue un des rôles principaux. On dirait que cette scène renferme les brises les plus mélodieuses du golfe du Bengale.

LE BRAHMANE.

O vous! arbres touffus, forêts sacrées dans lesquelles les divinités habitent, Sacountala vous quitte pour aller dans le palais de son époux; elle qui ne désaltéra jamais ses lèvres avant que vous fussiez abreuvés; elle qui, par amour pour vous, ne cueillit jamais un seul de vos rameaux pour en orner ses cheveux, et qui n'avait pas de plus grande joie que de vous voir chargés de fleurs!

CHOEUR DE VOIX INVISIBLES.

Que le bonheur l'accompagne dans son chemin! que les airs lui apportent la poussière parfumée des fleurs! que des sources limpides, ombragées de lotus, rafraîchissent ses pieds, et que les rameaux des bois la protégent contre les rayons du soleil!

UNE COMPAGNE DE SACOUNTALA.

Est-ce la voix de la tourterelle qui souhaite un heureux voyage à Sacountala? ou sont-ce des femmes des eaux qui, imitant sa voix harmonieuse, célèbrent l'habitant pieux de ces forêts?

SACOUNTALA.

La pensée de revoir mon époux me ravit, et pourtant mes forces m'abandonnent, au moment de me séparer de ce bois, asile de ma jeunesse.

UNE JEUNE FILLE.

Écoute! écoute. La forêt aussi gémit quand l'heure de la séparation

approche; la gazelle refuse l'herbe qui a été cueillie pour elle; les paons ne s'ébattent plus dans les prairies; les plantes dans les bois laissent tomber à terre leurs feuilles pâlissantes : leur parfum et leur beauté sont passés.

SACOUNTALA.

O mon père! laisse-moi parler encore à cette fleur du madhavi que je nommais ma sœur, et dont les touffes rougissantes brillent comme une flamme dans les bois.

LE BRAHMANE.

Mon enfant, je connais ton amour pour cette plante.

SACOUNTALA.

O la plus belle des plantes! reçois mes embrassemens; que tes lianes en m'enlaçant me rendent mes caresses! De ce jour, et malgré l'absence, je serai toujours à toi. O mon père! aie soin de cette plante comme de moi-même!

LE BRAHMANE.

Je marierai ta plante chérie avec son fiancé, l'arbre d'amra, qui répand son parfum autour d'elle. Prends courage, ô ma fille! poursuis ton voyage.

SACOUNTALA.

Ah! qui a saisi le pan de ma robe, et qui me retient encore?

LE BRAHMANE.

C'est le petit du chevreuil, sur les lèvres duquel tu as si souvent appliqué le baume sacré, quand il avait été blessé par les aiguillons pénétrans du gazon; c'est celui que tu as si souvent nourri dans ta main des graines du syamaka. Il ne veut pas quitter les traces de sa bienfaitrice.

SACOUNTALA.

Pourquoi pleures-tu, douce créature, pour moi, qui dois quitter notre asile commun? Comme j'ai pris soin de toi (car tu perdis ta mère peu après ta naissance), de même celui qui m'a servi de père te donnera ta nourriture. Retire-toi, va; il faut nous séparer.

(Elle embrasse son père.)

Arrachée du sein de mon père, comme le jeune arbre de tamala du sol des monts Himalaya, comment pourrai-je croître sur un sol étranger? »

Où trouver ailleurs ce cri des choses, ce dialogue de l'homme et de la nature muette? Dans les pièces indiennes, imbues encore du

panthéisme des Védas, les bois, les fleurs, les sentiers, ne sont pas seulement des objets inanimés; ils ont une ame, une voix, une parole, et Sacountala apparaît au milieu de tout ce cortége comme la reine des fleurs. Quelques vers d'Homère, quelques accens de Philoctète en quittant sa grotte, rappellent chez les Grecs un sentiment pareil; mais combien moins vif, moins intime, moins enraciné! Pour que l'homme soit ainsi d'intelligence avec la nature, il faut que ses jours se soient écoulés dans le même lieu, et qu'il ait eu le temps de prendre racine à l'endroit où il est né. Le peuple indien, qui n'a jamais quitté ses vallées, doit avoir nourri plus qu'aucun autre cette sympathie native avec le sol. Chaque individu végète immobile dans sa caste, à l'endroit où il a commencé à respirer; la société, la famille, toujours immuables, y sont une sorte de végétation morale. De là l'homme a en partie les instincts de la plante, et il était naturel que le cri de l'homme arraché du sol retentît surtout dans la poésie indienne. Chez les peuples modernes, chaque homme a trop souvent quitté son asile natal pour que les liens de parenté entre la nature et lui aient eu le temps de se former; trop de fois son cœur s'est promené d'objets en objets sans pouvoir s'enraciner nulle part. La nature ne crie plus sous nos pas quand nous nous en séparons; chacun de nous, errant loin du toit de ses pères, est devenu plus ou moins cosmopolite; il n'est plus retenu par les tendres lianes qui entouraient ses premiers pas, et, pour le plus grand nombre d'entre nous, notre tombeau doit ignorer notre berceau,

Quoique le théâtre indien compte un grand nombre de pièces de genres différens, politiques, métaphysiques, satiriques, *Sacountala* est celle qui en reproduit le plus fidèlement le caractère, sous les formes les plus nobles. En effet, le personnage principal du théâtre indien, celui qui devait le mieux représenter le caractère de la contrée, ne pouvait pas être un autre Agamemnon, déjà chargé de tout le fardeau de l'histoire; ni un Hamlet, ni un Faust, tous deux plongés dans la mélancolie ténébreuse du moyen-âge; ce ne devait pas être un héros entraîné à la conquête d'une autre Ilion, ni un docteur qui méditât sur les temps écoulés et la vieillesse du monde. Ce devait être une jeune fille oubliée dans le fond d'une forêt primitive, et dont tous les instincts sont ceux des fleurs qui ont parfumé son berceau. Des prêtres, au fond des forêts vierges, l'instruisent dans le culte de la nature; elle vit dans la hutte d'un brahmane; elle arrose le gazon des sacrifices; elle a la douceur et la grace des gazelles qu'elle nourrit de sa main, elle repose languissamment à l'ombre du

tamala, loin de tous les bruits du monde. N'est-ce pas là, encore une fois, tout le caractère et toute l'histoire de la race indienne? J'ajoute que, malgré la polygamie qui est au fond de ces mœurs, les sentimens qui donnent la vie à cette pièce ont une douceur presque chrétienne. Le polythéisme grec ou romain ne fournit aucun exemple de ces sentimens, qui semblent être nés seulement de l'esprit de l'Évangile, porté, par on ne sait quel aquilon mystérieux, jusque dans le fond des savanes indiennes. Sacountala est une sœur égarée de ce grand chœur de femmes chrétiennes rassemblées par les poètes : Françoise de Rimini, Juliette, Atala. Mais celle qui lui ressemble le plus est Virginie : le même climat leur a donné à l'une et à l'autre le même air. Imaginez la fiancée de Paul abandonnée peu après sa naissance, et qui aurait gardé l'empreinte du baptême, dans l'ermitage des brahmanes.

Cependant, il faut l'avouer, le drame en Orient n'est encore qu'ébauché. La tragédie n'y est pas sérieuse, parce que l'homme, resté fidèle au dieu des ancêtres, n'est pas encore livré au glaive de l'esprit. Comme il n'a qu'une apparence de liberté, il n'a que l'apparence de la lutte; son cœur, loin d'être véritablement divisé, ni aliéné de lui-même, se sent en sûreté dans la main de Dieu, et l'orage ne peut s'y emparer de lui; il joue avec la douleur comme Sacountala avec l'aiguillon de l'abeille amoureuse. La terre, en paix avec le ciel, exhale par toutes ses voix l'hymne, le cantique, l'harmonie; mais la tragédie n'est pas née : elle éclatera dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme avec le génie de l'examen, avec la révolte intérieure, le doute, la curiosité de l'amour déjà rassasié. Pour tout cela, il faut attendre la Grèce.

EDGAR QUINET.

LA

MESSE NOCTURNE.

J'étais convalescent de la longue maladie que je fis après la mort de ma mère; pour affermir ma santé, les médecins m'ordonnèrent de voyager; mais cela ne me plaisait guère, et je trouvais toujours des prétextes pour reculer. Enfin Théodore, qui est si bon et qui m'aime tant, imagina de me faire donner une espèce de mission diplomatique en Allemagne; on me chargea de dépêches pour le prince de ***. Cette fois, il fallut se décider. Je pris mon chemin par Strasbourg, je passai le Rhin à Kehl, et, quatre jours après avoir quitté la rue Neuve-des-Mathurins, je traversais la Souabe, cet antique pays des chevaliers bardés de fer, des minnesingers et des associations mystérieuses. Il me semblait que je faisais un voyage à reculons du XIX[e] siècle dans le moyen-âge.

La saison commençait à s'avancer : nous étions à la fin de septembre, mais l'automne était magnifique. J'admirais la fécondité du sol, la richesse et l'étendue des paysages, la fraîcheur de la verdure, et surtout l'éclat des couleurs dont les premiers froids du matin nuancent les bouquets d'arbres épars dans les prairies et la lisière des forêts. Les bouleaux faisaient briller au soleil leur chevelure d'or à côté des jeunes hêtres dont le feuillage empourpré témoignait une sensibilité plus douloureuse aux premières atteintes de l'hiver.

Au-dessus d'eux, les peupliers d'Italie balançaient leurs rameaux chargés de feuilles bicolores, qui tour à tour attristent l'œil par un vert sombre, et l'égaient par un blanc mat, selon le caprice du vent qui les agite. Ainsi la vie humaine change d'aspect au souffle de nos passions. Les champs avaient encore des fleurs, mais pâles et sans parfum : des scabieuses mélancoliques, du trèfle blanc, quelques grandes marguerites attardées. Je roulais doucement au milieu de ce paysage d'automne, voyant sans regarder, entendant sans l'écouter la chanson des alouettes perdues au fond du ciel, plongé dans un calme, dans un bien-être inexprimables, lorsque tout à coup, sur la plus belle route du monde, un ressort de la voiture se rompit net. Il fut impossible d'aller plus loin. Heureusement, nous étions aux portes d'une petite ville. Le postillon courut chercher du monde, et les ouvriers qu'il ramena déclarèrent qu'il fallait au moins une demi-journée pour mettre la calèche en état de continuer le voyage.

Cela me contraria d'autant plus vivement que les dépêches dont j'étais porteur étaient pressées, et que j'avais déjà un retard de vingt-quatre heures, ayant voulu m'arrêter pour voir Strasbourg en détail. Mais que faire? Je me résignai, quoique d'assez mauvaise grace. Je dînai; ce fut toujours une heure de gagné sur l'impatience. Après dîner, je dis à Dubois : — Tu vas rester ici pour surveiller et presser les ouvriers; et moi, pendant ce temps, je visiterai les curiosités de la ville. — Madame, demandai-je à l'hôtesse, qu'avez-vous ici qui vaille la peine d'être vu? — Rien du tout, monsieur. — Quoi! pas un musée, une bibliothèque, un théâtre, une église? — Non, monsieur, toujours non, monsieur. — C'est un pays charmant, que le vôtre. — Elle me répondit naïvement : — Oui, monsieur.

Les aubergistes sont, en général, de pauvres archéologues; je sais cela par expérience. Je me rappellerai toujours celle qui me détournait de voir sa cathédrale : — Monsieur, c'est un bâtiment tout noir; il ne reste pas un grain de ciment *après* les murs; c'est vieux comme Hérode. — Mais, madame, je ne serais pas du tout fâché de voir une cathédrale du temps d'Hérode. — Ma foi, la nôtre est assez antique pour que Jésus-Christ y ait chanté la messe. Depuis trente ans que j'y vais à l'office, je dois la connaître; je vous assure qu'il n'y a rien de remarquable du tout. Au reste, allez-y voir si vous voulez; mais vous ne pourrez pas dire que je vous ai trompé. — J'y allai. Précisément la bonne hôtesse m'avait trompé : c'était une petite église byzantine parfaitement conservée, un type complet, tout ce que j'ai vu de mieux en ce genre.

Je rôdais au hasard dans les rues, préoccupé de ces souvenirs et dans l'espoir de quelque découverte pareille. Après une ou deux heures de recherche inutile, je me trouvai à l'extrémité d'un faubourg, ayant à ma droite un long mur de clôture. Je le suivis; j'arrivai à une porte cintrée basse et étroite; je la poussai, et me vis à l'entrée d'un immense cimetière abandonné. La plupart des croix étaient renversées sur le sol; les pierres sépulcrales, fendues et dispersées, étaient ensevelies sous de hautes graminées et une forêt de plantes ombellifères, qui, par leur pâleur et leur ténuité, semblaient un symbole des ombres habitantes de ces lieux. Au fond du cimetière s'élevait une église, non pas cette fois en style byzantin, mais gothique; et, comme l'église touchait aux ruines d'un bâtiment considérable, j'en conclus que j'étais sur le terrain d'un ancien monastère.

J'examinai l'église, ses fenêtres en ogive, ses trèfles, rinceaux, colonnettes, gargouilles, enfin tous ces brimborions de pierre dont la nomenclature pédante s'étale avec tant d'affectation sur chaque page de *Notre-Dame de Paris*. Les portes massives et vermoulues du grand portail paraissaient ne s'être pas ouvertes depuis un siècle. Elles étaient obstruées par de grands végétaux, et un rideau de lierre retombant du cintre commençait à les voiler. On ne pouvait faire le tour du bâtiment, parce que le chevet du chœur était engagé dans les constructions du monastère; mais, en repassant devant le portail, il me fut aisé de visiter le côté nord, qui me parut le plus dégradé. Toutefois, il n'y avait point d'ouverture qui permît de pénétrer dans l'intérieur. Je le regrettai, et revins du côté du midi. Alors je m'aperçus avec surprise que la petite porte latérale était entrebâillée. Elle ne pouvait l'être que depuis quelques minutes, car je me souvenais d'avoir voulu l'ouvrir, et même de l'avoir fortement secouée en vain. J'entrai; l'église était absolument déserte; les bancs couverts de poussière; partout des toiles d'araignée. L'autel seul était propre et paré comme si on l'eût entretenu. Il y avait un missel sur le pupitre, les cartons étaient à leur place, et même je remarquai sur la crédence des burettes à moitié pleines. Je me promenai lentement, livré à toutes les réflexions que le lieu pouvait suggérer; tantôt je m'efforçais de déchiffrer une inscription funéraire placée sous mes pieds; tantôt je contemplais les vitraux colorés, cherchant à reconnaître les sujets tracés par la main d'un artiste inconnu. Le diable y jouait un grand rôle. Au bas d'un calvaire grossièrement sculpté et placé dans une niche, je lus sur une tablette de marbre noir chargée de superbes armoiries : *Ci-gist très noble, très vénérable et discrète personne Mon-*

seigneur..... Le nom avait été effacé par les pieds et par les genoux des fidèles. On ne pouvait plus distinguer que la longue énumération des titres et dignités du défunt anonyme. Ne dirait-on pas que par ces graves dérisions la mort veuille insulter aux précautions et au néant de la vanité humaine?

Cependant l'heure s'avançait. Les rayons du soleil couchant, glissant à travers la rose placée au-dessus de l'orgue, devenaient de plus en plus obliques. Le spectre lumineux qui s'allongeait sur les dalles commençait à s'affaiblir; je contemplais la dégradation des teintes : je les vis se confondre, s'effacer une à une; enfin la dernière disparut, et le crépuscule régna sans partage. Alors, je l'avoue, une sorte d'effroi religieux s'empara de mon ame; je me sentis mal à mon aise, et, comme je tiens fort inutile de combattre ces impressions, je me dirigeai vers la porte.... elle était fermée! très bien, très solidement fermée. Je demeurai stupéfait. Était-ce un hasard? Avait-on voulu me jouer un tour, m'attirer dans un guet-apens? Je criai, j'appelai, je frappai avec colère pendant une demi-heure : j'en fus pour mes peines. J'essayai d'escalader une fenêtre à l'aide des bancs; elles étaient trop hautes. L'obscurité qui s'était complètement établie augmentait la difficulté de mes tentatives. A la fin, je compris qu'elles seraient toutes inutiles, et que le mieux était de me résigner. On n'avait pu m'attendre dans un endroit où il était si peu probable que je dusse venir; je n'avais sur moi ni argent ni papiers; j'en serais quitte pour l'inquiétude causée à mon domestique et pour une mauvaise nuit. En raisonnant ainsi, je parvins à gagner à tâtons un vieux confessionnal que je me souvenais d'avoir vu dans le bas-côté à droite du chœur; je m'y installai et ne tardai pas à m'endormir.

Au bout d'un temps que je suppose assez long, je m'éveillai en sursaut. L'horloge sonnait minuit. Je n'avais pas fait attention à cette horloge; cependant on ne venait pas de la placer, et sans doute elle ne sonnait pas pour la première fois depuis mon arrivée. Mais, la nuit, tout surprend. Je cherchais à m'arranger sur la planche qui me servait de matelas, quand je vis une lueur se lever derrière l'autel. Cette lueur augmenta, se déplaça, et je ne tardai pas à en connaître la cause : un prêtre en surplis parut du côté de l'épître, portant une bougie dont la flamme tremblait et rayonnait dans les ténèbres humides comme une étoile dans un ciel pluvieux. Il alluma les cierges, ouvrit le missel, puis s'avança lentement, descendit les trois marches du chœur, et entra dans le bas-côté où j'étais. C'était un vieillard; il paraissait marcher avec peine. Après avoir achevé le tour de la nef,

il remonta à l'autel, le baisa, et, se tournant du côté de l'assistance absente, dit d'une voix triste et solennelle : N'y a-t-il ici personne qui puisse me servir la messe? Il attendit quelque temps une réponse, qui ne vint pas, comme l'on peut s'imaginer. Je l'entendis pousser un profond soupir; il éteignit les cierges, referma le missel, reprit sa bougie, repassa derrière l'autel, et un moment après ce ne fut plus que ténèbres et silence.

Je ne crois certes pas aux revenans, mais je suis persuadé qu'il y a nombre de faits qui sont et resteront à jamais incompréhensibles pour la raison humaine. Quoi! cette intelligence presque divine, qui opère tant de prodiges, qui sonde infailliblement les profondeurs des cieux et calcule la marche des mondes, voilà sur la terre des voiles qui l'enveloppent et qu'elle ne pourra jamais percer! Quoi! nous vivons, et nous ne saurons jamais le secret de la vie! Nous mourrons, et nous ne saurons jamais le secret de la mort! C'est là ce qui humilie, confond, épouvante. J'ai peur des mystères. Ce n'est pas dans un club philosophique qu'il faut être esprit fort; dans le salon de Mme du Deffant, à la table du baron d'Holbach, rien n'est plus aisé. Mais j'aurais voulu voir le plus hardi penseur de la troupe encyclopédique à ma place, seul, à minuit, enfermé sans défense dans cette église à demi ruinée, au milieu d'un cimetière, bien loin de sa patrie, dans un pays inconnu; j'aurais voulu voir si, après le spectacle que je venais d'avoir sous les yeux, son incrédulité n'eût pas été ébranlée. Je dis son incrédulité, non pas son courage; ce sont deux choses tout-à-fait différentes. S'il avait persisté, tant pis pour lui : il n'eût fait preuve que d'obstination et d'étroitesse d'idées, car, s'il est une circonstance où la philosophie se réduise à savoir suspendre son jugement et douter, c'est assurément celle où je me trouvais.

Mais je me faisais un reproche : que cette figure fût celle d'un être réel ou d'un être fantastique, j'aurais dû tâcher de savoir par où elle était sortie, afin de profiter de la même issue, s'il était possible.

Je ne pensais guère à dormir. J'attendis avec impatience et anxiété. Mon espoir ne fut point déçu : le retentissement de la cloche d'une heure roulait encore sous les voûtes, quand la lumière reparut. Le vieux prêtre revint et accomplit exactement les mêmes cérémonies que la première fois : il ralluma les cierges, rouvrit le missel, refit le tour de l'église, et passa encore près de mon confessionnal sans me soupçonner là. J'étais plus maître de moi, je le considérai mieux. Je fus frappé de la majesté de sa physionomie et de l'air de bonté et de souffrance répandu sur ce visage aussi pâle que s'il eût été de cire

blanche. Remonté à l'autel, il me parut prononcer d'une voix plus haute et plus assurée sa question : N'y a-t-il ici personne qui puisse me servir la messe? Pendant qu'il éteignait les cierges, je traversai la nef sur la pointe du pied, et m'allai poster contre le mur en face. De cette nouvelle position, je vis très distinctement le vieillard se baisser et descendre par une ouverture pratiquée derrière l'autel. Je m'élançai, au risque de me casser le cou; mais le passage souterrain s'était déjà refermé. Je promenai long-temps mes mains sur la surface du bois, sans pouvoir découvrir le moindre vestige de serrure ou de ferremens. Je n'osai pas frapper ni appeler, retenu par la crainte de faire du bruit à la porte d'un sépulcre.

Encore une occasion manquée! me dis-je avec dépit. Aussi n'était-ce pas de cette manière qu'il fallait s'y prendre. Je me souvenais d'avoir servi la messe dans le temps que j'étais écolier. Le fantôme reviendra sans doute; lorsqu'il appellera, je me présenterai, et nous verrons.

En attendant, je me mis à réfléchir. Je repassai les opinions des anciens et celles des modernes sur l'immortalité de l'ame et les fantômes; j'y joignis les conjectures que pouvait me suggérer ma philosophie particulière; je fis si bien, que peu à peu mes idées s'embrouillèrent, je n'y distinguai plus rien, mon être moral s'enveloppa de brouillards, et je tombai dans un profond engourdissement.

Je retrouvai la conscience de moi-même par l'effet d'une musique lente et suave. C'était une manière de vieux cantique joué sur l'orgue; mais le musicien (s'il y avait un musicien) touchait si délicatement, que les sons paraissaient venir de l'autre monde. La clarté de la lune remplissait l'édifice, et je ne sais comment je me trouvais debout au milieu de la nef. Tandis que j'écoutais l'orgue céleste avec ravissement, je vis venir à moi quelqu'un : c'était une femme voilée. Quand elle fut tout près, elle releva son voile, et je reconnus ma mère. Je lui exprimais ma joie de la revoir; mais elle me fit signe de la main : — Paix, mon fils, me dit-elle; parle bas, de peur de troubler le recueillement de cette foule attentive à l'office divin. — Cependant je ne voyais personne. Ensuite elle me prit la main, et, indiquant une fenêtre par où les rayons de la lune entraient dans l'église : — Quel beau soleil! que sa chaleur est douce et vivifiante! Mon cher Albert, te fait-il autant de plaisir qu'à moi? — Je lui répondis : — Ma bonne mère, je ne vous comprends pas. Il est plus de minuit, il n'y a ici personne; ce que vous prenez pour le soleil, c'est la lune, et la lune n'a point de chaleur. — Mais, sans faire attention à mes paroles, elle

continua d'un ton plus grave : — Je suis heureuse, mon fils, de vous trouver en ce lieu : c'est la preuve d'un retour aux sentimens de piété que je vous inculquai dans votre enfance. Pour achever et consolider votre conversion, je veux vous mettre entre les mains d'un saint prêtre de mes amis. Suivez-moi; par ici, faisons le tour, afin de ne déranger personne. — Elle me conduisit comme à travers les rangs d'une assemblée, et de temps en temps elle se détournait légèrement à droite ou à gauche, avec une inclination de tête modeste, comme si elle eût salué des gens de connaissance. Nous descendîmes jusqu'au portail, après quoi nous remontâmes le bas-côté assez haut. L'orgue avait cessé de jouer. Ma mère entra dans une chapelle et s'arrêta. Il y avait là une grande pierre sépulcrale incrustée dans le mur. Ma mère frappa du revers de la main trois petits coups discrets contre le marbre. Je n'entendis point de réponse, mais je vis la pierre tourner comme une porte sur ses gonds, et le tombeau s'ouvrit avec lenteur. Une lampe brûlait au dedans, aux pieds d'un majestueux personnage que je reconnus pour un évêque, car il portait la mitre. Sa main droite tenait une crosse enrichie de pierreries, la gauche pendait le long de son corps; il avait des gants violets, et était revêtu d'un superbe rochet de dentelle. J'eus le loisir de le considérer, car il restait immobile sur ses pieds, les paupières abaissées. Mais, lorsque la tombe fut entièrement ouverte et le passage libre, l'évêque ouvrit les yeux et fit un pas vers nous. Alors seulement les traits de son visage me frappèrent : c'était le vieillard que j'avais déjà vu deux fois cette nuit; c'était le même. Je tressaillis de surprise,........ et je me réveillai en sursaut, car j'avais dormi. Toute cette vision n'était qu'un rêve; mais il avait agi sur moi si fortement, que mon cœur battait et que j'étais baigné de sueur. Je me retrouvai au milieu des ténèbres, assis dans mon confessional.

L'horloge sonna; je regardai par la grille : le prêtre était déjà à l'œuvre. Je le laissai faire; mon plan était bien arrêté. Il refit sa ronde, comme je m'y attendais; mais, lorsqu'il fut devant ma cachette, au lieu de continuer son chemin, il se tourna brusquement en face de moi, et, me lançant un regard de feu dont je me sentis toucher matériellement, il dit d'une voix terrible et menaçante : N'y a-t-il donc ici personne qui puisse me servir la messe? J'ouvris la porte, et sans répondre un mot je le suivis.

Il reprit sa marche sans se retourner, sans paraître surpris, sans hâter le pas. Arrivés au pied de l'autel, je m'agenouillai et je sonnai l'introït avec une mauvaise sonnette qui se trouva là, et dont le

timbre fêlé n'eût pas été entendu à dix pieds de distance. Cet étrange office fut célébré jusqu'au bout; ma mémoire me servit mieux que je ne l'aurais cru. Plus d'une fois je me retournai, pour voir s'il ne nous serait pas survenu quelque auditoire fantastique; mais les cierges donnaient si peu de clarté, et au fond de l'église l'ombre était si noire, qu'il me fut impossible d'en juger avec certitude. En tout cas, je ne remarquai rien de particulier dans la voix ni dans l'action du célébrant, hormis que, après le dernier évangile, il se mit à réciter une prière pour les ames du purgatoire, qui commençait par *languentibus in purgatorio*. Pendant ce temps-là je méditais ce que je devais lui dire, en quels termes il convenait de lui adresser la parole.

Il s'apprêta enfin à descendre, tenant le calice de la main gauche et l'autre main posée sur la patène. Lorsqu'il fut en bas, j'allais ouvrir la bouche; mais il me prévint, et, soulevant sa main droite, il m'appliqua une si rude paire de soufflets, que je retombai évanoui sur les marches de l'autel.

J'ignore combien de temps je demeurai en cet état. Quand je revins à moi, je me trouvai assis au soleil, sur une tombe, dans le cimetière. Un homme qui paraissait un domestique me faisait respirer un flacon de sels et m'encourageait. Je me ranimai peu à peu, je retrouvai le souvenir de ce qui s'était passé, et j'en fis part à ce brave homme. — Ah! monsieur, me répondit-il, je connais bien tout cela, et je vais vous l'expliquer. C'est le père Eusèbe, un ancien moine, le seul qui reste encore de ce couvent de dominicains dont voilà les restes. Le père Eusèbe n'a jamais voulu s'en éloigner; depuis plus de vingt ans, il demeure dans ces ruines, tout seul, ne souffrant la vue d'aucune créature humaine, si ce n'est ma femme et moi, qui le servons. Nous demeurons dans cette maisonnette que vous voyez là-bas, à gauche d'un vieux saule, à l'entrée de la prairie. Il faut vous dire que le père Eusèbe est un homme d'un grand savoir. Il passe toutes ses journées à lire et à prier, mais sans jamais écrire, ou presque jamais; et encore, quand cela lui arrive, ce ne sont que des chiffres. Le pis de son affaire, c'est qu'il a le cerveau un peu.... vous comprenez, là.... un peu, oui, un peu dérangé. On dit que c'est à force d'avoir étudié, et aussi à la suite de malheurs que personne ne connaît. Sa folie est bien innocente, et même, le jour, on ne s'en apercevrait guère : elle consiste à s'imaginer qu'il est en purgatoire, et n'en sera délivré que lorsque quelqu'un lui aura servi la messe entre minuit et deux heures, dans l'église de son couvent. Je vous demande un peu à quoi ces grands génies vont penser! Enfin, depuis que je le connais, et il

y a long-temps, monsieur, je le vois toutes les nuits se rendre à l'église par un chemin voûté qui aboutit dans le chœur, et il y retourne trois ou quatre fois chaque nuit. Dans les premiers temps je le suivais, afin de le préserver d'accidens; mais j'ai vu qu'il n'y avait absolument rien à craindre, et nous avons fini par nous y habituer et n'y plus prendre garde. Ordinairement la porte de l'église est fermée, personne au monde ne vient ici; vous êtes peut-être le premier depuis dix ans. — Mais comment se fait-il que j'aie trouvé cette porte ouverte? — Cela, je n'y conçois rien! Il faut que ce soit lui, qui vous aura vu rôder dans le cimetière et qui aura voulu vous attirer. — Et, dites-moi, n'avez-vous jamais eu l'idée de lui servir cette messe? — Vraiment, si fait, que je l'ai eue, et je me suis présenté pour cela plus d'une fois, mais toujours il m'a reconnu et repoussé en me disant que je n'étais pas bon pour cet office. Dans le fait, j'aurais été aussi bon qu'un autre, aussi bon que vous, sans vous faire injure, monsieur, car j'ai été six mois sacristain avant mon mariage. C'est même ce qui a été cause que je me suis marié, car la nièce du curé, qui est à présent ma femme.... — Oui, oui. Mais par quelle préférence m'a-t-il choisi, moi, étranger, qui lui suis totalement inconnu? — Je n'en sais rien. Le père Eusèbe est aussi étranger, lui; il est de Paris, je crois. Et puis après, que voulez-vous que je vous dise? On ne peut pas rendre compte des idées d'un fou. Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc que je dis? Fou! ce pauvre bon père Eusèbe! il ne l'a jamais été; il était seulement un peu.... et il ne l'est plus, plus du tout! vous l'avez guéri. — Que dites-vous? comment! — Eh! mais, en lui servant la messe, donc! Au petit point du jour, il m'est venu secouer dans mon lit. Wilhelm, me dit-il, lève-toi vite. La grace du ciel vient d'opérer en moi. Mes pensées sont encore confuses, mais il doit y avoir quelqu'un dans l'église, quelqu'un qui a besoin de secours. Va vite, et prodigue-lui tes soins. J'ai couru, et je vous ai trouvé étendu comme un mort; mais, grace à Dieu, vous voilà ressuscité. — Wilhelm, ne pourrais-je pas voir le père Eusèbe? — Tiens! je l'oubliais : il m'a tant recommandé de vous amener à lui! Comme cela se trouve, que vous me l'ayez demandé! Ah! ah! je vieillis aussi, et je commence à perdre la mémoire. Venez, venez; il a besoin de vous parler. — De me parler! il vous l'a dit en ces termes? — Oui, oui, il me semble qu'il me l'a dit. Allons; c'est à deux pas.

Mon guide me fit traverser des décombres au milieu desquelles on n'aurait jamais pensé qu'un être humain eût placé son séjour. Nous

cheminâmes long-temps et difficilement à travers les ruines; des pans de muraille, des fragmens de cloître, des arcades interrompues. Ici, une moitié d'ogive était suspendue sur notre tête; là, nos pieds heurtaient des colonnes renversées, des débris de chapiteaux gothiques, ou la vieille statue mutilée de quelque saint couché dans l'herbe verdoyante. Des fleurs qu'on ne voit qu'en été ou au printemps se montraient pour la seconde fois sous l'influence d'un automne tiède et prolongé. Les violiers, la plante des ruines, s'efforçaient de cacher sous leurs feuilles d'émeraude et leurs fleurs d'or la poussière de ces grandeurs religieuses; les digitales élevaient parmi ces débris leurs longues tiges éclatantes de pourpre au feu du soleil. Les richesses impérissables de la nature remplaçaient les richesses autrefois accumulées par les hommes.

Une tourelle de pierre était restée debout et à peu près intacte. Un escalier en mauvais état nous conduisit au sommet, et Wilhelm m'introduisit dans la chambre du père Eusèbe. Le premier coup d'œil que j'y jetai me rappela *le Philosophe en contemplation*, de Rembrandt. Le plancher et les meubles étaient jonchés de livres de tous les formats, mêlés à des mappemondes et à des instrumens de physique. Le père Eusèbe, que je reconnus tout d'abord, était assis près de la fenêtre, dans un vaste et vieux fauteuil d'ébène recouvert en maroquin noir. Il paraissait plongé dans une profonde méditation; peut-être sommeillait-il, doucement réchauffé par les rayons du soleil. Au bruit que je fis en entrant, sa tête affaissée sur sa poitrine se souleva; il vint à moi, et me tendit la main cordialement :

— Monsieur, me dit-il, soyez le bien venu. J'ai à vous remercier d'un grand service, à vous faire mes excuses de la frayeur que je vous ai causée, et d'un outrage que vous pardonnerez, j'espère, quand vous saurez par quels évènemens affreux j'avais été réduit à l'état le plus déplorable.

Il prononça ces derniers mots d'une voix tremblante et en baissant la tête avec un sentiment de honte et de douleur. Je me hâtai de l'interrompre : j'étais charmé d'avoir été en cette occasion l'instrument de la Providence; il ne fallait aucune excuse pour des actes involontaires ou exécutés sans la complicité de la conscience; enfin, je le remerciai de la confiance qu'il semblait disposé à m'accorder.

Il reprit : — Oui, je vous raconterai ma vie. Vous saurez ce que depuis tant d'années je renferme dans mon sein, ce dont j'aurais voulu me dérober la connaissance à moi-même. Pardonnez, continua-t-il avec émotion, et comme s'adressant à une personne visible pour

lui seul, pardonnez, ô vous qui n'êtes plus! ce secret appartient désormais à moi seul, j'en puis disposer. — Jeune homme, vos yeux n'ont jamais lu, vos oreilles n'ont jamais entendu un récit plus extraordinaire que celui que je vous ferai. Vous douteriez de ce que je vais vous dire, si ma véracité ne se trouvait confirmée par des preuves, hélas! trop nombreuses et trop irrécusables! Mais, avant tout, jurez-moi que, jusqu'à l'heure de ma mort (qui n'est peut-être pas loin), vous ne révélerez à ame qui vive une syllabe de ce que je vais vous confier!

Je le lui jurai sur l'honneur.

— Cela ne suffit pas, dit-il en secouant la tête. Il tira de sa poche un livre d'évangiles, l'ouvrit sur ses genoux et y posa ma main; ensuite il me dicta mot à mot le serment qu'il lui plut; je le répétai.

Il remit le livre dans sa poche, se leva et vint se placer debout devant moi. Je me levai aussi par une sorte de respect machinal; nous nous trouvâmes face à face.

— Regardez-moi bien, dit-il, ne me reconnaissez-vous pas? Ne vous semble-t-il pas que vous m'ayez jamais vu?

— Non, jamais.

— Mon nom, peut-être, aura laissé plus de traces dans votre mémoire: Eusèbe..., cherchez dans vos souvenirs d'enfance; le nom d'Eusèbe n'était-il jamais prononcé dans votre famille?

— Jamais, autant du moins qu'il peut m'en souvenir.

— Et le chevalier de Varennes? je suis sûr que votre père vous aura souvent parlé du chevalier de Varennes?

— Pas davantage.

— Est-il possible!... ils ne peuvent m'avoir cru mort, et quand même j'aurais été mort! — Le vieillard parut accablé, il se voila la figure de ses deux mains, et, quand il les retira, je vis des larmes sur ses joues vénérables.

— Pourquoi vous dissimuler mes pleurs? ah! je n'ai que trop sujet d'en verser! je n'en verserai jamais assez pour laver mon crime... oui, mon crime! jeune homme, ne frémissez pas, ne soyez pas impatient, calmez votre curiosité; elle ne tardera pas à être satisfaite. Vous ne me reconnaissez pas? eh bien! moi, je vous ai reconnu au premier coup d'œil, malgré l'intervalle de tant d'années. J'étais en prières dans les ruines de notre couvent, je vous ai vu vous promener dans le cimetière, examiner l'église; j'ai compris que vous désiriez y entrer, et j'ai ouvert la petite porte. Je vous ai tenu prisonnier, je savais que vous vous étiez caché dans le confessionnal. J'avais de

bonnes raisons pour en agir ainsi : j'avais à vous révéler mon histoire, car je vais mourir, j'en suis sûr, je le sens, et ce secret, que j'avais juré d'emporter dans la tombe, n'y descendra pas avec moi. Non! non, je ne le veux pas; je violerai mon serment!

Le père Eusèbe s'était animé peu à peu jusqu'à la violence; épuisé par cet effort, il retomba dans son fauteuil. J'étais inquiet et effrayé, car tous ses membres tremblaient convulsivement, et son visage, tout à l'heure si pâle, était coloré d'une sombre rougeur.

Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles il parut se remettre et recueillir ses pensées, il reprit d'une voix plus calme et presque solennelle :

— Écoutez-moi, dit-il, sans m'interrompre par une parole, ni par un geste. Je ne sais ce qui se passe dans ma tête; les souvenirs m'assaillent en foule; il y a dans mon cerveau une tempête de pensées... je ne sais si je pourrai débrouiller ce chaos. Il le faut cependant, il faut que vous soyez instruit. Il y va de si grands intérêts!... attendez.

Il se dirigea d'un pas mal assuré vers un secrétaire placé en face de nous. Soudain il se retourne, s'accrochant d'une main à la clé, l'autre bras étendu vers moi, la face décomposée, les jambes chancelantes, la voix étouffée : Je suis... je suis... je...

Et il tomba de sa hauteur sur le plancher.

Je m'élançai d'un bond auprès de lui..... trop tard! L'apoplexie l'avait foudroyé!

Wilhelm accourut à mes cris. Nous transportâmes sur le lit le cadavre du père Eusèbe. En le déshabillant pour lui porter d'inutiles secours, un papier tomba de son sein; je le ramassai. Cet écrit, dont je suis parvenu à déchiffrer les caractères cabalistiques, m'a livré le secret de l'infortuné père Eusèbe. Ah! oui, plus infortuné que coupable! Mais le respect inviolable qu'on doit aux affaires d'état, surtout quand on a l'honneur d'être diplomate, me défend de dévoiler au public cet étrange mystère.

F. Génin.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Ethnographie, Voyages. — *Lettres et Notes*, par G. Catlin. — *Les Canadas en* 1841, par sir R. Bonnycastle. — *La Nouvelle-Zélande*, par sir H. W. Petre, MM. Bright et J. C. Bidwill. — *Le Koonawur*, par le capitaine A. Gérard. — Histoire, Biographie. — *Vie de Warren Hastings*, par le révérend Gleig. — *Documens historiques*, par T. C. Croker. — *Lettres et Journaux* de Rob. Baillie. — Littérature. — *Poésies* de Rudyerd et de Pembroke. — *Ballades espagnoles*, traduites par Lockart. — *Les Étudians allemands*, par Howitt. — Romans. — *Charles Chesterfield*. — *La Tour de Porcelaine*. — *Deux cent cinquante mille livres de rente*, etc. — Charles Dickens en Amérique. — Beaux arts, Théatres, etc.

M. Catlin est un jeune peintre américain né dans la vallée de Wyoming, qu'a illustrée Thomas Campbell en y plaçant l'histoire touchante de sa *Gertrude*. Après une jeunesse passée dans les bois et aux bords des lacs, M. Catlin, obéissant aux conseils prudens de sa famille, suivit pendant quelques années la carrière du barreau; mais un jour vint où les travaux de cabinet lassèrent son imagination active. Il vendit ses livres de droit, reprit son fusil de chasse et ses filets, et, se faisant de leurs produits un revenu modeste, mais assuré, il essaya, sans leçons, d'apprendre à peindre. Cela seul dénote un esprit audacieux et original. Une députation d'Indiens envoyés à Philadelphie attira les regards du jeune enthousiaste, et fixa pour jamais sa destinée. Quittant sa

femme, ses parens, ses amis, il partit avec les sauvages, décidé à les étudier chez eux, quoi qu'il pût arriver de cette hasardeuse détermination. De 1832 à 1840, il a vécu de la vie indienne, tantôt dans les villages habités par les Peaux Rouges, tantôt aux stations établies par les marchands de fourrures. Son talent de peintre, objet d'abord de superstitieuses terreurs, lui procura bientôt chez les sauvages cette réputation indéfinie qu'ils accordent à l'homme doué de facultés mystérieuses. Il lui dut par la suite le patronage aristocratique des chefs de tribus, sans lequel il n'eût peut-être pas échappé aux dangers de sa bizarre expédition. Depuis environ un an, M. Catlin est à Londres, où il a établi une sorte de *Musée Sauvage* composé des portraits et des tableaux rapportés par lui des rives du Missouri. Aujourd'hui, recueillant ses observations, il nous donne une des plus curieuses études de mœurs qu'on ait jamais faites sur les peuplades encore mal connues de l'Amérique du nord. Son style est ce qu'on peut attendre d'un homme qui jamais ne fit métier d'écrire. Les mots ne semblent pas toujours avoir pour M. Catlin la valeur qu'on leur accorde généralement, et des locutions américaines trop souvent répétées choquent les oreilles habituées à l'élégante correction que, seul parmi ses compatriotes, Washington Irving a constamment respectée. Puisque ce nom vient sous notre plume, nous devons ajouter que beaucoup de détails donnés par M. Catlin se retrouvent dans les *Aventures du capitaine Bonneville* et dans les autres ouvrages où l'auteur de *Bracebridge-Hall* a essayé de lutter contre Cooper. Néanmoins il reste au peintre américain le grand mérite d'avoir observé plus personnellement et de plus près que ne l'avaient fait ses illustres prédécesseurs.

Le rôle de sorcier, qu'accordait à M. Catlin la crédulité des sauvages, saisis de stupeur à l'aspect des toiles où il faisait revivre leurs paysages et leurs principaux chefs, a valu au jeune peintre d'assister à des scènes curieuses. D'abord il ne peignit qu'à huis clos, et cette apparence de mystère ne contribua pas médiocrement à exciter l'étonnement des Indiens. Enfin la première exhibition eut lieu. La cabane dont M. Catlin avait fait son atelier fut envahie par une foule avide que des sentinelles armées de lances ne contenaient qu'à grand'peine. Ce wig-wam, non-seulement rempli mais entouré de femmes et de jeunes filles curieuses, ressemblait à une ruche d'abeilles. La gravité des hommes ne leur permettait pas d'afficher un empressement égal à celui de leurs compagnes, et pendant près d'une heure ils résistèrent à une tentation dont leur physionomie, toute impassible qu'elle est d'ordinaire, trahissait cependant la puissance. Mais, dès que leurs chefs et leurs médecins (*medecine-men,* sorciers) eurent donné l'exemple, ils s'assemblèrent à leur tour aux environs de la hutte, et demandèrent à grands cris leur part du spectacle désiré. L'effet fut immédiat et prodigieux. Les bouches béantes laissèrent échapper des cris de toutes sortes; puis quelques-uns des assistans se mirent à danser tandis que d'autres entonnaient les chansons de la tribu; un grand nombre, leurs mains sur la bouche, se tenaient dans un sombre silence;

d'autres, indignés, enfonçaient leur javelots dans le sol; quelques-uns enfin, lançant au soleil leurs flèches rougies, se retiraient dans leurs wig-wams.

M. Catlin, appelé de tous côtés, fut ensuite déclaré le plus grand *medicine-man* de l'univers. « Il faisait des êtres vivans, au dire de ses naïfs admirateurs, qui croyaient voir, ajoutaient-ils, leurs chefs en deux endroits à la fois. » Les plus modérés se contentaient de reconnaître aux personnages peints *un peu de vie*. « Leurs yeux remuaient, on les voyait sourire, et puisqu'ils souriaient, certainement ils pouvaient parler; donc, à beaucoup d'égards, ils vivaient. »

Les Squaws prenaient les choses plus au sérieux et semblaient redouter les effets de cette sorcellerie. Selon elles, une opération pareille ne pouvait s'accomplir sans enlever à l'original du portrait une fraction quelconque de son existence, que l'on transportait sur la toile. Cette idée ingénieuse prit bientôt crédit, et se propagea dans tout le village, dont les habitans se mirent à pleurer et à crier contre M. Catlin une espèce de malédiction rimée où il était traité comme un être dangereux qu'il fallait exiler au plus vite, puisqu'il prenait la vie des hommes rouges afin de l'emporter plus tard avec lui chez les Visages Pâles. Il devait bien certainement arriver malheur à ceux dont il avait tracé l'effigie.

Ce qui alarmait le plus les sauvages était ce phénomène d'optique en vertu duquel le regard de la figure représentée semble suivre dans toutes les directions celui des personnes qui la contemplent. Vainement voulait-on l'expliquer aux jeunes guerriers qu'il inquiétait : — « Ce que nous voyons, répondaient-ils, nous sera toujours plus démontré que ce que vous dites, et nous croirons nos deux yeux plutôt qu'une centaine de langues menteuses. » Ce parti une fois pris, ils se cachaient la tête dans un pan de leurs robes, et sortaient de la cabane pour n'y plus rentrer.

Nous trouvons plus loin un exemple curieux de l'abandon où tombe le vieillard sauvage lorsque son existence inutile entrave la liberté d'action de sa nomade famille. M. Catlin assista, les larmes aux yeux, à une de ces tristes scènes.

Un vieux chef dont cent années avaient blanchi la chevelure était assis sous une peau de buffle maintenue par quatre pieux auprès d'un feu mourant que ses amis lui avaient laissé. Quelques morceaux de bois, deux ou trois os à demi rongés et une jarre d'eau, placés à portée de ses débiles mains, devaient soutenir quelques heures encore sa misérable existence. Il était trop faible pour suivre ses enfans dans les nouvelles régions où les appelaient des chasses moins épuisées. Lui-même leur avait conseillé de s'éloigner sans tenir compte d'une vie près de s'éteindre : « Mes yeux sont obscurcis, toute force m'abandonne, je suis pour vous un fardeau; et, ne pouvant vous suivre, je veux mourir. Courage donc, et ne pensez plus à moi qui ne suis plus bon à rien. » Telles avaient été ses paroles, et il était obéi. M. Catlin s'assit à ses côtés, et, quoique le vieillard ne distinguât pas ses traits, il sourit doucement au Visage Pâle,

dont la voix lui exprimait une vive sympathie pour son inévitable malheur. Un serrement de mains acheva leurs adieux, et notre peintre remonta triste sur le bateau à vapeur qui l'allait emporter à l'ouest.

Peu de mois après, revenant en canot près du village Puncah, il descendit à terre avec ses matelots, et retrouva la tente grossière telle qu'on l'avait laissée sur la tête du vieillard. On voyait que ce malheureux n'avait pas essayé d'entretenir le feu allumé près de lui, et ses os broyés par la dent des loups étaient dispersés sur l'herbe voisine.

Parmi les détails nombreux donnés par M. Catlin sur la chasse au buffle, qui forme, comme on sait, la principale ressource et la plus habituelle occupation des Indiens, nous avons remarqué celui-ci. Souvent il arrive que le troupeau des buffles, poursuivi à toute course par des cavaliers intrépides et bien montés, laisse en arrière les plus jeunes et les plus faibles de ces animaux. Leur instinct les pousse à chercher aussitôt un abri que la rase étendue des prairies leur rend fort difficile à trouver. Pour peu qu'un bouquet de sauges sauvages élevé de quelques pouces au-dessus de l'herbe ordinaire paraisse à quelque distance, ils y courent et croient s'enfouir dans un impénétrable fourré, dès qu'agenouillés, et la tête cachée dans le gazon, ils ont cessé de voir autour d'eux. Que le chasseur s'approche alors de ces pauvres pe ites bêtes effarouchées et tremblantes, elles ne s'enfuiront pas et ne bougeront qu'au moment même où sa main les touchera. Alors, après une courte lutte, il en devient aisément le maître; il a d'ailleurs un moyen sûr pour les apprivoiser immédiatement et se les attacher à jamais : c'est assez pour cela qu'il tienne pendant quelques instans ses mains sur leurs yeux et souffle à deux ou trois reprises son haleine dans leurs narines. Dès-lors le petit prisonnier suit de bon gré son nouveau maître, et s'attache aux pas de son cheval qu'il semble adopter pour mère. Cette méthode, si extraordinaire qu'elle parût d'abord à notre voyageur, n'en est pas moins d'un usage vulgaire parmi les Mandans, les Sioux, et les chasseurs de la Compagnie qui monopolise le commerce des fourrures.

Après avoir suivi sur les traces de M. Catlin les tribus Peaux Rouges au sein de leurs prairies natives, nous les retrouvons dans le Canada britannique, où les chasse d'année en année le pionnier américain. Le colonel Bonnycastle, qui a long-temps résidé dans ce pays en qualité de chef du génie militaire, nous raconte qu'elles y sont accueillies avec toute faveur, et qu'on vient en aide, par des distributions de présens, aux nécessités de leur installation; mais leur brusque transition de la vie errante et sauvage aux bienfaits perfides de l'existence civilisée, est presque toujours désastreuse à ces malheureux êtres dépourvus de toute prévoyance. *L'eau forte* (l'eau-de-vie) a pour eux d'irrésistibles attraits, et, bien que l'expérience ait pu leur apprendre à redouter leurs penchans à l'ivrognerie, ils ne laissent pas de se dépouiller, pour s'y livrer encore, de tout ce qu'ils possèdent au monde.

On discipline cependant quelquefois ces Indiens, et la tribu des Mohawks,

dont Cooper a constaté la férocité renommée, servait sous les ordres du colonel dans la guerre des frontières, en 1837. Sir R. Bonnycastle se loue grandement des services qu'ils lui rendirent contre Van Ransellaer, Wills, Bill Johnson et la célèbre Dame du Lac, qu'ils forcèrent à abandonner l'île de Hickory. La campagne finie, quelques fusils de chasse, quelques aunes de rubans, des mouchoirs de soie pour les Squaws de la tribu qui étaient restées près de Kingston, une caisse ou deux de tabac, quelques livres de poudre et de plomb, payèrent amplement les services de ces fidèles alliés. Avant de quitter le colonel, ils le proclamèrent un de leurs chefs sous l'euphonique surnom de *Anadaheso* (celui qui somme la ville).

La puissance du caractère sauvage est telle, selon l'ingénieur anglais, que jamais il ne s'efface tout-à-fait, même chez l'homme que la civilisation a pris au berceau. Il cite l'exemple d'un missionnaire indien, soigneusement élevé dès l'enfance, parlant anglais dans la perfection, modeste, intelligent, remarquable par la convenance de ses manières, et qui élevait à merveille sa jeune famille. Un jour, le colonel et lui se trouvèrent au milieu d'une fête indienne dont les danses guerrières agirent bientôt avec force sur l'imagination du jeune ministre. Un singulier plaisir étincelait dans son regard à l'aspect de ces joies frénétiques, et quand son compagnon voulut le ramener à une saine appréciation de la supériorité intellectuelle que lui donnait une éducation européenne : « Ce que vous dites, ami, est strictement vrai, répondit l'autre avec calme, mais je n'avais jamais vu mes frères rouges dans la majesté de leurs costumes de guerre. Ah! c'est qu'ils sont braves! Mon père était brave et sauvage comme eux, et bien souvent j'ai dû fuir sa colère dans les profondeurs de leurs forêts. Écoutez ces guerriers parlant de leurs combats. Je vais vous traduire les discours de ces braves. » Et, sans pouvoir contenir en lui l'élan des sentimens qui l'agitaient, il se fit l'interprète animé des vanteries d'un Marche-dans-l'Eau (*Walk-in-the-water*) ou d'un Brise-Tortue (*Snapping-Turtle*).

L'ouvrage de sir Richard Bonnycastle est surtout précieux par les documens topographiques qu'il renferme sur les Canadas, les lignes de communication qu'on y peut développer, et les positions importantes qu'offre ce pays pour le commerce ou la guerre. Comme simple voyage, il manque d'intérêt et de vie.

D'ici à un demi-siècle, au dire des gens les plus experts en géographie politique, la Nouvelle-Zélande doit acquérir un très haut degré d'importance maritime. Elle sera, pour les îles innombrables de l'Océan Pacifique, ce qu'était Rhodes autrefois pour celles de la mer Égée : — le centre de la vie commerciale, la source des arts, de l'industrie et de la civilisation. Il est à remarquer que cette colonie n'a pas été favorisée à son début par le gouvernement à la puissance duquel elle doit bientôt ajouter de nouvelles ressources. Il fallut à la compagnie particulière qui fonda les premiers établissemens, non-seulement se passer du concours officiel, mais encore lutter contre la

mauvaise volonté des gouvernans. Même après que l'autorité britannique eut été formellement proclamée dans l'île, les premiers mandataires de la couronne se montrèrent en quelque sorte hostiles à la civilisation, et comme effrayés de ses progrès. L'un des lieutenans-gouverneurs alla jusqu'à chercher dans les actes des associés de Port-Nicholson, qu'il traitait de démagogues, les germes d'une accusation de haute trahison. Les colons s'étaient rendus coupables, selon lui, d'une grave usurpation sur le pouvoir royal en établissant une constitution et en nommant des magistrats provisoires, au nom desquels certaines taxes avaient été levées. Toutes ces absurdités ont eu leur terme; mais la méfiance et l'animosité mal déguisées des gouverneurs se sont encore manifestées dans le choix de leurs résidences. Ils ont établi le siége de leur autorité sur la cime des rochers qui bordent la baie des Iles, laissant Port-Nicholson, la vallée de Waikato et la fertile plaine de la Tamise à la disposition des colons moins préoccupés qu'eux-mêmes de craintes et d'aversions politiques. Aussi, le véritable quartier-général de la civilisation européenne, dans la Nouvelle-Zélande, est-il partout ailleurs qu'à Auckland, capitale proclamée. C'est ce qu'a fait ressortir, dans un compte-rendu plein de sens et de raison, l'honorable M. W. Petre.

Un autre voyageur, le chirurgien Bright, attaque le gouverneur anglais de la Nouvelle-Zélande comme n'apportant point assez d'activité, voire une probité assez complètement intacte, dans la vérification des titres de propriété territoriale. D'avides spéculateurs ont profité de l'ignorance des indigènes pour les dépouiller à vil prix de terres immenses; et l'examen de ces frauduleux marchés était un des plus impérieux devoirs du gouvernement anglais. Une commission d'enquête avait été nommée, mais, à ce qu'il paraît, le gouverneur a procédé sans elle, à la hâte, et sans résister assez aux influences de toute sorte qui naturellement l'assiégeaient. Selon M. Bright, le plan le plus efficace pour ramener les marchés de terre à de justes conditions, serait de réserver sur chaque domaine aliéné une portion fixe aux anciens possesseurs, le surplus de la vente demeurant seul validé.

Sous le titre de : *Promenades dans la Nouvelle-Zélande*, M. J.-C. Bidwill a publié une description très complète de l'intérieur de l'île, où peu de voyageurs avaient encore pénétré. Un seul missionnaire avant lui avait vu le lac de Towpo, et le volcan de Tongadido est décrit pour la première fois dans ses *Promenades*. Il nous a fait aussi connaître, mieux que la plupart de ses prédécesseurs, les mœurs des Nouveaux-Zélandais. On peut induire de ses observations que, pour les détruire totalement, il suffirait d'abandonner ces peuplades guerrières aux haines acharnées qui les poussent sans cesse les unes contre les autres.

Au nombre des plus assidus explorateurs que l'Angleterre ait envoyés vers les frontières septentrionales de ses possessions dans l'Inde, il faut compter les trois frères Gérard. Après la mort de l'un d'eux (le capitaine Alexandre), M. George Lloyd a réuni les divers documens qu'il avait publiés soit dans

nos revues géographiques, soit dans les *transactions* de nos sociétés savantes. Quelques fragmens inédits sont joints, dans ce volume, à ceux dont nous avions déjà connaissance, et, entre autres, une description fort intéressante du district de Koonawur, qui s'étend, sur un espace d'environ 80 milles, le long des bords du Sutledje, une des *cinq rivières* qui, réunies, donnent leurs noms au Panj-Ab. C'est une espèce de Vallée-Heureuse enfermée dans les replis du gigantesque Himalaya, et bornée de tous côtés par des montagnes dont les moins élevées le cèdent à peine au Mont-Blanc; quelques-unes atteignent la hauteur qu'aurait le pic de Ténériffe superposé à ce géant des Alpes. On pénètre dans le Koonawur par quinze passes dont la plus praticable et la plus fréquentée est à 15,171 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Malgré cette prodigieuse élévation, le pays n'est pas aussi froid qu'on pourrait le penser, ce qui tient à une sécheresse de l'atmosphère relativement plus grande sur les cimes de l'Himalaya, qu'elle ne l'est, par exemple, sur celles des Cordillières.

Les plus grands dangers que le voyageur ait à courir sur ces crêtes altières proviennent de la force du vent, qui transit les membres exposés à son action glaciale. On est souvent à plusieurs milles de tout combustible. En même temps se font sentir les effets de l'atmosphère raréfiée, effets que la crédulité des habitans attribue volontiers aux exhalaisons de certaines plantes vénéneuses.

Ces habitans, au dire de notre auteur, sont francs, actifs, généreux, hospitaliers, et d'une grande loyauté dans toutes leurs relations. Ils sont à la fois pasteurs et marchands, passent leur été au sein de paysages ravissans, l'automne dans les foires de Garoo, de Leh et de Murdwar; l'hiver enfermés dans leurs villages et occupés à tisser les grosses étoffes de laine dont ils font leurs manteaux, leurs coiffures et jusqu'à leurs souliers. La provision d'hiver des troupeaux consiste principalement en feuilles d'arbres, que l'on empile, pour les conserver, sur le toit des habitations.

L'histoire ne nous a fourni, cette fois, qu'un ouvrage de quelque importance. Encore appartient-il plutôt à la biographie, car ce sont des *Mémoires* sur la vie de Warren-Hastings, rédigés d'après des papiers de famille par le révérend G.-R. Gleig. Le mérite littéraire de cette composition est à peu près nul, mais rien n'a pu la dépouiller du charme qu'ont toujours des destinées aussi singulières que celles du successeur de Clive.

Comme ce dernier, Warren Hastings, dernier rejeton d'une famille noble, mais ruinée, partit de l'abandon et presque de la misère, pour fournir une des plus brillantes carrières que l'histoire moderne ait eu à retracer. Puis cette carrière s'arrêta tout à coup à son apogée, lorsqu'on pouvait la croire victorieuse de tous les obstacles susceptibles de l'entraver. Un procès solennel, jetant une vive lumière sur les actes d'une administration tyrannique, flétrit un nom qui semblait promis à une haute célébrité, et Hastings, sous le poids d'un acquittement tout politique, mais privé de ses honneurs et à

peu près ruiné, ne dut l'aisance relative où s'écoulèrent ses dernières années qu'aux libéralités de la compagnie des Indes, assiduement réclamées, refusées quelquefois, achetées toujours.

Malgré les justifications souvent imprudentes qu'on a essayé d'accréditer en faveur de Hastings, la plupart des méfaits qui lui furent jadis reprochés demeurent établis aujourd'hui. Rien ne saurait légitimer des actes comme la spoliation du Mogol, et la vente de ses possessions au nabab d'Oude, l'ami de Hastings; ni la guerre faite aux Rohillas sur la demande de ce même prince, appuyée de quarante lacs de roupies offertes à la Compagnie; ni surtout le refus de Hastings lorsque le commandant des troupes anglaises lui demanda de faire cesser par son influence les cruautés épouvantables commises par les soldats du visir. La déposition du rajah de Benarez est encore un de ces criminels abus d'autorité qui ont, en trop grand nombre, souillé nos progrès sur le continent indien. Cheit-Sing avait déjà par deux fois, vassal fidèle et dévoué, subi les énormes contributions dont on le frappait au nom de la Compagnie, lorsqu'une troisième demande de subsides, suivie d'un refus bien légitime, attira sur sa tête le courroux du gouverneur. Après avoir accepté en son propre et privé nom un dernier présent de 20,000 livres sterling (qu'il prétendit plus tard, mais sans le prouver, avoir appliquées au service public), Hastings se rendit à Benarez avec le projet formel de déposer le souverain. Une révolte eut lieu, qui mit ses jours en danger. Elle lui servit à colorer l'exécution de ses plans odieux : il déclara la guerre au rajah, le déposa violemment et, sous prétexte que ses trésors y étaient renfermés, livra son sérail au pillage et à la brutalité des soldats anglais. L'année suivante (1781-1782) fut marquée par un autre vol non moins audacieux dont furent victimes les deux Begums, mère et grand'mère du jeune Nabab d'Oude, fils de celui dont nous venons de parler. Le prétexte fut qu'elles avaient incité le rajah de Benarez à s'insurger contre la domination anglaise, et qu'elles l'avaient aidé de leurs richesses. Le moyen qu'on employa pour les forcer à s'en dessaisir rappelle les temps les plus barbares. Par les ordres exprès de Hastings, qui soulevèrent des réclamations unanimes, deux officiers, favoris des princesses, furent saisis, chargés de fers, privés d'alimens, puis successivement battus et soumis à des tortures secrètes, jusqu'à ce qu'enfin leurs maîtresses, touchées de compassion, eussent fait l'abandon des trésors qui tentaient la cupidité du gouverneur. Une autre histoire de sang complétera ce tableau. Lorsque la majorité du conseil des Indes, présidé par le général Clavering, eut ouvert une enquête sur les faits de corruption pécuniaire reprochés à Warren Hastings, Nuncomar, Indien de haut lignage et doué de rares talens, souvent employé par le gouverneur dans diverses transactions obscures, offrit des preuves matérielles à l'appui des accusations portées contre lui. Le conseil accepta ces dénonciations, qui reposaient sur des actes depuis lors avérés. Il chargea Nuncomar de recueillir de nouvelles preuves; mais, avant que cet homme eût eu le temps d'accomplir cette mission, il fut arrêté par ordre du

gouverneur, jugé comme faussaire, déclaré coupable et pendu. Il est à remarquer que cette exécution violait ouvertement les lois indiennes, qui seules pouvaient être appliquées à un naturel; les faux dont Nuncomar avait été accusé remontant à une époque où le code pénal anglais n'avait pas encore été mis en vigueur à Calcutta. Sir Elijah Impey, l'ami particulier et l'instrument dévoué de Hastings, partage avec lui la responsabilité de ce jugement inique, et la chambre des communes le lui aurait fait durement expier sans la protection puissante de William Pitt.

Tous ces crimes sont incontestables; mais nous ne sommes pas de ceux qui refuseraient au gouverneur de l'Inde, luttant contre des difficultés sans nombre, des moyens de défense pris en dehors des lois d'une rigide morale. Les crises guerrières ont des nécessités qu'il faut reconnaître, et jusqu'à un certain point élargissent le cercle du devoir humain; mais le vol et le meurtre ne devraient jamais recevoir une sanction comme celle qui résulta de l'acquittement de Hastings. Cet acquittement eut des causes toutes politiques, et l'on comprend l'indulgence d'un tribunal comme la chambre des lords dans les circonstances où l'Angleterre était placée lorsque le Verrès de l'Inde fut absous. Ce n'était pas au moment où l'Angleterre venait de perdre ses colonies américaines qu'elle pouvait méconnaître les services de l'habile administrateur qui avait maintenu son influence en Orient. Ajoutons enfin qu'un procès criminel qui dure neuf ans tourne presque toujours en faveur de l'accusé.

La pauvreté où retomba Warren Hastings, peu après l'issue de cette mémorable épreuve judiciaire, est une des circonstances que ses défenseurs font le plus valoir. Le livre que nous avons sous les yeux l'explique de façon à détruire en partie l'argument qu'on en veut tirer : il résulte en effet de cette biographie que les dépenses occasionnées par le procès dont nous venons de parler absorbèrent des sommes énormes. La prodigalité ordinaire de Warren Hastings et ses habitudes corruptrices, indépendamment de toute autre preuve, suffiraient pour établir ce fait. Au reste, il demandait l'argent avec aussi peu de scrupule qu'il le gaspillait. Peu après son acquittement, la Compagnie des Indes orientales lui prêta 50,000 livres sterling sans intérêts, et constitua sur sa tête une annuité de 4,000 livres sterling, qui devaient s'éteindre au bout de vingt-huit ans et demi. 40,000 livres sterling lui furent avancées sur cette pension. Huit ans après, il n'en avait pas moins été obligé d'hypothéquer son domaine de Daylesford, et la Compagnie dut lui avancer encore une année de son revenu pour l'aider à libérer cette terre, qu'elle avait reçue en garantie des sommes prêtées. Quand le terme de l'annuité fut arrivé, il sollicita une nouvelle annuité de 5,000 livres qu'il voulait assurer viagèrement sur sa tête et sur celle de sa femme. La Cour des Directeurs consentit bien à continuer la pension telle qu'elle avait existé jusqu'alors, mais elle borna là sa libéralité. Rien ne fut accordé à mistress Hastings, épouse divorcée d'un baron allemand.

La vie politique de Warren Hastings s'arrêta à son célèbre procès. Une seule fois, en 1813, à propos d'une enquête sur les affaires de l'Inde, il parut comme témoin devant la chambre des communes, où son nom souleva de bruyantes rumeurs. Par un mouvement unanime, les membres de cette chambre se levèrent, la tête couverte, quand il sortit.

Il acheva obscurément sa vieillesse dans la retraite, entre la culture des lettres et les stériles regrets d'une ambition déçue. Le titre de baronnet avait toujours été l'objet de ses désirs. Peu de temps avant sa mort, présenté par le Régent aux souverains étrangers, il espéra saisir enfin le *coronet,* objet de ses rêves; mais la faveur royale n'alla point au-delà de quelques paroles obligeantes, et cette déception fut cruelle pour un homme qu'une longue vie n'avait pas éclairé sur la vanité des distinctions nobiliaires. Il mourut en 1818, âgé de quatre-vingt-six ans, d'une fièvre nerveuse qui peu à peu le mit dans l'impossibilité de prendre aucune nourriture. On pourrait voir quelque chose de providentiel dans l'arrêt de la destinée qui condamnait à mourir de faim le spoliateur de tant de provinces. Sa force d'ame ne se démentit pas dans cette dernière épreuve: après avoir dit adieu à ses proches, il couvrit, avec un visible effort, sa figure d'un mouchoir; lorsqu'on osa écarter ce dernier voile, Warren Hastings n'était plus.

Il n'est peut-être pas déplacé pour nous qui nous occupons spécialement de littérature, de garder ici une place à l'appréciation des écrits qu'a laissés l'ancien gouverneur des Indes. Une grande habitude de travail avait développé en lui cette abondance stérile et diffuse, condition essentielle de la clarté du style pour les écrivains sans méthode et sans goût; mais on ne retrouve dans ses compositions ni le bon sens caustique et entraînant qui caractérise celles de Wellington, ni la vigueur, la concision chaleureuse, qu'on remarque dans la correspondance de Clive.

Deux collections de documens historiques ont été ajoutées le mois dernier à nos richesses en ce genre. L'une, *Narratives illustrative of the contests in Ireland in* 1641 *and* 1690, se rapporte à une époque dont on trouverait difficilement la pareille dans les annales des peuples européens. L'Irlande, en 1641, offrait le spectacle singulier d'un peuple divisé en cinq partis politiques armés en même temps, et dont chacun faisait une guerre acharnée aux quatre autres. M. T. C. Croker a réuni dans un volume plusieurs des mémoires inédits qui peuvent jeter quelque jour sur les incidens nombreux des guerres civiles irlandaises. Les plus intéressans sont ceux du colonel O'Kelly, un des officiers les plus distingués de l'armée que Jacques II fit battre à La Boyne. Ils sont écrits sous des noms déguisés, et portent ce titre singulier : *Macariæ Excidium,* ou la destruction de Chypre. *Chypre,* c'est l'Irlande. L'Angleterre est désignée sous le nom de *Cilicie,* la France et les Français sous ceux de *Syrie* et de *Syriens*. Le roi Jacques s'appelle *Amasis;* Louis XIV, *Antiochus;* Charles Ier, *Pythagore;* Cromwell, *Attila,* etc. Ce travestissement donne une couleur toute particulière au récit, dont le principal objet est de

prouver que les succès de Guillaume III furent moins dus à la valeur de ses troupes qu'à la politique tortueuse de Jacques, à la négligence du gouvernement français, mais par dessus tout à la perfidie et à la lâcheté d'un certain *Corydon*, dans lequel il nous faut reconnaître le célèbre Tyrconnell. En ce qui concerne ce dernier, il n'est pas aisé de vérifier les allégations d'O'Kelly. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elles coïncident avec les détails qu'on trouve dans les *Stuart-Papers* sur les intrigues contemporaines, et qu'on ne doit pas s'étonner de voir chez un des principaux agens du roi Jacques une duplicité que ce prince plus que tout autre devait apprécier et récompenser.

Les Lettres et Journaux de Robert Baillie jouissaient déjà d'un grand crédit aux yeux de quiconque s'est occupé de l'histoire d'Écosse. Dispersés, en manuscrit, dans les bibliothèques du Musée Britannique, des antiquaires d'Écosse, et de l'université de Glasgow, il était temps qu'on en donnât une édition complète et soignée. Elle a paru sous les auspices du *Bannatyne-Club*.

Robert Baillie, pieux et honnête théologien, était, en 1637, ministre de la paroisse de Kilwinning, en Écosse. Enrôlé comme chapelain dans l'armée covenantaire, il accompagna les commissaires écossais à Londres. Bientôt après son retour, on le nomma principal de l'université de Glasgow, et, en 1648, renvoyé à Londres comme membre de la députation des ministres d'Écosse, il figura dans la fameuse Assemblée du Clergé à Westminster. La part qu'il prit aux évènemens publics cessa en 1662, époque où il retourna dans son pays natal.

Les deux volumes qu'on nous donne aujourd'hui (le troisième est promis pour l'année prochaine) renferment des détails très minutieux et très caractéristiques sur l'insurrection presbytérienne et les conférences d'York, le procès du comte de Strafford, et surtout les discussions théologiques qui jouèrent un si grand rôle dans la révolution anglaise. Baillie était un adversaire déclaré, courageux, incorruptible, des Cromwelliens, des Indépendans et des Érastiens, contre lesquels les représentans de l'église écossaise lancèrent tant de fois leurs malédictions in-quarto : des *Antapologia*, des *Gangrona* foudroyantes. Néanmoins, à mesure que le parti royal perd de ses avantages, nous voyons le ministre de Kilwinning vaciller dans sa loyauté, qui semble tout-à-fait compromise dans le compte-rendu de la bataille de Naseby. Après un moment d'enthousiasme pour le monarque qui s'était réfugié dans le camp de ses compatriotes, Baillie en vient bientôt à désespérer de « ce pauvre prince » qu'il voit courir aveuglément à sa ruine.

Sir Benjamin Rudyerd, contemporain de Robert Baillie et collaborateur de Ben-Jonson, fut à la fois un membre actif du parlement et un des littérateurs distingués de son époque. A la dissolution du Long Parlement, où, quoique déjà bien vieux, il s'était montré partisan assez décidé des principes soutenus par Coke, Elliot et Pym, il eut à subir un emprisonnement de courte durée. Après quoi, s'éloignant des affaires publiques, il alla finir ses jours au sein de ses domaines.

La publication de ses poésies, réunies à celles du comte de Pembroke, son

ami, est un assez inutile complément des anthologies du XVIIe siècle. Ce qu'il y a de plus curieux dans les notes dont elles sont accompagnées, ce sont les souvenirs d'un voyage à Paris, tel qu'un noble Anglais, grand amateur des arts, pouvait l'entreprendre il y a deux cents ans. Vous y trouveriez notamment des renseignemens assez rares sur les graveurs et les marchands de gravures à cette époque : Natalis, Mélan, Callot, Nanteuil, le paysagiste Lindaire, et Mme Chartres, dite *l'Anglaise,* aux *piliers d'Hercule,* rue Saint-Jacques. L'éditeur, homme d'esprit, a imaginé de placer en regard des lettres de sir Benjamin celles de son arrière-petit-fils, le capitaine Rudyerd, le même que Smollett a mis en scène dans l'épisode de *Peregrine-Pickle* intitulé *Mémoires d'une dame de qualité.* Ces lettres sont très vivement tournées, et tout-à-fait dans le goût de celles qu'écrivait Farquhar, l'auteur comique, justement à la même époque.

Jamais, dans notre pays de keepsakes et d'albums, n'a paru un volume plus magnifique que la traduction des *Anciennes ballades Espagnoles,* par M. Lockart, le gendre de Walter Scott. Murray, l'un de nos éditeurs les plus fashionables, s'est cette fois surpassé lui-même. Les dorures et les coloriages gothiques s'unissent à toutes les ressources de la gravure sur bois pour orner séparément chaque page de ce splendide volume, que le progrès des procédés industriels pouvait seul permettre de vendre à un prix relativement modéré. Il ne coûte guère que soixante francs. Aubry, Warren, Harvey, Simson, en ont dessiné les nombreuses vignettes auxquelles servent de montures les arabesques éclatantes inventées par Owen-Jones. On ne peut guère reprocher à ces petits dessins, scrupuleusement historiques, que d'être exécutés à l'encre ordinaire. Contrastant avec les teintes délicates de l'ornementation coloriée, ce mode d'exécution leur donne, par comparaison, un aspect pauvre et nu.

Quant à la traduction en elle-même, elle est aussi fidèle que l'a permis le génie si différent des deux idiomes espagnol et anglais; mais on ne peut se dissimuler que la naïveté du texte original a souvent disparu sous l'interprétation académique d'un de nos plus sévères *reviewers.*

Les mœurs excentriques des étudians allemands ont servi de texte à un gros volume, plutôt compilé qu'écrit, par William Howitt, et tiré selon lui des manuscrits inédits du docteur Cornelius. Il a pour but, à ce que nous dit la préface, d'atténuer chez la jeunesse allemande le goût de la bière et des combats à l'épée; et l'auteur se propose en outre de suggérer à la jeunesse anglaise des plaisirs moins grossiers et moins matériels que ceux auxquels elle se livre aujourd'hui. A notre avis, et sauf quelques imperceptibles nuances, les étudians de tous les pays se valent les uns les autres, et les *Trencher-Caps* du Cam n'ont rien à envier aux *renards* du Neckar. A Heidelberg on chante plus qu'à Oxford; en Angleterre, en revanche, on *canote* davantage. L'Allemand s'étourdit avec de la bière ou du tabac, l'Anglais avec du vin; le *mütze* négligemment porté remplace pour le premier le bonnet de jockey, l'habit de chasse, qu'affectionne particulièrement le second. Quant au jargon, celui des universités allemandes est tout aussi vulgaire et moins spiri-

tuel peut-être que celui des universités anglaises. Au reste, les codes de la bière et du duel, les expéditions nocturnes contre les clabaudeurs de la *Hirschgasse,* les soirées du nouvel an, les chansons et les fredaines des *Burschen*, sont des sujets trop rebattus pour exciter, à l'heure qu'il est, un bien vif intérêt.

Nous en dirons autant d'une controverse sur la valeur originale des poèmes édités par Mac-Pherson. M. Patrick Mac-Gregor, dans une dissertation préliminaire placée en tête d'une traduction littérale de ce qu'il dit être les *vrais restes* d'Ossian, a voulu ranimer cette controverse si fort de mode du temps de Johnson. Mais un très petit nombre de critiques s'y est engagé sur ses traces, et, sans refuser à Mac-Pherson la justice qui lui est due comme écrivain, tous ont reconnu que la question d'authenticité était définitivement vidée contre lui.

Les romans ne nous ont pas manqué depuis ma dernière lettre. Mrs Trollope a exercé sa verve caustique à l'encontre de nos débutans littéraires, en racontant les malheurs d'un jeune homme de génie. Son *Charles Chesterfield* est, comme ses précédens ouvrages, une satire exagérée et superficielle, mais quelquefois amusante, des travers contemporains. On y retrouve, du reste, les manies de torysme, la haine de l'Amérique et l'amour exagéré du monde parisien, qui rendent Mrs Trollope plus amusante fort souvent qu'elle ne se soucie de l'être.

Elle a pour rival et pour compétiteur un écrivain dont l'épigramme est plus fine, les caractères mieux développés, le style de meilleur goût. C'est l'auteur de *Cecil,* dont je vous parlais naguère, et qui vient de publier la suite des *Aventures d'un fat.* Les suites ont en général du malheur, et celle-ci n'échappe point au sort commun. *Cecil Pair* (c'est le nom du roman) n'a pas dans la vie politique les mêmes avantages qu'il avait obtenus en nous contant le début de son amoureuse carrière. Le vide se fait mieux sentir sous son élégante légèreté. Il est triste enfin, comme tous les fats qui vieillissent.

La mode de publier par fragmens dans les *Revues* des ouvrages d'imagination se propage et s'étend de plus en plus. *Charles Chesterfield,* dont je viens de vous parler, a paru ainsi dans un *magazine.* Le *Blackwood's* a vécu depuis tantôt deux ans sur l'histoire très goûtée d'un procès entre les héritiers vrais ou prétendus d'un riche domaine. Ce roman, digne par ses dimensions exorbitantes et l'importance des questions pécuniaires qu'on y agite d'appartenir à vos plus féconds romanciers, est intitulé : *Deux cent cinquante mille livres de rente* (*Ten thousand a year*). On y a remarqué les traces d'un talent vigoureux, étouffé dans une grande prolixité de détails politiques et procéduriers. Toutefois, la figure d'un *attorney,* dont l'ambition sans scrupule, les talens supérieurs et les passions ardentes dominent le récit, nous est restée dans la mémoire comme un des meilleurs types créés par le roman depuis que Walter Scott n'est plus. On attribue cet ouvrage à Warren, l'auteur du *Journal d'un Médecin*, depuis long-temps traduit en français.

La Tour de Porcelaine est un recueil de prétendus contes chinois, où se

sont donné carrière l'imagination bouffonne et le crayon non moins bouffon d'un écrivain et d'un artiste essentiellement habitans de Londres. L'histoire de la belle To-To, femme de l'empereur Min-te, et du premier ministre Hum, est presque aussi amusante que les proclamations historiques du commissaire Lin : ce n'est pas peu dire. L'illustrateur, M. Leech (*leech* veut dire sangsue) a tiré un admirable parti des traits caractéristiques de la physionomie chinoise, et notamment de cette longue queue, si semblable à celle de certain animal domestique, que John Chinaman laisse pousser à l'arrière de sa tête rase. Cette queue est le seul lien qui rattache l'une à l'autre les neuf histoires dont le livre se compose. Dans l'une des vignettes, elle sert à personnifier d'une manière charmante l'union conjugale. Deux époux, gravement assis aux deux extrémités d'une table, se tournent le dos; la queue de la femme, nouée à celle du mari, forme une espèce de corde raide sur laquelle sautille un petit Amour chinois qui a pour balancier une flèche terminée par deux cœurs également enflammés. La fumée d'un bol de thé unit harmonieusement les parties épisodiques du tableau. Une autre caricature pousse l'hyperbole encore plus loin. Elle représente l'étudiant Fum-Fum réduit au désespoir par l'infidélité de sa maîtresse. Pour l'oublier, il a recours à la fumée de l'opium, et, peu à peu devenu fou par l'abus qu'il fait de cette plante enivrante, il se met lui-même dans le godet de sa pipe, et se fume au moyen d'un tuyau élastique. La queue joue ici le rôle d'une allumette; c'est par elle que Fum-Fum s'incendie. Une autre fois, elle sert à faire évader l'amant de la belle Hey-Ho, fille de Hou-Nou. Il s'est introduit chez elle dans une jarre de porcelaine, d'où il ne peut sortir, et, pour le soustraire au courroux de ses parens, la belle Hey-Ho n'a d'autre ressource que de le descendre par la fenêtre à l'aide de sa queue, allongée en corde, et à laquelle il pend de la façon la plus grotesque. Mais la plume est impuissante à rendre toutes ces folies, et je ne me chargerais pas de vous faire goûter les calembours du texte auquel elles servent d'ornement.

Le départ de Charles Dickens, le romancier populaire, a fait plus de bruit que les publications dont je viens de vous entretenir. Il va passer six mois aux États-Unis, et l'on s'attend à ce que ce voyage ne sera point perdu pour les plaisirs de ses lecteurs.

En fait de nouvelles relatives aux beaux arts, je n'ai guère à vous signaler que la publication du rapport fait par le comité qu'un acte du dernier parlement avait institué « pour prendre en considération les progrès des beaux arts en Angleterre à l'occasion de la reconstruction des deux chambres du parlement. » Beaucoup de faits plus ou moins intéressans sont constatés par une enquête où le témoignage des principaux artistes a été soigneusement recueilli. Un pareil document est indispensable à tout homme qui voudra connaître à fond l'état des arts dans notre île (1).

(1) En ce qui concerne spécialement l'architecture, on pourrait lire aussi un pamphlet de M. Henri Austin, publié tout récemment sous ce titre : *Thoughts on the abuses of the present system of competition in architecture*, etc.

Ce qui nous paraît à remarquer, du reste, c'est la manie des clubs importée dans le domaine de l'art. Des sociétés de tout genre s'organisent pour des publications de toutes sortes. Je citerai, entre autres, l'*Etching-Club*, qui vient de consacrer quatre-vingts gravures à l'eau-forte à l'illustration du *Village abandonné* de Goldsmith; l'*Art-Union*, la *Society for the encouragement of British Art*, et bien d'autres encore, qui, par voie de souscription ou de travail coalisé, permettent d'exécuter des œuvres de luxe, interdites chez vous, faute d'argent, à des peintres, à des graveurs, à des sculpteurs au moins aussi intelligens que les nôtres. Il serait à souhaiter que l'esprit d'entreprise, qui, de nos mœurs commerciales, passe dans les vôtres, prît aussi cette direction en ce qui concerne les travaux d'un ordre plus élevé.

Une circonstance flatteuse pour votre amour-propre national, c'est qu'un succès commencé chez vous a été consacré dans un concours public où nos meilleurs statuaires ont vainement lutté contre le baron Marochetti, de renommée toute parisienne. C'est décidément lui qui exécutera la statue équestre décernée à lord Wellington par la ville de Glasgow.

Dans le monde dramatique, peu de nouvelles, au moins importantes. Par suite du décès de Laporte, la direction du Théâtre-Italien a été donnée à M. Lumley, depuis long-temps employé à l'administration de ce théâtre. M. Lumley est immédiatement parti pour le continent, où il va recruter de nouveaux talens. Le privilége de Drury-Lane est définitivement accordé à Macready, qui, le 27 décembre prochain, recommencera sur ce théâtre ses louables tentatives en faveur de l'ancienne littérature dramatique. En ce moment, il joue encore à Hay-Market. Covent-Garden a lancé deux comédies nouvelles en cinq actes. L'une intitulée : *Que dira le monde* (*What will the world say?*), est due à M. Marck-Lemon, l'un de nos plus populaires vaudevillistes. C'est son début sur un grand théâtre. L'autre : *Les Vieilles Filles*, sort de la plume de Sheridan-Knowles. Aucune des deux n'a obtenu un bien grand succès. Écrites presque au hasard, sans cohérence de plan, et sans aucun égard pour les vraisemblances, elles n'ont même été sauvées d'une chûte complète que par la réussite de quelques scènes épisodiques. Les deux vieilles filles de Sheridan-Knowles sont deux jeunes beautés passablement étourdies, qui affectent le plus grand mépris pour le mariage, mais que leur coquetterie amène insensiblement à l'amour. *Que dira le monde?* se compose d'incidens très multipliés. Lord Norwold avait jadis supplanté son frère aîné dans la possession du titre et des domaines de la famille à l'aide d'une fausse accusation de vol. Ce frère, sous le nom de Warner, s'est jeté dans les spéculations commerciales et a réalisé une immense fortune. Cependant, — et cette invraisemblance n'est nullement justifiée, — la fille du frère supplanté est devenue gouvernante chez lord Norwold, dont le fils s'éprend de sa cousine et l'épouse. Lord Norwold, furieux, chasse le jeune couple de chez lui et le laisse dans la misère jusqu'à ce que les liens de parenté qui l'unissent à la femme de son fils soient révélés par un concours de circonstances. Une seconde intrigue mêlée

à celle que nous venons de conter naît des prétentions aristocratiques de miss Mayley, pupille de Warner, laquelle ne veut accorder sa main qu'à un lord, et qui, trompée par les apparences, épouse en définitive un pauvre avocat sans causes. La physionomie comique que Farren a su donner au rôle d'un soi-disant capitaine, espèce de Caleb Williams en uniforme, a fait oublier en partie l'invraisemblance et la vulgarité de ce plan bicéphale.

Au même théâtre, un ballet pantomime, tiré de *Han d'Islande*, a fourni l'occasion à MM. Grieves de déployer un grand luxe de décors et de costumes.

Une nouvelle plus réellement littéraire que celles-ci est la vente d'une tragédie de Marlowe, payée aux enchères la somme énorme de 131 livres sterling. Elle est imprimée; mais on n'en connaît que cet unique exemplaire, appartenant jadis à M. Chalmers. Le sujet est la mort du roi Henri VI et les querelles d'Yorck et Lancastre. Antérieure au Henri VI de Shakspeare, on y retrouve, non-seulement des vers isolés, mais des tirades entières empruntées presque mot pour mot par le vieux William à son obscur prédécesseur, entre autres le discours prononcé par Glocester sur le cadavre du bon roi Henri dans la tour de Londres (1).

Je ne vous parle pas de l'incendie de la Tour : ce sujet, déjà épuisé d'ailleurs, n'est point de ma compétence. Qu'il me soit permis seulement de signaler à vos traducteurs un roman de M. Harrison Ainsworth, dans lequel cette vieille forteresse occupe une place aussi importante que l'église Notre-Dame dans l'œuvre principale de M. Hugo. Grace à son titre (*The Tower of London*), ce roman pourrait avoir un intérêt de circonstance.

(1) *King Henrg VI,* part. 3, scène 6 :

What, will the aspiring blood of Lancaster, etc.

O. N.

BULLETIN.

On se rappelle toutes les questions qui se posaient il y a quelques semaines sur l'attitude et les alliés que devait prendre le ministère pour se présenter devant les chambres. Le cabinet se fortifierait-il par l'accession de MM. Dufaure et Passy? modifierait-il sa politique? se montrerait-il disposé à accueillir quelques réformes modérées dans notre organisation intérieure? Sur tous ces points, les incertitudes ont cessé. Le ministère n'a pas à compter sur le concours de MM. Dufaure et Passy, mais seulement sur leur neutralité, et dès-lors livré à ses propres forces, à ses seules inspirations, il juge inutile et dangereux de se prêter à des changemens dans les choses; sur tous les points il défendra le *statu quo*, sur tous les points il résistera.

Cette attitude du ministère, qui se trouve presque commandée par l'isolement dont il est l'objet de la part de M. Dufaure et de ses amis, n'est pas sans inconvéniens, et court risque de trop rappeler des passions et des luttes dont plusieurs années nous séparent. Il n'y aurait profit pour personne à reprendre le langage de 1834 et de 1835. Comment d'ailleurs ressusciter la politique de résistance qu'à plusieurs reprises les divers représentans du pouvoir ont solennellement abandonnée? En 1836 le ministère de M. Thiers, en 1837 le ministère de MM. Molé et Montalivet, en 1839 le ministère du 12 mai, en 1840 le cabinet du 1er mars, ont exprimé tour à tour, dans des nuances diverses, cette pensée, qu'il y avait une autre politique à trouver, à développer, que celle des cinq premières années qui ont suivi 1830. Nous ne prêtons pas au cabinet l'intention systématique de renouer avec un passé déjà si loin de nous une chaîne si souvent brisée; mais, par le fait même du refus qu'il opposera à des demandes modérées de réformes raisonnables, il se trouvera faire une seconde édition de la politique de résistance.

Il sera difficile en 1842 de convaincre le parlement que l'adjonction des capacités et quelques incompatibilités de plus sont des pensées révolutionnaires dont il faut conjurer le danger. La chambre est presque persuadée que certaines modifications à la loi électorale sont nécessaires, et parmi les ministres

du roi quelques-uns ont laissé voir la même opinion. Dans cet état de choses, nous eussions préféré, dans l'intérêt le plus vrai de la royauté, que ses organes, par une habile initiative, fissent eux-mêmes la part de l'innovation ; de cette manière, l'esprit de réforme serait à la fois satisfait et contenu. Tout repousser a ses périls; c'est exposer le gouvernement du roi à l'apparence d'une défaite dans des questions où il est tout-à-fait désintéressé.

Nous n'ignorons pas que sous le régime constitutionnel les pensées les plus sages de réforme, tant qu'elles n'ont pu convaincre tout le monde de leur nécessité, doivent souscrire à des ajournemens. Les vœux et les résolutions d'une des deux chambres peuvent rencontrer dans la prudence ou les appréhensions de l'autre une résistance qu'il faudra respecter tant qu'elle ne sera pas constitutionnellement vaincue. La pairie peut ne pas adopter sur-le-champ les modifications au système électoral qu'aurait votées au Palais-Bourbon une majorité parlementaire. Pour user de sa prérogative, elle n'a pas besoin de provocation ministérielle. Or est-il utile que le cabinet prenne les devans et donne le signal de l'opposition aux vœux que pourrait former la chambre des députés? Il y a quelques semaines, il semblait qu'une réforme modérée dût avoir pour organe le ministère lui-même, et voilà qu'aujourd'hui on parle de repousser impitoyablement les idées qu'un moment on paraissait vouloir accueillir. L'évolution est brusque.

Tous ces inconvéniens seraient moindres si l'on était au commencement d'une législature; mais, selon toutes les probabilités, la session qui va s'ouvrir sera la dernière de la chambre actuelle. Si le ministère et la pairie combattent et rejettent les résolutions de la chambre des députés, le débat sera porté directement devant les électeurs, et les élections générales, qui déjà par elles-mêmes communiquent au pays une certaine agitation, deviendront plus passionnées. Au contraire, si le pouvoir exécutif se fût habilement associé lui-même à l'action du parlement, s'il eût, de concert avec les hommes les plus éminens des diverses fractions constitutionnelles, arrêté un plan de réforme, il eût ainsi prévenu et modéré l'élan des esprits, et il eût ôté aux partis un moyen facile et populaire d'opposition et de prosélytisme. Aux élections prochaines, les réformes que M. Dufaure indiquait l'été dernier à la tribune deviendront un cri de ralliement et presque un cri de guerre. Des idées modérées seront des armes dangereuses entre les mains des partis extrêmes.

Il n'est plus possible à personne de ne pas reporter sa pensée sur les élections prochaines. Interrogez individuellement les députés, vous les trouvez convaincus que le ministère ne peut se proposer autre chose qu'une dissolution après une session aussi courte que possible. Quand, dans quelques semaines, cette conviction individuelle sera devenue le sentiment général de la chambre, la défiance et la froideur régneront bientôt entre le parlement et le cabinet. Dans une pareille situation, on vit de part et d'autre plus dans l'avenir que dans le présent. Les députés ont toujours devant les yeux le corps électoral, et le ministère devient avare de propositions et de projets ; il ajourne tout à l'époque où il espère qu'une majorité considérable lui prêtera l'appui de ses votes.

Ainsi dans la dernière session on a vécu en attendant que le ministère eût le temps de caractériser sa politique par des actes ; cet hiver, on vivra en attendant le jugement que le corps électoral portera sur tout le monde, sur le cabinet et sur l'opposition.

Aussi garder une exacte neutralité dans des circonstances délicates, voilà quel sera souvent le thème du ministère, et c'est ce qu'il fait déjà dans la question de la présidence. Il est très vrai qu'une fraction assez considérable des conservateurs est résolue à prendre tous les moyens pour écarter du fauteuil M. Sauzet. Rien, à coup sûr, de plus inoffensif que l'honorable député de Lyon; envers chacun, il est poli, doux, complaisant. Cependant, pour conduire la chambre, ces qualités ne suffisent pas. Dans certaines questions de détail, et lorsque les discussions sont calmes, M. Sauzet préside sans encombre, ses observations ne manquent pas de justesse et sa parole d'élégance; mais, pour peu que le débat s'élève et se passionne, M. Sauzet se trouble, s'agite; enfin, dans la sphère politique, il n'est pas à son aise. Dans la dernière session, l'annonce d'une discussion sur les lettres faussement attribuées au roi lui avait causé un effroi indicible; on se rappelle avec quelle promptitude peu digne il s'était hâté, aussitôt après le discours de M. Guizot, de déclarer que la chambre passait à l'ordre du jour. Ce puéril empressement avait si fort choqué les conservateurs, que plusieurs d'entre eux, à l'issue de la séance, déclarèrent à M. le ministre des affaires étrangères qu'ils ne pourraient plus se résoudre à donner leurs voix à M. Sauzet pour la présidence. Dès cette époque, sur les bancs de la droite, on chercha sérieusement un successeur à M. Sauzet, et plusieurs personnes songèrent à M. de Salvandy. On a même prétendu qu'une des considérations qui avaient déterminé le cabinet à faire de l'ancien ministre du 15 avril un ambassadeur avait été le désir de délivrer d'un concurrent sérieux au fauteuil soit M. Sauzet, qui est en possession, soit M. Dufaure, qui pouvait accepter la candidature. Voilà que tout à coup, à défaut de M. de Salvandy, le parti conservateur jette en avant le nom de M. de Lamartine, nom retentissant dont l'écho sonore aura dû faire trembler M. Sauzet. Nous ne sommes pas bien convaincus que M. de Lamartine ait toutes les qualités nécessaires au président d'une grande assemblée; mais nous ne sommes pas surpris qu'une portion de la chambre songe à lui donner ses suffrages. Il peut convenir aux partis d'oublier les dissidences politiques qui les séparent pour réunir leurs voix sur un homme qui, par l'éclat de son talent, honore son pays. C'est ainsi qu'à la constituante toutes les illustrations étaient successivement appelées au fauteuil.

A cela, que dit le ministère? Rien. Il n'a pas d'avis sur cette question. Il ne veut pas affliger M. Sauzet, encore moins combattre M. de Lamartine. Il restera neutre. Cette abdication d'initiative et d'influence aura pour résultat inévitable de mettre le choix du président entre les mains de l'opposition. Une partie des conservateurs votant pour M. de Lamartine, une fraction des amis du ministère gardant leurs voix à M. Sauzet, il est évident que l'opposition fera l'élection en se portant de l'un ou de l'autre côté. On ne peut pas dire

que l'option entre M. de Lamartine et M. Sauzet soit une question politique; cependant la neutralité du ministère dans un vote qui intéresse directement la dignité et les délibérations de la chambre n'annonce pas que le cabinet ait une bien haute confiance dans ses forces. Une pareille indifférence ne vous concilie pas non plus des amis bien ardens. Si M. de Lamartine ne monte pas au fauteuil, il pourra penser qu'il suffisait de l'appui franc et ouvert du cabinet pour l'y porter, et, quelle que soit d'ailleurs l'élévation de son caractère, il pourra, de son côté, mettre des réserves, des restrictions à son concours.

La situation du ministère est bien différente de ce qu'elle était l'été dernier, au moment où la chambre se sépara. Le cabinet semblait chercher partout des alliances et des appuis. Sur quelques points, il s'annonçait comme le continuateur de la politique du 1er mars, tout en s'en écartant sur d'autres; mais il ne prenait pas une attitude hostile vis-à-vis de ses prédécesseurs. Il tendait la main à MM. Passy et Dufaure, et donnait à entendre que ces alliés ne tarderaient pas à accepter dans sa politique une responsabilité directe. Il avait pour M. de Lamartine une sympathie démonstrative. Aujourd'hui on peut remarquer plus de passion contre les hommes qui ont précédé au pouvoir le ministère actuel, et d'un autre côté les forces qui semblaient devoir se joindre à lui s'éloignent ou se tiennent sur la réserve. Cette espèce d'isolement, que depuis quelques mois les circonstances ont créé pour le ministère, semble causer une singulière irritation à quelques-uns de ses défenseurs officieux. Ils ne savent à qui s'en prendre de voir en dehors du cabinet tant de forces vives et de talens éminens, d'un côté M. le comte Molé, M. de Lamartine, de l'autre M. Thiers, M. de Rémusat, et, dans une situation intermédiaire, MM. Dufaure et Passy. Voilà, comme on le voit, de nombreux sujets de mécontentement. Cependant, à entendre quelques personnes, il n'y a dans tout cela qu'un coupable : c'est M. Thiers. Si le pouvoir trouve sa route semée d'obstacles, s'il éprouve des mécomptes, s'il essuie des refus de concours, c'est M. Thiers qu'il faut en accuser. Quelque haute estime que nous ayons pour les talens de M. Thiers, nous ne lui avions pas jusqu'à présent attribué une telle puissance; nous connaissions sa profonde et dédaigneuse indifférence pour les agressions iniques et ardentes dont il est l'objet, nous savions qu'en attendant la tribune il oubliait les petites passions des hommes dans des études qui nous donneront un jour un beau livre, mais nous ignorions que du fond de son cabinet il fît mouvoir tous les ressorts et tous les fils de la politique.

Ces attaques si répétées contre l'ancien président du 22 février et du 1er mars sont-elles décentes et habiles? N'y a-t-il donc pas, au-delà des dissensions éphémères qui peuvent partager les hommes politiques, l'intérêt général du gouvernement et du pays? Or cet intérêt veut que même au milieu des plus vives irritations de la polémique on n'oublie pas les services et les talens d'hommes qui ont compté dans les affaires de leur pays et qui y compteront encore. Avons-nous trop de capacités éprouvées? Faut-il donc travailler à diminuer la confiance et l'estime qu'elles doivent inspirer? On nous dit quelque-

fois qu'en face des dangers qui menacent l'ordre social, il faut oublier toutes divisions; on crie à l'opposition de désarmer, et dans le même moment on redouble de virulence, on perd toute mesure dans les attaques personnelles. Est-ce à dire que tout est permis d'un côté et rien de l'autre? Il ne faudrait pas cependant qu'un prêche sur la modération servît de préface à des invectives furieuses.

En vérité, les temps où nous vivons sont trop difficiles pour qu'il ne faille pas peser sérieusement les actions comme les paroles. N'a-t-on blessé ni l'équité ni une saine politique quand on a refusé à l'ancien procureur-général près la cour royale de Toulouse une réhabilitation dans la magistrature? Nous concevons que dans le premier moment la sévérité, même poussée jusqu'à la rigueur, parût au gouvernement le seul parti qu'il avait à prendre pour venger son autorité indignement méconnue; mais quand les faits ont pu être mieux appréciés, quand la part de chacun a pu être faite dans les troubles de Toulouse, il appartenait au pouvoir de rendre à tous une scrupuleuse justice. M. Plougoulm avait cédé au désir de contribuer au salut de M. Mahul, un moment le magistrat s'était effacé devant l'homme; mais avant cet acte de condescendance comme après, M. Plougoulm s'était prodigué tout entier à l'accomplissement de ses devoirs. Pendant trois jours, il tint tête à l'émeute, et quand il eut quitté Toulouse, quel désir, quelle impatience il montre d'y rentrer! Dans l'exposé qu'il vient de publier, il est un passage qu'on ne peut lire sans émotion : c'est l'endroit où il se peint attendant, pendant douze heures, sur l'injonction de M. Bocher, que la nuit soit venue pour rentrer à Toulouse. « Il me serait difficile de vous faire comprendre, écrivait plus tard à M. Plougoulm l'officier qui le soir était allé à sa rencontre, combien j'ai été vivement affecté au moment où je vous ai rencontré pendant une nuit obscure, au milieu de la campagne, sans asile et mourant de faim, vous si plein de courage et de fermeté! » Il est remarquable que personne à Toulouse n'a jamais révoqué en doute le courage de M. Plougoulm; les lignes dont on lui a fait un crime lui ont été suggérées par une générosité imprudente, mais l'intimidation ne lui avait rien arraché. C'est moins dans l'intérêt de M. Plougoulm que dans l'intérêt du gouvernement que nous regrettons de le voir perdu pour la magistrature. Avec son talent, avec la haute expérience que dix années passées dans l'exercice du ministère public lui ont acquise, M. Plougoulm saura, nous n'en doutons pas, prendre au barreau une place plus considérable encore que celle qu'il avait quittée pour devenir magistrat. Mais le gouvernement perd, pour un temps du moins, les services d'un homme de cœur qui pourrait opposer à une faute unique une longue et brillante carrière dans des fonctions difficiles; de plus, il y a dans cette circonstance les apparences de l'ingratitude. Les fonctionnaires publics sont environnés de trop de dégoûts et de périls pour que le pouvoir ne doive pas leur donner par ses actes la garantie d'une stricte justice.

On commence, dans les départemens, à se préoccuper de la question des chemins de fer. Les intérêts de l'est et du midi sont en présence, et les chem-

bres devront trouver les moyens de les concilier. A Strasbourg, on s'est ému en faveur de la ligne directe qui doit si fort abréger les distances entre la capitale et les bords du Rhin. Le conseil municipal a voté un million. Dans le Bas-Rhin, Saverne a voté cent mille francs, Niederbronn dix mille, un grand nombre de communes ont offert des sommes considérables. Un travail approfondi, fait par un conseiller municipal de Strasbourg, démontre l'importance de la ligne directe sous le rapport stratégique et commercial; il mentionne les opinions déjà émises au sein des chambres en faveur du chemin de l'est. Effectivement, en 1838, MM. Jaubert, Arago, Billaut et Berryer plaçaient la ligne de Strasbourg en tête de toutes les autres. Dernièrement, en passant à Strasbourg, M. Teste, dans la visite que lui fit le corps municipal, déclara que si dans sa conviction les deux premières lignes à exécuter étaient celle de Paris à la frontière du nord et celle de Marseille au Rhône, celle de Paris à Strasbourg venait immédiatement après. En Lorraine, en Champagne, on n'attend pas avec moins d'impatience la décision des chambres. On sait qu'une des sections de la ligne de Paris à Strasbourg s'étend de Paris à Vitry-le-Français. Dans cet espace de cinquante lieues, on peut, en traversant la vallée de la Marne, atteindre sur toutes les directions beaucoup de centres importans. La presse départementale a fait ressortir tous les avantages de cette combinaison. Le conseil municipal de Châlons a nommé une commission pour l'examen des tracés; Reims a suivi cet exemple, et se propose de se rattacher par un embranchement à la ligne directe. Nous espérons qu'au sein du parlement, la question des chemins de fer, revenant à quatre ans d'intervalle, trouvera sinon une solution définitive, du moins un examen approfondi et un commencement sérieux d'exécution. Pour comprendre toute l'importance de la ligne directe de Paris à Strasbourg, n'oublions pas avec quelle activité l'Allemagne pousse ses travaux. Par son système de chemins de fer, la Prusse s'avance vers la frontière française; Berlin se rapproche de nous; Paris doit donc abréger la distance qui le sépare du Rhin.

M. de Salvandy est parti pour Madrid, où il ne fera pas un long séjour; quand il aura vu Espartero, quand il aura passé une douzaine de jours dans la capitale des Espagnes, il reprendra la route de Paris, pour se trouver présent à l'ouverture des chambres. M. le marquis Just de Chasseloup ira de même prendre possession de son poste à Francfort, et il sera de retour à Paris pour les premières séances du parlement. On dirait que ces arrangemens sont pris pour servir de démonstration et de preuve dans la question des incompatibilités. Quelle influence pourra exercer à Madrid notre ambassadeur par une aussi courte apparition? Il n'y avait, surtout dans les premiers temps, qu'une présence assez longue du représentant de la France qui pouvait relever un peu notre crédit diplomatique. On a pu voir dans les dernières circonstanees l'inconvénient qu'avait pour nos intérêts et notre dignité la position subalterne d'un chargé d'affaires. A Francfort, il est toujours essentiel pour la France que son ministre réside avec exactitude dans une ville qui est le rendez-vous de tant de diplomates; il ne faut pas qu'elle ne

soit représentée que par des employés de chancellerie. D'ailleurs, dans un poste comme Francfort, il y a assez de détails à apprendre, de précédens à connaître pour réclamer, surtout au début, tous les instans du nouveau ministre.

La Porte ottomane prend l'habitude de s'adresser à l'Europe pour le redressement des griefs dont elle croit avoir à se plaindre de la part de ses anciens sujets. C'est la conséquence la plus évidente du traité du 15 juillet que l'impuissance de l'empire turc à défendre lui-même ses droits et son autorité. Entre autres plaintes, la Porte accuse le gouvernement grec d'avoir traité avec bienveillance ceux de ses sujets qui s'étaient rendus dans l'île de Candie pour participer à l'insurrection; elle l'accuse aussi de n'avoir pris aucune mesure pour dissoudre les associations dont le but est de fomenter des troubles et des révoltes dans l'empire turc. Enfin la note du divan réclame un règlement d'indemnités pour les anciennes propriétés des musulmans en Grèce. Cette note a été remise aux ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie. Tel est le point de départ du différend entre la Porte et la Grèce. Bientôt, sans doute, Athènes répondra par une contre-note. Ce sera un arbitrage en règle.

Les dernières nouvelles d'Afrique nous montrent le général Lamoricière partant de Mostaganem pour Mascara, où sa présence achèvera d'affermir les tribus dans leurs dispositions amicales à notre égard. Le gouverneur-général signale à M. le maréchal Soult la décomposition graduelle de la puissance de l'émir. « L'année dernière, dit M. Bugeaud, les Douairs et les Smélas désertaient et allaient grossir les deux fractions restées avec Abd-el-Kader; aujourd'hui tout nous revient d'un coup; cela est significatif. » Les nombreux avantages que nous avons remportés depuis plusieurs mois sur les Arabes, notre apparition sur la frontière du désert, ont produit sur l'imagination des tribus une impression profonde. « Dieu protége le vainqueur, puisqu'il lui donne la victoire, a dit Ben-Rouna, kaïd de Tlemcen; aussi, quel qu'il soit, nous nous soumettrons à lui. » Ce mouvement des tribus en notre faveur nous a apporté de grandes ressources. Notre cavalerie s'est augmentée de trois cent cinquante chevaux, et nos transports de cinq cents bêtes de somme, chameaux, chevaux et mulets. Abd-el-Kader n'a plus qu'une tribu entre lui et nous, la tribu des Flita.

Le ministère vient, dit-on, de nommer aux deux places vacantes au conseil d'état par la mort du baron Janet et la retraite de M. Siméon. L'ordonnance qui donne ces deux siéges à MM. Vivien et Janvier aurait été signée hier. C'est avec une satisfaction profonde que le conseil d'état verra revenir dans son sein l'ancien garde-des-sceaux du 1er mars, dont la discussion lucide et vive manquait depuis trop long-temps à ses délibérations. Il y a une extrême modestie de la part de M. Vivien, après avoir paru au faîte de la hiérarchie judiciaire, de se tenir satisfait d'un fauteuil de conseiller d'état: mais M. Vivien se sent porté par une prédilection presque exclusive vers les travaux administratifs. Pour les occupations où l'on se montre supérieur, on a toujours du goût et un esprit de retour.

L'affaire Quénisset a commencé. On a pu déjà constater quels hommes s'érigeaient en vengeurs de la société, en réformateurs du genre humain. Ils paraissent tous, à l'exception du rédacteur en chef du *Journal du Peuple,* hors d'état de comprendre les premières notions de l'ordre politique. Quénisset est tout-à-fait sous l'empire du ressentiment que lui inspire ce qu'il appelle la lâcheté et la trahison de ses complices. La même violence qu'il avait mise à commettre son crime, il la retrouve maintenant pour accuser ses complices. C'est un homme de premier mouvement, et qui a dû céder facilement aux suggestions les plus coupables et les plus stupides.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *UNE CHAINE,* comédie de M. Scribe.

Emmeric d'Albret s'est élevé à l'ombre du comptoir de son oncle, M. Clérambaut, riche commerçant de Bordeaux. A vingt ans, poussé par le démon des arts, il a quitté Bordeaux, le comptoir de son oncle, la compagne de son enfance, sa jeune et charmante cousine; il a tout quitté pour aller à la conquête de la gloire. Vainement le bonhomme Clérambaut, qui ne veut pas d'artistes dans sa famille, l'a menacé de sa malédiction; vainement les beaux yeux d'Aline ont versé leurs plus belles larmes : ni les menaces de son oncle ni les larmes de sa cousine n'ont pu retenir le jeune ambitieux; il est parti pauvre, déshérité, mais riche de ses vingt ans, les yeux sur sa chimère, qui lui souriait et jetait des fleurs sur ses pas. C'est ainsi qu'il est entré dans Paris, où tant de fois déjà ses rêves sont venus s'abattre. Ainsi l'on part, ainsi l'on arrive. Mais les pentes qui de loin semblaient mollement inclinées se dressent tout à coup âpres et rudes à gravir, et voilà bientôt qu'on hésite le long de ces sentiers où l'on s'était promis de marcher d'un cœur joyeux et d'un pied agile. Au bout de quelques pas, Emmeric s'arrêta découragé et tourna vers Bordeaux un long et triste regard. Déjà ses plus fraîches illusions pendaient flétries aux ronces du chemin. Le fantôme qui l'avait attiré fuyait devant lui, non plus comme autrefois avec un doux sourire, mais railleur, mais insaisissable, et déjà la misère, sombre réalité, grimaçait au détour de la route. Que faire et que résoudre? Emmeric sentait ses forces épuisées, son courage à bout, ses efforts impuissans, et peut-être allait-il renoncer à la tâche, quand un ange le prit par la main, et dès-lors tout changea d'aspect. Les monts s'aplanirent par enchantement, les marges du sentier s'émaillèrent de fleurs, les oiseaux chantèrent dans les haies, les arbres abaissèrent leurs rameaux pour tendre leurs fruits mûrs au jeune voyageur, et la gloire vint d'elle-même s'offrir à son premier baiser. Voici comment la chose arriva.

De toutes les gloires, la plus ardue, la plus difficile à saisir, est à coup sûr celle du musicien. Celle-là est véritablement la pomme d'or des Hespérides, et, pour en tenter la conquête, il faut plus qu'un médiocre courage. Le peintre a ses pinceaux, sa toile et sa palette; le statuaire a son bloc de marbre; l'écrivain

a sa plume; le poète chante, et le monde l'écoute. Mais le musicien, avez-vous jamais songé à tous les obstacles qu'il doit vaincre, à tous les dragons qu'il lui faut terrasser avant d'arriver au public et de verser sur la scène les mélodies qui remplissent sa tête et son cœur? Le livret, par exemple, le *libretto*, cette chose commune et vulgaire, avez-vous jamais songé que, sans un livret, c'est-à-dire sans le secours d'un poète du troisième ordre, fussiez-vous Mozart ou Rossini, vous ne pourriez tirer de vos divines entrailles ni *Don Juan,* ni *Guillaume Tell?* Il en est ainsi cependant. Le livret est au musicien ce qu'est la trame au tapissier des Gobelins. Sans canevas, point de tapis aux riches couleurs; sans livret, point d'opéra aux savantes harmonies. La laine est là pourtant, prête à s'épanouir en fleurs éblouissantes; les flots d'harmonie grondent dans cette ame et ne demandent qu'à se répandre, mais vainement, si la trame et le livret font défaut. Or, c'est précisément ce qui manque à notre jeune ami. Un livret! où trouver un livret? Pour un livret, Emmeric vendrait son ame au diable. Et c'est bien au diable, en effet, ainsi que nous allons le voir, qu'Emmeric vendit son ame pour un livret.

Un soir, dans un de ces salons où les arts, les lettres et la politique se coudoient et se donnent la main, Emmeric se tenait triste et sombre, quand soudain son regard distrait s'arrêta sur une apparition enchanteresse. C'était une femme rayonnant de tout l'éclat du rang, de la jeunesse et de la beauté, jeune, belle et comtesse. Emmeric crut voir le ciel s'entr'ouvrir. Il osa s'approcher de l'adorable créature; puis, encouragé par une grace bienveillante et par un bienveillant sourire, il se laissa bientôt aller au charme de répandre son cœur dans une causerie déjà presque intime. Il raconta ses rêves évanouis et ses espérances trompées. Il le fit avec ame, on l'écoutait avec intérêt. Et lorsqu'il eut tout dit, lorsqu'il eut tout conté, la jeune comtesse se leva, et, s'adressant à un poète de ses amis, poète de renom, illustre sur tous les théâtres et roi de toutes les scènes, elle lui demanda un livret pour ce jeune homme qui venait, à son insu, de la charmer et de l'émouvoir. Huit jours après, Emmeric avait son livret, et, quelques mois plus tard, le succès, la vogue, la fortune, la gloire, et l'amour par-dessus le marché.

Ainsi se noua la chaîne, car c'est bien de cette chaîne qu'il s'agit, si douce à nouer, si légère d'abord, puis si rude, si lourde, si difficile à rompre, si rebelle à dénouer. On le voit, c'est une vieille histoire, mais toujours jeune, comme la passion, qui est éternelle : c'est cette terrible histoire, qui est l'histoire de tous, qu'on ne se lasse point de dire et qu'on ne se lasse point d'écouter. Dès le premier acte de la comédie nouvelle de M. Scribe, nous touchons à l'agonie de cet amour qui a commencé, comme tous les amours, par se promettre un bonheur sans mélange et sans fin. Depuis long-temps déjà, Emmeric se cabre sous le joug, autrefois si doux à porter. Déjà la chaîne le meurtrit et le blesse, cette chaîne dont il baisait autrefois les anneaux. Au début de ces liaisons qui n'osent se montrer au grand jour et cherchent l'ombre et le silence, ce n'est d'abord que graces et enchantemens de tout genre. Le mystère même auquel les condamne le monde, la crainte qui les accompagne, sont un

attrait et un charme de plus. Comment prévoir un terme à tant d'enivremens? Qui oserait prédire que ce ciel si bleu se voilera, que ce lac si calme et si limpide aura les fureurs de la mer irritée, qu'un jour enfin on se lassera de fouler, enlacés l'un à l'autre, ces gazons si verts et si fleuris? Et pourtant ce jour n'est pas loin; ce sera demain peut-être. On ne sait d'où vient le premier nuage ni d'où part le premier coup de foudre; mais le nuage vient, et la foudre éclate. C'est là qu'en est Emmeric, avec la comtesse de Saint-Géran; c'est là qu'ils en sont après deux ans d'amour, l'un fatigué de son bonheur, l'autre inquiète, troublée, et sentant déjà que le bonheur l'abandonne. Il est regrettable que M. Scribe n'ait pas insisté plus sérieusement qu'il ne l'a fait sur l'état de ces deux cœurs, qu'il ne les ait pas fouillés plus profondément et d'un scalpel plus patient et plus laborieux. Il nous semble que le poète a trop sacrifié l'analyse à l'action, et la psychologie aux faits. Nous savons que le théâtre ne vit pas d'analyse, et qu'*Adolphe* n'a pas été écrit pour la scène; mais encore fallait-il justifier préalablement la révolte d'Emmeric contre la tyrannie qui l'écrase. A tout prendre, cette chaîne, telle que l'a rivée M. Scribe, ne nous paraît pas si lourde ni si terrible. Jusqu'à présent les exigences de la comtesse se sont bornées à demander une première loge à l'Opéra, et lorsqu'Emmeric, après avoir brisé ses liens, se jette dans les bras de son ami et s'écrie qu'il est libre avec la joie sauvage d'un galérien qui voit tomber ses fers, en vérité on ne saurait rien comprendre à cet enivrement de liberté, après un esclavage si doux et si facile. Quoi qu'il en soit, c'est là qu'en sont les choses au lever du rideau, et, grace à la merveilleuse habileté de M. Scribe, nous avons assisté à la comédie la plus ingénieuse et la plus charmante qu'ait produite jusqu'à ce jour cet intarissable esprit.

Ainsi qu'il arrive toujours au milieu de ces grandes lassitudes qui suivent de près le désordre des liaisons coupables, Emmeric ne rêve qu'affection permise, amour légitime, union sainte, mariage enfin. Les maîtresses ont cela de bon, qu'elles gagnent au mariage les esprits naturellement rebelles aux lois de l'hyménée. Ce sont elles qui nous apprennent à aimer nos femmes. Emmeric s'est donc tourné vers le mariage; il appelle de toute son ame quelque jeune et belle créature qu'il puisse aimer à la face du monde et du ciel. Au bout du compte, une jeune et belle fille qu'on épouse avec amour devant Dieu et devant les hommes, un foyer honnête, les tendresses graves et sereines, les enfans qui vous grimpent aux jambes, la vie douce et sérieuse, le devoir, l'ordre et la famille, tout cela a bien quelque prix, et peut-être finira-t-on par découvrir que ces félicités bourgeoises valent tout autant que les poétiques joies de l'adultère.

Sur ces entrefaites, M. Clérambaut et sa fille arrivent à Paris. Quelle joie pour Emmeric! Quelle joie pour Aline et pour le digne M. Clérambaut lui-même, tout fier, tout heureux, quoi qu'il dise, des succès et de la gloire de monsieur son coquin de neveu! Cependant Emmeric ne se lasse point de contempler sa jeune cousine. Lorsqu'il a quitté Bordeaux, Aline n'était encore qu'un enfant; à cette heure, la voici parée de toutes les graces de la jeunesse,

simple, naïve, sentant quelque peu sa province, telle enfin qu'on aime les jeunes filles, lorsqu'on a depuis deux ans pour maîtresse une grande dame qu'on n'aime plus. En effet, lorsqu'on s'est abreuvé, durant deux ans, d'un pareil amour, on doit trouver quelques délices à tremper ses lèvres dans une claire fontaine aromatisée par la menthe qui croît sur les bords. Tout ceci est donc parfaitement exact, d'un sentiment exquis et d'une vérité charmante, relevée çà et là par plus d'un trait fin et heureux. De son côté, Aline, qui a toujours aimé son cousin, sent cet amour s'épanouir dans son cœur. Le comte de Saint-Géran aidant à la chose, le mariage est vite conclu, et, vers la fin du premier acte, il ne reste plus qu'à signer le contrat. Oui, mais, avant de signer le contrat, il reste une chaîne à briser.

Il s'est trouvé quelques esprits, d'une délicatesse exagérée peut-être, qui se sont effarouchés d'une façon d'agir si brusque et si prompte. Par un sentiment qu'il serait difficile de blâmer, ces esprits, trop susceptibles sans doute, auraient désiré, entre le mariage et la rupture, quelque transition moins vive et moins rapide, un intervalle de quelques mois par exemple. A ces esprits, bienveillans d'ailleurs et remplis de toute sorte d'admiration pour le talent de M. Scribe, il a semblé qu'il était peu convenable, d'un effet peu gracieux et peu poétique, que ce jeune homme passât ainsi brusquement des bras de sa maîtresse dans la couche virginale de sa jeune épouse; que, par égard pour l'une et par respect pour l'autre, ce jeune homme aurait dû quelque peu attendre; qu'il devait bien, après tout, quelques ménagemens à cette malheureuse comtesse, et qu'enfin, lorsqu'on se décide, après les orageuses amours de la jeunesse, à se réfugier dans le port du mariage, il conviendrait peut-être de s'imposer volontairement quelques jours de quarantaine.

Toujours est-il qu'Emmeric, poussé par les conseils de M. de Saint-Géran, qui est bien loin de se douter du rôle qu'il joue dans cette affaire, va bardiment chez la comtesse, résolu d'en finir une fois pour toutes. Mais que les choses se passent autrement! A distance, rompre paraît simple et facile; il semble qu'on n'a qu'un mot à dire, que, ce mot dit, tout sera dit. On part, fortifié d'avance contre les larmes, les emportemens et le désespoir. On s'est promis d'être cruel, au besoin d'être féroce; on s'est juré de ne rien entendre et de revenir libre et vainqueur. On arrive, et ce seul mot qu'on avait à dire, on ne le trouve plus. On s'égare en de vains détours; on devait être cruel, on est faible. La vanité, qui se mêle à tout, se complaît aux larmes qu'elle voit couler, et, lorsqu'on s'en retourne, la partie est à recommencer. C'est là, pour sûr, ce qu'il adviendrait de la démarche d'Emmeric, si M. de Saint-Géran, qui n'y va pas, lui, par quatre chemins, ne se chargeait lui-même d'apprendre à la comtesse le mariage d'Emmeric avec sa cousine. Ainsi s'engagent en même temps le drame et la comédie, ainsi vont se mêler le rire et les larmes; et maintenant, vous qui le connaissez, fiez-vous à M. Scribe pour nouer et dénouer tous ces fils avec la prodigieuse subtilité qui lui est propre, et dont il a seul le secret. Nous ne pensons pas que M. Scribe ait jamais poussé plus loin l'art de combiner les incidens, ni qu'il ait jamais éveillé avec plus de bonheur l'intérêt et la curiosité du public. Nous pourrions bien signaler par-ci

par-là quelques accrocs faits à la vraisemblance; mais, sur un fil si fin et si ténu, comment exécuter tant de sauts périlleux sans pencher parfois de droite ou de gauche? Si nous n'aimons que médiocrement les équipées de Mme de Saint-Géran, sa fuite de l'hôtel conjugal, sa passion trop aventureuse, combien en revanche nous aimons d'un bout à l'autre de son rôle cet élégant et brave gentilhomme qui trouve le moyen d'être à la fois comte, pair de France et mari trompé, sans être ridicule un instant, sans cesser un instant de paraître ce qu'il est en effet, aussi brave qu'aimable, aussi charmant que chevaleresque, digne de toute sympathie aussi bien que de tout respect! C'est là de ces tours de force que ne tenterait pas impunément un talent moins sûr, un esprit moins fin que ce grand talent et ce rare esprit qui s'appelle M. Scribe.

Le dénouement est facile à deviner; mais l'imprévu jaillit à chaque pas, et, si l'on sait où l'on va, on ignore comment et par quel chemin on arrivera. L'action vive et rapide se poursuit par mille sentiers où le rire éclate et parfois aussi la douleur. La scène où Mme de Saint-Géran accable Emmeric de reproches et flétrit son amant pour guérir son amour est belle, terrible et touchante. Nous aimons moins la scène où Emmeric permet à M. Clérambaut, son oncle, de pénétrer dans le cabinet où Mme de Saint-Géran se tient cachée. L'insistance qu'y met le bonhomme Clérambaut est d'un malappris; la faiblesse que montre Emmeric est d'un lâche. Il devait se laisser tuer sur le seuil de la porte plutôt que de trahir la présence de sa maîtresse. Mais aussi quels effets M. Scribe ne sait-il pas tirer de ces situations hasardées! avec quel art il s'échappe de ces défilés dangereux où il s'engage parfois imprudemment, sûr qu'il est de n'y point succomber!

Après s'être tordue durant cinq actes, la chaîne se brise enfin; disons mieux, elle se dénoue. C'est Mme de Saint-Géran elle-même qui délivre son prisonnier pour le rendre à un nouvel esclavage. Mme de Saint-Géran a retrouvé dans son cœur blessé le fier sentiment d'elle-même; elle se relève et pardonne. Plus tard, elle oubliera et se consolera. Et puis Emmeric se marie: Mme de Saint-Géran est déjà à moitié vengée.

Nous venons de raconter, aussi succinctement que nous l'avons pu faire, un des plus grands succès, sinon le plus grand, de M. Scribe. Est-ce à dire que M. Scribe ait doté le théâtre moderne d'un chef-d'œuvre? Est-ce là une de ces grandes comédies prises bien avant dans le cœur humain? M. Scribe a-t-il creusé ce triste et beau sujet qu'il avait entre les mains? Après Benjamin Constant et tant d'autres, en a-t-il tiré de nouveaux trésors? A-t-il ajouté quelque observation nouvelle à celles que nous avions déjà sur ce côté douloureux de l'ame? Non. Mais M. Scribe a fait une comédie très ingénieuse et très amusante, telle que nul autre que lui ne saurait l'écrire à cette heure. Nous le répétons, c'est le plus grand succès que cet heureux et fécond auteur ait obtenu au théâtre. Son nom, qui n'était un secret pour personne, a été proclamé au milieu des applaudissemens les plus légitimes, et nous n'avons pas même entendu les murmures et les sifflets qui poursuivaient à Rome le char du triomphateur.

Et maintenant que nous avons rendu à César ce qui appartenait à César,

que César rende à Roscius ce qui appartient à Roscius. M. Menjaud a joué le rôle du comte de Saint-Géran en vrai gentilhomme; il est impossible d'avoir meilleure grace et meilleure façon. M. Samson a été plein de rondeur et de bonhomie dans le personnage de M. Clérambaut. Au quatrième acte, lorsqu'il est sorti de ce cabinet où il n'aurait pas dû entrer, M. Samson s'est montré très grand comédien. M. Régnier, sous les traits de l'avoué Balandard, a fort égayé la pièce et le parterre. Nous ne dirons rien de M. Rey, qui n'a que médiocrement justifié la tendresse de sa cousine et l'amour de Mme de Saint-Géran. Gracieuse et belle au repos, Mlle Plessy a manqué peut-être de naturel et de vérité dans la passion. Aline et Mlle Doze se sont prêté mutuellement leur jeunesse, leur grace et leur beauté. J. S.

Opéra-Comique. — Décidément l'Opéra-Comique est plus heureux avec les anciennes partitions qu'il remet à la scène qu'avec les ouvrages de l'école moderne. Le public semble ne plus goûter que les douces mélodies qui le reportent à un demi-siècle ; il se reprend d'un beau zèle pour la musique aux naïfs effets, d'une simple et facile conception ; jamais les baillis poudrés et ridicules, les rosières mignardes, les bergers en tonnelets, n'ont été, plus qu'aujourd'hui, en bonne odeur sur notre seconde scène lyrique. Ce n'est pas nous, du reste, qui blâmerons ce retour aux mœurs pastorales et primitives de l'art, surtout si nous comparons aux œuvres préférées les plates et insignifiantes élucubrations qu'on leur oppose aujourd'hui. M. Alex. Montfort, dans *la Jeunesse de Charles-Quint*, n'a guère été mieux inspiré cette fois que M. Adolphe Adam dans *la Main de Fer*. Sa partition n'est ni meilleure ni plus mauvaise que celle de l'auteur du *Postillon de Lonjumeau*; c'est, au même degré, d'une médiocrité désespérante. En se mettant à la piste, non d'une idée, mais d'une intention mélodieuse, on saisit parfois, au vol et à grand'peine, un petit lambeau qui semble quelque chose en passant, mais qui s'éteint et s'efface bientôt sous un fatras de notes, sans laisser, plus qu'une bulle de savon, de trace de son passage. M. Alex. Montfort avait été plus heureux dans ses premiers essais; sa partition de *Polichinelle*, et surtout la musique composée pour le ballet de *la Chatte*, à l'Opéra, renfermaient des qualités d'élégance et de distinction, sinon d'originalité. Il serait, du reste, de toute justice de mettre pour plus de la moitié les auteurs du poème de *la Jeunesse de Charles-Quint* dans la disgrace que vient d'essuyer l'auteur de la musique; il aurait fallu avoir, pour isoler sa pensée des vulgarités sans nombre renfermées dans ces deux petits actes, une force d'imagination que n'a point M. Alex. Montfort. Pour les hommes de génie, les mauvais poèmes n'existent pas; là où la situation est vulgaire, ils l'éludent ou la poétisent; mais pour des esprits moins élevés, l'appui du poète est indispensable : malheur donc au musicien qui, pour soutenir sa verve et diriger son élan, ne rencontre que la pensée incomplète et mesquine de M. Duveyrier.

Les tribulations conjugales d'un vieux médecin, et la force d'ame que déploie le jeune Charles-Quint non-seulement à se laisser égratigner les doigts

derrière un rideau, mais à accomplir un sacrifice digne de Scipion l'Africain, forment la principale donnée du libretto. Le jeu naturel et franc de l'acteur Henri n'a pu faire passer sans peine quelques plaisanteries d'un goût aussi usé que nauséabond sur la médecine, les médecins et les maris; il serait temps, pour les faiseurs de poèmes, de trouver quelque nouvelle formule de comique qui fît plus d'honneur à leur originalité et à la distinction de leur esprit.

La société de géographie a tenu, vendredi dernier, sous la présidence de M. le ministre de l'instruction publique, sa seconde assemblée générale de 1841. M. Villemain a prononcé, au milieu d'une nombreuse réunion, le discours suivant qui a été vivement applaudi :

Messieurs,

« Ce fut, il y a vingt ans, une noble pensée que la fondation de cette société, qui réunit tant d'hommes voués à la vie active et à la science dans le but commun de hâter le progrès des connaissances géographiques, et d'en étendre l'application pour l'honneur de la France et le bien de l'humanité. Que n'avez-vous pu, Messieurs, disposer de richesses égales à votre zèle? Vous auriez renouvelé l'exemple de ces puissantes et généreuses protections auxquelles, dans les temps de la Renaissance, le génie lui-même a dû quelque chose de ses plus heureux succès A défaut d'un semblable pouvoir, l'autorité de vos noms, vos conseils, vos travaux, ont beaucoup fait pour la science que vous avez adoptée. De précieux monumens publiés, de nouvelles recherches excitées et accueillies, l'esprit de découverte honoré et enhardi par de savans suffrages, le concours de diverses sciences provoqué au profit d'une seule, voilà ce que vous avez fait; voilà les services que vous n'avez cessé de rendre, depuis le jour où, par un heureux augure, votre première assemblée générale s'ouvrait sous la présidence de l'illustre auteur de la *Mécanique Céleste,* comme pour avertir que, dans l'ordre physique et l'ordre intellectuel, la plus sublime des sciences, l'astronomie mathématique, devait diriger et éclairer d'en haut l'étude du globe terrestre.

« A ce point de vue, ce sont d'abord les grandes navigations, les voyages de long cours, réglés par l'observation scientifique, qui ont attiré votre actif intérêt. Il n'est pas un des hommes distingués à ce titre, depuis que la paix a rétabli la liberté des mers, qui n'ait reçu de vous quelque inspiration, et qui ne vous ait rapporté quelque tribut de ses efforts. La liste de vos prix est la série des découvertes maritimes qu'on a faite, de nos jours. Les étrangers y figurent comme les nationaux ; et les explorateurs anglais du cercle polaire ont été célébrés par vous, comme l'habile navigateur français qui, par un immense détour, allait, il y a deux ans, reconnaître le premier, dans les mers antarctiques, la terre nouvelle et glacée d'Adélie.

« Mais, quelle que soit la hardiesse des recherches actuelles, l'âge héroïque de la navigation de découvertes semble passé pour nous ; il n'y a plus de nouveau monde à trouver. Seulement, ce que l'homme possède, il ne le connaît pas : les continens, mesurés par leurs contours, ont encore beaucoup de régions intérieures à pénétrer et à décrire; une grande part du monde nous demeure cachée par la barbarie de ceux qui l'habitent. Aussi, Messieurs, en dehors de ces grandes expéditions que les gouvernemens peuvent seuls entre-

prendre, avez-vous eu soin d'encourager les voyages individuels et l'investigation des pays lointains. Il suffira de dire que, dans une seule année, vingt-deux voyageurs, français ou étrangers, partis pour tous les points du monde, avaient reçu de cette société leurs instructions spéciales et leurs patentes de découvertes.

« Cette ardeur, Messieurs, sans se manifester aujourd'hui par des effets aussi nombreux, n'est pas éteinte, nous l'espérons. C'est le caractère de l'esprit français de porter dans la science un admirable désintéressement, de l'aimer, de la chercher pour elle-même, en négligeant trop les avantages matériels et positifs dont elle pourrait devenir le gage et l'instrument. Ainsi, les découvertes de la France ont souvent frayé la voie aux calculs profitables des autres peuples, et ses arts ont aidé leur puissance. La route de l'Abyssinie par l'Egypte et le Sennaar était ouverte et parcourue, dès le siècle de Louis XIV, par deux voyageurs français ; et de nos jours, ce sont encore deux Français qui viennent de reporter sur ce point l'attention de l'Europe, et de marquer un nouveau but à l'activité commerciale. C'est ainsi, sous un autre rapport, que, dans nos écoles, les langues vivantes de l'Orient sont enseignées avec un talent et un succès qui dépassent l'usage que nous avons su tirer d'un tel secours.

« Quoi qu'il en soit de cette disposition, noble défaut de la France, aujourd'hui plus que jamais, Messieurs, la science que vous cultivez doit exciter le zèle des hommes qui cherchent l'utilité publique dans les spéculations de l'étude. L'état du monde l'exige. Partout les antiques barrières qui fermaient l'Orient tombent d'elles-mêmes, ou sont arrachées. Il n'y aurait plus besoin du hasard d'un grand homme épars dans la durée des siècles, il n'y aurait plus besoin de la fortune et du génie d'un Alexandre pour conduire une armée de Pella jusqu'à Babylone : l'esprit européen, comme un conquérant multiple, infatigable, immortel, atteindra de proche en proche l'Asie tout entière. L'ardeur du gain et la supériorité des armes forceront tous les obstacles ; et de vieux états orientaux s'écrouleront encore pour rétablir la balance des comptes, et élever le dividende d'une compagnie de commerce. Le *céleste* ou du moins l'impénétrable Empire, ce monde de la Chine, contemporain de tous les âges, est entamé à son tour, et verra peut-être bientôt les faciles exploits d'un nouveau colonel Clive.

« Quel que soit l'avenir, cette expansion continue d'une force, qui, même en détruisant, civilise, intéresse l'Occident tout entier. Ce n'est pas à un seul peuple, c'est à la race européenne qu'il appartient de porter dans tout l'univers la loi de Dieu et de l'humanité. Ce grand but, dont notre siècle approche, ne doit pas être seulement la contemplation des intelligences spéculatives : l'activité pratique et courageuse, l'esprit d'entreprise et de commerce doivent se le proposer, et prendre en grande estime, en étude spéciale, toutes les connaissances qui peuvent y conduire, navigation, géographie, linguistique : c'est là le triple objet qui vous occupe, Messieurs, et que les travaux, les rapports de cette société encouragent incessamment.

« Combien n'est-il pas satisfaisant et honorable pour la France de songer que ces mêmes études, qui forment ici l'entretien d'une réunion paisible, sont ailleurs cultivées par l'officier français au milieu des périls de la guerre et du climat d'Afrique ! Pourrions-nous ne pas citer en ce moment un admirable travail de géographie antique mêlée à la topographie militaire, le *Trace*

de l'Algérie au sud de Guelma, etc., que le général Duvivier vient de rapporter tout récemment de ses longues et glorieuses campagnes?

« Le rapport détaillé que vous entendrez tout à l'heure vous fera connaître d'autres précieux travaux, qui, en servant la science géographique, honorent l'habileté de notre état-major et des ingénieurs de nos dépôts de la guerre et de la marine. La France est fidèle à son principe de porter beaucoup de soin et de magnificence dans ce qui se fait au nom de l'État. On peut regretter seulement que, pour les choses que l'État ne peut pas faire par lui-même, et qui doivent être confiées aux efforts particuliers, le courage et le zèle ne trouvent pas assez d'appui, ne soient pas assez secourus par la générosité nationale. On éprouve quelque peine à dire que, dans ce grand pays, une allocation législative de 12,000 francs seulement est affectée aux voyages scientifiques. C'est sur un si faible crédit que, cette année même, il fallait aider les intrépides efforts du savant Boré, fondant des écoles chrétiennes aux portes d'Ispahan, et faciliter les belles recherches poursuivies en Égypte par M. Lhôte, qui, voyageur isolé, a su faire des découvertes si neuves, dans les lieux mêmes où avaient déjà glorieusement passé les soldats et les savans de la France. Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi, et que cette société, où une auguste bienveillance a déjà fondé plusieurs prix, sera bientôt consultée sur l'emploi de nouveaux secours, qui seraient accordés par l'État pour l'encouragement et le progrès de la science.

« Où pourrait-on trouver plus de dévouement à cette cause, et plus de lumières pour la servir? L'exemple de ce zèle si pur, sans retour d'amour-propre, sans acception de parti, est vivant parmi vous, Messieurs, dans les regrets que vous donnez à un de vos derniers présidens, au duc de La Rochefoucault Doudeauville, à cet homme d'ancienne race, qui portait un cœur si dévoué à la patrie et à la science, à cet homme de bien si éclairé, qui, éloigné des affaires publiques par l'exagération d'un point d'honneur personnel, y tenait tout entier par ses vertus de philantrope et de citoyen. C'est sous les auspices de son nom que je place ici mon vœu sincère pour le succès de vos efforts, et l'accroissement de votre utile et généreuse influence. »

Après ce discours, M. d'Avezac a lu une intéressante notice sur les travaux exécutés ou encouragés par la société de géographie depuis sa fondation. Il a rappelé que la société a, depuis vingt ans, accordé plus de trente prix ou médailles, et qu'elle a publié, indépendamment de son bulletin mensuel, six volumes contenant soit de savans écrits géographiques, dont les auteurs avaient été couronnés dans ses séances solennelles, soit des recherches d'érudition ou des traductions de manuscrits importans, comme le voyage de Marco Polo et la géographie d'Edrisi, traduite par M. Amédée Jaubert.

M. Berthelot, secrétaire-général de la société, a lu ensuite un rapport très détaillé et qui a constamment captivé l'attention de l'auditoire, sur les voyages, les publications et les recherches de tout genre qui ont contribué, dans le cours de l'année 1841, aux progrès de la géographie.

La séance s'est terminée par la lecture d'une notice chronologique dans laquelle M. Roux de Rochelle a raconté la vie si belle et si bien remplie de M. le duc de Doudeauville, ancien président de la société.

F. Bonnaire.

DIATRIBE

DU

DOCTEUR NEOPHOBUS

CONTRE LES FABRICATEURS DE MOTS.

Les langues, qui sont l'expression la plus positive de l'intelligence humaine, ont leurs périodes de vie comme l'homme. Elles naissent, elles grandissent; elles ont balbutié, elles parlent, elles atteignent l'âge de puissance, l'âge de maturité, l'âge du goût; elles dissertent, elles raisonnent. Puis elles penchent vers la vieillesse; l'ambition d'acquérir les gagne à leur grand dommage; elles mettent mot sur mot, sans vérifier le titre et le poids de cette nouvelle monnaie de la pensée; elles s'appauvrissent de tous les efforts qu'elles font pour s'enrichir. Elles arrivent enfin à la caducité rêveuse et *parlière;* elles radotent, elles meurent. Quelque temps après qu'elles sont mortes réellement, on se demande si elles vivent encore. Il y a même des gens habiles qui soutiennent alors qu'elles commencent à s'émanciper, et qu'elles sont en voie de progrès.

C'est une étude fort curieuse et fort instructive.

A voir l'impatience effrénée avec laquelle nous accueillons des mots nouveaux pour des idées et pour des faits qui n'ont rien de nouveau que leur nom, il est presque impossible de douter que la langue française soit morte ou en grand péril de mourir. Un des pronostics les plus infaillibles de la mort prochaine des langues, c'est

l'abondance inutile des mots. Quand le mot nouveau se multiplie à l'excès, quand il surabonde, quand il déborde, la langue est tout près de s'en aller. Viennent en revanche les dictionnaires définitifs, comme l'inventaire après décès. Voyez plutôt les Grecs; voyez plutôt les Latins; voyez plutôt les Français. Je vous prie de ne pas regarder ceci comme une hypothèse. C'est, ma foi, une démonstration.

Au XVIIe siècle, on parlait en général un assez bon français. J'ai beau lire Descartes, Pascal, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Boileau; je ne m'aperçois nulle part que le mot ait manqué à la pensée. La langue française se composait alors de trente mille mots tout au plus, et l'Académie ne trouvait pas ce nombre trop insuffisant, puisqu'elle en retranchait de temps à autre quelques-uns, en leur attachant bien ou mal le sceau prohibitif du mauvais usage ou de la vétusté, mais elle se gardait bien d'en faire. L'autorité de la science et du talent aurait en vain protégé le néologisme le plus spécieux. C'est qu'on savait que le talent et la science n'ont point d'autorité pour faire des mots. Ce qui fait les mots, c'est la nécessité, c'est l'usage, c'est l'instinct le plus intime et le plus éminent de l'homme inspiré par Dieu. Tout écrivain qui a fait un mot nouveau depuis cette époque de maturité de la langue, a prouvé seulement qu'il ne connaissait pas tous les mots anciens, ou qu'il n'en avait pas compris toute la portée. Néologisme, c'est impuissance. Il n'y a point de langue qui ne suffise à tout, quand on sait s'en servir.

De la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nous, on a fabriqué soixante mille mots que les lexicographes se disputent l'honneur de faire entrer dans leurs dictionnaires. Il ne paraîtra plus un vocabulaire qui ne se flatte d'en contenir dix mille de plus que n'en contenait le dernier vocabulaire en crédit, et les compilateurs de ce genre de livres sont fort à leur aise pour enchérir les uns sur les autres, car rien ne les empêche d'accoupler jusqu'à leur dernier résultat possible tous les élémens du *Jardin des racines grecques*, dans toutes les combinaisons qu'ils sont capables de fournir. C'est un travail à la portée de tout le monde, soit qu'on sache le grec, soit qu'on ne le sache pas, et qui ne finira qu'avec la consommation des temps. Voilà du français en perspective.

Il y a des optimistes qui ne pensent pas qu'une langue puisse finir et qui haussent les épaules quand on leur parle du progrès des mauvaises habitudes et de l'influence des mauvais exemples. Je conviens avec eux que cette influence est presque toujours insensible, et

que ces progrès sont généralement très lents; mais quand on les regarde à travers trois siècles, il me semble qu'ils deviennent quelque chose. Ce sont deux cours italiennes favorisées par la tradition de nos vieux dialectes romans, vivante encore dans les patois méridionaux, qui ont commencé la corruption de notre prononciation et de notre orthographe. La déplorable école des précieuses a élargi cette voie qui aboutit à la ridicule réforme de Voltaire, bel et grand esprit dans lequel il ne faut pas chercher un linguiste. Après Voltaire vient la révolution avec ses premiers adeptes, Linguet, Beaumarchais, Mirabeau, Mercier, néologistes plus ou moins industrieux et plus ou moins habiles, qui avaient besoin de renouveler la langue comme la société politique, pour prendre un rang distingué dans l'une et dans l'autre. Après les révolutionnaires, les romantiques, école vive, agissante, pleine de jeunesse et de feu, d'ambition et d'outrecuidance, qui a remué quelques idées et une multitude de mots. Voilà déjà bien du mal sans doute, et bien du mal irréparable, mais la langue française n'était pas morte. Elle existait belle et puissante encore, dans ces admirables écrits du XVIIe siècle auxquels Voltaire avait voulu imprimer le signe d'une désuétude anticipée, et qu'il se flattait en vain d'avoir vieillis à jamais, en vieillissant leur excellente orthographe. Faut-il le dire, hélas! trois corps illustres ont plus hâté sa décadence en quarante ans que ne l'auraient fait quarante invasions de barbares; l'académie des Inscriptions, en tranchant à tort et à travers dans l'orthographe étymologique et dans l'onomatologie de l'histoire; l'académie des Sciences, en innovant sans goût et sans utilité dans les nomenclatures, et l'Académie française elle-même, en souscrivant par un silence approbateur ou par une tolérance complice à la violation d'une langue qu'elle était spécialement chargée de *conserver* et de *fixer :* ce sont les termes de son mandat. Je ne sais plus, en vérité, d'où nous vient la lumière, mais il serait affreux de penser que le vandalisme nous vînt de l'Institut.

L'Académie des *Belles-Lettres* n'a participé à cette coalition déplorable que par deux ou trois peccadilles qui ne laisseront peut-être pas de traces. Les orientalistes, qui en font le plus bel ornement, ont imaginé, par exemple, que la lettre K, cette perpendiculaire maussade, armée de deux pointes obliques et divergentes, était une plus *belle lettre* que le C, si gracieux dans sa jolie forme demi-circulaire, et ils ont hardiment substitué la première de ces consonnes à l'autre dans les mots traduits des langues excentriques dont ils ont le monopole. Pour que ce changement eût le moindre prétexte pos-

sible d'utilité, ce qui ne prouverait pas qu'il fût convenable de l'admettre, il faudrait que le K se prononçât en français autrement que le C dur, ou qu'il ressemblât mieux, par sa figure, à la lettre arabe qu'il représente, et cela n'est vrai ni pour la figure ni pour le son. Il en est de même de la consonne Q, qui a gagné des partisans depuis que le K devient vulgaire, car il faut éviter d'être vulgaire avant tout; et cette dispute entre le Q et le K menace de diviser long-temps l'académie la plus sérieuse de la terre, si le C de nos bons aïeux ne reprend ses droits légitimes. Je ne dois pas vous laisser ignorer que le Q est privé, dans cette dernière acception, de son indispensable auxiliaire, la voyelle *u*, c'est-à-dire pris avec une valeur qui ne lui a jamais été attribuée dans aucune langue, ce qui constitue à l'instant une innovation complexe de la plus haute distinction. Voilà ce que c'est que d'être savant. Les bonnes gens s'en tiennent à conclure de ces ingénieuses tentatives que ces messieurs de l'Académie écrivent comme on n'écrit pas, et rien n'est mieux démontré.

Après ou avant cette belle réforme, la même Académie avait fait une merveilleuse découverte dont elle n'a malheureusement pas senti la portée. C'est qu'*al*, première syllabe d'*Alcoran*, n'est autre chose qu'un article arabe qui fait double emploi avec le nôtre, et elle en a conclu qu'il faut écrire *le Koran* pour ne pas tomber dans une répétition oiseuse. Ceci est logique et profond, mais il n'est pas moins logique de dire qu'on ne peut admettre un principe sans accepter ses conséquences. *Alcoran* n'est pas le seul mot de notre vieux français qui ait usurpé cet article arabe, et, si on supprime la syllabe initiale d'*Alcoran*, il faut nécessairement la supprimer dans tous les mots français où elle s'est introduite par *l'ignorance* de nos pères, du temps de Gabriel Sionite, de Gaulmin, de Saumaise, de Vattier, de Galland, de Fourmont et de d'Herbelot. Les distillateurs tireront du *cool* de leur *ambic;* les Espagnols, si fiers de leur *Hambra*, feront rendre la justice par des *cades* et la feront protéger par des *guazils*. Une dame prudente placera un *manach* dans sa *cove* et un flacon de *kali* sur sa toilette. En vérité, cette *garade* académique ne peut produire, en dernier résultat, qu'une méchante *gébre* d'érudits; mais les hommes spéciaux dont nous parlons n'y voyaient pas si loin. La langue française était pour eux l'*Alcoran*.

Toutes ces tentatives, que la typographie a consacrées avec une funeste complaisance, n'étaient que présomptueuses et ridicules; en voici une qui tire au sérieux. Un historien dont le mérite n'est certainement pas contesté s'est avisé tout à coup, dans une de ces illu-

minations du génie qui n'éclairent que les grands hommes, de renverser de fond en comble toute l'onomatologie de l'histoire. On n'ignorait pas en France le nom de Clovis et de ses premiers successeurs, mais personne ne se doutait peut-être que ces augustes personnages eussent été désignés autrement dans le jargon théotisque des peuplades sauvages qui nous les donnèrent pour maîtres. On croyait même, en général, que les Francs ou Franks (c'est absolument la même chose) avaient parlé le latin d'Auguste ou le français de Louis XIV avec une certaine élégance. L'historien académique a daigné nous tirer de cette erreur, et tout le monde sait maintenant, grace à lui, que le véritable nom de Clovis est *Clodowig*, qui ne s'écrivait pas *Clodowig* et qui se prononçait autrement.

Les Grecs et les Latins, nos modèles en toutes choses, avaient bien eu aussi quelques légères communications avec les Barbares qu'ils soumirent à leur religion et à leurs lois; mais, profondément respectueux pour le goût, pour l'euphonie et pour la syntaxe, ils n'accueillirent l'onomatologie rude et grossière des peuples vaincus que sous la condition de la soumettre aux règles et aux flexions de leur admirable langage. C'est un exemple que l'illustre écrivain aurait pu trouver dans *Thoukudidès* ou *Zoukudidès*, comme dans *Titous Livious*, et les lecteurs qui reconnaissent avec moi ce qu'il y a de pur et d'élevé dans son talent, regretteront sans doute avec moi qu'il ne s'y soit pas conformé. Il a mieux aimé changer l'état civil de l'histoire, déjà passablement confus, et bigarrer son style, d'ailleurs si net et si poli, de ces horribles noms ostrogoths dont le moindre inconvénient est de ne pouvoir être représentés ni par nos signes dans l'écriture, ni par nos articulations familières dans la prononciation. Aucun souvenir n'a été respecté, aucune autorité classique n'a été prise en considération. L'inventeur de cette déplorable méthode ne s'est pas même remis en mémoire que notre dernier souverain légitime, par la grace du sabre, ne s'appelait pas *Bonaparte*, mais *Buonaparté*, qui est la traduction littérale du grec *Kalomero*, nom véritable de sa famille. Rien n'empêche donc l'Académie des Belles-Lettres, qui n'y manquera pas, de mettre incessamment au concours la comparaison des institutions impériales de *Karl der Groot* et de *Kalomero il grande*. C'est même un fort beau sujet, mais je pose en fait qu'il n'y a pas cent personnes en France, l'Institut compris, qui devinent, sous ce prodigieux hiéroglyphe, Charlemagne et Napoléon. Que diable aussi! pourquoi Charlemagne et Napoléon ne sont-ils pas des noms savans?

Eh! mon Dieu! j'en conviendrai bien volontiers! le temps et l'usage ont dû introduire dans l'orthographe et dans la prononciation pri-

mitives des noms propres d'étranges altérations; mais l'usage et le temps sont les arbitres souverains du langage. Et puis, il faut être conséquent : si cette méthode est bonne à quelque chose pour l'histoire de France, le mal n'est pas absolu; nous n'y perdrons guère que Joinville et Froissard, Commines et Monstrelet, Mézeray, Daniel et Voltaire. Mais ce qui sera vrai dans notre histoire s'appliquera nécessairement à toutes les histoires du monde. Le héros de Xénophon ne s'appelait certainement pas *Kuros*, et l'Académie des Inscriptions le sait à merveille; nous permettra-t-elle de l'appeler *Cyrus*, par une nouvelle métamorphose qui conserve à peine un des élémens de son nom? Si M. Raoul Rochette avait visité l'antique Athènes au lieu de cette Athènes ridiculement germanisée que nous avons faite, et qu'il eût jugé à propos de consulter *Aësculès* sur quelques leçons de la dernière édition du *Théâtre grec*, cette démarche aurait été polie et peut-être profitable; mais il aurait cherché long-temps la demeure d'Eschile sans trouver quelqu'un qui pût la lui indiquer; le nom même que je lui fournis, et pour lequel je penche fort, ne manquerait pas de lui attirer quelque démêlé avec la marchande d'herbes de Théophraste. En France, il est plus sûr de parler français, et de laisser là tout cet appareil d'oiseuse érudition qui n'éblouit que les sots. Je reviens cependant au docte historien dont je parlais tout à l'heure, pour lui proposer un dilemme qui mérite quelque attention. Les révolutions du langage sont un fait acquis. Faut-il revenir sur ce fait, ou faut-il le reconnaître? Suivant la solution que M. Thierry voudra bien donner à cette question modeste, nous saurons à quoi nous en tenir. Le roi Thierry continuera de s'appeler Thierry, comme par le passé, ou bien M. Thierry l'historiographe s'appellera Théodoric. Il n'y a pas de milieu. C'est ce que la vieille logique désignait sous le nom de l'*argument de Popilius*.

Les lauriers de l'Académie des Belles-Lettres troublent malheureusement le sommeil de l'Académie des Sciences; l'Académie des Belles-Lettres nous comble de mots de fabrique. L'Académie des Sciences veut nous en accabler; elle en desserre, bon an mal an, cinquante ou soixante par séance, et, au train qu'elle y va, la langue française n'aurait pas cinquante ans à vivre, si elle vit encore.

Il serait assez piquant de savoir au juste ce qui reste à notre langue, depuis que l'histoire y parle un mauvais arabe et un allemand suspect. La vénerie et l'équitation parlent anglais; la musique parle italien, et la peinture a bien envie d'en faire autant; les sciences physiques parlent grec; la médecine, qui change de langage toutes les fois qu'on commence à l'entendre, parle grec, et Dieu sait que

ce n'est pas le grec d'Hippocrate. L'histoire naturelle elle-même, dont l'étude était encore si délicieuse sous la plume de Bauhin, de Belon, de Rondelet, de Dupinet, de Tournefort, de Réaumur, de Buffon, de Charles Bonnet, de Bernardin de Saint-Pierre, l'histoire naturelle parle, hélas! un grec odieux qui ferait chasser du collége un écolier de sixième. Ce patois s'appelle la nomenclature, et la nomenclature est un artifice verbal qui a pour objet de rendre le nom des choses parfaitement inintelligible. L'aspect en est effrayant, mais la recette en est facile. Vous ouvrez le dictionnaire de Schrevelius ou celui de Planche avec une épingle, vous prenez le premier mot grec venu au-dessus de la première colonne à gauche, vous en faites bien ou mal une espèce de substantif terminé à la française, vous en affublez au hasard le minéral, l'animal ou la plante qui vous tombe sous la main, et le tour est fait. L'Académie française dit encore : *Étourdi comme un hanneton*, mais l'Académie des Sciences veut qu'on dise : *Étourdi comme une mélolonthe*, et ce serait mal parler que de parler autrement. On rencontre souvent sur le versant des prés, et plus particulièrement aux bords d'un ruisseau ou à la lisière d'un lac, une ravissante petite fleur aux prunelles bleues qui sourit dans le gazon et que l'imagination poétique des Allemands a consacrée au souvenir. Les jeunes filles de village la désignaient sous un nom charmant. C'était pour elles *les yeux de la sainte Vierge*. La science n'a pas des idées si gracieuses; elle en a fait le *myosote scorpioïde*, ce qui pourrait bien signifier (*horresco referens !*) une *oreille de souris à figure de scorpion*. La malencontreuse épingle s'est grandement fourvoyée cette fois, mais ce n'est pas la seule. Tout le reste des nomenclatures est fait dans le même goût.

Je sais bien que vous me direz à cela : Eh! mon Dieu, qu'importent les nomenclatures! Prenez-les pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour un argot de savans, jaloux de ce qu'ils appellent leur *spécialité*, et qui se retranchent dans l'incompréhensible de peur d'être communs. Voulez-vous ouvrir à toutes les prétentions sans études et sans titres la porte des Académies, qui n'est déjà que trop large? Les abominables mots dont vous vous plaignez n'auront jamais la ridicule prétention d'être français : ce sont les mots de passe des adeptes, c'est le *scibboleth* de l'Institut. Cela n'a rien à faire avec la langue, et si ce méchant jargon se glisse dans quelques méchans dictionnaires, tant pis pour les dictionnaires qui s'en embarrassent. Ils ont fait dépendre leur durée de celle d'une école de pédans qui penche déjà vers sa ruine.

Vous en jugez bien à votre aise! Je n'aurais, en effet, aucune

objection contre les nomenclatures, si elles se renfermaient dans ces justes bornes, et j'y prendrais peut-être quelque plaisir, car il n'y a pas de mal à laisser aux intelligences qui se distinguent du vulgaire un langage dont le vulgaire n'a pas le secret. La science que notre vanité ignorante compterait pour peu de chose, si la science s'exprimait comme tout le monde, n'a vraisemblablement plus d'autre moyen de conserver ses priviléges, au milieu de cette immense et ridicule diffusion de connaissances superficielles qu'un système absurde d'enseignement nous a faite. Va donc pour l'argot de la science, va pour son *scibboleth*, tant que la science n'imposera pas son *scibboleth* et son argot aux langues littéraires des nations. Qu'elle daigne imiter du moins les prêtres de l'Égypte, qui dissimulaient prudemment leur langue de *gryphes* ou de *rébus*, et les alchimistes, qui gardaient leurs arcanes grotesques pour eux. Le mérite de ces niaiseries solennelles consiste tout entier dans la rareté de leur usage. Les habiles en font mystère; mais les prêtres de la science et les alchimistes de la nomenclature ont, chez nous, d'autres caprices. Ils frappent à la porte du dictionnaire avec un barbarisme, et ils la font ouvrir avec une loi. Je ne vous dis rien de trop.

Nous ne sommes plus, hélas! au temps où Chilpéric, et Auguste, et Denis de Syracuse, confessaient avec une noble simplicité que les rois eux-mêmes ne sauraient, dans leur toute-puissance, donner le droit de cité à un mot repoussé par l'usage. Nous ne sommes plus au temps où Tibère s'excusait, par deux fois, devant le sénat romain, d'avoir usé d'une expression, vive et précise d'ailleurs, qui n'avait pas l'autorité des classiques. Les Tibères du progrès n'ont pas ces timides condescendances pour la sainte parole de l'homme; ils crient comme les Galaadites : *Scibboleth* ou la mort, et l'Académie française répond: *Scibboleth*.

Avez-vous dans un coin de l'administration quelque méchante commission scientifique, appelée à donner son avis sur des questions qu'elle ne connaît guère, et, du reste, absolument dénuée de l'instinct sublime et profond qui a présidé à la formation des langues? Laissez-la faire. Si elle est incapable d'entamer d'ongles et de bec l'épiderme d'une idée, elle a reçu, je ne sais où et de je ne sais qui, la fatale autorité de tuer les mots et d'en créer de nouveaux. Les mots naissent à sa fantaisie, rachitiques, estropiés, informes, des mots étonnés de vivre, effrayés de se trouver ensemble, qui font peur aux femmes et aux enfans, qui font horreur aux gens instruits, qui font dresser les cheveux. Et puis, quand il a été improvisé à grands frais par deux ou trois crétins émérites, ce vocabulaire stupide trouve des

législateurs qui l'imposent sans le comprendre à tout un peuple ébahi, et des juges, dociles à leur texte légal, qui amendent ou emprisonnent les contrevenans, en attendant qu'ils les fassent pendre ou tirer à quatre chevaux, quand une résistance irritante forcera le code à aggraver la pénalité. Il était certainement réservé à la France éclairée, perfectionnée, civilisée à toute outrance, de fonder la légalité du *non-sens* et la jurisprudence du barbarisme. Les peuples anciens les plus vénérables par les grandes leçons qu'ils ont laissées au monde, sont tombés les uns après les autres dans cet excès honteux de décadence où la parole altérée, grattée, rognée, falsifiée, n'est plus dans le commerce équivoque du langage qu'un signe sans titre et sans valeur; mais aucun d'eux ne s'était avisé jamais de placer le patois grossier de ses sophistes ou de ses scholastiques sous l'égide sacrée de la justice. Chez les Latins, le bel usage des classiques s'était réfugié dans le texte de la loi, et Justinien lui-même, tout couvert qu'il fût de son inviolabilité impériale, n'arma point le procureur du roi, le juge d'instruction et les huissiers contre la langue inviolable de Cicéron. Ce n'est pas que les barbares de ce temps-là n'inventasseut à leur loisir, comme les nôtres, des mots rebutans et horribles, dont quelques philologues ont légué le souvenir à l'éternelle indignation des siècles; mais l'idée énorme d'improviser pour une nation un vocabulaire *complet*, formé d'élémens inintelligibles, mais la fantaisie étourdissante de prêter à cette terminologie burlesque et sauvage l'autorité des décrets législatifs et la rigueur des sentences judiciaires, appartenaient de droit à l'époque *éminemment progressive* et superlativement bouffonne où nous avons le bonheur de vivre. C'est ce qui arrive pour ce divertissant catalogue de barbarismes dont on s'est promis de faire la nomenclature légale des *poids et mesures*.

Le projet de soumettre l'humanité tout entière au même alphabet et au même rudiment, n'est pas tout-à-fait si nouveau que paraissent le supposer les savans apôtres du progrès. Il y a des siècles que l'on s'en occupe, et on s'en occupera pendant des siècles encore, car il n'y a rien de vital comme une sottise. Cette théorie offre d'ailleurs quelque chance de possibilité dans l'exécution, quand elle est considérée au point de vue d'un esprit superficiel. Une langue parfaitement philosophique dans sa composition, parfaitement logique et régulière dans sa syntaxe, facile à parler, facile à entendre, facile à écrire, qui ne demanderait pas quinze jours d'études primaires, si elle était reçue du consentement unanime des nations; cette langue que la vieille Babel avait perdue et que la moderne Babel attend

toujours, n'exige pas, en dernière analyse, de l'écolier ingénieux qui voudra bien lui consacrer une semaine de ses vacances, plus d'érudition qu'il n'en entre dans un feuilleton, ou plus d'esprit qu'on n'en cherche dans un vaudeville. C'est le *pont-aux-ânes* d'un linguiste imberbe qui fait ses premières armes pour arriver à l'École des Chartes. N'existe-t-elle pas d'ailleurs, déjà toute tracée, dans Trithème, dans Collange, dans de Villiers, dans Dalgarno, dans Becker, dans Wilkins, dans Court de Gébelin, dans l'*Encyclopédie*, dans cinquante bouquins qui sont moins connus et qui ne méritent guère de l'être? Il en est de toutes les nomenclatures en particulier comme de la langue en général, et de toutes les sciences de l'homme, comme de celle d'exprimer sa pensée par la parole. Je ne connais point de système d'idées qui ne puisse être soumis à une méthode étroite et synoptique, et c'est même là le dernier mot de l'intelligence humaine, arrivée aux bornes qu'elle ne peut pas franchir. Quand ses ailes ont fondu au soleil, il faut qu'elle tombe. Une fois que la place manque à l'essor de notre esprit, il se replie nécessairement sur la matière, parce que les organes imparfaits qui le servent ne lui permettent pas de percevoir distinctement autre chose; c'est là le secret des méthodes, c'est là le progrès possible, et Dieu sait à quoi il aboutit. La science contemplative des premiers sages, c'était une suite merveilleuse de conquêtes; la science positive des méthodistes, c'est une triste abdication.

Eh mon Dieu! faut-il donc vous apprendre, hommes d'instruction et de progrès, que cette irrégularité qui vous choque dans les procédés de l'intelligence, est précisément la preuve la plus manifeste de la supériorité de notre nature? L'abeille ne varie nulle part dans les proportions de sa cellule pentagone; le castor construit ses chaussées d'après les mêmes lois, au bord des rivières du Canada et au bord des rivières de la Hongrie; l'hirondelle n'a pas encore jugé à propos de changer la moindre chose à la forme éternelle de son nid. L'homme seul diffère de l'homme par les mœurs, par les institutions, par le langage, selon les lieux et les temps, parce que l'homme n'est pas l'esclave d'un instinct, parce qu'il est le maître d'une faculté, parce qu'il est intelligent. Étrange erreur d'un siècle en démence qui a pensé que l'espèce humaine atteindrait au plus haut degré de sa destination politique et morale, en se ravalant par l'uniformité des moyens au niveau des animaux les plus méprisés! Perfectionnement digne d'envie que celui qui réduira les nations civilisées à la police aveugle et à l'ordre mécanique des fourmilières!

Mais il serait vrai que la commodité publique avait quelque chose à gagner au changement du système métrique; mais il serait prouvé que cette variété d'appréciations et de valeurs qui lui était inhérente, ne renfermait pas en soi quelque mystère inconnu dans lequel le bien-être social est secrètement intéressé; mais un vœu unanime, enfin, aurait rendu cette réforme nécessaire, que rien ne rendrait nécessaire la réforme de la nomenclature usuelle, qui est, pour le dire en passant, la plus ingénieuse, la plus philosophique, la plus sensée, la plus belle de toutes les nomenclatures de l'homme, comme celle qu'on lui substitue est le plus détestable jargon dont se soit jamais avisée la présomption ignorante d'un néologue illétré. On ne saurait trop le dire et le répéter; une fatalité merveilleuse, dont l'explication peut être cachée dans la pensée de Dieu, dénie irrévocablement aux académies le privilége de faire des mots. Toutes les fois qu'elles veulent forger un vocabulaire et donner aux choses leur nom véritable, comme Adam, elles tombent à cent mille lieues, ou à je ne sais combien de mille myriamètres au-dessous de l'absurde. La nomenclature des mois de l'année républicaine, improvisée dans un des bureaux de la convention par quelques méchans démagogues sans études et sans lettres, avait tout le mérite qu'on peut chercher dans une extravagance de cette espèce; elle était nette, intelligible, euphonique. Les langues occultes des sociétés secrètes, qui ont été faites par des ouvriers, sont vives, énergiques, habilement figurées. L'argot de la populace, qui a été fait par des voleurs, étincelle d'imagination et d'esprit. La nomenclature des poids et mesures, qui a été faite par des académiciens, est la plus déplorable des turpitudes, et il n'en faudrait pas davantage pour déshonorer le nom français aux yeux du monde et de la postérité, si les gens sensés du pays étaient responsables, aux yeux du monde et de la postérité, de tout ce qui se fait en France depuis cinquante ans.

Ces propositions abruptes et absolues peuvent paraître un peu basardées, et faire crier au paradoxe. Je les rendrais sensibles à tous les esprits par une comparaison rapide de la nomenclature ancienne et de la nomenclature nouvelle; c'est même un travail aussi piquant que facile, et, pour parler sincèrement, c'est celui que je me proposais de mettre à fin, quand les premières lignes de cet écrit éphémère sont tombées de ma plume. J'y ai renoncé par d'excellentes raisons qui me dégageront envers le lecteur.

La première de mes raisons, c'est que la tâche aisée dont je parle

est réellement par trop aisée pour valoir les frais d'une élaboration sérieuse, et que j'attache trop de prix au peu d'heures qui me restent à vivre, pour les user stérilement à démontrer l'évidence même. A qui ai-je besoin de prouver que l'arc du méridien que personne n'a vu ni tenu, et que les savans eux-mêmes ne savent pas mesurer exactement quand ils le mesurent, est de sa propre nature le plus incommode de tous les étalons métriques? A qui pourrais-je apprendre qu'il convient que le vocabulaire des idées les plus familières, des agens les plus continuellement usuels de la vie sociale, soit composé de mots usuels et familiers? A qui entreprendrais-je de démontrer que le français est plus clair en français que le grec, et que la substitution d'un mauvais patois grec grossièrement fabriqué à un excellent français vieux comme la langue, pour désigner une chose que tout le monde a intérêt de connaître, ne saurait être que le fait d'un fou, quand elle n'est pas celui d'un charlatan ou d'un escroc? Est-il un seul écolier sur les derniers bancs du collége qui ait attendu mes inutiles élucubrations pour savoir que le mot *kilo*, par exemple, ne signifie *mille* en aucune langue; qu'il faut l'écrire par deux *ll* pour en faire un mot grec, et qu'avec ce mot grec ainsi orthographié, on ne parvient à exprimer dans le ridicule *killomètre* de la nomenclature, que *la mesure d'un* ANE? Est-il un seul père de famille (hélas! et mon cœur saigne en y pensant!) qui eût empoisonné son fils unique de sa propre main, en lui administrant comme un remède salutaire trois ou quatre *décigrammes de deutochlorure de mercure*, s'il avait pressenti ou deviné que cinq ou six *grains de sublimé* CORROSIF se masquaient aujourd'hui de cette abominable formule? Voilà ce qu'il me faudrait dire, et pourquoi dire ce que n'ignore personne? Je m'étais trompé sur la nécessité de cette discussion, ou bien le sens intelligent de notre pauvre espèce est atteint d'une infirmité incurable. Il faut le laisser mourir au régime du *deutochlorure* et des *décigrammes*.

J'ai déclaré que j'avais une seconde raison pour m'abstenir, et je m'en suis peut-être avisé un peu tard. La malheureuse aberration contre laquelle je proteste a été rédigée en LOI, et toute LOI est inviolable et sacrée pour les hommes d'ordre et de paix, même quand elle est mauvaise. Il est seulement permis, je le suppose du moins, d'en attendre, d'en espérer, d'en implorer la réformation, et c'est ce que j'ose faire pour celle-ci, au nom de la raison publique et de la langue nationale outragées, si cette démarche n'excède pas, dans nos mœurs constitutionnelles, les priviléges d'un citoyen soumis

et respectueux. Je suis d'ailleurs fort préparé à ces réponses incisives qui tranchent brutalement les questions, et qui font subir au droit imprescriptible de la plainte les mêmes traitemens qu'à la révolte; je ne m'en soucierais pas davantage sous un gouvernement moins équitable et moins doux. Dans la république de Charondas ou de quelque autre législateur dont le nom m'échappe, l'orateur qui venait proposer une réforme importante paraissait à la tribune la corde au cou; je dirais aussi : Donnez-moi cette corde, et montons.

Après cette déclaration de principes, qu'on trouvera peut-être un peu superbe, je finirai par exprimer d'un ton plus modeste un vœu d'un accomplissement plus facile, et qui réunira, je le sais d'avance, de vives et puissantes sympathies; le voici :

Au nom des vieilles muses que l'école classique adore toujours, au nom des vieilles et magnifiques inspirations de la langue naissante qu'une jeune école aime à renouveler, au nom de la grammaire et du dictionnaire, de la prose et de la poésie, de la pensée et du style, de l'art et de la logique, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré pour ces brillans esprits qu'un noble instinct a jetés dans la carrière des lettres; je viens adjurer les élégans écrivains en qui repose le dernier espoir de la littérature parvenue à son dernier âge, et cruellement menacée par des innovations barbares; je viens adjurer les vétérans illustres qui leur ont légué tant d'admirables exemples et ouvert la voie de tant de succès; j'adjure surtout, et j'adjure à genoux l'Académie française, dont j'ai osé blâmer avec quelque amertume la complaisante insouciance, mais dont personne n'est plus disposé que moi à reconnaître la souveraine autorité en matière de langage, de repousser obstinément les ruineuses richesses qu'on prodigue insolemment à la langue pour l'appauvrir et pour la perdre : je les supplie de ne jamais salir des pages destinées à l'immortalité par ces expressions vandales et *topinamboues*, qui seront dans quelques années un objet de dérision et de dégoût pour quiconque saura lire. En dernière analyse, ce sont les gens de lettres qui ratifient les usages de la parole et qui donnent aux mots le droit de vivre. Les mots dont les gens de lettres ne voudront point, quelle que soit d'ailleurs l'autorité qui les appuie, ces mots scandaleux, désavoués par leurs juges naturels, mourront de mort; et s'il en reste un seul, ce sera cet odieux *kilomètre* qui est fort propre à donner du moins la mesure de son inventeur.

Dr NEOPHOBUS.

FRAGMENS D'HISTOIRE.[1]

I.

DUEL DU DUC DE GUISE ET DU COMTE DE COLIGNY.

(1643.)

La duchesse de Longueville tenait le premier rang parmi les beautés de la cour. Fille du prince de Condé, elle appartenait par son père, par son frère, par son mari, à ceux qui ne voulaient que continuer avec plus de douceur le règne précédent. Sa mère était en intelligence étroite avec la régente, et c'était elle surtout qui servait à tenir éloigné le marquis de Châteauneuf, pour la part qu'il avait eue dans la condamnation du duc de Montmorency son frère. Cet intérêt aurait suffi sans doute pour rendre la jeune duchesse odieuse aux deux dames qui gouvernaient le duc de Beaufort. Mais elle comptait à peine vingt-quatre ans; la duchesse de Montbazon en avait plus de trente; l'une était proclamée aujourd'hui ce que l'autre avait été long-temps: il y avait donc entre elles toutes les conditions d'une haine mortelle. Or il arriva que, dans la chambre de la duchesse de Montbazon, se trouvèrent tombées par terre deux lettres « passionnées, bien écrites,

(1) Ces fragmens sont extraits d'une *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, que M. A. Bazin va publier prochainement, chez l'éditeur Chamerot, 33, quai des Augustins, et qui fait suite à l'*Histoire de France sous Louis XIII*, dont le succès est déjà consacré.

et d'un beau caractère de femme. » De cette chambre était sorti tout à l'heure le comte de Coligny, Maurice de Châtillon, fils aîné du maréchal. On supposa que les deux lettres s'étaient échappées de sa poche, et on voulut y reconnaître la main de la duchesse de Longueville, en ce moment enceinte, et qui avait alors, après un an de mariage, « une grande réputation de sagesse et de vertu. » Nous devons nous hâter de dire que ni l'un ni l'autre n'était vrai, que ces lettres avaient été perdues par un autre amoureux, et qu'elles compromettaient une autre dame, dont les Mémoires de Mlle de Montpensier nous ont charitablement conservé les noms. Le prince de Marsillac, en qui la personne intéressée se confia et qui ne la nomme pas, fit toutes les démarches convenables pour justifier la duchesse de Longueville, sans perdre celle dont il avait le secret : les lettres furent montrées avec la discrétion qu'il fallait, et brûlées ensuite devant la reine. Cependant des copies en avaient circulé avec la première attribution que la malignité leur conservait toujours; les propos moqueurs de la duchesse de Montbazon demeuraient sans rétractation et sans excuse. Il y avait des épées au côté des amis de la duchesse de Longueville; il y en avait une surtout, celle de son frère, que l'ennemi de la France voyait maintenant briller, et qui bientôt peut-être demanderait réparation de l'affront fait à sa sœur. La duchesse de Montbazon avait aussi ses champions, et il se fit à l'hôtel de Chevreuse une assemblée de quatorze princes, que les maisons de Vendôme, de Savoie, de Lorraine, de Rohan et de La Rochefoucauld pouvaient armer pour sa cause. Les deux moitiés de la cour étaient ainsi en présence. On essaya d'abord une réconciliation entre les dames. A un jour fixé, devant des personnes choisies, des paroles concertées furent adressées par la duchesse de Montbazon à la princesse de Condé, qui lui fit une réponse convenue. Cela pouvait passer pour une espèce d'accommodement. Mais, quelques jours après, la princesse et la duchesse se rencontrèrent par hasard en même lieu, le soir, dans un jardin public situé à l'extrémité des Tuileries, où la reine avait accepté de la duchesse de Chevreuse « une collation. » Comme cette fois rien n'était réglé pour leur approche, elles ne purent s'aborder même froidement. La princesse exigeait que la duchesse de Montbazon se retirât, celle-ci n'en voulait rien faire; il y eut un long débat entre les amis de l'une et de l'autre, après lequel la partie de plaisir fut rompue, et l'on se sépara « sans avoir rien mangé. » La duchesse de Montbazon reçut aussitôt l'injonction de se rendre dans une de ses maisons.

La première apparition du duc d'Enghien à la cour, peu de temps après l'affront fait à sa sœur, mais peu de jours aussi après l'emprisonnement du duc de Beaufort, le principal coupable, s'était passée sans bruit. Il y revint aussitôt qu'il eut conduit son secours d'hommes au maréchal de Guébriant, et plus d'un mois se passa encore sans qu'il parût être resté aucun souvenir fâcheux de ce petit scandale, ce que nous remarquons parce qu'aucun historien ne s'en est douté. Au bout de ce temps, la querelle, vieille de cinq mois, se réveilla. Le duc de Guise était, comme nous l'avons dit, au nombre de ceux qui avaient obtenu sans peine leur abolition, et qui volontiers s'en seraient passé. Bien dégagé maintenant de ses liens ecclésiastiques, et regrettant peu son archevêché de Reims dont un autre était pourvu, il était revenu en France absolument comme il en était sorti, laissant à Bruxelles, ainsi qu'il avait laissé à Paris, une femme qui se prétendait unie à lui par mariage. Cela faisait deux, et maintenant il en recherchait une troisième. Pour une affaire où doit figurer un personnage de ce caractère, il n'est pas grand besoin de chercher des causes raisonnables. Quelle part le duc de Guise avait-il eue dans les impertinences du duc de Beaufort? Comment se trouvait-il l'adversaire désigné du champion de Mme de Longueville? Pourquoi, dans le rang qu'il tenait, et le duc d'Enghien présent, devait-il se mesurer avec un autre qu'un frère? Les contemporains ne prennent pas la peine de nous l'expliquer. Tout ce qu'ils nous disent, c'est qu'on blâmait le comte de Coligny d'avoir laissé joindre son nom à celui d'une femme dans un médisant propos sans mettre sa vie en péril, et que celui-ci, pour se battre avec quelqu'un, provoqua le duc de Guise. Tel était le différend qui armait maintenant l'un contre l'autre l'arrière petit-fils de l'Amiral et le petit-fils du Balafré.

Suivant notre façon vulgaire de juger les convenances, cette provocation faisait bien plus de tort à l'honneur de la duchesse que la méprise dont elle s'était offensée; c'était en quelque sorte donner une signature et une adresse à ces lettres, dont l'origine et la destination demeuraient au moins douteuses. Alors, et dans ce monde élevé, on en jugeait autrement. Le déshonneur était de rester sans éclat et sans vengeance. Le duel eut lieu en plein jour, dans la Place-Royale. On assure que la duchesse de Longueville en était spectatrice, cachée derrière une fenêtre du logis de la duchesse de Rohan. Les deux adversaires avaient chacun un second. Le comte de Coligny eut le bras traversé par le fer de son ennemi, et laissa échapper son épée, ce qui lui fut cruellement reproché. Son second, qui était

le comte d'Estrades, eut l'avantage sur celui du duc de Guise, qu'il blessa dangereusement, et, quoique blessé lui-même, il offrit au duc de continuer le combat; ce seigneur refusa généreusement une partie devenue inégale. Ainsi toute la gloire fut pour lui, et le malheureux comte de Coligny, vaincu, désarmé, gravement atteint, fut encore en butte aux railleries cruelles des jeunes gens et des femmes, qui ne lui pardonnaient pas de survivre. Il n'y a pourtant pas moyen de mettre en doute sa bravoure et la réalité de sa blessure; car le maréchal de Turenne, qui s'y connaissait apparemment, écrivait quelques jours après à sa sœur : « Je vous prie de faire compliment de ma part au maréchal de Châtillon sur l'affaire de son fils, si vous jugez que cela soit nécessaire. » Mais, en ce temps comme toujours, les sympathies étaient pour le vainqueur, et le vaincu ne pouvait même espérer de compassion qu'en mourant. Une épigramme, conservée par la douce Mme de Motteville, engageait la duchesse de Longueville à se consoler « de ce que son amant avait demandé la vie, puisque c'était pour elle qu'il voulait vivre. » En dépit des railleurs, le comte de Coligny ne tarda pas beaucoup à leur donner la satisfaction qu'ils exigeaient. Au bout de quelques mois, il expira, et on lui disputa encore le mérite de sa mort; car on l'attribua uniquement au chagrin. Quant au duc de Guise, il ne paraît pas que personne soit venu l'inquiéter dans sa victoire. Il est probable qu'il s'éloigna quelque temps de la cour pour laisser tomber la procédure commencée par le parlement sur cette infraction publique aux lois du royaume. Mais il n'y eut en effet contre lui ni disgrace déclarée, ni revanche proposée. On dit même que le comte de Coligny, étant allé prendre asile dans la maison du duc d'Enghien, fut obligé d'en sortir par la volonté du prince de Condé, qui voulut sagement écarter de sa famille une dangereuse solidarité.

II.

NAISSANCE DU JANSÉNISME.

(1638 — 1644.)

Au même temps où l'ordre matériel laissait voir des symptômes de trouble, il en éclatait d'autres dans la région plus élevée, mais non plus paisible, de l'intelligence. La dispute théologique se réveil-

lait ardente, avec l'attrait qu'elle avait eu toujours pour les esprits pétulans et les inquiétudes qu'elle faisait naître dans les ames timorées. Depuis l'invasion du protestantisme dans le monde chrétien, l'église catholique avait eu trop à se défendre pour trouver le loisir de se diviser, comme il s'était vu trop souvent, sur quelques points de sa croyance ou de sa discipline. Maintenant qu'elle avait en quelque sorte pris son parti des immenses conquêtes arrachées à son domaine, l'activité, l'ambition ou le zèle de ses écrivains se reportait librement sur ces mille distinctions que l'argumentation introduit dans le développement et le commentaire d'une même foi. On peut être fier ou se trouver heureux d'employer la pensée et le langage à des débats plus sérieux, plus féconds en résultats utiles; mais il ne faut pas méconnaître la portée de ceux qui ont occupé d'autres siècles. Pour une société dont toutes les parties se tenaient par le lien religieux, ce ne pouvait être quelque chose d'indifférent que de savoir à quelles conditions Dieu avait mis le salut des particuliers, et sur quelles bases reposait l'autorité dans le général. Or c'était à ces deux fins essentielles qu'aboutissaient toutes les recherches des théologiens, par des chemins trop longs sans doute, trop hérissés de difficultés oiseuses et puériles, et où les intérêts humains, l'orgueil, la jalousie, la haine, tenaient évidemment trop de place. En France, la discussion des matières religieuses demeura long-temps empreinte de préoccupations politiques. La question du pouvoir des papes dans le temporel, qui produisit tant d'écrits au commencement du règne de Louis XIII, quoique traitée d'une manière toute spéculative et sans application à des évènemens actuels ou prévus, touchait cependant de trop près aux discordes sanglantes dont on sortait à peine, pour rester dans les bornes d'une simple controverse doctrinale. La lutte engagée contre la société des jésuites portait beaucoup plus sur des faits que sur des opinions. Ce fut un religieux de cet ordre, François Garasse, déjà connu par plusieurs pamphlets bouffons, qui reprit assez malheureusement en 1625, et sous une forme sérieuse, la dispute purement théologique. Un gros livre qu'il publia en latin sur *les Vérités capitales de la Religion*, amena de vives réfutations, mais qui s'adressaient plus à l'auteur qu'à l'ouvrage et à ses maximes. Son livre fut censuré par la Sorbonne en 1626, sans que les jésuites parussent y prendre intérêt, et ce premier sujet de querelle fut oublié. Le père Garasse, désavoué par ses frères, alla s'enfermer en silence dans leur couvent de Poitiers, où, un an après, il termina sa

vie turbulente par la plus belle mort qui soit offerte au prêtre chrétien, en soignant dans un hôpital les victimes d'une maladie contagieuse.

Cependant il se formait, à l'ombre de la plus pacifique retraite, une nouvelle école de théologiens armés de science pour la dispute. Il était arrivé, en 1625, qu'une communauté de religieuses avait quitté sa vieille maison des champs pour s'établir à Paris. Dans ce couvent, appelé Port-Royal, se trouvaient cinq sœurs, filles de l'avocat Antoine Arnauld, et l'une d'elles en était abbesse; leur mère, veuve depuis 1619, était venue elle-même se ranger sous les lois de sa seconde fille. Cette famille, si féconde en femmes pieuses, ne l'était pas moins en hommes austères et savans. Outre les trois frères des cinq religieuses, on y comptait les fils de leur sixième sœur, qui les rejoignit plus tard. L'aîné de ces fils était Antoine Lemaître, le plus célèbre avocat de son temps. Toutes ces personnes d'âge et de sexe divers, liées par le sang, par la piété, par l'étude, reconnaissaient en quelque façon pour chef spirituel l'abbé de Saint-Cyran, Jean Duvergier de Hauranne, qui, dans une position habilement modeste, avait su gagner beaucoup de respect et de réputation. Les hommes de mœurs sévères, de conduite pure, indifférens aux biens et aux grandeurs, sont quelquefois assez enclins à l'esprit de contradiction et de cabale. Cet abbé n'en était certainement pas exempt. Il semblait ne vouloir que rendre les oracles d'une érudition profonde et retirée sur les matières de la foi; mais il n'en fournissait pas moins à la polémique des écrits anonymes. Il avait refusé les dignités de l'église, mais il travaillait volontiers à s'attacher des prosélytes. Il avait accordé ses soins à la communauté de Port-Royal, et bientôt le couvent de filles devint pour les hommes un centre de réunion. Des logemens même y furent construits *au dehors* de la sainte clôture pour recevoir de pieux solitaires, et ce fut un grand sujet d'admiration quand on vit Antoine Lemaître, âgé seulement de trente ans, dans tout l'éclat de sa renommée, quitter sa gloire acquise et ses brillantes espérances pour s'enfermer dans une cellule de cet obscur asile. La petite colonie, ainsi établie, commençait à s'étendre sous l'autorité de l'abbé de Saint-Cyran; elle avait entrepris déjà l'éducation de plusieurs enfans; mais surtout elle écoutait les enseignemens du maître et se pénétrait de sa doctrine, lorsque le cardinal de Richelieu, importuné du bruit qui sortait de cette solitude, fit enlever et conduire à Vincennes celui qui semblait l'animer.

Il ne paraît pas, quoi qu'on en ait dit, que cette rigueur ait eu

des causes plus secrètes. L'abbé de Saint-Cyran, et ses élèves ne l'ont pas dissimulé, professait, sur plusieurs points les plus mystérieux de la religion, des sentimens contraires à ceux que « le relâchement du temps » avait accrédités. Il voulait avec raison les répandre; cela ne pouvait se faire qu'en attaquant les opinions reçues et les pratiques ordinaires. Il y avait donc en lui toutes les conditions d'un novateur, et, à ce seul titre, il ne pouvait manquer d'offenser le ministre suprême de l'état. Il lui était encore suspect par ses liaisons avec l'évêque d'Ypres, Corneille Jansénius, qui venait tout récemment de publier un livre, pour le roi d'Espagne son souverain, contre les armes et les alliances de la France. Enfin, il y avait d'évidens rapports entre ce qu'il était devenu et ce qu'avait été le cardinal de Bérulle. Il fallait beaucoup moins de motifs à un ministre comme Richelieu pour mettre quelqu'un en prison. On commença des informations portant exclusivement sur la doctrine religieuse qu'il enseignait à ses adeptes. Ceux-ci furent relégués d'abord dans la maison abandonnée de Port-Royal des Champs, puis chassés de cette demeure, et l'abbé de Saint-Cyran resta prisonnier deux mois encore après la mort du cardinal.

Pourtant, du fond de sa prison, il avait continué à gouverner son troupeau dispersé, qui ne tarda pas à regagner sans bruit le bercail. Une autre consolation lui vint d'ailleurs. Son plus ancien ami, le compagnon fidèle de sa pensée théologique, Corneille Jansénius, était mort presque au moment de son arrestation: mais il laissait un livre, œuvre secrète de toute sa vie, et ce livre fut publié posthume à Louvain. Les ouvrages de controverse ne sont pas faits pour le succès tranquille. Celui-ci remplit parfaitement son but. Comme il remuait la question infinie de *la Grace* à laquelle un décret pontifical de 1611 défendait de toucher, le pape Urbain VIII avait d'abord voulu en arrêter la publication; mais il finit par le censurer complètement, à raison des propositions hérétiques qu'il contenait, et qu'un de ses prédécesseurs, Pie V, avait déjà condamnées, soixante-quinze ans auparavant, dans la personne de Michel Baïus. En France, comme ailleurs, l'*Augustinus* de l'évêque d'Ypres, trouva des partisans et des adversaires. L'abbé de Saint-Cyran en délégua aussitôt la défense à Antoine Arnauld, le dernier né des vingt enfans de l'avocat, le plus jeune frère des religieuses de Port-Royal. Il avait alors trente ans et venait d'être reçu docteur en théologie. La première attaque était venue de la chaire; le docteur Arnauld voulut y répondre par un écrit apologétique, qui pourtant ne fut pas publié.

Mais le jeune théologien avait mieux à faire qu'à combattre pour un autre. Lui aussi, il était auteur d'un ouvrage où reposait une partie de la doctrine commune, couvé pour ainsi dire sous l'aile de l'abbé de Saint-Cyran, et qu'il avait hâte de mettre en lumière. Ce livre parut; il avait pour titre : *De la fréquente Communion*, et son objet était de rendre plus rare, plus difficile, de soumettre à plus d'épreuves, à des dispositions intérieures plus étudiées, l'usage du sacrement. C'était l'application, au fait le plus palpable et le plus délicat, du système adopté par l'école nouvelle sur les conditions de la Grace, système qui tendait en général à faire ce don de Dieu moins dépendant de la pratique et de l'intervention du prêtre. Ainsi la dispute déjà saisie du livre étranger, ouvrage d'un défunt, eut encore à se jeter sur une production née en France, dont l'auteur était vivant et à sa portée. L'abbé de Saint-Cyran vit ce double débat s'échauffer et mourut.

Parmi les contradicteurs les plus ardens de ces deux ouvrages se leva bientôt toute la société des jésuites. Il n'est guère besoin d'expliquer leur animosité par le ressentiment qu'ils avaient conservé contre les fils de l'avocat Arnauld, leur ancien adversaire, ou par la rancune qu'ils gardaient à l'abbé de Saint-Cyran pour avoir combattu, sans se nommer, leur père Garasse. La vérité est que toute la doctrine des nouveaux venus était contre la leur, que toute la réformation proposée attaquait des habitudes de croire et d'agir qu'ils étaieut partout en possession de diriger. Dans les questions de principe, ce ne saurait être un tort que l'agression; car les principes sont éternels, et nulle prescription ne vaut contre eux. Mais il n'en est pas moins juste de constater, pour le fait, d'où venait le trouble et qui avait la défensive. Celle-ci appartenait incontestablement aux jésuites. Jansénius s'en prenait à un de leurs frères, Molina, écrivain du siècle précédent; l'abbé de Saint-Cyran leur enlevait des pénitens, et les poursuivait de ses livres anonymes; Antoine Arnauld enfin avait écrit son livre tout exprès pour combattre les instructions « plus humaines » données par un des leurs à une princesse que les hôtes de Port-Royal avaient ramenée, de fort loin, à la dévotion extrême. Les hommes et les choses étaient donc profondément engagés dans la querelle. Après les sermons et les pamphlets, on en vint aux actes, et de ce moment la dispute religieuse entre dans l'histoire.

III.

RÉVOLUTION DE NAPLES.

(1647.)

Les rêves que la fièvre dispense au cerveau d'un malade n'ont certainement rien de plus étrange, de plus désordonné, de plus rapide, de plus changeant, que les premières scènes de la révolution de Naples. C'est d'abord le peuple de cette ville, tel qu'on peut se le figurer à deux siècles en arrière de notre temps et sous la domination espagnole, répandu par groupes épais sur la place du marché pour assister aux préparatifs d'une fête religieuse. Là une dispute s'élève pour savoir lequel, du jardinier ou du marchand, doit acquitter la taxe imposée depuis quelques mois sur les fruits par un décret du vice-roi. Le magistrat intervient et condamne les gens de campagne à payer. Aussitôt l'un d'eux, pour exprimer son dépit, renverse par terre ses provisions et convie la multitude à s'en régaler. Un des assistans, Thomaso Aniello, natif d'Amalfi, revendeur de poisson sur le marché, et beau-frère, à ce qu'il paraît, de ce paysan, saisit l'occasion du tumulte, le tourne contre le magistrat, l'excite contre l'impôt qui l'avait amené, et, appelant à son aide une bande de jeunes garçons déjà enrôlés pour figurer à la fête prochaine, met en fuite les officiers de recette, s'empare de leur bureau, en arrache les meubles et les registres pour en former un bûcher que la flamme a bientôt dévoré. Maîtresse de ce terrain, la foule se grossit, se presse, se pousse, roule à travers la ville vers le palais du vice-roi, désarme les Espagnols et les Allemands qui le gardaient, détruit tout ce qu'elle y trouve, se saisit du vice-roi, lui fait mille outrages, le poursuit dans un couvent où il s'était réfugié, lui arrache un écrit qui abolit tous les impôts sur les subsistances; et, pendant qu'il va chercher un abri hors de la ville, les vainqueurs retournent à leur place du marché, brisent en chemin les portes des prisons, font proclamer l'abolition des taxes, puis votent avec de grandes acclamations l'incendie de toutes les maisons habitées par les receveurs, fermiers ou autres intéressés de l'impôt. Dans ce mouvement de quelques heures qui anéantissait à la fois tous les prestiges de l'autorité et tous les instrumens de la force, il s'était opéré un prodigieux développement de facultés chez l'homme qui, le matin, n'avait été que le plus

prompt à commettre une offense brutale, qui, le soir, exerçait déjà le pouvoir de commander à tous. Mas-Aniello, comme l'appelaient familièrement ses compagnons, ce pauvre poissonnier à qui l'on n'avait connu jusqu'alors que ce qu'il fallait d'énergie pour gagner son pain, portant encore avec sa pauvreté le fardeau d'un ménage et d'un enfant, aussitôt qu'il avait eu proféré le cri de révolte, dès qu'il avait vu le torrent populaire se déchaîner à sa voix, s'était senti lui-même enlevé hors de sa nature, et avait au même instant rassemblé en lui toute cette puissance dont il se fit l'ame, dont les bras sans nombre étaient devenus ses bras. Ce jour, le jour suivant et cinq autres jours encore, il n'y eut dans Naples d'autre loi que sa volonté, et sa volonté se trouva constamment prête à tout, prompte, nette, droite, violente sans doute, mais honnête et pure. Le premier jour, il avait vaincu sans armes; le second, il procédait, avec le peuple armé, à l'exécution de la terrible sentence dictée par la victoire; le troisième, il dictait les conditions de la paix; le quatrième, il échappait à une tentative d'assassinat; le cinquième, après avoir obtenu toutes les promesses qu'il avait exigées, il allait hardiment livrer sa tête aux embrassemens suspects d'un maître humilié. Mais alors il avait quitté le vêtement du travail, du combat, de la souveraineté populaire, ou plutôt il avait pris un vêtement, et une toile d'argent couvrait sa redoutable nudité. Le sixième jour, il régnait; le septième, il marchait en triomphe à côté du vice-roi pour faire consacrer par la religion les concessions arrachées par la révolte. Le huitième et le neuvième, il était fou. Le dixième enfin, un jour de fête solennelle, quelques hommes le tuaient publiquement comme un animal pris de la rage, et le peuple traînait son cadavre par les rues. Le lendemain, ce même peuple, ramassant avec respect les restes de son héros, lui faisait de pompeuses obsèques.

Quand cette destinée tout-à-fait sans pareille se fut accomplie, l'évènement commun, la révolution, suivit son cours. Elle avait été faite contre l'impôt et ceux qui en profitaient. Elle avait respecté le principe de la puissance établie dans le pays, en se contentant de la désarmer et de lui faire accepter ses conditions. Ou le hasard, ou le calcul, ou de naturelles défiances, l'avaient renfermée tout entière dans les mains du peuple, sans en donner aucune part à la noblesse du pays, chez laquelle au contraire elle avait pris plus d'une proie et plus d'une victime. Maintenant elle restait armée, en état de trêve avec l'ancienne domination qui avait traité, qui attendait la ratification de ses promesses par le souverain, et qui, retranchée dans l'en-

ceinte fortifiée d'un palais, n'en essayait pas moins de pénétrer par ses agens dans les conseils des révoltés. Les premières nouvelles qui en étaient venues en France présentaient cette rébellion comme arrivée déjà au point de secouer le joug de l'Espagne et de chercher un appui chez ses ennemis. On pouvait le prévoir et l'espérer, mais cela n'était pas vrai encore. Le nom de la France avait été une seule fois hasardé dans une proposition, et avait failli coûter la vie à celui qui le prononçait. Le nom de l'Espagne, celui de son roi, se mêlaient, dans la bouche du peuple et sur ses bannières, à son cri de liberté; les armoiries du royaume étaient partout unies à celles de la ville, et c'était toujours un portrait de Charles-Quint ou de Philippe IV qui servait d'enseigne aux attroupemens. Les choses se continuèrent ainsi pendant plus d'un mois, dans l'attente de la ratification du roi, le peuple gardant ses armes et obéissant chaque jour un peu moins à deux chefs qui lui étaient restés de l'administration créée par Mas-Aniello. A la fin ces chefs lui devinrent suspects, et il se souleva de nouveau en assiégeant dans son château le vice-roi, qui les y avait recueillis : là il y eut résistance, et le sang des Espagnols commença dès-lors à couler. La guerre ainsi allumée entre la ville et les châteaux, le peuple voulut un chef militaire et le prit dans la noblesse; c'était un vieil officier de naissance illustre et d'un courage éprouvé, l'ancien défenseur de Tarragone contre les Français, don Francesco Toralto, prince de Massa, qui accepta le commandement pour sauver sa vie. Cependant, au bout de quelques jours, il y eut encore un nouveau traité, à l'ombre duquel on passa le temps assez tranquillement, jusqu'à ce qu'on vît paraître l'armée navale d'Espagne, commandée par le prince don Juan d'Autriche, fils naturel du roi. Près de trois mois écoulés depuis le premier signal de l'insurrection, des combats livrés, des trahisons découvertes, des meurtres commis, avaient si peu détaché les Napolitains de l'obéissance, et ils se jugeaient eux-mêmes, après tant d'offenses, si loin d'être coupables, qu'ils saluèrent avec des transports de joie l'approche du bâtard royal. Le prince leur répondit à coups de canon. Alors ce peuple, qui avait vaincu deux fois en attaquant, sut vaincre encore pour se défendre. De ce moment aussi, le nom espagnol cessa d'être respecté, le souverain devint ennemi, et la multitude sanctionna cette dernière rupture en mettant à mort le chef de race noble qu'elle avait forcé à la commander. En sa place fut élu un homme du peuple, armurier de son état, qui s'était maintenu jusque-là fort habilement dans un commandement subalterne, et avait gagné grand

crédit en ne paraissant qu'obéir avec zèle. Sous ce nouveau général, « la cité très fidèle » se déclara république et appela les Français à son aide.

On pense bien qu'un temps si long n'avait pu se passer, depuis le commencement de la révolte, sans mettre en mouvement des agens, autorisés ou officieux, pour essayer de lier partie entre la puissance armée contre l'Espagne et les sujets rebelles de cette couronne. Les premiers émissaires venus de Naples s'étaient adressés au marquis de Fontenay-Mareuil, nouvellement arrivé près du saint-siége comme ambassadeur, et ils en avaient reçu beaucoup de louanges, d'encouragemens et de promesses. Il avait aussitôt envoyé lui-même, tant dans le pays napolitain qu'en Sicile, des gens chargés d'observer les évènemens et de les diriger, s'il se pouvait. En France, on avait tout d'abord songé à faire marcher vers ce point l'armée navale, et même on y avait déjà désigné celui qui devait commander les troupes embarquées. Mais les différentes péripéties de l'insurrection ralentirent bientôt cet empressement. Plusieurs fois, en effet, on avait pu croire, de loin surtout, la paix rétablie dans la ville. Souvent encore des manifestations populaires avaient montré combien on y était mal disposé pour une rupture complète, et surtout pour l'intervention de l'étranger. En tout cas, les choses, comme elles étaient, profitaient aux ennemis de l'Espagne sans leur rien coûter, et ce n'était peut-être pas trop mal se conduire que d'attendre, pour agir efficacement, un progrès plus marqué dans la rébellion, et un désir plus prononcé de l'assistance à laquelle on se préparait. Mais, pendant que le cabinet français hésitait à risquer une armée pour soutenir ce peuple réputé incertain et mobile, qui tantôt insultait les Espagnols, tantôt partageait avec eux ses provisions de guerre, pour les aider à repousser ensemble les vaisseaux français, ce peuple d'ailleurs qui avait fait dès l'origine un sanglant divorce avec la noblesse du pays, et la forçait, pour sa conservation, à s'armer contre lui, quelqu'un se disposait ailleurs à lui donner ce qu'on jugeait surtout devoir lui manquer, c'est-à-dire un chef. Il y avait alors à Rome un jeune seigneur merveilleusement propre aux expéditions aventureuses : c'était le duc Henri de Guise, autrefois archevêque, déjà bigame, et qui s'était rendu dans la ville sainte sans motif plus héroïque que de solliciter l'annulation de son second mariage, afin de pouvoir en contracter un troisième. Or, le duc n'ayant rien pu obtenir du pape depuis plus de sept mois qu'il était en instance pour son « démariage, » se préparait triste-

ment à retourner vers celle dont on ne voulait pas qu'il pût faire autre chose que sa maîtresse, lorsque le récit de la sédition de Naples, apporté par des mariniers de Procida qui venaient vendre leurs fruits à Rome, lui mit dans le cœur une nouvelle ambition. Il pensa qu'un descendant de l'ancienne maison d'Anjou, dont les Napolitains avaient gardé un tendre souvenir, que l'héritier du nom de Guise, si connu par toute l'Europe, qu'un prince encore à qui l'appui de la France semblait assuré, ne pouvait manquer d'être accepté pour guide, pour général, pour protecteur, par des peuples lancés dans la voie des révolutions, et qu'il y avait de belles chances pour sa fortune, pour sa gloire, pour sa grandeur, peut-être aussi pour son amour, à s'y précipiter avec eux. Il essaya donc de nouer, pour son propre compte, des intelligences dans la ville de Naples, et fut long-temps sans pouvoir y réussir, les gens qu'il envoya ayant été pris par le vice-roi, et enfermés ou mis à mort. Mais enfin il était parvenu à communiquer avec un des chefs du peuple et à lui faire entendre ses propositions, qui étaient que les Napolitains se missent en république, et qu'il offrait d'y aller tenir le même rang que les princes d'Orange avaient dans les Provinces-Unies. En ce moment, la ville était en paix avec le vice-roi et les châteaux; mais on y prévoyait la reprise prochaine des hostilités, si le roi d'Espagne refusait de ratifier les concessions faites par le vice-roi. Le duc voulut donc se tenir prêt à cet évènement, et ce fut alors qu'il s'ouvrit tout-à-fait de son projet au cardinal Mazarin, en ayant soin de faire sa position un peu meilleure qu'elle n'était, comme si l'ambassadeur de France n'était pas là pour réduire les choses à leur réalité. Il se croyait d'ailleurs assuré d'avoir conquis l'approbation et mérité l'assistance de l'archevêque d'Aix, arrivé aussi à Rome depuis quelques mois pour presser lui-même le difficile ouvrage de son élévation au cardinalat. Il prétendait l'y avoir beaucoup servi, et il s'imaginait que la reconnaissance des deux frères pour cette promotion, qui eut lieu effectivement en ce temps-là, ne se refuserait pas à lui procurer un peu moins qu'une couronne.

Il n'y a rien dans l'histoire de plus certain et de mieux constaté que la manière dont cette proposition fut reçue par le conseil de la reine, et l'on ne saurait comprendre que, de nos jours, un annotateur de mémoires ait voulu démentir ce qui résulte de tous les témoignages contemporains. La première réponse du cardinal Mazarin, au premier avis envoyé par le duc de Guise, nous a été conservée.

On y louait « son zèle, » mais on l'engageait « à modérer cette généreuse ardeur. » — « Si ce qu'il proposait, lui disait-on, était en tel état qu'il pût être assuré d'y réussir, on lui donnerait toutes les assistances possibles; mais, à dire le vrai, il ne semblait pas que le fruit fût encore mûr. On avait d'autant plus d'intérêt à ne pas souffrir qu'il se sacrifiât ainsi, que tout le blâme du mal qui lui pourrait arriver rejaillirait sur la reine et son conseil. On le suppliait donc de bien examiner toutes choses avec l'ambassadeur de France, qui avait, de son côté, des négociations sur le même fait, avant de se hasarder en un dessein si périlleux. » Il fallait être bien décidé à l'exécution pour regarder ce langage comme un encouragement. En s'adressant à son frère, le cardinal Mazarin ne parlait guère autrement; seulement il ajoutait : « Qu'il en soit donc ce que M. de Guise voudra! Peut-être aura-t-il un jour quelque peine à se tirer de la position où il va se mettre; mais, à coup sûr, la France ne peut y trouver que des avantages. » Et là était la vérité; car le duc ne demandait que la permission de risquer sa personne; on le prenait au mot, et, soit qu'il succombât, soit qu'il réussît, il ajoutait un effort de plus pour détacher le pays napolitain de la domination espagnole, sans qu'il en coûtât à la France aucun sacrifice. Le duc n'en persista pas moins à suivre son projet, et, le meurtre du prince de Massa étant arrivé sur ces entrefaites, l'armurier Gennaro Annese, capitaine-général, supplia le duc, au nom de la république, « de vouloir bien être le défenseur du très fidèle peuple de Naples, qui adressait en ce moment à la bienheureuse Vierge Notre-Dame del Carmine ses ferventes prières pour qu'elle leur procurât bientôt la présence de son altesse. » Ce chef du peuple écrivait en même temps à l'ambassadeur de France, qui, tout en approuvant la résolution que ses concitoyens avaient prise de secouer le joug des Espagnols, tout en leur promettant le secours de la flotte française pour « les aider à établir la forme de gouvernement qu'ils jugeraient la plus convenable, » avait toujours la précaution de ne mêler en rien l'affaire particulière du duc de Guise dans la protection qu'il offrait et dans les effets qu'il en faisait espérer.

Alors le duc fit ses préparatifs pour se rendre à Naples, pendant que la cour envoyait ordre à l'armée navale, rassemblée à Toulon, de se mettre en mouvement « pour aller offrir aux Napolitains l'assurance de cette couronne, et les garantir ainsi de l'oppression que les Espagnols voulaient leur faire subir. » Dans cet ordre, on prévoyait le cas où « les peuples prendraient la résolution de se soustraire en-

tièrement à la domination espagnole, et de faire l'acclamation d'un nouveau roi, qui pourrait être ou le roi de France, ou un prince de sa famille auquel il céderait volontiers ses droits, ou enfin tout autre prince qu'ils aviseraient, et le commandant de la flotte avait plein pouvoir d'en traiter avec eux. » Celui auquel s'adressaient ces instructions était un jeune homme de dix-huit ans, le neveu de la duchesse d'Aiguillon, l'héritier du nom et du duché de Richelieu, et qui tenait de son père la charge de général des galères. La *Gazette* avait annoncé, quelques mois auparavant, que, « nonobstant les soins que les siens avaient apportés pour le retenir, le duc de Richelieu, en sa quinzième année (il paraît qu'elle le rajeunissait un peu), était parti secrètement de Paris pour aller à Marseille exercer sa charge; » et on lui avait donné le titre de lieutenant pour le roi dans les mers du Levant. Il avait donc fait ce printemps sa première campagne de mer jusqu'aux côtes de Catalogne, et, au retour, il avait pris le commandement de toute l'armée navale. Après quelques courses sans résultat, il était maintenant avec sa flotte en rade de Toulon, où il reçut son ordre de départ, qui lui enjoignait toutefois de suivre les conseils du commandeur des Gouttes, grand prieur d'Auvergne, et du bailli de Valançay, deux officiers de plus vieille expérience. Il mit donc promptement à la voile, avec vingt-six vaisseaux de guerre français, trois portugais, cinq brûlots et quelques flûtes, le surplus des vaisseaux, ainsi que les galères, devant suivre plus tard s'il en était besoin.

Mais le duc de Guise, qui semblait d'abord vouloir se présenter devant Naples à la tête de ce puissant secours, ne l'avait pas attendu. Sa propre impatience, ou les instances de ses amis à Naples, ou plutôt la crainte de ne pas agir assez librement s'il était une fois à bord des vaisseaux français, l'avaient fait hâter son départ de Rome. Muni de quelque argent emprunté et d'un peu de poudre, il s'était embarqué à l'embouchure du Tibre, avec vingt-deux personnes qui l'accompagnaient, sur douze felouques dont chacune ne pouvait porter que deux passagers, et il s'était ainsi livré à la mer pour se glisser entre les vaisseaux de la flotte espagnole. Trente heures après son départ, sa felouque abordait seule le rivage au-delà de Naples du côté de Portici, et il entrait dans la ville, suivi d'un valet de chambre italien, aux acclamations de tout le peuple, qui avait vu son frêle esquif poursuivi, canonné, par la flotte ennemie. Le reste de son escorte, qui s'était séparé de lui par ses ordres pour tromper les Espagnols, débarqua successivement un ou deux jours plus tard, sans qu'il s'en fût

rien perdu. Cependant le duc n'avait échappé qu'aux périls; à présent commençaient les embarras. A peine le pied mis dans la ville, il écrivait au cardinal Mazarin : « J'ai trouvé tout ici dans un tel désordre et une telle confusion, que, sans une puissante assistance, il est difficile de pouvoir réussir. » En effet, les Napolitains manquaient de tout, et leur nouveau chef n'apportait que son nom et son courage. Le seul témoignage qu'il eût obtenu et qu'il pût donner du concours de la France à son entreprise, était une lettre du marquis de Fontenay-Mareuil à la république, annonçant que le duc était envoyé par le roi, et la présence auprès de lui d'un agent autorisé par le même ambassadeur. Pour cet emploi, assez peu déterminé, le marquis avait trouvé sous sa main un homme de vie aventurière, le sieur de Cérisante, né huguenot, d'abord médecin, puis homme de guerre, sorti de France pour aller refaire sa réputation à l'étranger, revenu en France comme résident de la reine de Suède, s'étant fort endetté dans ce poste qu'il lui avait fallu quitter, ayant ensuite couru divers pays, devenu catholique à Rome faute d'avoir osé se faire turc, partout plus vaniteux encore qu'intrigant, et plus fou peut-être que vaniteux. Du reste, dans les actes venus de Paris, le duc de Guise n'était toujours qu'un chef « choisi par messieurs de Naples pour commander leur armée. » Les pouvoirs, pour traiter avec le peuple, restaient aux mains des ambassadeurs et du commandant de la flotte. Enfin, en accréditant auprès de la république un nouvel envoyé, on déclarait seulement qu'il avait charge « de communiquer au duc de Guise les pensées du roi, et de l'assister de ses conseils. » Cependant le duc s'était mis résolument à sa difficile besogne. Sur les lieux mêmes, les choses étaient loin d'être aussi favorables qu'on les lui avait montrées, même à part les plaisantes surprises que pouvaient lui causer l'extrême différence des mœurs et l'étrange nature des hommes auxquels il avait affaire. Maîtres des trois châteaux et de la mer, les Espagnols occupaient encore plusieurs quartiers de la ville; la campagne était tenue par leurs troupes et par celles de la noblesse, qui faisait cause commune avec eux. Le peuple n'avait plus ni vivres, ni poudre, ni argent. Un très petit nombre de ceux qui avaient pris les armes sous Mas-Aniello continuait à servir; le chef populaire était grossier, ignorant, sans énergie en lui-même, sans autorité parmi les siens. Il fallait remuer de nouveau et organiser pour la guerre toute cette multitude qui, se gardant déjà fort mal dans ses rues et ses maisons, ne sortait de son engourdissement que pour courir en tumulte aux occasions de violence ou de pillage. Proclamé généra-

lissime des armées du peuple, pendant que l'armurier Annese conservait « le gouvernement politique, » il commença par former des régimens, essaya quelques attaques sur les postes des Espagnols, et fit ses dispositions pour aller gagner la campagne, afin de s'ouvrir des communications. Mais tous ces préparatifs se faisaient au milieu de la discorde la plus complète, des plus inquiètes jalousies, chacun, et jusqu'aux gentilshommes de sa maison, essayant de se faire valoir à part, de se rendre indépendant ou maître, à ce point que, dès les premiers jours, le baron de Modène, venu avec lui sans autre titre que d'être à son service, fut fait son mestre-de-camp général par une autre autorité que la sienne, et qu'il se vit obligé de l'accepter au lieu de le choisir. Le dissentiment d'ailleurs qui paraît avoir été entre ce fort habile gentilhomme et le duc, consistait en ce que le premier conseillait de chercher tout son appui dans le peuple sans avoir recours aux gens de plus haute condition, vers lesquels le second se trouvait trop naturellement porté. Les progrès de toutes ces mésintelligences, entretenues par les partisans de l'Espagne, s'étaient déjà plus d'une fois manifestés, quand le duc de Guise sortit de la ville, à la tête d'une petite et grotesque armée, pour guerroyer et s'élargir, tout juste un mois après son départ de Rome. Le second jour, il était galamment aux mains contre une troupe de noblesse, devant la petite ville d'Averse, et s'en retirait sans avantage, mais après avoir fait preuve d'une brillante valeur; trois jours après, il avait une conférence avec un des chefs de cette noblesse qu'il espérait gagner, et au sortir de l'entretien on venait lui apprendre que l'armée navale de France était en vue de Naples.

C'était maintenant qu'allait enfin s'expliquer cette coopération assez équivoque où, des deux côtés, on avait toujours procédé avec réticence et par propos interrompus. Il était certain que le duc de Guise avait toujours annoncé le secours de la France comme à lui promis, engagé à ses desseins, devant être mis à sa disposition, et que les Napolitains l'avaient reçu en quelque sorte sur le crédit de cette promesse; il était certain aussi que le cabinet français avait toujours eu soin de distinguer ce qui regardait le duc et ce qui touchait le peuple napolitain; qu'à lui on n'accordait rien, sinon un vague souhait de bonne réussite, et tout au plus des conseils; que, comme il prétendait agir pour son compte, à son profit, du chef d'un descendant de la maison d'Anjou et selon ses fougueuses espérances, on ne se croyait obligé à l'aider que sous condition, suivant les circonstances et en tant seulement qu'il y aurait confusion absolue de

son intérêt avec celui de la révolution napolitaine. Les choses ainsi entendues de part et d'autre, si le peuple de Naples avait grand espoir de l'arrivée des vaisseaux français, le duc en devait concevoir quelque défiance Aussi ne prétendait-il qu'en être assisté, leur demander des munitions, les voir combattre, et profiter de leur victoire. Dès la première parole qu'il eut avec quelqu'un de la flotte, il sut à quoi s'en tenir. L'abbé Baschi, Romain, embarqué pendant le passage, lui déclara nettement que les ordres étaient de s'entendre avec le chef du peuple; le duc prétendit l'être : on lui répondit que toutes les communications officielles avaient eu lieu avec le capitaine-général Annese, et qu'à lui seul on pouvait s'adresser. Sur quoi le duc résolut aussitôt de rendre sa prééminence authentique, partit pour Naples, assembla le peuple, fit déclarer l'armurier déchu du premier rang, se laissa proclamer, non pas roi, comme quelques-uns voulaient, mais duc de la république, et prit, le jour suivant, possession solennelle de cette dignité. Le coup était malin et hardi; mais, pour y réussir, il avait fallu répandre des soupçons sur l'intelligence des Français avec l'ancien capitaine-général, et faire peur aux Napolitains de quelque dessein contre leur liberté; ce qui ne devait pas rendre plus active une protection déjà fort incertaine. L'armée navale refusa donc de servir le duc de Naples à sa façon, et se contenta de livrer quelques combats à la flotte espagnole. Il paraît que, dès le premier jour, elle aurait pu l'attaquer avec grand succès : cette occasion passée ne revint plus. Parmi les contrariétés du vent et l'incertitude que donnaient à ses mouvemens les nouvelles venues de la ville, où il semblait que l'armurier Annese relevait son parti, elle n'avait pu, en dix-sept jours, que prendre ou faire périr quelques vaisseaux de l'ennemi, et, au bout de ce temps, elle retourna vers les côtes de Provence, laissant le duc de Guise se tirer comme il pourrait de la position qu'il s'était faite. En ce moment, il avait quelque raison de la trouver belle : il régnait dans la ville, il étendait son pouvoir dans les provinces, la fortune lui souriait partout; mais, de ce moment aussi, il ne nous reste plus qu'à voir, en son temps, la fin d'une aventure toute personnelle, d'où l'intérêt de la France s'était manifestement retiré.

Trois mois suffirent pour en amener le dénouement, qui termina d'un seul coup le règne du duc de Guise et la durée de la république napolitaine. Privé des secours de la France, sans argent et sans crédit, mal servi par ses amis, ou, ce qui revient au même, se défiant de leurs services, écoutant les conseils de ceux qui le flattaient le plus,

vivant presque isolé, dans sa splendeur ducale, au milieu d'un peuple que travaillaient sans cesse les instigations des Espagnols et ses propres soupçons, ayant en face de lui un rival humilié qu'il méprisait trop pour l'abattre tout-à-fait et que le désir de la vengeance avait rendu habile, entouré de partis divers qui se formaient à l'ombre de son pouvoir factice pour le renverser, le duc de Guise n'avait réellement à lui que sa bonne mine, la grace de ses paroles et son indomptable courage. Il y joignit, trop facilement peut-être, un moyen de gouvernement qu'on apprend bien vite dans les révolutions, celui qui consiste à répandre du sang. Au moins pouvait-il encore tout excuser par d'heureux faits d'armes, et il fut battu. Un assaut général tenté contre les postes occupés par les Espagnols, et où fut blessé mortellement le sieur de Cérisante, manqua sur tous les points. Les Espagnols, de leur côté, avaient repris cette conduite sage et patiente qui partout avait si bien secondé leurs desseins, et dont ils s'étaient écartés une fois, lorsqu'ils voulurent engager le combat contre une révolte dans toute l'ardeur de son premier triomphe. Renfermés dans leurs châteaux et dans quelques postes bien fortifiés de la ville, ils avaient vu la flotte de France se retirer, les divisions naître et se développer, le temps agir, l'enthousiasme s'éteindre, les mécontentemens se répandre. Ils avaient encore en quelque sorte échelonné les satisfactions qu'ils croyaient pouvoir accorder aux Napolitains. Le vice-roi, sur lequel on avait eu soin de rassembler toutes les haines, s'était retiré. Don Juan d'Autriche exerçait provisoirement les fonctions de cette charge jusqu'à l'arrivée du comte d'Ognate, qu'on était allé chercher à Rome et qui vint bientôt prendre possession de la vice-royauté. Ainsi d'un côté apparaissait, pour l'ancien gouvernement que regrettaient beaucoup de gens, un personnage tout neuf, pendant que le nouvel établissement, dont on était déjà fort las, se personnifiait dans un héros usé. De ce moment les choses allèrent vite : si bien qu'un jour, le duc de Guise étant sorti de Naples pour essayer de recouvrer l'île de Nisida, les Espagnols s'avancèrent en armes hors de leurs châteaux et de leurs quartiers vers les portes de la ville, qui leur furent ouvertes, et s'y installèrent presque aussi tranquillement qu'une garnison occupe ses corps-de-garde à l'heure accoutumée. Aussitôt les troupes qui accompagnaient le duc se débandèrent ; il s'enfuit avec une poignée d'hommes à travers la campagne et fut pris par un parti de cavalerie ennemie, non toutefois sans avoir vaillamment combattu. Pour comble de disgrace, quand ce malheur l'atteignait à Naples, il était

déjà frappé de ridicule à Paris. Cette cruelle opinion du monde, qui tourne en moquerie contre un amant le déshonneur de la personne aimée, s'égayait sans pitié à ses dépens. La reine s'était vue obligée de faire enfermer dans un couvent plus sévère la jeune fille pour laquelle ce prince cherchait une couronne, et qui se montrait avide (madame de Motteville dit « gloutonne ») de moins nobles plaisirs. Le duc l'avait appris, et ses sentimens en cette occasion avaient été ceux du plus faible des hommes. Il s'était désolé du mauvais traitement fait à sa maîtresse. Il s'en était plaint à la reine, au cardinal Mazarin, comme « du plus sensible témoignage de haine qu'on pût lui donner. » Il avait dit que, sans elle, sans l'assurance au moins de la savoir libre et contente, « ni la fortune, ni la grandeur, ni même la vie, » ne pouvaient lui être précieuses, et l'on s'était beaucoup amusé à la cour de cette dolente fidélité pour une infidèle par trop enjouée.

A. BAZIN.

CRITIQUE.

DE LA MISÈRE DES CLASSES LABORIEUSES EN ANGLETERRE ET EN FRANCE,

PAR M. EUGÈNE BURET (1).

L'économie politique, que l'on a installée de prime-abord et dès le commencement de ce siècle sur le piédestal des sciences, est fort rudement attaquée aujourd'hui. Les faits se lèvent en masse et lui tombent de toute part sur les bras. Cette science, telle du moins que l'école anglaise nous l'a donnée, a déjà passé l'âge des oracles et des initiés, la période sacerdotale, comme on dit. Des dissidens nombreux en sont venus à traiter ses pontifes comme les praticiens d'aujourd'hui traitent les alchimistes du moyen-âge. Adam Smith et ses disciples ont eu affaire à la fois aux novateurs socialistes, saint-simoniens, phalanstériens, aux partisans de l'ancien régime industriel ; et ce n'est pas tout, des esprits moins absolus, sans rompre avec tous les principes appliqués sous nos yeux, sans demander table rase de l'état de choses présent, ont vu leur foi au moins ébranlée. La mésintelligence qui éclate entre les faits économiques et certains principes de la science semblent aux uns parler assez haut pour condamner la théorie; d'autres veulent pousser à bout l'épreuve et attendre que le temps, ce grand critique des conceptions humaines, ait achevé son enseignement. Ici, par malheur, les trésors de l'expérience pourraient ressembler aux trésors de colère du Dieu d'Israël.

(1) 2 vol. in-8°, chez Paulin.

Les études économiques ont procédé à l'inverse de Dante, qui, dans son pélerinage, commence par la région des ténèbres, pour s'élever vers le monde de la béatitude et de la lumière; l'économie politique, au rebours, s'est installée tout d'abord dans le paradis industriel; elle a rêvé platoniquement *sur la richesse des nations,* sauf à redescendre tristement pour en visiter les limbes. La *misère des nations,* c'est la contre-partie du poème, c'est le purgatoire, dont il faut maintenant descendre les cercles jusqu'au fond.

Des esprits dont il y aurait déjà à louer le courage se sont engagés, depuis ces derniers temps, dans ces routes; des travaux d'un grave intérêt, ceux du docteur Villermé, de M. de Villeneuve, de M. de Gerando, ont tenté de réconcilier les idées économiques avec le sentiment moral. Ces travaux spéciaux, qui concernent la France, ont sondé plus d'une plaie profonde de notre état social. M. Eugène Buret, dans le livre que nous voulons examiner, se donne une carrière plus vaste; prenant pour tâche d'étudier à fond et dans tous ses replis le redoutable fléau de la misère, qui fait cortége à l'industrie moderne, il a cru rationnel de faire entrer dans le cadre de ses études le pays où le mal est le plus caractérisé. L'Angleterre tient ici le premier rang; elle a toute l'importance et tout le fardeau d'un premier rôle. C'est là que l'on trouve aux faits économiques une physionomie décidée, et qu'ils n'ont pas ailleurs à ce degré. L'Angleterre tient école; elle expérimente pour le monde, elle a marché à pas de géant dans ce champ de l'industrie où les désastres ont été mesurés sur les succès; et le pays qui a créé la science *de la richesse des nations* se trouve être celui où s'est creusé le plus profondément l'abîme de la misère.

Devant un tel sujet d'études on peut ajourner les abstractions de la science, les subtilités de casuiste à propos de salaire, pour songer au sort des salariés, la métaphysique du fermage et de la rente, la formule du marché, spéculations qui font oublier que les produits sont faits pour les hommes et non les hommes pour les produits, comme on l'a dit fort heureusement.

Et d'abord quel sens et quelle valeur attacher à ce mot *misère* dont M. Buret a fait choix? Que représente-t-il sur l'échelle du mal? Qu'est-ce que la misère? Est-ce un fait qui se confond avec l'indigence ou la pauvreté? Est-ce un mot générique ou spécial? M. Buret a grand soin de marquer le degré de valeur qu'il attribue à chacun de ses termes; il voit dans la misère le mal commun et le plus étendu dont les classes laborieuses sont atteintes au sein de la civilisation. A la différence de la pauvreté, qui n'intéresse que le corps, mais laisse l'ame en repos, et s'accepte sans douleur morale et sans lutte, la misère s'attaque à l'ame, l'enveloppe et la dégrade à la longue comme le corps. La double nature de l'homme est donc engagée dans la question de la misère. La conscience de ce qui lui manque et du droit qu'il y pense avoir s'éveille et s'irrite au contact de la richesse; il connaît la profondeur du mal où il est tombé, et consume ses forces pour en sortir. La misère est donc un fait particulier de la civilisation, et qui n'existe qu'en opposition à la richesse. Ces deux phénomènes contraires se développent en proportion l'un de l'autre; la mi-

sère devient plus sombre sous l'éclat de la richesse, comme l'ombre des corps tranche davantage à côté d'une vive lumière. Aussi la privation des biens matériels ne fait pas la misère; l'indigent de la civilisation souffre seul dans ses besoins moraux, dans son orgueil ; il sent avec honte l'injure que reçoit en lui la dignité de l'homme.

Là où la pauvreté est le partage de tous, le mal est peu ressenti, et l'ame, qui sommeille, n'en est point atteinte; la conscience de la vie civilisée, des besoins d'opinion, n'est pas là pour y introduire la misère. L'ouvrier anglais, habitué à un certain comfort domestique, devient misérable si la bière, le bœuf et le thé lui manquent; et le chevrier corse, qui vit d'un peu de châtaignes et de lait, le mendiant espagnol, qui s'accommode de quelques oignons, ne ressentent point le malaise de la misère. La pauvreté la plus extrême, la mort même chez les barbares, occasionnée par le dénûment, ne fait point fléchir la distinction. M. Buret rappelle ces pauvres peuplades sauvages, que rencontra un voyageur des contrées polaires, et qui, se trouvant réduites à mourir, mouraient patiemment sur une terre de glace sans faire entendre une plainte; ces pauvres tribus succombaient au plus extrême dénûment, et cependant sans avoir enduré la misère. Mais les limites de ce fléau, où les reconnaître? Où commence la misère dans nos sociétés? Il n'y a pas de mesure fixe, absolue, qui en puisse marquer les degrés. L'échelle varie d'un peuple à l'autre. Chaque nation ici ne peut donc répondre que pour soi, et réclame une étude à part. C'est un sujet tout d'analyse et d'observation que la misère : elle se modifie en raison des usages économiques, et des besoins généralement admis.

C'est ainsi que l'a compris M. Buret, et disons qu'en conséquence il n'a pas épargné l'observation et le détail scrupuleux des faits.

La méthode à laquelle il a soumis son travail s'entrevoit en partie dans la distribution que voici : d'abord la nature et le développement de la misère considérée surtout comme inhérente à la civilisation en Angleterre et en France et telle que la révèlent les divers essais de législation tentés chez nos voisins et chez nous. Mais ce n'est là qu'une sorte d'instruction préparatoire qui se complète dans la deuxième partie: l'observateur y scrute jusqu'aux détails la condition physique et morale des classes pauvres des deux pays qu'il a également vus de près, et qu'il compare sous leurs différens aspects.

Cette reconnaissance ainsi constatée des faits généraux et particuliers du sujet conduit logiquement l'économiste à se demander quelles sont les causes de ces phénomènes : causes générales imputables aux institutions passées et présentes, à l'état politique et industriel de la nation; causes particulières et relatives, dont la responsabilité pèse sur les individus que le mal atteint.

Telle est la matière des trois premiers livres; il en est un dernier qui appartient en propre aux idées théoriques de l'auteur, partie de l'ouvrage épineuse entre toutes; là est exposé un ensemble de mesures qui semblent à l'auteur

d'une vertu assez énergique pour conjurer, avec le temps, le fléau de la misère, et reconquérir la plus grande partie de son empire au bien-être et au travail.

Personne ne s'étonnera, je crois, que les tentatives de législation dont le paupérisme en France a été l'objet, aient toutes échoué si complètement. La législation, à vrai dire, ne s'en est mêlée que par sauts et par bonds; depuis la révolution surtout, elle s'est montrée à cet égard aussi mobile que nos divers régimes politiques. On ne rencontre que mesures partant toutes d'un esprit contraire et faisant table rase de ce qui avait été mis à l'essai sous le régime précédent. M. Buret, sans traiter la partie historique *ex professo*, marque en passant les plus notables dispositions des anciennes ordonnances sur ce sujet, puis les idées de réforme dont Turgot avait tenté l'expérience dans son intendance de Limoges et que la réaction qui le suivit ne lui laissa pas le temps d'appliquer en grand et d'affermir.

La révolution, si ardente qu'elle fût à l'œuvre politique, n'encourt pas le reproche d'avoir passé à côté de ces grandes questions sans y porter la main; mais chaque période révolutionnaire y travaille avec son esprit. L'assemblée constituante, qui proclamait les droits de l'homme, dut s'inquiéter de l'arracher aussi à l'esclavage de la misère; aussi le principe de la charité légale se trouve-t-il consacré dans la constitution de 1791 : « Il sera créé et organisé un établissement de secours public pour élever les enfans abandonnés, soulager les pauvres infirmes et valides. »

Ces généreux desseins restèrent toutefois à l'état de promesse, malgré ce que tentèrent pour les faire fructifier La Rochefoucault-Liancourt et le comité dont il fut le rapporteur.

M. Buret note comme un fait digne d'attention que la presse révolutionnaire, si passionnée pour les abstractions, reste complètement muette sur les coalitions d'ouvriers, les émeutes qui tiennent à des questions de salaire. L'esprit du temps n'était pas là, dit-il. Cela est vrai; mais faut-il s'étonner que la révolution, au fort de la lutte et de ses pressantes affaires, n'ait pas eu le loisir de débrouiller ce nœud gordien du problème économique dont Turgot n'eût pas triomphé de prime-abord et qui nous tient encore en échec? Faute de temps et de patience pour le dénouer, la convention, pressée comme le conquérant, s'y prit à peu près de même. Ce fut un moyen héroïque, en effet, que celui qu'elle employa contre la mendicité et la misère, incompatible, disait-on, avec le gouvernement populaire. Que fait la république pour supprimer la mendicité, *cette lèpre des monarchies?* Elle adopte sans hésiter tous les enfans abandonnés; elle assure du travail à tous les citoyens, des refuges aux infirmes et aux vieillards. Le livre de la bienfaisance nationale s'ouvrira à toutes les misères respectables, et chaque inscription y vaudra 160 livres de revenu annuel; c'est plus que n'aurait donné alors, observe l'auteur, le revenu de la France, réparti par tête. On ressent, en effet, une profonde tristesse à voir ainsi échouer, dans l'exagération et au-delà des bornes du possible, des sentimens généreux et sincères. Cette grande utopie finan-

cière dura moins que la république; on revint à peu près à ce qui existait avant, aux hôtels-dieu et aux hôpitaux, *ces tombeaux de l'espèce humaine*, comme disait Barrère, que le célèbre décret avait supprimés pour y substituer *les secours honorables de la munificence publique*. Les lois des 7 octobre 1796 et 10 mars 1797 rendirent à ces établissemens ce qui n'avait pas encore été aliéné de leurs biens, et remplaça le reste par des domaines nationaux. Les bureaux de bienfaisance datent aussi de cette époque. Mais on administra la misère plutôt qu'on ne les combattit, et le pouvoir réglementaire s'empara de tout à l'exclusion de la loi. Les choses cheminèrent à petit bruit dans le silence des bureaux, jusqu'à la tentative célèbre que fit Napoléon pour faire disparaître la mendicité de la surface de son empire. Mais, aussi pressé d'agir que l'avait été la convention, accablé d'affaires et se défiant de l'avenir, il attaqua le mal sans avoir suffisamment préparé le remède. « N'allez pas me demander encore trois ou quatre mois pour avoir des renseignemens, écrit-il à son ministre Crété. Vous avez de jeunes auditeurs, des préfets intelligens, des ingénieurs instruits; faites courir tout cela, et ne vous endormez pas dans le travail ordinaire des bureaux. » La mesure, en effet, suivit de près; la mendicité fut supprimée, et eut pour refuge les *dépôts*, qui par malheur ne répondirent pas à ce qu'on s'en était promis. Le dépôt ressemblait trop à la prison pour que le pauvre ne les confondît pas et ne préférât le vagabondage, au risque des peines portées par la loi contre la mendicité. « La maison de charité, dit M. Buret, dégénéra rapidement en maison de peine; triste et inévitable conséquence de la charité légale, qui ne se montre réellement puissante que pour réprimer et punir. »

Ainsi les deux grands pouvoirs qui ont remué tant de choses chez nous, la révolution et l'empire, qui ont renouvelé la législation et mené à bien tant de réformes, n'ont rien laissé debout sur cette question, hormis les dispositions générales qui frappent la mendicité comme un délit, contradiction étrange depuis que les asiles où elle était tenue de s'ensevelir ont presque tous disparu.

La loi en France ne contient pas le principe de la charité publique, elle ne reconnaît pas à l'indigent de droit absolu au secours, à la différence de la loi anglaise. Chez nos voisins, le paupérisme possède un code à part. L'administration des pauvres, dit M. Buret, est une branche du gouvernement; elle occupe un véritable ministère. S'il était permis de juger du degré de misère des deux pays par le travail administratif qu'elle nécessite, nous n'aurions pour notre compte qu'à nous applaudir. Une douzaine de commis de notre ministère de l'intérieur suffisent à réglementer la misère; mais qu'on y prenne garde, il y a cette différence entre les deux pays, observe l'auteur, que toute la misère anglaise se trouve enrôlée et mise en évidence par les institutions, tandis qu'en France la misère ne reçoit pas de la loi une manifestation pareille, et demeure en partie à l'état latent. M. Buret estime toutefois que le mal est de beaucoup moins profond chez nous que chez nos voisins.

« L'Angleterre, dit-il, est plus avancée que nous dans la carrière économique, et les grandes causes qui travaillent à déprimer de plus en plus les classes inférieures ont eu plus le temps de s'y développer. L'Angleterre soutient depuis plus long-temps que nous la guerre sociale de l'industrie; elle doit donc compter un plus grand nombre de blessés et de morts. » M. Buret a visité et considéré de fort près ce champ de bataille; avec lui on peut suivre l'invasion toujours croissante du paupérisme légal depuis l'acte fameux d'Élisabeth jusqu'à la loi amendée de 1833, qui a modifié si fort le caractère de l'institution. Cette espèce de coup d'état contre la misère subventionnée dont le ministère whig osa prendre la responsabilité, n'a pas eu chez nous un retentissement proportionné à son importance. C'est cependant une tentative dont les effets méritent de nous être connus.

La loi d'Élisabeth était devenue l'abus de la charité légale. Cette loi, le code du paupérisme, obligeait chaque paroisse à subvenir aux besoins de ses pauvres; tous les domiciliés de la paroisse en supportaient le poids, selon la valeur de leurs biens ou le taux de leurs loyers. Ce budget de la misère, en progrès continuel depuis deux siècles, avait fini par atteindre la somme de 200 millions. C'était assurément une large et somptueuse aumône, une application fort belle du principe évangélique, mais dont la forme et la pratique étaient devenues si vicieuses à la fin, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer cette patience anglaise, à qui il n'a pas fallu moins de deux siècles pour mener à fin une telle expérience.

Cette forme de charité contrainte partage chaque paroisse en deux camps ennemis. On se figure difficilement tous les abus et les scandales qui sortent de ces conflits. Ici la paroisse plaide avec les pauvres eux-mêmes, conteste aux uns le droit au secours ou expulse sans pitié quelques indigens du dehors surpris par la maladie sur son territoire. Deux localités sont aux prises, se rejetant mutuellement un indigent, et on dépense dans le procès plus qu'il n'eût fallu pour assister tous les pauvres des deux paroisses. Il paraît que les gens de justice n'étaient pas les seuls à prélever une large dîme sur cet impôt. Inspecteurs et répartiteurs de secours (les documens l'assurent) faisaient souvent curée de ce patrimoine des pauvres, qui se dépensait en parties joyeuses. Et cependant ces officiers philantropiques faisaient payer assez bien leurs services en certaines localités. On trouve les inspecteurs-adjoints d'une petite paroisse du Suffolkshire appointés à 850 livres sterling (21,250 francs).

Et maintenant veut-on savoir de quel poids était la taxe des pauvres pour bon nombre de ceux que la loi forçait d'y contribuer? Voici un fait consigné parmi d'autres dans les enquêtes du parlement. En 1830, dans la cité de Londres, cinquante familles assignées pour le paiement de la taxe furent réduites à vendre leur mobilier et jusqu'à leur lit pour y satisfaire. Ainsi, la loi créait des misérables pour en subventionner d'autres.

Et où passaient trop souvent les dépouilles de ces victimes de la charité? « Il n'est pas rare, dit une revue anglaise, d'entendre les pensionnaires de la

taxe dire aux magistrats de la paroisse : Combien nous revient-il cette semaine? ou mieux encore : Je vais boire ceci à votre santé. » La statistique n'a pas manqué de supputer quelle était la portion de l'*allowance* qui passait en droite ligne aux marchands de gin. Il est permis de dire avec M. Buret que l'Angleterre n'avait plus que l'abus de la charité. Le mode était ruineux et funeste. Le travail constant de cette loi était d'élargir sans cesse le domaine du paupérisme et d'y amener ceux que la taxe même avait ruinés.

Cette loi créait la misère, ont dit certains économistes. Non, dit à son tour M. Buret, mais elle la mettait en évidence, en faisant passer toute la misère cachée dans les cadres du paupérisme officiel. On pourrait répondre que l'action de la loi ne se bornait pas là; et l'auteur lui-même en a donné des preuves. Que toute la misère fût le fait de la loi des pauvres, cela ne peut être assurément; trop de causes actives contribuent à la produire. Mais, après tout, la législation qui taxait si durement le travail pour appointer l'oisiveté volontaire, l'ivrognerie, une loi qui influait de la sorte sur la moralité du peuple, faisait plus que mettre la misère en évidence, elle la créait en bien des cas.

La loi des pauvres était donc jugée, et une réforme était demandée par la raison et la nécessité; mais l'habitude et la loi avaient créé des droits qui semblaient inaliénables. On ne pouvait porter la main à tant d'usages si bien affermis sans causer de vives souffrances. La réforme cependant s'est accomplie en vertu de l'acte amendé de 1833. Et quel remède a-t-on trouvé pour un si grand mal? « Ce remède, dit M. Buret, nous révèle mieux que tous les documens statistiques à quelle profondeur la misère a pénétré dans la société anglaise. La réforme n'a pas osé se produire le front levé; elle s'est déguisée sous le titre modeste d'amendement. Mais une loi ainsi amendée peut passer pour abolie : plus d'assistance à domicile, plus de distribution d'argent pour suppléer à l'insuffisance des salaires, plus d'*allowance*, en un mot. La loi consent encore à venir en aide à l'indigent; mais à quelles conditions! Il paiera le secours de sa liberté; il ira le chercher derrière les murs du *work-house* (maison de travail). Ainsi, voilà à peu près nos dépôts de mendicité dont l'Angleterre veut essayer à son tour. Chaque *union*, formée par l'agrégation d'une vingtaine de paroisses environ, doit avoir un *work-house* et un bureau central d'administration, arbitre souverain du sort des indigens.

Sous le rapport de l'économie et de la politique, dit l'auteur du livre où nous puisons ces faits, cette administration centralisée est une réforme admirable. Il est attesté par les rapports officiels que l'union de vingt paroisses s'administre à moins de frais que ne faisait chacune d'elles il y a dix ans. Mais la réforme est-elle aussi méritoire aux yeux de l'humanité? La loi place aujourd'hui l'indigence dans l'alternative de se passer de tout secours, ou d'être assistée sous l'écrou du *work-house*.

Quel est maintenant le régime intérieur de cette sorte de dépôt. « Un work-house anglais s'annonce généralement sous un aspect favorable. C'est un vaste édifice, construit de briques ou de pierres, bordé de gazon, flanqué

de pavillons; une sorte de cottage de grande étendue, agréablement situé, avec des prétentions à l'élégance architecturale. » Un *work-house* de grand modèle peut contenir de cinq à huit cents habitans. Là sont admis les vieillards, les infirmes, les aliénés, les vagabonds, et enfin les indigens valides que le défaut de travail oblige à y chercher refuge. Quant aux premiers, vieillards et infirmes, la maison de travail offre un hospice secourable, et dont le régime est reconnu bon; mais, pour ses hôtes valides, voici de quelle forme la philantropie du *work-house* procède avec eux. Là plus de famille, plus de liberté; telles sont les prescriptions rigoureuses de la loi. L'homme y doit vivre séparé de sa femme, de ses enfans, comme sous les verroux de la prison. C'est une détention, en effet; on ne sort plus du *work-house*, même pour aller à l'office. Ce sont là les premières conditions auxquelles s'obtient, dit le texte (1), *la faveur d'être sauvé du danger de mourir de faim.*

Et maintenant quel est le travail que la maison réserve à ses hôtes? C'est, dit M. Buret, le supplice du *tread-mill*, ou moulin à bras. Il a vu dans plusieurs *work-houses* ces *tread-mills* presque tous en repos, parce qu'ils avaient mis en fuite les pauvres travailleurs. C'était, dit l'auteur, le châtiment des anciens esclaves (*ad molam*). Certes, on pourrait s'étonner, comme lui, de voir l'industrieuse Angleterre remettre en honneur, à côté de ses prodiges de mécanique, les plus humbles procédés du temps barbare, si la loi n'avouait elle-même qu'elle n'a entendu établir qu'un *épouvantail de pauvres.* « On se plaint, dit le texte officiel, de la nourriture du work-house, mais on ne doit pas être là comme dans un cottage. » Ce que s'est proposé la réforme à tout prix, c'est donc d'alléger le fardeau de la taxe, de dépaupériser l'Angleterre, comme on l'a dit. Il paraît que la découverte fit merveille un instant; l'impôt, en effet, diminua d'un tiers dans les deux premières années de l'application du système, et les payeurs de taxe, se croyant sauvés, levaient déjà les mains, dit M. Buret, pour rendre graces au ciel de ce que le fléau était passé. Mais qu'est-il advenu depuis? L'heureux mouvement s'arrêta dès 1836. C'est qu'en effet la nouvelle loi, tout armée qu'elle était de ses résolutions énergiques, fléchit en mille occasions devant la résistance des pauvres. Le principe qui interdit tout secours au dehors (*out door relief*) s'est trouvé moins fort que l'obstination de la misère et les obligations de l'humanité.

Les réformateurs de la loi n'avaient pas compté sur un tel degré de résistance. Le sentiment de famille s'est révolté, les malheureux ont attendu et bravé les derniers besoins, comme ces peuplades sauvages dont nous parlions plus haut, plutôt que d'accepter du *work-house* la faveur d'être préservé de mourir de faim. « Ils n'accepteront pas, dit énergiquement le rapport, ils tendront plutôt tous leurs nerfs pour n'y pas entrer. » Force a donc été de déroger de plus en plus au principe de l'acte amendé, et d'assister, comme avant, la misère en famille. La taxe a repris, dans ces dernières années, son cours ascendant, et menace de regagner avant peu l'ancien niveau.

(1) *First annual report*, pag. 33.

La partie du travail de M. Buret qui traite de la condition physique et morale des pauvres de la Grande-Bretagne met à nu un tel fonds de souffrances et de dégradation, qu'on en est frappé d'épouvante. Nulle part peut-être le fléau ne s'est montré si menaçant, si étendu, et sous un aspect si terrible, par son caractère de fatalité; car c'est là le côté à part de la misère anglaise; le mal s'y déploie sur une si grande échelle que toutes les institutions du pays en doivent être nécessairement complices.

Lorsqu'on veut traiter à fond et dignement un sujet comme celui-ci, il faut s'attendre à rencontrer plus d'une sorte d'embarras et de malaise. C'est par exemple le souci de réprimer à chaque pas son langage et de se tenir en garde contre toute apparence de vanité littéraire ou de déclamation. M. Buret l'a bien senti; la pente eût été glissante pour un esprit moins ferme et moins sincère que lui. Mais faire tourner de telles études au drame, disposer tant d'épisodes qui ne sont déjà que trop remuans, en vue d'en augmenter l'effet, c'eût été compromettre la triste austérité du sujet, porter préjudice au caractère moral et, j'oserai dire, à la sainteté de son œuvre.

M. Buret laisse parler le plus qu'il peut les rapports, les documens publics, tant qu'il s'agit de cette longue expertise de la misère; car les textes abondent en Angleterre sur ce sujet. C'est encore un privilége de ce pays de se connaître dans tous ses replis mieux qu'aucun autre. On y trouve plus que partout ailleurs un courage d'observation que rien ne refroidit et ne déconcerte. L'activité administrative des whigs a beaucoup laissé sous ce rapport. M. Buret, qui semble avoir beaucoup vu de ses propres yeux, a rencontré pour auxiliaires, sur tous les points qu'il a visités, grand nombre de procès-verbaux, d'enquêtes locales, qui ne laissent aucun de ses témoignages sans pièces à l'appui. Ce qui ressort de tant de faits accumulés, c'est que l'Angleterre et l'Écosse descendent à grands pas cette pente de la misère qu'on pourrait appeler nationale, où l'Irlande les a précédées. Seulement la route qui les y mène est différente. L'exploitation industrielle opère d'un côté comme l'oppression féodale et religieuse ont fait de l'autre. Déjà toute ville manufacturière d'Angleterre et d'Écosse possède sa *petite Irlande*, où s'entassent les milices de la guerre industrielle.

Ce qui fait, disons-nous, de la misère anglaise un symptôme terrible et peut-être un cas de mort sociale, c'est l'immensité de ses ravages. Sans doute le paupérisme sévit ailleurs. On peut rencontrer en tout pays des exemples de misère extrême; toute nation renferme son peuple de truands, un certain nombre d'hommes à qui il n'est pas donné d'atteindre à l'ordre, à la moralité, qui échappent par le vice et la paresse à la vie civilisée, et font retour à la barbarie au milieu de la société. L'Italie, l'Espagne, les contrées méridionales, ont sur les bras une partie de leurs populations, à qui l'ordre et le travail sont à peu près inconnus; toutefois la douceur du climat et le peu de besoins économiques rendent tolérable encore aux méridionaux un état de dénûment extrême. Mais l'Angleterre est dans une situation à part. Pour elle, il ne s'agit pas seulement de cette classe vagabonde, de ces habitués de la paresse et de

la mendicité. Ce sont ses populations laborieuses, ce sont les agens de son industrie, ces millions d'hommes entassés, qui descendent à cet état de paupérisme et de barbarie sociale. Oui, il y a peu d'exagération à dire que chaque district manufacturier d'Angleterre renferme aujourd'hui un camp de barbares. Comment appeler ces indescriptibles quartiers de la ville de Londres où pourrissent cent mille de ses habitans, Saint-Gilles, Bethnal-Green, etc., lieux inabordables, où tous les sens sont blessés à la fois, et que soupçonnent à peine les *respectables* habitans des squares et des quartiers opulens? Je n'essaierai pas de décrire après M. Buret ces dédales de rues fangeuses, bordées de fossés pestilentiels, où s'entassent de pauvres barraques de boue et de planches sur des cours obstruées d'ordures et où croupissent des mares d'eau fétides. L'air qu'on y respire est tel, qu'au rapport des médecins, la fièvre et le typhus, qui règnent là toute l'année, gagnent quelquefois les quartiers voisins et menacent perpétuellement de la peste la partie principale de Londres. Les autres villes industrielles ne le cèdent en rien à la métropole sous ce rapport. Liverpool, par exemple, a trente-neuf mille habitans entassés dans des caves; bien d'autres villes n'en ont pas moins en proportion. Ces caves, où vont se décharger quelquefois des égouts, sont si obscures, si fangeuses, que, pendant la dernière enquête à Leeds, cinq personnes se sont cassé la jambe en pratiquant les escaliers. La *petite Irlande* de Manchester, des quartiers du même genre à Newcastle, à Nottingham, à Bristol, ont offert de même aux commissions des détails qui font frémir sur le sort de ces pauvres victimes de l'industrie. Entre toutes ces enquêtes particulières, il y a comme une triste émulation à présenter les faits relatifs à chaque localité comme la dernière expression possible de l'indigence. La misère écossaise, par exemple, a encore de quoi étonner ceux qui n'ont visité que l'Angleterre. Les quartiers indigens d'Édimbourg et de Paisley, ce que l'on appelle les *wynds* de Glascow, qui renferment jusqu'à trente mille habitans, sont le réceptacle d'une misère qui n'a plus son analogue qu'en Irlande. « Dans certains réduits de ces quartiers, dit le rapport des commissaires, nous avons trouvé une couche d'êtres humains, étendus sur le plancher, entassés pêle-mêle, au nombre de vingt environ, les uns vêtus, les autres nus. Le lit se composait de paille moisie mélangée de haillons. » Quant à l'Irlande, elle est, comme le dit l'auteur, le modèle, le type parfait de la misère. L'excellent livre de M. de Beaumont laissait trop peu à faire de ce côté pour que M. Buret eût à s'y arrêter; d'ailleurs, on trouve l'Irlande des deux côtés du détroit. « L'Irlande passe la mer et se venge de l'Angleterre en l'empoisonnant de sa misère. »

Et pourtant M. Buret consigne ici dans son impartialité une remarque qui m'attriste, je l'avoue. La misère garde encore chez l'Anglais un caractère moral, une sorte de décence dont M. Buret n'a pas rencontré de trace chez l'insouciant Irlandais. « Le paupérisme, dit-il, quand il frappe des malheureux d'origine anglaise, a quelque chose de sinistre et de fatal qui inspire une sorte de respect et presque de l'effroi. » Il n'en est pas de même de la misère irlan-

daise : elle dégoûte, car elle mendie avec impudence et semble se complaire dans ses haillons. Eh bien ! rien que je sache n'accuse plus haut l'odieuse tyrannie qui a travaillé pendant plusieurs siècles à réduire une race si heureusement douée dans le passé à cet abrutissement. Cela est trop vrai, l'oppression laisse derrière soi, long-temps même après qu'elle a disparu, une déperdition morale chez l'homme, dont il faut du moins renvoyer la responsabilité aux vrais ccupables.

Parmi les classes ouvrières dont la situation empire de jour en jour, il y en a une surtout qu'on dirait vouée à la destruction. Ce sont les tisserands à la main. Ces pauvres ouvriers, que la grande industrie écrase, qui succombent à lutter comme ils font jusqu'au bout, contre les agens de fer et de feu des manufactures, excitent le plus douloureux intérêt. L'auteur assure que tous ceux qui les ont visités ont été vivement étonnés de leur force morale et de leur intelligence; il en cite plus d'un exemple; j'en prends un entre bien d'autres. M. Buret, visitant le district de Bethnal-Green, à Londres, en compagnie du distributeur des secours (*relieving-officer*), pénétra chez plusieurs familles. L'un de ces pauvres ménages était celui d'un tisserand en velours, jeune encore et Anglais de naissance. Hormis le métier, il n'avait pas un meuble, ni chaise, ni table, ni lit; dans un coin était un gros tas de paille hachée où étaient enfouis trois enfans tout nus. La femme tournait le dos, essayant de s'attacher les débris de ses vêtemens. L'homme était vêtu d'un habit bleu après lequel pendaient encore deux ou trois boutons ciselés. Il n'avait pas de chemise quand les visiteurs entrèrent. Il tenait une bible à la main. Il nous reçut poliment, dit l'auteur, et nous exposa avec tristesse, mais avec calme, l'horreur de sa condition. Cette chambre, disait-il, n'a pas toujours été aussi vide que vous la voyez; il fut un temps où j'aurais pu vous offrir un siége, mais tout a passé pièce à pièce chez le *pawn-broken* (1). Cet homme, pas plus que d'autres tisserands, n'implora de secours; il resta indifférent aux promesses de l'agent de charité, « comme s'il eût compris, dit M. Buret, qu'à une misère si grande l'aumône était un remède insuffisant. » L'officier de la paroisse rendait bon témoignage de l'honnêteté de cette pauvre famille. Cette condition désespérée est, à peu de chose près, celle de tous les tisserands en soie et en velours.

Si l'action terrible de la misère n'a pas encore effacé tout sentiment moral chez cette classe d'artisans, cela tient à la vie de famille et à un travail qui les retient chez eux. Quant à ces masses que la grande industrie entasse dans ses ateliers, où tous les vices qui sont la cause ou l'effet de la misère se provoquent et fermentent par le contact, l'Anglais et l'Irlandais y sont marqués d'un sceau à peu près pareil, et chaque jour travaille à effacer les derniers vestiges de la distinction qu'on a pu faire entre eux.

Et quelle place faut-il assigner maintenant à nos populations laborieuses dans cette confrontation économique? M. Buret n'a pas rencontré de ce côté

(1) Prêteur sur gages.

cette assistance des enquêtes et des documens de toute espèce qui ont rendu si complète dans son travail la part de nos voisins. Nous sommes loin de posséder, comme eux, le diagnostique de nos maux; nous en savons assez pourtant pour n'être pas exempts de soucis sur ce côté de notre état social. Notre industrie manufacturière s'avance aussi avec son cortége de souffrances, moins vaste, il est vrai, moins étendu; mais elle n'est pas sans traîner aussi quelque petite Irlande à sa suite. Plus d'un pauvre canut de Saint-Étienne ou de Lyon nous offrirait un intérieur non moins délabré que le tisserand en velours des jardins de Bethnal-Green. Les *courrées* de Rheims, les caves de Lille, les chambrées de Mulhouse, cachent des souillures comparables à tout ce qui est rapporté sur les *wynds* de Glascow. Mais, hâtons-nous bien de le dire, le mal n'a rien de comparable en étendue. L'industrie, chez nous, n'est pas une toute puissante souveraine qui convoque si largement des masses d'hommes et les licencie selon ses brusques besoins. Les fluctuations chez nous sont un peu moins fréquentes, et le mouvement de la production, s'il est bien moins rapide, y est encore du moins un peu plus régulier. La masse des classes ouvrières est donc chez nous moins cruellement éprouvée. M. Buret a tiré le meilleur parti des documens trop peu nombreux que l'administration ou les particuliers ont publiés sur ces questions. L'ouvrage du docteur Villermé, les travaux de M. de Villeneuve-Bargemont étaient à consulter en première ligne. M. Buret en tire des enseignemens précieux. La question de la mortalité chez les classes ouvrières, traitée par l'auteur avec une rare sagacité, aboutit à des résultats dont on est étrangement frappé. Mais, si notre sort est moins désastreux que celui de nos voisins, par rapport à l'état économique des classes industrielles, la situation agricole serait-elle à l'avantage de l'Angleterre? Nous ne le pensons pas. M. Buret dit que le paupérisme couvre de sa lèpre toute la surface de l'Angleterre. La grande industrie, en effet, s'y est appliquée pour ainsi dire à l'agriculture; la classe des petits fermiers disparaît pour faire place à des entrepreneurs de grandes cultures; il ne reste plus au-dessous d'eux que des journaliers dont le travail est aussi précaire que celui des ateliers. « Autrefois, écrivait Walter Scott dans le *Quarterly Review*, chaque villageois avait sa vache et son porc, et un enclos autour de la maison. Là où un seul fermier laboure aujourd'hui, trente petits fermiers vivaient autrefois; de sorte que, pour un individu plus riche, il est vrai, à lui seul que les trente fermiers d'autrefois, il y a maintenant vingt-neuf journaliers misérables, sans emploi pour leur intelligence et pour leurs bras. » L'illustre auteur cite, entre mille faits du même genre, « quatre paroisses du comté de Sussex, où il n'y avait plus un seul acre de terre à bail, pas un seul petit fermier, pas de communaux, et par conséquent pas de bétail. »

C'est ici qu'il y a, comme l'exprime M. Buret, entre la France et l'Angleterre, toute la différence d'une grande révolution. La loi civile travaille depuis un demi-siècle, chez nous, à multiplier les propriétaires. Le fermage aussi devient plus accessible, à mesure que la terre obéit à ce mouvement. Et certes,

si cet excellent principe de la division du sol n'est pas exempt d'inconvéniens sous le rapport économique, on peut mettre en regard ce qu'y ont gagné nos populations agricoles en instincts d'ordre, en habitudes sociales et en sécurité. Et quels sont les fruits qu'a portés le principe contraire chez nos voisins? La grande propriété a réduit le cottager anglais à la condition du salarié des manufactures; son travail est aussi précaire, aussi incertain; on le voit quelquefois envier le sort du pauvre fermier d'Irlande et demander en vain « un petit champ à loyer pour y planter des pommes de terre. » M. Buret abonde partout en détails d'une extrême gravité sur cette condition des campagnes anglaises, et, par bonheur, il n'y a pas d'illusion à conclure avec lui que le sol nourricier de la France, qui occupe les deux tiers de nos populations, ne les laissera jamais descendre au degré d'épuisement où se trouve le peuple des campagnes chez nos voisins.

Sortons, il en est temps, de cette partie descriptive du sujet, où l'intérêt retiendrait long-temps, ne fût-ce que pour suivre jusqu'au bout, bien qu'à grands pas, la méthode de l'auteur. M. Buret procède en cela avec une rigueur toute scientifique. Les phénomènes, il les a vus, décrits, exposés au grand jour le plus complètement qu'il lui a été possible. Puis, l'expertise consommée, l'économiste s'est livré à la recherche des causes du paupérisme, et cette partie de son travail est la plus importante à ses yeux.

Le paupérisme, étudié sur des sociétés telles que la France et l'Angleterre, tient à des causes nécessairement diverses, comme l'état social des deux pays. Tout au plus y a-t-il quelques causes générales et communes, celles qui se retrouvent au fond de toutes les nations. « Il y a, dans l'existence et le développement de la misère, quelque chose que l'on ne peut pas attribuer seulement aux vices du pauvre ni à la cupidité des riches : à moins que ce fait n'ait sa source unique dans la nature même de l'homme, il faut la chercher au dehors, dans l'histoire, dans les institutions politiques et économiques. »

En effet, il y avait à établir d'abord la part du passé; nous sommes fils d'une société dont toutes les institutions ont travaillé pendant des siècles à produire l'inégalité, en d'autres termes la pauvreté et la richesse; et il y avait à étudier comment ce passé étend son influence jusqu'à nous et nous a légué ce vieux fonds du paupérisme, dont les générations, après s'y être invétérées, ont tant de peine à s'arracher.

Les institutions politiques sont comme l'histoire, complices pour leur part de cette mauvaise répartition de la richesse publique. M. Buret, tout en reconnaissant que nos lois sont encore celles qui font le moins de pauvres, poursuit attentivement les conséquences économiques de notre système électoral et de l'assiette de nos impôts. La mendicité manque encore chez nous d'une véritable loi; il y a justice à rappeler toutefois que l'administration se préoccupe en ce moment de cette question, et poursuit une enquête qui doit fournir les élémens d'un projet de loi.

M. Buret n'a pas eu de peine à faire ressortir les pernicieuses conséquences

économiques de la législation anglaise. La constitution toute féodale de la propriété, le système oppressif des taxes qui ne frappent que la consommation des choses de première nécessité, surtout l'écrasante loi des céréales, « cette liste civile de l'aristocratie, » exercent une action terrible sur le sort du travailleur.

Mais la grande cause de la misère, selon l'économiste, et au fond de laquelle il a pris à tâche de pénétrer le plus avant, c'est le régime actuel de l'industrie. De quelle école M. Buret procède, je crois l'avoir indiqué. Il n'appartient pas, de tout point cependant, à l'opposition, à ce que je nommerais volontiers l'école *moraliste*, en regard de l'autre école qui s'est appelée *positive*. Mais c'est de ce point de vue moral surtout que M. Buret interroge les principes appliqués aujourd'hui pour leur demander compte du sort de tant de millions d'hommes qui en subissent l'influence. L'œuvre qu'il a entreprise, c'est en effet, comme il le dit, une vérification de l'économie politique par les faits, et les preuves dont il dispose parlent assez haut en plus d'un endroit pour inquiéter, je crois, les partisans du laissez-faire absolu. Le principe de population par exemple, tel que l'ont posé Malthus et ceux de cette école, se trouve condamné par les faits les plus évidens. C'est l'Angleterre qui se charge de signaler aujourd'hui par l'expérience les dangers du système qu'elle a mis en honneur. Ainsi le capital et le travail, ces deux agens indispensables de la production, en d'autres termes, le maître et l'ouvrier, tendent à s'isoler chaque jour davantage. La grande industrie, la seule possible, la seule qui puisse rester debout au milieu des assauts de la concurrence, agrandira de plus en plus cette séparation désastreuse pour l'artisan. L'extrême division du travail perfectionne les produits en dégradant l'homme qui les crée. « A mesure que le principe de la division du travail reçoit une application plus complète, dit un éloquent publiciste (1), l'ouvrier devient plus faible, plus borné, plus dépendant : l'art fait des progrès, l'artisan rétrograde. » Et ce funeste désaccord, ce démenti donné à la théorie par la réalité, se reproduit à chaque pas dans le monde de l'industrie. « L'invention des machines, dit M. Buret, est absolument un bien; chaque découverte, chaque application d'une force nouvelle est pour l'homme une précieuse conquête. » Cela est vrai, mais on n'oserait plus nier aujourd'hui que ces puissances merveilleuses n'aient pesé cruellement sur le sort des hommes qui les servent. Qu'en faut-il conclure? Faudra-t-il s'écrier, avec ceux-là qui protestent contre le régime actuel, que ces agens sont essentiellement mauvais? Ou bien dire, comme M. Buret, que ces nobles créations de l'intelligence sont autant de bienfaits, mais que l'application en devient funeste dans l'état de liberté anarchique où l'industrie se débat aujourd'hui? C'est là en effet ce qu'exprimaient dans leur langage pittoresque ces ouvriers de Brighton dont parle M. Buret : « Les machines, disaient-ils, au lieu de servir docilement comme les fées de la

(1) M. de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, tom. III, pag. 323.

légende allemande, ont agi au contraire comme le monstre Frankenstein, qui, après avoir reçu la vie, ne l'employait qu'à persécuter celui qui la lui avait donnée. Les machines devaient être nos esclaves, les voilà qui sont devenues nos plus redoutables compétiteurs. »

C'est donc au régime économique que M. Buret attribue principalement ce grand mal des sociétés modernes que son livre dévoile si fortement. Mais, s'il met en cause les institutions, ce n'est pas pour décharger de toute responsabilité les victimes de la misère. La part qui leur en revient est fort pesante assurément. On ne connaît que trop les désordres habituels aux classes pauvres, l'imprévoyance qui aggrave tant leur dure condition, et tous ces vices repoussans qui font corps, pour ainsi dire, avec la pauvreté. A propos de l'ivresse surtout, qui est la plus désastreuse de toutes ces causes personnelles de la misère, M. Buret s'est élevé à des considérations morales d'une haute portée et d'une rare sagacité. A cette occasion pourtant, j'ai regretté que l'auteur, entraîné par ses sympathies généreuses pour les classes indigentes, ait un peu méconnu ce qu'il y a aussi de convictions respectables chez d'autres esprits. Pourquoi, par exemple, M. Buret relève-t-il durement un passage d'une lettre de M. Hip. Passy à une société de tempérance, où cet économiste signale l'imprévoyance du pauvre comme la cause la plus énergique de sa détresse? Quelque exiguë que soit la part de l'ouvrier, en effet, il est hors de doute que sa condition serait meilleure s'il savait l'appliquer à ses besoins réels. Après tout, M. Passy, s'adressant à une société de tempérance qui ne peut agir sur le sort du pauvre que par le redressement moral, avait-il à rechercher le tort des institutions? Et puis, ne faut-il pas laisser à chacun son rôle? Tout homme qui a porté la main aux affaires publiques y a contracté des devoirs de prudence, des habitudes de circonspection et de maturité en toute réforme qui peuvent bien se placer à côté de sentimens généreux sans les exclure.

Et maintenant, où cette grande enquête va-t-elle aboutir? N'a-t-elle pour conclusion que la terrible inscription de l'enfer du poète : *Lasciate speranza?* Non, et ce n'est pas seulement une vague espérance qui reste à l'auteur. S'il s'est senti le courage d'étaler tant de maux au grand jour, et de montrer du doigt tant de périls, c'est qu'il est convaincu, pour lui, qu'il reste au pouvoir de l'homme d'en triompher, et qu'il y a un autre parti à prendre que de baisser la tête devant la fatalité, ce qui est le dernier mot de plus d'un économiste. La raison, chez M. Buret, a fait effort pour arrêter cette féodalité nouvelle qui est déjà, au sentiment de M. de Tocqueville, *l'une des plus dures aristocraties qui aient paru sur la terre.* M. Buret croit à une loi d'équilibre dans l'ordre économique, et qui succédera à l'anarchie, de même que l'ordre politique des temps modernes remplaça le moyen-âge. Constituer régulièrement le travail, l'arracher aux mains de l'oppression financière et de la violence, contenir et diriger mieux la production, rapprocher l'ouvrier du capitaliste, réconcilier et rendre solidaires ces deux intérêts qui se traitent en ennemis, M. Buret

aborde toutes ces difficultés et expose ses vues avec courage et grande conviction. Cette partie de l'ouvrage demanderait un examen tout spécial et perdrait fort à être réduite à quelques sèches indications. Faire tomber le doute ou la contradiction sur quelques points particuliers, ce serait tenir trop peu compte de l'ensemble, de l'unité systématique des vues de l'auteur. Le mal sur lequel il a tenu ses yeux long-temps fixés lui apparaît sous des couleurs si sombres, que ce qu'il demande à la société pour le combattre, ce ne sont pas de médiocres efforts ni de petits sacrifices. Le concours qu'il réclame de la loi civile, les changemens qu'il propose à la loi de succession, au régime des impôts, sont de nature à rencontrer de vives controverses. La constitution actuelle de la propriété en reçoit quelque atteinte, et, grace aux théories subversives avec lesquelles le grave et consciencieux travail de M. Buret n'a pourtant rien de commun, on sait que les esprits prudens sont tenus fort en éveil sur ce point.

Ce qu'on ne peut nier, après tout, c'est que les vues que M. Buret expose sont d'un esprit fécond, honnête et courageux; c'est qu'il n'est la dupe d'aucun principe funeste, et qu'il a fait preuve d'une intelligence rare dans ces épineuses questions. M. Buret ne se persuade pas avoir emporté d'un coup tant de difficultés; il ne prend pas de ces airs d'infaillibilité si ordinaires aux prophètes d'aujourd'hui; il sait ce que peuvent l'intelligence et la bonne volonté d'un homme aux prises avec de tels problèmes, qui ont fait souvent le désespoir des sages. M. Buret soumet modestement ses vues, il ne révèle rien et ne s'impose pas. Bien d'autres après lui repasseront sur ses traces dans ce vaste champ de faits et d'idées où le sillon sera retourné plus d'une fois. On ne peut reprocher à notre temps de manquer de goût pour ces sortes de travaux. Le livre de M. Buret suffirait pour qu'on s'en préoccupât davantage, par l'intérêt puissant qu'il y a répandu.

AMÉDÉE RENÉE.

LE

STABAT DE ROSSINI.

Le monde musical est en rumeur. Au moment où le lion se réveille, la forêt s'émeut : Rossini sort de son repos. Après onze années de silence, durant lesquelles le grand maître se montre seul indifférent à sa propre gloire, narguant du fond de sa retraite cette foule d'admirateurs qui, de toutes parts, les yeux tournés vers lui, lui demandent à genoux de donner un pendant à *Guillaume Tell*, il se décide à lancer dans le monde une partition nouvelle. Quelle est cette partition? Est-ce un trente-septième opéra? Non. Est-ce un nouveau recueil de ces délicieuses bluettes que le grand compositeur, cédant à de charmantes importunités, crayonnait jadis sur des albums et qu'il a colligées depuis sous le titre de *Soirées musicales?* Non. C'est mieux que cela : c'est une œuvre comme Palestrina et les grands artistes de l'école religieuse en ont écrit plusieurs; une œuvre qui a tenté Haydn, le père de la musique instrumentale; une œuvre dans laquelle l'auteur de la *Serva Padrona,* Pergolèse, a cherché une réputation durable : un *Stabat Mater* enfin, avec chœurs et orchestre.

A peine était-il question de cette production, que deux et même jusqu'à trois éditeurs, chacun possesseur d'une copie du *Stabat,* s'en disputaient la propriété. Un procès, à ce sujet, est pendant devant les tribunaux. Voici, en attendant, les faits qui ont donné lieu à cette singulière contestation. Rossini avait écrit ce *Stabat* pour son excellence don Manoel Fernandez Varela, archidiacre de Madrid, ex-commissaire-général de la Crozada, etc. Il avait donc remis ou envoyé à ce personnage une copie de sa partition, le titre écrit de sa propre main. En retour, don Varela avait fait présent à l'auteur d'une taba-

tière de 10,000 francs, dit-on. Don Varela étant mort, les héritiers ont vendu le *Stabat* au profit des pauvres, après quoi un éditeur de Paris, ayant acheté cette copie, s'est associé avec un confrère pour la publication de l'ouvrage. Déjà les graveurs étaient à leur besogne, lorsqu'un troisième éditeur est survenu, se disant acquéreur du manuscrit original de Rossini, conséquemment seul propriétaire ayant droit de publier et de vendre l'œuvre du compositeur; et, en cette qualité, il s'est mis en devoir d'opérer la saisie des planches gravées chez les deux éditeurs associés. A l'heure qu'il est, le tribunal correctionnel et le tribunal civil sont saisis de l'affaire, le premier quant au délit de contrefaçon, le second quant à la question de propriété. Dans l'audience du 8 de ce mois, à la sixième chambre, des pièces curieuses ont été produites de part et d'autre, notamment une lettre de Rossini à son éditeur, d'un style très confidentiel, pour recommander à ce dernier de ne pas trop vanter le mérite de son œuvre dans les journaux, de peur que le public ne se moque et de l'éditeur et de l'auteur. Nous sommes grandement de l'avis du maestro. L'on ne saurait effectivement trop déplorer le sort de certaines œuvres qui, parce qu'elles émanent d'un homme de génie, ou d'un homme jouissant de quelque célébrité même fortuite, se trouvent tout à coup, et bien avant leur apparition, exploitées par les spéculateurs et déflorées par leur enthousiasme mercantile. Mais laissons ces messieurs se disputer entre eux. Ce qui nous suffit, c'est que le *Stabat* est bien l'œuvre de Rossini, et il ne faut en avoir entendu que deux mesures pour être fixé sur son authenticité.

A propos de cette composition, des artistes, des hommes de lettres sérieux, se sont posé cette question : Le *Stabat* de Rossini appartient-il à la musique religieuse? Or cette question implique cette autre question fondamentale, initiale : *Existe-t-il réellement une musique religieuse? en quoi consiste-t-elle? et quelle est la base constitutive par laquelle elle diffère de la musique profane?* Tel est le sujet d'une polémique qui marche de front avec la querelle commerciale. Nous examinerons successivement les deux questions ci-dessus en commençant par la seconde, d'où découle naturellement la première.

Observons d'abord que, s'il existe une manière de glorifier, d'honorer, de louer Dieu, autre que celle dont on glorifie la créature; si l'amour divin comporte un élément plus noble, plus élevé, plus pur que celui dont se compose l'amour humain; si cet amour divin s'alimente et se dilate dans la contemplation de l'être infini; si, pour se mettre en communication parfaite avec l'être infini, il exige la participation entière de la partie impérissable de nous-mêmes, et réprouve le concours de la partie inférieure de l'être humain; il est évident qu'il doit exister dans l'art une forme particulière appropriée à l'expression de cet ordre de sentimens, de cet hommage rendu à Dieu, de ce culte en un mot; expression dégagée de tout ce qui tient aux sens, sans quoi l'art ne serait pas complet dans ses manifestations, sans quoi l'art, expression de l'homme, n'exprimerait pas tout l'homme.

Mais cette forme, en musique, quelle est-elle? Cette forme, c'est propre-

ment le système de musique fondé sur la constitution du plain-chant, sur ce qu'on appelle la *tonalité* ecclésiastique. Que les gens du monde nous pardonnent l'emploi de ce mot, qui leur est sans doute peu familier, mais dont le sens va s'éclaircir immédiatement. Quant à la nature, à l'essence et aux limites de cette tonalité, nous renvoyons les érudits à *l'Essai pratique du contrepoint sur le plain-chant* du père Martini (1). Mais voici le témoignage d'un écrivain contemporain qui sera accepté de tout le monde : « Il est de certains systèmes de tonalité dans la musique qui ont un caractère calme et religieux, et qui donnent naissance à des mélodies douces et dépouillées de passion, comme il en est qui ont pour résultat nécessaire l'expression vive et passionnée..... Quoi qu'on fasse, on ne donnera jamais un caractère véritablement religieux à la musique sans la tonalité austère et sans l'harmonie consonnante du plain-chant; il n'y aura d'expression passionnée et dramatique possible qu'avec une tonalité susceptible de beaucoup de modulations comme celle de la musique moderne..... »

Passant ensuite à la création de la musique dramatique par Claude Monteverde, l'auteur ajoute : « Le drame musical prend naissance; mais le drame vit d'émotions, et la tonalité du plain-chant, grave, sévère et calme, ne saurait lui fournir d'accens passionnés, car l'harmonie de cette tonalité ne renferme pas les élémens de la transition, etc. (2). »

Il y a donc deux sortes de tonalités, deux sortes de musique, l'une religieuse, l'autre mondaine ou profane.

L'expression des rapports de l'homme à Dieu, principe et fin de toutes les créatures, constitue proprement la musique religieuse.

L'expression des rapports de l'homme aux autres hommes fondés sur sa double nature spirituelle et organique, constitue proprement la musique dramatique.

Il y a en outre l'expression des rapports de l'homme à la nature physique, qui constitue la musique instrumentale. Mais la différence de ce genre tient à un ordre d'idées étranger à la question, et d'ailleurs la musique instrumentale rentre pleinement, par la tonalité, dans la musique mondaine ou profane.

Voilà donc deux ordres fondamentaux d'inspirations dans l'art, parfaitement distincts, dérivant de deux ordres fondamentaux de rapports également distincts. Or, ces deux ordres d'inspirations déterminent, dans la constitution de chaque genre, des caractères particuliers, des types radicaux.

En effet, cette expression calme, grave, impassible au point de vue humain, cette image de continuité, de permanence, d'immutabilité, d'infini, propre à cette sorte de chant qui a directement Dieu pour objet, tient au principe constitutif du système ecclésiastique, système privé de la faculté de moduler, de l'élément de la *transition,* et dont l'harmonie, lorsque ce système la com-

(1) Page 30 du tome I, et page 242 du tome II.

(2) *Résumé philosophique de l'histoire de la Musique,* par M. Fétis, pages 53 et 222.

porte, presque toujours consonnante, fait naître, sur chaque accord, le sentiment irrésistible du repos. On peut dire de cette musique qu'elle ondule et ne module pas. Ramené à son type le plus parfait, ce système ne saurait comporter la mesure, expression du sentiment humain en ce qu'elle exprime les modifications de la durée; il ne comporte guère qu'une mesure abstraite. Il ne saurait admettre non plus, l'orgue excepté, le concours de la musique instrumentale ou plutôt de l'instrumentation qui, par les diverses combinaisons de sonorité des instrumens, exprime les modifications de l'espace. « Les variétés de sonorité des instrumens, dit M. Fétis, sont des moyens d'expression des passions humaines, qui ne devraient pas trouver place dans la prière..... Les qualités de ce genre de musique sont celles de la douceur, du calme, de la majesté, du sentiment religieux; elles brillent au plus haut degré dans les œuvres de Palestrina.... Après lui, on a fait de belles choses d'un autre genre, mais où il y a moins de solennité, de dévotion et de convenance (1). »

La musique dramatique, au contraire, vit de variété, de diversité, de mouvement, de changement, de trouble, d'agitation. Elle se précipite, éperdue, dans le grand drame de l'humanité. Scènes lugubres, scènes bouffonnes, rires et larmes, elle s'empreint de tout. Et ces caractères tiennent non moins essentiellement à sa constitution. La mesure, avec ses subdivisions et ses modifications de lenteur et de vitesse, la dissonance, la transition, la modulation, et ces mille nuances d'inflexions et d'accens qui concourent à son expression propre, sont les élémens essentiels de ce système. Et il est bien remarquable que ce genre de musique a pris naissance à la fin du XVIe siècle, époque d'émancipation, époque où l'activité humaine se déploya en tout sens avec une incroyable énergie.

Il y a donc une différence fondamentale, radicale, entre ce genre de musique et le précédent. Chacun a sa constitution, sa tonalité, son mécanisme propre. Néanmoins, entre la tonalité ecclésiastique et la tonalité moderne, il peut y avoir lieu à certains emprunts, mais au profit de la dernière seulement. Les caractères de ces deux ordres s'excluant réciproquement, il est évident que le style sacré ne pourrait, sans défaillir ni sans se corrompre, admettre des élémens inférieurs à son type essentiel. Un genre inférieur, au contraire, se rehausse en s'appropriant accidentellement quelque chose du type supérieur; et comme, dans telle situation dramatique donnée, les hommes peuvent être représentés dans une association de prières et d'actions de graces, le genre lyrique ne saurait être incompatible, dans certains cas et dans certaines bornes, avec la tonalité ecclésiastique. D'heureux essais sur la scène l'ont prouvé de nos jours.

Mais cette musique religieuse, où existe-t-elle maintenant? où sont ses monumens? Hélas! elle a décliné, elle a été en décadence, elle a été anéantie, ce

(1) *Résumé philosophique de l'histoire de la Musique*, page 220. — Voir aussi la *Revue musicale*, sixième année, page 196.

sont les propres expressions de l'écrivain déjà cité, depuis la création de la musique dramatique. A part quelques chapelles isolées de la vaste Allemagne peut-être, où il est douteux qu'elle règne sans rivale, la chapelle Sixtine à Rome est demeurée son seul et inviolable asile. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'avant cette époque, toute musique, même celle composée pour célébrer des sujets profanes, appartient généralement au genre sacré; tandis qu'après cette époque, toute musique, même celle destinée au temple, appartient fondamentalement au genre mondain. Tour à tour l'inspiration religieuse et l'inspiration mondaine dominent les intelligences musicales et règnent exclusivement. Alors même que les maîtres de l'école romaine, successeurs de Palestrina, Nanini et Benevoli, Allegri et Foggia, s'efforcent de maintenir le caractère du style sacré, tout en croyant devoir faire néanmoins quelques concessions à l'inspiration dramatique, celle-ci fait partout irruption; elle se glisse dans le sanctuaire, déguisée sous le nom de *Concertos d'Eglise,* et, grace à l'influence du génie de Carissimi, de Scarlatti, de Leo, de Durante, l'accent humain, l'expression passionnée, sont en tout lieu substitués au caractère solennel et plein d'onction de la prière chantée. Marcello s'est préoccupé de prêter à ses admirables *Psaumes* la couleur antique, l'accent prophétique; il ne s'est nullement préoccupé de la tonalité du plain-chant. Loin de lui l'idée de vouloir imiter le style des *Lamentations,* des *Improperia* de Palestrina. Il n'écrivait pas précisément pour l'église. Il voulait ériger un monument d'art et de génie. Handel a composé ses oratorios, cette musique toute empreinte d'une grandeur homérique, aux allures altières et naïves, dans le même style que ses opéras. J. S. Bach a deviné des agrégations harmoniques que notre théorie moderne a à peine pressenties; il les a combinées, par l'effort prodigieux de son vaste esprit, avec les formes du chef de l'école romaine. Plus tard, la musique religieuse n'est plus qu'une fiction; les textes sacrés un simple canevas, neutre quant au sens, à l'esprit, à l'expression. Pendant toute cette période qui s'étend depuis Michel Haydn jusqu'à nous, en passant par Joseph Haydn, Mozart, Graun, Beethoven, Schneider, Lesueur, Cherubini, on dirait que l'art profane, trop à l'étroit sur la scène, s'ouvre une seconde scène dans le sanctuaire, où il déploie le même luxe de forces vocales et de ressources orchestrales.

Ici se présente un fait extrêmement curieux. Nous voulons parler de l'usage conventionnel qui s'établit principalement durant cette dernière période, suivant lequel le compositeur prétendu religieux était obligé de placer une fugue sur certaines parties de la liturgie de la messe, comme *Kyrie eleison, Amen, Hosanna in excelsis*, etc., et plusieurs autres choses semblables. Rien n'était plus absurde qu'une pareille règle, car rien n'est plus antipathique avec l'esprit et le sens de ces textes que la forme aride et scolastique de la fugue. Et cependant cela trahissait un sentiment très juste, celui du besoin de maintenir la distinction fondamentale des deux ordres nécessaires. Il fallait un subterfuge quelconque pour faire croire à l'existence du style religieux : la fugue lui servit de palladium.

Aujourd'hui l'on fait bon marché de ces prescriptions arbitraires, de ce ridicule échafaudage à l'ombre duquel l'école s'imaginait avoir abrité le style sacré. Le compositeur *religieux* ne se permet guère la fugue que pour donner une preuve de son habileté. On rapporte que, lorsqu'il échappait à Rossini, dans ses premiers ouvrages, d'écrire quelques mesures suivant les lois rigoureuses d'un contrepoint irréprochable, il traçait à la marge quelques mots que nous ne traduirons pas littéralement, mais qui revenaient à ceux-ci : *Voici pour les niais*. La fugue n'est plus bonne qu'à cela. Peu à peu nous nous acheminons vers le vrai, à travers ces destructions partielles d'un faux système. Une chose persiste pourtant : c'est le sentiment toujours impérissable de la distinction des deux genres. Mais, si l'on vient à se demander en quoi consiste cette distinction, en quoi consiste la musique sacrée, tout à coup commencent les incertitudes, les doutes, les hésitations. On n'ose remonter jusqu'au système de Palestrina, de peur de nier tout le système qui a suivi. Enfin, après force tergiversations, on insinue, sans toutefois rien affirmer formellement, que cette musique religieuse ne doit pas être d'un caractère bien différent des morceaux conventionnellement religieux que l'on applaudit à la scène, la prière de *la Muette* par exemple, et celle de *Moïse*. L'on ne voit pas qu'ainsi l'on fait une confusion des deux genres, que l'on crée un système monstrueux et bâtard, qui participe à la fois du temple et du théâtre, ou plutôt du théâtre seul, puisque c'est à la scène que l'église irait demander ses inspirations.

Parlons à présent du *Stabat* de Rossini. Nous ne savons, mais il devait y avoir, ce nous semble, quelque chose de prodigieusement tentant pour Rossini, en qui l'intelligence est certes à la hauteur du génie, pour Rossini, dégoûté du théâtre ainsi qu'on l'assure, et à portée comme il l'est aujourd'hui d'étudier et de méditer les monumens de l'école romaine; il devait y avoir, disons-nous, quelque chose de prodigieusement tentant dans la pensée de donner à son siècle la véritable musique religieuse qu'il attend. Cette idée aurait dû stimuler vivement celui qui tient le sceptre de la musique dramatique, celui qui s'est élevé si haut dans les belles scènes de *Semiramide*, de la *Gazza*, d'*Otello*, dans *Moïse*, dans *Guillaume Tell;* qui, avec son insouciante fécondité, a semé à pleines mains les ravissantes mélodies, les exquises cantilènes dans une foule d'ouvrages plus légers; celui principalement qui, dans l'inimitable *Barbier*, la *Cenerentola*, *le Comte Ory*, a lutté d'esprit, de raillerie mordante, d'ironie, d'entrain et de verve avec Voltaire et Beaumarchais.

Ajoutons qu'il eût été aussi curieux que profitable pour l'art de voir le maître appliquer à la musique sacrée ce don extraordinaire que nul compositeur n'a sans contredit possédé au même degré que lui, le don du chant, que nous distinguons ici à dessein de la mélodie proprement dite, lequel n'est pourtant autre chose que la mélodie ayant directement pour organe l'instrument le plus naturel et le plus parfait, la voix.

Disons-le en toute franchise : ce n'est pas d'après ces idées que le *Stabat*

a été conçu et exécuté, car, malgré les beautés d'un ordre supérieur qu'il renferme, il ne diffère nullement, quant au caractère et à l'inspiration, de la musique dramatique du compositeur.

Le premier verset s'ouvre par une introduction dont le début rappelle singulièrement le commencement de l'ouverture de *Guillaume Tell*. Après cette introduction, les voix se posent successivement en dessinant une imitation à l'octave. Mais, dès que le sujet est ainsi majestueusement exposé, l'auteur abandonne la forme qu'il a adoptée, comme s'il reculait devant l'effort nécessaire pour la développer. Heureusement, une belle phrase de basses amène magnifiquement la conclusion de ce remarquable morceau.

Le *fac ut ardeat cor meum* est un chœur à six voix d'un style plein et large, mais qui emprunte ses effets beaucoup plus à l'harmonie qu'à la mélodie. Nous n'approuvons pas le changement de mouvement qui s'opère sur les paroles : *In amando Christum Deum*. Cela détruit l'unité et fait perdre de sa gravité au verset. Signalons en passant un bel effet de la voix de basse sur le mot *complaceam*.

Nous voici arrivés à l'une des plus ravissantes créations de Rossini, au quatuor en *la bémol, Sancta mater, istud agas*. Bien que le motif principal repose sur une idée assez vulgaire, la mélodie qui en jaillit est si élégante, elle se déroule en contours si gracieux, en périodes si riches, elle parcourt des modulations d'une si rare distinction et si naturelles, les voix s'y enchaînent avec un art si admirablement ménagé, que toutes ces qualités concourent à former un des morceaux les plus achevés de l'auteur. Mais, dans ce morceau, un des principaux de la partition, le musicien n'est plus à la hauteur de *Moïse* et de *Guillaume Tell*. Loin de là, il se met au niveau du ton enjoué, coquet et badin de ses opéras italiens. C'est de la grace sensuelle, de la volupté châtouilleuse et enivrante. Le compositeur ne se perd jamais un instant de vue. L'on cherche vainement ici la peinture des ineffables tristesses, des angoisses déchirantes, de l'agonie divine de la mère du Christ. Cette musique est délicieuse, mais elle n'a pas d'entrailles. Et c'est que l'on ne conçoit pas aujourd'hui la prière dégagée de toute expression humaine; le sentiment religieux n'est plus assez vivant dans les cœurs, pour que l'artiste ne prête pas involontairement à ses invocations quelque chose de sensible et de terrestre.

Il y a de beaux mouvemens dans le verset : *Quando corpus morietur*, à l'exception cependant du *paradisi gloriâ*, dont l'expression déclamatoire et théâtrale est par trop choquante.

Cette analyse est nécessairement incomplète. Nous sommes obligés de nous reporter aux souvenirs de la première audition du *Stabat* dans les salons de M. Zimmermann, où il faut toujours se rendre lorsqu'on veut jouir des prémices de toutes les manifestations importantes qui se produisent dans le monde musical. Notre énumération se borne donc aux seuls morceaux qu'il nous ait été permis d'entendre, exécutés au piano et sans orchestre. Mais cela suffit amplement, quant à la question qui nous préoccupe.

Le *Stabat* de Rossini, nous ne faisons nulle difficulté d'en convenir, est

une œuvre plus brillante, aux formes plus variées et plus développées, que le *Stabat* de Pergolèse, dont nous connaissons toutes les parties faibles, l'inégalité de style et la monotonie, si toutefois la monotonie est ici un défaut. Mais que font les formes? c'est de la vérité d'expression, de la sincérité d'inspiration qu'il s'agit; et nous persistons à soutenir que, sous ce rapport, l'œuvre de Pergolèse est bien supérieure à celle du maître moderne. Mais le père Martini ne fait presque aucune différence entre le style de la *Serva Padrona* de Pergolèse et celui de son *Stabat*. Sans doute, et il a très fort raison (1). Ce qui veut dire que, si le père Martini vivait de nos jours, il prononcerait une condamnation semblable contre le *Stabat* de Rossini. Mais observons bien que la musique dramatique de notre époque est bien plus avant dans l'expression humaine et passionnée qu'elle ne l'était au temps de Pergolèse, d'après ce qui a été dit plus haut que plus on remonte vers le XVIe siècle, plus on voit la musique profane se rapprocher de la musique religieuse, tandis que, plus on descend vers les temps modernes, plus la musique religieuse se confond avec l'art mondain.

Que l'on n'argue pas du peu d'effet produit de nos jours par des compositions anciennes. On sait trop que l'on ne doit pas demander à des chanteurs, pour la plupart gens de métier et de routine, et toujours disposés à défigurer les œuvres dont ils sont les interprètes au profit de leur amour-propre, l'intelligence des monumens des époques antérieures. Où trouver des exécutans capables de pénétrer l'esprit de ces œuvres, de s'en assimiler la substance, d'en rendre religieusement l'expression? N'entendons-nous pas dire à chaque instant, à propos d'ouvrages beaucoup plus modernes comparativement, que l'on a perdu les traditions de la musique de Gluck, par exemple, de certains opéras même de Mozart?

Que l'on ne nous parle pas non plus des circonstances de lieu, de ces accessoires tels que l'appareil des cérémonies imposantes de l'église, qui peuvent sans doute prêter momentanément une valeur exagérée à des œuvres éphémères, comme aussi, par l'absence de ces conditions, le mérite d'une composition peut passer inaperçu. Tout cela est indépendant de l'expression essentielle de la musique. Toute musique est ou religieuse ou mondaine, par la constitution de la tonalité à laquelle elle appartient. Nous n'en voulons d'autre preuve que le sentiment de dégoût qu'éprouve, nous ne disons pas seulement l'homme pieux, mais l'homme éclairé, à l'audition de ces mélodies abjectes, effrontées, si minaudièrement grimaçantes, si grossièrement fardées, qui s'introduisent, on ne sait comment, dans quelques églises de Paris, à certaines

(1) Le passage est d'ailleurs trop curieux et trop court pour ne pas le citer en entier : « Questa composizione del Pergolesi, *Stabat mater* a due voci con istrumenti, se si confronti con l'altra sua dell' intermezzo intitolato *la Serva padrona*, si scorge affatto simile a lei, e dello stesso carattere, eccettuatine alcuni pochi passi. In ambedue si veggono lo stesso stile, gli stessi passi, le stesse stetissime delicate e graziose espressioni. » (Voir la préface de l'ouvrage du P. Martini deja cité, p. 7.)

solennités. Que ces chants se taisent et que les voix des enfans de chœur ou celles des chantres viennent à articuler un simple verset du plain-chant, l'on se retrouve dans le lieu saint, à l'ombre du sanctuaire, en harmonie avec les mystères augustes de l'autel : on peut prier.

Il existe donc un domaine pour la musique religieuse et un domaine pour la musique dramatique, distincts l'un de l'autre, ayant chacun leurs limites respectives, en ce sens que l'un ou l'autre de ces deux genres de musique ne saurait dépasser certaines bornes sans cesser d'être ce qu'il est; mais domaine illimité en ce sens que, dans chaque ordre, l'activité humaine se déploie conformément à la marche progressive des idées sociales. Ainsi l'on dit vrai quand on avance que la musique religieuse de notre siècle ne peut être celle du siècle de Palestrina. Rien ne saurait être immobile dans les manifestations du génie de l'homme. Oui, notre musique religieuse ne peut être celle des âges passés, en tant que les formes se modifient ou se développent, que les ressources se multiplient, mais non en tant que la tonalité exclusivement propre à cette musique vienne à changer. Ainsi les procédés si compliqués du contre-point, les imitations, les inversions, les artifices canoniques, tout ce qui constitue le mécanisme du style de Palestrina, est du temps. La tonalité dans laquelle il a écrit ses immortels chefs-d'œuvre appartient au genre. Il est avéré aujourd'hui, et l'analyse d'habiles critiques l'a constaté, que les deux tonalités tendent à se dilater, à agrandir leurs sphères particulières, non par les progrès de la musique religieuse, mais par l'extension de la musique dramatique, ou, pour mieux dire, par les excursions qu'elle se permet dans le domaine de la première. Quel est l'homme qui s'emparera vigoureusement de la tonalité ecclésiastique, qui s'en rendra maître, qui lui assimilera cette foule d'élémens sympathiques que les progrès de la science moderne élaborent lentement et mettent déjà à sa disposition? Par quels moyens opérera-t-il cette transformation? Quand et comment? C'est le secret de l'avenir. Ce qu'il y a de positif, c'est que la chose arrivera tôt ou tard, et, comme les procédés du génie sont toujours d'une extrême simplicité, l'on s'étonnera alors que ce qui semblait un problème presque insoluble ne soit en réalité qu'un jeu d'enfant.

JOSEPH D'ORTIGUE.

IMITATIONS EN VERS.

TRADUIT DE MOSCHUS.

I.

Sous un souffle apaisé quand rit la mer sereine,
Tout mon cœur s'enhardit, et pour l'humide plaine
La terre est oubliée : ô mer, je viens à toi!
Mais qu'un grand vent s'élève et réveille l'effroi,
Que l'écume du flot blanchisse et fasse rage,
Tout mon amour alors se reprend au rivage;
Je ne veux que les bois, et l'ombre, et les gazons :
Le pin, par un grand vent, rend encor de doux sons.
Pêcheur, que je te plains, dans ta nef pour demeure,
Chassant ta proie errante au péril de chaque heure!
A moi le bon sommeil sous un platane épais!
A moi les jours couchés au sein d'un antre frais,
Et la source au long bruit, qui, roulant sous la voûte,
Charme et ne peut troubler le pasteur qui l'écoute!

DE MOSCHUS.

II.

Pan aimait Écho, sa voisine,
Qui pour le Satyre brûlait,

Et le Satyre aimait Nérine;
Leur flamme, à tous trois, se brouillait.
Jeu bizarre, et pourtant le nôtre!
Ce qu'un amant inflige à l'autre,
D'un autre il l'éprouve à son tour :
Le talion est loi d'amour.
Or voici ma leçon; que le novice entende :
« Rends l'amour à qui t'aime, afin qu'on te le rende. »

DE MOSCHUS.

III.

Quittant Pise et ses jeux, Alphée au flot d'argent
Cherche à travers les mers Aréthuse en plongeant;
Et dans son sein il porte à la nymphe adorée
L'olivier des vainqueurs et la poudre sacrée.
Profond, pur, et chargé des amoureux cadeaux,
Il fend le flot amer, sans y mêler ses eaux;
Et le grand flot dormant ne sent rien, et l'ignore,
Et l'a laissé passer. Ah! c'est Amour encore,
Le mauvais, le perfide et le rusé songeur,
C'est lui dont l'art secret fit du fleuve un plongeur!

———

SONNET.

IMITÉ DE RUCKERT.

Et moi je fus aussi pasteur en Arcadie;
J'y fus ou j'y dois être, et c'est là mon berceau.
Mais l'exil m'en arrache : à l'arbuste, au roseau
Je vais redemandant flûtes et mélodie.

Où donc est mon vallon? Partout je le mendie.
Une femme aux doux yeux qui montait le coteau :

« Suis-moi, dit-elle, allons à ton vallon si beau. »
Je crois : elle m'entraîne et fuit : ô perfidie !

Une autre femme vient et me dit à son tour :
« Celle qui t'a trompé, c'est *Promesse d'amour;*
Moi je suis *Poésie*, et n'ai point de mensonge.

Dans ta chère Arcadie, au-delà du réel,
Je te puis emporter, et sur un arc-en-ciel,
Mais d'esprit seulement ! — Vois s'il suffit du songe ? »

A UNE AMAZONE.

IMITÉ D'UN CHANT POLONAIS.

Dans ces essors fougueux d'un galop insensé
Où va, soir et matin, votre coursier lancé,
Dans ces fuites sans fin sur la pâle bruyère,
Vous vous croyez bien chaste, Amazone si fière !
Pourtant dans les hasards de cet emportement
J'ai, Madame, un rival, vous avez un amant...
— Et qui donc ? — Le ZÉPHYRE. — Oh ! non ce zéphyr tendre,
Fade, et que sans sourire on ne peut plus entendre,
Ce zéphyr des boudoirs, des bosquets de Paphos,
Ce badin langoureux éteint sous des pavots :
Non, mais le grand ZÉPHYRE à l'aile tiède, immense,
D'Aquilon et d'Eurus le rival en puissance,
Avant que dans Paphos il fût efféminé;
Aux flots d'Égée aussi par les Dieux déchaîné;
Fraîchissant, frissonnant, s'égayant dans l'aurore,
A soupirs redoublés battant le lac sonore,
Sous la chaude nuée emplissant tous les airs,
Enflant d'aise et d'amour la cavale aux déserts,
Et qui luttant sur toi dans ta rapide ivresse,
Sur ton front, sur ton sein, sur ton voile en détresse

T'apporte obscurément délire et volupté,
A toi qui te crois chaste, ô si fière Beauté !

IMITÉ DE VITALIS.

(Un jour, qu'on croyait avoir trouvé.)

Il est trouvé le bonheur et le charme,
L'Ange clément qui planait au berceau,
L'être adoré, dans l'enfance si beau,
Que bien souvent nous cachait une larme.
L'amour parfait et de tout temps rêvé,
Il est trouvé !

Il est trouvé ce bien de tous les âges,
Le fruit du cœur, le frais rameau d'espoir,
Que dès douze ans je cherchais sans savoir
Dans tous les bois, par les sentiers sauvages.
Le nid d'amour sous la mousse couvé,
Il est trouvé !

Il est trouvé ce port que ma jeunesse
A poursuivi sur les flots agités,
Sous tous les vents et les feux irrités.
Plaisirs moqueurs, qui me trompiez sans cesse !
Le vrai signal, le bel astre levé,
Il est trouvé !

Il est trouvé l'ombrage où l'on repose,
Le droit chemin par le devoir tracé
Qu'un doux printemps si tard recommencé
Borde à mes yeux de sa plus jeune rose.
Le calme sûr au cœur trop éprouvé,
Il est trouvé !

Il est trouvé le bienfait de nature,
Le sein aimant qu'un Dieu nous vient rouvrir,
Ce qui permet de vivre et de mourir,
Ce qui fait croire, espérer sans murmure,
Et dire encor, même au terme arrivé :
Il est trouvé !

SONNET.

IMITÉ DE MATTHISSON.

.... Nos, Delia, amoris
Exemplum canâ simus uterque comâ.

(TIBULLE.)

Si quelque blâme, hélas ! se glisse à l'origine
En ces amours trop chers où deux cœurs ont failli,
Où deux êtres, perdus par un baiser cueilli,
Sur le sein l'un de l'autre ont béni la ruine ;

Si le monde, raillant tout bonheur qu'il devine,
N'y voit que sens émus et que fragile oubli ;
Si l'Ange, tout d'abord se voilant d'un long pli,
Refuse d'écouter le couple qui s'incline ;

Approche, ô ma Délie ! approche encor ton front,
Serrons plus fort nos mains pour les ans qui viendront ;
La faute disparaît dans sa constance même.

Quand la fidélité, triomphant jusqu'au bout,
Luit sur des cheveux blancs et des rides qu'on aime,
Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout !

SAINTE-BEUVE.

BULLETIN.

Le déplaisir que cause au ministère le nom de M. de Lamartine dans la question de la présidence, n'est pas un médiocre sujet d'étonnement et de réflexions. Ce n'est plus même de la neutralité, c'est un mécontentement avoué contre ceux des conservateurs qui veulent appeler au fauteuil l'éloquent député de Mâcon. De leur côté, beaucoup de conservateurs ne comprennent rien à cette résistance du cabinet; ils se demandent comment il se fait que la candidature d'un des hommes qui ont jeté le plus d'éclat dans leur parti n'est pas accueillie avec empressement.

Pourquoi cette divergence d'intentions et de vues? C'est que les conservateurs vont directement à ce qui leur paraît le plus utile à leur cause, tandis que le ministère doit tenir compte de mille considérations, de mille entraves qui le gênent. Le ministère est loin d'avoir toute la liberté de ses mouvemens; de toutes parts, il trouve à son action des limites, des bornes. Ainsi, dans la question de la présidence, nous ne le soupçonnerons pas, assurément, de ne pas apprécier l'énorme distance qui sépare, dans l'opinion du pays et de la chambre, M. de Lamartine de M. Sauzet; mais il rencontre dans cette circonstance un obstacle qui le tient en échec: c'est le *veto* de M. Passy. La situation est singulière. MM. Passy et Dufaure ont refusé d'apporter au cabinet un concours positif en acceptant des portefeuilles, et ils ont gardé la prétention d'exercer toujours sur le ministère une influence directe et quelque peu hautaine. Il leur convient en ce moment de ne pas s'engager dans une solidarité ministérielle, et ils ne veulent rien perdre de ce qui fait à leurs yeux la force de leur situation : voilà pourquoi ils exigent du ministère qu'il défende la présidence de M. Sauzet. L'honorable député de Lyon fait partie de la petite fraction qui vote avec MM. Dufaure et Passy, et, si nulle que soit sa personnalité politique, il ne serait pas agréable à ses amis qu'il perdît le

fauteuil. Le ministère, qui s'est déterminé, dans ces derniers temps, à combattre les réformes modérées que doivent réclamer expressément MM. Passy et Dufaure dans la session qui s'ouvre d'ici à quelques jours, ne voudrait pas entrer en opposition et en lutte avec eux sur une question de personne. De cette manière il a vis-à-vis d'eux cette attitude de refuser les choses en adoptant les hommes, tandis qu'à l'égard des conservateurs il repousse les hommes en paraissant défendre les choses. Il y a dans cette conduite bien des contradictions et des détours. Le pouvoir a d'ordinaire plus d'unité, plus de décision dans sa marche.

Cependant les conservateurs ne sont pas sans songer à l'avenir. Dans six ou huit mois, l'heure des élections générales sonnera, et chaque parti devra se présenter à la France avec ses principes et son drapeau. Les conservateurs éclairés désireraient se mettre en mesure de bien faire connaître au pays ce qu'ils veulent, où ils vont. Ils pensent que ce qui s'est passé en 1838, en 1839, les avertit de s'occuper sérieusement de leurs affaires, et de ne pas s'en reposer uniquement sur des ministres qui n'étaient plus dans leurs rangs au jour des grandes luttes. Les conservateurs éclairés voudraient prouver à la France que leur politique n'est pas réactionnaire et violente, mais ferme et modérée tout ensemble, qu'elle ne se refuse pas à toute idée de réforme nécessaire et raisonnable, parce qu'elle croit devoir s'opposer à des changemens prématurés et combattre des théories plus ambitieuses que solides. Il est sensible que le parti conservateur, sans peut-être encore s'en rendre tout-à-fait compte, vit sous la préoccupation des élections prochaines, et qu'il se tourne dans cette pensée vers les hommes qu'il avoue et qu'il estime le plus. Voilà le sens de la candidature de M. de Lamartine. C'est une première manifestation des conservateurs, qui veulent s'assurer des garanties pour l'avenir en choisissant des représentans illustres et considérés; c'est l'instinct et le droit de tout parti politique de travailler à maintenir, à accroître sa force, et de tout subordonner à un grand intérêt. Il ne serait pas fort habile, de la part du ministère, de se montrer effrayé de ces dispositions du parti conservateur; elles lui causeraient de sérieuses inquiétudes, qu'il devrait les dissimuler. S'il se trouve intérieurement blessé de ce que les conservateurs n'attendent plus de lui le mot d'ordre dans des circonstances importantes, peut-il, quand il jette un regard sur le passé et vers l'avenir, se plaindre bien haut de cette attitude?

Dans la pensée de présenter au pays un symbole éclatant de politique conciliante, les conservateurs pouvaient-ils arrêter leur choix sur un nom plus heureux que celui de M. de Lamartine? Représentant énergique et courageux des grands principes de l'ordre politique, M. de Lamartine est celui des conservateurs qui s'est montré le plus constamment favorable aux idées, aux projets d'améliorations sociales. S'il est convenable, s'il est avantageux que le président d'une assemblée donne, par la nature même de son caractère et de ses sentimens, des garanties à tous les partis, nul, en vérité, ne saurait mieux que M. de Lamartine satisfaire à ces conditions de haute et salutaire impartialité. On peut ne pas adopter toutes les opinions de M. de Lamartine, nous-

mêmes nous l'avons combattu dans les pages de cette *Revue*, quand il s'est constitué l'adversaire plus brillant que judicieux des fortifications de Paris; mais il est impossible, à quelque point de vue qu'on se place, de ne pas vouer une sympathique estime à l'élévation d'un talent qu'on sent d'ordinaire entraîné vers ce qui est grand et généreux. Le parti conservateur montrera donc une haute intelligence en persistant dans l'intention de porter au fauteuil M. de Lamartine : c'est arborer l'étendard d'une politique habile et prévoyante, non-seulement c'est se parer d'un nom glorieux, mais c'est l'utiliser.

Dans la note qu'il vient d'adresser aux journaux, M. de Lamartine dit que pour lui la présidence ne serait qu'une élévation et non pas une force. Mais il suffit que sa présence au fauteuil puisse être une force pour son parti, et elle le serait, pour qu'il n'ait pas le droit de refuser aux conservateurs son nom et son acquiescement. Nous savons bien que M. de Lamartine n'ira pas se répandre en démarches pour briguer la présidence, personne n'attend de lui qu'il affiche une candidature impatiente et inquiète; mais un intérêt public, qui s'étend au-delà même de son propre parti, veut qu'il se mette et se tienne à la disposition de la chambre; car, encore un coup, tout ce qui peut calmer les esprits et amener successivement la prépondérance d'une politique modérée doit être accueilli avec joie et secondé avec sollicitude.

Nous ne savons si le ministère et M. Sauzet trouveront dans la déclaration publiée par M. de Lamartine des motifs de se rassurer. S'il était vrai que cette note n'eût été rédigée que sur les instances et pour calmer les inquiétudes du cabinet, il faut avouer que ce dernier se déclarerait satisfait à peu de frais. Que dit M. de Lamartine? Qu'il a appris, il y a quinze jours, que *beaucoup de ses collègues* avaient l'intention de lui donner leurs voix pour la présidence. L'initiative part donc de membres du parlement et d'une portion considérable de la chambre. A cela que répond M. de Lamartine? il se défend de désavouer ses amis en *leur enlevant le terrain sur lequel ils combattent.* D'un autre côté, il décline une brigue ouverte, il attend la volonté de la chambre, et il lui obéira. Personne ne songe à en demander davantage à M. de Lamartine; il n'a d'autre rôle, jusqu'à nouvel ordre, qu'une passivité intelligente.

La note que nous venons de citer, loin de faire disparaître la question de la présidence, la pose plus que jamais. Ces jours derniers, cette question était loin d'avoir autant de gravité. Aujourd'hui, il est presque officiellement constaté que beaucoup de députés ont l'intention de déférer la présidence à M. de Lamartine, et que cette présidence est *un terrain sur lequel ils combattent.* Voilà qui est assez clair ; ce n'est plus seulement une affaire de préférence personnelle, il y a un terrain politique, et il y aura combat.

Quel est ce terrain, et contre qui se livrera ce combat? En donnant leurs voix à M. de Lamartine pour le fauteuil, les conservateurs, comme nous l'avons dit, entendent prendre une situation nouvelle, ils veulent eux-mêmes tracer leur sillon et frayer leur route. Direction gouvernementale à la fois ferme et conciliante, maintien de tous les grands principes de la constitution et de l'ordre social sans proscription systématique des améliorations reconnues né-

cessaires, retour du calme dans les esprits, voilà le thème, voilà le terrain des conservateurs. Maintenant contre qui combattraient-ils? Ils combattraient, il faut le dire, contre le ministère, si le ministère, au lieu de suivre leur impulsion, s'entêtait à la contrarier. Et ne pourrait-on pas dire, dans ce cas, que ce serait un dernier souvenir de la coalition survivant encore dans la majorité du cabinet?

La présidence de M. de Lamartine aurait, suivant toutes les vraisemblances, l'appui du centre gauche. C'est alors que la question prendrait plus que jamais une physionomie, une importance politique. Si le centre gauche, où M. de Lamartine a d'illustres adversaires, votait pour l'honorable député de Mâcon, c'est qu'il reconnaîtrait dans cette candidature une protestation indirecte contre le système du cabinet. Ce serait là un acte dont il ne faudrait pas méconnaître la portée. Si M. de Lamartine était à la fois l'objet des suffrages des amis de M. Molé et de M. Thiers, ce concours signifierait que la politique ministérielle aurait bien de la peine à obtenir un bill d'indemnité au point de vue des deux grandes opinions que représentent ces deux hommes d'état. Il ne faut pas oublier non plus que dans la jeune gauche M. de Lamartine a des amis personnels, tels que MM. de Tocqueville, de Beaumont, de Corcelles, avec lesquels même en mainte circonstance il se reconnaît une véritable affinité de principes politiques. On peut se rappeler quel magnifique éloge de la constituante M. de Lamartine porta un jour à la tribune. Personne sur les bancs de la gauche n'eût dit ni plus ni mieux.

Si les choses arrivaient à prendre cette tournure, nous nous demanderions presque comment MM. Dufaure et Passy pourraient combattre la candidature de M. de Lamartine. Entre M. Sauzet qui n'a jamais rien représenté, et M. de Lamartine qui serait l'expression des tendances les plus élevées des deux grands partis qui partagent la chambre, comment MM. Dufaure et Passy pourraient-ils hésiter? S'il est vrai que, par l'organe d'un de leurs amis, ils doivent prendre l'initiative de l'adjonction des capacités et de l'extension des incompatibilités, les voilà dans l'opposition, puisque le ministère est décidé à repousser ces deux réformes, et comment alors, prenant place dans les rangs de l'opposition, s'en sépareraient-ils sur une question qui de jour en jour deviendra plus politique que personnelle? Or il est impossible que MM. Dufaure et Passy ne revendiquent pas pour eux l'honneur d'être les principaux soutiens des réformes modérées en faveur desquelles ils ont fait l'été dernier des réserves si précises, car le silence sur ce point serait de leur part une abdication de l'avenir.

Indépendamment de l'importance des modifications à la loi électorale, ces questions intérieures ont encore l'avantage d'offrir à des hommes éminens séparés par d'anciennes dissensions, qui d'ailleurs aujourd'hui n'ont plus d'objet, un moyen naturel et loyal de rapprochement. On peut affirmer que, sur ces questions d'organisation intérieure, les convictions de MM. Passy et Dufaure ne sont pas autres que celles de M. Thiers. Ces trois représentans du centre gauche veulent également le développement de nos institutions ainsi que la force et la stabilité du pouvoir. Tous trois ont vécu tour à tour dans l'oppo-

sition et les affaires; tous trois ont qualité pour élaborer, pour donner au pays ces réformes sages qui, loin de miner les gouvernemens, les affermissent.

C'est ainsi que les questions politiques qui serviront de théâtre aux débats parlementaires s'annoncent et se préparent, la question de la présidence posée par le parti conservateur, et la question des modifications à la loi électorale posée par le centre gauche. D'un côté, la partie est liée entre M. de Lamartine et le centre droit, et ils ne peuvent plus maintenant se manquer l'un à l'autre; de leur côté, MM. Passy et Dufaure ont à remplir les engagemens qu'ils ont pris devant la chambre.

Les questions extérieures fourniront aux discussions de la tribune un thème qui ne sera pas moins fécond. Une chambre est d'autant plus jalouse de sa considération qu'elle approche davantage de son terme. Le parlement aura à comparer les résultats qu'on lui apportera avec les principes que dans les grandes affaires de l'Orient et de l'Espagne il avait posés lui-même; l'intérêt de son propre honneur et l'opinion publique sont ici pour les lui rappeler. Comment ne pas remarquer la réaction qui s'opère dans tous les esprits en faveur d'une politique étrangère moins humble, moins facile en concessions? Dans tous les partis, dans tous les rangs, les hommes les plus modérés, les plus exempts de toute exaltation, s'accordent à penser qu'il est temps enfin de faire halte sur une aussi triste pente. Nous avons sous les yeux un écrit traitant *du déclin de la France et de l'égarement de sa politique*. Nous y avons reconnu l'écrivain qui, en 1836, publiait des *Études politiques et historiques*, et en 1825, une *Revue politique de l'Europe*. En 1836, M. d'Herbigny, c'est le nom de l'écrivain, prêchait la paix à la France, et aujourd'hui il l'engage presque à faire la guerre. Tout ce qui s'est passé depuis sept ans a produit ce changement dans l'esprit du publiciste. M. d'Herbigny cherche à caractériser l'intérêt général de la France et des autres nations du continent : c'est ce qu'il appelle l'*intérêt d'état*. Selon lui, l'intérêt permanent de la France est d'abaisser l'Angleterre, et de s'allier à toutes les forces qui peuvent concourir à son abaissement. L'intérêt de l'Espagne est de s'allier avec la France contre l'Angleterre, ou avec l'Angleterre contre la France; mais son intérêt le plus vrai est d'être amie de la France, c'est l'intérêt de sa situation. Passant les Alpes, l'écrivain trouve l'intérêt de l'Italie dans l'union de la France contre l'Allemagne, ou de l'Allemagne contre la France. L'intérêt du corps germanique est de recourir à la protection de la France contre les entreprises de la maison d'Autriche, ou d'invoquer l'appui de la maison d'Autriche contre les invasions de la France. On voit que l'auteur appartient tout-à-fait aux anciennes traditions politiques, et qu'il écrit sous l'empire moral du traité de Westphalie et de la paix d'Utrecht. Tous les changemens que les cinquante dernières années ont introduits dans les faits ou dans les théories lui sont suspects : il hait l'Anglais comme un Français des anciens jours, ou comme un matelot des côtes de la Bretagne. A la grandeur toujours croissante de l'Angleterre et de la Russie, à l'immobilité forte et momentanée de l'Autriche et de la Prusse, il oppose le déclin de trois puissances de premier ordre, la

Turquie, l'Espagne et la France. Pour le coup, c'en est trop, et la France n'est pas affectée de la prostration morale, de l'impuissance politique, qui entravent Constantinople et Madrid. L'assimilation est excessive, et elle ôte quelque chose à la justesse et à l'autorité d'autres opinions de l'auteur. Il est aussi un point sur lequel nous ne pouvons tomber d'accord avec lui. A l'entendre, la Belgique n'est, à l'heure qu'il est, qu'une province anglaise, et, pour montrer combien cet état de choses est fâcheux, il cite un passage d'un mémoire secret adressé dans le XVIe siècle à Charles IX, par l'amiral de Châtillon : « Les Anglais, disait l'amiral au roi, ayant été expulsés des provinces de France où ils s'étaient établis, et ayant été rejetés dans leur île, ont trop bien compté qu'ayant perdu tout accès vers la France, la Belgique leur offrait le seul débouché qui leur restât pour l'aborder et s'établir dans son voisinage, et ce serait une extrême imprudence de forcer les Flamands à se jeter dans leurs bras. » L'amiral de Châtillon avait raison, mais aujourd'hui les Flamands ne sont pas dans les bras de l'Angleterre; ils cherchent à maintenir leur nationalité entre l'Allemagne et la France; si leur vanité nationale les éloigne un peu de nous, leurs vrais intérêts les en rapprochent, et aujourd'hui ils nous sollicitent de conclure une union douanière qui confonde les intérêts des deux peuples, tant la Belgique pense peu à se jeter dans les bras de l'Angleterre. Ces ouvertures de la Belgique, si intéressantes pour la France, devraient être accueillies avec plus d'empressement que ne le fait le cabinet; si le ministère était moins préoccupé de ses difficultés intestines et plus de nos affaires, ce n'est pas dans un an, dans deux, que les chambres françaises seraient appelées à délibérer sur l'union douanière avec la Belgique, ce serait cet hiver, dans un mois. C'est ainsi qu'une administration, mettant dans ses desseins de l'énergie et de l'unité, ferait porter des fruits à ces grandes dérogations aux traités de Vienne, qui commencent pour l'Europe une politique nouvelle. Ce que ne voit pas M. d'Herbigny, ce sont les élémens nouveaux de la civilisation qui naturellement doivent avoir leur contre-coup dans les combinaisons de la science politique. Ces causes et ces effets, il ne les voit point, parce qu'il ne veut pas les voir; il se félicite d'être un politique de la vieille école, et en vérité ce n'est pas sans plaisir ni même sans profit qu'on voit reparaître dans ses pages les traditions de l'ancienne et grande politique française, des diplomates et des hommes d'état de l'antique monarchie, Sully, D'Ossat, Richelieu, Choiseul. Quand même l'auteur ne convainc pas, il instruit.

La presse politique aura fourni cette année d'abondans documens à la tribune sur la politique étrangère.. Nous disions dernièrement que les Espagnols qui sont en France peuvent apprécier la réaction morale qui s'est opérée en faveur d'Espartero; parmi eux, il est des hommes qui ne se contentent pas d'être les spectateurs de ce mouvement, et qui veulent y contribuer. Le même écrivain espagnol qui, au mois d'octobre, a publié un récit des évènemens de la Navarre et de la Catalogne, vient, dans une brochure qui a pour titre : *De la politique française en Espagne*, de prendre hautement la défense du

pouvoir d'Espartero. Ce pouvoir, suivant le publiciste espagnol, est tout ensemble de fait et de droit; deux fois une manifestation solennelle de la volonté nationale a prouvé que ce pouvoir est celui qu'elle a librement choisi et qu'elle s'est librement imposé; il a su maintenir et reconstituer l'ordre et la liberté en Espagne. Pourquoi voudrait-on l'entraver dans sa marche. Laissez-le agir, et vous pourrez vous entendre avec lui pour resserrer les liens des deux nations, pour pourvoir à leurs intérêts réciproques. Nous croyons bien que ces sentimens, partagés par tous les hommes sages des deux côtés des Pyrénées, ne sont plus aujourd'hui répudiés par le ministère, et que M. de Salvandy n'a franchi la frontière que pour en être l'organe; mais pourquoi faut-il qu'il ne remplisse qu'imparfaitement sa mission? Quelques jours lui suffiront-ils pour dissiper les nuages, débattre des difficultés qui existent depuis plus d'un an entre nous et le gouvernement du duc de la Victoire. Un départ et un retour en quelques semaines, ce n'est guère là l'attitude d'un ambassadeur, ce serait plutôt le fait d'un courrier de cabinet. Nous espérons que M. de Salvandy sera assez bien inspiré pour demander au ministère l'autorisation de rester à son poste. Les cortès vont s'ouvrir. Toutes les convenances politiques ne s'accordent-elles pas à réclamer la présence de notre ambassadeur, qui trouve ainsi une occasion naturelle de connaître les partis, leurs représentans, leurs projets? On ne saurait trop rappeler aux diplomates ce que, dans l'ancien régime, on prêchait aux évêques, hélas! souvent en vain, que la résidence est obligatoire.

Il y a dans tous les agens supérieurs qui servent la France au dehors un bien vif amour du sol, un esprit impatient de retour. Le général Bugeaud revient pour deux mois, et M. de Rumigny part pour le suppléer. Or, ni le général Bugeaud n'était nécessaire à la chambre, ni M. de Rumigny ne saurait être utile à l'Afrique. En se donnant un pareil remplaçant, M. le gouverneur-général a voulu sans doute avoir la garantie qu'il ne se ferait rien pendant son absence; autrement il nous semble qu'il eût été plus conforme à toutes les lois de la hiérarchie et aux intérêts du service de l'état et du roi, que le gouverneur-général n'eût d'autre suppléant qu'un des généraux expérimentés dont il a pu apprécier l'utile et vigoureux concours. L'Afrique ne possède-t-elle pas les généraux Duvivier, Changarnier, Lamoricière, Baraguay-d'Hilliers? La capacité militaire et administrative de M. de Rumigny serait supérieure à celle qu'il possède, que cet officier-général serait encore embarrassé de son pouvoir en face des notabilités qu'il aura pendant deux mois sous son commandement. Ici la bravoure ne suffit pas, et personne ne conteste le courage personnel de M. de Rumigny; mais ce n'est pas trop, pour commander en Afrique, de réunir le coup d'œil du général en chef à la science de détail de l'administrateur. M. Bugeaud lui-même qui, par la vigueur de ses opérations militaires, a contraint à lui rendre justice ses adversaires les plus prononcés, ne tient qu'à moitié ce qu'on est en droit d'attendre d'un gouverneur-général. Admirable dans l'action, à la poursuite de l'ennemi, au bivouac, au

milieu des soldats dont il partage les fatigues et le pain de munition, le général Bugeaud est loin de porter dans l'administration la même supériorité : il marche à son but, sans s'inquiéter assez des moyens; il prodigue tout à l'exécution de ses desseins, et il ne ménage que le soldat. On parle de plus de cent trente millions dépensés; on dit que la cavalerie est dans un état déplorable, et qu'à l'heure qu'il est on compte à peine en Afrique trois cents chevaux valides. De nouveaux sacrifices seront nécessaires pour pousser plus avant et rendre décisifs nos avantages contre Abd-el-Kader. Il paraît que M. Bugeaud n'a voulu s'en reposer que sur lui du soin de convaincre la chambre de l'impérieuse nécessité de faire de nouveaux efforts, et le ministère, qui trouvait par sa présence un vote de plus, n'a pas refusé le congé.

M. Janvier est entré seul au conseil d'état. Le refus de M. Vivien n'étonnera pas ceux qui connaissent l'étendue de son désintéressement et les nobles susceptibilités de son caractère. Quand l'an dernier, sous le ministère du 1er mars, la mort d'un conseiller à la cour de cassation laissa une place vide dans les rangs de la magistrature souveraine, M. Vivien, bien sûr de n'être désavoué par aucun de ses collègues, ni surtout par M. Thiers, alla sur-le-champ proposer à M. Martin du Nord ce poste élevé. L'ancien ministre du 15 avril fut profondément touché d'une démarche aussi spontanée, mais il ne crut pas devoir accepter sans consulter ses amis, et sur leur conseil il refusa, tout en témoignant à M. Vivien l'effusion de sa reconnaissance pour un aussi noble procédé. Nous sommes persuadés que cette année M. Martin du Nord eût voulu rendre à son collègue à la chambre le même procédé avec la même délicatesse et la même promptitude, mais il n'a point été libre; il a rencontré une volonté plus forte, qui a fait de cette affaire une interminable négociation; au lieu d'abaisser promptement la barrière du conseil devant M. Vivien et de le nommer immédiatement à la place vacante par le décès de M. le baron Janet, on a cherché les moyens d'avoir deux siéges au lieu d'un, afin d'associer à M. Vivien un ami personnel du cabinet. Tout cela a donc traîné en longueur et a pris le caractère d'une faveur péniblement arrachée. M. Vivien a pensé qu'il avait fait assez de concessions au désir de rendre de nouveaux services au sein du conseil d'état, et, de l'avis de ses amis, justement jaloux de sa dignité, il a retiré son consentement. Tôt ou tard la haute administration, soit au conseil soit ailleurs, retrouvera M. Vivien; aujourd'hui l'honorable député, qui a gardé toute son indépendance, pourra porter à la tribune son expérience des affaires, dont il vient d'ailleurs de donner une preuve éclatante dans deux morceaux remarquables sur l'organisation du conseil d'état. Il est un problème à la fois politique et administratif que nous recommandons à la compétence de M. Vivien, c'est la question des fonctionnaires publics, question que les incompatibilités mettent à l'ordre du jour, question vaste, qui touche aux droits du gouvernement, à la hiérarchie administrative et à la souveraineté parlementaire.

Cette semaine on a parlé non pas de créer de nouveaux fonctionnaires, mais de faire des ducs. Il semblait qu'il y avait à faire des choses plus pres-

sées. Il faut être juste, l'idée première n'appartient pas au cabinet. C'est l'honorable maréchal Sébastiani qui s'est avisé un beau jour que quelque chose lui manquait, puisqu'il n'était pas duc. Il fit connaître son désir, et reçut le conseil de trouver, s'il pouvait, des collègnes qui voulussent partager cette nouvelle dignité; il valait mieux pour lui n'être pas duc tout seul. On se mit donc en quête; on alla chez M. le maréchal comte Gérard, qui reçut très froidement l'ouverture; n'eut-on pas aussi la malheureuse idée de frapper à la porte de M. Molé? Belle conception que d'aller proposer à un des plus illustres représentans de l'ancienne France de s'affubler d'un titre nouveau, dont, de nos jours, le plus léger inconvénient est d'être inutile! Au commencement de la constituante, après la nuit du 4 août, où tous les titres nobiliaires avaient été jetés en holocauste sur l'autel de la patrie, les journalistes s'avisèrent de supprimer, dans la désignation des personnes, les noms de terre et de fief, et Mirabeau ne s'appela plus que Riquetti l'aîné. Le roi de la tribune fut furieux, et, allant droit aux journalistes, il leur cria : « Avec votre Riquetti, vous avez dérouté l'Europe pendant trois jours. » Ne déroutons personne, en travestissant les illustrations qui nous restent. M. Molé a bien le droit de ne pas vouloir être duc, à chacun son rang, sa valeur et son nom.

Théatres. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a joué tout récemment, pour la rentrée de M. Bocage, un drame en cinq actes intitulé *Jeannic le Breton*. Puisque nous en sommes au théâtre de la Porte-Saint-Martin, nous ne saurions nous dispenser de louer tout d'abord l'administration qui préside depuis un an aux destinées de cette scène, à laquelle l'avenir de l'art dramatique se rattache par un passé glorieux. Voici juste un an que MM. Cogniard ont pris la direction de la Porte-Saint-Martin. On se rappelle en quel état déplorable M. Harel, partant pour la Syrie, avait laissé ce malheureux théâtre, vraie tanière de bêtes fauves où les lions, les tigres et les panthères suppléaient, dans les derniers temps, l'esprit, le style et l'intelligence. MM. Cogniard trouvèrent une troupe dispersée, une salle abandonnée, un répertoire usé jusqu'à la corde, et un crédit mort à la peine. Il ne s'agissait de rien moins que de nettoyer les écuries d'Augias, de peupler le désert, de ressusciter Lazare et de relever les murs d'Ilion. Les jeunes directeurs abordèrent vaillamment cette lourde tâche, et nous les avons vus, en moins d'un an, triompher des difficultés de leur entreprise. Nous avons vu des acteurs se former et la foule accourir. Les chefs-d'œuvre du drame moderne, oubliés depuis longues années, ont été repris non sans quelque retentissement. M. Frédérick Lemaître, acteur inégal, mais puissant, a retrouvé une scène digne de son talent, que son talent avait illustrée déjà. *Ruy Blas* et *Richard d'Arlington* ont été rendus au public, la poésie de M. Hugo et la prose de M. Dumas. Au début, ce n'était qu'une troupe inexpérimentée, dont pas un

acteur, à vrai dire, si nous exceptons le vertueux Moëssard, ne méritait la peine d'être nommé; en moins d'un an, nous avons vu cette troupe s'aguerrir, et déjà plus d'un jeune talent a surgi de ces rangs inconnus. Enfin M. Bocage a reparu sur ces planches encore tout émues et toutes frémissantes de l'amour d'Adèle Hervey et de la passion d'Antony. Ainsi le théâtre de la Porte-Saint-Martin a ouvert un asile à tous les illustres proscrits du drame moderne, et, pour compléter noblement son œuvre, il ne lui reste plus qu'à rappeler Mme Dorval, cette gloire errante. Bref, grace à l'activité d'une direction intelligente, le théâtre de la Porte-Saint-Martin a retrouvé quelques-uns des beaux jours de son passé. Maintenant que justice est faite, arrivons à *Jeannic le Breton*.

Nous sommes en Vendée, sous le directoire. Jeannic est compagnon de Bonchamp, de Cathelineau, de Lescure, un vrai fils de ce sol breton, fécond en dévouemens et en héroïsmes de tout genre. A côté de Charette et de La Rochejacquelein, il a versé long-temps le meilleur de son sang; puis, la Vendée à peu près pacifiée, il a suspendu sa longue carabine au manteau de sa cheminée, prêt à la reprendre au premier cri, au premier appel de la sainte cause. Mais, en ce moment, la sainte cause semble moins disposée à se servir de la poudre à canon que de l'encre, et de l'épée que de la plume. Le chevalier d'Auriac, intrigant de haut étage, et le comte de Saint-Bréhat, ambitieux niais et sans cœur, imaginent de fonder un journal au moyen duquel, sous prétexte de servir leur parti et leurs opinions, ils ne serviront réellement que leurs ambitions réciproques. Il s'agit, en un mot, de fonder un journal à cette unique fin de le vendre, l'un pour de l'argent qu'il n'a pas, l'autre pour une ambassade qu'il convoite. Tout est prêt pour ce grand œuvre : le chevalier d'Auriac avancera l'esprit, M. de Saint-Bréhat les fonds. Il ne manque plus qu'un gérant responsable. Où trouver un gérant responsable? C'est là qu'est la question. Or, savez-vous, pour sortir d'embarras, de quoi s'ingénient ces deux coquins? De faire un gérant responsable de ce brave et honnête Jeannic, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a jamais signé ses opinions qu'avec la lame de son sabre, et ne connaît d'autre polémique que les coups de fusil et le sifflement des balles. Nos deux bandits persuadent à ce brave homme que c'est le seul moyen de servir désormais sa cause, et Jeannic, plein de foi dans leur loyauté, livre sans hésiter son nom, c'est-à-dire son honneur, sa vie et toute sa personne. Ce qu'il advient de tout ceci, c'est ce qu'il serait malaisé de raconter sans entrer dans des details qui, d'un médiocre intérêt à la scène, seraient ici d'un mortel ennui. Cette fabrique des journaux, à laquelle l'auteur de ce drame a prétendu initier le public, est assez nauséabonde pour qu'il soit convenable d'en cacher les mystères, mystères qui n'ont d'ailleurs rien de bien dramatique et nous semblent bons tout au plus à défrayer quelque mauvais livre. Le public ne se complaît guère à ces révélations étranges et pense, avec raison peut-être, que journalistes, dramaturges et romanciers, devraient se contenter de laver leur linge sale en famille. Pour en finir en deux mots avec *Jeannic le Breton*, Jeannic, un beau jour, un

triste jour, hélas! se réveille dans un coupe-gorge. Il comprend, mais trop tard, qu'on s'est joué de son ignorance, de son dévouement et de sa bonne foi. Il découvre que, durant deux années, son nom, ce nom pur et sans tache, son seul trésor à lui, le seul bien, l'unique héritage qu'il doive transmettre à sa fille, il découvre que ce nom de Jeannic n'a signé que trahisons, outrages et calomnies. De martyr qu'il se croyait, il apprend qu'il n'était qu'un assassin. Vous pensez si cet honnête cœur, si ce cœur vendéen se révolte et s'indigne! Jeannic ne fait ni une ni deux, il saisit une épée, se met en garde et vous enfonce six pouces de fer dans la poitrine du chevalier d'Auriac, puis, après avoir confié le bonheur de sa fille au jeune homme qu'il avait outragé sans le connaître et sans s'en douter, il met à bas son habit à larges revers, à boutons de métal et à basques flottantes; il reprend sa veste de paysan qu'il n'aurait jamais dû quitter; il embrasse une dernière fois son enfant et s'en retourne achever de vieillir sous les chênes de sa Bretagne. En vérité c'est là tout ce drame qui se trouve d'un bout à l'autre faillir à toutes les convenances de temps et de lieu avec un imperturbable aplomb et un sans-façon qu'on ne saurait trop admirer. Comment admettre, par exemple, que la Vendée, encore palpitante de cette grande guerre qui s'achevait à peine, serve de berceau à ce lâche complot où l'encre doit couler au lieu de sang et la plume frapper en guise de poignard? Là sans doute, aussi bien qu'ailleurs, la chose a pu arriver ainsi que vous le dites; mais il est des traditions, des conventions, si vous l'aimez mieux, que l'art ne saurait violer impunément et qu'il doit respecter, sous peine d'offenser tous les cœurs et tous les esprits. Pour l'art et pour la poésie, chaque fait a son époque et pour ainsi dire sa patrie, et le poète doit se garder de placer ses héros dans un temps et sur un coin de terre où il répugne à toute imagination de les aller chercher.

M. Bocage a empreint le rôle de Jeannic de cette grande et poétique mélancolie qui est l'essence de son talent. Parfois exagéré peut-être à la façon du drame de 1830, mais dans la bonne acception du mot, il s'est montré vers le dernier acte aussi grand, aussi bel acteur que possible. Près de lui, nous avons remarqué un jeune acteur, nommé Clarence, plein de distinction, de noblesse et de dignité, et qui semble réservé, l'étude et le travail aidant, à prendre place un jour tout auprès de ses maîtres.

Le théâtre du Gymnase a fait représenter ces jours-ci une de ces charmantes petites pièces qui lui ont valu autrefois une réputation presqu'européenne. Grâce aux *Fées de Paris*, on a pu se croire, l'autre soir, aux meilleurs temps du Gymnase-Dramatique, alors que M. Scribe lui jetait à pleines mains la plus fine fleur de son esprit. Cette fois, ce n'était pas tout-à-fait M. Scribe, mais cela lui ressemblait si fort et si bien, que les plus habiles et les plus exigeans auraient pu s'y méprendre. C'est M. Bayard qui a fait les frais de cette aimable soirée. On sait que M. Bayard tient de toutes façons à M. Scribe, un peu par alliance et beaucoup par l'esprit. Imaginez-vous donc que Lucien est un pauvre diable de peintre, fier comme un gueux et gueux comme Job. Il dîne de temps en temps et paie son terme par hasard. Voici qu'un jour trois

fées, trois fées bonnes et belles, de ces fées bienveillantes qui protégent les fils et les filles de rois contre les malignes influences de la fée Pernicieuse et de la fée Carabosse, viennent s'abattre dans la mansarde du pauvre artiste. Ce sont trois femmes jeunes, belles et bonnes, qui ont surpris le secret de sa pauvreté. Dès-lors, dans la vie de Lucien, tout change d'aspect. Ses tableaux passent au Musée comme des lettres à la poste, les quittances de loyer lui tombent du ciel tout acquittées, les pièces d'or poussent dans les tiroirs; les perdreaux viennent d'eux-mêmes, plumés, rôtis et truffés, se blottir dans des plats sur sa table; ses caraffes d'eau claire se changent en bouteilles de vin de Champagne rosé; un enchantement de toutes les heures et de tous les instans! Bref, tout se découvre, et Lucien épouse une des trois enchanteresses. Mais tout ceci est si charmant, d'un esprit si fin, que nous ne saurions nous empêcher de dire à M. Bayard : Faites-nous donc souvent de ces contes de fées que vous faites si bien.

Au Palais-Royal, nous retrouvons M. Bayard avec le succès qui le suit partout. C'est le marquis de Létorières, c'est Mlle Déjazet, avec sa jambe fine, son pied leste et son œil mutin. Je me souviens que, dans un beau livre qui s'appelle *Volupté*, M. Sainte-Beuve parle de certains êtres qui, en naissant, ont reçu du ciel le don des attractions mystérieuses. Ils paraissent, et les sympathies s'éveillent sur leurs pas. En eux et autour d'eux est un charme ineffable où tous les cœurs viennent se prendre, et que subissent, malgré eux, les plus rebelles esprits. Il paraîtrait que le marquis de Létorières fut le type de ces natures si merveilleusement douées. Il n'a qu'à se montrer pour terrasser tous les obstacles. Devant lui, les haines s'apaisent, comme les lions aux pieds de Daniel. Tous les cœurs vont à lui, comme dans une ruche un essaim de blondes abeilles. Il n'effraie que le malheur, et ne fait peur qu'à la pauvreté. A ce compte, vous jugez si notre jeune marquis mène à bonne fin toutes ses aventures! Femmes séduites, rivaux bernés, ennemis conquis, succès et triomphes de tout genre! Puis, pour couronner sa jeunesse qui commence à peine, il épouse sa belle cousine et deux petits millions qui ne gâtent rien à l'affaire.

Sous ce titre un peu niaisement sentimental : *Pour mon Fils*, le théâtre du Vaudeville a joué une jolie petite comédie en deux actes. Vous êtes aux bains de Dieppe, de Royan ou de la Rochelle. Cet honnête bonhomme en cheveux blancs, c'est M. Dervières. Cette belle enfant, frêle, blanche et rose, c'est la fille de ce bonhomme. Cette grande dame, jeune et belle encore, c'est Mme de Lacy. Autour de ces trois personnages, s'empressent trois jeunes lions qui prétendent épouser Mlle Dervières et sa fortune. Sur ces entrefaites, arrive M. Ernest de Beaumont. Il y a des Beaumont partout. Vous savez le proverbe : Battez un buisson, il en sort un Beaumont. Celui-là est un fils de Mme de Lacy, et Mme de Lacy s'est promis que Mlle Dervières n'aurait pas d'autre époux que son fils. Il s'agit donc de décourager les prétentions des trois lions amoureux. A l'un, Mme de Lacy persuade que M. Dervières joue à la bourse, et que

sa fortune est compromise. A l'autre, elle insinue que M[lle] Dervières n'est venue aux bains de mer que pour tenter de se guérir d'une petite déviation de la taille. Enfin elle révèle au troisième que l'éducation de la pauvre enfant a été singulièrement négligée. Que vous dirai-je? M[me] de Lacy fait si bien qu'elle met nos prétendans en deroute, et que le champ reste libre à M. Ernest de Beaumont, qui finit par épouser une belle jeune fille, charmante, droite comme la tige d'un bouleau, riche, et forte sur l'orthographe. En écoutant cette agréable fiction, il nous semblait, à voir toute cette fine gaieté et toute cette bonne grace, que M. Bayard avait dû passer par là. Et, en effet, c'était encore lui! Ainsi donc, trois victoires en une semaine! trois batailles gagnées en huit jours! On n'a pas plus de bonheur et d'esprit.

— Le nouveau roman de M. Jules Sandeau, *le Docteur Herbeau,* dont les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* ont déjà pu apprécier le charme et la vérité, vient de paraître réuni en volumes chez Gosselin. Nous ne doutons pas que cette nouvelle forme de publicité ne vienne confirmer le succès déjà obtenu par M. Sandeau. L'auteur de *Marianna* et de *Madame de Sommerville* se distingue entre les écrivains actuels par le soin extrême qu'il apporte dans l'accomplissement de la tâche si difficile et si complexe du romancier. Le dessin des caractères, la mise en scène, le choix des détails, le style enfin, tout témoigne, dans *le Docteur Herbeau,* d'une exécution sévère et patiente. Le mélange d'ironie et de sensibilité qui se remarque à toutes les pages du livre indique aussi chez M. Sandeau un renouvellement de manière dont il faut l'applaudir. Nous ne voulons ici que signaler très rapidement les qualités qui recommandent *le Docteur Herbeau* à l'attention des lecteurs; plus tard nous reviendrons avec détail sur cette œuvre, qui est de celles qu'on peut relire, éloge rarement mérité aujourd'hui.

— Le dessinateur qui a si heureusement rajeuni et popularisé parmi nous les chefs-d'œuvre de l'apologue, Grandville, va publier un recueil d'illustrations inspirées par les réalités contemporaines. Un de nos collaborateurs concourt à l'œuvre de Grandville, sous le pseudonyme d'Old Nick, dont il a signé plus d'une page piquante. *Les Petites Misères* (1) uniront ainsi l'intérêt du texte à celui que leur assurent les fantaisies du spirituel dessinateur. On ne saurait désirer de plus sûres garanties de succès.

(1) Chez H. Fournier, rue Saint-Benoît, 7.

F. Bonnaire.

UN

MOINE MÉCONNU.

Scènes du seizième siècle en Allemagne.

I.

Deux cents mules noires, superbement harnachées, parées de selles en velours de la même couleur; deux cents autres mules en caparaçon de satin, traînantes dalmatiques semées de croix et de chiffres de famille couvrant le poitrail et descendant jusqu'au sabot, précèdent avec dignité la marche et passent. Des abbés à longues moustaches les montent; leurs bottines noires, garnies de dentelles à l'évasement, sont armées d'éperons. Aux cavalcades d'abbés succèdent les cavalcades de moines, fermes sur leurs étriers, allant deux par deux et causant, quatre par quatre et discutant, huit par huit et psalmodiant.

A l'angle des routes, moines et abbés qui surviennent se confondent, prennent rang et s'alignent; ils accourent par centaines; la voie disparaît sous les chevaux, les chevaux sous les cavaliers; s'ils s'ar-

rêtent, c'est une tache d'encre; s'ils marchent, un crêpe noir qui ondule.

Viennent derrière ces quatre cents mules neuf blanches haquenées enveloppées dans leurs fourreaux de brocard; elles portent, au lieu de profanes cavaliers, un petit tabernacle que surmonte un baldaquin. Le meuble sacré renferme les osties de voyage. Ces haquenées sont mitrées comme des évêques; elles en ont le saint orgueil.

Chaque carrefour a été désigné d'avance comme point de rencontre; on s'y rend, et à chaque rendez-vous le fastueux pèlerinage se grossit d'un groupe d'abbés, d'un noyau de moines, sortis de leur monastère au son d'une trompe. Parfois leurs confréries les accompagnent jusqu'au carrefour processionnellement, croix et bannière en tête. Moines et abbés, s'ils sont riches, sont escortés de leurs domestiques, serviteurs moitié estafiers, moitié sacristains, ayant à l'arçon une épée perpendiculairement fixée, et du côté droit de la bride des livres pieux et un mousqueton. Ils marchent au flanc des étuvistes, des valets de pied, des médecins, des poètes, de tout le personnel de la maison à laquelle ils sont les uns et les autres attachés, ce que justifie leur livrée uniforme. La figure brodée sur leur poitrine indique leur emploi : il y a une coupe sur l'habit du médecin, une plume sur le pourpoint du poète.

D'heure en heure le ruban noir s'allonge et s'unit comme une étoffe humide sous le fer de la repasseuse. L'abbé s'emboîte avec l'abbé, le moine s'engraine avec le moine, et l'occasion pieuse du voyage efface les différences vaines de la hiérarchie.

Suivent d'autres mules, vives comme des chèvres, bruyantes de leurs sonnettes d'argent, portant des coussins et des ombrelles, et entre les ombrelles et les coussins, au double reflet rouge, des femmes paresseusement assises comme des Chinoises sous leur palanquin. On les dirait couchées sur leur sofa; à peine laissent-elles paraître la pointe brodée de leur chaussure orientale entre les plis de leur tunique.

Immédiatement après les femmes, place de courtoisie, se montrent de lourdes voitures, et dans chacune d'elles huit dignitaires de l'église, traînés par seize bœufs, deux bœufs par dignitaire. Soixante voitures ainsi attelées se placent à la file.

Dans des intervalles ménagés sur la ligne du cortége roulent des chariots chargés de musiciens, orchestre mouvant qui déploie un drapeau sur lequel on lit en gros caractères : « Musique de monseigneur le cardinal, » ou « musique de monseigneur le légat. »

Grotesques, mais précieux auxiliaires du voyage, les vivres marchent derrière. Ce sont les comestibles nationaux que les contrées ingrates où l'on se rend n'offrent pas : beaucoup de vins, de confitures et de salaisons. Sur les vivres sont les cuisiniers. Ils voiturent les traditions de la bonne chère en pays de chrétienté, de même que leurs maîtres y propagent les saintes doctrines.

Mêlée inqualifiable, se ruent à la queue les cuisiniers et les marmitons du sacré collége, des milliers d'abbés de fortune, de ceux qui possèdent une mule à deux; des bandes d'écoliers ayant une soutane pour quatre, des moines déguenillés, mais gras et fleuris, ce qui compense, heureux de mettre sur le compte de la pénitence leurs courses nu-pieds ; des théologiens cosmopolites dont la profession est d'exposer la *Somme de saint Thomas* au risque d'exposer, faute d'un haut-de-chausse, le dos à leurs élèves; des grammairiens affamés enseignant toutes les langues et n'ayant rien à poser sur la leur; des philosophes sans chemises, et puis des femmes dans des tombereaux pour tous ces gens-là, pour coudre la soutane à l'un, la semelle de ses souliers à l'autre; pour les aimer tous, pour jeûner avec eux, rire avec eux et manger quand l'occasion s'en présente.

Mais déjà Rome s'efface à l'horizon, la campagne se déploie. Le soleil se lève. A travers les vignes pesantes de leurs raisins mûrs blanchissent des tombes. Des cailles chantent sur les cippes. Ce filet d'eau, c'est le Tibre; ce point blanc, la maison de Salluste; là-bas une villa. Cette fumée bleuâtre voile une forêt, le soleil la découvre, — un temple!

Où va la caravane à travers ces vignes, ces forêts, ces tombes et ces temples? Elle sort de Rome, et elle va par l'univers prêcher le mérite des indulgences. Ils sont dix mille. C'est beaucoup. Mais la terre a tant de pécheurs!

Au premier port de mer, beaucoup s'embarqueront pour l'Espagne, pour le Portugal ou pour la France; d'autres longeront les Apennins et iront en Grèce; le plus grand nombre décrira un coude vers le Nord, contrées oubliées de Dieu, où le catholicisme s'est levé tard; avant même ces grandes séparations, la caravane se démembrera insensiblement, et se déversera sur son passage dans les villes, les bourgs, les villages, partout enfin où il y a une croix.

Comme ce moment n'est pas encore venu, nous pouvons nous mêler au pèlerinage, choisir notre place auprès des dames ou du cardinal dominicain, près des mules de celles-ci, ou à la portière de celui-là.

Le plus beau carrosse étant sans contredit celui du seigneur Pandolfi, chargé de prêcher les indulgences et de les faire prêcher à Wittenberg en Saxe, nous suivrons quelque temps son carrosse, et nous nous amuserons comme des enfans à estimer combien il y a d'or en feuilles et d'or en bosse dans ces anges qui en flanquent les quatre coins, dans ces roues qu'on devrait serrer dans le carrosse au lieu de les laisser dehors exposées à la poussière.

Signor Pandolfi ne serait pas de notre avis. Rien n'est trop beau, semble-t-il dire, pour un homme qui va représenter Dieu en Allemagne une fois par an, de peur que les bons Allemands ne l'oublient. Si, pour représenter Dieu, il faut être replet, avoir trois mentons, pas de cou, se balancer dans un carrosse de velours, signor Pandolfi représente admirablement Dieu.

Le dieu dort déjà. De sa bouche relevée par un coin s'échappe ce bruit sonore que sur la terre on appelle ronflement. Dieu ronfle, et cela tandis qu'un dominicain lui fait la lecture, et qu'un franciscain chasse les mouches de son front. L'adresse du dominicain est de lire si bien que le bruit ne soit ni trop fort pour éveiller monseigneur, ni trop faible pour qu'il ne l'entende pas absolument : le mérite de la sainte lecture serait perdu. L'adresse du franciscain est d'expulser les mouches sans faire trop de vent au front du cardinal. Ils paraissent exceller dans l'art de vaincre ces difficultés.

Les matines sonnèrent, et sur toute la ligne un chant s'éleva et se prolongea d'abord en rayon harmonieux d'un bout du pèlerinage à l'autre bout. Ce premier élan d'enthousiasme qu'ont toujours les masses, soit qu'elles prient ou qu'elles blasphèment, étant passé, la prière dégénéra en conversation, la conversation en plaisanteries, en sorte que la tête de la procession priait, tandis que le milieu et la fin riaient.

Le soir, on ne vit plus Rome, et le lendemain on entra dans les Apennins, tout ondoyans de châtaigniers à leur base, de mélèzes sur leurs versans, et de lauriers sur leur sommet, comme un casque. C'eût été un beau spectacle de suivre du regard, et du haut d'une crête, dans le fond de la vallée, cette ondulation d'hommes, de femmes, de chariots, cette couleuvre aux mille anneaux paresseux, qui glisse sur un sol verdoyant, disparaît au détour d'une montagne pour luire plus loin, pour s'arrondir en boule au bord de chaque fleuve qui l'arrête.

Les fleuves ne les arrêtent pas long-temps. Des bateaux sont lancés au-devant des pèlerins dès qu'on les aperçoit de l'autre bord.

Ils traversent ainsi tous les états du duc d'Urbin, rencontrant parfois sur la route des groupes poudreux de marchands d'Ancône et de la Dalmatie qui s'acheminent à pied vers la foire de Sinigaglia, et qui s'arrêtent pour s'agenouiller devant la pieuse ambassade. Elle leur jette une bénédiction en passant; puis on se quitte, les marchands se moquant des bénédictions, les prêtres de la crédulité des marchands.

Et quand ils approchent des villes du riche duché de Ferrare, les cloches en vermeil sonnent; sur leur chemin des fleurs sont semées. Au bruit de la musique et du canon, le clergé se porte au-devant d'eux; le peuple monte sur les remparts; le duc leur fait ouvrir les portes.

Joyeuse contrée! On ne sait dire quelle est la plus folle et la plus contente, de l'Italie qui part ou de celle qui reste, de celle qui, en habits de fête, traverse les villes, ou de celle qui, en habits de carnaval, demande des indulgences. Chez l'une et chez l'autre, même expansion, même exubérance de vie. Mais voici la mer, l'Adriatique, et l'on se sépare; par là ceux qui vont en Espagne, par là ceux qui vont en Grèce. La puissante république de Venise met au service des pèlerins ses vaisseaux à la poupe élevée, aux longues antennes.

Voici le chemin de ceux qui se dirigent vers l'Allemagne. Le Pô l'indique. Ils saluent Mantoue, la ville du poète, avant de se reposer au bord du lac de Côme. Après en avoir béni les eaux et mangé les truites, ils traversent Chiavenna, qui regarde avec amour Coire; Coire et Chiavenna, deux sœurs, l'une italienne, qui a pour miroir le lac de Côme; l'autre allemande, qui baigne ses pieds dans le Rhin: à droite leur père, le vieux Tyrol; à gauche leur mère, la Suisse.

De Coire à Bâle, on se rendait par le Rhin, et de cette dernière ville partait depuis le XIVe siècle la navigation commerciale entre l'Italie et l'Allemagne. La barque de saint Pierre s'attache à la remorque des bateliers de l'Alsace, dont les villes tenaient des empereurs le droit d'étape, c'est-à-dire le privilège de faire remonter le fleuve aux marchandises, et elle aperçoit bientôt, comme une flèche lancée par la corde frémissante du Rhin, la cathédrale de Strasbourg.

Plus d'Italie désormais, plus d'orangers en pleine terre, plus de vignes qui festonnent les arbres comme une dentelle de verdure, plus d'églises peintes au dehors, mais des chênes et des cathédrales sombres sous des chênes; plus de vie à l'abandon, mais des paroles dures et sèches de marchands. L'orange n'est plus un fruit ici, c'est une marchandise; elle monte ou descend le fleuve dans des caisses

timbrées du chiffre de l'archevêque de Spire; le parfum, exilé de la patrie des fleurs, de Florence et de Naples, vogue vers les bains de Bade dans des vases qui ont couru tous les marchés anséatiques et passé sous le nez des bourgeois de la Vistule. Et partout des droits à payer : à la ville qui ouvre ses vieilles portes ferrées, à l'abbé qui soulève son écluse, au seigneur de la marche qui vous attend au carrefour; droit au comte qui n'abaisse son pont-levis qu'à condition de péage; et ce droit, c'est de l'argent ou une soumission; c'est tantôt la résidence forcée d'un jour, tantôt le passage prompt d'une heure. Est-ce là l'Italie ouverte à tous comme son ciel, l'Italie facile, hospitalière, et qui n'a rien à elle, qui se laisse entourer par la taille comme une belle fille pauvre? Cette ville vous plaît, restez-y; ce fruit vous attire, cueillez-le; sa religion vous charme, prenez-la. Combien? Rien. Dites-lui seulement qu'elle est la première entre toutes les nations du monde, que toutes les autres sont barbares.

Un peu avant Spire, la croisade clot sa navigation rhénane et prend terre en pays d'Allemagne; elle se tourne vers l'est, comptant déjà deux mois de voyage depuis Rome. Comme au sortir de Rome, nous la voyons reprendre l'ordre de sa marche, sauf pourtant l'éclat extérieur qui la signalait. Enveloppé dans de chaudes pelisses, quoique la saison ne soit pas avancée, le pèlerinage s'enfonce dans le cœur des montagnes du Wurtemberg, au sommet desquelles les chênes commencent à rougir.

Au bout de quelques jours, les sapins de la forêt Noire arrondirent leurs voûtes sur nos voyageurs, qui, par précaution, s'adjoignirent des compagnies de marchands appelés par leur commerce à Nuremberg et à Augsbourg, villes célèbres, celle-ci par ses joailleries, son verre et ses glaces, celle-là par sa quincaillerie, ses cartes, sa fonte des cloches, et surtout par cette foule de joujoux si chers au premier âge.

Ils avaient pénétré fort avant dans la forêt, quand ils furent frappés un matin, au lever du soleil, du spectacle que leur présenta une petite ville, bâtie ou plutôt plantée au revers d'une colline. Une partie de cette ville brûlait, et les habitans, au lieu de s'occuper à éteindre l'incendie, fuyaient du côté opposé. Leurs cris arrivèrent jusqu'aux pèlerins, qui s'arrêtèrent pour connaître la cause et le dénouement de cette catastrophe. Le feu augmentait toujours, les cris aussi; sur les places que la flamme en passant avait noircies, on distinguait des groupes de femmes et d'enfans qui levaient les bras au ciel.

La longue file des pèlerins jalonnait la route et contemplait en

silence cette scène de désolation. Heureux d'un aussi précieux incident, les ennuyés du voyage, ceux que nous avons dépeints attachés à la suite de la mission sainte, comme de la poussière et de la boue s'attachent à la queue d'un cheval; ceux-là s'assirent au bord des fossés et regardèrent. Les indifférens passèrent dédaigneusement la tête à la portière de leurs carrosses. Pandolfi risqua un œil pour voir, tandis que l'autre sommeillait encore. Un cavalier, qui ne semblait pas appartenir à la caravane, était isolé sur un tertre. A cheval, près de lui, deux domestiques étaient attentifs à ses ordres, et tous deux, tantôt ensemble, tantôt séparément, couraient au galop vers la ville en flammes et en revenaient. Ce cavalier était immobile. L'air clair et pur du matin bordait les contours de ses épaules d'un filet rose, et permettait de distinguer la couleur de son manteau qui était brun.

Enfin les habitans descendirent en poussant des gémissemens affreux; ils étaient au moins deux mille.

Arrivés au pied de la butte qu'occupait le cavalier, ils se séparèrent en deux bandes. Au-dessus de leurs têtes, ce cavalier et ses deux écuyers laissèrent tomber des pièces d'argent.

Et quand ils furent au bord de la route, on vit qu'ils avaient à peine des vêtemens pour se couvrir, par la rude saison où l'on entrait; ils faisaient pitié, les enfans par leurs petits visages maigres, leurs mères et leurs sœurs par la tristesse sauvage de leurs fronts ridés avant le temps, les pères par leurs barbes blanches sans vieillesse. C'était un exil. Combien devaient souffrir ces pauvres gens en voyant anéantir leur dernier asile, le chaume sous lequel ils étaient nés! Ce qu'ils souffraient, ils l'exprimaient dans l'espèce d'adieu mélancolique, moitié chant, moitié plainte, qui leur échappait.

En passant, les paysans s'arrêtèrent pour baiser les éperons d'Ulrich Eberstein, le jeune seigneur allemand monté sur le tertre.

— Vous n'avez donc plus voulu habiter cette ville? disait avec cordialité Ulrich aux vieillards.

— Nous suivons nos enfans, répondaient en tremblant les vieillards.

— Et vous, demandait-il aux hommes mûrs, pourquoi entraînez-vous vos pères au loin?

— Pourquoi? mais on nous chasse. Vous ne voyez donc pas cette flamme?

— Que ne l'éteigniez-vous?

— L'éteindre? On a tiré sur ceux qui l'ont tenté, et brisé sur la

tête de nos femmes les vases d'eau qu'elles apportaient; notre seigneur l'a ainsi ordonné.

— Vous lui avez peut-être désobéi?

— Désobéi? — Et c'était à qui de ces mille voix répondrait : Il nous a ordonné d'abord de le suivre à la guerre, dure guerre! — J'ai fait dix ans; moi quinze ans! interrompaient des voix.

Beaucoup, en effet, n'avaient qu'un bras, et traînaient un tronçon de jambe.

— Au retour de la guerre, il nous a transformés en chiens et en chevaux, de soldats que nous étions. Redoutable chasseur qui nous lassait plus que des sangliers dans leurs bauges!

— Oui! oui! murmuraient amèrement les exilés qui avaient mis leur colère dans la bouche de ceux qui avaient l'énergie de se plaindre. Aboyer! aboyer depuis le matin! aboyer dans les fentes de rochers, entre les épines! aboyer aux animaux!

Et ils imitaient en pleurant les longs hurlemens des chiens; c'était triste et bouffon.

D'autres reprenaient, toujours en lançant des regards de douleur vers la ville qui s'abîmait dans la fumée:

— Avec le pauvre cuivre que nous avions gagné en laissant nos ongles dans le bois, nous devions fournir la table du seigneur de poissons, d'œufs, de miel et de chanvre,

Le jeune comte leva ses yeux bleus vers le ciel.

— C'est parce que, le chanvre ayant manqué cette année, nous n'en avons pas acquitté la contribution voulue, que les lansquenets attachés à la maison du seigneur nous ont d'abord menacés de nous battre, ce qu'ils ont fait; puis d'incendier notre ville, et ils ont tenu parole. Voyez.

Une femme dont la peur avait hâté le terme de l'enfantement se tordait sur un brancard à peine couvert par un peu de paille. Elle était violette de douleur et de froid.

Ulrich jeta son riche manteau sur elle.

Et la ville brûlait toujours.

— Et que ferez-vous ailleurs? demandait le jeune comte aux plus capables de l'entendre.

— Nous travaillerons pour qui voudra, nous nous vendrons à qui nous voudra. Voici nos bras et nos instrumens.

Ils emportaient en effet avec eux leurs faux, leurs bêches, leurs charrues, leurs couteaux; malheureux outils qui ne leur avaient pas assuré l'existence.

— Mais où allez-vous donc?

— Partout où ne sera pas l'Allemagne.

— Où vous arrêterez-vous, enfin?

— En Suisse! en Suisse! — Et les vieillards, comme une prière antique, les enfans, comme une leçon long-temps répétée à leur coucher, les femmes en passant le bras autour du cou de leurs maris, les jeunes filles en tendant leurs mains chastes à leurs amans, répétèrent: En Suisse! en Suisse!

Et les incendiés se dirigèrent vers la grande route de la forêt, et on put voir distinctement alors que chacun d'eux emportait, outre ses instrumens, ses dieux domestiques; un vase de terre bleu, un four en terre, et un de ces baquets où les habitans de la forêt ramollissent le bois dans lequel ils taillent ces mannequins grotesques dont les foires de l'Europe s'enrichissent.

Et lorsque les exilés furent arrivés à un angle tournant de la route, au moment de ne plus voir leur ville, ils se placèrent de front, puis se jetèrent à genoux la face contre terre, comme s'ils venaient d'inhumer leur aïeule. Chacun d'eux prit ensuite une poignée de terre, un peu de terre de la patrie, la mit dans un petit sac, posa le sac sur le cœur, se retourna vers son compagnon, et lui dit, en lui faisant baiser la semelle de son soulier : « *Frère, le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.* »

Et une dernière fois on entendit, mais d'un ton qui alla toujours en décroissant : En Suisse! en Suisse! Et une ville et une population n'existaient plus en Allemagne. Ulrich passa au galop au front des pèlerins, et s'enfonça dans la forêt; les pieux voyageurs reprirent leur marche, diversement émus de l'accident qui l'avait retardée.

Trois jours après, ils étaient dans la très commerçante cité de Nuremberg, dont c'était la foire; Nuremberg, rendez-vous de tous les facteurs du nord et du midi, marché de l'univers. Des marchands de safran d'Aquilée traitaient avec des vendeurs d'ambre de l'ordre teutonique. Des blonds Suédois échangeaient des tonneaux d'œufs de poissons contre des tissus de l'Orient, et sous des échoppes de planches étaient empilées les toiles d'Augsbourg. Bruges étalait plus loin ses belles armures. Mais l'honneur de cette foire, c'étaient des milliers de boutiques pleines de cartes à jouer et de joujoux de bois, industrie nourricière du duché de Nuremberg. Une odeur de forêt s'échappait de ces meubles de bois, qui étaient encore chênes et sapins, il n'y avait pas un an. La forêt Noire était convertie en

fourchettes. Sauvages dans leurs huttes, ces bûcherons devenaient, par le frottement du commerce, graduellement des hommes. Par leurs poupées, ils préludaient à une demi-civilisation.

Pandolfi entra chez un marchand de pelleteries du nom de Tobias Schwarzfuchs, ce qu'apprenait surabondamment son enseigne, où l'on voyait un *renard noir*.

Tobias Schwarzfuchs s'empressa d'offrir au cardinal ses plus somptueuses fourrures, depuis la peau du lion d'Éthiopie jusqu'à celle du rat.

— Choisissez, dit-il.

Ayant désigné une fourrure, le cardinal en demanda le prix au marchand. Ce prix fut trouvé exorbitant par Pandolfi, qui s'écria : — Tu nous surfais, marchand! Tu vas me la donner pour le quart.

— Vous ne l'aurez pas pour le quart, monseigneur.

— Je te ferai pendre.

— Je suis bourgeois anséatique; on ne nous pend plus sans nous juger.

— Je te ferai fouetter.

— Il n'y a qu'un homme qui puisse me faire fouetter, c'est l'empereur; et il ne le voudrait pas, car j'ai payé à la chancellerie le droit d'acheter des peaux, de les vendre, d'en disposer sur toute la surface du saint empire, comme je l'entendrai. Je suis bourgeois de l'anse, libre; enseigne : *Au Renard Noir*, *Tobias Schwarzfuchs*.

Pandolfi paya en grommelant, au fond du cœur irrité de ce que les empereurs avaient la faiblesse de permettre à des marchands de vendre des peaux de renard à tel prix qui leur plaisait, sans les pendre ni les fouetter.

D'autres contrariétés affectèrent nos pèlerins. Obligés de laisser leurs chevaux à la porte de Nuremberg par suite d'un privilège local, ils se montrèrent à pied dans la ville, ce qui leur ôta beaucoup de dignité au milieu de ces marchands.

Ils partirent au plus vite, car depuis deux mois ils étaient en voyage, et la prédication des indulgences devait s'ouvrir dans moins de vingt-cinq jours à Wittenberg, temps extrêmement limité pour s'y rendre. Ils tournèrent au nord vers Bamberg, laissant Bayreuth à droite. De Bamberg à Plauen, et de Plauen à Leipsig, leur course fut rapide. Enfin ils entrèrent dans la ville de Wittenberg avec toutes les cérémonies d'usage, après avoir mis environ trois mois à franchir la distance qui la sépare de Rome, d'où nous les avons vus partir.

Pandolfi et sa maison prirent possession, au nom du pontife, du palais qui leur était affecté pendant leur résidence; les armes du pape furent placées à la porte; le drapeau des États-Romains flotta.

II.

— Place! place à monseigneur le cardinal Pandolfi! criaient des hommes d'armes en écartant la foule avec leurs pertuisanes. Place! place à monseigneur le cardinal.

En ce moment les principales rues de Wittenberg s'emplissaient, regorgeaient de curieux et d'un bien plus grand nombre de curieuses, qui se ruaient sur le passage de monseigneur Pandolfi, afin de voir s'il n'avait rien perdu de son embonpoint de l'an passé.

Monseigneur n'avait rien perdu.

La maladie et les chagrins avaient respecté cet assemblage de toutes les félicités matérielles de ce bas monde. Le nez du légat, qui n'avait jamais dû porter une ombre très prolongée sur son visage, et qui avait disparu graduellement à mesure que les joues avaient subi un notable renflement, était à l'époque où nous sommes, novembre 1517, presque nul, aussi nul que le menton de monseigneur effacé dans le tablier de chair qui descendait comme les degrés d'une cathédrale de sa bouche à son cou, ou aussi nul, si l'on préfère, que ses oreilles entièrement perdues derrière cet amas de graisse envahissante. Restaient la bouche spirituellement tracée et les yeux. Noirs et finement moqueurs, ils avaient conservé leur astuce italienne, malgré l'épaisseur de la charpente au fond de laquelle ils avaient été percés. L'ours portait le renard. Des cheveux que toute la sévérité ecclésiastique n'avait pu soumettre bouclaient, en grisonnant un peu dans leurs reflets, sur un front dont l'unique splendeur appartenait aux effets de l'âge. L'âge l'avait élargi en le dégarnissant. Bref, monseigneur avait une tête et pas de visage, et si la comparaison n'était pas une impiété, nous aurions plus tôt fait de dire que le légat de Rome, monseigneur Pandolfi, n'était autre que le vieux Silène en soutane et en rabat.

Escorté de ses gardes, suivi et accompagné de plusieurs moines dominicains, il cherchait dans le peuple les marques d'obéissance et de respect, qu'il avait coutume de rencontrer dans la bonne ville de Wittenberg. Il en eût été d'autant plus flatté, que sa présence à Wittenberg était nécessitée par de plus fortes exigences fiscales que les

précédentes années. Au fond, sans qu'il l'eût jamais osé avouer au saint père, la générosité des fidèles allemands commençait sensiblement à se lasser. Cette observation lui était purement personnelle; il la devait au calcul exact du produit des indulgences basé sur des rapports comparatifs. Par entiers et par fractions, il possédait le chiffre religieux du pays. Voilà pourquoi il ne se dissimulait pas sa crainte de ramasser moins d'argent que de coutume, s'il y avait moins de foi en réalité.

Cependant ce doute n'était qu'un doute. Il comptait puissamment sur les sermons qu'il avait préparés à loisir et à l'ombre d'un parasol sur sa bonne mule romaine; il espérait aussi beaucoup de trois beaux confesseurs dominicains chargés de prêcher en sous-œuvre les indulgences à Wittenberg. De temps en temps il s'arrêtait pour les considérer, comme ferait un général d'armée de ses meilleures pièces d'artillerie, et il était content; c'étaient des moines de siége. D'ailleurs, monseigneur avait pour lui les clés du paradis et de l'enfer nouées à sa ceinture. Cette réflexion le faisait se prendre lui-même en pitié, lorsqu'une sotte appréhension lui suggérait humainement des doutes sur le succès de sa mission.

Causant ainsi avec lui-même, seule manière de raisonner où les prêtres de cette époque fussent d'accord entre eux, monseigneur parvint, ni trop satisfait ni trop mécontent, à la porte de la cathédrale. Si sur son passage les acclamations n'avaient pas été très vives, elles avaient été plus concentrées, et l'énergie dans beaucoup de cas prouve plus que l'unanimité. C'est la morale des rois, trois mois après leur avénement.

D'autres églises, ou pour nous exprimer mieux toutes les églises de Wittenberg, s'emplissaient également de fidèles et de gens de la campagne venus exprès pour entendre prêcher les indulgences. Les prédications étaient d'ailleurs autant un spectacle pour l'esprit qu'une édification pour le cœur; et ce spectacle était un genre de jouissance plus intelligent cent fois que celui qu'on court chercher dans nos théâtres; car, pour juger du mérite d'un sermon, de l'éloquence d'un prédicateur, il fallait quelques études préparatoires, de l'attention et du jugement, deux qualités dont se passent au besoin nos spectateurs, qui se bornent à sentir.

Parmi les églises où chacun courait selon ses prédilections, son domicile ou sa sainte patronne, la plus encombrée était sans comparaison, — il est vrai que monseigneur l'électeur et sa ducale épouse allaient s'y rendre, — après la cathédrale cédée ce jour-là par poli-

tesse aux dominicains, l'église des Augustins, où le supérieur de l'ordre, le père Staupitz, était attendu.

Monseigneur le légat Pandolfi monta lentement en chaire, et s'assit dans un fauteuil entre deux de ses trois moines, lesquels, par déférence, ne prirent place que sur des tabourets en velours. Le premier était chargé de fournir des pastilles pectorales à monseigneur, l'autre des argumens; et quand il arrivait à monseigneur de se tromper, de puiser deux fois à la même source, il restait court ou la bouche pleine.

Le menton appuyé sur le bord de la chaire, comme s'il eût été abîmé dans la plus extatique méditation, il supputait horizontalement, de même qu'un pirate au lever du soleil visite du regard la surface de la mer qu'il se propose d'écumer, il évaluait par têtes groupées à ses pieds le contingent probable des indulgences. Sans dévier de leur attitude, ses moines et lui se communiquaient leurs observations.

— Vous qui avez la vue bonne, leur disait-il, entrent-ils en foule, les Wittenbergeois?

Le moine aux pastilles répondait : — Non, monseigneur.

Mais, pour ne pas trop attrister le vieux légat, le moine aux argumens ajoutait incontinent : — Monseigneur, le péché ne se mesure pas à l'homme : il y a foule de péchés, croyez-moi.

— Dieu vous entende! Nous aurons à prodiguer notre miséricorde.

Le moine aux pastilles continuait : — L'an passé, monseigneur, vous avez été trop cher.

— C'est trop rigoureux que vous voulez dire, mon frère? interrompit le moine aux argumens.

— Trop rigoureux, soit; en mettant à un prix trop élevé le bénéfice du pardon, on a perdu beaucoup d'indulgences.

— Oui, vous avez raison, répondait le légat, qui priait en calculant et qui calculait en priant; il vaut mieux admettre cent pécheurs que d'en perdre un seul.

Ainsi arrêté dans son plan de conduite, monseigneur semblait dire : Y a-t-il, bonnes gens, beaucoup d'adultères parmi vous? Je réponds des voleurs et des impies; mais les adultères sont-ils nombreux? — Et mentalement, comme l'avare qui, en marchant, additionne sans fin, avec ses lèvres et avec ses doigts, l'intérêt de l'intérêt de son argent, il murmurait : Oh! certainement il y a beaucoup d'adultères en Allemagne. Il n'y a plus que cela partout, et puis qui ne l'est pas, adultère? L'Évangile n'a-t-il pas dit qu'il est déjà coupable d'adultère,

celui qui regarde d'un œil d'envie la femme d'autrui? Oui! regardez-vous bien, adultères! Mais ils sont tous adultères, Dieu me pardonne, dans ce pays.

Nous imiterons le peuple de Wittenberg : sans nous arrêter plus long-temps à l'église des dominicains, et afin de varier les amusemens de notre soirée, nous suivrons la foule de sermon en sermon, écoutant ce qu'on dit de Dieu au dedans, ce qu'on pense des prêtres au dehors.

La place de l'église des Augustins offrait un coup d'œil singulier. Elle était en grande partie couverte de paysans, pauvrement vêtus, nu-jambes, chaussés de sabots bourrés de paille pour combler la différence entre le pied trop petit et le sabot trop large. Il faisait déjà froid, et leurs nez étaient bleus, leurs mains aussi; avec cela ils s'amusaient; ils étaient venus tout exprès à Wittenberg. La Toussaint et les prédications étaient deux plaisirs auxquels ils n'avaient pas résisté. C'étaient de véritables ours descendus de leurs arbres, sortis de leurs tanières; et leurs femelles et leurs oursons les avaient suivis, qui broyant un pain dur, qui buvant de la bière dans un pot, tous croassant, glapissant, hurlant de joie, si venait à passer un cheval dont le galop les couvrait de boue, ou des soldats qui leur donnaient des coups de bois de lance dans le dos. Tout cela les réchauffait, les divertissait, les réjouissait : long-temps ils se souviendraient de la fameuse fête de tous les saints dans la magnifique ville de Wittenberg.

— Baer! as-tu vu ce seigneur? Il est doré comme un calice.

— Je le connais beaucoup, moi, ce seigneur, répondit Baer avec fierté.

— Thor, entends-tu? Baer qui connaît ce seigneur!

— Pourquoi non, puisque je lui appartiens? riposta Baer avec suffisance.

— Toi!

— Sans doute, — et si bien qu'il a donné six chiens danois pour m'avoir.

— Ohé! les autres. — Baer qui croit valoir six chiens danois; dis donc six pourceaux.

— Par ma cognée de fer! est-ce que je ne vaux pas six chiens, peut-être?

Et Baer se disposait à prouver à son jaloux antagoniste que, s'il ne valait pas six chiens, il en égalait au moins un par les dents, lorsque des amis les séparèrent. On fit à Baer l'honneur de supposer qu'il valait six chiens danois.

Tous pourtant n'affichaient pas comme Baer le même amour-propre pour la servitude. Il y a des mauvais sujets partout. Ceux-là murmuraient quand parfois quelque baron connu d'eux traversait la place pour se rendre à l'église,

—Celui-ci est bon, il permet à ses vassaux de sortir deux fois dans leur vie : la première, lorsqu'ils viennent au monde; la seconde, lorsqu'on les porte au cimetière.

Et des dents blanches claquaient de rire et de froid : des mains bleues, engourdies, se frottaient l'une contre l'autre, en signe de plaisir.

— Mais si ton baron est bon, reprenait un autre, l'abbé qui passe là-bas, et qui retrousse sa robe comme un corbeau empétré dans une mare, est encore meilleur.

— Pas possible!

— Vrai. Un de ses bûcherons s'étant pendu de désespoir, après avoir communiqué son projet à un fauconnier, le fauconnier a été pendu à la même branche pour n'avoir pas empêché le bûcheron. C'est très généreux de la part de M. l'abbé : il n'aurait perdu qu'un serf, et il en perd deux pour l'exemple.

— De quoi ris-tu donc, Fuchs?

— Je ris de me voir porté là-bas sur les épaules du graf qui vient vers nous.

— Comment, sur les épaules du graf?

— Mais, oui, la superbe peau de renard qui lui descend sur les épaules est ma propre peau, puisque je m'appelle Fuchs.

En allemand il y a calembourg, *fuchs* signifie renard. — Donc j'aurai, pauvre Fuchs, la plus belle place dans l'église.

— Bien, très bien; moi donc, qui me nomme Hammel, en ma qualité de mouton, j'entrerai aussi dans l'église dans la doublure de son pourpoint.

— Et moi qui m'appelle Kalb (veau), je passerai avec monseigneur sous la semelle de son soulier.

Leur sauvage contentement redoublait à ces gentillesses de leur esprit, à ces jeux de mots sur leurs noms de bêtes, car les serfs allemands n'en portaient pas d'autres. De plus en plus pressés, on eût juré, à leurs longs échalas de jambes plantés dans la boue et à leurs figures violettes, un champ d'asperges.

— Et toi, de quoi ris-tu, Claus Pfeiffer?

— Je ne ris pas, j'ai faim.

— Belle découverte! Ton grand-père en disait autant. Si tu n'as pas d'autres douleurs...

— J'en ai d'autres.

Claus Pfeiffer se tut; il continua à siffler et à regarder le ciel d'un œil vert où se balançait une larme glacée. Sa haute taille, il avait six pieds, paraissait encore plus longue par son effrayante maigreur; mais on reconnaissait pourtant une constitution de fer dans Claus. La misère était sa maladie : gros os, large poitrine, mains épaisses, tout ce qui caractérise la force, il l'avait. Ses cheveux étaient rouges, ses favoris et sa barbe étaient de la même couleur ardente. Deux dents de face qui lui manquaient, par suite d'un coup de bâton ferré qu'il avait reçu du régisseur de la propriété où il était serf, lui faisaient l'aspect horrible, et pourtant Claus, malgré ses cheveux rouges, ses yeux verts, sa peau tigrée de rousseurs, n'était pas absolument laid. Si sa bouche s'effilait un peu en bec de canard, ou en anche de flûte, cette imperfection n'était pas naturelle; Claus la devait, comme son nom de Pfeiffer (siffleur), à l'impitoyable charge, à l'odieuse fonction qu'il remplissait : sa tâche, à lui, géant, homme de fer, aux côtes de chêne, était d'apprendre à siffler aux petits oiseaux pour qu'ils en attirassent d'autres. Claus sifflait depuis six heures du matin jusqu'à minuit, il sifflait depuis trente-cinq ans; gai ou triste, repu ou affamé, il lui fallait siffler. Cette tâche unique, fixe, perpétuelle, l'avait hébété au point qu'il ne pouvait presque plus parler sans siffler. Cette vie d'oiseau imposé à ce colosse devait être un affreux supplice.

Claus était venu sans doute à Wittenberg par la même cause qui chasse une pierre dans la vallée; elle est poussée par une autre pierre. S'il avait un but plus arrêté, nous ne le connaissons pas encore.

Il avait répondu, lorsqu'il avait été interrogé : J'ai faim, je ne ris pas. Et il avait repris son sifflement. La cloche sonna, et la foule se précipita vers l'église des Augustins.

A la faveur du demi-jour qui luit sous les nefs et qui disparaît graduellement devant la clarté jaune et odorante des lumières, les dames de Wittenberg choisissent, sans embarras pour leur timidité, les places les plus convenables à leurs toilettes et à leur piété. Celles de la noblesse sont rangées en cercle et avec la symétrie de l'étiquette allemande, la plus sévère du monde, au pied de la chaire, en face de laquelle deux fauteuils rouges surmontés de deux écussons, celui de l'électeur et celui de sa femme, sont isolés.

Le premier rang est occupé par les barons, costumés avec magnificence, portant leur souveraineté sur leurs visages, et s'appuyant sur leur épée comme sur leur droit : des lions au repos. Pieux et forts, visitant Dieu dans son sanctuaire comme un chef militaire sous sa tente, tout armés, ils sont gênés, hommes de fer qu'ils sont, dans la collerette d'apparat, aux tuyaux triples et droits, dans le pourpoint de soie bariolée, lardé de taillades par où s'échappe en écume de savon la toile blanche ou la dentelle; parure de femme sur laquelle du haut de leur barbe ils laissent tomber leur mépris. Quelque peu de la dureté du barbare lutte encore dans leurs traits avec la soumission du chrétien. Ils portent la croix, mais la croix tient à leur épée; c'en est la poignée.

Autre souveraineté dont ils sont fiers, l'autorité paternelle est là toute vivante avec eux : derrière leurs fauteuils, debout, attentifs, respectueux, quel que soit leur âge, leurs fils sont rangés. Touchante et grave hiérarchie! souvent le père, vieillard, a un vieillard derrière lui. Tout est là dans un ordre simple et parfait : Dieu, qui est l'autorité, le prince qui est le pouvoir, les barons qui sont la force, leurs fils pour la perpétuer.

Parmi ces barons, celui qui est immédiatement placé derrière le fauteuil de l'électeur porte un nom célèbre dans les guerres, un nom respecté à la cour, mais redouté de ses vassaux. Le baron Eberhard Eberstein, chancelier de l'électeur Frédéric, est un fragment du roc féodal, cette masse de granit écroulée. Sa longue barbe encore blonde descend sur sa poitrine, et termine une figure solennelle, non par l'âge, mais par la majesté du caractère, par l'absence des petites passions, par le calme et l'équilibre des traits. Blonds comme sa barbe, ses cheveux se confondent avec elle et font ressembler cette puissante tête, le long de laquelle coule cette double chevelure, à ces allégories qu'emploient les sculpteurs pour représenter les fleuves. On dirait le Danube. Ses yeux bleus ont l'éclat de la jeunesse; il ne manque qu'une couronne de fer à ce front souverain.

Ulrich et son frère se tiennent aux deux côtés du fauteuil de leur père Éberhard, et ressemblent, par leur beauté, leurs graces et leur attitude respectueuse, à ces supports qui entourent l'écusson des grandes familles, à ces anges qui encadrent un fond rouge où passe un lion. Derrière la chaire et dans la longueur des contre-nefs, des bancs destinés aux élèves des différentes écoles de Wittenberg s'élèvent en amphithéâtre. Là s'assiéront les disciples subtils en théologie, les spadassins de la logique, tous juges impitoyables de

leurs confrères, beaux esprits qui cumulent en eux l'orgueil d'acteurs et d'auteurs. Déjà quelques-uns apparaissent dans l'ombre et se recueillent en attendant l'heure de ce saint spectacle. Les bancs ne se garnissent que peu à peu.

Ce qu'on venait chercher d'émotions savantes, de difficultés vaincues dans l'art si prestigieux de convaincre, de nouveauté dans le langage, émoussait sans doute la franchise du sentiment pieux qui aurait dû dominer; mais si l'on s'écartait de la religion à cause de la science, on s'éloignait ailleurs aussi de la science à cause de la religion; en faisant un pas de chaque côté, on croyait rester à la même place. Ceci est vrai en mécanique.

L'église était presque illuminée. On n'attendait plus que le père Staupitz, supérieur du couvent des Augustins, chargé par l'électeur de prêcher le carême, et l'électeur et son épouse. Il était même séant et d'usage que le prédicateur ne fût pas le dernier à se faire attendre; car la cour n'attend jamais.

La patience allemande est longue; le prédicateur augustin fut plus long que la patience : il y eut des murmures.

On annonça monseigneur l'électeur de Saxe, prince de Wittenberg. L'auditoire se leva.

La chaire restait toujours vide.

L'électeur et sa femme s'assirent sur les deux fauteuils brodés à leurs armes.

Dès leur entrée, leur présence avait interdit les conversations particulières et contenu les irritations de l'attente. Elle n'en fut pas moins pénible.

L'électeur Frédéric était revêtu du costume ecclésiastique de sa dignité. Il portait une toque rouge bordée d'hermine, un camail de la même fourrure retombait sur ses épaules, d'où partait sa longue robe ouverte et pourprée, qui laissait voir un étroit collant terminé par une chaussure en crevés.

La toilette de sa femme consistait dans une petite toque légèrement posée au bord de la tête, si au bord, que l'immobilité allemande seule était capable de la tenir en équilibre. Cette toque était surmontée d'une plume rouge, rejetant ses barbes sur l'oreille; frivole coiffure d'où descendaient des tresses de cheveux engagées derrière les oreilles. Cette liberté de la tête était un contresens avec la lourdeur du reste du costume, qui se composait d'une ample robe de velours, toute guillochée d'or, d'argent, de paillettes d'acier, éblouissante, inflexible, ressemblant par son évasement à une cloche. C'était exac-

tement une cloche, dont la poignée était la tête de l'électrice, dont les anses étaient les bras qui s'arrondissaient sur cet évasement. Les pieds étaient perdus sous la cloche, les mains dans l'immensité des manches, les manches sous le manteau d'hermine. Au luxe près, toutes les femmes nobles de la Saxe avaient adopté ce costume si peu favorable au développement de la taille et des grâces du maintien.

On comprend ce qu'il y avait de solennel dans ces grandes figures saxonnes, taillées au fond de fauteuils rouges, osant à peine respirer sous le plomb du cérémonial. Froides, uniformément éclairées, silencieuses et blanches, elles étaient comme des statues de cire. Quoique les deux portes de l'église fussent ouvertes, l'air était si doux que la flamme des lumières n'était pas agitée; elle brûlait droite et rouge sous les voûtes.

Depuis l'arrivée de l'électeur, plus d'une heure s'était écoulée, et le prédicateur ne paraissait pas. Une consternation muette se peignait sur les visages.

Enfin un pas retentit, un pas précipité.

Toutes les têtes, excepté celle de l'électeur et de sa femme, se tournent du côté du bruit.

Un augustin, un moine, c'est lui!

Il a pénétré jusqu'au pied de la chaire. Douleur pour les assistans: c'est bien un augustin, un moine; mais ce n'est qu'un simple frère inconnu.

Où va-t-il donc?

Il s'incline respectueusement devant les deux fauteuils, monte en chaire, se signe et dit :

— Mes frères en Jésus-Christ,

Dieu vient de nous enlever notre supérieur; le père Staupitz est mort.

Cri de désespoir dans l'église.

— Cette perte doit être d'autant plus affligeante pour moi, d'autant plus sensible pour vous, que l'ordre m'a choisi pour remplacer, ce soir, le père Staupitz dans la chaire de lumière, de vérité, de justice. Dieu me mortifie avec vous. Oui! on est venu me chercher dans la cendre et dans les larmes pour paraître devant vous qui êtes plus que moi, devant l'électeur qui est plus que vous, devant Dieu qui est plus que notre électeur.

Prions, mes frères en Jésus-Christ, pour que ce Dieu, descendu en moi, m'éclaire et m'illumine; prions!

Le moine tomba à genoux dans la chaire, les mains jointes. On

entendit le son creux des coups qu'il portait à sa poitrine. L'électeur avait posé un genou sur le coussin.

Après ce recueillement du moine, et les regrets donnés par la foule à la mémoire du père Staupitz, beaucoup s'éclipsèrent, n'étant pas jaloux d'écouter l'éloquence, peu en faveur, des moines. Ceux qui restèrent le firent par respect pour la cour; et la cour, par déférence pour le peuple, ne s'en alla pas. Ce fut tout profit pour les élèves des écoles, qui, loin de voir un sacrifice dans l'accident dont chacun gémissait, s'estimèrent très heureux d'avoir à bafouer un moine, au lieu d'un orateur à applaudir; car, augustin, franciscain ou dominicain, tout moine était la bête noire des universités. C'était reconnu, un moine était un âne quant aux oreilles, un bouc pour la luxure, un chien pour la gueuserie, un lézard pour la paresse, un pourceau pour la saleté, une oie pour l'ignorance. Enfin, un moine était le résumé de tous les vices de la création; il entrait dans tous les proverbes comme une comparaison déplaisante; gourmand comme un moine, sale comme un moine. De ces façons de parler peu charitables, nos temps n'ont retenu que : gras comme un moine. La postérité est toujours polie.

Le moine augustin, qui était monté en chaire, ne semblait mériter aucune exception jusqu'ici par la renommée de ses lumières.

Son front vaste, mais bossué, ce qui n'était alors ni une beauté ni un indice; des sourcils durs, des joues pâteuses, des yeux incolores, des lèvres pesantes, quelque chose du bœuf qui s'enfle pour mugir dans son nez fort mal planté à la racine et ouvert à la base, dans son cou ramassé, ne lui attirèrent pas d'abord l'indulgence. Il salua et il fut gauche; il allongea le bras pour réclamer l'attention, ce bras fut trouvé court. Bref, la première impression fut fâcheuse. L'orateur avait des miracles à opérer pour faire oublier l'homme. D'une voix basse et à peine entendue, il reprit :

— Mes frères en Jésus-Christ,

Le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince. Le très inconnu et très pauvre moine qui est devant vous....

— Très inconnu, c'est vrai, interrompit une voix.

— Merci ! dit tout bas l'orateur.

L'électeur le regarda avec bienveillance.

— ... Est le seul qui ne puisse se faire un mérite de ce devoir, lui plus ignoré que les sources du Nil, qui a vécu sous le fouet de la discipline, qui a demandé son pain à la porte des heureux. L'effort

de sa soumission serait si peu méritoire, qu'il n'ose le faire valoir pour lui; c'est pour vous, frères!

On continuait toujours à sortir de l'église.

— Frères, — et son œil gris devint bleu, et son visage leva comme la pâte que le feu surprend; — Frères, l'église universelle, Rome, nous honore chaque année de ses légats qui viennent chez nous recueillir dans leurs bienheureuses mains l'or du repentir, et cet or, vous le savez, rachète vos fautes et vos crimes.

Il y a, dans la manière de poser les questions comme dans la manière de se mettre en garde, bien des choses décisives. Quelques-uns se rassirent.

— Soyez bénie, Rome, vous qui avez cette puissance! car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

Cet or, que les légats emportent, c'est d'abord le cuivre du tailleur,—vous êtes peut-être tailleurs, quelques-uns ici?—c'est le cuivre du chaussetier, du fendeur de bois, du carrier, du mineur, j'en vois là bas près de la porte; métier pénible! mon père est mineur. Ce cuivre est noir, puant, vilain, gras, c'est le cuivre du pauvre peuple; il en marque le coin avec sa tête : — dure empreinte!

Ici le moine hocha rudement la tête, imitant le balancier qui tombe.

Ce geste ne fit pas rire.

— Mais enfin cet or représente pour le tailleur une pièce de drap, une paire de bas pour le chaussetier, pour mon père un sac de charbon. Vous voyez que c'est quelque chose. Pourquoi péchez-vous, si vous ne voulez rien donner?

L'attention de l'auditoire s'établit. L'électrice de Saxe, femme au cœur noble et bienveillant, semblait touchée de la fermeté que prenait de plus en plus le débit du pauvre moine. La plume rouge de sa toque affirmativement balancée marquait son assentiment.

Lui-même s'animait, en voyant qu'on ne sortait plus de l'église.

— Et Rome, poursuivit-il d'une voix plus claire, épure tout. Avec le cuivre elle fait de l'argent et de l'or mieux que Cardan l'alchimiste. L'absolution et une pièce de drap vous délivrent du purgatoire; et si vous devez aller en enfer, le vilain cuivre métamorphosé en or vous tire des griffes du Satan, et vous paraissez devant Dieu l'ame pure et les poches vides. Voilà comment tout s'épure; le cuivre devient or, le criminel honnête homme. Et qui peut cela, si ce n'est Rome? Car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

On se regardait dans l'église; on croyait avoir mal compris. Était-ce de l'ironie? Mais l'ironie est une épée, et il lui faut une gaîne plus déliée que le corps d'un moine pour l'enfermer. Qu'était-ce donc?

—Frères, vous êtes trop chrétiens pour ignorer que les indulgences sont ceci. Les saints ont souffert, Jésus-Christ a beaucoup souffert. Avec le mérite de leurs souffrances, non-seulement ils se sont rachetés de leurs péchés, mais ils vous rachèteront pendant toute l'éternité des vôtres. Ce surplus est immense, infini; vous avez beau en acheter, il en reste toujours. Il y aura des indulgences jusqu'à la fin du monde, ce qui prouve que Dieu dans sa sagesse a prévu que nous serions incorrigibles jusque-là. Donc Rome a le droit de vendre les indulgences, en telle quantité et à tel prix qu'elle l'entend. Jamais le vrai chrétien n'a élevé des doutes sur ce privilège.

Et moi, je l'ai déjà dit, qui suis le plus humble des chrétiens, qui crois aveuglément comme vous, mes frères, je ne viens pas attaquer le mérite des saints, ni leurs œuvres surabondamment saintes et propitiatoires. Je crois que le sang de Jésus-Christ, les souffrances des martyrs, les malheurs de l'église, ont plus que suffisamment servi à racheter le monde; je crois qu'avec leurs mérites, on rachète bien des fautes et bien des crimes. En cela comme en tout, je suis d'accord avec l'autorité de l'église, avec l'autorité des conciles, et ce m'est une bien grande consolation, frères!...

Mais...

Ici les lèvres de l'orateur pâlirent; sa langue demeura glacée; il porta rapidement sa main droite sur son épaule gauche comme pour écarter une confidence fatale venue on ne sait d'où. Enfin un effort violent sur lui-même lui rendit la parole. Il continua. La sueur découlait de son front.

On prit cela pour de l'embarras.

—Mais si je crois à la rémission des péchés par le mérite des saints, si j'ai foi au trésor des indulgences, je ne crois pas à leur efficacité, appliquées aveuglément. Il faut, pour que leur utilité soit complète, résolutoire, que le repentir soit proche, il faut soi-même s'être délié avant que le prêtre vous ait délié.

Ces dernières paroles, si personnelles au dogme, quoique encore un peu obscures, produisirent un effet décisif sur l'assemblée. Elles démontrèrent que le moine n'allait pas au hasard. Ramenée du dehors, la foule ne trouva plus de places. On se mit à deux sur chaque chaise.

Et le moine acheva sa pensée d'un accent mélancolique et traînant, et par une transition de voix qui émut, parce qu'il était ému :

— Avez-vous quelquefois menti ? Moi, j'ai menti. Avez-vous quelquefois trompé ? Moi, j'ai trompé. Avez-vous haï, calomnié, volé ? Moi, j'ai haï, calomnié, volé. Eh bien, je suis un impie, ou la vérité est que je n'ai trouvé de repos qu'après avoir réparé les torts du mensonge, de la haine, de la calomnie, restitué l'objet volé. J'ai fait ce qu'a dit le prêtre. Oui ! j'ai acheté mes indulgences, mais j'avais auparavant rempli les vœux de ma conscience ; et, si vous pensez comme moi, frères, il vous aura été bien doux d'acheter les indulgences de Rome à cette même condition, le premier devoir du chrétien étant l'humilité, qui renferme la soumission exclusive à notre saint-père, l'obéissance au prince.

Ici, quelques applaudissemens s'échappèrent de la nef occupée par les étudians ; mais, contenues aussitôt par la présence de l'électeur, leurs mains bruyantes et élevées se turent. On eût dit qu'une nuée d'oiseaux avait traversé l'église. Après, le silence fut plus profond.

— Les indulgences ne sont donc, poursuivit le moine, sans paraître avoir remarqué l'interruption des étudians, que pour la moitié dans notre pardon, frères en Jésus-Christ; gardons-nous de proscrire l'une ou l'autre de ces deux moitiés. C'est le poisson que vous pêchez dans l'Elbe : vous l'appelez brochet, très bien. Si on vous le présente sans tête sur la table, ce n'est plus un brochet, n'est-ce pas ? Si on vous l'apporte sans queue, ce n'est pas non plus un brochet. Il faut qu'il ait tête et queue pour être brochet. N'admettons donc les indulgences que précédées, accompagnées et suivies des bonnes œuvres. Rome, d'ailleurs, aime les bonnes œuvres autant que vous aimez les brochets.

Cette fois les acclamations, plus difficiles à réprimer parce qu'elles partaient de la porte de l'église, où la populace wittenbergeoise était loin de l'électeur, éclatèrent en triples salves et en cris rauques et sauvages. Pêcheurs, paysans, bûcherons, auditoire debout, crépu et armé de bâtons, frappèrent les dalles de leurs sabots, l'air de leurs hurlemens : c'était une mare de sangliers endormis ; une pierre était tombée dans la mare. Rejetés de l'église par le trop plein, d'autres paysans, d'autres bûcherons, qui stationnaient sur le parvis, au milieu de la place, aux angles des rues aboutissantes, Baer, Kalb, Hammel, Fuchs, glapirent.

— Qu'a dit le moine ?

— Cela et cela, Claus Pfeiffer.

— Bien ! Un morceau de ton pain, frère, et écoutons.

Claus recommença son petit sifflement.

Et le moine prit un air gracieux et narquois, son débit changea aussi d'allure; du pas, il alla à l'amble; il sourit, et l'on sourit. Il n'était donc déjà plus l'homme qui pèse sur la tête de son auditoire; il l'entraînait au contraire du haut de sa chaire, véritable tour d'éléphant portée par les mille pieds de la foule. Bientôt il ne sentit plus la chaire. Homme, il vit au-dessous de lui des hommes. Ceci l'encouragea à parler de ce ton :

— Monseigneur le légat Pandolfi se porte bien depuis l'an passé. —Avez-vous remarqué? Les indulgences ont été fructueuses, Dieu merci!

Que prouve cela? Que Wittenberg renferme beaucoup de pécheurs endurcis. Cela prouve aussi pour moi, qui ne suis pas témoin de beaucoup de bonnes œuvres, que nos Wittenbergeois comprennent mal les indulgences, qu'ils appellent brochet la moitié du brochet.

Un éclat de rire de moine, trivial et railleur à la fois, cynique même, jaillit de la bouche de l'orateur; cet éclat de rire fut suivi d'un :

— Nous sommes des imbéciles, Wittenbergeois, et je le prouve.

Jamais éloge n'eut le succès de cette injure.

L'électeur semblait sommeiller.

— Vous perdez votre or en croyant sauver vos ames du démon : pourquoi voulez-vous que Dieu vous tienne compte de ce sacrifice qui n'en est pas un, lorsqu'il n'est pas accompagné du repentir, de la meilleure partie du brochet? Et par curiosité, disons encore, car les bougies sont hautes, et mon prince et son auguste épouse m'écoutent avec attention; — disons encore comment, Wittenbergeois, on abuse de votre crédulité; comment Rome vous vend plus cher que l'or le plomb de ses bulles; or avec lequel sont payés : *chanceliers, vice-chanceliers du pape, régens, prélats, abréviateurs de la chancellerie, secrétaires des brefs taxés, préfets de la signature de grace, dataires, sous-dataires, préfet des compositions, réviseurs, régistrateurs, auditeurs, présidens, avocats, procureurs de la fiscalité.*

Revenons à notre imbécillité, frères!

Connaissez-vous le tarif des indulgences, la taxe de la chancellerie sacrée?

Vous ne les connaissez pas? Écoutez donc!

Pour un thaler, on peut tromper son ami;

Pour deux thalers, sa femme;

Pour trois thalers, son frère;

Pour cinq thalers, son père;

Pour huit thalers, sa mère.

Oh! ne vous indignez pas. Nos comptes avec Rome sont longs à régler. Poursuivons.

Pour un ducat, Rome permet qu'on épouse sa commère.

Pour un demi-ducat, l'oncle peut épouser sa belle-sœur : alliance qu'on ne souffre pas même dans les haras.

Pour deux ducats, on épouse qui l'on veut.

— Oui, riez, mes frères, car :

Pour un frédéric d'or Rome permet qu'on assassine un étranger;

Pour dix frédérics d'or.... son frère;

Pour vingt frédérics.... sa mère.

— Mais vous ne riez plus; riez donc! riez donc!

La figure du moine était terrible et bouffonne.

— Pour un demi-auguste, on va au paradis à pied.

Ainsi nous irons, pauvres Allemands que nous sommes, tandis que...

Pour un auguste, on y va sur un âne;

Pour un auguste et demi, sur une mule;

Pour deux augustes, on s'y rend à cheval;

Pour quatre augustes, en litière;

Pour cinq, on y a un domestique.

Le reste est si peu à la portée de vos fortunes, mes frères en Jésus-Christ, que je n'en parlerai que par manière de curiosité. Quelle bourse contient ici :

Huit augustes, six ducats et douze frédérics, somme exigée par Rome, afin d'être digne de s'asseoir à la droite de — Dieu le père?

Ou la même somme, plus vingt-quatre thalers, pour occuper un siége à la droite de — Dieu le fils?

Assurément aucune, n'est-ce pas?

Passons donc sous silence le luxe de joie et de volupté que Rome accorde à quelques heureux de ce monde allant dans l'autre. Ce n'est pas fait pour vous, gourmands !

Silence à tous ! asseyez-vous ! que vos frémissemens se taisent. Je raconte et je n'accuse point. — Point de haine; ou je descends.

On eût dit, en ce moment, que le moine tenait par les cheveux et secouait l'immense tête de l'auditoire, et qu'après l'avoir élevée jusqu'à la hauteur de son souffle enflammé, il l'avait ensuite rejetée avec colère.

— Pourtant, ajouta-t-il avec une effrayante ironie et un prosaïsme de damné, voyez, c'est votre affaire, combien vous avez dans la poche

de quoi commettre de crimes. Fouillez-vous donc. — Puis, avec un ton de pitié enflé d'insolence :

— Des murmures contre le saint-père ! — ah ! ah !

Vous voulez donc que je descende de cette chaire ? Qu'à cela ne tienne, je descends.

Il s'avança jusqu'aux marches de la chaire, comme s'il eût vraiment eu l'intention de la quitter, plutôt que d'y rester au prix d'un scandale déchirant pour son âme. Cette évolution fort peu oratoire, grotesque, mais animée, loin de calmer l'effervescence qui bouillonnait dans l'église, ne servit qu'à l'augmenter. D'une voix pathétique, le moine reprit :

— Croyez-vous donc, malheureux, que, si notre saint-père connaissait comme nous le trafic qui se fait en son nom, il ne s'y opposerait pas de toute la candeur divine de son ame ?

Un ricanement d'incrédulité ayant accueilli ces dernières paroles, il s'écria avec violence :

— Je vous répète qu'il ne le sait pas. Je me porte garant du saint-père. Pourquoi donc cette rumeur qu'ont soulevée mes paroles ? Au nom du ciel, n'attirons pas l'anathème sur nos têtes audacieuses ; ne soyons pas impies en luttant contre l'impiété ! Respect, adoration, soumission, anéantissement devant le saint-père.

Le moine leva ses deux bras et resta long-temps dans cette posture ; il semblait s'offrir en sacrifice pour expier la coupable opinion de tous envers le saint-père.

— Qu'avez-vous donc, Ulrich ? dit avec impatience et en se retournant vers son fils le graf Éberstein, vous ne tenez pas en place. Pourquoi cette agitation ? Ne croiriez-vous pas ce moine, quand il témoigne de son respect pour le saint-père ?

Le fils du graf rougit et perdit un peu contenance ; il répondit pourtant :

— Ce n'est pas cela, mon père. Je me suis penché en avant pour m'assurer si ce moine n'est pas celui qui, pendant quelques mois, j'étais bien jeune alors, m'a enseigné les premiers élémens de mes études. Il m'a semblé le reconnaître.

Devenu l'avocat du pape, le moine rendit son rôle plus hardi : Combien laissait-il supposer son ennemi bas à terre pour faire preuve, lui moine, de générosité ? Sur le ton simple de la conversation, il reprit :

— Monseigneur Pandolfi n'est pas infaillible. Lui non plus ne sait pas ce que les moines ses inférieurs se permettent en son nom. Et parmi les moines il y en a d'avides : tous les dominicains ne sont pas

saint Dominique. Un seul peut-être est cause de ces actes de simonie. A celui-là vous ne sacrifierez pas les autres. Il y a plus : vous n'en poursuivrez aucun même mentalement, frères en Jésus-Christ; car celui que vous auriez désigné à la vengeance serait peut-être le moins coupable, songez-y bien!

Car, (et la voix du moine fut prophétique après avoir été tour à tour étouffée, sombre, traînante, triste, peureuse, hardie et triviale), car, si l'on n'avait pas égard à cette distinction qu'il faut bien établir entre la pensée et le bras obscur qui l'exécute, entre l'instrument parfait en lui-même et l'ouvrier maladroit qui s'en sert, on oserait vous dire : Il y a un homme qui, pour de l'argent, pour de l'or, vend au premier venu des indulgences qui rachètent des crimes aussi noirs que ceux que j'ai déroulés, et vous seriez étonnés. On ajouterait, toujours par la même erreur, qu'avec l'or de ces rémissions sacriléges cet homme ne fait pas la guerre aux Turcs ni aux Moscovites, et vous vous demanderiez avec effroi ce qu'il en fait. Tout à coup, si la même voix, qui vous instruit si bien, vous déclarait qu'avec cet or on paie des poètes langoureux qui chantent Platon et Ovide, qu'on paie des peintres qui représentent des nudités païennes, qu'on paie des courtisanes qui reçoivent chez elles tous ces peintres, tous ces poètes, tous ces païens; si elle vous déclarait encore qu'avec cet or on bâtit en ce moment un temple orgueilleux à la religion, plus superbe cent fois que le Panthéon, car il portera le Panthéon en croupe; que ce temple, Babel moderne, sera dans des proportions aussi effrayantes que sa sœur aînée et maudite; que chaque pierre de marbre ou de granit sera le rachat d'un sacrilége, d'un péché mortel; que le fratricide en aura payé la voûte, l'homicide les marches, le parricide les portiques, et peut-être quelque roi coupable de l'assassinat de son peuple, la croix d'or qui terminera ce monument; alors vous vous écrieriez comme l'aveugle de l'évangile : Où est cet homme? Quel est cet homme? — Cet homme! cachez-vous dans la terre, brisez vos fronts : c'est Léon X! c'est le pape!

Voilà l'erreur où vous tomberiez, mes frères, si vous confondiez celui qui trafique des indulgences avec le saint-père, au nom duquel elles sont prêchées; car le premier devoir du chrétien, c'est l'humilité, qui renferme la soumission exclusive au pape, l'obéissance au prince.

Le sermon était fini, la grande révolution était commencée.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

Mme RICCOBONI.

Aujourd'hui, dit-on, les fictions romanesques tissues avec esprit pour amuser, avec goût pour plaire, avec soin pour inspirer l'amour et le respect de la morale et des bonnes mœurs, sont rares : il serait juste d'ajouter qu'elles l'ont toujours été. Quand le temps, rangeant la littérature actuelle à la suite de la littérature des siècles précédens, aura effacé ce qui doit disparaître et mis en relief ce qui doit survivre, on reconnaîtra peut-être que notre époque n'était pas aussi stérile en romans estimables que des esprits chagrins l'ont répété depuis dix ans. Jusqu'ici, nous devons en convenir, on ne trouve guère dans les romans contemporains cette bonne humeur légère, gracieuse, charmante, qui distinguait la littérature agréable à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, temps où, disait-on, *la gaieté était la seule muse qu'on invoquait.* Notre littérature, qui s'est jetée dans le scepticisme, constamment poussée au suicide par le doute et le désespoir, devait être et fut, à quelques exceptions près, plus découragée et plus lamentable qu'enjouée; la solidité générale des esprits, l'étendue des intelligences, la ramèneront, il faut l'espérer, dans une voie meilleure. Nous avons à regretter, sans doute, que le moment présent s'écoule sans ajouter, autant que nous le souhaiterions, à nos richesses littéraires; mais aux temps de lacune il appartient de remettre en lumière les trésors oubliés parmi ceux que les siècles ont amassés. Dans le nombre des célébrités du siècle dernier que l'oubli a un peu obscurcies, Mme Riccoboni ouvre à nos yeux une mine attrayante par le choix et la variété des richesses.

A l'époque où son talent se déclara, le roman, raisonneur quelquefois, aidait à établir ce qu'on appelait les lois de la nature, ou bien il reproduisait les évènemens et les mœurs des époques précédentes; plus ordinairement il peignait les sentimens, les qualités, les habitudes, les péripéties individuelles.

L'esprit, déifié au XVIII[e] siècle, avait un plus vaste champ dans cette dernière sorte de composition. Avide de se montrer, en raison du culte qu'on lui rendait, naturellement changeant, il passait des frivolités charmantes de la causerie aux profondeurs de l'érudition. Gai, léger, satirique, imprévoyant et brillant parleur, il prétendait à l'éloquence, abordait l'amplification et les phrases parasites, où se heurtaient les invocations et les épithètes; l'emphase, enfin, succédait à l'expression naturelle, dont elle affaiblissait trop souvent l'effet en y mêlant le précieux, en y semant le burlesque. Née sous ce règne de l'esprit, M[me] Riccoboni encensa l'idole. Si on doit lui reprocher d'avoir pris part quelquefois à ce travers de l'époque où elle écrivit, il faut reconnaître aussi qu'elle puisa en elle-même ses qualités les plus essentielles. M[me] de Tencin a peint avec succès les caractères et les sentimens; l'abbé Prévost, le premier, enrichit notre littérature des beautés de la littérature anglaise; mais M[me] Riccoboni, douée d'une finesse d'observation qui s'étendait aux moindres détails, a esquissé et non pas *traduit* ces mœurs étrangères avec une exactitude qui produit l'illusion. Esprit simple, réfléchi, concentré, initiée d'ailleurs par un sentiment profond aux mystères du cœur, elle nous les a devoilés plus sûrement, plus entièrement, que M[me] de Tencin. Celle-ci d'ailleurs écrivait avec M. de Pont de Vesle, et M[me] Riccoboni fut seule l'auteur de ses ouvrages. Pour bien saisir l'expression que son ame s'était choisie, pour bien concevoir l'étendue et l'amertume de ses regrets, pour bien entrer dans ses colères, pour expliquer le désespoir qui suivit ses déceptions, il faut s'arrêter à cette susceptibilité jalouse qui lui fit reproduire si souvent et si diversement les déchiremens de cœur d'une femme trompée. Une douleur légitime et persistante, source d'un talent aimable, source d'une infinité de récits touchans, doit exciter la curiosité, car rien sans doute n'est plus digne d'intérêt que l'étude du cœur d'une femme à la fois belle, noble, tendre, vertueuse et spirituelle. Nous parcourrons la vie de M[me] Riccoboni, mais d'abord nous chercherons d'où lui vient ce nom qui, aujourd'hui, fait douter quelquefois si cet esprit éminemment français n'appartient pas à l'Italie. Ce nom, d'ailleurs, attirait l'attention long-temps avant d'être celui de M[me] Riccoboni.

Luigi Riccoboni naquit à Modène en 1674 ou 1677. Fils d'un comédien célèbre, il choisit cette profession, et remplit, avec des talens remarquables, et sous le nom de Federico, l'emploi de premier amoureux. A vingt-quatre ans, il entra dans la troupe de la Diana, femme de Jean-Baptiste Constantini, connu sous le nom d'Octave dans la troupe italienne qui venait de se disperser, et qu'on désignait en France par la dénomination de l'*ancienne troupe*. Diana exigea que Riccoboni prît, comme plus théâtral, le nom de Lelio, qu'il a toujours porté depuis, en Italie et en France. Il s'était marié à Gabriella Gardelini, qui mourut jeune; il épousa ensuite la Flaminia, dont le véritable nom était Helena Baletti. Cette comédienne, née à Ferrare en 1686, avait reçu l'éducation la plus propre à développer ses dispositions pour cet état et à la faire briller au théâtre. Elle avait d'ailleurs mérité, comme poète, d'être admise dans diverses académies de Rome, de Venise, de Bologne et de Ferrare.

Le régent, désirant voir en France de nouveaux comédiens italiens, pria Antoine Farnèse, duc de Parme, de faire un choix parmi les meilleurs acteurs d'Italie, et le duc ne crut pouvoir mieux répondre à l'attente du régent qu'en confiant le soin dont il l'avait chargé au comédien Lelio. Chef des acteurs qu'il engageait, celui-ci poursuivait, en les organisant et en les exerçant, le projet favori de bannir la farce du théâtre. Encouragé par les véritables amis de l'art à persévérer dans cette réforme, il fit représenter à Venise et dans les principales villes de la Lombardie les meilleures tragédies italiennes. Comme transition à la réformation qu'il tentait, il les accompagnait de pièces traduites ou imitées de Molière, qui lui aussi avait cru devoir faire des concessions à la bouffonnerie, attrayante pour la foule. Le succès qu'obtint Lelio surpassa d'abord ce qu'il avait attendu; mais, *la Scolastica* ayant été sifflée à Venise, bien qu'il en eût retranché les détails licencieux et qu'il eût averti le public que cette comédie était de l'auteur de *Roland furieux*, Lelio désespéra de la réformation du théâtre en Italie, et se rendit avec empressement aux ordres du régent qui l'appelait en France. La nouvelle troupe arriva à Paris vers la fin de mars 1716. Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne n'étant pas disposé pour la recevoir, elle débuta sur le théâtre du Palais-Royal, le 18 mai, avec le titre de *Comédiens de M. le duc d'Orléans régent*, et elle continua de jouer sur ce théâtre les jours où il n'y avait pas d'opéra. Deux jours après, une ordonnance du roi annonça l'établissement des comédiens italiens, et, le 1er juin, ils purent faire, en présence du régent, l'ouverture du théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Néanmoins, jusqu'à la mort de madame, la troupe italienne joua sur le théâtre du Palais-Royal le lundi et le samedi. Le régent, désirant que l'arlequin pût être remplacé au besoin, ordonna à Dominique Biancolelli (1), alors à l'Opéra-Comique, de passer dans la troupe italienne. Il débuta sous l'habit de Pierrot (octobre 1717), qu'il quitta bientôt pour prendre celui de Trivelin.

Lelio, qui jouissait de l'estime du régent, avait beaucoup obtenu pour l'établissement de la troupe. Mais déjà elle cessait d'avoir pour le public l'attrait de la nouveauté, et le théâtre de l'hôtel de Bourgogne n'était plus guère fréquenté que par des étrangers et par les amateurs de la langue italienne. Un petit nombre de spectateurs ne pouvant fournir aux frais journaliers du théâtre, les comédiens regrettaient leur pays, quand Lelio se souvint que la présence d'esprit de Dominique père (2) avait acquis à la troupe italienne le privilége de représenter des pièces françaises. Toutefois cette ressource ne pouvait être prochaine : la nouvelle troupe ne savait pas le français ou le parlait peu

(1) Le fils du fameux Dominique de l'ancienne troupe, venue en France par l'ordre de Mazarin.

(2) Tout le monde sait que, lors des querelles des comédiens français et italiens, Louis XIV désira d'entendre les raisons des uns et des autres, et que, Baron ayant parlé au nom des comédiens français, Dominique, avant de prendre la parole, demanda : « Sire, comment parlerai-je? — Comme tu voudras, répondit le roi. — Il n'en faut pas davantage, répliqua Dominique, ma cause est gagnée. »

intelligiblement. Cette difficulté engagea Lelio à composer avec Dominique quelques pièces où il fit entrer des scènes françaises. L'essai ayant réussi, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne s'appliquèrent à l'étude de la langue qu'ils voulaient parler, et Lelio et Dominique composèrent une foule de divertissemens, de petits actes, de parodies, qui ramenèrent le public à la Comédie-Italienne. Comme premier acteur, Lelio contribuait puissamment à soutenir ce théâtre. Son dialogue facile et animé, son jeu naturel, même dans l'expression des passions violentes où il excellait, ne manquait jamais d'exciter l'enthousiasme. Dominique n'était pas moins goûté dans l'emploi de Trivelin, et, de son côté, la Flaminia, qui avait secondé son mari dans toutes ses tentatives de réforme, participait aux succès du théâtre, dans les pièces italiennes comme dans les pièces françaises, par l'esprit, l'intelligence qu'elle mettait dans son jeu, irréprochable si ce n'eût été le peu d'agrément de son organe.

Mais Voisenon, dont la flatterie a dit :

> ... Sa bouche retient l'épigramme cruelle,
> Le trait en s'échappant ferait saigner son cœur;

et qui sacrifia trop souvent la vérité au plaisir d'acérer le trait d'une satire, fait des reproches bien autrement graves à la Flaminia. — C'est, dit-il, une femme très savante, qui n'a jamais été ni belle ni aimable, et qui a toujours eu beaucoup d'amans. Elle a fait à son fils don entre vifs de tous ses désagrémens.— Cette dernière accusation satisfait visiblement le désir si pressant au XVIII[e] siècle, de faire montre d'esprit. Mais pourquoi trouvons-nous la seule insinuation qui ait attaqué les mœurs d'une femme, durant trente-six ans qu'elle passa au théâtre, dans la bouche de l'abbé de Voisenon? Nous le verrons ailleurs encore ridiculiser la vertu aimable pour le seul plaisir d'être mordant. Disons, pour revenir à la Flaminia, que Lelio, qui avait beaucoup d'amabilité dans le caractère, avait aussi beaucoup de piété, des mœurs très pures, et que la Flaminia partagea les goûts, les principes, comme les travaux et les vues de son mari.

Nous n'avons pas à parler du talent des autres acteurs qui concouraient, avec Lelio, la Flaminia et Trivelin, à la prospérité du Théâtre-Italien. Sur leur réputation, la reine d'Angleterre ayant désiré de les voir à Londres, Lelio sollicita et obtint la permission d'y aller passer quelque temps; mais le roi révoqua aussitôt ce congé, et ordonna à la troupe de jouer la comédie à la cour, alternativement avec les comédiens français. A la mort du duc d'Orléans, Lelio, qui pouvait revendiquer une si grande part des succès des comédiens italiens, obtint pour la troupe le titre de *comédiens ordinaires du roi.*

Un peu rassuré désormais sur l'avenir de la troupe, il s'abandonna aux préoccupations que lui causait la réforme du théâtre. Il essaya de faire représenter des comédies régulières, mais il put s'apercevoir qu'en France comme en Italie la farce qui excite le rire était préférée aux pièces composées avec plus d'art que de gaieté. Vingt ans plus tard, Riccoboni eût trouvé les esprits plus sérieux. S'il ne réforma pas le théâtre italien, on ne peut nier ce-

pendant qu'il n'aît en quelque sorte préparé la voie à la réforme. Comprendre, approfondir les vues de Molière, tenter de le continuer en Italie, sentir les exigences du temps où il vécut, s'y conformer en essayant de les combattre, dénotent d'ailleurs dans Riccoboni un esprit au-dessus de l'ordinaire. La Flaminia, dont les connaissances étaient également distinguées, donna, en 1726, *le Naufrage,* comédie imitée du *Mercator* et du *Rudens* de Plaute, et, en 1729, en collaboration avec Delille, *Abedilly, roi de Grenade,* tragi-comédie en trois actes. Ces pièces n'ayant eu qu'une seule représentation, la Flaminia renonça à travailler pour le théâtre (1).

Cependant Antoine-François Riccoboni, né à Mantoue en 1707, fils de Lelio et de la Flaminia, avait paru au Théâtre-Italien dans *la Surprise de l'Amour,* où il avait rempli avec succès le rôle de l'amoureux (1726). Comme il sortait à peine du collége, Lelio avait cru devoir réclamer pour son fils l'indulgence des spectateurs, sollicitude qui donna lieu à un poète de lui adresser des vers où il prédisait au jeune Riccoboni des succès pareils à ceux de Lelio. Malheureusement ce pronostic ne fut pas entièrement justifié : Riccoboni n'égala point son père; mais, ses débuts ayant donné de grandes espérances, il fut reçu dans la troupe italienne. En 1729, Lelio eut l'agrément de la cour pour retourner en Italie, où il était appelé par le duc de Parme. On donna une pension de mille livres à Lelio, une autre de pareille somme à la Flaminia; on accorda des regrets à leur fils, qui, dès l'âge de dix-sept ans, avait donné au théâtre des pièces dont il était principalement l'auteur. Le duc de Parme mit Lelio en possession de l'intendance des menus-plaisirs et de la charge d'inspecteur des théâtres établis dans le duché. Ce prince étant mort deux ans après, Lelio revint à Paris (1731). Ses principes moraux et religieux étaient devenus plus austères avec l'âge; il refusa de reparaître sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, où la Flaminia accompagna son fils (2). Lelio se consacra aux pratiques de dévotion, et ses loisirs appartinrent aux lettres. Il critiqua les spectacles (3), jugeant leur influence dangereuse. Dans un autre ouvrage (4), il chercha les moyens de rendre la comédie utile aux bonnes mœurs, déclarant toutefois, en tête de ce volume, qu'il serait plus efficace de supprimer le théâtre que de le réformer. Reconnaissant ensuite que cette mesure ne pouvait être adoptée sans de graves inconvéniens pour les grandes villes, il proposait de veiller à ce que les pièces morales fussent seules représen-

(1) Elle écrivit la lettre de Mlle R... à l'abbé Conti à l'occasion de la nouvelle traduction de *la Jérusalem délivrée* du Tasse, par Mirabaud. L'abbé Desfontaines, qui passait pour trafiquer de la louange et du blâme, mit à cette lettre des notes injurieuses pour l'auteur de la traduction; mais celui-ci, en homme d'esprit, méprisa les injures, et profita des conseils de la Flaminia, dont il la remercia dans la deuxième édition de cette traduction.

(2) Les biographes prétendent à tort qu'elle se retira en même temps que son mari.

(3) Dans ses *Observations sur la Comédie et sur le génie de Molière.*

(4) *De la Réformation du Théâtre.*

tées. Il bannissait du théâtre la danse et toutes les pièces dont l'intérêt repose sur l'amour, n'exceptant pas de cette condamnation *le Cid, Rodogune, Phèdre,* et d'autres chefs-d'œuvre. L'*Histoire du Théâtre italien depuis la décadence de la comédie latine,* autre ouvrage de Riccoboni, fut vivement critiqué par l'abbé Desfontaines (1). Riccoboni mourut, jouissant de l'estime publique, le 5 septembre 1753 (2). Un an auparavant, la Flaminia s'était retirée du théâtre pour partager les pieux exercices de son mari. Elle vécut en remplissant ces devoirs religieux jusqu'en décembre 1771, jouissant de l'estime qu'on avait accordée aux mœurs et au caractère de Riccoboni.

Le fils de la Flaminia continuait désormais de tenir l'emploi de Lelio avec beaucoup de prétention et bien froidement, assure Grimm. Les jugemens de Voisenon vont au-delà de cette critique. « Riccoboni, dit-il, a été long-temps comédien, malgré la nature. Il a fait plusieurs parodies en société avec Romagnesi et Dominique fils; il a eu des succès tant qu'il a travaillé avec eux, il a toujours été sifflé quand il a travaillé seul. » Les sifflets, apparemment, n'avaient pu rebuter Riccoboni, qui donna seul neuf pièces françaises. Ayant commencé très jeune d'écrire pour le théâtre, il dut naturellement souhaiter de s'associer des collaborateurs plus expérimentés, qui le recherchèrent eux-mêmes pour son esprit peu commun. Les pièces qu'il composa en société avec Romagnesi et Dominique, attirant long-temps la foule à la Comédie-Italienne, attachèrent à son nom et à sa personne un certain éclat qui lui procura des succès plus doux. Mlle Marie Laboras de Mézières, séduite par de brillans dehors et par ce que Fanny Butler appelle l'apparence des qualités généreuses, prit pour Riccoboni un goût très vif. Mais laissons parler Voisenon. — « La demoiselle *Labora de Mizières* a commencé par être une fort belle fille; elle joua la comédie dans des troupes de société, où, selon la coutume, on la mit fort au-dessus des meilleures actrices du Théâtre-Français. Elle épousa Riccoboni, fils de Lelio. Ce mariage lui valut le bonheur d'être reçue aux Italiens, dans l'emploi des amoureuses. » Nous prendrons un peu plus haut que Voisenon les commencemens de Mlle Laboras de Mézières.

Elle était née à Paris en 1714, d'une famille d'origine béarnaise. Ses parens, ruinés par la chute du système de Law, avaient néanmoins cultivé ses dispositions naturelles avec beaucoup de soin. Long-temps avant d'être une belle fille, elle avait été un enfant studieux, qui trouvait de l'attrait au travail et au recueillement. Elle seconda les efforts de ses parens en formant son goût par la lecture des chefs-d'œuvre de notre littérature. Ayant perdu ses protecteurs naturels, elle fut recueillie par une tante, qui ne contraria point les incli-

(1) Dans la *Lettre d'un Comédien français,* que Desfontaines écrivit pour plaire à Baron.

(2) Outre les ouvrages que nous avons cités, Riccoboni père a laissé : 1° des traductions en prose de *Manlius,* de *Britannicus,* et une traduction de l'*Andromaque* en vers; 2° un *Recueil* de comédies; 3° *Dell' arte representativa*, poème; 4° *Pensées sur la Déclamation;* 5° *Réflexions critiques sur les différens théâtres de l'Europe.*

nations de sa pupille dans le choix de l'état que sa pauvreté la forçait d'embrasser. Les yeux de Mlle de Mézières étaient noirs et expressifs, son teint avait de la blancheur, sa taille de la majesté; ces avantages et les succès qu'elle avait obtenus en jouant la comédie en société la décidèrent à entrer au théâtre. Les biographes prétendent que ce fut dans l'année qui suivit ses débuts qu'elle épousa Riccoboni; mais, indépendamment des dires déjà cités de Voisenon, *le Mercure* (1) nous apprend bien plus sûrement « que la demoiselle Riccoboni, épouse du sieur Riccoboni, bien faite et gracieuse, débuta à la Comédie-Italienne, avec beaucoup d'intelligence et de talent, par le rôle de Lucile de *la Surprise de la haine* (2), et par celui du Gascon dans la petite comédie du *Sultan poli par amour* (3). Dans l'un et l'autre rôle, elle fut vivement applaudie. » Ses débuts ayant continué avec le même succès, elle fut reçue dans l'emploi d'amoureuse au mois de décembre 1734. Ce n'est pas toutefois sans quelque raison que Voisenon a dit d'elle : « Son jeu était comme sa figure, régulièrement bien, mais froid, sans graces et sans aucun talent. » Il paraît incroyable au premier aperçu que, possédant les qualités physiques, celle de l'esprit, de l'intelligence, du goût, et une rare sensibilité, elle n'ait pas su interpréter ses rôles avec ce sentiment intime et chaleureux qui produit l'originalité de l'expression, et tire d'un rôle bien connu ces effets inattendus qui excitent la surprise et l'intérêt; mais, si nous examinons les traits de son caractère, si nous considérons quelles souffrances lui venaient de son intérieur, nous comprendrons qu'à son égard l'indifférence, puis l'impatience du public, aient remplacé peu à peu la première approbation.

L'esprit de Mme Riccoboni avait de la vivacité, mais un peu de l'indolence et de la paresse méridionales : une certaine timidité, une répulsion instinctive pour tout ce qui n'était pas rigoureusement chaste, entravant ses mouvemens, la préparaient bien mal à lancer en dehors les éclairs si subits de l'enthousiasme et de l'inspiration. C'est sans doute en raison de cet embarras, inexplicable pour l'observateur superficiel, que les biographes lui ont refusé une physionomie mobile et expressive. Mais écoutons-la parler d'elle-même. « Tous mes sentimens se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me contraindre; en m'abordant, on lit dans mes yeux si le sérieux ou l'enjouement présidera à ma conversation. En parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air vif et gai, très froid avec les étrangers. Je traite durement ceux que je méprise; je n'ai rien à dire à dire à ceux que je ne connais pas, et je deviens tout-à-fait imbécile quand on m'ennuie. » Nous nous en rapportons d'autant mieux à un juge si modeste, que Fanny Butler nous parle aussi de *son vilain visage* qui décèle tout, de son front où se lisent les mouvemens de son cœur, de ses yeux où l'on voit éclater sa joie et sa tristesse, et que nous retrouvons ces traits d'un naturel vrai chez Juliette Catesby, chez la marquise de Cressy, chez la comtesse

(1) Août 1734.

(2) Première représentation de cette pièce de Boissy.

(3) Parodie de *Zaïre*.

de Sancerre, qui sont des personnifications de cette infortune conjugale qui affecta Mme Riccoboni si tôt et si constamment. Nous remarquons encore chez Mme de Cressy la taille haute et majestueuse, les yeux pleins d'esprit et de feu, l'ame noble, candide et vraie de Mme Riccoboni. L'année qui suit le mariage de la marquise, de même que celle qui suit le mariage de Marie de Mézières, s'écoule dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite et toujours vive. Sans contredit, les qualités extrêmes de la femme ont dû nuire au talent de l'actrice. L'humeur de Mme Riccoboni, étant subordonnée à la situation de son ame, qui ignorait l'art de se contraindre, devait, comme elle le dit, être fort inégale et très rebelle quand il s'agissait de reproduire des sentimens, des passions qui ne lui étaient pas propres. Timide et trop sensible, trop droite, trop élevée, pour se plier à la feinte, Mme Riccoboni dut exprimer froidement les transports de l'amour heureux, les artifices et les triomphes de la coquetterie, quand l'infidélité l'eut bouleversée. Fanny Butler confirme toutes nos présomptions quand elle écrit à lord Erford : « Si j'avais quelque raison de craindre votre inconstance, je serais peut-être assez fière pour ne pas vous montrer mon inquiétude; mais je serais bien triste, bien froide, bien fâcheuse. » Après ce premier trouble, causé par une simple supposition, Mme Riccoboni tomba dans un état plus cruel. Elle l'a défini trop fréquemment pour qu'il soit permis de douter qu'elle ait connu « l'horrible tourment d'une jalousie qui ne laisse plus la moindre incertitude sur l'abandon d'un ingrat, sur le bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, que l'on se peint sans cesse au milieu des douceurs que l'on regrette. Situation horrible, inexprimable, dans laquelle, détachée de l'univers, de soi-même, on ne tient plus qu'à l'inhumain qui vous réduit à cette extrémité funeste. » Plongée dans les tristes préoccupations d'un cœur *qui ne sentait que ses pertes*, Mme Riccoboni négligea et oublia le public. Il lui devint étranger, et elle le *traita froidement*. Il lui rendit cette froideur avec usure, il l'*ennuya*, et elle s'abandonna à ce découragement qu'elle appelle *idiotisme*.

Cette explication des désagrémens que Mme Riccoboni éprouva au théâtre a bien quelque analogie avec celle, assez décousue, qu'en donne Voisenon. « Elle avait été soufferte, dit-il; le public se lassa d'être indulgent, et lui fit sentir de jour en jour à quel point elle commençait à lui déplaire. L'amour-propre de Mme Riccoboni se lassa tout autant d'être humilié journellement. Elle prit le parti de se retirer. Sa fortune était au-dessous de la médiocrité, et elle avait passé l'âge où une comédienne cesse d'avoir sa figure pour patrimoine. D'ailleurs elle s'était toujours piquée d'être une femme à sentimens, c'est-à-dire, apparemment, une femme qui n'avait jamais songé à faire servir sa beauté à sa fortune. Un désintéressement si honnête, si naturel, et toutefois si peu commun dans une comédienne de ce temps, reste bien au-dessous de l'éloge très équivoque qu'en fait l'abbé de Voisenon.

Nul doute qu'avec moins de sensibilité, Mme Riccoboni n'eût réussi au théâtre; toutefois nous ne saurions regretter qu'elle ait été forcée de le quitter. La souffrance aiguë qui paralysait ses facultés sur la scène, ces qualités du

cœur qui ne lui permirent pas d'acquérir un talent dont on ne sait jamais bien prévoir ni l'étendue ni la durée, et qui finit sans laisser d'autre trace de son existence que le souvenir qui s'efface, se créeront, dans l'apaisement des passions, une expression vive, profonde, brillante, qui s'imprimera en caracrères indélébiles et lumineux, dont le rayonnement éclairera encore, pour la postérité, la taille majestueuse, le front blanc et candide de Mme Riccoboni.

Mais, pour arriver à cette gloire durable, nous avons à traverser vingt ans de souffrances, toute une vie de misère : Mme Riccoboni n'a que vingt ans. Nous en sommes à l'infidélité de l'homme qu'elle avait choisi dans une famille où l'esprit, les talens, la célébrité, étaient un héritage, où les bonnes mœurs et l'affection conjugale étaient en honneur. Nous ne rechercherons pas avec une gravité puérile les causes de l'infidélité; la tendre Fanny Butler a pris soin de nous apprendre tout ce que nous devons savoir de celle qui afflige et qui irrite Mme Riccoboni.

Fanny Butler a reçu du ciel les mêmes dons que nous voyons à Mme Riccoboni : une ame noble, fière, pleine de sensibilité. Toutes les affections de cette ame se sont réunies sur le même objet; tous les mouvemens de ce cœur, tous ses désirs se rapportent à un seul être, qu'elle a paré des qualités, des attraits les plus séduisans. Il est nécessaire au repos de Fanny, à son bonheur, à son existence; elle attend tout des pensées, des regards, des moindres préférences de lord Erford. Comme elle a tout l'aveuglement, toute l'abnégation de l'amour, elle se persuade que lord Erford mérite qu'on borne ses soins à l'aimer, ses vœux à lui plaire, ses désirs à le rendre heureux; et bien que, prévoyant déjà qu'elle trouvera l'inquiétude, la crainte, où il trouvera le bonheur, elle avoue qu'elle aime. Puis, agitée par de tristes prévisions, confiante en raison de sa droiture et de sa sincérité, elle s'écrie : « Milord, écoutez-moi. Avant que vous me fissiez éprouver ces mouvemens auxquels vous voulez que mon ame s'abandonne, j'étais tranquille, contente; je n'avais de peines que celles dont aucun être ne peut s'affranchir, et que nous devons supporter dans la position où le ciel nous a placés. Vous m'arrachez à cet état; comme Pygmalion, vous animez un marbre; craignez qu'il ne vous reproche un jour de l'avoir tiré de sa paisible insensibilité. Songez-y, il en est temps encore. Si vous vous obstinez, je vous charge des évènemens : le soin de mon bonheur ne me regardera plus, je ne le chercherai qu'en vous. » L'amant, s'imaginant qu'elle a tiré ce préambule de la *Méthode d'aimer,* y puise aussitôt, à l'article *préliminaires*, un horrible serment d'aimer toujours. « Quoi! s'écrie Fanny, vous voulez que le ciel vous prive de la vie si vous devenez infidèle? Et moi, je lui demande votre bonheur, votre éternel bonheur, sans examiner s'il doit toujours dépendre de moi! » Combien de temps pourront-ils s'entendre! L'une, méprisant tout artifice, emprunte ses expressions à la vérité, à la nature, et l'autre au savoir-faire. Lord Erford dit méthodiquement qu'il a le cœur touché, Fanny prouve qu'elle aime. Mais déjà son cœur est froissé. Elle est jalouse d'un attachement éteint de lord Erford, car elle a toutes les susceptibilités du véritable amour. Elle apprend qu'il est resté seul fort tard

chez une femme qui le cherche, qui le suit, et le feu de la jalousie, caché dans le cœur de Fanny, s'enflamme toujours davantage. En cette occasion, ses soupçons étaient un tort : ce fut un malheur, car rien n'est dangereux pour une ame généreuse comme d'avoir un tort à réparer. Fanny, ne voyant qu'un dédommagement à offrir à son amant, se donne, avec l'espoir réfléchi de rendre lord Erford heureux. Dans la joie qu'elle éprouve de son sacrifice, elle s'écrie : « Que l'or et les pierreries brillent sur mes égales, qu'elles prisent des biens que la noblesse de mes sentimens me fait dédaigner : ton amour me parera mieux que la richesse; est-il un rang, un état, au-dessus du bonheur? » Telles devaient être les pensées, les vœux de Mme Riccoboni, quand, dédaignant tout les riens brillans qui flattent ses pareilles, elle se montrait ce que Voisenon appelle une femme à sentimens.

Cette idée flatteuse d'avoir fait le bonheur de lord Erford, cette question sans réplique qu'elle s'adresse : « Est-il quelque chose au-dessus du bonheur? » rendent Fanny si belle, si séduisante, qu'elle a plu, elle ne saurait déjà plus à qui, si lord Tombins ne parlait de ses sentimens à tout le monde. Pourquoi confierait-elle à lord Erford l'attachement qu'elle inspire à un autre? pourquoi risquerait-elle d'inquiéter son amant par une confidence inutile? Elle met les sentimens qu'elle ne saurait partager au rang des choses indifférentes. Elle ne souhaite pas de faire valoir sa tendresse, ni d'augmenter celle qu'elle inspire par les mouvemens pénibles d'une jalousie mal fondée.

Langueurs, ennuis, inquiétudes, impatience, jalousie, dépit, regret d'aimer, tels sont les sentimens auxquels elle reste livrée dans l'absence; puis, au retour, le voir, le toucher, l'entendre, lui parler, le toucher encore, la vie de Fanny n'a pas d'autre occupation. On lui répète en vain qu'il faut de l'art pour conserver un cœur; que, pour fixer un amant, il faut cacher une partie de la tendresse qu'on lui accorde, l'en faire douter, le laisser craindre que le bien qu'il possède ne s'évanouisse un jour : elle ne sait que répéter : « Si vous cessiez de m'aimer, grand Dieu! si je vous perdais! » Imprudente qui présente sans cesse à un esprit vulgaire le point vulnérable où il peut la frapper! De la crainte d'un semblable malheur à la réalité, il n'y a, dit-on, qu'un pas. Ainsi que Fanny l'avait prévu, craint et répété, les tendres plaintes, les tendres exigences, fatiguent. Un amant comme lord Erford s'ennuie d'un commerce trop sûr, d'un règne trop paisible. Elle éprouve bientôt que la générosité, l'amour exclusif, font des ingrats, que la bonne foi fait des perfides. Lord Erford, qui n'a regardé son amour pour Fanny que comme une transition à un autre amour, entend bien ne pas perdre cette maîtresse en se livrant à un nouvel attachement, où la vanité peut-être est plus intéressée que le cœur. Alors Fanny, trop délicate pour partager un amour qui devrait lui appartenir, trop fière pour consentir à remplir des momens perdus, reprend tous les droits qu'elle avait donnés.

Abandonnée, elle se livre aux regrets, au désespoir. Mais déjà ce n'est plus Fanny Butler, c'est la marquise de Cressy, trouvant des rivales jusque dans sa maison, jusque dans ses plus chères amies; triste jouet d'une passion qui

la maîtrise, qui tient à elle, qui est en elle, qui fixe et absorbe toutes ses idées; doutant qu'elle puisse aimer encore après avoir perdu le charme inexprimable que l'amour fidèle attache à la préférence, dédaignant tous les autres biens qui lui restent, et préparant, dans un égarement déplorable, le poison qui doit la sauver de la triste langueur, de l'insipide tranquillité, du vide affreux, qui suivent l'amour trompé, perdu sans retour. La nature prend soin d'épargner un crime au désespoir; la marquise est mourante, et c'est la douleur qui la tue. Nous saisissons un rapport encore plus direct, plus immédiat, entre Fanny Butler et Juliette Catesby.

« Les ames tendres, dit Mme Riccoboni, mêlent toujours un peu de tristesse au sentiment, et l'amour, quand il est extrême, porte naturellement à la mélancolie. » Sous ce point de vue, Fanny Butler, veillant avec sollicitude au bonheur de celui qu'elle aime, craignant de ne pas obtenir l'amour au même degré qu'elle l'accorde, tremblant de voir ce sentiment s'affaiblir dans le cœur de son amant, cherchant sans cesse à lire le sort réservé à cet amour dans un mouvement, dans une parole, dans le moindre incident, et toutefois toujours tendre, passionnée, plaintive, toujours constante, personnifie le premier amour, l'amour inexpérimenté comme l'amour exclusif. Nous prenons Juliette Catesby au point où nous avons laissé Fanny Butler. Deux ans se sont écoulés depuis que lord d'Ossery a privé lady Juliette de *lui-même*, du seul objet auquel elle fût attachée. Abandonnée comme Fanny, Juliette n'a pas moins de sensibilité, d'esprit, d'élégance, de générosité; mais, quand on lui parle d'amour, elle se rappelle qu'au moment de s'unir à lord d'Ossery, il s'est éloigné pour épouser une autre femme, et ce souvenir d'inconstance et de douleur mêle quelquefois à ses qualités premières un peu de défiance et d'insensibilité qui lui prêtent une originalité piquante. Que sir James vienne parler de sa passion, de son respect, de son affliction, de tout ce qu'il voudra, il pourra parler sans être interrompu, car il n'est point écouté. Il pourra croire qu'il fait naître une douleur sympathique, qu'il arrache des larmes; mais qu'il ne s'abuse point, cette douleur, ces larmes, c'est le souvenir affaibli, mais non pas effacé, de lord d'Ossery qui les excite. Ce trait de sensibilité purement personnelle est bien dans la nature. Sans l'avoir désiré, on inspire un attachement honorable, flatteur à tous égards; que rappelle-t-il à l'esprit? Qu'on a perdu l'amour qu'on avait souhaité, encouragé, auquel on avait accordé un retour si tendre. On est ému de compassion, non point pour l'affliction qu'on peut causer, mais pour celle qu'on a éprouvée et qu'on éprouve encore. On pleure, oui, mais c'est en se demandant pourquoi sir James s'est avisé de prendre des sentimens qui devraient être et ne sont pas ceux de lord d'Ossery.

Ainsi lady Juliette aime encore; mais, moins absorbée qu'autrefois par ses sentimens, accordant davantage aux choses extérieures, elle a plus de vivacité, plus d'esprit, plus de légèreté, plus de gaieté, que Fanny Butler, et, nous l'avons dit, la perte de quelques illusions donne à l'esprit de lady Juliette un tour charmant d'originalité. Que sir James lui jure un amour éternel, elle ré-

pète : — « *Eternel,* ma chère! ils promettent tous un amour *éternel.* » Puis, un jour que lord d'Ossery reparaît en grand deuil de sa femme et fort occupé de lady Juliette, elle quitte le salon, part, court de château en château. Pour fuir, elle voudrait qu'il lui vînt des ailes, et toutefois qu'elle a de peine à ne pas tourner la tête ! Elle sent donc bien qu'elle aime encore; mais, n'estimant plus, la constance de ses sentimens ne prouve rien en faveur de lord d'Ossery; cette constance est toute dans le caractère de lady Juliette : des traits ineffaçables ont gravé dans son ame une faiblesse qui lui fut chère, elle en aime le souvenir; ce sentiment ne tient point à lord d'Ossery, mais aux impressions profondes qu'elle a reçues. Semblable à une personne qui se regarde et jouit du plaisir de se voir, sans songer à la glace qui le lui procure, lady Juliette se plaît à se rappeler son amour sans se plaire à penser à lord d'Ossery. Voilà des sentimens que nous devons ranger encore parmi ceux de Mme Riccoboni que Voisenon appelait de grands sentimens. Mais lord d'Ossery malade ne peut plus suivre lady Juliette : désormais c'est elle qui met tous ses soins à découvrir le lieu où il souffre; c'est elle qui se plaint de la bienséance qui lui interdit la douceur de voler auprès de lui, de partager, d'adoucir ses maux, de baigner son visage des pleurs que lui arrache le sentiment immortel qui l'attache à lui. Elle invoque le ciel, elle tente de l'apaiser, de l'intéresser pour lord d'Ossery; en ce moment elle peut lui pardonner, le revoir, l'aimer. Cependant, à peine les craintes de lady Juliette sont-elles dissipées, que, mesurant l'espace que ses tendres alarmes lui ont fait parcourir, elle s'écrie : « Oh ! ces hommes, ces hommes! quand ils ne savent plus comment s'y prendre pour nous subjuguer, ils ont la fièvre, ma chère, ils n'ont plus qu'un instant à vivre. En mettant sous nos yeux le spectacle de la destruction de la forme qui nous séduit, ils remplissent notre imagination de terreur, et s'offrent à nos yeux sous un aspect attendrissant. Celui qui m'écrit n'est-il pas le même lord d'Ossery qui m'a abandonnée, qui s'est marié à une autre? Ses torts sont-ils diminués? Non, mais il a été malade. Cette maladie, où ne m'a-t-elle pas engagée? »

Bientôt en effet lord d'Ossery, si audacieusement ingrat et trompeur, ne sera plus qu'un infidèle; pas même un infidèle : son mariage était un acte de probité, une réparation offerte à l'amitié outragée. Dans le trouble, dans l'égarement causé par l'ivresse, il avait séduit la sœur de son hôte et de son ami. Un instant lord d'Ossery avait oublié son amour. « Ah! oui, ces hommes, s'écrie lady Juliette, ils ont de ces *oublis;* leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément. Laissant à celles qu'ils disent faibles le soin de résister à la séduction, de vaincre leurs penchans, de maîtriser la nature, ils se réservent, par ces distinctions, la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, entraînés par l'instinct. Comment démêler jamais la véritable impression qui les porte à désirer de nous intéresser? Lord d'Ossery était-il coupable? l'est-il encore? ne l'est-il plus? » Dans le doute, que fera lady Juliette? Ce que fit Mme Riccoboni. Indubitablement le dénouement heureux de *Juliette Catesby* fut inspiré par un de ces retours de Riccoboni, pendant lesquels sa femme,

retrouvant *le seul objet de son affection,* se rattachait à l'avenir par l'espérance et se reprenait à vivre.

Riccoboni, qui inspirait ce sentiment exclusif à une femme de cette distinction, et qui avait le pouvoir de se faire pardonner de nombreux égaremens, était-il bien l'homme que Voisenon peint quand il dit : « Dieu paraît ne lui avoir donné beaucoup d'esprit que pour lui faire prendre éternellement un mauvais parti. Les connaissances superficielles qu'il a sur tout lui ont fait croire qu'il était capable de tout. Il s'est imaginé qu'il trouverait le secret du grand œuvre, et il y a mangé le peu qu'il avait; il a voulu élever des vers à soie qui sont tous morts; il a quitté le théâtre pour aller en Italie gagner de l'argent, et il n'y a fait que des dettes; il est rentré au théâtre, il y a déplu. Aujourd'hui il promène son esprit gauche dans Paris, et est à la charge de sa femme, qui le porte sur ses épaules. C'est la voiture de bien des maris. » Fanny Butler et Juliette Catesby ne contredisent pas, en un sens, ce jugement à la fois prétentieux et trivial, quand chacune à sa manière s'écrie : « Pourquoi n'ai-je pu aimer que cet homme? Notre prévention fait tout le mérite de l'objet que nous préférons, et nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. »

Des renseignemens plus justes, plus exacts, que ceux que fournit Voisenon, nous apprennent que Riccoboni quitta le théâtre en 1750, par des raisons de santé; qu'il employa quelques années à voyager dans sa patrie et à satisfaire des goûts dominans pour la chimie et pour la musique, qu'il avait toujours nourris, bien qu'ils parussent incompatibles, et qu'il n'eût pu leur accorder que des instans passagers. De retour à Paris, ses dispositions pour les compositions dramatiques dominèrent de nouveau ses autres penchans. Mais déjà les temps étaient changés; l'enthousiasme du public pour la musique italienne et pour la musique savante effaçait chaque jour le goût triomphant jusque là pour le *malicieux* vaudeville, pour les bouffonnes critiques de la parodie. La musique dès-lors, envahissant le drame, tendant à en devenir la partie essentielle, préparait la voie à ces drames lyriques qui, indépendamment de la part qu'il faut accorder à la mode, font aujourd'hui la spécialité et la gloire du théâtre italien. En de telles circonstances, le talent que Riccoboni pouvait avoir pour la comédie devenant de jour en jour moins utile, il se retira définitivement, écrivit encore pour le théâtre, et vécut d'une vie tout intérieure, toute méditative, de 1762 jusqu'à l'année 1772, où il mourut.

Outre ses comédies, parodies, divertissemens, dont la nomenclature est longue, il a laissé un traité de l'*Art du Comédien,* qu'on a trop et trop peu estimé. Il attendait, pour le publier, qu'il eût quitté le théâtre, « parce que, disait-il, lorsqu'on se donne pour précepteur dans un art que l'on exerce, il semble aux esprits malins que l'on cherche à se donner pour modèle. » Dans sa jeunesse il avait fait une satire sur le *Goût,* et quelques pièces fugitives, entre autres le *Conte sans r* et *le Baiser,* qui furent insérées dans les œuvres de l'abbé de Grécourt.

Mme Riccoboni, qui avait cherché dans l'étude un remède aux ennuis que lui causaient les dégoûts de sa profession, les tracasseries de coulisses et les travers de son mari, avait publié d'abord quelques fragmens sous le titre de *l'Abeille, en cachant son sexe pour donner le plaisir de le deviner;* elle avait alors quarante-trois ans. Elle publia en 1757, sous le nom d'Adélaïde de Varançay, les *Lettres de Fanny Butler,* annonçant qu'elles avaient été écrites en 1735 et traduites de l'anglais en 1756. Il est presque certain que la partie originale de ces *Lettres,* celle qui a rapport à l'absence de lord Erford, fut réellement écrite en 1735; à peu près dans ce temps, Riccoboni exploitait la province comme acteur, et sa jeune femme était restée à la Comédie-Italienne. Les *Lettres de Fanny Butler* furent réimprimées cinq ou six fois sous le pseudonyme que Mme Riccoboni s'était choisi. Si Grimm n'en devina pas l'auteur, il ne se méprit point à leur origine. « Ces *Lettres,* dit-il en rendant compte de leur apparition, ont été écrites très réellement, non pour le public, mais pour un amant chéri; on le voit par la chaleur, le désordre, la folie, le naturel et le tour original qui y règnent. » Quand plus tard l'auteur de ces *Lettres* fut connu, Grimm se sut bon gré d'avoir deviné qu'elles étaient véritables. S'il faut l'en croire, Mme Riccoboni convint d'avoir supprimé, comme il était assez naturel, celles de ces *Lettres* qui pouvaient en faire reconnaître les acteurs, et les brûla, craignant de céder aux instances de Grimm, qui désirait les voir. L'*Histoire du Marquis de Cressy* parut en 1758, et les *Lettres de Juliette Catesby* avant la fin de cette même année. Elles eurent un succès si prodigieux, que quelques critiques, ne pouvant nier le mérite de tant d'ouvrages heureux, prétendirent naïvement qu'une femme n'en pouvait être l'auteur. Palissot, qui jugeait avec beaucoup de bonhomie, « que le *sublime* de la gloire de Mme de Sévigné est d'avoir écrit, sans le savoir, des *Lettres* qui devaient être un livre, » contesta à Mme Riccoboni des ouvrages faits *laborieusement,* qui lui procuraient la célébrité.

Forcé plus tard de se rendre à l'évidence, il reconnut, avec assez d'embarras, dans la dernière édition de sa *Dunciade,* que Mme Riccoboni devait être réellement l'auteur de ses ouvrages, parce que personne ne lui aurait cédé le mérite d'avoir fait *Ernestine.* Pourquoi *Ernestine* plutôt que tant d'autres romans d'un mérite supérieur?

La *Suite* que Mme Riccoboni fit à la *Marianne* peut être regardée comme une improvisation. Saint-Foix soutenant un jour chez elle que le style de Marivaux était inimitable, on lui opposa *la Fée Moustache* de Crébillon; mais Saint-Foix prétendit, non sans raison, que la fée, très bavarde, disait beaucoup de mots et ne saisissait point l'esprit de Marivaux. Restée seule, Mme Riccoboni parcourut quelques parties de la *Marianne,* et deux jours après elle montra la *Suite,* sans en nommer l'auteur. Saint-Foix crut le manuscrit dérobé à Marivaux, qui, dit-on, put seul le désabuser. Cette *Suite* ne parut que dix ans après, du consentement de Marivaux. La crainte de le désobliger avait empêché Mme Riccoboni de la laisser imprimer plus tôt, et

la porta, lors de cette publication, à résister aux instances qui lui furent faites de continuer et d'achever la *Marianne*.

A la clôture de 1771, Mme Riccoboni se retira du théâtre avec une pension médiocre, disent quelques biographes; d'autres disent sans pension, et Voisenon est de ces derniers. « Les *Lettres de Juliette Catesby*, dit-il, donnèrent avec raison à Mme Riccoboni une grande célébrité. Ce qu'elle a composé depuis a prouvé qu'elle écrit avec l'exactitude d'un grammairien et la délicatesse d'une femme sensible. Il est fâcheux qu'elle ne soit pas plus à son aise; on devrait lui donner une pension pour la récompenser d'avoir quitté le théâtre, où elle jouait fort mal, et de s'appliquer à faire de très jolis romans. » Ce fut sans doute ce talent incontestable qui lui fit obtenir une pension, depuis trop long-temps méritée, sur la cassette du roi. Jusque-là, cette modération de Mme Riccoboni, qui lui faisait regarder ce qui excède le strict nécessaire comme chose superflue, dut lui être d'un grand secours.

Cédant aux instances de ses amis, elle publia en 1762 une imitation libre de l'*Amélie* de Fielding, qui excita les plaintes des amateurs de la littérature anglaise. Grimm dit alors qu'elle avait *gâté* le roman d'*Amélie;* mais le goût du public se prononça pour ce que nous pouvons appeler l'ouvrage de Mme Riccoboni, puisqu'elle n'a guère emprunté à Fielding que le fonds de ce roman. Depuis 1760, elle s'occupait de l'histoire de *Jenny Glanville*, et cet ouvrage lui donnait assez d'humeur pour qu'elle regrettât d'y avoir fait entrer de grands développemens. A ce sujet, elle écrivait à son éditeur avec une ingénuité plaisante : « L'étendue de mon esprit se borne sans doute à un volume, car milady Catesby ne m'a point causé d'embarras. » Les deux volumes de *Jenny Glanville* parurent en 1764, et furent reçus avec l'approbation qu'obtenaient toujours les ouvrages de Mme Riccoboni (1). Précédemment elle avait imité, pour l'amusement de ses amis, une comédie de Goldoni qui a pour titre : *Pettegolezze delle Donne*. Riccoboni appropria cette imitation libre au théâtre en changeant le troisième acte. Cette pièce, originale en ce qu'elle réfléchissait les mœurs de la classe demi-bourgeoise des temps où elle parut, offrait un tableau vivant de la nature, envisagée du côté comique, dont les auteurs dramatiques s'éloignaient toujours davantage à mesure que le siècle s'avançait. Cette comédie, qui avait pour titre *les Caquets*, parut en 1762. Les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, qui parurent en 1766, ne reçurent pas, dit-on, à notre grand étonnement, le même accueil que les autres ouvrages de l'auteur. Comme la contrefaçon étrangère, très active alors, privait presque entièrement Mme Riccoboni des fruits de son travail, on suppose que ce fut par découragement qu'elle essaya d'arranger pour le Théâtre-Italien *le Mariage clandestin*, comédie que Garrick lui avait dédiée; mais la chute de cette pièce dégoûta Mme Riccoboni d'écrire pour le théâtre. Elle traduisit encore de l'anglais cinq pièces en les retouchant, mais elle ne

(1) Grimm nous apprend que le prix de ce livre était excessif.

les fit pas représenter. Ces pièces sont : *l'Enfant trouvé*, comédie de Moore; *la Façon de le fixer*, comédie de Murphy; *Il est possédé*, *la Fausse délicatesse*, comédies de Hugh Killy, et *la Femme jalouse*, par George Colman.

La vie de Mme Riccoboni, simple, uniforme, s'écoulait, occupée par ses travaux, rendue supportable par la plus douce philosophie, embellie par la société de quelques amis. Au premier rang parmi ceux-ci, il faut placer Mlle Biancolelli, de la famille de Dominique, charmante actrice dont les graces et le talent avaient long-temps contribué à la prospérité de la Comédie-Italienne. Ce fut sans doute le charme de cette amitié qui inspira à Mme Riccoboni les sentimens généreux et touchans qu'on lit dans ses plus belles pages, et notamment dans les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, dans le conte des *Deux Amies*, dans les *Lettres de lord Rivers*, et qui lui fit dire dans *le Marquis de Cressy* : « Quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas une amie. »

Mais qu'elle pratiqua bien cet autre axiome, dont elle est l'auteur : « Que celui dont le génie a pénétré beaucoup regarde son savoir comme un bien recueilli dans la société, et qu'il y doit répandre, sans exiger ni admiration, ni reconnaissance; qu'au fond de son cœur il se compare à un fleuve qui, après s'être grossi de mille ruisseaux, dont la réunion forme sa grandeur, laisse couler ses eaux sur les terres, les arrose, entretient leur fraîcheur, parce que la nature, en préparant leur accroissement, l'a destiné à embellir la prairie et à la rendre fertile. » Quelle aimable philosophie! quelle saine raison! quel désintéressement modeste et sublime! L'ame de Mme Riccoboni se montre tout entière dans ces lignes, qui expriment avec simplicité une pensée profonde, un enseignement de haute morale. C'est d'après ce principe sans doute qu'elle présenta presque tous ses ouvrages comme des emprunts qu'elle avait faits, soit aux productions étrangères, soit à notre littérature du moyen-âge. On crut long-temps, nous l'avons dit, à l'origine anglaise de *Fanny Butler*, du *Marquis de Cressy*, de *Juliette Catesby*, à la traduction d'*Amélie;* on ignora long-temps que Mme Riccoboni fut le principal auteur de l'imitation des *Caquets;* on crut les charmantes nouvelles de *Roger et de Gertrude*, d'*Aloïse de Livarot*, d'*Enguerrand*, de *Christine de Souabe*, qui parurent de 1779 à 1780, tirées d'anciens manuscrits. Il résulta de cette erreur que quelques critiques du temps firent à Mme Riccoboni, sans autre examen, le reproche de manquer d'imagination. Cependant l'âge n'affaiblissait ni son esprit ni sa sensibilité. Elle publia en 1771 les *Lettres de mademoiselle de Vallière*, et en 1776 les *Lettres de lord Rivers*. Elle écrivit depuis les *Nouvelles* que nous venons de citer pour la bibliothèque des romans. Les *Lettres de la comtesse de Sancerre*, les *Amours de Roger et de Gertrude*, l'histoire d'*Aloïse de Livarot* et les *Lettres de lady Catesby* firent partie de la collection d'ouvrages français imprimés par ordre du comte d'Artois, et dont il a été tiré quatre exemplaires sur vélin (1782).

Depuis la mort de Riccoboni, l'intimité de Mlle Biancolelli et de Mme Riccoboni s'était encore resserrée. Une économie bien raisonnée étendait leurs mo-

diques revenus à la satisfaction de leurs désirs si simples et si peu nombreux. Dans le cercle étroit de ses amis, Mme Riccoboni laissait doucement écouler sa vie dans une sorte de *stupidité paisible,* oublieuse du passé, insouciante de l'avenir, amusée par l'esprit, touchée par les qualités du cœur, qui avaient toujours eu pour elle un grand attrait. La révolution peut s'enflammer et gronder autour d'elle, elle n'y participe que par l'affliction que lui causent les scènes désastreuses et sanglantes dont la France est le théâtre. Néanmoins le dénouement inévitable de cette terrible tragédie menace l'existence de Mme Riccoboni. Déjà il n'y a plus de cour, et Mme Riccoboni n'a plus de pension. Le noble, le modeste, le chaste, le gracieux écrivain qui a doté la France de tant d'ouvrages qui ne pourront cesser de plaire, tant que l'esprit, la finesse, la vivacité, tant que le style naturel, facile, piquant, seront estimés, voit se dresser devant lui l'horrible indigence. Dans ces temps de troubles populaires, qui saura garantir de cette hydre une existence si souffreteuse et si méritante? La mort seule. Mme Riccoboni mourut le 6 décembre 1792, laissant pour tous *mémoires, confessions* ou *souvenirs*, deux pages, les seules où elle eût jamais parlé d'elle-même au public. Ses panégyristes doivent la chercher dans ses écrits, comme on cherche l'humble et suave violette sous l'aubépine en fleurs. C'est une douce et noble tâche.

Nous avons dit que ce fut dans les *Lettres de Fanny Butler* que l'ame ulcérée de Mme Riccoboni laissa échapper le premier cri de souffrance. Elle y fit aussi, pour la première fois, cette réflexion tant et si diversement répétée dans ses autres ouvrages : — Que la femme ne devient guère sensible que parce qu'un amant a désiré de l'attendrir, malheureuse que parce qu'elle a accordé à un ingrat une estime qu'il ne méritait pas d'inspirer. — Mme de Genlis, tranchante autant que superficielle dans ses jugemens, a prétendu que, Mme Riccoboni ayant voulu peindre, dans *Fanny Butler,* une femme véhémente et passionnée, cette héroïne manque absolument de décence et de charme; mais Mme deG enlis, qui a confondu dans une même personne la Flaminia et sa belle-fille, qui a marié Mlle Laboras de Mezières à Luigi Riccoboni, qui a fait naître le fils de la Flaminia de Gabriella Gardelini, et qui attribue à ce jeune Riccoboni les *Pensées sur la déclamation* dont son père est l'auteur, ne saurait inspirer beaucoup de confiance dans l'opinion qu'elle a dû se former si légèrement. La Harpe a dit, et ceci est plus sérieux, que ces *Lettres* n'offrent autre chose que les détails d'un amour heureux et partagé, toujours très intéressans entre deux amans, mais qui peuvent quelquefois paraître puérils au lecteur. Il admire le ton noble et pathétique de la dernière lettre, qu'il déclare un morceau remarquable. S'il nous est permis d'émettre une opinion après celle de personnages si graves, nous accorderons à La Harpe que toutes les péripéties de l'histoire de *Fanny Butler* consistent dans la variété des sentimens; mais, comme ces sentimens se retrouvent plus ou moins dans le cœur de tous, ils assurèrent, dans le temps et depuis, le succès de cet ouvrage, malgré quelques longueurs étrangères au sujet, qui peuvent réellement fatiguer le lecteur. Si La Harpe n'avait pas commis l'erreur de regarder comme

les premiers essais de Mme Riccoboni *Juliette Catesby* et *le Marquis de Cressy*, il aurait attribué les longueurs de *Fanny Butler* à l'inexpérience de l'écrivain, aussi bien que quelques expressions passionnées, un peu trop exactes pour être convenables, que nous accordons à Mme de Genlis. Toute la partie qui traite de l'amour partagé est remarquable par le naturel et la grace, et c'est la partie originale de ces *Lettres;* mais la transition qui conduit à la surprise que cause à Fanny l'inconstance de son amant, n'est pas assez marquée pour être bien saisie, défaut qui répand sur la fin de l'ouvrage le vague et la froideur. Grimm attribue ces défauts à la suppression de quelques lettres originales; il croit qu'*avec plus de franchise on aurait rendu ce recueil charmant.* C'est lui qui met dans ce jugement moins de franchise que de galanterie. Nécessairement, Mme Riccoboni dut tirer de sa correspondance tout ce qui méritait d'être publié; elle dut y ajouter ce que l'art, l'expérience et le souvenir toujours frais des sentimens de sa jeunesse, lui inspirèrent. Si, en changeant et en arrangeant cette correspondance, comme l'exigeait impérieusement la publicité, elle ne montra pas l'habileté désirable, c'est qu'au point de départ son talent avait besoin, pour se perfectionner, de l'application fréquente de théories dont on sent d'ailleurs qu'elle fut toujours bien instruite. La lettre que La Harpe a jugée un morceau remarquable par le ton noble et pathétique, nous frappe surtout par le manque de dignité et par l'emphase. Il y a sans contredit quelque beauté dans les réflexions qui sont le fonds de cette dernière lettre, mais les épithètes injurieuses, les récriminations, les provocations sanglantes, nous paraissent, dans la jolie bouche de Fanny, d'impitoyables dissonances que nous aimerions à effacer; peut-être alors ce qui resterait de cette lettre serait noble et touchant.

Dans *le Marquis de Cressy*, il y a plus d'art que dans *Fanny Butler*. Grimm n'aime pas trop ce nouvel ouvrage, et il a raison; Mme Riccoboni écrit plus agréablement, plus vivement, plus légèrement, avec plus de grace qu'elle ne conte. Toutefois La Harpe remarque dans *le Marquis de Cressy* un grand intérêt d'action et de style; l'unité des objets qu'il y trouve, et qu'il estime infiniment, lui fait préférer cet ouvrage à tous ceux de Mme Riccoboni, et La Harpe n'a pas tort. Il y a plus de soin, plus de véritable naturel, dans la composition et dans l'exécution de ce livre que dans ceux qui le suivirent. Mme de Genlis ne voit dans le marquis de Cressy qu'un séducteur froidement vil et coupable, dont la première victime se fait religieuse, et dont la seconde s'empoisonne. Avec un peu moins de confiance en la promptitude et en la sûreté de son jugement, Mme de Genlis se fût aperçue que le marquis de Cressy, plutôt séduit que séducteur, est avant tout un ambitieux, un égoïste, qui ne veut faire aucun sacrifice à l'amour, et qui toutefois veut jouir de la douceur d'être aimé. Il tente de tourner à son profit, de manière à ne pas nuire à sa fortune, la préférence qu'Adélaïde du Bugei laisse paraître pour lui; il répond aux avances de Mme de Raisel, parce qu'elle possède la naissance, la richesse, la beauté; il se défend des attaques de Mme d'Elmont, parce qu'un attachement vicieux nuirait aux vues intéressées qui le portent à désirer une grande alliance.

Quand enfin il a bien assuré sa fortune, il se rend aux poursuites effrontées de Mme d'Elmont; il se laisse séduire, égarer, dominer par la coquetterie de Mlle de Berneil. Voilà bien évidemment un séducteur qui trompe tout le monde et ne séduit personne. Loin de là, quelquefois l'amour est près de l'emporter dans son cœur sur l'ambition, sur l'égoïsme, sur la faiblesse, sur le mensonge. La critique de Mme de Genlis n'est pas plus juste quant au reste. — Mme Riccoboni, dit-elle, a eu la première la funeste idée de vouloir rendre le suicide intéressant, et c'est un grave reproche à faire à sa mémoire. — Autant vaudrait dire qu'elle a voulu rendre la fausseté, la faiblesse, la cupidité, l'égoïsme, intéressans, parce qu'elle a donné au marquis quelques qualités qui font envisager sans trop de dégoût les défauts réunis dans sa personne. L'histoire du *Marquis de Cressy* n'est ni l'éloge ni l'apologie du suicide. Il n'y a pas à s'y méprendre; c'est le développement de cette idée qui, nous l'avons dit déjà, a constamment préoccupé Mme Riccoboni : — Que l'artifice, l'égoïsme, l'ambition, la légèreté d'un homme, peuvent conduire au désespoir la femme paisible, heureuse, belle et brillante avant d'aimer; la conduire au mépris des biens que le monde estime, au mépris de la beauté, de la jeunesse, de la naissance, de la richesse, au mépris des plaisirs, au mépris de la vie. — Mme Riccoboni, dont la jeunesse n'avait été qu'*un long et triste assujettissement,* savait mieux que Mme de Genlis qu'une *passion cruelle, une constance mal placée,* détruisant le naturel, changeant le caractère, une femme *douce, sensible, et vertueuse,* peut être amenée à prendre les résolutions les plus blâmables et les plus funestes; et l'observation nous apprend encore tous les jours qu'un *personnage vicieux et perverti,* auquel Mme de Genlis attribue seul *l'acte affreux du suicide,* ne quitte guère la vie volontairement que lorsqu'il s'est placé dans des circonstances où elle lui devient impossible et ne lui promet plus, dans sa durée très limitée, que tortures et souffrances physiques. Le public saisit mieux que Mme de Genlis la véritable et saine morale du *Marquis de Cressy*.

Juliette Catesby obtint tous les suffrages. On sait quels emprunts le théâtre a faits de nos jours à ce joli roman (1). Nous n'y voyons qu'un seul défaut et une infinité de charmes. La lettre de lord d'Ossery, qui rompt d'abord son mariage avec lady Juliette, manque essentiellement de naturel et de chaleur. Mais que lady Juliette est ravissante, fuyant au grand trot de six chevaux, s'applaudissant tout haut d'avoir pris ce parti, le regrettant tout bas; triomphant par sa fierté, mais sentant que le cœur ne goûte pas ces faibles adoucissemens dont l'amour-propre se fait des consolations; s'étonnant, s'indignant, tout en commandant un domino de bal, de ce que lord d'Ossery ne la suit pas; courant toujours en philosophant légèrement, lançant partout son charmant regard, partout la fine épigramme, raillant ses amans et ne s'épargnant pas elle-même plus que les autres! La Harpe dit que le principal ressort

(1) Un amateur y puisa aussi le sujet de *Cécile,* comédie représentée au Théâtre-Italien en 1782.

de ce roman lui paraît un peu forcé. Qu'est-ce qui paraît forcé à La Harpe? Est-ce l'infidélité de lord d'Ossery, ou le silence qu'il garde sur ce point en rompant avec lady Juliette, qu'il aime, pour épouser miss Montfort qu'il connaît à peine? Quant à l'infidélité, on ne peut songer à la trouver hors de nature. L'arrangement des circonstances où elle est placée paraît, dans le récit, auquel Grimm trouve beaucoup d'art, et qu'il estime le chef-d'œuvre de Mme Riccoboni, avoir présenté, en effet, des difficultés qui ne sont pas absolument vaincues. Mais comme l'esprit vif de lady Juliette rend ces circonstances vraisemblables, quand, à dessein, elle s'écrie : — Quelle aventure! ce *cabinet*... cette *obscurité*... sa hardiesse... Il appelle cela un malheur... — Que lord d'Ossery ne se soit pas expliqué plus clairement sur l'égarement passager de la femme qu'il allait épouser, on ne peut que l'en louer. Son premier devoir était alors de la protéger, et le premier effet de cette protection est de garder son honneur intact. Il n'y a donc rien dans ce silence qui ne soit naturel. De la sorte, lord d'Ossery paraît coupable, envers lady Juliette, d'un abandon prémédité, et c'est là le nœud de ce roman d'autant plus agréable que tout y est simple et vrai. L'amour et ses commencemens, les doux projets d'union, un abandon inattendu, douloureux, tout ce drame est accompli au début du roman. Un autre drame, non moins attachant, se noue avec les mêmes personnages et surtout avec le même amour. Lord d'Ossery est libre et toujours épris; lady Juliette aime encore, mais une faute crue impardonnable les sépare. Tout l'art, tout l'intérêt, tout le charme de cet ouvrage naissent du sentiment *immortel* qui unit lady Juliette et lord d'Ossery.

La comtesse de Sancerre n'est pas moins charmante que lady Juliette, néanmoins elle ne plaît pas autant. Elle aime deux fois, voilà son tort, qui n'est pas celui du sujet comme le prétendent quelques critiques. L'*amour est libre!* Pope l'a dit, et nous ne songeons point ici à le contredire; mais, en fait d'art, le grand mobile de l'intérêt, c'est la constance des sentimens. L'amour trompé, rebuté, de la comtesse pour l'homme qui l'a épousée dans des vues ambitieuses et avec le projet de rester attaché à une autre, absorbe assez l'intérêt pour qu'il en reste peu à accorder au nouvel amour de la comtesse. Mme Riccoboni doit l'avoir senti, car aucun autre de ses ouvrages n'est aussi riche en détails choisis, dont le roman se nourrit. En ce qui regarde la forme épistolaire, Mme de Genlis reproche à Mme Riccoboni de faire toujours écrire le même personnage, dans ceux de ses ouvrages qui sont par lettres, manière qui, ajoute Mme de Genlis, est la plus aisée en ce qu'elle sauve la difficulté de varier le style selon les personnages. Singulière critique, à laquelle l'être le moins pensant peut répondre : que si Mme Riccoboni s'était dispensée de faire parler chaque acteur de ses romans selon le caractère et les passions qu'il y représente, le nom de Mme Riccoboni ne serait pas arrivé jusqu'à nous, car ses ouvrages n'auraient pas mérité d'être lus. Faire écrire un seul personnage n'est pas d'ailleurs un procédé invariable chez Mme Riccoboni; ceux de ses romans où elle l'a employé nous paraissent réunir mieux que les autres les conditions de l'unité. Nous croyons que

Mme Riccoboni dut prendre cette idée dans les *Lettres* de Mme de Sévigné, dont on sent d'abord que l'auteur de *Fanny Butler* s'est inspirée. C'est bien autre chose dans *la Comtesse de Sancerre,* où tout ce qui n'est pas récit persuade qu'on est en *plein Sévigné* et *pleinement dans le grand siècle,* dirons-nous, pour nous servir d'une expression de cette femme spirituelle. Le nom, les manières, les mœurs des personnages, l'esprit, les graces de l'écrivain, Mme Riccoboni s'est plu à tout emprunter au modèle qu'elle s'est quelquefois proposé. Il lui arrive de faire partir tout à coup et secrètement Mme de Sancerre et ses amies pour une terre que Mme de Martigues vient d'acheter. Paris est fatigant, ennuyeux, on a désiré de varier un peu la vie qu'on menait, de s'ennuyer préférablement à la campagne, et seulement entre amies. Voilà les quatre femmes envolées, disparues. On arrive, on trouve une maison charmante, quantité de lumières, un appartement qui inspire la joie. Mme de Martigues contrefait le comte de Piennes disputant avec le suisse. — Elle n'y est pas? On ne l'attend pas? Ni ce soir, ni demain, ni après? On ne sait où elle est? Je suis mort.—Mme de Thémines jure que son mari la fera enfermer. On rit des maris et des amans absens. Puis on propose de faire des vers. Les quatre beautés se rangent autour d'une table. On prend la plume, on rêve; l'une tape du pied ; l'autre, ses jolis doigts perdus dans ses cheveux, soutient son front charmant, que fatigue la pensée. Tout à coup on entend un bruit de chevaux, on veut entrer du dehors; les valets résistent, des voix d'assassins s'élèvent confuses. Mme de Sancerre pâlit, Mme de Termes est près de s'évanouir, Mme de Thémines se cache le visage, car elle rit, l'indiscrète qui a révélé le secret de leur voyage à son mari; Mme de Martigues écrit, imposant silence par un geste à l'assemblée effrayée. Mais la porte est forcée, les voleurs se précipitent dans le salon. C'est Thémines, le comte de Piennes, Termes, Comminges, sa femme, ses sœurs. Ne se croirait-on pas au milieu de cette société spirituelle et élégante, dont Mme de Sévigné était l'ame?

Quant aux caractères, qui sut mieux les diversifier, mieux les faire ressortir l'un par l'autre, que Mme Riccoboni? Quelquefois elle les esquisse d'un trait, et qu'il est vrai! qu'il est exact! Ce trait burine une figure. Entre Mme de Sancerre et ses amies, il n'y a pas de ressemblance réelle; chacune se distingue de l'autre par une humeur, par des qualités différentes. Nous voyons à Mme de Termes une ravissante paresse, à Mme de Martigues la vivacité étourdie, enjouée, inconsidérée, l'amour de l'indépendance, le mépris pour l'opinion dont elle sent ne pas mériter la défaveur; à Mme de Sancerre la sensibilité unie à la raison, au dévouement, à la noblesse, à la fierté; il n'est pas jusqu'à Mme de Thémines qui ne nous présente, par une parole, par un geste, un type de la soumission conjugale et de la timidité mutine de la pensionnaire mariée. Est-il une passion plus vive, plus vraie, plus impétueuse, plus touchante, que celle du comte de Piennes? Est-il un personnage plus original, d'un esprit plus agréable, plus piquant, plus sauvage, que ce comte d'Estelan, si inconséquent, si bon, si généreux, si turbulent, si emporté, si fougueux, que Mme Riccoboni jette au milieu de cette société du

grand siècle pour l'animer et lui donner un aspect nouveau? Quelle originalité encore dans l'indépendance de Mme de Martigues! Veuve, elle n'a point oublié son mari, ses *prétentions,* ses *vouloirs.* Aujourd'hui l'idée d'un nouveau mariage la ferait fuir au bout de l'univers. Un mari, c'est une créature si familière, si exigeante, si impérieuse. Puis rien n'est touchant comme Mme de Martigues, quand elle dit, en parlant du comte de Piennes : « Il m'aime depuis si long-temps, il m'a tant désirée, son imagination lui exagère si fort les charmes de son triomphe, que cet amour si tendre, si passionné, aura peut-être le sort de ces souhaits vifs et ardens dont l'accomplissement paraît toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formait. » Tous ces détails sont si exquis, que notre goût et notre opinion n'hésitent pas à placer *la Comtesse de Sancerre* après *Juliette Catesby.*

Toutefois *Jenny Glanville,* qui donna de l'humeur et de l'embarras à Mme Riccoboni, est un roman bien plus dramatique, qui parut avant le précédent. Une jeune orpheline élevée dans l'opulence, privée de famille, de titres, de tous moyens d'existence, par la haine d'un aïeul, et précipitée dans tous les dangers qui peuvent atteindre sa beauté, son inexpérience, son isolement, dans la dépendance et la pauvreté; donnant sa main sans son cœur pour s'assurer un protecteur qui la trompe sous les dehors de l'honnêteté, s'exposant à l'indigence pour fuir un séducteur, consentant une seconde fois à donner sa main par dévouement; puis, libre encore, se refusant à l'amour pour garder la foi du serment, la fidélité à l'amitié; préférant la médiocrité, l'obscurité, un isolement sans terme, à la dure nécessité de pardonner à l'homme qui l'a trompée, à l'aïeul dont la dureté l'a précipitée dans ces dangers; c'est un sujet d'autant plus intéressant, qu'en restant vertueuse, Jenny succombe néanmoins à tant d'épreuves. Cet intérêt qu'elle inspire s'étend, différemment et à divers degrés, à tous les personnages de ce drame : à lord Alderson, le père dénaturé, par l'indignation que font éprouver sa dureté et sa haine admirablement soutenues; à lord Danby, amant si passionné, si délicat, si ambitieux de plaire, d'obtenir, de conserver l'affection dont il a voulu s'emparer, dont le cœur est si fidèle, le repentir si vif, si sincère, que, malgré son crime, on est ému de compassion pour ce séducteur, alors même qu'il sacrifie à sa jalousie frénétique lord Arundel, généreux, d'un honneur inflexible, dévoué à l'humanité, et précisément à l'instant où un mariage vivement souhaité va, en le rendant heureux, récompenser des qualités brillantes, de rares vertus. C'est cette révolution inattendue que quelques critiques ont appelée un dénouement vicieux; ce dénouement n'est que funeste, il a exigé plus d'art qu'un dénouement heureux, et il produit aussi une impression plus saisissante, plus profonde et plus durable. Il se peut bien que Mme Riccoboni soit convenue que ce dénouement est affligeant; mais, si elle l'avait condamné, comme on le prétend, elle l'aurait changé, rien n'était plus aisé. Grimm n'estime que la première partie de ce roman, l'intéressant épisode de l'héritière d'Alderson et de l'héritier de Salisbury Si cette partie est, comme il le dit, une *situa-*

tion très forte, c'est grace au caractère de lord Alderson, qui domine dans tout le roman. Pour être d'un genre différent, et pour s'accomplir dans une position dont Grimm sans doute se rendait plus difficilement compte, les autres évènemens qui se succèdent dans le cours de l'ouvrage ne sont ni moins vraisemblables, ni moins intéressans. Si nous plaçons *Jenny Glanville* dans un ordre qui n'est pas celui de la publication, c'est qu'il est remarquable que, tant que Mme Riccoboni peignit les affections de son ame, elle n'accorda guère au bel esprit que quelques exclamations superflues, et que *Jenny Glanville* est le premier ouvrage de cette série auquel on peut reprocher quelquefois d'offrir, dans l'expression des émotions vives, l'éloquence travaillée à la place de l'éloquence naturelle. Mais quelle fraîcheur dans les détails de ce roman! elle est encore frappante aujourd'hui.

Les *Lettres de Sophie de Vallière* furent sans doute écrites dans un instant de fatigue et de découragement; on ne retrouve le soin, dont Mme Riccoboni s'était fait un devoir, ni dans la composition, ni dans la conduite de ce roman, où il y a des longueurs et tant de récits, qu'on en trouve encore après le dénouement. Le sujet de *Sophie de Vallière* est le même que celui de *Jenny Glanville;* mais dans *Sophie* l'intérêt est languissant; les personnages, absolument passifs, sont des copies très pâles de ceux du précédent ouvrage. Mme Riccoboni a fait elle-même la critique de ce livre, quand elle a dit, par la bouche d'un de ses personnages : « Que miss Nesby se laisse aimer imprudemment; que, par une dissimulation que rien ne motive, et qu'on peut dire révoltante, toute sa conduite donne des espérances qu'elle ne veut et ne peut pas réaliser, quand un aveu de ses engagemens secrets pourrait prévenir de grands malheurs. » A notre grand regret, nous ne saurions appeler de ce jugement.

Les *Lettres de lord Rivers* sont une gracieuse critique des travers et des ridicules de l'époque où Mme Riccoboni écrivit, et qui se trouvent être, à peu de chose près, les travers et les ridicules d'aujourd'hui. Elle *ose,* dit-on, aborder dans cet ouvrage différentes questions de morale et de philosophie. Pourquoi n'aurait-elle pas osé placer le développement de sa philosophie douce, insouciante, spirituelle, charmante, dans la bouche de lord Rivers? Le raisonnement inoffensif, piquant, plein d'agrément, ne messied pas à une femme, et les aperçus critiques et philosophiques de Mme Riccoboni n'ont pas moins de légèreté, de finesse, de bonne humeur, de délicatesse, que ses aperçus psychologiques.

Dans la partie romanesque, Mme Riccoboni s'est rencontrée avec mistriss Inchbald. Comme dans *Simple histoire,* la belle, la spirituelle, la grave, l'étourdie miss Ruthland, l'héroïne des *Lettres de lord Rivers*, aime son tuteur. Le nœud de ce roman, quoique formé plus légèrement que celui de *Simple histoire*, se dénoue tout aussi heureusement.

Loin d'avoir *gâté* l'*Amélie,* imitation *très libre,* nous en convenons, qui fut publiée après *Juliette Catesby*, Mme Riccoboni a fait disparaître du roman

de Fielding les inutilités, elle en a changé et anobli les caractères, elle a fait passer dans le style la finesse et toutes les qualités qui font l'agrément de ses ouvrages, parmi lesquels l'*Amélie* sera lue et comptée toujours.

La *Marianne,* autre sorte d'imitation, est une critique exquise de celle de Marivaux. Mme Riccoboni prend cette *Marianne* au point où il l'a laissée, la fait longuement parler, causer avec esprit, babiller, quereller avec une finesse naïve et coquette, puis elle la quitte justement au point où elle l'avait prise, satisfaite d'avoir rendu Marivaux, à cela près d'un peu de vivacité, de grace, de légèreté, de sentiment, que Mme Riccoboni ne pouvait omettre nulle part.

Dans *Ernestine,* Mme Riccoboni a voulu peindre deux êtres si vertueux, si nobles et si généreux, qu'en fait de sacrifices aucun d'eux n'est vaincu. Après tant de récits qui nous montraient la femme sacrifiée à l'égoïsme, la fausseté, la perversité de l'homme, c'était là sans doute un sujet neuf, une idée fraîche et d'une simplicité charmante. Malheureusement les développemens, qui prouvent, contre la volonté de l'auteur peut-être, que l'amour n'est jamais réellement généreux, n'ont pas pour nous le même charme que pour La Harpe et pour Palissot. *Ernestine,* parlant avec recherche de ses *principes*, de *sa propre estime*, avec rudesse de son amour, de *ses sacrifices*, ne nous paraît pas avoir beaucoup d'affinité avec *Fanny*, avec *Juliette*. On doit, dit-on, accuser l'importunité des libraires de ce manque de ressemblance. Pourquoi donc La Harpe appelle-t-il *Ernestine* le diamant de Mme Riccoboni? Pourquoi appelle-t-il ce conte un morceau *fini*, qui seul suffirait à la réputation d'un écrivain ? Nous pensons qu'aux yeux de La Harpe, comme à ceux des autres, la haute estime dont jouissaient *Fanny* et *Juliette* dut recommander puissamment *Ernestine*.

Le titre *les Deux Amies* explique brièvement et très éloquemment le sujet de ce conte. Quant à *l'Abeille,* le début littéraire de Mme Riccoboni, c'est, comme nous l'avons dit, un recueil de fragmens dont elle avait pris l'idée dans Addison. Se jugeant elle-même au-dessous de son modèle, elle interrompit bientôt ce travail. *L'Aveugle,* conte merveilleux, dont elle prit l'idée dans le *Tatler* anglais, est une chaste peinture de l'amour généreux, plus généreux dans ce conte que dans celui d'*Ernestine*. Les *Lettres de la princesse Zelmaïde* sont écrites dans le goût oriental et furent d'abord présentées comme une traduction arabe. Dans ce morceau, très peu étendu, on retrouve encore Mme Riccoboni avec ses qualités d'épouse et d'écrivain. Dans *Christine de Souabe,* nous voyons une princesse, du temps des croisades, préférer les douceurs de l'amour à l'éclat du trône. Dans *Aloïse de Livarot*, Mme Riccoboni a peint un amour prédestiné et accompli, un mariage écrit dans le ciel. C'est une fraîche églogue que les *Amours de Gertrude et de Roger*. Sous le règne de Charles VII, l'héritière de Chateaubrillant a le bon goût de préférer à un tuteur vieux, laid, goutteux, avare, fantasque et tyrannique; à sa cour, formée d'écuyers mutilés, d'hommes d'armes barbus, de servantes niaises, de valets pataudds, le jupon court et le blanc corset que la chanson de Boufflers avait rendus, au temps de Mme Riccoboni, les délices de la cour et de la ville. Plus

d'une grande dame de ce temps eût échangé, nous le croyons, *son galant plumet* pour le jupon court et pour les amours de Gertrude, alors que, nouvelle Sylvie, assise sur l'herbe courte et fleurie, au bord de ruisseaux ombragés et murmurans, elle écoutait le doux parler du beau sire de Montfort. Plus d'un seigneur du même temps eût-il, comme le beau Roger, épousé la bergère en jupon court et blanc corset, avant de la connaître pour la plus noble dame de la Bretagne? Nous ne le croyons pas.

Si les grandes dames et les grands seigneurs se plurent à cette bergerie, nous apprenons de la ballade que l'histoire d'*Enguerrand*, la plus charmante de celles que Mme Riccoboni a datées du moyen-âge, eut un succès populaire prodigieux. Un récit où figuraient un noble et beau chevalier, une belle et puissante héritière déguisée en page, un ermite et un ermitage, appartenait de droit à la chanson, et la chanson appartenait à tout le monde. Pendant qu'on lisait à la ville les amours d'Enguerrand de Rosemont et de Blanche de Réthel, on les chantait au village; et, dans les campagnes les plus reculées, il était bruit de l'orgueil tyrannique de la maîtresse, de la noble fierté de l'amant. Il arriva plus d'une fois à une vendangeuse à l'œil agaçant de faire une allusion piquante aux mépris dont l'orgueilleuse héritière accablait le beau sire de Rosemont. Il arriva aussi qu'un ténor rustique répondit à la coquette : — Non, vous n'êtes plus celle que j'aimais sans dessein, sans espérance; je brise des liens que je rougis d'avoir chéris. — Quelquefois on voit encore la villageoise de la plaine, tillant le chanvre à la clarté incandescente des chenevottes, chanter d'une voix attendrie comment l'orgueilleuse Blanche abandonne sa demeure princière, déguise son sexe, cache sa beauté sous une cape, pour aller baigner de larmes la tombe d'Enguerrand. D'autres fois encore, on entend la montagnarde, qui fait paître ses génisses dans les bruyères, sur la lisière du bois, dire comment Blanche et Enguerrand se sont revus, se sont pardonné dans l'ermitage, comment le grillon, caché dans l'âtre, chantait seul à ces fiançailles d'un fier chevalier et d'une puissante dame; comment la table couverte de laitage pur, de fruits savoureux, éclairée par le bouleau à senteur de rose, qui flambait dans la cheminée, leur offrit un repas délicieux, car leur amour, qui jamais n'avait été si vif, n'avait pas été jusqu'ici aussi heureux.

Mais quel fut le sort du charmant écrivain qui fournit, depuis près d'un siècle, aux délassemens, aux plaisirs de tant de lecteurs? Nous l'avons dit : placée de son vivant à côté de Mme de Lafayette et de Mme de Tencin, comme s'il existait un point exact de comparaison entre le conteur agréable qui récite les faits et le poète qui les vivifie, Mme Riccoboni, dont il est difficile d'égaler l'esprit et le goût, vécut dans la pauvreté et mourut dans l'indigence.

Mme M.

UNE VISITE

A LA TOUR DE LONDRES

EN 1818.

Par une belle matinée de juin, en 1818, deux personnages assez peu importans se trouvaient ensemble dans un petit bateau qui suivait le cours de la Tamise, évitant les embarcations accumulées sur ce point, filant entre les vaisseaux de haut bord et les canots de toute espèce, cherchant le rivage, comme le conseille notre maître Horace, et redoutant la pleine mer, moins par modestie que par prudence, car le voisinage des gros bâtimens est aussi périlleux pour une petite chaloupe que l'amitié des puissans pour les humbles. Ces deux personnages étaient un grand homme sec et pâle, d'une cinquantaine d'années, et moi-même.

Nous étions partis des environs de Vauxhall-Bridge, à l'autre extrémité de Londres, et, entraînés par le courant, nous étions descendus, avec la rapidité de la flèche, jusqu'au pied de la Tour de Londres. Le grand homme sec était mon cicerone, l'antiquaire Bungay, qui m'avait promis de me montrer toutes les curiosités de la Tour, et qui mérite bien quelques paroles de commentaire, faute d'un portrait détaillé. Bungay n'avait ni femme ni enfans : il était marié aux antiquités de Londres. Une petite place chez un banquier, une petite bibliothèque composée de bouquins antiques, un petit logement composé de deux chambres, un habit noir râpé, trois culottes courtes et deux chapeaux, faisaient son bonheur et le font encore.

Mon ami l'antiquaire John Chilly Bungay F. S. A. (*fellow of the*

Society of Antiquaries) ne lira point ces lignes, assurément; il ne lit rien de ce qui est actuel, il méprise tout ce qui est d'hier, encore plus tout ce qui est d'aujourd'hui. Je peux donc, sans blesser sa modestie et sans trahir l'amitié, dire tout ce que je pense de lui, et transcrire, en la traduisant, la spirituelle et brillante lettre qu'il m'a récemment adressée au sujet de l'incendie de la Tour de Londres. Bungay offre dans sa perfection le type de l'antiquaire anglais. Il n'a pas seulement la vénération, mais la religion du passé. Il vit dans les décombres; il est heureux de ce qui ne fait le bonheur de personne; il jouit de mille voluptés dont vous êtes incapable et qui vous feraient sourire. Il est heureux d'une statue au nez cassé et d'une médaille sur le revers de laquelle on n'aperçoit que trois points et une étoile ... *; il se soucie peu de la gloire; que lui importe la gloire? Le bonheur vaut mieux.

N'est-il pas maître d'un trésor inestimable? N'a-t-il pas mille plaisirs certains? Ces bornes, ces pierres, ces mousses, ces briques, ces cadres, ces bahuts, ces rides de la pierre, ces rugosités du bois sculpté, ces brisures, ces lichens, tout ce qui est vieux, corrodé, illisible, tortu, déjeté, n'est-ce pas là son domaine? Mon ami Bungay n'écrit guère, il publie fort peu. A peine a-t-il fait imprimer les quelques pages nécessaires à son admission parmi les membres de la Société des antiquaires anglais. Il professe une médiocre estime pour ceux dont le métier consiste à *semer*, comme dit ce poète singulier, Jean Dousa, *des lettres bavardes dans des sillons de papier blanc.*

Arva per papyrina
Statu loquace seminare literas.

Mon ami Bungay tire son chapeau quand il passe devant cette vilaine borne de pierre brune qui fait le désespoir des archéologues et qui, représentant un enfant au ventre énorme, apparaît dans *Cheapside*. Consacré par son antiquité ténébreuse, le *fat boy* est pour Bungay plus précieux qu'un roi vivant. Il renverse le proverbe vulgaire : *Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré*. Pour lui, le plus grand empereur sur son trône n'est rien; la plus mince relique des temps passés est inestimable.

Tel existe encore, dans un état de conservation et de dessiccation très satisfaisantes, mon brave et charmant ami Bungay, le plus long, le plus pâle, le plus sec , le plus doux, le plus savant, le plus frêle, le plus patient de tous les érudits, celui qui se recommandait ou plutôt se recommande par le goût archéologique le plus vaste et le plus catholique. Toute chose lui est belle et excellente pourvu qu'elle

soit vieille. Il n'éprouve de répulsion ni pour les vieux cristaux, ni pour les vieux meubles, encore moins pour les vieux livres; mais ce qu'il aime avec une vraie passion, ce sont les vieux monumens.

Aussi, lorsque nous vîmes se profiler à nos yeux cette masse carrée et bizarre qui s'appelait la Tour de Londres, ses regards s'animèrent-ils d'un singulier éclat : « Voyez, s'écria-t-il pendant que notre batelier cherchait, parmi la foule des chaloupes et des canots amarrés au rivage, une petite anse favorable, ce temple, ce théâtre, ce symbole, ce fantôme. De tous les lieux mémorables de la Grande-Bretagne, aucun n'est plus mémorable que celui-ci.

« La Bastille était moins vieille, et le Seraï de Stamboul fut moins tragique. Il n'y a pas un cœur anglais qui ne tressaille au nom de la Tour, et qu'une chaîne secrète d'affection et de terreur ne rattache à ces vieilles murailles pelées. Les tories y lisent gravée l'histoire monarchique de l'Angleterre; le souvenir si puissant sur les peuples plane sur ces murs. Les whigs n'ont pas oublié que leurs héros Burdett, Shaftsbury et Wilkes furent enfermés dans ces remparts. Les jacobites comptent les victimes jacobites que le bourreau décapita près de cette enceinte; et si cette Tour sanglante dont nous approchons pouvait parler, si l'écho des pensées secrètes et des faits terribles que ses murs ont cachés et ensevelis pouvait s'exhaler au dehors, jamais roman funèbre, jamais drame eschylien n'auraient inspiré un pareil effroi. »

Cependant nous avions quitté le bateau, et nous nous dirigions vers le massif quadrangulaire, d'un aspect sombre et d'une architecture épaisse sans grandeur, lourde sans majesté, à laquelle mon guide prodiguait les fleurs de sa rhétorique et l'encens de son enthousiasme. Jamais laideur ne fut plus dénuée d'intérêt, jamais irrégularité n'eut moins de droits au titre de pittoresque; tout avait été sacrifié par les constructeurs primitifs à la sûreté de la défense. Ce pâté de pierres, flanqué de quatre excroissances carrées et frêles qui dépassaient les remparts et élevaient aux quatre coins leurs têtes disgracieuses et allongées, avait eu pour destination évidente la double défense du cours de la rivière et de la cité de Londres. Occupant une colline au sud-est de la ville, dominant la cité et le fleuve, cette citadelle avait protégé en effet l'ancrage des vaisseaux, les hôtels de la noblesse, qui, au moyen-âge, habitait ce quartier, et les magasins des principaux négocians. Elle était bonne à cela, et voilà tout. Nous entrâmes. Chaque porte qui s'ouvrait, chaque geôlier qui nous saluait, chaque puérilité qui nous était exhibée, arrachaient à notre bourse le tribut du voyageur,

tribut tellement multiplié que près d'une guinée était tombée à notre départ dans l'escarcelle des employés. Bungay rougissait pour son pays de cette extorsion ignoble; mais il défendait vivement les beautés de ses vieilles tours, beautés que je ne pouvais ni admettre ni reconnaître; aussi notre visite à la Tour de Londres fut-elle une perpétuelle dispute. Bungay me faisait admirer les hallebardiers placés aux portes, gens qui conservent dans son intégrité tout le costume de Henri VIII, et qui, bariolés de rouge, de jaune et de bleu, la plupart doués d'une énorme corpulence, produisaient sur mon jeune esprit l'impression la moins solennelle. Bungay insistait sur l'antiquité de cette citadelle, que les uns font remonter à Jules-César, les autres à Constantin, et qui, selon toute apparence, n'appartient en toute propriété qu'au génie impérieux et rusé du Normand Guillaume. « Quoi ! lui disais-je, vous voulez que je trouve merveilleux ces lions maigres, qui se débattent si tristement dans leurs cages; ces étoiles et ces soleils si mesquinement ajustés avec des pointes d'épée; ces figures de héros en cire, montés sur des coursiers de cire, ces fleurs et ces arabesques simulés sur la muraille, au moyen de mousquets et d'arbalètes; ces trophées pseudonymes, ces chapeaux et ces tambours disposés avec une si prétentieuse coquetterie! Ne faut-il pas que le sentiment, ou plutôt le besoin de l'enthousiasme, soient étrangement développés chez vous, pour que vous trouviez convenable cet entassement de singularités ridicules : une galerie de figures de Curtius, un musée d'artillerie qui semble destiné à l'étude de l'ornementation, une ménagerie, un arsenal, une prison, des reliques, une chapelle; et enfin une mauvaise petite guérite dorée, dans laquelle sont enfermés les bijoux de la couronne ?

« Quelle harmonie dans cette juxtaposition ! quel bon sens dans cet arrangement ! Quel déplorable et ridicule abus de l'esprit mercantile ! Les lions nous ont coûté quelques schellings ; la reine Elisabeth et la reine Marie (en cire), quelques autres. Il a fallu payer le bonheur de voir la hache qui a tranché la tête d'Anne de Boleyn. Malheureusement l'annaliste Stowe ne laisse pas à ce sujet le plus léger doute. Il dit très positivement que la tête de cette belle étourdie, victime et femme d'une bête féroce théologique, tomba sous le *sabre* du bourreau, non sous sa hache, et d'un seul coup. Votre hache est un mensonge, et mon schelling est volé !

— Monsieur, monsieur ! s'écriait Bungay, dont le teint jaune comme le parchemin d'une charte antique était devenu blanc comme le plus beau vélin moderne. Vous êtes bien Français ! Le véritable

sens et la raison intime des choses vous échappent. Quoi! vous ne voyez ici que des morceaux de pierre et de bois, quelques reliques apocryphes, et vous vous en moquez, pauvre railleur que vous êtes! Ce qui relie, anime, embellit, enflamme, unit ces misérables et matériels débris; le sentiment du passé, le patriotisme, l'idée nationale, la communauté de la mémoire anglaise, vous ne les voyez pas! Vous venez de traverser une pauvre petite chapelle à colonnes basses et d'assez triste architecture, et vous avez remarqué non sans dédain le mauvais goût des ornemens et la diversité choquante des styles. Mais devant ce même autel gisent ensevelis Anne Bulleyn ou Boleyn, dont le véritable nom doit être *Bouloigne;* son frère lord Rochford; la fragile et charmante Catherine Howard; la comtesse de Salisbury, la dernière des Plantagenets; Thomas Cromwell qui, sous les ordres de Henri VIII, contribua si puissamment à renverser la suprématie papale; tous décapités, ainsi que les deux Sudleys; lord Dudley; l'innocente Jeanne Gray; le rusé Northumberland; Norfolk, l'amant malheureux de Marie Stuart, qui paya cette prétention de sa tête; l'amant d'Élizabeth, Essex; le duc de Monmouth, fils naturel de Charles Ier; les lords Kilmarnock, Balmerino et Lovat! Petit coin de terre que Tacite, Shakspeare ou Montesquieu auraient aimé de tout leur amour, couronné de toutes leurs ardentes méditations, et qui renferme, sous la terre humide et les dalles froides de son parvis oublié, plus de haines, de souvenirs, de sang, de passions et d'enseignemens que vos théâtres et vos livres n'en contiendront jamais! Goldsmith disait très bien que les chroniques de la Tour étaient les chroniques mêmes d'Angleterre. Ah! si ces pierres parlaient! Vous, gens du Midi, vous vivez si vite, que la destruction vous plaît, comme garantie nouvelle de la vie qui renaîtra. Vous n'avez pas de monumens et pas de souvenirs. Plus on avance et pénètre dans l'Orient, plus cela est ainsi, plus on se sent épouvanté de ne trouver aucune trace durable du passage des hommes. Pour nous, fils d'une race dure et venue des régions où la nature sévère nous berce avec rigueur dans ses bras glacés, nous avons le culte de la conservation, peut-être parce que la puissance de vie nous manque!

« Ces crimes, ces défauts, ces vertus, ces horreurs nous rappellent notre histoire nationale et la communauté de notre ame de peuple. Si la Tour de Londres tombait en poussière, vous entendriez un grand gémissement partir de tous les coins de l'Angleterre! »

Comme la plupart des hommes enthousiastes du passé, il avait son grain de mysticisme et d'exaltation. Nous remontions dans le bateau

que deux vigoureux rameurs s'apprêtaient à faire marcher contre le courant, lorsqu'il me prit la main en me disant :

« Voyez-vous? l'histoire d'Angleterre est incorporée à ce monument. C'est le vieux monde féodal qui s'y montre encore, triste et noirci, mais vivant! Quand cette tour sera détruite, l'existence anglaise sera menacée. Ce sera la cloche funèbre. »

Au surplus, toute cette forteresse est une leçon tragique. Bâtie par l'évêque Gundulphe, en 1078, elle eut pour première victime et pour premier captif un autre évêque, Flambard, qui se montra plus habile que ceux qui l'avaient pris; il enivra ses gardes, fit entrer dans sa prison une corde cachée dans un baril de vin, se servit de cette corde pour *dévaler* du haut des créneaux, trouva des chevaux prêts au pied de la muraille, galopa jusqu'au bord de la mer, et se réfugia en Normandie. Au XII[e] siècle, les rois d'Angleterre viennent y établir leur cour : trois ecclésiastiques, Thomas Becket, Longchamps d'Ely et l'archevêque de Rouen en deviennent les gouverneurs militaires; et l'on voit dès-lors tout le système social de cette étrange et grande époque se concentrer dans les murs de la citadelle, à la fois palais, chapelle, arsenal, observatoire, lieu de plaisance et prison. L'unité absorbante du moyen-âge n'eut jamais de type plus frappant que cette tour multiple. Là les barons ligués contre le traître et violent Jean-Sans-Terre vinrent mettre le siège; là eurent lieu les orgies des Templiers et du roi de Jérusalem; là furent emprisonnés les chevaliers français, faits prisonniers dans les guerres contre l'Angleterre.

Jean de France et Philippe son fils, Charles de Blois, Jean de Vienne. David Bruce, Charles d'Orléans, Élizabeth, Walter Raleigh; que de noms remplis d'intérêt! que de souvenirs! Je vous le répète, ce monument est un symbole, c'est *la vieille Angleterre!*

Il y a peu de jours, je reçus de mon ami l'antiquaire la lettre suivante :

Londres, 25 novembre 1841.

« Vous souvenez-vous, mon ami, de cette promenade que nous fîmes ensemble, l'an de grâce 1818, à la Tour de Londres; quand vous étiez enfant et que j'étais moins vieux; lorsque George III régnait encore; lorsque miss O'Neal, aujourd'hui pairesse d'Angleterre, se nommait Belvidera et Desdemone et faisait couler de vos yeux, jeunes alors, des larmes si véhémentes et si douces? Vous souvenez-vous de votre étonnement à l'aspect de ce capharnaüm

qui réunissait dans la même enceinte des lions vieux et pauvres, dégénérés et tondus comme les institutions monarchiques des temps modernes, des figures en cire, des geôliers vêtus comme des personnages de carnaval, des joujoux royaux, des arbalètes, des canons, des milliers d'épées et des cadavres; forteresse qui ne défendait rien, prison sans captifs et palais sans princes? La Tour n'était aux yeux des Anglais rien autre chose qu'un symbole. A ce titre, ils la pleurent. Ils ont raison. Symbole du moyen-âge, dont Walter Scott a chanté le dernier *Dirge* et répété la dernière élégie; symbole de la vieille Europe féodale, qui n'est plus qu'un fantôme perdu dans la brume; symbole d'un passé de dix siècles, qui chaque jour s'enfonce et disparaît sous terre. Monde condamné! Destruction inévitable! avec quelle terreur ai-je assisté à cet incendie de la Tour de Londres! Mon ami, je suis accouru dès que les premières flammes ont percé la nue, dès que les premiers roulemens des pompes ont retenti dans les rues ébranlées.

« J'étais, mon cher ami, le 30 octobre au soir, à dix heures, paisiblement assis au coin de mon foyer de charbon de terre, consultant les *Fœdera* de Rymer, ce vaste trésor de dates pour l'antiquaire, lorsque l'on vint m'apprendre que la Tour était en feu. Chose singulière, parmi ces vigilantes et alertes sentinelles, au nombre de plus de cinquante, qui se trouvaient de garde sur les remparts, pas une n'avait aperçu les flammes de l'incendie. Il avait frappé les regards d'un soldat qui montait la garde devant la porte de la Monnaie, établissement situé en face de la Tour. Ce soldat en avertit le concierge de la Monnaie, qui lui répondit que l'on voyait souvent de la lumière dans cette direction, et que ce n'était sans doute rien. On ne donna pas l'alarme. Mais bientôt la clarté devint plus forte, et un bourgeois qui passait sur Tower-Hill ne put se tromper sur les causes de cette lueur rouge et croissante; de l'endroit où il se trouvait on découvre tout l'intérieur de la forteresse. Il cria aux sentinelles : « Le feu est dans la Tour! » Un coup de mousquet fut aussitôt tiré, les cinq cents fusiliers de la garnison écossaise prirent les armes, les tambours battirent aux champs, des exprès furent envoyés au duc de Wellington et aux divers corps-de-garde de pompiers. Mais les pompes à incendie manquaient, les eaux étaient basses, le fossé se trouvait à peu près à sec, et lorsque j'arrivai sur les lieux, la *Tour Bowyer* tout entière se trouvait en feu; le bruit lointain des machines que l'on traînait se faisait entendre, et le peuple ébahi se pressait aux pieds de la vieille citadelle féodale.

« A onze heures, point de secours encore; le spectacle était de-

venu singulier et épouvantable. La flamme léchait de ses vastes langues la courbure des dômes et étouffait de sa clameur grondante les voix de la foule émue. Nous voyions, de temps à autre, le feu, concentré dans la tour Bowyer comme dans une fournaise énorme, s'élancer vers le ciel et former une pyramide colossale. Les pompes n'étaient pas encore arrivées, tant on avait mis de négligence dans les précautions à prendre contre l'incendie. Chacun pensait que les maisons détachées de la forteresse et habitées par les officiers et les employés de l'établissement, se trouveraient bientôt envahies par le feu. Cependant une longue rumeur d'airain et de cuivre circulait dans les rues tortueuses de l'*East-End*, ou des quartiers voisins de la Cité. Le galop des chevaux, les cris des hommes, le tonnerre des roues cerclées de fer annonçaient l'approche des pompes si désirées, si vainement attendues. Le gong indien, qui les précédait, ébranlait de ses percussions les régions les plus éloignées de son passage. Ces puissantes machines, qui fendaient la foule émue et tremblante, ne faisaient qu'ajouter à la terreur de la scène. Vous connaissez le respect de notre nation pour la loi, pour les règlemens, pour l'étiquette; vous avez vécu parmi nous, et vous savez que la coutume est pour un Anglais ce que la reine d'Espagne était jadis pour un Espagnol. Mais, en dépit de votre intimité avec nos mœurs, croiriez-vous que, dans cette circonstance si grave, l'admission des pompes à incendie dans l'intérieur de la forteresse enflammée fut soumise aux délais d'étiquette et aux formalités ordinaires? L'anxiété était immense et générale. Enfin, lorsque le *beef-eater* ou *hallebardier* eut accompli son office, lorsque le mot d'ordre eut été donné et rendu, au milieu des hurlemens et des grincemens de la bête féroce qui rongeait les parois et faisait crouler les toitures, pompes et hommes entrèrent dans la fournaise et disparurent, s'engloutissant dans l'enceinte. Ce fut dans ce même instant que l'éruption, changeant de couleur tout à coup, se mit à vomir des torrens bleus, bleus-pâles, violets, pourpres, nacrés, qui produisaient, en se détachant sur le fond du ciel noir et sur le voile de fumée ondoyante, l'effet le plus bizarre et le feu d'artifice le plus terrible. C'était le dépôt des armes, contenant des munitions de toute espèce pour deux cent mille hommes, et dont les divers métaux, se fondant et coulant dans ce foyer énorme, prêtaient à la flamme les alimens singuliers qui la nuançaient de toutes les teintes à la fois. L'eau, qui se précipitait par cataractes sur ce bûcher gigantesque, semblait l'animer de son souffle et de ses jets puissans, qui faisaient voler dans toutes les directions et jusque dans la Tamise qui les absorbait, en reflétant les splen-

deurs funèbres de ce désastre, des milliards d'étincelles de toute couleur. Des soldats enveloppés de draps mouillés avaient reçu et exécutaient la périlleuse mission d'extraire des caves de la Tour Blanche, voisine de la Tour Bowyer, les barils de poudre qui s'y trouvaient déposés. La plupart de ces barils, protégés aussi par un drap humide, furent jetés dans le fossé, faute de trouver un autre lieu de dépôt. La foule hurlait de crainte et, je dois le dire, d'espoir. La rapacité populaire, éveillée par la grande renommée des trésors et des bijoux enfermés dans la Tour, rapacité que ne domptait et ne décourageait pas la présence d'un si grand danger, se pressait déjà contre les portes de la forteresse, et il fallut qu'un bataillon des gardes du roi et un détachement de police municipale protégeassent contre la multitude l'entrée de ce brasier auquel elle était prête à disputer les richesses qu'il dévorait. En vain les soldats, voyant les voûtes de l'arsenal près de crouler, essayèrent-ils de sauver les armes que contenaient ces murailles révérées des Anglais : ils ne parvinrent à mettre en lieu de sûreté que quelques milliers de fusils à percussion, et plusieurs de ces trophées douteux que l'on montrait au bon peuple moyennant un ou deux schellings et dont vous osâtes, s'il m'en souvient, révoquer en doute la sincérité.

« A une heure du matin, la tour de l'Horloge, qui s'élevait au centre de l'arsenal et qui, jusqu'à ce moment, était restée debout au milieu de sa ceinture embrasée, pencha la tête, s'ébranla lentement, oscilla quelques minutes et se plongea enfin dans le gouffre béant, avec un fracas que le silence de la nuit rendait plus lugubre et qui se fit entendre à plusieurs milles de distance. Déjà le gardien des bijoux de la couronne, M. Swifte, dont le nom antique signifie, comme vous le savez, *prompt et actif*, avait justifié l'appellation qu'il tenait de ses pères, en faisant porter chez le gouverneur de la Tour, et de là chez les joailliers Rundell et Bridge, les *regalia* ou insignes de la royauté. MM. Rundell et Bridge fabriquent des sceptres, des couronnes et même des trônes pour toute l'Europe, et leur budget dépasse celui de quelques petits rois qu'ils fournissent de ces bijoux. Enfin, toute la voûte de l'arsenal s'abîma, et les débris brûlans qui volaient au loin, les vagues populaires qui s'entassaient dans les rues adjacentes et formaient comme un flux et un reflux permanens, les longs cris poussés par cette multitude aux momens où le danger paraissait croître et changer de face, l'atmosphère chargée d'atomes ardens, de particules enflammées, de vapeurs rouges, le tocsin qui retentissait, le sifflement des pompes; enfin, le murmure incessant

de la Tamise, qui se mêlait à toutes ces voix diverses, composaient un ensemble sans égal, un orchestre à mille instrumens et un spectacle à mille nuances qui vous aurait saisi d'effroi. Il y eut un moment où l'intensité funèbre de la nuit fut remplacée par l'éclat improvisé du jour. Alors on aperçut, pendant quelques secondes, tout le cours du fleuve, les matelots suspendus aux agrès des navires, les toits des maisons illuminés d'une lueur blanche et éblouissante, les clochers des églises, les horizons lointains, les édifices les plus remarquables des villages et des faubourgs; vous eussiez dit un tableau de notre peintre Martyn. Après cet éclair splendide, les voiles nocturnes se replièrent, et la seule lumière que l'œil put découvrir fut celle de la tour Bowyer, lumière vaste, rouge et calmée. A trois heures du matin, les communications de l'incendie étaient coupées, et les flammes, privées d'aliment, s'affaissaient sur elles-mêmes. Le vent avait changé de direction, et, en passant du nord-est au sud, il avait sauvé la tour Blanche, la plus remarquable de ces vieilles constructions.

« Vous vous souvenez de ma prophétie en 1818. Elle s'accomplit. La féodalité disparaît, et la Tour de Londres avec elle. Les temps donnent leurs fruits prévus.

« Vous connaissez mon amour pour le passé, et vous en riez. Croyez-moi, cet amour du passé est plein d'avenir ; cet amour des ancêtres est le vrai patriotisme. Vous sapez vos ancêtres, vous effondrez le sol sous vos pas. Vous qui niez tout ce qui vous précède, on vous niera demain à votre tour. Vous n'acceptez pas vos pères et ne serez pas acceptés de vos fils. Que serez-vous donc dans la grande métempsychose des peuples ? Un grain de sable, suivi d'autres grains de sable, roulant au hasard dans le tourbillon historique? C'était bien la peine de naître et d'afficher de si hautes prétentions.

« A mes yeux, je vous le répète, c'est un grand présage, c'est un sinistre avertissement. Pour reconstruire la tour Bowyer et l'arsenal, il faudra plus d'un million sterling (de 24 à 25 millions de votre monnaie). Mais qui nous rendra tant de souvenirs, tant d'antiquités, tant de débris perdus? C'est là ce qui me navre. Il me semble que je vois la féodalité anglaise près de s'abîmer avec ces ruines, et l'une des grandes évolutions du temps venir secouer son drapeau sur les cendres fumantes, pour nous dire, à nous philosophes, que toute une période de la vie des peuples modernes s'est engloutie avec la tour Bowyer. »

PHILARÈTE CHASLES.

LE

CONGRÈS DES PEINTRES

DE M. PAUL DELAROCHE.

Lorsque Cimabue eut achevé sa grande madonne entourée d'anges, que l'on voit encore aujourd'hui à la chapelle des Rucelaï dans l'église de Santa-Maria-Novella, le peuple florentin, charmé de l'aspect vivant et singulier de ce tableau et de la dimension colossale des personnages qui s'y trouvent représentés, le transporta à son de trompe, bannières déployées, au milieu des cris de joie de la foule, de la maison du peintre à la chapelle où il devait être placé.

Ce même tableau, lors du passage du roi Charles d'Anjou, frère de saint Louis, avait été l'occasion d'une fête d'un autre genre. Tout Florence, à qui Cimabue avait jusqu'alors tenu son œuvre cachée, s'était précipité à la suite du monarque dans l'atelier du peintre. La foule, en se retirant, était si émerveillée, si joyeuse, que cette visite s'était terminée par une fête. La petite bourgade voisine de Florence, où Cimabue avait sa maison, s'appela depuis *Borgo Allegri.*

Ce mouvement des esprits était naturel : le peintre florentin les frappait vivement. Plus hardi que les artistes de Pise et de Sienne, ses maîtres, il enlevait de leurs fonds d'or et transportait sur de grandes toiles mobiles les peintures murales et les mosaïques bysantines, dont il modifiait heureusement le caractère symbolique et si profondément triste.

M. Delaroche vient de tenter une entreprise d'une nature tout opposée : la réhabilitation de la peinture monumentale trop négligée chez nous. M. Delacroix, le premier, avait hardiment ressaisi les traditions de la peinture murale. Luttant avec la fougue et la persistance qu'on lui connaît contre les difficultés que lui présentait une disposition architecturale des plus ingrates, il était arrivé à un résultat glorieux et inattendu. M. Delaroche, mieux servi par

le hasard, qui lui accordait la lumière et un emplacement des plus favorables, M. Delaroche vient de populariser la tentative de M. Delacroix. Le concours de la foule autour de son œuvre est si grand, son émotion est si singulière, la satisfaction qu'elle paraît éprouver est si vive, que le quartier des Beaux-Arts, déjà égayé par le gracieux édifice de M. Duban, pourrait depuis quelques jours prendre le nom de la bourgade florentine.

Ce joyeux empressement du public est motivé; c'est à une fête en effet que M. Delaroche vient de le convier, à l'une de ces fêtes, hélas! trop rares pour que les sévérités intempestives d'une critique systématique ou paradoxale viennent en troubler l'harmonie.

Hâtons-nous donc de le dire, M. Delaroche a réussi. Comme tout homme délicat sur la gloire, passionné pour son art, et sévère pour soi-même, c'est en mettant à son œuvre tout le soin et tout l'amour possibles, c'est en appliquant à la rendre parfaite les rares facultés dont la nature l'avait doué, qu'il s'est assuré le succès. Ce succès est éclatant. S'il laisse moins de prise à la critique, s'il la rend plus courtoise, il ne doit cependant pas la désarmer. M. Delaroche est un de ces hommes haut placés par leur talent, auxquels on doit la vérité avant tout; non cette rude et chagrine vérité qui blesse sans apporter le remède avec elle, qui heurte sans convaincre, et qui a si souvent fait accuser la critique de malveillance et d'injustice, mais cette vérité réservée à ceux qu'on apprécie et qu'on aime, sérieuse expression de la conscience, qui seule peut donner de la valeur à l'éloge dont elle établit la sincérité.

La nouvelle composition de M. Delaroche devait naturellement émouvoir le public. On s'attendait à une œuvre sage, mais d'une sagesse un peu froide: de cette sagesse qui provient d'un tempérament naturellement calme, et non de passions combattues et réprimées. Une œuvre est apparue calculée, érudite même, et ne manquant ni de largeur ni de puissance. M. Delaroche, qui n'avait pas cette fois le drame pour intéresser, a senti qu'il fallait élargir le cercle trop restreint de ses compositions habituelles, monter de quelques tons sa gamme de couleur et d'effets. Le champ y prêtait, de récentes études faites en Italie y aidaient; M. Delaroche a brisé une première enveloppe un peu étroite, dépouillé le vieil homme, et s'est montré, sinon tout-à-fait nouveau, du moins sensiblement modifié.

C'est dans l'ensemble de la vaste page récemment déroulée à nos yeux que cette modification est surtout apparente. Il y a là comme un lointain souvenir des immortelles fresques du Vatican, comme un écho plus marqué des fresques naïves de Florence et de Sienne. Ces vêtemens aux couleurs vives et néanmoins harmonieuses, ces chairs d'un coloris ardent, mais un peu uniforme, manquant de transparence, et qu'un même procédé d'exécution rend trop semblables aux vêtemens, cet ensemble de composition solide et coloré, se détachant en vigueur sur un fond pâle et presque blanc, rappellent ces chefs-d'œuvre de la fresque dont nous parlions tout à l'heure. C'est du moins l'impression que nous avons éprouvée au premier aspect. Cette grande et belle naïveté de l'ensemble se fait-elle également sentir dans les masses, dans

l'entente de la composition de chaque groupe, dans l'attitude de chaque personnage, dans le rendu et l'importance attribuée à chaque détail? Nous oserions presque l'affirmer.

La composition de M. Delaroche est du reste si simple, qu'elle peut être analysée en deux lignes. C'est une galerie de portraits dont les personnages parlent et n'agissent pas. Une seule figure est en action; c'est la Gloire jetant au hasard ses couronnes. Il a fallu toute la précision intelligente de M. Delaroche, toute la richesse et la justesse de son coloris, toute la clarté de son dessin, toute l'adresse de ses agencemens, pour sauver ce qu'un pareil sujet avait de froid, pour intéresser avec cette assemblée d'hommes d'époques diverses, éminens sans doute, mais presque tous étrangers l'un à l'autre. M. Delaroche avait un double écueil à éviter, la confusion et le bas-relief. Dessinateur, il a su être précis sans raideur, animé sans flamboiement; coloriste, il a fort habilement évité la froideur et le tapage. Jeté périlleusement au milieu de ses quatre-vingts personnages, il a saisi la lumière comme le fil qui devait le diriger dans ce vivant labyrinthe, et la lumière l'a merveilleusement servi. La composition de M. Delaroche est le chef-d'œuvre du savoir-faire et de l'adresse.

Nous ne voulons pas essayer de décrire minutieusement cette composition: assez d'autres l'ont déjà fait, et d'ailleurs chacun a vu. Nous nous arrêterons seulement sur les parties qui nous ont frappé. Ce congrès de tous les peintres, les sculpteurs et les architectes célèbres, est présidé par les trois plus beaux génies qui aient illustré les trois grands arts, Phidias, Apelles et Ictinus, l'architecte du Parthénon. Ces trois figures sont presque entièrement nues; nous les aurions préférées drapées. Elles eussent paru moins étrangères à la composition. Tous les autres personnages, deux des figures allégoriques exceptées, étant chacun dans le costume de son époque, la maigre draperie, jetée imparfaitement sur les membres nus des trois Grecs, pourrait tout au plus convenir à trois philosophes de la secte de Diogène. Le raccourci de ces figures, extrêmement étudiées, n'est-il pas aussi par trop exagéré? Assis sur une estrade élevée, et dominant la foule, ces personnages sont vus d'en bas; le raccourci doit donc être plus senti, nous le savons; mais la trop grande exactitude anéantit l'art. La précision doit parfois quelques sacrifices à la grace, et il en eût fallu de bien légers pour faire paraître ces trois personnages moins écrasés. Les formes élégantes et sveltes et les proportions élancées des deux charmantes figures allégoriques placées à la gauche des trois artistes grecs, et qui représentent l'art grec et l'art gothique, ajoutent peut-être encore à leur lourdeur. L'école romaine et la renaissance, cette femme aux fortes hanches et aux puissantes mamelles, sont mieux en rapport avec eux. La figure que l'on voit sur le premier plan, distribuant si lestement et si libéralement ses couronnes, Renommée, Gloire, ou peut-être seulement *le Succès* personnifié, cette femme nue comme les trois Grecs a des proportions bien autrement élégantes; mais pourquoi ce visage cuivré et ces chairs couleur de brique? Cette femme basanée ressemble plutôt à la glo-

rieuse prostituée qui court le monde à la suite des armées, s'abandonnant dans la mêlée au plus téméraire et au plus heureux, qu'à la vierge souriante et sauvage qui de siècle en siècle, et comme à regret, place une palme dans la main du peintre, un laurier sur le front du poète.

Le geste de cette femme, qui devrait attirer les regards de la foule que le peintre a groupée dans l'hémicycle, la laisse distraite et indifférente; pas un seul de ces personnages ne paraît le remarquer, et ils ont raison. Aucun d'eux ne paraît non plus soupçonner la présence des trois grands artistes grecs, auxquels presque tous tournent le dos; l'allégorie, timidement mêlée à la réalité, devait inévitablement conduire à ce résultat. Ou bien ces personnages sont visibles, et alors l'attention de l'assemblée doit se porter exclusivement sur eux; ou bien ils restent invisibles, et alors quelle froideur ne jettent-ils pas dans une composition à laquelle ils sont si complètement étrangers! L'homme qui posséda le sentiment le plus exquis des convenances de l'art, Raphaël, n'a jamais placé d'allégories inutiles dans ses fresques monumentales. Dans sa *Bataille de Constantin contre Maxence,* les anges qui volent sont autant de combattans prêts à écraser l'armée ennemie, que leur aspect seul précipite dans le fleuve. Dans l'*Héliodore,* les deux anges d'un si grand caractère et si manifestement descendus du ciel, d'où ils semblent avoir apporté avec eux quelque chose de la majesté de Dieu, ces deux anges se lient merveilleusement à l'action par leur seule présence plutôt encore que par leur geste; mais, dans *l'École d'Athènes,* dans *le Parnasse,* compositions analogues au sujet que M. Delaroche a traité, cet esprit délicat et profond s'est bien gardé de placer aucune allégorie superflue. Aussi, tous ces personnages, si heureusement disséminés sur la toile et formant divers groupes occupés chacun à une action particulière, tous ces personnages peuvent-ils se livrer à leurs méditations, à leurs causeries, à leurs recherches même, sans paraître étrangers à l'action principale, à laquelle ils sont rattachés par un intérêt commun, facile à saisir et naturel. Nulle préoccupation extérieure ne vient les distraire; s'ils ne lèvent pas les yeux, s'ils ne détournent pas la tête, c'est qu'ils n'ont rien à voir. Chez M. Delaroche, ce groupe majestueux des artistes grecs, ces belles femmes qui les entourent, cette Gloire qui prend ses ébats à leurs pieds, placés, comme ils sont, au centre de la composition, devraient faire converger de leur côté les regards de l'assemblée que leur groupe divise en deux parties; d'où vient qu'ils la laissent si complètement inattentive?

Si de ces personnages antiques et allégoriques que nous condamnons en principe, mais que nous regretterions peut-être de n'avoir pas connus, nous arrivons à l'assemblée qui les entoure et qui représente l'art moderne, M. Delaroche nous paraîtra avoir côtoyé la perfection de bien près. L'ingénieux agencement de ces figures, la savante disposition des groupes, l'attitude pleine d'aisance de chacun de ces personnages, leurs poses si nobles et si naturelles, leurs gestes si conformes à leur caractère, leurs costumes si exacts, et qui, par leur richesse et leur variété, ajoutent encore à l'harmonie de l'ensemble loin de la détruire, tout concourt à flatter l'œil, à satisfaire le goût, à contenter l'esprit.

L'abbé Gobelin disait de Mme de Coulanges, qu'il venait de confesser : Chaque péché de cette dame est une épigramme. On pourrait dire également de M. Delaroche : Chaque portrait de ses personnages est un trait d'esprit; chacune de leurs poses est une anecdote; impossible de grouper avec plus d'intelligence, de rapprocher avec plus de finesse ceux qu'animent des sympathies semblables. On les voit, on les écoute, on les comprend; on s'intéresse à eux comme s'ils vivaient et qu'on vînt d'être mis en rapport avec eux; on a envie de mêler ses observations aux leurs. Il a fallu un tact parfait, une connaissance approfondie de toutes les ressources de l'art, un ingénieux emploi de tous ses moyens, et par-dessus tout un sentiment exquis de la réalité, pour captiver à ce point avec tant de personnages au repos.

Nous savons bien que des critiques chagrins ou systématiques refuseront de joindre leurs suffrages à ceux du public, cette fois dispensateur équitable de l'éloge. Ils s'écrieront, comme par le passé, que ces admirations de la foule ne prouvent rien, que les médiocrités de premier ordre ont seules droit de la satisfaire. M. Delaroche doit dédaigner ces vaines critiques. Il en est de plus fondées, dont il pourra reconnaître la justesse sans croire que pour cela le mérite de son œuvre soit diminué. Si l'on accuse son Raphaël écoutant les conseils de Léonard de Vinci de modestie un peu affectée, si l'on reproche à Michel-Ange, que le peintre a si convenablement isolé, son air de mauvaise humeur farouche, à Rembrandt ses façons de grand seigneur, à Rubens son sans gêne par trop vulgaire et sa face d'une rougeur fort équivoque; si l'on cherche vainenement dans Fra Giovanni de Fiesole quelque chose de cette mysticité délicate, de cet ascétisme raffiné qui valurent au moine florentin, peintre adorable des ineffables visions, la canonisation et ce titre de *Beato Angelico* qu'il a gardé; M. Delaroche avouera franchement ces imperfections sans que cela porte en rien préjudice à sa gloire. Pourquoi lui serait-il donné plus qu'à tout autre d'atteindre à la perfection absolue?

Nous ne chicanerons pas non plus le peintre sur ses préférences et ses oublis; nous avouerons cependant qu'il nous eût paru désirable et juste que le sacrifice portât moins complètement sur notre école française. Permis aux peintres d'outre-Rhin d'exclure absolument la France de compositions analogues; de ne pas trouver, par exemple, un seul de nos poètes dignes de s'asseoir sur leur *Parnasse* à côté de Schiller, de Wieland et de Klopstock. Laissons de côté tout ridicule amour-propre national, mais ne faisons pas si bon marché de nos gloires.

En nous éloignant de l'École des Beaux-Arts, emporté par le flot de la foule auquel succédait un autre flot, un triste souvenir s'est tout à coup présenté à notre esprit. Il y a vingt ans, à pareil jour peut-être, un concours aussi nombreux se pressait aux abords de Sainte-Geneviève, gravissait au sommet du dôme, et se récriait d'admiration devant les brillantes peintures dont Gros venait de décorer la coupole. Le triomphe du peintre était complet; les sympathies du public lui étaient acquises; la presse unanime le célébrait dans ce style dithyrambique alors de mode. Un prince, depuis roi, lui jetait avec un

compliment le titre de baron. C'était le succès avec toute son ivresse et tous ses dangers; le malheureux homme de génie y succomba. Comme tant d'autres, forts d'imagination et faibles d'esprit, il s'abîma dans son triomphe au lieu d'y puiser une nouvelle force et une seconde jeunesse. Si du moins il eût cessé de produire! Mais, loin de là, chaque exposition nous donnait de nouvelles et nombreuses preuves de cette décadence progressive qui aboutit au désespoir, au suicide peut-être! La leçon est terrible; elle doit profiter aux héritiers du grand peintre.

Credette Cimabue nella pittura
Tener lo campo, ed ora ha Giotto il grido,
Si che la Fama di colui oscura (1),

s'écrie Dante en parlant du vieux peintre florentin dont nous rappelions tout à l'heure l'ovation. Depuis Cimabue et Giotto, combien de ces gloires d'un jour se sont éteintes ou momentanément éclipsées! Nous ne pouvons trop le répéter, ces génies incomparables auxquels l'avenir et le suffrage unanime des peuples sont acquis, les Raphaël, les Michel-Ange, les Vinci, ceux-là ont moins cherché à contenter la foule qu'à se satisfaire eux-mêmes, qu'à plaire à leur conscience et à leur cœur. Ceux-là ont amené à eux le public au lieu d'aller à lui; aller vers le public, c'est se précipiter dans le mauvais goût si le goût du public est corrompu; c'est se condamner à la banalité, c'est prendre l'art par la queue. L'art! il faut le saisir aux cornes comme un taureau furieux, le dompter et dompter avec lui ce monstre aux mille têtes qu'on appelle le public. M. Delaroche a tout ce qu'il faut pour séduire notre nation, esprit, clarté, élégance; que lui manque-t-il encore pour atteindre à la gloire impérissable, universelle, et pour se placer à côté des plus grands maîtres de l'art? Un peu plus de chaleur, un peu plus d'énergie, une étincelle de ce feu qui dévorait le peintre d'*Aboukir*, des *Pestiférés de Jaffa* et d'*Eylau*. M. Delaroche n'a eu qu'à toucher le sol de l'Italie pour en rapporter la précision, la largeur et quelque chose du calme antique et de la majesté des maîtres primitifs. Qu'il aille quelquefois encore se réchauffer à son soleil, se baigner dans sa lumière, se consumer devant ses chefs-d'œuvre; que maintenant il étudie plutôt les grandes fresques de Raphaël et les immortelles peintures dont le sombre et ardent génie de Michel-Ange a décoré la chapelle Sixtine, que les vieux maîtres de Florence et du Campo-Santo; qu'il dérobe à Michel-Ange quelques-uns de ses terribles secrets, et nous nous ferons les garans de sa gloire à venir. M. Delaroche, auteur de *Jane Gray*, promettait un peintre intéressant; M. Delaroche est déjà plus, c'est un peintre d'une prodigieuse habileté et d'un admirable savoir-faire. Ira-t-il plus loin encore? Nous venons de nous livrer à un examen approfondi et consciencieux de son dernier ouvrage, le plus capital qu'il ait encore produit, et nous répondrons franchement: Oui, car nous avons confiance en lui.

F. M.

(1) « Cimabue se croyait maître du champ de la peinture, et maintenant Giotto a toute la gloire et obscurcit la renommée de son maître. » (Dante, *Purg.* c. XI.)

BULLETIN.

Les députés arrivent lentement. On ne rencontre guère encore que ceux que des fonctions particulières appellent à Paris plus tôt que le reste de leurs collègues, ou bien les hommes politiques qui viennent un peu à l'avance reconnaître la situation : le gros du bataillon parlementaire n'a pas encore paru. On quitte sa province et ses électeurs d'autant plus difficilement que la certitude d'une dissolution prochaine devient plus grande. On ne croit jamais pouvoir prendre assez de précautions et de garanties contre l'inconstance de l'avenir et les chances de l'urne électorale. Rien ne ressemble moins au député qui ouvre la première année d'une législature que celui qui voit suspendre sur sa tête une réélection. Devant les yeux du premier, un long avenir se déroule, il marche dans sa force, dans son indépendance : il ne songe presque plus aux électeurs qui viennent de le créer souverain; il a du pouvoir pour trois, quatre ou cinq ans; c'est un siècle. Combien différente est l'allure du député dont le mandat expirera bientôt! Il ne se sent vivre que d'une existence précaire; il est inquiet, l'électeur lui apparaît comme l'arbitre de sa destinée. Comment garder les voix acquises, comment en conquérir d'autres? Voilà désormais sa seule pensée, son unique souci. Aussi dans une session que tout le monde sait être la dernière, les préoccupations personnelles abondent; chacun songe à soi.

Tout dépend également, dans une dernière session, des impressions récentes que les députés ont reçues de leurs électeurs : ils s'y montrent fidèles avec un scrupule religieux. Une législature qui commence ou qui n'est qu'au milieu de sa carrière peut jusqu'à un certain point s'isoler, dans sa politique et dans ses votes, des sentimens présumés du corps électoral; mais une chambre qui va finir s'attache à être l'expression sincère de ceux auxquels elle va demander un nouveau mandat. Nous espérons que les députés auront surtout trouvé dans le pays des pensées sages et généreuses, un égal amour pour l'ordre et pour le progrès de nos institutions constitutionnelles, enfin le culte de la dignité nationale.

****

Sous l'empire de ces impressions salutaires, la chambre pourra se montrer jalouse d'affirmer son caractère politique plus qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. La législature qui s'est réunie en 1839 et qui a vu successivement fonctionner devant elle les ministères du 12 mai, du 1er mars et du 29 octobre, voudra-t-elle se séparer sans laisser de son passage quelque trace dans le développement de nos institutions et l'ensemble de notre politique? Les deux partis qui dans la chambre sont les plus puissans et exercent sur la marche du gouvernement une influence véritable, sont le centre droit et le centre gauche. Le centre droit, quoique vaincu de quelques voix par la coalition, a conservé dans la législature de 1839 des forces imposantes. Le centre gauche reçut, il y a trois ans, des élections, la prépondérance, sinon numérique, du moins morale au sein du parlement; mais il se divisa après la victoire, et ses chefs, qui dans leur union eussent trouvé une force durable, ne parvinrent, en se séparant, qu'à s'emparer d'un pouvoir précaire. Quelles qu'aient été les vicissitudes et les fautes de ces deux partis, ce sont eux qui pèsent le plus dans la politique du présent. Or, ils ont déjà fait connaître quelles seront, dans la session qui va s'ouvrir, leurs tendances et leurs intentions.

Il est de la nature du centre droit de s'appuyer d'une part à la droite, et de l'autre au centre proprement dit qui est l'expression permanente de l'intérêt gouvernemental et ministériel. Du côté de la droite, le centre droit a fait, il y a quelques années, une précieuse conquête : c'est M. de Lamartine. Jusqu'en 1838, M. de Lamartine était resté dans les généralités et, il faut le dire, dans les nuages d'une certaine poésie politique; il se contentait de produire à la tribune, d'intervalle en intervalle, de nobles pensées et de brillantes images; parfois il parlait magnifiquement du passé, mais il semblait se désintéresser beaucoup trop du présent. Peu à peu cet éclatant esprit devint plus pratique; peu à peu M. de Lamartine se mêla d'une manière positive et heureuse aux débats des intérêts les plus actuels; il adhéra sans détour, avec cette franchise inséparable d'un vrai talent, à l'ordre politique fondé par la révolution de 1830, et il prit rang, un rang glorieux, parmi ses défenseurs. Il arriva qu'au moment où M. de Lamartine entrait ainsi dans le centre droit, une autre illustration long-temps chère aux conservateurs semblait en sortir. M. Guizot combattait dans les rangs de la coalition : depuis il a redemandé à ses anciens amis de reprendre au milieu d'eux la place que ceux-ci l'avaient vu quitter avec tant de surprise et de douleur. Les conservateurs, il faut leur rendre cette justice, paraissent vouloir se conduire aujourd'hui avec l'intelligence d'un parti politique. Ils ont accueilli M. Guizot, ils n'ont pas mis entre eux et un homme aussi éminent une rancune inflexible; mais en même temps ils songent à témoigner d'une manière formelle leur reconnaissance et leur estime à M. de Lamartine : car, ne l'oublions pas, c'est du sein du parti conservateur qu'est venue la pensée de la présidence de M. de Lamartine; ce sont des membres de ce parti, et des membres nombreux, qui ont pris l'initiative de cette candidature. Il est inutile d'insister sur l'honorable attitude de l'éloquent député de Mâcon dès l'origine de cette affaire; il

n'a rien provoqué, il n'a rien demandé; il s'est mis à la disposition de ses amis politiques qui ont été le chercher et qui ont pris son nom pour drapeau; ses amis ne pourraient pas lui faire défaut sans se manquer à eux-mêmes.

Comment le nom de M. de Lamartine n'a-t-il pas été sur-le-champ, de la part du cabinet, l'objet d'un sympathique empressement? Qu'y a-t-il dans cette candidature qui puisse éveiller, nous ne disons pas une défiance hostile, mais même une susceptibilité inquiète? M. de Lamartine n'est-il pas au premier rang des conservateurs? n'a-t-il pas donné assez de gages à la monarchie constitutionnelle de 1830? Sa franche adhésion au gouvernement de juillet, les brillans services qu'il a rendus au centre droit dans les grandes luttes de 1838 et de 1839, ne seraient-ils aux yeux du ministère que des titres médiocres? Le cabinet ne saurait laisser voir la prétention que le parti conservateur n'ait pas son indépendance, son individualité, et d'un autre côté serait-il assez malhabile pour interpréter comme un acte d'opposition un juste témoignage d'estime que les conservateurs veulent donner à un talent qu'ils ont toujours trouvé fidèle?

Manifester une semblable manière de voir serait si peu politique, que, pour l'en disculper quelques amis du ministère le montrent aux prises avec de sérieuses difficultés intérieures. Ils racontent que M. Teste, se disant le représentant, dans le cabinet, de cette partie du centre gauche qui vote avec MM. Dufaure et Passy, aurait déclaré à ses collègues que, s'ils appuyaient la candidature de M. de Lamartine, ils courraient le risque de perdre vingt voix, qui leur sont nécessaires pour atteindre le chiffre d'une majorité. Cette déclaration aurait suffi pour engager le ministère à soutenir M. Sauzet. Mais le cabinet n'avait-il pas à répondre qu'il n'avait pas à accepter ni pour lui ni pour le parti conservateur un pareil *veto?* De quoi peuvent se plaindre MM. Dufaure et Passy? On a offert à l'un d'eux, à M. Dufaure, la présidence. Cette initiative partait du cabinet et contenait une pensée politique. M. Dufaure a décliné l'offre qui lui avait été faite; sur son refus, le parti conservateur a mis en avant le nom de M. de Lamartine. Et MM. Dufaure et Passy se croiraient en droit de le repousser! Ils répondraient par des sentimens hostiles à une concession généreuse que les conservateurs se montraient disposés à leur faire, en nommant l'un d'entre eux. Et en faveur de qui cette déclaration de guerre? Pour M. Sauzet, dont le nom n'a aucun sens politique. Cependant il n'est donné à personne de créer une valeur morale qui n'existe pas. Qu'on lutte dans la chambre pour M. de Lamartine, M. Dufaure, M. Guizot, M. Thiers, M. Odilon Barrot, chacun comprend ce que cela veut dire et ce qu'il fait. Mais quelle idée politique réveille le nom de l'honorable député de Lyon? Aussi sommes-nous convaincus que, si le ministère ne se fût pas laissé intimider par la déclaration faite au nom de MM. Dufaure et Passy, ces derniers n'eussent jamais osé, sur un pareil terrain, donner le signal de l'opposition contre un cabinet qu'ils ont appuyé jusqu'à présent. L'organe du parti conservateur qui a pris l'initiative de la candidature de M. de Lamartine attribue, non sans fondement, à MM. Dufaure et Passy l'ambition de former un cabinet d'où se trouveraient

exclues toutes les grandes notabilités des deux chambres. Nous avions déjà signalé depuis long-temps le vif désir qu'avaient MM. Dufaure et Passy de fonder une administration sans M. Guizot d'une part, et sans M. Thiers de l'autre. Cela déjà était fort difficile, mais ce plan ambitieux devient tout-à-fait impraticable si à l'exclusion de M. Thiers et de M. Guizot il faut joindre celle de M. de Lamartine, et puis encore celle de M. Molé. Il y a là un goût d'isolement qui est peu gouvernemental.

Heureusement, dans d'autres parties de la chambre, il y a des dispositions plus favorables aux combinaisons, aux alliances que pourrait réclamer l'intérêt général. Ainsi la partie du centre gauche qui est restée fidèle à son ancien chef, et qui repousserait toute capitulation sur des questions de principes, comme sur la question des incompatibilités, n'a de parti pris contre personne, et ne repoussera systématiquement aucun arrangement qui pourrait donner à la chambre plus d'autorité, au pouvoir plus de force, au pays plus de confiance. Le temps emporte avec lui bien des malentendus et des préventions. Quant à la gauche constitutionnelle, elle votera naturellement de la manière qu'elle jugera la plus utile à ses opinions; il serait naïf de s'en étonner : jusqu'à présent, elle réserve ses suffrages, elle assure, et il faut l'en croire, ne les avoir offerts à personne; elle attend, et ne paraît vouloir ni se montrer égoïste, ni être dupe.

Ce que nous approuverions surtout dans l'élévation de M. de Lamartine à la présidence, c'est que la chambre manifesterait par là une haute idée de politique conciliatrice. Les trois cabinets qui ont successivement passé devant elle ont tour à tour parlé de conciliation et de transaction, tant il est impossible de gouverner aujourd'hui avec un système exclusif et dur. La nomination de M. de Lamartine associerait directement la chambre à cette pensée gouvernementale, elle serait le symptôme de la disposition où seraient les hommes les plus éminens du centre droit et du centre gauche de se rapprocher. Elle mettrait au néant les souvenirs des anciennes luttes, car si M. de Lamartine était élu, la chambre aurait pour président un adversaire de la coalition qui devrait en partie le fauteuil aux suffrages des coalisés : résultat excellent, qui, loin de révolter la conscience publique, montrerait dans le parlement une intelligence profonde tant des progrès de l'opinion que de l'intérêt général.

En attendant le moment où il devra soumettre à l'appréciation des chambres les points principaux de sa politique, le cabinet vient de prendre une détermination d'une haute importance; il a rendu une ordonnance sur le désarmement. Dans cette grave question, l'embarras du cabinet était grand. Il se trouvait en face de ceux qui veulent tout sacrifier aux projets et aux travaux de l'industrie, pour qui toute dépense consacrée à l'armée est un crime de lèse-civilisation; d'un autre côté, il ne pouvait se refuser à l'évidence, il ne pouvait méconnaître que ce que ses prédécesseurs avaient fait était nécessaire à la sûreté, à la force de la France. M. le maréchal Soult dit au roi, dans son rapport, que sa majesté reconnaîtra que l'impérieuse loi de la nécessité ne pouvait mettre la sollicitude et le dévouement de son ministre de

la guerre à une épreuve plus pénible. Mais quelle est donc cette impérieuse loi de la nécessité dont M. le maréchal parle avec une sorte d'amertume? Est-ce vraiment l'intérêt du trésor, est-ce l'impuissance où se trouverait la France de faire face à des dépenses nécessaires? ou plutôt cette impérieuse loi de la nécessité ne cache-t-elle pas des exigences politiques tant étrangères qu'intérieures auxquelles M. le maréchal n'a pas cru pouvoir résister? Qui avait cependant plus d'autorité que cet illustre vétéran pour maintenir l'état militaire de la France? car, nous l'avons souvent dit, la réorganisation accomplie par le ministère du 1er mars, après un délabrement qui avait eu pour cause et pour durée vingt-cinq ans de paix, a été un vrai service rendu au pays.

Toutefois nous devons reconnaître que, dans les réductions auxquelles M. le maréchal Soult n'a pas cru pouvoir se refuser, il a apporté tous les ménagemens que lui a suggérés sa vieille expérience. M. le ministre de la guerre a respecté les cadres des douze régimens d'infanterie légère, des nouveaux régimens de cavalerie et des corps d'artillerie et de génie nouvellement créés. M. le maréchal dit que la seule considération qui l'a porté à ne pas supprimer ces créations, ç'a été la crainte de compromettre la prérogative royale vis-à-vis de l'armée. Nous ne discuterons pas une raison aussi délicate; mais, sans agiter une de ces questions de prérogative toujours si épineuse, nous pensons que d'autres raisons ont milité dans l'ame et l'esprit du maréchal. Ce vieux soldat n'a pas voulu effacer d'un trait de plume une organisation qu'intérieurement il approuve; il n'a pas voulu qu'il fût dit que, sous le ministère du maréchal Soult et par son fait, la France avait perdu douze régimens d'infanterie, quatre de cavalerie, et trente-deux batteries d'artillerie. Après avoir écarté la suppression des corps, le maréchal se demande si l'on pouvait réduire le nombre des bataillons et escadrons; ici encore il déclare cette suppression inadmissible, parce qu'elle affecte trop profondément l'organisation de l'armée. Enfin, puisqu'il faut réduire, le maréchal s'arrête à la réduction d'une compagnie par régiment d'infanterie, ce qui réduira l'infanterie d'environ quatre-vingt-dix mille hommes et permettra de réaliser une économie de 30 millions. Il y aura aussi une réduction de quinze mille chevaux qui s'effectuera par le non remplacement des pertes annuelles de l'artillerie, par le versement dans la cavalerie et le train des équipages militaires des chevaux de cette arme reconnus propres à ce nouveau service, et par l'envoi successif du surplus à l'armée d'Afrique. Pourquoi M. Soult ne s'est-il pas arrêté à la réduction de l'infanterie? Il reconnaît lui-même, et qui peut mieux le savoir que le maréchal? le danger d'affaiblir l'artillerie et la cavalerie. Pourquoi donc ne pas laisser aux armes spéciales tous les moyens dont elles ont besoin pour ne pas retomber dans le même état de dénuement dont à grand'peine on les a tirées l'an dernier? Comme le dit encore M. le maréchal, l'infanterie se prête facilement à la transition du pied de paix au pied de guerre; mais les armes spéciales ont besoin d'être entretenues et surveillées avec soin pour se trouver prêtes à l'heure marquée. Il nous faut de grands efforts pour avoir une marine puissante et une cavalerie respectable. Quant à l'artillerie, les

glorieux précédens de l'empire doivent être toujours devant nos yeux pour n'en pas déchoir.

C'est le devoir du gouvernement, du pouvoir exécutif, qui est le véritable juge des grandes nécessités militaires de la France, de ne pas céder à une réaction inintelligente contre tout ce qui tient à l'armée, à ses besoins, à sa force, à son bien-être. Le vent du siècle pousse à l'industrie, nous ne nous y opposons pas; la foule suit le mouvement, c'est bien; mais la royauté, mais les hommes politiques qui siégent dans les conseils de la couronne et dans les deux chambres, doivent veiller à ce que, dans cet entraînement, on ne néglige pas ce qui a toujours été le culte et le salut de la France, la puissance militaire. De long-temps, et jamais peut-être, nous n'égalerons dans l'industrie les Américains et les Anglais : au moins évitons toute décadence dans cette science redoutable de l'attaque et de la défense, où nous pouvons avoir des rivaux, mais où nous n'avons point de maîtres.

Nous portons aux travaux de l'industrie tout l'intérêt et toute l'estime qu'ils méritent, parce que nous n'avons jamais pensé que la condition nécessaire de leur prospérité fût l'affaiblissement de la France. Les chambres s'occuperont cet hiver des chemins de fer; elles auront à juger les conceptions et les plans que leur apportera M. le ministre des travaux publics; elles devront se porter arbitres entre beaucoup de prétentions contradictoires; la ligne de l'est et la ligne du midi se livrent déjà, dans la presse, d'ardens combats. Les intérêts favorisés ou contrariés par les nouveaux plans n'élèvent pas seuls la voix. On parle de réclamations assez vives présentées au gouvernement, et qui plus tard le seront aux chambres, par les compagnies qui, dès l'origine, en 1838, ont commencé et depuis terminé quelques rail-ways, comme le chemin de Cette à Montpellier, de la Teste à Bordeaux, de Strasbourg à Basle, de Paris à Corbeil, de Paris à Saint-Germain, à Versailles. Ces compagnies, qui ont ouvert la carrière en supportant de grandes pertes, et qui ont vu leurs actions subir une dépréciation fatale, demandent qu'avant de s'occuper de nouvelles entreprises, on vienne à leur secours en leur assurant un *minimum* d'intérêts. Ce *minimum* doit avoir pour effet de rendre aux actions leur valeur primitive, et de cette façon sera rétablie la circulation de capitaux depuis long-temps perdus pour le commerce. On ajoute, dans l'intérêt des compagnies, que cette garantie sera souvent plutôt nominale que réelle, et que les produits s'élèvent déjà sur presque tous les points au-delà des trois pour cent demandés. Mais cette intervention de l'état, outre sa justice, aura l'avantage de rendre la confiance aux capitalistes, et c'est ainsi que la stricte équité envers les anciennes compagnies en provoquera nécessairement de nouvelles. Les anciennes compagnies ne seraient pas éloignées de l'idée de former une espèce de syndicat qui serait chargé de faire triompher auprès du gouvernement et des chambres leurs prétentions et leurs demandes. Le ministère s'aperçoit de plus en plus, par les intérêts qui s'agitent autour de lui, de l'importance qu'aura dans le parlement la question des chemins de fer. Nous croyons que ses membres les plus influens, M. Guizot, M. Duchâtel, l'étudient d'assez près,

dans l'intention de juger par eux-mêmes, avant tout débat parlementaire, les plans de leur collègue, M. le ministre des travaux publics.

M. le ministre du commerce, en ouvrant la session des conseils réunis du commerce, de l'agriculture et des manufactures, a particulièrement appelé l'attention de ces conseils sur les modifications que peuvent réclamer nos tarifs, notamment en ce qui concerne les fers, les tissus de laine et de coton, les verreries, les tanneries. Ces modifications devront être appréciées, suivant l'expression du ministre, au point de vue de l'accroissement de nos transactions avec l'étranger. Évidemment M. Cunin-Gridaine a voulu indiquer la Belgique; mais pourquoi ne l'avoir pas désignée plus clairement? S'il est une question sur laquelle les conseils réunis du commerce, de l'agriculture et des manufactures soient compétens, c'est à coup sûr le projet d'une union douanière entre la Belgique et la France. Pourquoi l'organe du gouvernement n'en a-t-il pas fait ressortir toute l'importance? Pourquoi n'a-t-il pas, dans cette grande affaire, émis au nom du pouvoir une opinion raisonnée? Il n'eût pas enchaîné la liberté des conseils, mais il eût éclairé leurs délibérations; n'était-ce pas un excellent moyen, avant d'arriver aux chambres, d'installer dans la sphère officielle le problème de l'union commerciale de la France et de la Belgique? Un ministère unanime dans ses vues sur un point aussi essentiel n'eût pas manqué d'utiliser ainsi une institution qui, tout en restant étrangère aux mouvemens politiques, peut venir puissamment en aide à l'économie industrielle du pays. M. Cunin-Gridaine a beaucoup insisté sur l'extension de notre commerce extérieur. Le gouvernement, a-t-il dit, s'applique depuis long-temps à diriger dans de plus larges voies nos relations et notre législation commerciales. Il suffit de rappeler à cet égard les traités de commerce et de navigation passés avec plusieurs états de l'Amérique, les conventions les plus récentes qui ont été conclues ou *qui se préparent en Europe avec des nations amies*, et les facilités nouvelles assurées à nos transactions sur les côtes d'Afrique. On voit que M. le ministre du commerce mentionne encore ici d'une manière détournée la question de l'union avec la Belgique, mais il n'ose pas l'appeler par son nom; il n'est pas libre, il a des collègues qui ne lui permettent pas d'avoir un langage plus catégorique.

L'Afrique, que M. Cunin-Gridaine a rappelée dans l'exposé de nos relations commerciales, voit tous les jours s'affaiblir la puissance d'Abd-el-Kader. Un dernier rapport du général Bugeaud nous apprend la soumission de sept tribus des bords de la Tafna. Le califa de Tlemcen a été battu par un chef arabe, notre allié, et s'est retiré sur les frontières du Maroc. Sur la rive droite du Chelif, des tribus sont en pleine révolte contre l'émir. Le général Bugeaud représente Abd-el-Kader se trouvant, dans la province d'Oran, entre trois insurrections ou défections, et sous l'action de deux colonnes françaises. Les ordonnances que vient de rendre M. le maréchal Soult sur les troupes indigènes en Afrique, donneront, nous l'espérons, une nouvelle force à notre occupation. Le ministre de la guerre décrète l'organisation de trois bataillons indigènes, dans lesquels les sous-officiers et tirailleurs doivent appartenir à

l'Afrique; il organise aussi vingt escadrons de cavalerie indigène, permanens et réguliers. dont les officiers seront Français. On s'est proposé l'amalgame, l'assimilation des Arabes et de notre armée. Il est possible que l'exécution révèle des vices de détails qu'il sera facile de corriger; mais la pensée est juste et féconde. C'est en germe le même système qui a permis aux Anglais de conquérir et de garder les Indes. Il nous est impossible, puisque nous parlons de l'Orient, de ne pas signaler, en passant, la lettre si remarquable que Méhémet-Ali a écrite au roi, le 11 novembre 1840, lettre citée par M. Léon Faucher dans son travail sur l'*Histoire diplomatique de la question d'Orient*. Dans cette lettre, le vice-roi d'Égypte se montre plein de reconnaissance envers la France, et en même temps prêt à faire la guerre au premier signal que lui enverra le gouvernement français. « Si le moment des concessions est passé, dit-il, si celui d'une résistance opiniâtre est arrivé, je suis prêt à combattre jusqu'à mon dernier soupir, et mes enfans aussi. » Dans la pensée de Méhémet-Ali, M. Thiers devait ouvrir cette lettre; c'est M. Guizot qui l'a reçue. On peut s'étonner qu'un document aussi important n'ait pas été communiqué aux chambres dans les débats de l'hiver dernier.

Les débats du procès Quénisset sont clos. Faut-il croire que les révélations qu'a faites Dufour forceront à les rouvrir. Pour qui à la dernière audience a pu assister aux perplexités de Dufour, il était évident que cet accusé finirait par parler. Il semblait se débattre sous l'effroi que lui causait une intimidation secrète; il a en dit assez cependant pour que Quénisset pût s'écrier : « Je ne suis donc pas un menteur. » Quénisset est à coup sûr un grand coupable, mais on ne saurait l'accuser d'avoir composé son langage et ses révélations. Les dernières paroles qu'il a prononcées devant la chambre des pairs dénotent un désordre d'idées, une sincérité d'émotions incompatibles avec tout calcul. Dans Quénisset, la crédulité, la sensibilité, le repentir, l'amour de la vie, la haine contre ceux qui ont armé son bras, tous ces sentimens ont éclaté avec une naïveté qui n'a pas laissé d'exciter une pitié profonde. Et les autres co-accusés! quel amer regret ils ont presque tous exprimé d'avoir cédé à des suggestions coupables! quel étonnement profond d'en être venu là! quelle douleur de se trouver ainsi au fond de l'abîme! La vive impression produite par ce spectacle ne saurait être perdue. Que d'hommes du peuple dont on a travaillé à égarer la raison doivent être actuellement désabusés des théories folles par lesquelles on cherchait à leur aplanir le chemin du crime!

F. BONNAIRE.

UN

MOINE MÉCONNU.

Scènes du seizième siècle en Allemagne.

III.[1]

Le graf Éberhard Eberstein était assis; ses deux fils étaient debout à ses côtés; il achevait le repas du soir. Depuis une heure, ou, pour être plus exact, depuis le retour du sermon, car le graf s'était mis immédiatement à table, aucune parole n'avait été échangée entre lui et ses fils. Tantôt il mangeait précipitamment le gibier que l'écuyer découpait au bout de la table, et il avalait d'un trait le vin que son fils aîné lui versait par-dessus l'épaule, et tantôt il laissait de longs intervalles entre les morceaux. Sa préoccupation était sombre. Cette scène domestique, qui ne s'écartait de la vie ordinaire de château que par un peu plus de silence que de coutume, était éclairée ou rembrunie par le jeu de la flamme du foyer. Un tronc entier brûlait dans la cheminée, maçonnerie colossale d'une utilité fort mal entendue, car le vent s'y précipitait de toute l'ouverture qui lui était

(1) Voyez la livraison du 19 décembre.

ménagée. On brûlait plutôt qu'on ne se chauffait auprès de ces espèces d'incendies, qui avaient deux fins : de contribuer à l'éclairage de l'appartement, fort mal entretenu par une lampe nourrie d'huile de graines ou de navets; et de justifier l'énorme droit d'abattage que les seigneurs avaient sur les forêts de leurs domaines. Un défaut joint à un abus ne chauffait pas davantage, n'éclairait pas mieux.

Et si le feu ne chauffait que par accident, la lampe de fer triangulaire, suspendue au plafond, n'éclairait que par secousses. De loin en loin les portières étaient soulevées, et un plat s'avançait; ce plat était déposé sans bruit dans les mains d'un second domestique, qui faisait la moitié du chemin de la porte à la table et s'arrêtait; enfin un troisième domestique le prenait et le remettait à l'écuyer tranchant avec la même lenteur. Cette suite de mouvemens prévus, qui semblaient résulter non d'une volonté de l'ame, mais d'un tour de clé, se peindraient nettement à l'esprit de ceux qui n'auraient pas oublié ces vieux clochers des vieilles villes où, à chaque saison, paraît à la tour de l'horloge un homme ou une femme de bois, mannequins que le peuple appelle Jacquemarts.

Le graf ayant porté la main à son verre, son fils aîné s'apprêtait à lui verser du vin...

— Johann, dit le graf en l'arrêtant, je n'ai pas soif. J'ai même trop bu. Mon estomac est en feu.

— Mon père, vous sentiriez-vous indisposé?

— Ulrich, je vous remercie; ne vous inquiétez pas; reprenez votre place.

Et se tournant vers Johann : — La cérémonie a été un peu longue.

— Oui, mon père, et même fatigante.

— Ne nous en plaignons pas, Johann, puisque notre excellent électeur l'a suivie dans tous ses détails avec une patience exemplaire.

— Cependant, mon père, je crois m'être aperçu que notre clément électeur, soit lassitude, soit recueillement, a quelquefois fermé les yeux ainsi qu'un homme qui dort.

— Notre prince ne dormait pas, Johann; il a trop de respect pour lui, pour nous et pour l'église.

— Alors il écoutait bien profondément.

— C'était un devoir, et je ne connais personne, mon fils, qui remplisse mieux ses devoirs que notre électeur.

Dès que les domestiques virent la conversation engagée entre le graf et ses fils, ils se placèrent sur un rang devant la table, saluèrent, et, sur un geste, ils reculèrent jusqu'à la porte, où, après

un dernier salut, ils laissèrent tomber la portière devant eux. Il n'en resta qu'un pour avancer trois fauteuils auprès de la cheminée, dans laquelle il jeta quelques poignées de genièvre; ensuite il se retira.

Bientôt une vapeur odorante se répandit dans la salle. Le graf permit à ses fils de s'asseoir.

L'aîné alla prendre dans une niche cachée derrière un rideau de soie un lourd volume richement relié, posa, quand il fut assis, le pied sur un tabouret, et ouvrit le curieux in-folio.

— Ulrich, commença le graf avec beaucoup d'affection dans la voix, vous n'êtes pas l'aîné de la maison.

— Je ne me suis pas encore aperçu, mon père, que ce fût là une raison pour que vous m'aimassiez moins; de votre côté, avez-vous remarqué quelque différence à mon désavantage entre l'attachement que j'ai pour vous et celui que vous porte mon frère, s'il est vrai qu'il existe une supériorité d'âge en sa faveur entre lui et moi?

— Votre affection m'est connue, Ulrich, je n'ai à vous parler que de votre avenir. Vous avez vingt-deux ans.

— J'aurais désiré, mon père, qu'ils eussent été mieux employés pour votre gloire.

— La gloire de notre famille est entre de dignes mains.

Eberstein regarda son fils aîné, qui détourna un instant son attention des enluminures chevaleresques dont il se délectait pour s'incliner en signe de remerciement à l'allusion.

— Votre renommée ne saurait donc dépendre, Ulrich, ni d'un nom de famille dont vous ne pouvez, par votre naissance, perpétuer l'éclat, ni de la carrière des armes, où j'ai des raisons pour vous défendre d'entrer. Le ministère des autels est assez honorable pour qu'on en soit jaloux; le rang que vous y obtiendrez par les droits de votre nom est assez beau pour ne point vous faire regretter de n'être que le second héritier de ma race. Sanctifiée en vous, elle se prolongera par votre frère dans une voie d'illustration.

Cette fois le fils aîné du graf laissa passer l'éloge; son attention était concentrée sur un endroit du livre qu'il tenait, où le héros consulte un magicien pour savoir si ses aventures seront heureuses. Le magicien, c'est le diable; on le reconnaît aux griffes qu'il laisse entrevoir sous sa robe au lieu de pieds. Singulière faculté qu'a le diable de ne se déguiser qu'à la condition de se faire reconnaître.

— Admirable Pfintzing! cria Johann au milieu de sa distraction, tu as écrit là un beau livre.

— Je m'étais fait depuis long-temps ce raisonnement, mon père,

poursuivit Ulrich en baissant les yeux, mais ma fierté, mon orgueil, sans doute déplacé, m'ont toujours empêché de l'admettre.

— Vos répugnances ne changeront pourtant rien à votre devoir, je l'espère, Ulrich.

— Je crains le contraire, excusez ma franchise.

Trop pénétré de son autorité pour la compromettre par quelque signe de mauvaise humeur, le graf réprima un mouvement d'impatience. Il essaya de reprendre son premier ton de condescendance. Pour cela, il n'eut qu'à regarder Ulrich, dont la figure respirait la soumission d'un ange.

— Vous êtes allé à Rome; je vous y avais envoyé pour que vous vous décidassiez à embrasser les ordres, d'après l'exemple de tant de fils de princes, plus zélés que vous sans doute à obéir à la volonté de leurs pères. Je vous citerais, s'il était nécessaire, votre bon cousin, l'abbé de Kempten, si heureux dans son abbaye; prenez exemple sur lui. Je regrette qu'en revenant de Rome à Wittenberg vous ne l'ayez pas visité. Il me semble, à ce propos, que votre retour a été bien prompt.

— Oui, mon père.

— Et comment êtes-vous revenu de Rome?

— J'en suis revenu chrétien.

A cette réponse, Johann rit comme un fou. Il jugeait son frère extrêmement naïf. L'in-folio faillit glisser de ses genoux à terre; dans son hilarité il passa au moins deux images.

Eberstein considéra Ulrich d'une façon peu indulgente, et qui lui ôta au moins dix ans dans son estime personnelle. Ce n'était point de l'ironie comme Johann, mais de la pitié. En pareil cas, la pitié d'un père est pour le fils un soufflet moins le coup. L'outrage y est, la rougeur aussi.

— Voudriez-vous bien m'apprendre alors quelle profession vous avez choisie, afin que, moi étant mort, vous ne soyez point obligé, pour vivre, d'aller sur quelque marche de la Saxe, armé d'un bâton ferré, détrousser les passans? Compteriez-vous sur votre frère Johann?

Ulrich exprima par un froncement de lèvre un sentiment de négation bien formel.

Johan n'eut pas l'air de se fâcher du peu de cas qu'on faisait de sa générosité.

— Vous mort, mon père, je prierai Dieu pour que votre ombre me protége, et je sortirai de cette maison; plus tôt si vous l'exigez; maintenant si mon seigneur l'ordonne.

Le jeune fils du graf s'était levé.

— Où iriez-vous? La terre n'a que des montagnes où des hommes libres commandent, et des vallées où rampent les serfs. Êtes-vous de la montagne ou de la vallée?

— Il y a encore des mers. J'irai dans nos hanses teutoniques....

— Pour y faire le commerce, n'est-ce pas? y vendre votre noblesse au poids des fanons de baleine et des cuirs de Hollande.

— Non pour y faire le commerce, mais afin de trouver un passage pour le Nouveau-Monde, à travers ces mers qui n'ont pas rouillé les éperons d'or de Cortez.

— Il fut un temps, Ulrich, où j'aurais eu le droit de vous enfermer dans un cloître et de vous forcer à y attendre que la grace vous visitât. Non-seulement je n'ai plus ce droit, mais l'aurais-je, que je n'en userais pas contre vous.

La noble figure du graf était diversement affectée. Le maître cherchait à ne pas paraître dur, le père à ne pas se montrer faible.

— Vous ne luttez pas, Ulrich, contre le caprice tyrannique d'un père, songez-y bien, mais contre d'immuables lois, ciment des familles, contre des usages conservateurs vieux comme notre Allemagne impénétrable et dure, contre ce qui est notre force.

— Vous vous trompez, reprit respectueusement Ulrich, je ne lutte pas, je me soumets. Né le second dans ma famille, ma famille ne me doit rien; je m'en retire.

— Que pourrait-elle pour vous? Si je partage, dit sans emphase mais avec dignité le graf Eberstein, mes propriétés en deux, mon écusson en deux, mon nom en deux, et que plus tard vos enfans et ceux de votre frère, par le même privilége, divisent de nouveau ces épaisses forêts, ce bel écu, ce grand nom, dans moins d'un demi-siècle, si les familles de l'Allemagne suivent votre exemple, il ne restera pas un seul représentant fort de la terre conquise par nous, pas un bras pour la protéger; mais vous serez tous, au contraire, faibles par le grand nombre, misérables comme des vassaux; vous serez tant, que vous ne serez plus.

— Ce n'est point là ce que je souhaite, mon père. Gardez votre héritage pur et intact comme vous l'avez reçu. Je compte assez, j'ose vous le répéter, sur mon épée pour me faire une place dans le monde.

— Oui, allez mettre votre épée au service des rois, et vous apprendrez de quel côté ils en dirigent la pointe. Contre nous! contre nous!

Beaucoup d'amertume coulait des lèvres du graf, qui était puis-

sant de raison quand il portait sa pensée devant l'institution féodale, lorsqu'il s'y plaçait à la tête comme une bannière; redevenu père, il se sentait désarmé et à terre.

— Dieu veuille, continua-t-il, que vous n'ayez pas à vous repentir, Ulrich, du mépris que vous affectez pour la vocation la plus sainte, la plus libre de toutes! Vous y réfléchirez.

— Oui, mon père.

— C'est vraiment admirable! interrompit tout à coup Johann en frappant des mains et en trépignant. Mais voyez donc! le chevalier *Tewerdanck*, qui, après s'être battu avec deux lions, figure XLII, *mit zwayen Leoben*, lutte, page 48, avec un ours plus gros que celui des armes d'Appenzell, *mit einem Beren*. Voyez-le encore, la pique en main, frappant l'animal à la tête, comme tout noble chasseur le doit. Quoique prêt à dévorer Tewerdanck, l'ours semble respecter les éperons d'or du chevalier; et pourtant c'est une bête bien cruelle, assurent les vers de Melchior Pfintzing : *Es ist wahrlich ein grausam Thier.* Vous n'aimez donc pas Tewerdanck? vous ne le connaissez donc pas? Mais que connaissez-vous alors, Ulrich?

— Je connais Tewerdanck, mon frère, répondit, avec une réserve qui n'était pas sans malice, Ulrich, en posant le doigt sur le livre de Johann; et je l'aime parce qu'il m'apprend quelque chose.

— A chasser aux ours, avec la pique et le couteau.

— Non-seulement pour cela, mais encore parce que *Tewerdanck*, qui signifie *nobles pensées*, est notre glorieux empereur, Maximilien Ier, peut-être auteur des premiers chants de ce livre, parce que *Ruhmreich, riche en gloire*, est le *duc de Bourgogne*, dont la fille est celle que le chevalier Tewerdanck poursuit sous le nom symbolique d'*Ehrenreich*, *riche en honneur*, et parce que ces ours, ces lions, ces naufrages, ces incendies, auxquels échappe le chevalier, sont autant de vices que les *nobles pensées* doivent vaincre pour s'unir à *riche en honneur;* du moins, je le crois ainsi, mon frère.

— Bah! vous voudriez me persuader qu'il y a autre chose là qu'un homme marchant sur des épées, Ulrich!

— Voudriez-vous, Johann, me dire quelle si grande valeur déploierait le chevalier à marcher sur des lames d'épées qui ne peuvent le blesser, lui qui a arraché la langue aux lions? Chacune de ces épées est un vice vaincu par Tewerdanck.

— Il n'y a qu'un instant, Ulrich, que vous souteniez que le vice, c'était l'ours; maintenant, vous me dites que ce sont les épées; vous raillez, mon frère.

Pendant cette discussion, les deux têtes blondes d'Ulrich et de Johann se touchaient et se trouvaient au niveau des genoux du graf, qui, courbé et appuyé sur eux, voulait aussi connaître ce nouveau roman en vers, dédié au jeune Charles-Quint, petit-fils du héros célébré par le chapelain Pfintzing, et supérieurement gravé sur bois par Hans Schœufdin. D'enluminure en enluminure, de chant en chant, le graf et Ulrich furent entraînés par Johann, et l'un et l'autre, le grave père et le fils moraliste, oublièrent, comme cela arrive toujours, la leçon pour l'image, et ils s'amusèrent comme des enfans.

La soirée en était là, lorsqu'un *knecht* (serviteur) demanda si un paysan, qui avait à parler au graf, pouvait entrer.

Le graf fit un signe. La portière se souleva pour livrer passage à un interminable paysan, en qui il fut facile de reconnaître Claus Pfeiffer, le siffleur, que nous avons déjà vu dans la matinée sur la place de Wittenberg. En entrant, il avait ôté ses souliers.

— Eh bien! Claus Pfeiffer, as-tu bien sifflé aujourd'hui?

— Ni mieux ni plus mal, seigneur. Depuis vingt ans que je siffle, il survient rarement des évènemens entre mes oiseaux et moi. Nous ne sentons presque plus l'amusement de la chose.

— Et quelle avalanche t'a roulé jusqu'ici, mon vieil ours?

— Je viens, répondit Claus, je viens..., et il sembla chercher au plafond la suite d'un air; il sifflotait doucement : — Ah!... voici : pour vous apprendre que ma femme a fait un enfant. — Et, avec autant de joie que si elle eût accouché de deux, il ajouta : C'est un garçon.

— Tu es adroit, Pfeiffer; voilà, bien compté, ton cinquième garçon. A la bonne heure! si tu m'élèves des faucons qui piquent les oiseaux, tu sais aussi me fournir des garçons pour courir les chercher dans les broussailles.

— Oui, seigneur, de bons chiens.

— Ce dernier est donc à moi; appelle-le Corbeau.

— J'aurais une grace à vous demander, seigneur.

— Voudrais-tu le nommer Loup? Soit.

— Seigneur, sa mère désirerait le garder près d'elle, lorsqu'il sera grand, parce qu'il lui ressemble.

— Tu as gardé le dernier : non, Claus; un pour toi, un pour moi bonne justice.

— Mais sa mère pleurera, seigneur?

— Siffle-lui un air pour l'endormir, dit Johann.

— Vous êtes dur, Johann! ne put se retenir de s'écrier Ulrich en frappant du pied.

Claus ne sut que dire : — Merci, seigneur Ulrich; vous êtes bon comme mademoiselle. Que n'est-elle ici! elle serait bien contente de vous voir ne pas être trop méchant pour le pauvre Claus. Mais les saintes vont au paradis. — Le graf étendit ses bras entre ses deux fils pour qu'ils eussent à se taire; ils déposèrent chacun un baiser respectueux sur ses mains.

— Que rapporterai-je à la mère? demanda Pfeiffer.

— Ce que nous avons réglé une fois pour toujours : j'ai eu ton premier garçon, tu as eu le second, moi le troisième, toi le quatrième. Le cinquième m'appartient.

— Et fais-en vite un sixième, dit Johann, tu seras quitte à quitte.

Pfeiffer n'était plus à la conversation. Sa lucidité d'un instant s'était évanouie dans le refus qu'il éprouvait du graf, de lui accorder son cinquième fils nouveau-né. Il crut soupirer, il siffla. Ses poings étaient fermés de rage.

—Mais avance, que je t'apprenne un air de ma façon, dit Johann en posant ses deux mains, comme se le fût permis un petit chien envers un lion apprivoisé, sur les épaules de Pfeiffer et en lui sifflant au visage. Claus aurait cassé cette tête d'enfant comme une noix entre ses pouces. Il se prêta stupidement à la plaisanterie, étonné de changer de rôle, de siffleur d'oiseaux d'être oiseau. Ses poings seuls et ses yeux humides n'avaient point oublié la commission de sa femme.

Ulrich ouvrit doigt à doigt la tenaille que Pfeiffer appelait comme tout le monde sa main, et y glissa une pièce d'argent. C'était un métal qui en touchait un autre; Claus ne sentit rien. Quand il l'eut assez bafoué, Johann le poussa brutalement; la portière se balança long-temps après le passage du géant.

Eberstein avait remarqué l'action de générosité d'Ulrich, et dans une série de méditations, qui l'avaient empêché de voir et de blâmer sans doute la scène dont Johann avait rendu Pfeiffer la victime, il rattachait cette action à la conduite déjà fort inexplicable de son plus jeune fils. Cet enfant ne ressemblait à aucun autre. Quelle influence subissait-il?

Au bout de quelques minutes, le graf se retournant vers Ulrich :

— Vous croyez sans doute que je ferais le bonheur de ce serf si je lui accordais l'enfant dont il réclame la possession à titre de père, et que je lui refuse, moi, à titre de seigneur. Mais ma souveraineté, que je conserve, pour mon prince serait perdue si je ne retenais que de leur propre volonté tous ces enfans nés dans mes propriétés et qui

demain seront des hommes. Ils relèvent de moi : est-ce que je ne réponds pas de leur existence ? S'ils sont à moi, je suis à eux. Cinq enfans écraseraient ce serf qui ne consulte que son amour lorsqu'il les voudrait tous. Son cœur saigne d'en perdre trois sur cinq. Et celui qui n'en a qu'un pour héritier, possédât-il cinq enfans braves, dévoués, et bons comme vous, Ulrich, celui-là n'est-il pas trois fois plus à plaindre? Et vous le connaissez celui-là.

Ulrich se pencha vers son père; il lui baisa la barbe avec respect.

Johann s'était presque endormi sur l'admirable Tewerdanck.

Un *knecht* prévint le graf que le sondeur des mines sollicitait la permission de lui être présenté.

Il entra.

Au-dessus du serf par sa charge, qui consistait principalement à mesurer avec une sonde le travail de chaque ouvrier des mines, Gottfried jouissait de la demi-liberté de ne pas être obligé de vivre continuellement sous la terre ainsi que ses compagnons. Par son entremise, le graf communiquait ses ordres aux mineurs, et ceux-ci se servaient du crédit de Gottfried pour faire parvenir au graf leurs demandes et leurs plaintes. Comme d'usage, les ouvriers l'abhorraient. A les en croire, Gottfried était un espion, un traître, un flatteur.

— Voyons, Gottfried, qu'as-tu à nous apprendre?

— Qu'il y a fête à l'enfer dans trois jours, seigneur.

— Pourquoi cela, Gottfried?

— Vous n'avez pas oublié qu'à chaque anniversaire de votre fête vous délivrez, en commémoration d'un si beau jour pour nous, un serf de vos mines.

—Vous ne m'aviez pas rappelé, Johann, que c'était dans trois jours ma fête.

— C'est que Johann est libre, mon père, répondit Ulrich au lieu de Johann.

— Eh bien, Gottfried, qu'il soit fait comme d'usage; donnez la liberté à un serf de la mine.

— J'ai à vous rappeler qu'un de vos fils, ordinairement c'est l'aîné, doit être présent à la cérémonie pour prononcer le *vous êtes libre!* sans cela le ban ne serait pas rompu.

— Oui, c'est le vieil usage de notre bonne Saxe, Gottfried.

— Oui, libre et gueux, interrompit peu obligeamment Johann.

— Puisque Dieu ne permet pas, ajouta Ulrich, qu'ils soient libres et seigneurs.

— Johann, irez-vous dans trois jours à cette cérémonie?

— Par obéissance, mon père, car la vapeur du charbon m'étouffe, et sa poussière me fait tousser. J'aime peu, d'ailleurs, assister à la grosse joie de ces gens qu'on affranchit; il y en aura bientôt autant de libres que d'esclaves. Mais, par obéissance, j'irai.

— Et vous, Ulrich, iriez-vous à la mine?

— Par obéissance, mon père, et par curiosité. Je n'ai encore visité aucune de vos mines, qu'on dit si profondes.

— Gottfried! Ulrich, mon fils bien-aimé, sera présent, dans trois jours, à l'affranchissement du mineur. — Nous ne voulons pas, Johann, vous exposer à être malade; vous êtes délicat comme votre mère. Soyez toujours l'un et l'autre bons comme elle.

Et le graf porta son regard et le fixa sur le portrait à fond d'or qui surmontait la cheminée. La comtesse n'avait pas dû être belle, si le peintre avait été exact, et il l'avait été assurément, car le portrait était fort bien peint. C'était une tête ovale et blanche comme un œuf, sur lequel on peindrait deux teintes roses, et du sommet duquel on tirerait deux lignes, coupées par une troisième en guise d'yeux et de nez.

La contemplation du père entraîna celle des fils et celle de Gottfried le sondeur. Comme ils étaient debout, la tête rejetée en arrière pour considérer plus attentivement le portrait, la flamme les éclairait à profil fuyant, et cette flamme, et ce feu, et ces hommes, dont la barbe de l'un était si belle, et ce portrait colossal qui semblait monter devant eux, eussent fait croire à l'évocation bienheureuse de la dame protectrice du château.

C'était mieux que cela; c'était une mère.

Le graf essuya une grosse larme.

— Allons, mes enfans, il se fait tard.

Et, appuyé sur son fils aîné Johann et sur le bras d'Ulrich, il traversa la salle, et s'abaissa sous la portière que le sondeur Gottfried souleva, visiblement fier de cet office, que le hasard l'obligeait à remplir.

Rangés sur le passage du graf, les domestiques le saluèrent et crièrent jusqu'à ce qu'il fût au haut de la rampe :

— Dieu vous donne une bonne nuit, maître.

IV.

Arrivé à l'entrée de la mine, Ulrich pénétra sous un rocher taillé en voûte qui dérobait la vue de la plaine, et descendit de cheval.

La nuit était venue.

Quand il se fut débarrassé de ses éperons, qui l'auraient gêné dans sa marche à travers les sentiers tortueux, sous les galeries sombres de la mine, il sonna du cor avec force pour avertir les mineurs de sa présence.

Au bout de quelques minutes, la porte de chêne ouvrit ses deux battans et les referma sur Ulrich. La bride du cheval fut nouée à un anneau scellé dans le mur à quelques pas de l'entrée.

A la clarté d'un falot, il descendit la pente rapide de la première galerie, appuyé sur l'épaule de Gottfried, qui était venu à sa rencontre.

Il respira avec plus de liberté dès qu'il sentit que son coude et ses genoux ne froissaient plus les parois de la mine, et que sa tête ne détachait plus en passant des exfoliations d'argile. L'air devint graduellement moins pesant, les ténèbres moins épaisses; la sonorité des pas annonça bientôt l'espace. Il tomba une fraîcheur perpendiculaire sur son front. Gottfried éleva le falot; Ulrich remarqua qu'ils étaient sous une voûte colossale, soutenue par elle-même, formée de quartiers de roche rougeâtre, tissues et entrelacées de racines. Des fuites d'eau larmoyaient çà et là à des intervalles inégaux. Quelques étoiles luisaient au-dessus de cette voûte par une ouverture qui s'était faite à son sommet à la suite d'un amincissement de terrain. Des chèvres égarées se hasardaient parfois à avancer leur tête barbue et à pousser un bêlement plaintif au bord de ce trou.

— Passez cette chemise de toile noire, dit le conducteur à Ulrich; sans cela, je ne réponds pas que vous ne soyez complètement habillé de deuil avant d'être arrivé.

Ulrich passa la chemise noire; nouée étroitement à son cou, elle descendait jusqu'à ses pieds en forme de sac.

— Suivez-moi maintenant. Votre main; avancez le pied; ne craignez rien : je vous conduis au centre de la salle où nous venons d'entrer. Vous allez heurter une barrière; posez-y les mains, et ne bougez pas. — Vous êtes à l'entrée du puits; sans désemparer, passez votre corps sous la barrière. — Bien. — Allongez la jambe; tenez-vous toujours fort à la barrière. — Sentez-vous une entaille dans le trou?

— Oui, Gottfried.

— Coulez votre pied, appuyez-le sur l'entaille; autant de l'autre côté, il y a une autre entaille. Posez toujours un pied à droite, l'autre à gauche; mettez vos mains où auront été vos pieds, dans les mêmes entailles.

— Est-ce bien profond?

— Quatre-vingts pieds. — Seigneur, il serait prudent de ne pas parler pendant quelques instans.

Après ces recommandations, continuant à descendre dans ce boyau creusé à vif dans le rocher, Ulrich et Gottfried se poussèrent en silence; car, passé le premier, le conducteur était attentif à faire sentir le voisinage de ses épaules à Ulrich, qui parvint de cette périlleuse manière jusqu'à la seconde galerie. Là, ils se reposèrent un instant. Gottfried ranima la lampe.

Au centre de cette seconde salle s'ouvrait un autre puits, mais plus large et plus profond que le premier, et qui ne lui était pas perpendiculaire; sombre comme le chaos, béant et déchiré comme un volcan éteint. Au-dessus du puits deux paniers se balançaient; Ulrich et Gottfried se placèrent dans le même; celui-ci saisit la corde où était attaché le panier vide, et il ne commença à la lâcher qu'après avoir éteint le fallot, précaution nécessaire, car la vue des objets fuyant devant les yeux avec une rapidité égale à la chûte ferait tomber en défaillance. Ulrich fut prévenu que la moindre imprudence entraînait dans ce trajet de funestes accidens. Au moindre balancement, la corbeille s'incline et dégorge, comme un résidu de charbon, le voyageur téméraire à cent cinquante pieds au-dessous de lui.

Ils descendirent. Un mugissement rauque, lointain comme celui d'une cascade, se mêlait au vent noir, courant de bas en haut, causé par la vitesse de leur chute. Ils étaient dans le voisinage des aqueducs d'où s'échappent les eaux qui jaillissent spontanément des fouilles, et engloutissent si souvent les malheureux mineurs. Ulrich traversa comme une ligne de plomb le puits percé au milieu de ces eaux invisibles, qu'une pompe élève à une certaine hauteur pour les déposer dans un bassin, qui les rejette au dehors dans le lit de quelque rivière.

Le panier toucha la terre.

Ulrich ouvrit les yeux devant deux mille mineurs armés de flambeaux, debout au milieu d'une salle ardente de lumières que reflétaient les nombreuses pyrites dont elle était semée. Cette clarté était chaude; elle se renouvelait trop vite pour la grande cavité où elle s'exhalait sans issue, et, répétée, pressée comme elle l'était, elle semblait agir sur les parois avec la puissance de la vapeur. La lumière bouillonnait.

Ce furent des cris d'une ivresse sauvage. On se disputa l'honneur

de saluer le fils du graf Eberstein, qui, un peu étonné de cet accueil, un peu ému de l'aspect de ceux qui le lui prodiguaient, semblait, avec ses membres délicats, ses mains blanches posées au-dessus de ces crinières comme pour les bénir, avec sa chevelure blonde agitée par le vent des torches qui fumaient près de ses joues, un être surnaturel tombé au milieu de l'enfer, un sylphe au milieu des gnomes.

« Fils d'Eberstein, les serfs de votre père vous souhaitent de longs jours de prospérité, et saluent votre présence au milieu d'eux. »

Et un autre : « Vous êtes le rayon de soleil qui perce la terre, et qui du bloc de charbon fait un diamant. »

Un autre : « Vous êtes le filon d'argent pur que nous cherchons sans jamais le trouver. Il vient toujours avec la boue. »

— Amis, répondait Ulrich, mon père, Dieu prolonge ses jours! m'a envoyé parmi vous pour assister, selon l'usage, à la célébration de sa fête. Profitez de ma présence pour m'adresser les demandes que je lui transmettrai fidèlement.

— Moi, je voudrais voir le soleil, m'asseoir sous un arbre qui me couvrît de feuilles et d'ombre, et puis mourir au chant des oiseaux.

— Moi, me promener dans une belle ville, dans Wittenberg, et puis rentrer dans cette caverne.

— Moi, prendre tous mes enfans dans mes bras comme une gerbe de foin, et les embrasser un jour entier.

— Moi, me lancer sur la mer, être emporté par le vent.

— Que ne puis-je vous accorder tout cela, mes amis! Mon pouvoir ne s'étend qu'à la faculté de délivrer un de vous. Le sort en a-t-il décidé?

— Pas encore.

— Eh bien! allez, et consultez-vous; vous viendrez m'apprendre ensuite le choix que vous aurez fait. Qu'il tombe, s'il se peut, sur le plus digne; que les forts, les plus éprouvés, laissent passer devant eux les souffrans, les femmes et les vieillards. Ils ont moins à vivre, qu'ils vivent mieux!

— Brave et noble Ulrich, nous serons toujours tes fidèles serfs, nous irons te chercher l'argent dans les entrailles les plus sourdes de la terre, nous te rendrons plus riche qu'un roi.

Et les mineurs vidèrent la salle, heureux, depuis le commencement de la cérémonie, que Gottfried fût absent. En partant ils ne laissèrent autour de l'énorme brasier, qui renvoyait ses rouges reflets sur les parois, que les vieillards et leurs femmes, les uns et les autres très indifférens sur ce qui allait se passer. Depuis trente ans, plus ou moins, qu'ils vivaient dans cet abîme, ils avaient pris en habitude ces

espaces sans air, ces voûtes sans lumière. Puis, tout étant relatif, un flambeau de plus dans leurs cavernes équivalait au soleil. Le véritable soleil, ils l'avaient oublié, comme les fleurs, le gazon, comme les arbres et les fontaines. Ils se peignaient ce qui se passait sur leurs têtes, à peu près comme les nations décrépites et sans imagination se figurent l'état primitif du monde d'après les genèses. Véritable mythologie pour eux que les mers, les fleuves, les tempêtes, les beaux jours, les saisons, les années, les guerres; après leur mort ils retrouveraient ces merveilles dans le ciel. Leur ame habiterait des villes bien peuplées.

Ces vieux mineurs et leurs femmes avaient des cheveux blancs qui s'abaissaient sur leurs visages couleur d'argile. Ils parlaient peu, car l'isolement ôte graduellement l'envie de transmettre sa pensée; ils avaient l'inertie de l'atmosphère qui les enveloppait; autour de leur ame s'étendaient couche sur couche l'ennui, la tristesse et l'indifférence. Les rougeâtres tisons soufflaient de loin en loin des flammes sur leurs visages, des cendres dans leurs cheveux, où elles restaient. Quand les éclats du charbon embrasé lançaient en sifflant des scories hors du cercle, un bras sec et raide comme des pinces les saisissait et les remettait au foyer. Il fallait, du reste, que ces projectiles tombassent bien près d'eux pour qu'ils prissent même ce soin.

De ce point, comme centre, on distinguait, sous les longues galeries et à des distances perdues, des pelotons de mineurs, ou plutôt leurs milliers de torches, réduites, par l'éloignement, à des gouttes de feu, à des paillettes d'or animées, génies familiers de ces excavations. Sous certaines voûtes on eût dit un bal de gnomes, sous d'autres des sauvages achevant un repas humain; là-bas un rêve, là-bas un embrasement; plus loin des ames errantes dans les corridors du purgatoire, plus loin encore ce souffle visible dont parle saint Jean dans ses insomnies. Comme ces feux luisaient de partout, ils traçaient une ellipse autour de l'œil, et cette ellipse, par une fascination naturelle, tournait, tournait plus fort, confondait tout, la lumière et le reflet, et l'on se serait cru, à la place où se tenait Ulrich, englouti avec quelque planète qui, tout à coup détachée du mouvement général, achevait, dans son horrible chute, de tourner et de s'éteindre.

Ulrich frappa sur l'épaule d'un vieux mineur, qui s'éveilla en sursaut.

— Serais-tu heureux d'être celui qu'on affranchira?

— Seigneur, répondit le vieillard, je suis libre.

— Et tu restes ici?

— Oui; je m'y plais.

— Mais le bonheur de marcher?

— Je ne puis plus me mouvoir, depuis que j'ai tant travaillé dans cette mine.

— Mais la joie de voir le ciel?

— Je suis aveugle; je le vois dans mon ame; celui-là est sans tempêtes.

— La joie de fréquenter ses amis, ses parens?

— Je n'ai plus qu'une amie; n'est-ce pas, Marguerite?

Le vieux mineur tira de sa léthargie une femme assise à ses côtés.

— Est-ce là ta femme?

— Oui, je suis sa femme, Marguerite Linderman.

— Dieu vous en envoie une aussi bonne, mon fils! reprit le mineur.

— Oui, mais un peu plus féconde que moi, si c'est possible; car votre glorieux nom courrait risque de s'éteindre.

— Vous n'avez donc pas beaucoup d'enfans?

— Un seul; un garçon; bon fils.

— Est-il avec vous, ici, dans cette mine?

— Non; l'état ne lui a pas convenu. Après en avoir essayé, pour obéir à son père, il a suivi sa vocation, que nous n'avons plus contrariée; il est moine.

— Et de quelle règle?

— De saint Augustin, à Wittenberg. Il passe ses jours dans l'étude, ses nuits dans la prière; il ne sort de sa cellule que deux fois par an, et c'est pour venir ici. Mais, s'interrompit la vieille Lindermann, en regardant son mari comme pour le consulter, si nous chargions le fils de notre gracieux maître de cet envoi dont nous parlions hier....

— Parlez, mes amis.

— Voici. Nous avons économisé deux thalers, mon mari et moi, depuis l'année dernière, pour les consacrer, selon notre usage, à nous acheter des indulgences. Notre embarras est de faire parvenir cet argent à notre fils, qui se charge ordinairement de le remettre aux envoyés du saint-père. Notre fils est en retard cette année, et nous craignons qu'il ne nous oublie tout-à-fait.

— Voulez-vous que je lui porte vos deux thalers, bonnes gens? Ils lui seront remis dès demain. Son couvent?

— Le couvent des Graces...

.... Couvent des Graces, écrivit Ulrich sur le paquet qui contenait les deux thalers. — Ses titres?

— Vicaire, régent des études.

— La commission sera remplie. Reposez-vous sur moi.

Et la vieille, tirant à part Ulrich, lui dit : Cachez vite ce gulder de plus; et remettez-le à mon fils avec les deux thalers. Mon mari n'en sait rien. C'est pour un péché qu'il a commis, et dont il ne veut pas convenir. Il a soutenu que son fils était un ambitieux; c'est un mensonge.

Ulrich sourit en prenant l'argent de la vieille. Insensiblement les autres mineurs, attirés par la curiosité, et surtout par le phénomène d'un seigneur causant avec familiarité au milieu d'eux, se rapprochèrent du groupe formé par lui, Marguerite Lindermann et son mari; et les uns rampant à ses pieds, les autres pliés sur leurs genoux noirs et calleux; ceux-ci, retenant leur souffle au-dessus de ses épaules, de peur de salir ses cheveux blonds; ceux-là le regardant de bas en haut, et en biaisant leurs corps, comme les démons doivent regarder un ange, semblaient former une cour sauvage et surnaturelle à quelque création intermédiaire. On eût cru qu'il racontait, voyageur céleste, les merveilles du monde qu'il avait quitté, et où il n'avait laissé que ses ailes et la flamme de son front. Distrait dans sa conversation avec le mineur qui avait plus particulièrement captivé son attention, il ne remarqua que lorsqu'il en fut cerné ces têtes blanches saupoudrées de charbon, ces corps courbés et à demi tordus par le feu, comme du vieux fer, ces barbes d'amiante. Sa première émotion fut la peur, la peur qu'aurait un enfant à se trouver pour la première fois au milieu d'une troupe de nègres; car, dans ces temps de vagues superstitions, au fond de cette Allemagne de forêts et de cavernes, les mineurs et les charbonniers avaient le privilége de fournir des sujets de terreur aux veillées des châteaux, aux nourrices et aux enfans. Le second sentiment du jeune seigneur fut la pitié. Il se laissa regarder et envelopper par ces noirs habitans des mines, heureux de contempler un être qui portait sur ses traits comme un reflet pur du jour dont ils avaient perdu le souvenir, et dans son haleine la suavité d'un air chargé des parfums de la terre. Ulrich était le sachet odorant qui évoque pour les sens le fantôme de la patrie. L'ame se laisse mener par des parfums et des rayons; et la patrie a une couleur comme elle a un parfum. Ulrich exhalait le soleil et la terre.

Il s'aperçut, et il en fut touché, que les mineurs avaient une déférence particulière pour le vieil aveugle Lindermann et pour sa femme. Quand ils parlaient, on les écoutait dans le plus profond silence. Ils étaient vénérés à cause de leur grand âge écoulé dans la mine, consultés dans les affaires où les lumières des autres étaient trop courtes : ils pacifiaient les différends. Ils étaient la justice de ces pays ténébreux.

Du plus loin qu'on put voir, on aperçut des flambeaux qui arrivaient de tous les points vers le centre où était Ulrich. Silencieux et graves, les mineurs marchaient en brandissant leurs instrumens, leurs pioches, leurs marteaux et leurs pelles. Serrés l'un contre l'autre, ils s'avançaient dans tous les sens. La terre tremblait.

Quand ils furent sous la voûte, ils élevèrent un tertre. Sur ce tertre allait s'asseoir celui qu'on avait choisi pour proclamer l'affranchissement de leur compagnon.

Au pied de ce trône de pierre et de minerai, les ouvriers creusèrent un trou avec leurs pioches. Ils y poussèrent un bloc de charbon.

Auprès de ce trou qu'ils avaient recouvert, ils en firent un autre, qui cacha, au lieu de charbon, du minerai de fer. Un troisième, pratiqué à égale distance, recéla un bloc d'argent natif. Enfin, dans le quatrième, les mineurs déposèrent un sac assez lourd, qui disparut aussi sous une faible couche de terre.

Quand les trous furent tous bouchés et la terre bien aplanie sous les pieds, parut l'*homme à la baguette* (le *Vunschelrouthe*). On nommait alors ainsi celui qui, par une perception déniée à nos époques de lumières, devinait en marchant, et en tenant une baguette de noisetier dans les deux mains, l'endroit de la montagne qui recélait les mines de fer ou d'argent, les sources d'eau. Il vivait ordinairement dans la mine qu'il avait découverte sans être soumis à aucune charge ou servitude. Comme la plupart des êtres privilégiés, le respect qu'il inspirait n'était pas uniquement composé d'amour; beaucoup d'effroi s'y mêlait; car, outre la divination des métaux, il possédait la faculté non moins exceptionnelle et non moins redoutée de sentir trembler la baguette de noisetier entre ses doigts nerveux, lorsqu'il était dans le voisinage d'un meurtrier.

Les mineurs s'écartèrent pour le laisser passer. Il monta sur le tertre qu'on lui avait dressé, et il affecta bientôt l'enthousiasme et l'emportement d'un oracle. Peu rassurées, les femmes se mêlaient à des groupes de mineurs, et, passant leurs petites têtes enfumées entre les jambes de leurs pères, qu'elles écartaient pour voir et qu'elles étreignaient comme deux colonnes pour se raffermir contre la terreur de ce qu'elles voyaient, les jeunes filles regardaient l'homme à la baguette, le terrible *Vunschelrouthe*.

— Creusez, ordonna-t-il, creusez là; il y a du fer.

Les mineurs se mirent à la tâche; ils fouillèrent un des quatre trous qu'ils avaient creusés. Ils soufflaient : la terre volait derrière leur épaule.

— Menteur! menteur! lui cria-t-on de toutes parts. C'est du charbon et non du fer. Tu nous trompes; descends.

— Oui, je vous trompe, comme je trompais ce seigneur violent et dur à qui j'assurai qu'il y avait une mine d'or sous son château. Il creusa, creusa tant, que, manquant par les fondations, son château, tourelles, bastions, pont-levis, hommes d'armes, châtelaines et lui, s'écroula dans un abîme.

La vengeance du divinateur, accueillie comme une excuse triomphante, fut saluée par un mugissement d'approbation. Il poursuivit :

— Fouillez à cette place; il y a de l'argent, beaucoup d'argent. Allumez la forge, attisez le feu, gonflez les soufflets; que le creuset soit mis sur les charbons, que l'argent coule.

On creusa un second trou; mais, au lieu d'argent, ce fut du fer qu'on aperçut.

Nouvelles exclamations de colère simulée contre le sorcier à la baguette.

— Est-ce là de l'argent? Imposteur, c'est du fer! Brise ta baguette!

— C'est de l'argent, vous dis-je, de pur argent. Quand mes amis, quand mes frères ne peuvent pas payer la taille au seigneur, la corvée au monastère, la dîme à l'abbé, que leur rive-t-on aux pieds?

— Un anneau de fer.

— Aux poignets?

— Du fer.

— Autour des reins?

— Du fer, du fer.

— Donc, le fer c'est de l'argent, puisqu'il le procure en déchirant la chair, en brisant les os, de mes frères pauvres.

Et, satisfaits de ces allusions qui flattaient leurs mécontentemens, les mineurs, se soudant par les doigts comme les anneaux d'une chaîne, arquant en pinces leurs jambes velues, bombant leurs poitrines écaillées comme le corselet d'un crocodile, balançant leurs têtes d'ours, joyeux et sombres, ivres de l'ivresse du cœur, et non de celle du vin, pied contre pied, tous montrant leur ratelier, plus blanc de leurs lèvres relevées et tordues par l'ironie sur leur visage bistre, s'animant parce qu'ils se touchaient par les nerfs, par la chair, par les muscles, par les regards, par la sueur, par l'haleine, par la pensée; tous en ébullition sous ce couvercle de terre, dans ce fourneau de fer, couverts de poussière, ils partirent, ils coururent, ils tournèrent, ils s'inclinèrent l'un sur l'autre, en criant : Du fer! en

chantant : Du fer! du fer! du fer! Ces flambeaux échevelés, comètes qui semblaient vouloir sortir de la terre, la percer et courir dans l'espace; cette vague noire et hurlante sur laquelle les flambeaux passaient et disparaissaient; cet homme seul et debout qui les dominait : on eût dit une roue vivante dont le pivot était un magicien.

La roue s'arrêta.

— A cette place, reprit l'homme à la baguette de noisetier, il y a de l'or, un morceau d'or. Cherchez.

Courbés sur leurs pioches, les mineurs se remirent à l'œuvre avec une espèce d'acharnement et une rage qui ne semblait plus jouée.

Ils tirèrent du trou le sac qu'ils y avaient déposé.

— Est-ce là de l'or, misérable sorcier?

— Ouvrez ce sac.

Le sac fut ouvert.

Un homme tout nu en sortit, qui en s'élançant cria : Libre!

— Libre! a-t-il dit, reprit le magicien. N'est-ce pas de l'or, de l'or pur, que contenait ce sac?

— Oui! Tu vaux mieux que le fer, tu es libre! tu vaux mieux que l'argent, tu es libre! tu vaux mieux que l'or, tu es libre, Boccold!

Boccold, c'était le nom du mineur affranchi.

On le conduisit aux pieds d'Ulrich qui, tirant son épée toute ruisselante des feux de la mine, s'écria :

— Au nom de mon père, votre maître et le mien, le graf Eberard Eberstein, je te fais libre, Jean Boccold! Va où tu veux! vis où tu peux! meurs dans ton Dieu!

Un manteau fut jeté sur les épaules de Boccold, et on l'aida ensuite à monter sur le trône qu'occupait le divinateur.

Quand il y fut assis, comme le roi des gnomes, une autre cérémonie, longue et énigmatique pour beaucoup de ceux qui s'y prêtaient, pour les femmes surtout et les enfans, eut lieu, mais sans trouble ni emportement. Tous ces démons, redevenus des hommes, et des hommes malheureux et tristes, brisés de souffrance, ridés, vieux sans vieillesse, retombés des hauteurs exagérées d'un enthousiasme corrosif, prirent leurs vieilles mères sous le bras, leurs pères de l'autre, mirent leurs enfans de suie sur les épaules, et, comme s'ils allaient partir, sortir de la mine, de ce caveau sans air, de cette prison sans jour, ils défilèrent, famille par famille, devant Boccold.

A mesure que les mineurs passaient devant Boccold, ils retiraient leurs souliers qu'ils avaient chaussés pour cette cérémonie, et lui en donnaient la semelle à baiser en prononçant ces paroles :

— *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde* (1).

Cette formule mystique ayant frappé l'attention d'Ulrich, il se rappela l'avoir entendu prononcer dans la forêt Noire par les paysans que l'incendie avait chassés de leur ville.

Le baiser du soulier acheva de le convaincre de l'exacte ressemblance des deux symboles.

Les pères élevaient leurs petits enfans dans leurs bras, et ceux-ci tendaient également à Boccold leurs petits souliers à baiser, épelant : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.*

Il ne resta plus aucun doute dans l'esprit du fils du graf; seulement il ne savait pas davantage ce que signifiaient ces paroles et ce signe grossier, reproduits à quatre cents lieues de distance par des paysans et par des mineurs, sans communication entre eux.

Descendu tout à coup de son fauteuil de pierre, Boccold alla droit à Ulrich, et, fraternellement, sans précaution, il lui appliqua la semelle de son soulier sur la bouche. Ulrich fut frappé d'étonnement, les mineurs étaient surpris de la témérité de Boccold. Ceux qui comprenaient le sens de ce mystère s'attendaient à voir Ulrich passer son épée dans le corps de Boccold, mais Ulrich, pour qui cet acte semblait moins un affront qu'une déférence, tant Boccold était respectueux en l'accomplissant au milieu de l'attente religieuse de ses compagnons, baisa le soulier et répéta, avec l'obscurité d'un néophyte : *Le pauvre homme ne peut plus être guéri dans ce monde.*

Si la mine, toute rouge et toute noire, eût craqué et se fût ouverte tout à coup comme une grenade au milieu d'une ville assiégée, elle n'eût pas retenti si bruyamment des cris d'enthousiasme et d'élévation, d'amour et de rage, en ce moment où Ulrich signa de ses lèvres un pacte avec le soulier.

Il fallut céder, on le prit, on l'enleva, on l'exhaussa sur un pavois formé de toutes les bêches réunies, on le promena à la lueur des flambeaux autour de la mine qui s'exfoliait sous l'effort des accens sauvages des mineurs. Lui et Boccold étaient les héros de la fête.

L'ivresse avait duré jusqu'au jour, ce qu'Ulrich ne sut qu'au sortir de la mine. Un air rose et froid courait sur les rochers saupoudrés de neige. Le jeune fils du graf crut s'éveiller d'un long rêve. Il poursuivit sa route, et pensa.

(1) *Der arm mann in der welt mag nicht mehr genesen!*

LÉON GOZLAN.

(*La fin au numéro prochain.*)

DE

LA POÉSIE POPULAIRE.[1]

Il y a deux poésies écloses comme deux fleurs sur la même tige, coulant comme deux ruisseaux limpides et parfumés de la même source, enfantées comme deux sœurs par la même nature idéale : c'est la poésie populaire et la poésie d'art. Par poésie populaire, nous n'entendons point parler de ces chansons triviales, de ces couplets grossiers qui accompagnent l'égarement de l'orgie à la halle ou à la taverne, et que la raison des gens du peuple même réprouve après l'heure de l'ivresse. Nous n'entendons point parler non plus de ces œuvres d'imitation que des écrivains plus ou moins habiles composent en vue du peuple, en cherchant à s'inspirer de sa pensée et à traduire ses impressions. Non, la poésie populaire proprement dite n'est ni le refrain brutal du carrefour, ni le chant factice élaboré dans le silence d'un salon; c'est la voix même du peuple dans ses jours d'émotion profonde, c'est le chant qui célèbre ses héros et ses dieux, qui proclame ses triomphes et pleure sur ses désastres. C'est l'épopée de ses temps d'héroïsme et la ballade traditionnelle de ses croyances

(1) Cet article est une partie de l'introduction mise en tête du recueil des *Chants populaires du Nord*, que M. X. Marmier se propose de publier prochainement chez l'éditeur Charpentier. Par les tendances de son esprit aussi bien que par ses études et ses voyages, M. Marmier était naturellement appelé à remplir une pareille tâche. Les traductions de chants suédois, finlandais, norvégiens, islandais, qu'il a réunies dans son volume, ne peuvent manquer d'être bien accueillies de tous ceux qui s'intéressent à cette riche poésie du Nord, désormais acclimatée chez nous.

superstitieuses. C'est le cantique de Moïse sur la montagne et l'élégie de l'exil auprès des saules du rivage.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne, qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent, la poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et des graces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni même d'escripture (1). »

— Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau (2).

La poésie d'art n'a point fleuri partout et en tout temps avec un égal succès. La poésie populaire naît dans les siècles les plus primitifs et enfonce ses racines dans le sol le plus aride. Il faut à la poésie d'art une tribune, des encouragemens, des honneurs. Il ne faut à la poésie populaire qu'un abri au pied de la montagne et une mandoline pour chanter ses douces chansons le long des grands chemins.

Dans les temps anciens, cette poésie éclate par des accens enthousiastes, par des cris de guerre ou des hymnes pieux. Au moyen-âge, le ménestrel, le *fidler* ambulant, porte la fiction naïve de village en village; le château se la fait redire dans une de ses grandes salles, et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre où vibrent toutes les passions, où toutes les idées ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune, elle a été recevoir le don des Péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques, Arthur et la Table-Ronde, Lancelot du Lac avec sa belle Genèvre, Charlemagne et le pieux Roland, le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une place à votre foyer. C'est une douce jeune fille qui vous dira la complainte

(1) *Essais* de Montaigne, liv. II, chap. LIV.

(2) *Volkslieder*, introduction.

de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle Rosamonde (1), et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses deux beaux enfans (2).

Prêtez l'oreille à ses récits; c'est une sybille qui tient à la main le rameau d'or, c'est une magicienne savante qui connaît les légendes historiques et les légendes fabuleuses, la mythologie des elfes, des géans, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchans du monde réel et les rêves du monde idéal. A côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg (3), elle citera la ballade mystique de la belle fille du sultan (4); à côté du cri de guerre des Valkeries (5), le conte plaisant de l'épreuve du manteau (6), l'histoire d'Henri-le-Lion et le *Te Deum* de la bataille d'Azincourt, la légende maudite du juif errant (7) et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée! Elle s'adapte à tous les évènemens, elle reflète dans son miroir l'esprit de toutes les époques; aujourd'hui elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pèlerinage périlleux en terre sainte, demain elle les égaiera avec les chansons de l'outlaw et les tableaux de sa vie joyeuse dans la Forêt-Verte (8). Elle vous amusera avec ses vers à énigmes (9). Puis, si une circonstance grave se prépare, si des dissensions civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle

(1) *Ballades* de Percy, tom. II, pag. 143. — C'est sur la tombe de cette belle Rosamonde, maîtresse de Henri II, qu'on écrivit ces vers :

Hic jacet Rosa mundi, non Rosa munda;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

(2) Légende morlaque, l'une des plus belles qui existent : elle a été traduite plusieurs fois en français.

(3) *Die Volkslieder der Deutschen*, tom. II, pag. 562.

(4) *Nederlandsche Volkszange*, de Lejeune, pag. 187. — Cette légende mystique se retrouve aussi en Allemagne, en Suède, en Danemark.

(5) Herder, *Volkslieder*.

(6) *Ballades* de Percy, tom. III, pag. 2.

(7) *Ibid.*, tom. II, pag. 295.

(8) *Green wood* est le mot qui revient à tout instant dans ces ballades.

(9) C'est une chose que l'on remarque fréquemment dans les poésies du Nord, que ces vers à énigmes. Ils étaient déjà en usage en Allemagne dès le XIIIe siècle : on trouve plusieurs pièces de ce genre dans le *Combat de la Wartburg*. Il existe aussi quelques chants populaires où un chevalier propose des énigmes à une jeune fille; elle les résout, et il l'épouse. Il est évident que ce genre de poésie, ainsi qu'un grand nombre de légendes du moyen-âge, est fondé sur une tradition antique, la tradition du sphynx.

de ses flèches le camp ennemi (1). Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête pour un manteau de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands, mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée contre une minorité active et puissante, et, sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi, voyez : en Angleterre, elle se fait Anglo-Saxonne et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands (2); en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse; en Hollande, elle est du parti des gueux pour combattre le despotisme de l'Espagne; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse VIII : La liberté ne se vend à aucun prix.

El bien de la libertad
Por niungun precio es comprado (3).

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hautaines des nobles; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses et accessible aux idées vraies; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement; le peuple pèlerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce

(1) Au temps de la réformation, la poésie populaire renferma souvent la polémique des divers partis.

(2) *Dissertation sur le cycle populaire de Robin-Hood*, par Edouard Barry; Paris, 1832.

(3) Romance d'Alphonse VIII. Depping, pag. 193.

qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

Dans les contrées les plus tristes, vers les climats les plus rudes, partout où l'homme a posé sa tente ou bâti sa cabane, partout la poésie, cette charmante fille du ciel, est descendue auprès de lui comme un ange d'amour et de consolation, pour sourire à sa joie et s'attendrir à ses souffrances.

Les voyageurs ont trouvé les vestiges de cette poésie naïve, gracieuse, touchante, parmi les peuplades sauvages de l'Amérique et de l'Océanie (1), sur les grèves des mers orageuses et sur le sable des déserts.

Si des régions de l'équateur vous tournez vos regards vers les froides montagnes du Nord, ne croyez pas que la poésie disparaisse avec le dernier vallon de verdure et le dernier arbrisseau de fleurs; elle anime encore de son souffle vivifiant les contrées arides; elle voltige comme Ariel à travers les brumes de la plage; elle apporte sur son aile légère les riantes couleurs, les parfums, les trésors d'un autre monde.

En Finlande, les paysans attribuent encore à la poésie une influence magique. Quand ils tombent malades, ils envoient chercher, non pas le médecin, mais le poète du canton, qui vient se mettre debout devant leur lit, chante quelques vers mystérieux, et l'on croit que ces vers chassent le méchant esprit qui tourmente le malade. Les Finlandais ont un recueil de chants populaires qui renferment toute leur ancienne mythologie. Ce qu'ils racontent de leur premier scalde Vœinemœinen montre quelle haute idée ils s'étaient faite de la poésie. Vœinemœinen est leur Orphée; mais ce n'est pas un simple mortel soumis au maître de l'empire des ténèbres; c'est le dieu de l'intelligence, le dieu suprême qui a créé le monde et qui le soutient par sa loi d'harmonie. Un jour, ce dieu passait sur un rivage désert: il aperçut un bouleau isolé au bord de la grève et dont les rameaux balancés par le vent rendaient un murmure plaintif. — Pourquoi soupires-tu ainsi? lui dit le voyageur céleste. — Je soupire, repartit le bouleau, parce que je suis né dans la solitude, parce que jamais le bruit des fêtes ne me réjouit, parce que jamais la jeune fille ne vient s'asseoir au pied de ma tige décharnée avec celui qu'elle aime. — Le dieu prit le bouleau; des racines nerveuses il forma les branches de

(1) Voyez, entre autres ouvrages, la *Description de l'Océanie*, par M. Rienzi; le livre curieux de M. Ellis, *Polynesian researches*, et un intéressant article de M. Dulaurier sur la Malaisie, publié récemment dans la *Revue des Deux Mondes*.

sa harpe et fit des cordes avec les crins d'un étalon. Puis, quand cet instrument fut achevé, il dit aux vieillards de l'essayer, et les vieillards ne purent en tirer aucun son; il appela les jeunes gens, et la main robuste des jeunes gens ne fut pas plus heureuse que celle des vieillards. Mais Vœinemœinen prit sa harpe et en fit vibrer, l'une après l'autre, toutes les cordes, et ses sons résonnèrent harmonieusement dans l'air et ébranlèrent toute la nature. Les cascades, en l'écoutant, s'arrêtèrent dans leur chute; les arbres cessèrent de se courber sous le souffle du vent; l'ours se dressa sur ses pattes pour l'entendre. Le dieu lui-même, attendri par ses chants, pleura. Ses larmes coulèrent le long de sa barbe blanche, et traversèrent ses trois manteaux et ses trois tuniques de laine.

Dans une autre contrée, plus âpre encore, plus inculte et plus désolée que la Finlande, dans la province de Norland, nous voyions, il y a deux ans, sur toutes les barques, deux bandes noires cousues à la voile blanche du pêcheur. Ces deux bandes noires sont un hommage rendu à la poésie. Il y avait ici un prêtre de campagne, nommé Pierre Dass, qui retraça dans ses vers la vie et les souffrances de cette pauvre population des îles du Nord. Quand il mourut, les pêcheurs arborèrent au-dessus de leur mât un signe de deuil, et, depuis ce jour, ils l'ont gardé; ils l'emportent dans leurs voyages avec un pieux souvenir.

Le Lapon, ce pauvre pâtre nomade d'un désert de neige, a aussi sa poésie. L'hiver, quand il attèle le renne rapide à son traîneau, ses lèvres raidies par le froid murmurent souvent encore un chant d'amour. Quand il est assis, le soir, sous les lambeaux de laine qui lui servent de tente, il se rappelle les traditions poétiques de ses ancêtres. Il parle de Jabmala, la mère de la mort; de Sarakka, la déesse des enfantemens; de Stallo, le géant farouche.

Enfin, le Groënlandais, cet habitant d'une terre de glace, qui se construit pendant l'hiver un toit de glace, qui n'a pour toute ressource que le phoque, dont il tire de l'huile pour éclairer sa sombre demeure pendant les longues nuits, de la chair pour se nourrir et des peaux pour se fabriquer des vêtemens; le Groënlandais, au milieu des rigueurs excessives du climat où il est né, dans ces souffrances de toute sorte auxquelles la nature le condamne, cherche encore à traduire en vers ses impressions de joie et ses cris de douleur.

On a publié récemment en Danemark un petit volume de chants groënlandais, et Krantz, dans son histoire de cette triste contrée, en rapporte un qui m'a frappé par sa douloureuse simplicité. Ce n'est pas

de la poésie, si vous voulez, de la poésie fleurie et harmonieuse; c'est un tableau de la vie réelle, où l'émotion du cœur n'a point laissé de place à l'imagination; c'est l'élégie qu'un pauvre pêcheur murmure en songeant à la mort de son fils.

« Malheur à moi! s'écrie-t-il; malheur à moi, quand il faut que je m'assoie seul à la place où tu venais t'asseoir! Ta mère n'a plus besoin de faire sécher tes vêtemens. Ma joie s'est égarée dans l'ombre et s'est perdue dans la montagne.

« Autrefois, quand je sortais le soir, j'étais heureux de regarder si je te voyais venir. Tu arrivais avec ta rame, jeune et plein de force, au milieu des jeunes et des vieux.

« Tu ne rentrais jamais les mains vides. Ta caïaque était chargée de phoques et d'oiseaux. Ta mère allumait le feu, préparait les alimens, et ce que tu nous avais apporté nous suffisait à nous et aux gens qui nous entourent.

« Puis, tu distinguais de loin la chaloupe aux banderolles rouges, et tu disais : Voici le marchand. Alors tu t'en allais sur le rivage, et tu recevais ce qu'il y avait de meilleur dans la chaloupe.

« Tu portais au marchand le phoque dont ta mère avait déjà extrait l'huile, et tu recevais en échange des flèches et des chemises.

« A présent tu n'es plus, et quand je songe que tu n'es plus, je sens que la douleur déchire mes entrailles. Oh! si je pouvais pleurer comme les autres, mes pleurs adouciraient mon chagrin.

« Que puis-je désirer? La mort? La mort, je l'aimerais; mais qui prendrait soin de ma femme et de mes enfans? Je veux donc vivre encore, mais mes heures de joie sont passées, elles ne reviendront plus. »

La poésie populaire s'altère et s'efface assez rapidement chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors, et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. A mesure que d'un idiome d'abord informe et confus on voit se dégager les premiers élémens d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue arrivent les règles grammaticales; avec la syntaxe, on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'ame, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Alors apparaît la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies, et la poésie populaire devient le partage de la foule ignorante, et, à mesure que cette foule s'éclaire, elle descend de degrés en degrés les échelons de la société, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouve bien exprimé l'état d'abandon de cette poésie, et le respect que le peuple lui conserve encore tout en la délaissant.

Un joueur de vielle, qui a long-temps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre, que, ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle, il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme sainte Cécile est la patronne des musiciens, le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme, comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup la statue de la sainte s'anime, elle s'incline, et, prenant un de ses souliers d'argent dont la piété des fidèles lui avait fait hommage, elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison, et condamné à mort comme voleur et sacrilège. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grace la permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son ame, car il y allait de sa vie. Le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier, et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe (1).

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'expression allégorique du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne, et les saints la protègent; le monde la condamne, et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi, sous la sauve-garde de la religion, les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

(1) *Volkslieder* d'Erlach, tom. II, pag. 375.

Dans son état de délaissement, la poésie populaire a cependant conservé des partisans fidèles. Quiconque a connu le charme de ses naïves mélodies ne cessera jamais de les aimer; ceux dont le cœur a été séduit par sa beauté touchante et sans art aiment à lui rendre hommage, et chaque jour la muse candide de nos aïeux, la pauvre muse si douce et si long-temps abandonnée, fait quelque nouvelle conquête, même parmi les disciples de la littérature académique. Les philologues étudient ses formes primitives de langage et de versification; les poètes trouvent dans ses élégies d'amour, dans ses récits aventureux, une nouvelle source d'inspirations; les gens du monde eux-mêmes s'émeuvent à ses refrains mélancoliques. On cherche dans le passé, on prête l'oreille à ces sons harmonieux, à ces chants traditionnels qui résonnent encore dans le châlet de la montagne et sur les sentiers du vallon, et la poésie du peuple, évoquée par un sentiment d'amour, sort comme Juliette de son tombeau, et se montre aux regards étonnés avec sa figure virginale, sa robe blanche, sa couronne de fleurs.

L'Espagne est la première contrée qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son *Romancero* était imprimé dès le XVIe siècle (1).

L'Angleterre, l'Écosse, sont, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part, peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi long-temps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se les faisait encore redire par la mère de Hoog le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importans travaux en Angleterre. Le premier de tous est celui de Percy (2). C'est, de tous les ouvrages de ce genre, celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles en montrant combien de riches documens on pourrait y puiser pour l'histoire de l'art et pour l'histoire d'une nation. Ensuite sont venus les travaux de Warton (3), Ellis (4), Ritson (5), Ewan (6), Jamie-

(1) Le premier recueil de *romances* espagnols est celui de Ferdinand de Castille. Il fut publié en 1510. Le *Cancionero de romances* parut à Anvers en 1555; le *Romancero historiado* de L. Rodriguez en 1579.

(2) *Reliques of ancient english poetry*, 3 vol. in-8°.

(3) *The history of ancient english poetry*, 4 vol. Voyez surtout l'introduction.

(4) *Specimens of early english metrical romances.*

(5) *Ancient english metrical romances.*

(6) *Old ballads.*

son (1), et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites par ses chants du *Border* (2).

En Hollande, les anciennes poésies populaires, les chants nationaux et les cantiques mystiques du moyen-âge, étaient épars dans divers recueils connus sous le nom de *Blaauwbockijes*. M. W. Lejeune en a composé un recueil intéressant (3), et M. Hoffmann de Fallersleben en a publié récemment un autre avec des notes excellentes (4).

Aucune nation n'a surpassé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies étrangères. Outre leurs recueils nationaux, faits par Gœrres (5), Brentano (6), Erlach (7), outre leurs recueils en divers dialectes germaniques (8), ils ont encore une collection précieuse de chants populaires des contrées du Nord et du Sud, traduits par Herder; puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze; du Danemark, par Grimm; de la Bohême, par Hauker; de la Suède, par Monike; de l'Espagne, par Grimm et Depping.

En France, la poésie populaire est dans le patois des provinces, dans ce dialecte fortement trempé, qui, sous sa rudesse apparente, cache souvent des tours de phrase charmans et des locutions auxquelles le *Dictionnaire de l'Académie*, avec ses milliers de mots, ne peut suppléer (9). Tandis que notre langue littéraire se modifie, s'altère, tantôt s'égarant comme un enfant capricieux dans les sentiers du néologisme, tantôt échangeant contre des formes nouvelles, des ornemens factices, sa noble et majestueuse parure d'autrefois, pareille à une coquette qui rejette avec dédain ses vêtemens de la veille; tandis que, par leurs œuvres ou par leurs concessions, les écrivains font subir à la langue littéraire ce mouvement de réforme inces-

(1) *Popular songs.*

(2) *Border's Minstrelsy.*

(3) *Proeven van de nederlandsche Volkszangen sedert de XVe eeuw.*

(4) *Horæ belgicæ.*

(5) *Altdeutsche Volks und Meister lieder*, 1 vol.

(6) *Des Knaben Wunderhorn*, 3 vol.

(7) *Die Volkslieder der Deutschen*, 5 vol.

(8) Voyez entre autres le recueil des chansons souabes, silésiennes, autrichiennes, etc., publié par M. J. Gunther : *Gedichte und Lieder in verschiedenen Deutschen Mundarten*, 1 vol.

(9) Voyez l'intéressant et savant ouvrage que M. Pierquin de Gembloux a publié à ce sujet, sous le titre de : *Histoire littéraire, philosophique et biographique des patois.*

sante; à l'écart du bruit de la foule et des discours académiques, le dialecte des champs se perpétue sous son humble forme, avec ses harmonies méprisées par les beaux-esprits, mais chéries de ceux qui les connaissent. C'est la langue du cœur et des doux souvenirs, la langue qui a été enseignée à l'enfant sans férule et sans pédantisme par les lèvres d'une mère, le matin au bord du vallon, le soir auprès du foyer; la langue touchante et fidèle, qui raconte les fêtes et les douleurs du châlet, les naïves légendes, les pieuses coutumes des aïeux, et qu'il faut conserver avec soin si l'on veut conserver le plus pur, le plus poétique héritage du passé. Voilà qu'à présent chaque village a son école, ses beaux parleurs, ses maîtres de grammaire : mais, graces à Dieu, leurs leçons n'ont pas encore vaincu dans le cœur du peuple l'amour qu'il porte à son vieux dialecte, et ne le vaincront pas de long-temps, j'espère. Au sortir de la classe où il a entendu discuter sur les subtilités de la syntaxe et les raffinemens du participe, l'enfant, joyeux d'échapper à cette dissection de mots, se remet tout simplement à gazouiller, comme un oiseau, l'idiome qu'il a appris sans tant d'efforts sous le toit paternel; et quand aux jours de fête et de moisson le paysan se met à chanter, ah! il ne chante ni les couplets de Désaugiers ou de Debraux, ni même les admirables vers de Béranger; il chante les strophes naïves qu'il a entendu dire à son père, et dont chacun autour de lui peut répéter le refrain, car chacun l'a recueilli comme lui dans une heure de joie et d'amour!

Un soir, assis au haut d'un de ces pics de roc escarpés qui, en certains endroits, dominent le cours impétueux du Doubs, je contemplais un des beaux paysages de Franche-Comté. D'un côté mes regards plongeaient sur une longue vallée verte et fraîche comme celles de la Suisse, mystérieuse comme celles du Nord; de l'autre j'apercevais le large toit du châlet au milieu de son rustique enclos et de quelques majestueux groupes de sapins. A mes pieds, la rivière se précipitait avec fureur contre les roches du rivage, puis se déroulait avec calme, reflétant dans ses flots limpides le rayon doré des étoiles et la blanche clarté de la lune. A quelque distance on voyait poindre, au-dessus de la forêt, la croix de la chapelle, et, plus loin, la colonne ardente d'un feu de forges qui s'élevait dans les airs comme une gerbe d'étincelles et se dispersait comme une fusée. Les derniers sons de l'angélus expiraient dans les champs; l'oiseau dormait dans son nid, et l'on n'entendait plus que le bruissement des flots et le vague murmure des rameaux de sapins courbés et balancés par une

brise légère. Au milieu de cette harmonie de la nature, tout à coup s'éleva une voix fraîche et vibrante dont les modulations avaient je ne sais quoi de serein et de mélancolique comme le paysage déroulé sous mes yeux. C'était la voix d'une jeune fille à la taille élancée, à l'œil brun, qui s'en revenait de la prairie, le chapeau de paille sur la tête, le rateau sur l'épaule, et qui chantait, dans le patois des montagnes, cette chanson, dont ma traduction ne peut rendre le langage naïf, et dont rien ne peut exprimer la touchante mélodie :

Dans l'enclos de mon père,
Vole, mon cœur, vole;
Il y a un pommier doux,
Tout doux.

Trois belles princesses,
Vole, mon cœur, vole,
Sont couchées dessous,
Tout doux.

Las! dit la première,
Vole, mon cœur, vole,
Je crois qu'il fait jour,
Tout doux.

Las! dit la seconde,
Vole, mon cœur, vole,
J'entends le tambour,
Tout doux.

Las! dit la troisième,
Vole, mon cœur, vole,
C'est mon ami doux,
Tout doux.

S'il gagne bataille,
Vole, mon cœur, vole,
Il aura mes amours,
Tout doux.

Qu'il perde ou qu'il gagne,
Il les aura toujours.

Dix ans après, je devais retrouver un chant presque semblable à celui-là au bord du Muonio, à quelques lieues du grand désert de Laponie. Combien il y en a, de ces poésies du peuple, qui mériteraient d'être pieusement recueillies! Combien il y en a que nous

ignorons et qui se chantent chaque jour encore autour de nous sur les landes de Bretagne, sur les côteaux du Béarn et dans les champs de l'Auvergne! Ce sont là ces perles dont parle Gray, ces perles sans tache enfouies dans l'Océan du cœur humain, ces fleurs embaumées qui répandent souvent dans l'air leurs inutiles parfums. De louables essais ont été faits pour les arracher à leur obscurité. Puissent ces essais être long-temps continués! La mine est vaste, et les filons qu'elle renferme valent bien la peine d'être explorés (1).

X. Marmier.

(1) Il serait trop long d'énumérer toutes les dissertations publiées dans les *revues* de provinces sur les traditions locales et les poésies populaires de nos divers cantons. Je citerai seulement, parmi les principaux travaux de ce genre, en Bretagne, l'excellent recueil de M. de la Villemarqué, sous le titre de *Breizazbrez*, la partie littéraire des *Derniers Bretons* de M. Souvestre, les curieuses recherches de M. de Fréminville, dans son livre sur les antiquités du Finistère et des Côtes-du-Nord, les deux charmans volumes de M. Brizeux, *Marie* et les *Ternaires*, tout imprégnés de cette poésie du sol natal; en Béarn, le livre de Despourrins, livre moderne, il est vrai, mais populaire par la poésie et par la forme; l'histoire du Béarn de M. Mazure, où l'on trouve plusieurs jolies strophes bien connues des habitans de Jurançon; en Franche-Comté, les écrits de M. H. Monnier, esprit ingénieux, érudit patient; les traditions poétiques de M. Demesmay, et le recueil des anciens noëls qui se publie en ce moment à Besançon par l'impulsion de M. Ch. Weiss, ce savant infatigable, connu de l'Europe entière par ses écrits, vénéré et aimé à juste titre de toute la province à laquelle il a dévoué sa vie, et qui doit à son exemple, à ses encouragemens, à son influence, tout ce qu'elle a produit de meilleur en littérature depuis plus de trente ans.

LA CONFESSION.

Il y a quelques années que, professeur dans un collége anglais, je résolus de profiter des grandes vacances de la Saint-Jean pour visiter l'Irlande avec un révérend maître ès-arts, de mes amis, récemment sorti de la vieille université d'Oxford. La compagnie d'un prêtre de l'église d'Angleterre n'a rien de gênant; le dimanche excepté, il peut fumer, monter à cheval, chasser, danser, aller au spectacle, sans que personne y trouve à redire.

John William Shepherd était, à tout prendre, un excellent jeune homme, en dépit de l'éducation arriérée de trois bons siècles qu'il avait reçue. Je ne lui connaissais qu'un défaut, qui lui était commun, du reste, avec tous les jeunes ministres : la rage de déblatérer sans cesse contre le catholicisme, dont il ne connaissait pas mieux les dogmes que la plupart de nos prêtres ne connaissent ceux de l'église anglicane, ce qui ne les empêche pas de se damner réciproquement. Placé sur une espèce de terrain neutre à cet égard, je ne répondais que rarement et brièvement à toutes les provocations du révérend John; aussi finissait-il presque toujours par me dire que je le ferais mourir d'une controverse rentrée.

Nous consacrâmes huit jours à visiter Dublin, puis nous descendîmes le Grand-Canal jusqu'à Banagher; là, comme rien ne nous pressait, nous louâmes un cabriolet et un cheval pour aller à Athlone, qui n'en est guère qu'à sept petites lieues. A mi-chemin, le révé-

rend John, qui se piquait de conduire comme un membre du *jockey-club*, trouva le moyen de nous verser au milieu de la plus belle route du monde.

Nous nous relevâmes facilement, et, examen fait de nos personnes, nous vîmes que nous en étions quittes pour quelques légères contusions. Il n'en était pas de même de notre cabriolet, le ressort était cassé. Un homme de l'art, moitié forgeron moitié bourrelier, accouru du village voisin, nous déclara qu'il ne fallait pas songer à repartir pour Athlone avant le lendemain.

Arrivés clopin-clopant au village, nous nous enquîmes d'une hôtellerie où nous pussions souper et passer la nuit. Il n'y avait que de méchans cabarets à bière et à wiskey, contenant de quoi enivrer mille hommes, mais rien de ce qu'il aurait fallu pour en nourrir honnêtement deux. Attablés devant un monstrueux pot de bière et un morceau de pain de seigle beaucoup moins volumineux, nous nous apprêtions à faire contre fortune bon cœur, lorsque nous vîmes entrer dans la salle commune, où l'on nous avait servi ce repas d'anachorètes, un vieillard, qu'à la coupe et à la couleur de ses vêtemens nous reconnûmes tout de suite pour un prêtre catholique.

— Messieurs, nous dit-il, ôtant son chapeau, comme pour nous montrer mieux ses beaux cheveux blancs, vous ne pouvez rester ici; j'ai appris le petit malheur qui vous est arrivé, mon presbytère n'est qu'à deux pas, et, si vous daignez accepter l'hospitalité d'un pauvre curé irlandais, à défaut de luxe, vous y trouverez du moins bon accueil et bon lit.

Nous répondîmes comme nous le devions à cette offre obligeante, c'est-à-dire que nous refusions, en laissant clairement entrevoir que nous accepterions de grand cœur, si nous n'avions peur de nous rendre importuns, lorsque le maître du cabaret, survenant, s'écria d'un ton presque fâché :

— Voilà comme vous êtes toujours, monsieur le curé! je finirai par vous dénoncer aux inspecteurs de l'*excise*, et je vous ferai prendre licence d'aubergiste. Il faut que chacun vive de son état, que diable! Le hasard n'amène pas chez moi un voyageur que vous ne me l'enleviez.

— Vous avez raison, mon brave Miller, repartit le vieux curé en riant, il faut que chacun vive de son état. Si donc ces messieurs veulent bien accepter l'hospitalité que je leur offre, ce n'est point une raison pour qu'ils ne paient pas celle que vous leur aviez préparée.

Cette transaction, qui nous était ouverte, acheva de nous décider;

nous jetâmes sur la table quatre ou cinq shillings, sur lesquels la main du cabaretier s'alongea avidement, et qu'il se hâta de mettre dans sa poche, tout en répétant qu'il ne lui était rien dû, et qu'à coup sûr, il ne recevrait rien. Nous prîmes chacun sous le bras notre léger porte-manteau, et nous suivîmes notre nouvel hôte.

Chemin faisant, je m'approchai du révérend John : Pour Dieu, mon cher ami, lui dis-je en français, vous voyez quel accueil nous fait cet excellent homme; ce serait mal y répondre que d'aller attaquer devant lui les dogmes de son église : par état il doit y tenir plus que moi. Pour cette fois, je vous en conjure, laissez de côté vos éternelles controverses.

— Messieurs, dit le curé, se retournant à demi, on m'appelle l'abbé Frank ou le père Lefranc, comme vous voudrez; ce serait mentir à mon nom que de ne pas vous avertir que j'entends encore assez bien le français, quoique j'aie bien rarement le plaisir de le parler; nous autres vieux prêtres irlandais, nous avons tous été élevés à Saint-Omer, quand nous ne l'avons pas été à Paris.

— Eh bien, monsieur l'abbé, repris-je, puisque vous m'avez entendu, ne m'approuvez-vous pas? Mon ami est tout frais émoulu d'Oxford, et dans l'excès de son zèle, si je ne le retiens, il est capable d'entreprendre votre conversion, ce qui ne lui servira pas de grand'-chose, j'espère, et ne peut que gâter le plaisir que nous nous promettons à partager votre souper.

Le révérend John s'empressa de protester que mes avis étaient au moins inutiles; il était trop reconnaissant de l'hospitalité que le père Lefranc voulait bien nous accorder, son âge, son extérieur lui inspiraient trop de respect, pour que je pusse raisonnablement craindre qu'il lui échappât en sa présence aucune parole qui dût le blesser.

— Je n'accepte pas la paix basée sur ces motifs-là, vous croiriez que j'ai peur, dit le vieux curé, riant avec une douce malice. Mon jeune confrère, j'ai beaucoup aimé la controverse, moi aussi, quand j'étais à votre âge, mais depuis j'ai eu trop à m'occuper de la pratique de nos devoirs communs pour donner beaucoup d'attention aux points de dogme qui nous divisent. Quand je suis sorti de Saint-Omer, j'étais ferré à glace sur ces matières-là, je me suis rouillé depuis, que voulez-vous? Voilà près de cinquante ans que je suis sans contradicteurs dans cette petite paroisse, cela gâte la main. C'est égal, je vous demande grace seulement jusqu'au dessert, et, après cela, nous discuterons tant qu'il vous plaira. Une discussion franche et loyale dans les argumens, bienveillante et polie dans les termes,

facilite singulièrement la digestion, récrée l'esprit sans fatiguer le corps, et les dispose doucement tous les deux au sommeil.

Le révérend John, tout en remerciant l'abbé de la permission qu'il lui voulait bien accorder de faire des armes avec lui, répéta plusieurs fois qu'il n'entendait en profiter ni avant, ni pendant, ni après le souper. Je ne doutais point que telle ne fût sincèrement sa résolution, mais j'étais aussi presque certain d'avance qu'il ne la tiendrait pas.

Une servante d'un âge plus que canonique nous introduisit dans un petit parloir où trois couverts nous attendaient. Sans l'extrême propreté qui y régnait, ainsi que dans toute la maison, cette pièce eût été misérable. Le sol, car le mot plancher serait impropre ici, le sol était couvert d'une épaisse couche de sable jaune sur lequel on avait semé avec coquetterie des bluets et des coquelicots; la fenêtre ouvrait sur une si belle corbeille de fleurs, qu'on ne remarquait pas d'abord l'exiguité des rideaux; les murs, blanchis à la chaux, n'étaient ornés que de trois lithographies encadrées, une *Descente de Croix*, une *Assomption*, et au milieu, à la place d'honneur, un portrait en pied du *grand agitateur* (O'Connell).

Notre repas fut simple, mais abondant et bien servi. Notre hôte nous en fit les honneurs avec une engageante bonhomie; il nous semblait le connaître depuis vingt ans, et cependant il ne nous avait pas dit une seule fois : Mettez-vous donc à votre aise.

Au dessert, il alla chercher lui-même une bouteille de vieux bordeaux, présent de son évêque, but gaiement à notre santé, et nous demanda si nous étions contens de lui.

— Monsieur l'abbé, répondis-je, je comprends que votre voisin Miller ne fasse rien dans son auberge, si vous traitez ainsi tous les voyageurs.

— Pour ma part, ajouta John, il y a long-temps que je n'ai soupé de meilleur appétit, et jamais, que je sache, en plus agréable compagnie.

— Ainsi, vous ne vous repentez pas d'avoir accepté ma pauvre hospitalité?

— Non certes! Et le moyen de refuser, quand on s'y prend comme vous l'avez fait?

— Oh! vous n'avez rien vu, répliqua le bonhomme souriant malicieusement à John; au besoin, j'aurais employé la violence; ne suis-je pas d'une église qui dit : *Compelle illos intrare?*

C'était là une provocation directe, un appel de pied, comme disent

les maîtres d'armes; en deux secondes les fers étaient croisés. Comme dans un assaut encore, les premières bottes furent portées de part et d'autre avec grace et politesse; mais bientôt, le jeu s'échauffant, on s'occupa plutôt du nombre et de la force des coups que de la forme sous laquelle on les présentait. Quoique peu amateur de ces sortes de luttes, force me fut d'assister à celle-ci; je composais seul la galerie, et, après tout, la chose ne paraissait pas déplaire à l'abbé Frank, puisqu'il l'avait provoquée.

Le vin que nous buvions parut à John une occasion suffisante d'entamer la grande question de la présence réelle ou de la transsubstantiation. Il se dit là-dessus des choses fort savantes des deux côtés; on cita les pères, les conciles, et vingt auteurs dont je ne soupçonnais pas même les noms. Mais, comme mon attention s'éloigna des deux champions pour se porter tout entière sur le portrait d'O'Connell, je ne saurais dire qui remporta l'avantage dans cette première passe. Il me parut que l'ami John l'avait décidément dans la seconde, dont le sujet fut le mariage des prêtres, puisqu'il fit lâcher pied à son adversaire au point de reconnaître que le célibat des clercs n'était point obligatoire dans les premiers siècles; que, bien qu'il s'y fût religieusement soumis, il eût mieux aimé que cette règle ne lui eût pas été imposée, et que, de toutes celles de sa profession, nulle ne lui avait paru aussi pénible et aussi peu justifiée.

Mais l'abbé prit amplement sa revanche quand il opposa les variations de l'église protestante à la belle et imposante unité catholique; si bien que, se voyant battu sur ce point, John fit avancer son arrière-garde, la grosse cavalerie des argumens que les théologiens protestans réservent ordinairement pour la dernière charge dans toute rencontre avec les catholiques : John prononça le mot de *confession*. A ce mot, le vieux curé pâlit, lui dont les joues étaient, l'instant d'avant, animées par le double effet du vin et de la discussion. Il jeta sur John un regard dont je ne saurais définir l'expression; puis, comme faisant un effort pour retenir des paroles prêtes à lui échapper, il dit tranquillement : Il se fait tard, messieurs, vous devez avoir besoin de repos.

— Vous désertez la bataille, s'écria John, vous êtes vaincu!

— Non, répondit l'abbé, mais vous avez réveillé chez moi le souvenir de chagrins tout personnels, et avec l'idée desquels cinquante ans, qui se sont écoulés depuis, n'ont pas suffi pour me familiariser.

— Ah! je comprends, dit John, quelque jolie pénitente....

— Non, monsieur, non, répondit le père Frank d'un ton grave

et digne. J'admets volontiers, ajouta-t-il, une discussion sérieuse sur les dogmes de ma religion; je ne supporte pas qu'ils soient le sujet de plaisanteries.

Désespéré de la tournure que prenait la conversation, je marchais sur les pieds de John à les lui écraser; rien n'y faisait; il se croyait vainqueur et semblait décidé à se montrer vainqueur impitoyable.

— Je ne plaisante pas le moins du monde, reprit-il, monsieur le curé, et c'est bien sérieusement que je vous le dis : si j'avais femme ou fille, je ne serais pas désireux de la voir passer une demi-heure aux pieds d'un homme, et causer à voix basse avec lui.

— Ces objections rebattues sont peu dignes d'un esprit aussi distingué que me paraît le vôtre. Envisagez plutôt la confession par rapport aux ames brisées de remords. Les grands criminels, par exemple, croyez-vous qu'ils n'y trouvent pas un refuge et des consolations?

— Tout ce que je sais, c'est que, si j'avais eu le malheur de commettre un crime, je ne le dirais à homme qui vive; j'aurais trop peur qu'il ne trahît mon secret.

— Alors vous ne savez pas ce que c'est qu'un prêtre catholique digne de son ministère,

— Comment! est-ce qu'on n'a pas des exemples de dénonciations? est-ce que vous n'êtes pas obligés de dénoncer celui qui viendrait s'accuser à vous d'assassinat sur la personne du pape ou du roi?

— C'est une erreur vulgaire que de croire cela; je vous défie de trouver dans toute la théologie catholique un mot qui l'autorise.... L'assassin du roi!... eh! mon Dieu! nous pouvons nous trouver en contact avec des assassins dont le crime nous touche bien autrement et de plus près. L'assassin du roi!... Tenez, vous allez savoir ce que c'est qu'un prêtre catholique. Il m'en coûte de parler de moi; Dieu, qui m'entend, sait que je ne le fais pas par un vain orgueil, mais seulement pour vous éclairer sur un dogme que vous calomniez sans le comprendre. Vous m'avez poussé à bout; écoutez mon histoire.

Nous l'écoutâmes, et jamais récit ne m'avait ému à ce point. Pendant plus de six mois je ne passai pas une nuit, je crois, sans en rêver. Voici en quels termes commença l'abbé :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, que ma famille était aussi pauvre que noble; elle avait cela de commun avec toutes les familles d'Irlande qui, fidèles à leur foi religieuse, n'avaient pas voulu échanger leur épée contre une demi-aune, et se refaire dans le commerce des pertes que leur avait occasionnées la *Grande Insurrection*.

Mon père était mort lieutenant-colonel au service de France, et c'est avec sa modique pension de veuve que ma mère nous avait élevés. Naturellement mon frère aîné avait été destiné à porter l'épaulette, et moi, comme cadet, j'avais été envoyé à Saint-Omer. Je fus ordonné prêtre en 1790 et immédiatement attaché à l'une des grandes paroisses de Dublin. J'étais plein de zèle; on voulait bien me reconnaître quelque talent pour la chaire; j'étais fort goûté déjà comme confesseur; enfin je semblais devoir arriver rapidement aux premiers honneurs dans notre église, peu riche en sujets de quelque valeur.

Un an après, mon frère, alors capitaine dans Royal-Irlandais, vint passer près de nous un congé de semestre. Mais, quand ce congé expira, ma mère, à bon droit effrayée de la tournure que prenaient les affaires en France, surtout pour les officiers étrangers, ne voulut pas lui permettre de rejoindre son drapeau, et le força d'envoyer sa démission. Ce fut ce qui nous perdit tous.

Habitué jusque-là à une vie excessivement active, retenu d'ailleurs par la discipline et le respect de sa position, mon frère supporta mal l'épreuve de l'oisiveté. Sans être au fond un mauvais sujet, il fit tout ce qu'il fallait pour s'en donner la réputation. Il fréquenta les clubs et les tavernes, fuma du matin au soir, joua du soir au matin, fit des dettes, eut des querelles, parvint à se faire craindre de beaucoup de monde et aimer de bien peu.

Ma mère, que sa tendresse aveuglait, fut quelque temps avant de remarquer ce changement dans la conduite de son fils aîné; mais, quand elle ne put se le dissimuler, elle en fut fort affligée. Je vous le répète, ce n'était pas au fond un mauvais sujet; au contraire, malgré ses désordres, il était plein d'honneur et de probité, et puis c'était bien le meilleur cœur!... Tenez, lorsque nous le prenions dans un bon moment, ma mère et moi, et que nous le sermonions à qui mieux mieux, vous n'avez pas idée comme il reconnaissait ingénuement ses torts, comme il nous promettait de ne plus recommencer, comme il pleurait, comme il nous embrassait! Il s'arrachait les cheveux et ne parlait de rien moins que de se tuer, afin, disait-il, de ne plus nous faire de la peine.

Vous jugez que, ma mère et moi, nous trouvions ce moyen un peu violent; aussi en cherchâmes-nous un autre, et nous crûmes que nous ramènerions mon pauvre frère dans la bonne voie, si nous parvenions à le marier. Il nous donna carte blanche, et, comme toujours, il nous promit de faire tout ce que nous voudrions. Nous arrêtâmes nos vues sur la fille d'un marchand de draps, qui réunissait à la beauté

quelque fortune, de l'éducation et d'excellentes qualités. Nous présentâmes mon frère; contre mon attente, il plut du premier coup; il savait être fort aimable quand il le voulait, et puis, je ne sais pourquoi, mais, alors comme aujourd'hui, j'ai remarqué que les jeunes femmes ne sont jamais trop effrayées d'épouser ce qu'on appelle un mauvais sujet.

Les choses allaient donc au mieux, et tout semblait annoncer un mariage prochain. Mon frère, qui n'était pas tellement épris de sa future qu'il lui fît le sacrifice complet de ses habitudes de clubs et de tavernes, l'aimait cependant assez pour en être jaloux. Un jeune homme de la ville avait demandé avant lui la main de la fille du marchand de draps, et l'aurait obtenue vraisemblablement si mon frère ne se fût présenté. Cette rivalité avait fait naître entre eux un mauvais vouloir réciproque; leur haine était notoire pour tout le monde; déjà ils s'étaient cherché plus d'une fois querelle, un duel semblait imminent. Or, un soir qu'ils s'étaient dit des choses plus fâcheuses encore qu'à l'ordinaire, ils sortirent du club à très peu de minutes l'un de l'autre. Deux heures après, on trouvait dans un faubourg le cadavre du rival de mon frère, la poitrine percée de part en part, et ayant encore son épée dans le fourreau, ce qui rendait impossible la supposition d'un duel. D'un autre côté, ses deux montres et sa bourse, qu'il avait encore sur lui, bien que son habit et sa veste fussent entr'ouverts et en désordre, éloignaient toute idée d'un meurtre commis dans une intention de vol. On ne dut donc voir dans le crime commis que le résultat d'une vengeance. On ne connaissait à la victime d'autre ennemi que mon frère, qui fut immédiatement arrêté, et, par une fatalité inconcevable, son épée, quand on la lui retira, se trouva cassée vers la pointe, sans qu'il pût expliquer cette circonstance, qu'il prétendit même avoir ignorée complètement. L'enquête du coroner amena contre lui une accusation de meurtre; le grand-jury, la trouvant suffisamment motivée, refusa de l'admettre à fournir caution, et l'envoya en prison attendre les assises trimestrielles, qui ne devaient pas s'ouvrir avant deux mois.

Les apparences étaient si fort contre mon frère, que moi-même je l'aurais condamné si j'avais été son juge. Ma mère seule se refusait à le croire coupable; aussi, quoique profondément affligée, n'éprouvait-elle pas dans le commencement d'inquiétudes sérieuses sur l'issue du procès. Je ne saurais vous dire combien je souffrais de la voir dans des illusions que j'aurais voulu partager, et que je croyais

de mon devoir de détruire, pour la préparer à un dénouement qui me semblait aussi juste qu'inévitable. Chaque soir, messieurs, c'était mon horrible tâche de discuter avec ma mère les charges qui s'élevaient contre son fils bien-aimé, et de lui en faire pressentir l'accablante gravité. Je ne parvins pas à ébranler sa conviction instinctive, mais son cœur me sut mauvais gré de mes efforts pour éclairer sa raison, et elle se prit à me haïr à son insu, par cela même qu'elle ne pouvait me répondre.

Cependant, j'allais chaque jour visiter mon frère dans sa prison. Je m'y prenais de toutes les façons pour lui arracher l'aveu de son crime, espérant que, si je l'amenais à me le raconter, il se trouverait peut-être quelques circonstances qui m'aideraient à lui sauver du moins la vie. Impossible : au commencement, il s'emportait contre ce qu'il appelait d'impudentes calomnies; plus tard, sans cesser de protester de son innocence, il convenait avec moi de tout ce que l'accusation avait de plausible, et déplorait sa mauvaise réputation, qui allait peser si cruellement contre lui dans l'esprit du juge.

A mesure que le temps approchait, il se montrait plus doux et plus résigné; son langage était sérieux et digne; il s'occupait beaucoup plus de relire la Bible que de préparer sa défense. Il disait que ses fautes avaient été graves et nombreuses, mais qu'à coup sûr, Dieu renonçait à lui en demander compte dans l'autre monde, puisqu'il permettait qu'il quittât celui-ci, flétri, aux yeux des hommes, d'un crime qu'il n'avait pas commis. Par momens il ajoutait que Dieu était bien sévère de lui enlever son honneur, qu'au milieu de tous ses désordres il avait toujours cherché à conserver intact. Que vous dirai-je, messieurs? Je ne savais plus que penser; quand je causais avec lui, je l'admirais; il me paraissait impossible qu'il ne fût pas innocent; dès que j'étais seul, ma malheureuse conviction revenait : il me semblait que mon frère ajoutait l'hypocrisie à ses autres péchés; je craignais un nouveau malheur, le plus grand de tous; je tremblais que chez lui l'ame ne fût condamnée à périr avec le corps.

Je vous ai dit qu'on voulait bien faire quelque cas de moi dans la paroisse à laquelle j'étais attaché; mes supérieurs me donnèrent de grandes preuves d'intérêt et de bienveillance; mon curé m'avait, dès le premier moment, dispensé de toutes fonctions, afin que je pusse consacrer tout mon temps à la déplorable affaire qui me préoccupait. Au bout de quelques semaines, monseigneur l'archevêque daigna venir me voir, et, me représentant l'inutilité de mes efforts pour

sauver mon frère, il m'engagea, non pas à les discontinuer tout-à-fait, mais à reprendre peu à peu l'exercice du saint ministère; d'abord pour y trouver une utile diversion à mes chagrins, ensuite pour constater aux yeux des malveillans que je n'avais personnellement rien perdu de mes droits à l'estime et à la confiance publiques.

Ce conseil était un ordre pour moi, je le suivis d'autant plus volontiers que j'en sentais toute la sagesse et la bienveillance. Je recommençai donc à prêcher et à confesser; je le fis avec plus de succès encore qu'auparavant; la douleur qui m'accablait intérieurement prêtait à mes paroles comme un caractère inaccoutumé de touchante persuasion. On dit que le plaisir rend l'ame bonne : je crois, moi, que le prêtre catholique ne vaut jamais mieux que lorsqu'il a beaucoup souffert.

Un soir donc (c'était le vendredi-saint, mon frère devait être jugé aux assises de Pâques, c'est-à-dire dix-sept jours après), je prêchai la passion. L'idée de mon frère devant le jury s'associa dans mon esprit à celle de Jésus devant Caïphe et Pilate : moi dont l'ame aussi était brisée, je comprenais bien l'agonie du jardin des Oliviers, l'opprobre de cette condamnation publique, l'horreur de cette mort ignominieuse du juste; car je ne sais quelle poésie du cœur me révélait en cet instant l'innocence de mon frère. La douleur de Marie me reportait à celle de ma mère, sainte femme à laquelle il ne devait pas être donné de voir son fils glorieux et ressuscité. Que vous dirai-je, messieurs? Je fus éloquent, parce que j'étais profondément touché; je fis pleurer presque tout mon auditoire, parce que je versais moi-même des larmes abondantes.

Après avoir pris une heure de repos à peine, je me rendis au confessionnal; vous savez avec quel empressement s'y portent, vers la fin de la semaine sainte, ceux-là même qui ne s'en approchent pas pendant tout le reste de l'année : j'avais au mien une véritable foule.

La nuit était déjà avancée, et je regagnais la sacristie en m'essuyant le front, lorsqu'un homme, que je n'avais pas remarqué, agenouillé derrière un pilier, me saisit par le bas de mon surplis, et me conjura de vouloir bien l'entendre en confession. Je lui représentai que j'étais horriblement fatigué, et que, puisqu'il n'était pas de mes pénitens habituels, je l'engageais à s'adresser à un autre prêtre, ou du moins à attendre au lendemain. Il me répondit qu'étranger dans ce pays, il n'en connaissait aucun, qu'en moi seul il avait confiance, parce que je l'avais bien vivement ému; qu'il ne pouvait rester jus-

qu'au lendemain sans consolations, puisqu'il était à lui seul plus coupable que tous mes pénitens ensemble. Après de telles paroles, mon devoir m'empêchait d'hésiter, et je consentis à l'entendre.

Il ne m'avait pas trompé; la liste des énormités qu'il déroula devant moi était réellement effroyable. Toutes les passions honteuses et lâches semblaient s'être donné rendez-vous dans le cœur de cet homme, où le sentiment religieux n'avait jamais eu d'autre forme que la crainte des châtimens éternels. Du reste, ce sentiment, quoique profond, était si peu éclairé, qu'un jour il avait pris un pistolet pour contraindre son confesseur à lui accorder l'absolution. En un mot, il était chrétien et catholique à la manière des brigands calabrois.

A chaque turpitude nouvelle, à chaque crime nouveau qu'il m'avouait, je le voyais hésiter, je l'entendais sangloter et gémir, comme un avare auquel on enlèverait son trésor pièce à pièce; j'entremêlais les menaces et les consolations pour l'engager à ne me rien cacher, à décharger complètement sa conscience. Enfin, après bien des hésitations, il me déclara qu'il avait commis un assassinat : je redoublai d'attention.

Il me dit qu'employé subalterne dans une maison de banque de Dublin où se vendaient les billets de la loterie royale de Londres, il en avait délivré un entre autres, dont il s'était parfaitement rappelé le numéro, à un jeune homme qu'il connaissait, et qu'il le lui avait vu plier négligemment et placer dans la poche droite de sa veste. Quelques jours après, la liste étant arrivée le soir très tard, il apprit que le numéro en question gagnait une prime de 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.). Avant donc que cette liste ne fût publiée, ce qui ne pouvait avoir lieu que le lendemain matin, avant que le jeune homme ne connût son funeste bonheur, il était allé l'attendre dans une rue détournée, l'avait assassiné et lui avait enlevé le billet, qu'il avait fait ensuite présenter au bureau de paiement par un commissionnaire, comme appartenant à une personne qui désirait demeurer inconnue. Je lui demandai quelques détails sur l'époque, sur l'heure, sur le lieu de la scène. Que devins-je quand j'entrevis d'abord, puis quand je compris que sa victime n'était autre que le rival de mon frère!

Mon premier mouvement de l'ame fut une immense action de grace à Dieu; puis, tout à coup, l'idée du devoir traversant mon esprit, je sentis toute l'horreur de ma position, je poussai un grand cri, et je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais hors du confessionnal, appuyé sur

le genou de mon horrible pénitent, qui d'une main me soutenait la tête, et de l'autre me faisait respirer des sels. Nous étions seuls, absolument seuls dans la vieille église, où régnait une obscurité presque complète. Je levai les yeux vers cet homme, et je m'écriai :

— Misérable! et c'est mon frère qu'on accuse de ce meurtre!

— Quoi! vous seriez le frère du capitaine Fitz-Graham?

— Oui! et le fils de sa vieille mère, entends-tu!

— Oh! mon Dieu! et moi qui me suis accusé à vous! Mais vous ne me trahirez pas? vous ne me dénoncerez pas? La confession, c'est sacré cela!

— Je ne le sais que trop; mais cependant je ne puis laisser mourir sur l'échafaud mon frère innocent!

— Tant pis, je ne veux pas mourir, moi, à présent surtout que je suis riche. Tenez, le tombeau du Christ est dans la chapelle vis-à-vis: jurez-moi par la sainte hostie que vous ne révèlerez pas ma confession... ou si non...

— Il y a un an que mon serment de prêtre est prêté devant Dieu. Je ne t'en dois, je ne t'en ferai aucun.

Et comme il posait convulsivement sa main droite sur la manche de ma soutane, je me dégageai et l'étreignis de mes deux bras de manière à lui faire sentir que j'étais plus vigoureux que lui. Il se mit alors à trembler et à pleurer, je le poussai vers la porte de l'église, et je lui dis : Sous peine de ta damnation éternelle, je t'ordonne de me venir trouver demain au soir, en ce même lieu. D'ici là je verrai ce que je dois faire pour concilier mes devoirs de prêtre et de frère. Dans tous les cas, tu seras sauf pour aller et pour revenir.

Rentré chez moi, je ne cherchai guère à dormir, vous le pouvez croire; je passai le reste de la nuit à méditer, bien inutilement; j'étais acculé dans un affreux dilemme : il fallait violer le secret de la confession, ou laisser périr sur l'échafaud un innocent qui me touchait de si près. Le matin venu, j'écrivis à mon archevêque. Sans lui nommer le coupable, je lui exposai avec détails l'étrange révélation que j'avais reçue, je lui dépeignis mes angoisses, je sollicitai ses consolations et ses avis. Singulière faiblesse dont les cœurs les plus honnêtes ne sont pas exempts! Quand le bien nous coûte à faire, nous avons besoin qu'un plus fort que nous nous y contraigne; quand le mal nous est avantageux, nous ne serions pas fâchés de trouver quelqu'un qui nous le conseillât.

La réponse ne se fit pas attendre; la voici. Long-temps je l'ai portée sur moi, comme la seule pièce qui pût un jour amener la réhabili-

tation de mon frère; depuis, j'ai continué de la porter par habitude et par respect pour l'excellent homme qui l'a écrite :

« Dublin, 10 avril 1792.

« MON CHER ET BIEN AIMÉ FILS,

« Au moment où je me levais, on me remet votre lettre; c'est avant même de prier, c'est les larmes aux yeux et dans le cœur que je vous réponds. Dieu, qui vous envoie une si rude épreuve, prendra pour une prière à lui les quelques mots que je vous écris.

« Permettez-moi de me réjouir d'abord avec vous de l'innocence de monsieur votre frère; nous avions manqué à la charité chrétienne en le jugeant sur des apparences trompeuses. Quoi qu'il arrive, ce vous sera une consolation de savoir qu'il n'a pas souillé par un assassinat l'épée que lui avait léguée votre honoré père.

« Maintenant, que vous dirai-je que vous ne sachiez aussi bien que moi? Pourquoi me consulter? n'avez-vous pas lu dans saint Bernard : « *Sacerdos à confitente monitus nefarios homines in insidiis locatos sibi vim facturos, præstitutâ die et certo loco, eâ tamen die eum per locum transire tamen debet si consilium aut mos illi fuerit.* (Si le prêtre apprend au confessionnal que des malfaiteurs l'attendent tel jour en tel endroit, il ne doit pas moins y passer, s'il avait dessein ou coutume de le faire.) » Cette doctrine est celle de l'église tout entière, et pourquoi? C'est qu'une fois hors du confessionnal, le prêtre doit, autant que l'infirmité humaine le lui permet, oublier jusqu'au moindre mot de ce qu'il y a entendu. A plus forte raison ne pourrait-il, dans aucun cas et sous aucun prétexte, faire tourner la confession au détriment de celui qui lui a accordé sa confiance.

« C'est par une louable modestie, que vous ne prenez habituellement que votre nom de baptême; mais votre pénitent ne saurait en être la victime. Il est probable que, s'il avait su que l'abbé Frank est le fils cadet de la noble maison de Fitz-Graham, il ne se fût pas adressé à lui. Vous êtes donc à son égard dans la position où serait tout autre confesseur. Comme tel, vous lui devez le plus inviolable secret; mais, comme tel aussi, vous avez le droit et le devoir de lui conseiller la réparation. Or, le premier acte de réparation dans ce cas, c'est de ne pas laisser mourir à sa place un homme innocent, que cet homme soit ou non votre frère.

« Revoyez donc votre pénitent, représentez-lui qu'il est à la veille

de se charger d'un second assassinat pire que le premier. Priez-le, conjurez-le, sinon de s'aller livrer aux magistrats, du moins, en même temps qu'il pourvoirait à sa sûreté personnelle, de faire une déclaration telle qu'elle puisse sauver le capitaine. En quels termes et devant qui cette déclaration devra-t-elle faite? C'est ce que j'abandonne à votre prudence, pourvu qu'elle soit avant tout libre et volontaire.

« Mais si cet homme refuse, si Dieu ne vous accorde pas de toucher son cœur, c'est qu'il a d'autres vues sur vous et sur monsieur votre frère. Que sa volonté sainte soit faite. Au prêtre moins qu'à tout autre il appartient de lui en demander compte. Dans ce cas, mon cher fils, votre devoir est bien pénible sans doute, mais il ne saurait être douteux : vous devez.... prier et vous taire.

« C'est surtout à l'égard de votre respectable mère et de monsieur votre frère que votre conduite va devenir difficile. Je ne vous veux pas enlever le bonheur de leur dire, comme à tout le monde du reste, que vous avez la conviction, la certitude même de son innocence; mais prenez garde, par un seul mot, par un seul geste, de faire soupçonner un moment que vous connaissiez le vrai coupable; car, je vous le répète, le premier devoir du confesseur, c'est le secret. Le plus grand crime que pourrait commettre le prêtre, ce serait d'y manquer. *Taceat etsi moriturus.*

« Dieu a sans doute de grands desseins sur vous, mon cher fils, puisqu'il vous envoie si jeune une épreuve peut-être sans exemple dans les annales de l'église. Courage donc et confiance! Votre évêque, s'il le faut, vous soutiendra dans la lutte; demain matin, tous les jours, il sera près de vous pour vous réconforter et vous aider à prier.

« Salut et bénédiction,

« † HIÉROM,

« Archevêque de Dublin. »

Je lus, je relus la lettre du vénérable prélat, et je résolus de m'y conformer comme à la volonté de Dieu même. Bien que notre sort à tous ne dût être décidé que le soir par l'entretien que je devais avoir avec mon pénitent, je ne pus attendre jusque-là pour embrasser mon frère; il me semblait que je n'expierais jamais assez tôt les soupçons déshonorans que j'avais entretenus à son égard.

A peine arrivé, je n'attendis pas que nous fussions seuls pour

m'élancer dans ses bras. — Mon frère, mon pauvre frère, pardonne-moi, m'écriai-je, d'avoir pu douter de ta parole; tu es innocent, je le sais; entends-tu, mon bon ami? je le sais. — Dieu soit loué! répondit-il. Et cet homme si fort qu'il avait supporté sans se plaindre mes interrogatoires et mes soupçons, se prit à pleurer comme un enfant. — Dieu soit loué! reprit-il. Eh bien! comment l'a-t-on su enfin? quand sortirai-je d'ici?

Ces questions si simples me firent un mal affreux; j'aurais dû m'y préparer, et je ne sus que répondre. Je balbutiai je ne sais quelles banalités sur les choses dont nous avons la conviction, la certitude même, et que nous ne saurions prouver; si bien que je quittai le capitaine moins résigné que je ne l'avais trouvé et plus malheureux, en raison de l'espérance que mes imprudentes paroles avaient d'abord fait naître dans son cœur.

Je n'osais rentrer à la maison, de peur qu'il ne m'en arrivât autant avec ma mère. Je passai la plus grande partie de la journée à l'église, puis je me promenai par les rues jusqu'à l'heure de mon étrange rendez-vous. Il y avait plus d'une demi-heure que j'attendais, seul devant mon confessionnal, et je commençais à craindre que cet homme ne vînt pas, lorsqu'à la clarté douteuse de la lampe, je le vis s'avancer d'un pas irrésolu, et jetant les yeux autour de lui, comme s'il eût craint de tomber dans un piége. Je l'appelai; il s'arrêta tremblant, et je le vis porter, sous son manteau, la main sur une arme cachée. Quand il se fut bien assuré que j'étais seul, il voulut se mettre à genoux à l'un des côtés du confessionnal; je l'en empêchai.

— Venez chez moi, lui dis-je, nous y causerons plus longuement et plus à l'aise.

Il me regarda d'un air soupçonneux.

— J'aimerais mieux le confessionnal; c'est plus sacré, cela.

— Le prêtre est prêtre partout; si j'avais dû vous trahir, vous seriez déjà arrêté.

— Vous avez un frère à sauver.

— C'est vrai; mais j'ai une ame à perdre.

Il me regarda fixement, parut hésiter un moment, puis il me prit le bras et nous sortîmes de l'église. Nous n'échangeâmes pas deux paroles tant que nous fûmes dans la rue. Arrivé devant ma maison, je tirai la clé de ma poche et le priai d'entrer sans bruit, pour ne pas réveiller ma mère. Nouvelle hésitation; il ne le voulait pas faire sans lumière. Il fallut que je montasse en prendre et que je redescendisse

le chercher. Enfin nous nous trouvâmes seul à seul dans ma chambre, assis au coin du feu.

Ce qui se passa entre nous, je ne saurais en vérité vous le redire; jamais peut-être deux hommes n'ont eu un pareil entretien. Je commençai à parler de mon frère et de ce qu'il y avait d'horrible à voir mourir un innocent sur l'échafaud. Il me répondit qu'effectivement cela était fâcheux, mais qu'il n'y pouvait que faire, attendu que lui-même il ne voulait pas mourir. Je dépeignis, comme je les sentais, les angoisses de notre vieille mère, il demeura impassible; on eût dit qu'il ne savait pas ce que c'était qu'une mère. Cet homme était une bête brute n'obéissant qu'à deux instincts, la cupidité et la conservation de soi. Je l'avais trouvé la veille accessible à un autre encore, celui de la peur; je lui parlai de l'enfer et du compte redoutable qu'il aurait à rendre un jour. Alors il s'émut, il sanglota, il m'offrit cent, deux cents, trois cents livres sterling, si je voulais lui donner l'absolution.

D'essayer de lui persuader d'aller lui-même se dénoncer et se livrer aux magistrats, il y avait peu de chances; et puis, je ne sais si ma conscience m'aurait permis de lui donner ce conseil. Je m'efforçai donc de lui faire comprendre qu'il y aurait moyen d'assurer le salut de mon frère sans compromettre sa sûreté personnelle. Je lui proposai, par exemple, de passer en pays étranger, laissant derrière lui une attestation signée de deux témoins, par laquelle il se reconnaîtrait l'auteur du crime et donnerait les détails propres à convaincre le juge. Rien. Cet homme se méfiait de tout; il craignait que les témoins ne le trahissent avant qu'il ne fût sorti des trois royaumes. D'ailleurs il ne se souciait pas de s'expatrier, à présent surtout qu'il était devenu riche; car il parlait des deux mille livres sterling qu'il avait volées à sa victime comme d'une fortune patrimoniale, ou d'économies, fruits d'un travail honnête et pénible. Il me détaillait avec un horrible sang-froid les opérations de commerce auxquelles il allait se livrer; il me disait comment il s'y prendrait pour conserver et accroître ce qu'il appelait son petit avoir et comment il allait pouvoir maintenant épouser la fille d'un meunier, qu'il n'aimait pas plus qu'il n'en était aimé, mais qui lui convenait fort comme fille unique d'un père vieux et avare.

Vous dire ce que je souffris dans une semblable conversation, ce serait impossible. Je l'écoutai avec une patience dont je ne me serais pas cru capable à cette époque; il était si important pour moi d'at-

teindre le but, que je ne reculai devant aucun effort, quel que fût l'insuccès de ceux que j'avais tentés jusque-là.

Il y eut un moment où je faillis oublier le caractère sacré dont j'étais revêtu. Lassé de lutter contre cette ingrate nature, je me hasardai à lui faire entendre que, s'il ne consentait pas à sauver mon frère, je pourrais bien, moi, le livrer aux magistrats. Alors il tira son poignard; mais je le lui arrachai comme je l'aurais fait à un enfant, et, brisant une vitre, je le lançai dans la rue; puis, honteux d'avoir employé un pareil moyen, je me jetai aux pieds de cet homme, je les arrosai de mes larmes, je lui demandai pardon, je le priai comme on prierait Dieu et les saints, ou plutôt je le suppliai, je le conjurai comme on invoquait autrefois les divinités malfaisantes. Rien! absolument rien! Cet homme n'avait ni cœur ni entrailles; c'était une bête féroce, moins le courage et la dignité.

Que vous dirais-je? Le jour allait paraître quand je le reconduisis jusque dans la rue. Je me jetai tout habillé sur mon lit; j'étais harassé de fatigue; il y avait quarante-huit heures que je n'avais dormi. Aussi ne tardai-je pas à succomber au sommeil, ce que je n'aurais osé espérer.

Quand je m'éveillai, ma mère était à mon chevet, debout, pâle, haletante. Je soupçonnai que je devais avoir rêvé tout haut, et je tremblai que mon fatal secret ne me fût échappé. Il n'en était rien, grace à Dieu; j'en avais dit assez pour lui faire soupçonner que je savais quelque chose, pas assez pour lui faire comprendre ce que je savais. J'avais parlé de l'innocence de mon frère comme d'un fait certain, positif; je m'étais entretenu avec le véritable meurtrier de son rival, mais sans dire où j'avais puisé cette conviction, quel était le coupable, où et comment je l'avais connu. Ma mère m'adressa des questions auxquelles je ne pouvais, auxquelles je ne devais pas répondre; puis, s'irritant de mon silence, tantôt elle m'accabla des reproches les plus immérités et les plus poignans; tantôt, s'arrachant les cheveux et se roulant sur le tapis, elle m'adjura avec larmes, avec sanglots, de lui rendre son fils bien-aimé. Dispensez-moi de m'étendre sur cette seconde lutte, plus courte, il est vrai, mais plus pénible que la première.

Heureusement, pendant qu'elle durait encore, l'archevêque arriva, et ma mère se fit un devoir de nous laisser seuls. Je lui racontai tout ce qui s'était passé depuis la veille; il m'écouta les larmes aux yeux, il me prodigua les encouragemens et les consolations. Puis, comme

sa main pressait la mienne : Dieu soit béni ! mon fils, s'écria-t-il, vous avez la fièvre ! Dieu, qui apprécie la grandeur de votre sacrifice, vous envoie la maladie du corps pour vous soustraire pendant quelque temps aux peines de l'esprit. Dès ce moment vous ne seriez plus responsable des paroles qui pourraient vous échapper, mais je le suis, moi qui ai reçu votre confidence; et puisque vous ne pouvez plus veiller sur vous-même, votre évêque prendra ce soin.

Effectivement, pendant une semaine entière que je passai dans le délire d'une fièvre brûlante, le saint prélat ne quitta mon chevet ni le jour ni la nuit, et il ne permit l'entrée de ma chambre à personne, non pas même à ma mère. Quand le délire m'eut abandonné et que la raison me fut rendue, j'étais si faible, que je n'avais presque plus l'énergie de souffrir, en sorte que, lorsque le jour fatal arriva....

— Comment ! s'écria John hors de lui, *le jour fatal !* est-ce que votre frère fut condamné ?

— Pendu ! messieurs, pendu ! Il fut pendu chargé de chaînes, comme un gentilhomme dégradé de noblesse qu'il était. Pendant qu'il vivait encore, le bourreau brisa devant lui son épée et déchira les armes de notre maison !

A ces mots, je levai sur le père Frank des yeux stupéfaits, et dans ses beaux cheveux blancs il me sembla voir briller l'auréole dont nous entourons la tête de nos saints. Quant à John, il se précipita à genoux, et, saisissant les deux mains du vieillard, il les embrassa convulsivement.

Lorsque nous fûmes un peu remis tous les trois d'une émotion si vive, l'abbé Frank reprit doucement son récit :

— Quand le jour fatal arriva, nous le passâmes, l'archevêque et moi, prosternés et récitant les prières des agonisans. Souvent nous étions interrompus par les cris de la foule et par le roulement des tambours, car on avait déployé des forces considérables pour cette exécution. La résignation chrétienne de mon frère et ses protestations réitérées d'innocence lui avaient rendu de nombreux amis, et on craignait une sédition, pour laquelle le premier prétexte venu était alors bon en Irlande.

— Et votre mère ? s'écria John.

— Elle ne souffrit pas long-temps; huit jours après elle rejoignit son fils bien-aimé. Au moment où elle allait quitter ce monde, le prélat se pencha sur son lit. Je ne sais ce qu'il lui dit, mais la joie brillait dans ses yeux mourans quand elle les leva vers le ciel, certaine désormais d'y retrouver son fils. Elle m'appela, elle qui n'avait

pas voulu me voir depuis l'évènement; elle me pressa de ses bras amaigris, elle me couvrit de caresses et de larmes, elle m'appela son saint, son bienheureux, son martyr, et, bien que le prélat l'eût bénie, elle voulut que, moi aussi, je lui donnasse ma bénédiction.

— Mais, dis-je, désireux de ne pas laisser plus long-temps l'abbé Frank sur un souvenir si douloureux, vous nous avez parlé de réhabilitation: l'innocence de monsieur votre frère fut à la fin reconnue?

— Dieu m'a fait cette grace, autrement je n'aurais pas vécu aussi vieux. Si toute cette histoire n'était connue depuis quarante ans du public, est-ce que moi, confesseur, je pourrais vous la raconter aujourd'hui?

Aussitôt après les funérailles de ma mère, j'étais venu me cacher au fond de cette petite paroisse. J'y étais depuis deux ans à peine, lorsqu'un courrier du lord-lieutenant d'Irlande vint tout à coup m'apporter l'ordre de me rendre sur-le-champ à Dublin. Il me remit en même temps une lettre de l'archevêque qui m'exposait sommairement ce qu'il m'importait d'apprendre.

Mon fatal pénitent avait réalisé les projets dont il m'avait parlé; il avait ouvert une maison de commerce et avait épousé la fille du meunier. Mais, comme celui-ci ne lui avait pas donné de dot et que son héritage paraissait devoir se faire attendre encore long-temps, son gendre n'avait rien trouvé de mieux à faire que de l'empoisonner. Arrêté cette fois sur le fait, il avait été jugé et condamné. C'est alors que le prêtre auquel il demandait l'absolution avait exigé l'aveu public, non-seulement de ce dernier crime, mais encore de celui pour lequel mon frère avait souffert. Le prisonnier avait indiqué le commissionnaire qu'il avait chargé de toucher le montant du billet de loterie, et le témoignage de cet honnête homme n'avait laissé aucun doute sur la sincérité de sa confession.

Les pièces des deux procès ayant été envoyées à Londres, un ordre du roi en conseil prescrivit la réhabilitation solennelle de mon frère. Le lord-lieutenant et tous les fonctionnaires assistèrent à l'exhumation de son cadavre, qui fut tiré du cimetière des suppliciés, et enterré avec grande pompe sous le maître-autel de notre église cathédrale; l'archevêque officia avec ses trois suffragans; en un mot, on lui rendit tous les honneurs dont les hommes se puissent aviser pour réparer tardivement une erreur de la justice.

Quant à moi, je me trouvai l'objet d'une admiration, d'un enthousiasme auxquels j'avais hâte de me soustraire. On me proposa la première cure vacante de Dublin, le titre de grand-pénitencier: je refu-

sai tout; je m'étais habitué à cacher ma vie, et quand on s'est fait une fois à ce bonheur-là, on n'y renonce pas volontiers. Je revins dans ma petite paroisse, et voilà près de cinquante ans que j'y vis heureux; heureux d'être utile. On m'avait accordé une large indemnité pour me tenir lieu du peu de bi ns confisqués sur mon frère: je ne savais que faire de cette somme; en arrivant, je la distribuai aux plus pauvres d'entre mes paroissiens. Cela a été un bon placement; depuis cinquante ans, ces braves gens me font vivre, et vous voyez que, si je ne suis pas riche, je puis encore, à l'occasion, me donner le plaisir d'une décente hospitalité.

Le récit de l'abbé Frank s'était prolongé bien avant dans la nuit; il voulait la passer tout entière avec nous, mais nous exigeâmes qu'il prît quelque repos. Le lendemain, après un déjeuner frugal, il nous reconduisit jusqu'à notre voiture, et nous nous séparâmes du curé comme nous l'eussions fait d'un grand parent ou d'un vieil ami de notre enfance.

Pendant huit jours, le révérend John ne me parlait de rien moins que de se faire prêtre catholique; au bout de ce temps, il reçut une lettre de sa *promise*, qui changea le cours de ses idées. Aujourd'hui, il est marié, père de famille; mais, quand il parle de la confession, il ne le fait plus qu'avec convenance et respect.

BARTHÉLEMY MAURICE.

POÉSIE.

LA COURONNE D'ÉPINES.

Quand le poète passe en l'avril de sa vie
Il cueille avec l'amour les fleurs de son chemin:
La grappe du lilas, l'étoile du jasmin,
Les doux myosotis dont son ame est ravie;

Tantôt c'est pour Nina, tantôt c'est pour Sylvie,
Pour orner le corsage ou pour fleurir la main;
Souvenir de la veille, espoir du lendemain,
O poètes, cueillez, le ciel vous y convie!

Cueillez, car ces fleurs-là sont les illusions.
Enfans bénis, suivez vos blanches visions,
Dans le jardin d'avril, sous les splendeurs divines.

Quand vous aurez flétri la couronne de fleurs,
Ne vous étonnez pas de répandre des pleurs,
Car vous aurez au front la couronne d'épines.

LE RUISSEAU D'AMOUR.

Perdu dans quelque songe aimé,
Ecoutant mon cœur en silence,
Je suivais avec indolence
Le clair ruisseau tout embaumé.

Les fleurs y penchaient leurs calices,
Les saules leurs cheveux flottans,
Et les papillons inconstans
Y venaient boire avec délices.

Aux tendres chansons des oiseaux,
Les sylvains y trempaient leurs ailes,
En poursuivant les demoiselles,
Qui se cachaient dans les roseaux.

J'entendis un plus gai ramage,
Qui m'annonçait un doux tableau;
Bientôt, dans le miroir de l'eau,
Je vis apparaître une image.

C'était la reine de mon cœur,
Cécile la belle ingénue
Sur l'autre rive était venue
Avec un sourire moqueur.

—Pourquoi venir par là, coquette?
Je vais m'embarquer sur ce flot;
Avec l'Amour pour matelot,
Je suis bien sûr de ta conquête.

Mais elle, me tendant la main,
—Ah! ne viens pas sur cette rive.
Si tu passes, quoi qu'il arrive,
N'y passerai-je pas demain?

LA ROSE DE BENGALE.

Dans ma jeunesse évanouie,
Je voyais sur chaque chemin
Plus d'une rose épanouie
Qui semblait sourire à ma main.

Bien souvent, hélas! au passage
J'ai senti mon cœur tressaillir;
Mais, craignant l'épine, en vrai sage,
Je passais toujours sans cueillir.

Auprès d'une Diane en marbre
Une rose m'arrête enfin,
Plus douce que le fruit de l'arbre
Quand notre mère Ève eut si faim!

Cette rose n'a point d'égale
Pour l'éclat et pour la fraîcheur,
Mais c'est la rose de Bengale:
Ah! plaignez le pauvre pécheur!

Arsène Houssaye.

Critique Littéraire.

LE DOCTEUR HERBEAU,

PAR M. JULES SANDEAU (1).

Les deux romans qu'a publiés M. Jules Sandeau avant *le Docteur Herbeau* se distinguent par une qualité devenue trop rare : il y a dans *Madame de Sommerville* et dans *Marianna* tout le charme des œuvres sincères, de celles où l'écrivain révèle avec une entière franchise ses sentimens et ses pensées. C'est encore le mérite de la sincérité que présente, à notre avis, *le Docteur Herbeau*. Le renouvellement de manière dont ce roman est le témoignage n'est pas le résultat d'une décision réfléchie. M. Sandeau, en écrivant un livre ironique après une œuvre passionnée, n'a pas obéi certainement à ce désir quelque peu frivole qui porte l'artiste, doué d'un bel instrument, à en essayer capricieusement toutes les cordes; il a cédé au besoin d'épancher des impressions qu'il avait ressenties. Si sa raillerie indulgente nous charme, si le personnage dont il nous raconte les naïfs chagrins excite en nous un intérêt sympathique, c'est que l'écrivain éprouve réellement pour son héros cette douce affection que tous les vrais romanciers ont dû ressentir pour les idéales créations de leur esprit; c'est que le sourire mêlé de tristesse qu'il voudrait provoquer chez son lecteur, M. Sandeau l'a sur les lèvres au moment où il écrit.

Aujourd'hui moins que jamais, il arrive aux écrivains de créer des figures auxquelles ils s'intéressent vivement, et dont ils tracent les contours d'une main guidée par l'amour ou la colère. On cherche en vain dans la plupart

(1) Deux vol. in-8°; chez Gosselin.

des romans nouveaux quels sont, parmi les nombreux personnages qu'on y voit se presser, ceux que l'écrivain aime ou hait sérieusement. On ne trouve que des personnages nés d'un caprice frivole, d'une boutade insignifiante, ou du vulgaire désir d'amuser l'insatiable ennui de la foule. M. Sandeau est au contraire animé, quand il conçoit un personnage, d'une sympathie ou d'une répulsion profondes. Il y a, dans les pages qu'il consacre aux divers acteurs de son roman, un accent de franchise qui charme et qui émeut. C'est là un mérite précieux, nous le répétons, et sans lequel peut-être un romancier n'est pas complet. Que d'exemples on pourrait citer de ces sympathies et de ces haines sincères pour les types qu'ils ont créés, chez les rares et puissans esprits auxquels le roman doit des modèles impérissables! Quand Richardson place dans la bouche de Clarisse d'ardentes imprécations contre Lovelace, n'est-ce pas le cœur même du romancier qui soulage en ces nobles plaintes sa généreuse colère! Qui voudrait nier le plaisir sérieux de Fielding prodiguant à son Tom Jones ces trésors d'aimable humeur et de joyeuse audace qui le rendent si charmant! Et qui douterait enfin de la tristesse sympathique avec laquelle Goethe contemplait dans ses rêves les pâles figures de Claire et de Mignon! Notre époque oublie trop ces exemples, qui protestent éloquemment contre la plupart des succès qu'ont obtenus parmi nous d'insoucians conteurs, uniquement parce qu'ils savaient distraire un public frivole. M. Sandeau comprend d'un point de vue plus élevé les exigences de l'art, et il importe, avant d'examiner son dernier roman, de le classer parmi ces productions, devenues trop rares, où l'invention s'est appuyée sur le sentiment et la patience.

Quatre personnages jouent les principaux rôles dans le roman de M. Sandeau : le docteur Herbeau, Louise, Savenay, Riquemont. L'examen de ces quatre figures, que le romancier a tracées avec une attention particulière, nous amènera naturellement à parler de l'action qui les unit.

Appeler l'intérêt sur un de ces vieillards doux et sourians, derniers débris d'une société disparue, et pour cela placer dans son cœur un amour abusé, puis accumuler sur sa tête mille de ces petits revers que la vie de province transforme si aisément en immenses douleurs, telle est l'intention que nous voyons accomplie dans le personnage du docteur Herbeau. L'impression trop soutenue du rire ou des larmes était l'écueil à éviter en une telle création. Que l'on s'amusât du vieux docteur comme d'une folle caricature, ou qu'on n'éprouvât pour lui qu'une compassion douloureuse, l'intention première était manquée. M. Sandeau a su heureusement réaliser avec une netteté parfaite la figure demi-triste et demi-souriante qu'il avait rêvée. Les qualités aimables du docteur, ses ridicules, ses douleurs, ses naïfs espoirs composent un de ces types que la fantaisie anglaise excelle à dessiner, une de ces physionomies sympathiques dans leurs travers mêmes, et dont le plus fin crayon peut seul tracer les contours. C'est par leur faiblesse que de tels personnages excitent notre intérêt. On les suit au milieu des natures malignes et brutales que le sort groupe autour d'eux, avec une curiosité mélancolique. Le sourire

qu'ils provoquent fait vite place à l'émotion. Si le front se déride en effet à voir le docteur, abusé par l'amitié de Louise, s'exalter dans son crédule orgueil jusqu'aux ivresses de l'amant heureux, il y a dans ce caractère doux et tendre un charme réel et profond qui désarme promptement l'ironie. On ne peut long-temps s'en tenir à la pitié railleuse, il faut céder à l'empire de cette aimable nature, et plaindre le docteur comme un vieil ami.

En regard de l'amour malheureux d'Herbeau, M. Sandeau a placé le tableau d'un amour frais et souriant, celui de Louise Riquemont pour Savenay. Ce vieillard, cette jeune femme, cet amant dont le noble caractère nous laisse deviner plutôt que saisir toutes ses délicatesses, voilà le groupe préféré sur lequel le romancier a voulu concentrer notre attention et nos sympathies.

Mlle Louise de Marsange, à peine sortie de l'enfance, a dû demander au mariage l'appui dont la privait la mort de sa dernière parente. Elle est devenue la femme de M. Riquemont, riche propriétaire, dont on renomme la probité et l'esprit, uniquement parce que son égoïsme n'est pas trop effronté, et qu'il a fait fortune. Les premiers jours du mariage n'ont apporté au cœur de Louise qu'une joie enfantine. Un mois se passe égayé par les courses à cheval dans les environs de son riche domaine, par le tumulte des moissons, la variété des travaux rustiques et les premiers soins du ménage. Mais, ce mois écoulé, Louise ne tarde pas à se lasser des joies paisibles qui la ravissaient d'abord. Bientôt elle jette autour d'elle un regard sérieux et inquiet. Son mari, homme inculte et vulgaire, n'a d'amour que pour ses champs et ses haras. De jour en jour, il se montre moins préoccupé de se faire pardonner sa rudesse; il blesse en mille occasions la nature frêle et délicate de la jeune compagne qu'il s'est donnée. A l'insouciance Louise voit succéder presque sans transition, dans son ame froissée, le désenchantement et la mélancolie. A la fin d'un hiver passé dans la solitude du château de Riquemont, la douleur morale vient à se traduire en souffrances physiques. Les joues de Louise pâlissent, ses yeux se voilent, sa tête se courbe comme sous un poids trop lourd. Le printemps revient, et Louise contemple avec effroi les ravages que la douleur a faits dans sa jeunesse. Pourtant il y a dans son cœur des trésors d'amour et de tendresse qui ne demandent qu'à s'épancher sur un être choisi. Si une passion vraie s'éveille dans cette ame où tant d'énergie reste oisive, elle y apportera un trouble d'autant plus profond qu'il se sera fait plus attendre; mais ce trouble sera accompagné d'enchantemens ineffables. Sans doute, Louise, mariée trop jeune, sera entraînée, dans sa faiblesse, à l'oubli d'un lien contracté sans réflexion. La faute ne saurait cependant peser sur elle seule, et le juge le plus sévère aura peine à la condamner, si elle succombe dans la lutte inégale qui s'engagera tôt ou tard entre son amour et son devoir.

L'intention du romancier n'a été évidemment que de profiler le caractère de Savenay. Il y avait, nous le savons, une certaine difficulté à animer davantage cette figure, sans donner à l'amour du jeune médecin et de Louise une importance qui eût troublé l'harmonie du roman. Pourtant l'obstacle n'était pas insurmontable; on aurait pu tracer avec plus de précision le per-

sonnage de Savenay, tout en évitant de déplacer à son profit l'intérêt qui devait reposer principalement sur le vieux docteur. En effaçant outre mesuer le rôle de Savenay, M. Sandeau a éludé une difficulté que son talent délicat le rendait particulièrement apte à résoudre. Il a fait comme l'artiste qui, pour appeler plus d'attention sur les parties principales d'un tableau, laisserait dans l'ombre les seconds plans. Le rôle de Savenay ne se compose guère, en effet, que d'indications rapides. Ces indications sont des plus heureuses, et il y a dans les vagues contours de ce personnage un charme qui fait d'autant plus regretter que l'écrivain ait négligé de les finir.

Si l'on excepte ces trois personnages, il n'en est aucun dans *le Docteur Herbeau* qui ne soit désigné par l'auteur à nos rires et à notre dédain. L'œuvre de M. Sandeau se divise en deux parties bien distinctes : d'un côté sont les personnages sympathiques, le docteur, Louise, Savenay; de l'autre un groupe plus nombreux dans lequel l'écrivain a, pour ainsi dire, concentré toutes les intentions satiriques du livre, le grossier Riquemont, Adélaïde, l'acariâtre épouse du docteur, Célestin, son fils, grotesque apôtre de l'homéopathie et du socialisme, lord Flamborough, figure plaisante, mais dont l'exagération bouffonne tranche un peu trop peut-être sur l'ensemble calme et doux du roman. Parmi ces figures sacrifiées, Riquemont est la seule qui, tracée avec quelques développemens, mérite une attention particulière.

Le personnage du mari de Louise est d'une triste vérité. Nature rude et vulgaire, il ne tarde pas à faire peser sur sa femme le fardeau de son humeur caustique et chagrine. Tact, élégance, savoir-vivre, ce sont des qualités que Riquemont dédaigne, et que d'ailleurs il ne lui serait pas donné d'acquérir. Il lui suffit d'être habile agronome, intrépide chasseur, horticulteur sans rival. Mais sa manie favorite est l'hippiatrique. Il est fier de ses haras plus que de sa femme. Aucun jour ne se passe sans qu'il visite ses poulains bondissans, ses chevaux gras et superbes. Livré à d'aussi graves occupations, Riquemont n'aurait pour Louise que la plus complète indifférence, si la jalousie ne venait troubler le repos où il s'oublie. Du reste, Riquemont est bien loin de soupçonner son véritable rival. Ce n'est pas la présence de Savenay au château qui irrite un seul instant sa défiance. Il y a dans l'amour du jeune homme une discrétion trop exquise pour laisser prise à un observateur aussi dépourvu que Riquemont de tact et de finesse. C'est le docteur Herbeau que le mari de Louise poursuit de sa colère; c'est lui que, dans son aveuglement ridicule, il accable de ses sarcasmes. Dans le tableau des souffrances du vieux docteur obligé de subir, à toute occasion, le feu roulant des amères plaisanteries de Riquemont, il y a un mélange de sérieux et de plaisant tout-à-fait digne de la vraie comédie.

Après ce que nous venons de dire des principaux personnages du *Docteur Herbeau*, l'action qui s'agite entre eux se devine presque. Un vieillard qui prend pour de l'amour l'amitié d'une jeune femme, un homme spirituel qui se fait aimer et qui sait jouir avec discrétion de son bonheur, un mari dont la jalousie s'acharne sur le vieillard amoureux, voilà tout. Le roman s'arrête

à la mort du médecin. Une fois ce personnage supprimé, il ne reste en effet que deux amans heureux en face d'un mari abusé. Vulgaire histoire que M. Sandeau ne s'est pas soucié de nous redire, et que chacun peut compléter à sa guise.

Un des notables mérites du roman de M. Sandeau est d'intéresser plus par le développement des caractères que par le nombre et la variété des incidens. Notre époque paraît préférer le procédé contraire. Au théâtre et dans les livres, c'est la multiplicité des combinaisons qui intéresse et qui triomphe. Les écrivains qui cherchent à satisfaire ce goût frivole trouvent à agir ainsi un double avantage, d'abord une certitude presque complète du succès, et puis une grande économie de travail. Il est plus facile en effet de serrer étroitement les mille nœuds de la plus vaste intrigue que d'appeler l'intérêt sur une étude patiente et sérieuse du cœur humain; mais ce dernier procédé restera, quoi qu'il en soit, le seul digne de provoquer l'ambition de l'artiste. On peut préférer aux satisfactions que l'art procure les suffrages d'un public vulgaire, mais c'est à la condition de renoncer aux succès durables.

Le Docteur Herbeau n'offre pas dans le style moins de limpide élégance que *Madame de Sommerville* et *Marianna*. Il n'y a guère à blâmer que quelques comparaisons où la recherche se fait sentir, et quelques longueurs qu'une révision plus sévère eût aisément supprimées. On remarque dans le style de M. Sandeau un peu de cette mollesse gracieuse qui distingue à un si haut degré les charmans récits de M. Nodier. Les pages où le romancier met en scène Louise Riquemont abondent en détails d'une finesse exquise. Les descriptions de la nature sont pleines de fraîcheur. Il y a dans *le Docteur Herbeau* mille paysages tracés en quelques lignes, et presque tous d'un charme infini. On se plaît à ces échappées lumineuses qui s'ouvrent à tout instant sur les bords verdoyans et fleuris de la Vienne. Nous nous souvenons surtout d'une page délicieuse : c'est la description du toit chargé de fleurs et de verdure où Louise vient chercher le siége que lui refuse le chemin. La jeune femme, assise au milieu des fleurs et de la mousse, à l'ombre des noyers odorans, les pigeons roucoulans qui s'ébattent sur le toit de chaume, le soleil qui décline, l'air qui fraîchit, le chant mélancolique des pâtres, la vive senteur de la menthe et des foins coupés, tout cela compose un ensemble agreste dont Goldsmith eût envié la naïve et pénétrante harmonie.

En résumé, *le Docteur Herbeau* est une nouvelle et heureuse application de ces facultés de peintre gracieux et d'observateur délicat que l'auteur de *Marianna* cultive trop discrètement à notre gré. Le problème d'intéresser avec un personnage qui fait appel à notre gaieté en même temps qu'à nos larmes ne pouvait être mieux résolu. C'est surtout à sa sensibilité réelle et profonde que M. Sandeau doit la réussite obtenue dans cette difficile épreuve. Cette sensibilité s'épanchera bientôt, nous l'espérons, en des œuvres nouvelles, et tant qu'elle se traduira avec l'émouvante sincérité qui distingue *le Docteur Herbeau*, le romancier peut être assuré du succès.

D. M.

BULLETIN.

La session de 1842 reçoit des circonstances un sérieux programme. Toutes les questions déjà débattues par le parlement reviennent devant lui avec des élémens nouveaux, et pendant l'absence des chambres, d'autres questions ont surgi qui seront à leur tour évoquées à la tribune. Aussi l'importance des débats qui vont s'ouvrir n'échappe à personne, et c'est sur le parlement qu'aujourd'hui tous les yeux sont fixés.

C'est peut-être la première fois qu'une chambre qui n'a encore que trois ans de durée, se rassemble avec la conviction que dans six ou huit mois elle sera dissoute. Quels que soient les motifs qui aient déterminé le ministère à faire connaître l'intention d'abréger ainsi l'existence de la chambre de 1839, toujours est-il que la certitude d'une dissolution doit rendre plus vive la sollicitude de la chambre sur l'exercice de ses droits et l'accomplissement de ses devoirs. Elle doit vouloir, en exprimant loyalement les sentimens, les vues et les besoins du pays, laisser d'honorables traces de son passage. Son plus grand intérêt, c'est elle-même, c'est sa propre considération. La chambre a vu passer tour à tour au pouvoir les hommes d'état qu'elle renferme dans son sein, et plusieurs politiques se sont formulées devant elle. La chambre doit une justice exacte aux hommes et aux systèmes; elle se doit aussi à elle-même d'être fidèle aux grandes tendances qu'elle a manifestées sur d'importantes questions. Il ne s'agit pour elle ni de favoriser tel homme au détriment de tel autre, ni de défendre en toute chose le *statu quo* avec entêtement; il faut que le parlement se montre équitable pour tous et conséquent avec lui-même.

Quand la chambre se rassembla il y a trois ans, elle arrivait avec des désirs réels de grandeur et de progrès pour le pays au dehors et au dedans. Elle souhaitait ardemment trouver les moyens d'étendre et d'affermir notre influence extérieure, et la question d'Orient lui apparut comme une occasion envoyée par la Providence pour porter haut et loin le nom et le drapeau de la

France. Quant à l'intérieur, la chambre était loin d'avoir pour les améliorations qui seraient reconnues nécessaires une répugnance systématique; elle se trouvait partagée en deux parties : l'une était naturellement favorable aux réformes, et dans l'autre beaucoup d'esprits éclairés ne confondaient pas les intérêts de la stabilité avec les préjugés d'une routine inflexible. Il y avait donc dans la chambre la pensée et la possibilité d'améliorer notre organisation politique sans témérité, sans secousse. Ainsi grandeur au dehors, améliorations intérieures, voilà le thème qu'à son début elle se proposait de développer, et que sans doute elle ne méconnaîtra pas au moment d'atteindre le terme de sa carrière.

On a pu remarquer à la même époque dans les hommes et dans les partis des modifications notables. Les principaux chefs de l'opposition, satisfaits et presque désarmés par la victoire, se montraient loyalement préoccupés de la nécessité de fortifier le pouvoir, et de leur côté beaucoup de conservateurs étaient disposés à donner les mains à une politique qui saurait être progressive sans imprudence et sans faiblesse, mais avec mesure et fermeté. Veut-on un irrécusable indice de cette disposition? Dès son apparition, le ministère du 1er mars trouva cent voix pour lui dans l'ancienne majorité, parce qu'il prononça le mot de transaction, et parce qu'il sut inspirer la confiance qu'il arrêterait avec sagesse les clauses de la transaction. Il y a donc dans le sein de la chambre une majorité pour vouloir la paix sans abaissement, l'ordre sans compression, pour travailler à l'affermissement de notre influence en Europe et au développement de nos institutions. Cette majorité existe; il ne lui reste qu'à se reconnaître, à se constater.

Nous vivons dans une époque et sous une forme de gouvernement où les individualités, si brillantes qu'elles soient, n'acquièrent une valeur politique réelle qu'en devenant l'expression d'une pensée collective et l'instrument d'un intérêt général. Le nom de M. de Lamartine représente isolément une célébrité fort éclatante, mais cela ne suffirait pas pour appeler sur celui qui le porte les suffrages d'une partie de la chambre, quand la chambre élira son président. Le nom de M. de Lamartine est devenu aujourd'hui un nom politique, parce qu'il est l'expression la plus notable des tendances progressives des conservateurs éclairés, parce qu'il pourrait être un point de jonction entre le centre droit et le centre gauche, et comme le noble et pur symbole d'une politique conciliatrice, d'une politique renouvelée. S'il était dans le parti conservateur quelques personnes disposées à prendre l'alarme en voyant un des leurs devenir l'objet des sympathies de leurs adversaires, nous trouverions dans cette appréhension une singulière méconnaissance des conditions auxquelles sont attachés la force et l'avenir d'un parti. Comment! vous avez parmi vous un homme dont les opinions sont prononcées sans être blessantes, un homme donnant à sa pensée une vivacité chaleureuse sans être irritante, et qui doit à la loyauté de son caractère, à l'étendue de ses idées, à la distinction de son talent, l'inappréciable avantage d'attirer et de rapprocher les esprits, et vous vous plaindriez des conquêtes que son nom peut faire dans un

autre parti que le vôtre? Peu s'en faudrait qu'il ne vous devînt suspect, parce que d'autres rendent justice aux qualités qui l'ont placé si haut parmi vous! Il y aurait dans cette manière de sentir et de penser trop d'ingratitude et d'inintelligence. Quelques conservateurs verraient-ils avec chagrin que ceux qui jusqu'à présent ont été leurs adversaires semblent vouloir attirer à eux M. de Lamartine en lui donnant leurs suffrages? Nous ignorons si ce calcul, fort naturel au reste, dans les mouvemens et les évolutions des partis, a été fait par quelque fraction de la chambre; mais dans tous les cas, c'est une raison de plus pour le parti conservateur de réunir ses suffrages sur l'honorable député de Mâcon. Ne serait-ce pas un étrange spectacle de voir M. de Lamartine l'objet des témoignages de sympathie et d'estime de ceux qu'il a pu rencontrer comme adversaires dans l'arène politique, tandis que ceux dont il a soutenu la cause, et à la tête desquels il a si souvent combattu, n'auraient pour lui ni zèle, ni reconnaissance, ni suffrages? Dans les mouvemens politiques, la voie la plus droite est la plus sûre. La candidature de M. de Lamartine au fauteuil de la présidence est pour le parti conservateur un fait normal, légitime, nécessaire; elle réunit toutes les convenances et tous les avantages Hors de là il n'y aurait qu'inconséquence dans les idées, graves inconvéniens pour l'avenir, et nous sommes convaincus que le parti conservateur ne tombera pas dans une pareille faute.

Nous disons qu'il serait fâcheux pour la chambre qu'elle perdît l'occasion qui s'offre si heureusement à elle de faire un acte d'individualité politique qui n'a rien de menaçant pour personne. Élever un symbole conciliateur n'est pas déclarer la guerre, apparemment. La chambre qui aurait nommé président M. de Lamartine aurait-elle abdiqué son impartialité? Ne saurait-elle plus être juge équitable dans les grands débats qui vont s'ouvrir entre le ministère et l'opposition? Elle n'aurait engagé en rien son opinion sur les choses et les hommes, elle n'aurait en rien aliéné sa liberté; seulement elle aurait, par un acte éclatant, témoigné qu'elle entend travailler à réunir les esprits, qu'elle se préoccupe non-seulement des six mois qui lui restent, mais de l'avenir du pays, et de la place que lui assignera l'opinion dans l'histoire contemporaine.

Cette histoire se fait tous les jours; chaque heure vient lui apporter des matériaux et des documens; chaque heure l'éclaire et la rectifie. C'est au moins un des avantages de la mobilité de notre époque et de la rapidité avec laquelle se succèdent les évènemens et les idées, que l'injustice dure peu. La calomnie peut éclater à l'improviste et se déchaîner avec fureur, mais elle ne tient pas, elle est bientôt confondue par les faits que la publicité met en lumière. Il y a un an, à pareille époque, et pendant le cours de la dernière session, que ne disaient pas les adversaires du 1er mars sur la politique de ce cabinet! A les entendre, M. Thiers avait tout compromis, soit avant, soit après le traité du 15 juillet. Avant, il avait provoqué la coalition européenne en montrant l'intention du fameux arrangement direct; après, il avait failli allumer une conflagration universelle. Aujourd'hui, sur tous les points, la justification de

l'honorable président du 1er mars est complète. Il est démontré, par les faits, qu'avant son avènement au pouvoir les quatre puissances avaient arrêté la résolution d'évincer la France de l'arbitrage européen dans la question orientale, et il n'est pas moins avéré que, si M. Thiers eût gardé la direction des affaires, il eût amené sans collision un dénouement honorable pour tous. L'impression profonde produite par la signification de la note du 8 octobre aux cabinets européens en fait foi.

C'est le parlement anglais qui s'est chargé de la justification de M. Thiers; ce sont les papiers et les documens publiés par l'ordre des deux chambres siégeant à Westminster, qui forment en faveur de l'administration du 1er mars l'apologie la moins suspecte et la moins récusable. Déjà un habile dépouillement de ces pièces intéressantes avait initié le public français aux manœuvres et aux artifices de la politique anglaise. Aujourd'hui une nouvelle publication rend la démonstration complète; elle la rend accablante pour ceux qui n'avaient pas craint de se faire les auxiliaires de lord Palmerston contre un ministre français. Nous voulons parler de l'écrit que vient de publier M. Duvergier de Hauranne. Sous le titre : *De la Politique extérieure et intérieure de la France*, M. Duvergier a réuni les morceaux si remarquables qu'il avait publiés cet été, en les faisant précéder d'une préface qui, formant à elle seule un nouveau travail, répond à toutes les objections par lesquelles on avait cherché à combattre la redoutable polémique de l'honorable député du Cher. Il est impossible de lire cette argumentation si chaleureuse et si vive, sans reconnaître qu'une conviction profonde, intime, invincible, animait M. Duvergier quand il a tracé cette éloquente défense d'un cabinet où il ne siégeait pas, mais dont il a vengé l'honneur, comme s'il s'agissait du sien propre. M. Duvergier était bien placé pour savoir le vrai dans ces grandes affaires : ami commun de M. Thiers, de M. Guizot et de M. le duc de Broglie, il a connu exactement les phases par lesquelles a passé la pensée politique du ministre, de l'ambassadeur et de l'homme d'état qui prêta constamment son appui moral au cabinet du 1er mars. M. de Hauranne a su faire connaître la vérité sans manquer à aucune convenance; il a rempli avec énergie le devoir qu'a tout homme public d'éclairer son pays et de confondre les calomnies dirigées contre tous ceux qui se vouent à le servir. La publication de M. de Hauranne honore la presse politique en l'associant d'une manière éclatante à l'influence de la tribune.

Pour nous, qui n'avons jamais cessé de combattre les calomnieuses attaques dont la politique du 1er mars a été l'objet, nous remercions hautement M. Duvergier d'avoir mis, du côté de la cause que nous avons soutenue, l'autorité de sa plume. C'est un bel exemple que cette défense d'un ministère qui n'est plus, dans l'unique intérêt de la vérité et de la dignité du pays. M. Thiers peut y trouver un ample dédommagement aux agressions iniques dont il a été si indignement poursuivi. Au surplus, les deux ministres que le traité du 15 juillet a surtout mis en présence, lord Palmerston et M. Thiers, sont maintenant hors du pouvoir, et les faits permettent déjà de rendre à

chacun ce qui lui est dû. Lord Palmerston a trompé, non M. Thiers, mais ceux qui l'avaient précédé aux affaires; il a éconduit la France, brisé l'alliance qui unissait le peuple anglais à la nation française depuis dix ans, mis l'Angleterre au service des intérêts russes. Pourquoi? Pour mettre le comble à l'anarchie qui désole l'Orient, et rendre presque impraticable pour l'avenir la pacification qu'un instant les quatre puissances se sont flattées d'accomplir. Cependant les évènemens ont justifié toutes les prévisions de la France et de M. Thiers. Le président du 1er mars avait dit, dans son remarquable *memorandum,* que ce qu'on ôterait au vice-roi d'Égypte, *on ne le donnerait pas au sultan, mais à l'anarchie;* il avait rappelé que jamais la Porte n'avait pu trouver la force de gouverner la Syrie, et voilà que l'impuissance du sultan éclate de toutes parts : ses lieutenans ne peuvent faire respecter ni son autorité, ni la propriété, ni la liberté, ni la vie des chrétiens. Le désordre est si grand, que dans ces contrées le commerce devient stérile, même pour l'Angleterre, et qu'on s'accorde à regretter l'autorité qu'on s'est acharné à détruire avec un si fol aveuglement. Ainsi, dans la question orientale, non-seulement la France a été loyale, mais elle a été clairvoyante; à la bonne foi elle a uni l'intelligence, et le monde a pu voir avec stupeur ce résultat, que la puissance qui avait porté sur cette grande affaire le jugement le plus désintéressé et le plus vrai, est précisément celle qui n'a pu y exercer aucune influence.

Cependant l'équilibre de l'Europe est rompu, et il n'est pas difficile de sentir un malaise général. L'isolement de la France, auquel la convention du 13 juillet n'a pas mis un terme, tient tout en échec, en défiance. Il y a deux ans, l'Europe était convaincue que, si, dans une circonstance donnée, les principes constitutionnels ou l'équilibre européen étaient en jeu, la France et l'Angleterre agiraient de concert. Maintenant qui oserait proposer à la France de s'unir à l'Angleterre pour atteindre tel ou tel but? Lord Palmerston a bien mal jugé le caractère national, s'il a cru que nous oublierions les violations de la foi jurée avec la légèreté qu'il avait mise à les commettre. Les peuples ont des rancunes plus vivaces. Il peut convenir à un cabinet de s'élever à un héroïque pardon des injures, mais il ne faut pas demander à un pays ces miracles d'abnégation chrétienne. Nous n'ignorons pas que sir Robert Peel attache une haute importance au maintien du cabinet dont M. Guizot est la pensée et le chef, parce qu'il trouve dans les sympathies bien connues de M. le ministre des affaires étrangères pour la Grande-Bretagne une garantie contre les souvenirs amers qu'ont dû nous laisser les évènemens de l'an passé. L'appui moral que le chef des tories s'efforce de prêter à M. Guizot s'explique tout-à-fait par la situation et les antécédens de ces deux hommes d'état; mais ces convenances réciproques peuvent tout au plus masquer pour un moment la situation, elles ne la changent pas. Or, cette situation, c'est l'isolement de la France et le malaise de l'Europe.

Il faut tout l'aveuglement d'une politique qui semble n'avoir pour règle que les élans de la passion, pour que la cour de Russie n'ait pas cherché à

tirer parti de la rupture de l'alliance anglo-française. Loin de là, le cabinet de Saint-Pétersbourg rappelle son ambassadeur, et l'on annonce que la Russie ne sera plus représentée en France que par un ministre. C'est, dit-on, une mesure uniforme d'économie prise auprès de toutes les cours. Quoi qu'il en soit, on paraît ici disposé à s'autoriser de la froideur, ou même de la malveillance positive que témoigne le cabinet de Saint-Pétersbourg à notre gouvernement pour recevoir avec empressement les politesses et les démonstrations courtoises de l'Angleterre. Quand la révolution de 1830 a éclaté, nous étions au moment d'établir notre politique étrangère sur le fondement de l'alliance russe. Avec l'ancienne dynastie, cette base s'est écroulée. Pendant dix ans, l'alliance de l'Angleterre et de la France a été la clé de voûte de l'équilibre européen; aujourd'hui, cette alliance nous fait défaut. Il ne s'est pas encore écoulé assez de temps pour que nous ayons pu la rétablir, ou la remplacer par une autre. L'isolement reste donc encore notre situation nécessaire. Comme on l'a fort bien remarqué, personne n'a jamais imaginé que l'isolement fût une situation permanente et normale pour un peuple; mais une nation se doit à elle-même de n'en sortir qu'à des conditions tout ensemble honorables et avantageuses. Maintenant la convention du 13 juillet satisfait-elle à la fois notre honneur et notre intérêt? Voilà la question dont est juge le parlement. Ces discussions rétrospectives sont loin d'être inutiles pour l'avenir de notre politique, car ce n'est presque que par la discussion des faits accomplis que les chambres peuvent, dans les affaires étrangères, indiquer leurs désirs et leurs vues. C'est par une critique judicieuse et ferme du passé qu'elles peuvent seulement établir des traditions qui plus tard servent d'avertissement et de guide au pouvoir exécutif.

L'Espagne paraît avoir préoccupé assez vivement le cabinet. Il a pris ses précautions pour ne pas avoir, aux yeux des chambres, une attitude contre-révolutionnaire vis-à-vis de la Péninsule. Notre ambassadeur, M. de Salvandy, s'est montré à Madrid sous les couleurs d'un libéralisme conciliant et modéré. Nous sommes persuadés qu'il travaille avec ardeur et sincérité à ramener Espartero à des sentimens bienveillans envers la France. Puisse-t-il réussir à dissiper toutes les impressions fâcheuses qu'ont laissées dans l'esprit du régent les évènemens de la Navarre et de la Catalogne! On ne parle plus du prochain retour de notre ambassadeur. M. de Salvandy aura compris sur-le-champ qu'il n'avait pas assez de quelques jours pour remplir avec espoir de succès l'importante mission dont il avait accepté la responsabilité. Ici encore nous avons à disputer le terrain à l'Angleterre; ici encore le ministère pourra constater si les amicales dispositions des tories à son égard vont plus loin que les paroles.

A l'intérieur, l'évènement qui cette semaine a le plus ému l'opinion est l'arrêt rendu par la cour des pairs dans le procès Quenisset. Huit jours de délibération n'avaient fait que rendre l'attente plus vive. Avant d'indiquer l'impression que nous a laissée la sentence souveraine, nous ne saurions nous abstenir de remarquer qu'il n'y a probablement pas dans d'autres pays d'as-

semblée judiciaire qui, par la gravité lente et solennelle de ses débats intérieurs, donne plus de garantie aux accusés. La peine que chaque membre prononce sur chacun des accusés est l'objet de trois tours de scrutin, et il est inutile de dire que ce triple vote ne peut jamais avoir pour résultat que de diminuer la peine et non de l'aggraver. Les longues discussions qui ont précédé les opérations du scrutin ont eu, dit-on, un grand caractère de profondeur. Elles ont amené un arrêt où la pairie s'est attachée à répartir les peines avec une justice rigoureusement distributive. La pairie n'a point pensé qu'il lui fût possible de ne pas prononcer la peine de mort contre ceux qui s'étaient directement rendus coupables d'un attentat contre les princes; si parmi eux il y a des hommes dont le repentir et les aveux aient témoigné que le crime ne les avait pas tout-à-fait endurcis, la clémence royale pourra, dans sa haute sagesse, apprécier cette considération; mais ni avant ni pendant l'attentat aucune circonstance atténuante n'a rien ôté à l'horreur du forfait dont ils se sont rendus coupables. La cour a condamné à la déportation et à la détention les complices de l'attentat. Après l'attentat, la cour a statué sur un complot, non pas sur un complot général, mais sur un complot spécial, ayant pour but de renverser le gouvernement et d'exciter les citoyens à s'armer soit contre l'autorité royale, soit les uns contre les autres. La cour a déclaré coupables de complicité dans ce complot tous ceux qu'elle avait déjà reconnus coupables d'attentat, puis trois autres accusés parmi lesquels nous trouvons le rédacteur en chef du *Journal du Peuple*, M. Dupoty.

Écrivains, nous n'avons point à dissimuler le sentiment douloureux que nous inspire la condamnation de M. Dupoty. Si opposés que soient les rangs où l'on se trouve dans la presse, à quelque distance où l'on soit placé les uns des autres, il est impossible d'être indifférent au coup qui vient frapper celui qui tient une plume; mais c'est à la presse de bien peser l'expression publique qu'elle croira devoir donner à sa douleur et à sa désapprobation. Si quelques écrivains s'imaginaient que la cour des pairs, par son arrêt, a violé la charte et le droit commun, ils tomberaient dans une grave erreur. Dans les considérans et dans l'arrêt de la cour, tout est légal. Les publicistes et les écrivains politiques doivent se rappeler que la loi de 1819, dont la cour a appliqué l'article 1er, loin d'avoir jamais été considérée comme une loi hostile à la presse, était au contraire envisagée comme une loi organique du droit de discussion. Cette loi a été rédigée au milieu des inspirations libérales des meilleurs temps de la restauration. Un des hommes qui y ont mis le plus la main est M. le duc de Broglie. La cour des pairs a eu grand soin de rappeler dans son arrêt que l'article qu'elle appliquait fait depuis 1819 partie du code pénal. Comment supposer que l'élite des magistrats et des jurisconsultes du royaume ait commis de concert une infraction à la légalité? L'arrêt a été rédigé par la même commission qui avait préparé le rapport, et à laquelle le premier président de la cour de cassation, M. le comte Portalis, a été prié de s'adjoindre. Maintenant la cour s'est-elle trompée comme jury dans

l'appréciation du fait? Ici nous retrouvons les principes sacrés sans lesquels il n'y aurait pas de justice possible, et qui défendent de demander compte aux jurés des motifs de leur verdict. Dieu seul connaît le secret des convictions.

Toutefois nous comprenons les vives susceptibilités de la presse; elles sont naturelles, mais il ne faudrait pas qu'elles entraînassent des écrivains à des démarches imprudentes qui compromettraient la cause dont ils se font les soutiens. Nous croyons que déjà une première réflexion aura fait abandonner l'idée d'une protestation. En effet, contre quoi protester? Contre un arrêt rendu par une cour souveraine dans l'exercice de ses droits et dans les termes stricts de la loi? Cela ne soutient pas un moment l'examen. Et puis, qui protesterait? Des écrivains, des individus, ne forment pas un corps. On conçoit à toute rigueur que, dans un corps politique, une fraction opposante proteste contre l'œuvre d'une majorité : ceux qui protestent ont un caractère par lequel ils peuvent se croire autorisés à des remontrances qui, dans leur vivacité, conservent encore une sorte de valeur légale; mais comment des particuliers auraient-ils qualité pour protester contre une assemblée souveraine à laquelle ils sont étrangers?

L'application vient de révéler dans nos lois une disposition qui semble exorbitante à la presse : il n'y a d'autre moyen que d'en demander l'amendement ou la suppression au pouvoir législatif. C'est donc par voie de pétition qu'il faut s'adresser d'abord à la chambre des députés. Ce procédé est irréprochable, et la voie légale. Il est naturel que la presse trouve avantageux de provoquer une discussion sur ce point. Quand même elle n'obtiendrait pas des chambres une abrogation législative, elle aurait du moins adressé à l'opinion un appel utile. La question sera controversée par tous, et il est difficile qu'une discussion aussi générale ne soit pas favorable à ce qui est juste et vrai.

Dans ces derniers jours, le clergé de France a fait une notable perte. M. Frayssinous vient de mourir à Saint-Geniez, où il vivait retiré depuis deux ou trois ans. Il y a vingt ans que M. l'évêque d'Hermopolis attirait à Saint-Sulpice un nombreux auditoire pour entendre ces conférences déjà célèbres du temps de l'empire, qui s'en était presque alarmé. En 1820 et 1821, les conférences de M. Frayssinous eurent une véritable vogue. C'était une polémique plus élégante que forte, plus polie qu'incisive, contre les opinions et la science du siècle; mais, à l'audition, la convenance et l'harmonie du langage séduisaient un public disposé non pas tant à se convertir qu'à se distraire noblement. Cela suffisait. Plus tard l'impression montra les qualités et les défauts de l'œuvre de M. d'Hermopolis; plus tard encore de redoutables concurrens mirent dans l'ombre son livre et sa renommée. Que devenait, en effet, la diffusion fleurie de M. Frayssinous à côté des foudres de M. de Lamennais? Il serait injuste d'oublier que, dans les hautes fonctions de grand-maître et dans l'administration de l'Université, M. d'Hermopolis se montra l'homme le plus modéré du parti dont il était l'instrument. Les plus violens étaient derrière lui et ne réussissaient pas toujours à l'entraîner.

— La partition de M. Halévy, *la Reine de Chypre*, a été représentée cette semaine à l'Opéra. L'importance de ce nouvel ouvrage de l'auteur de *la Juive* demande un examen spécial, et nous nous bornerons aujourd'hui à constater le succès qu'il a obtenu, sans entrer dans des considérations qui auraient pour but de discuter le jugement d'un public peut-être un peu trop favorablement disposé. Barroilhet et Duprez surtout, qui semble avoir retrouvé pour son nouveau rôle la plénitude et la suavité de son beau talent, ont puissamment contribué au brillant accueil fait à l'œuvre de M. Halévy.

— Aux Italiens, *la Vestale* de Mercadante a eu aussi un beau et légitime succès; cette partition, par sa forme sévère et châtiée, marque une nouvelle phase qu'il importe de signaler dans la carrière musicale de son auteur, et mérite à ce titre, comme *la Reine de Chypre*, une appréciation consciencieuse et détaillée. Constatons seulement les progrès sensibles de Candia, qui a constamment mérité les applaudissemens du public d'élite du Théâtre-Italien.

— Un recueil de poésies publié il y a quelque temps sous le titre d'*Ariel*, par M. N. Martin, témoigne à plus d'un égard de l'influence salutaire que pourrait exercer parmi nous l'étude bien dirigée des lyriques allemands. On s'est habitué à confondre dans un même dédain l'art germanique et cette poésie nébuleuse, mystique et déclamatoire, qui n'est qu'une branche flétrie de cet arbre aux vigoureux rameaux. La critique a fait, il est vrai, depuis quelques années surtout, de sérieuses tentatives pour lutter contre ces habitudes de raillerie dédaigneuse au sujet des naïves et tendres inspirations de la muse allemande, habitudes surannées et frivoles que le temps a trop enracinées chez nous; mais il reste encore beaucoup à faire pour qu'une appréciation calme et réfléchie de la poésie de nos voisins succède, en deçà du Rhin, à notre coupable indifférence. Le recueil de poésies dont nous parlons doit compter parmi les œuvres qui peuvent plaider avec le plus de bonheur près du public la cause de la muse allemande. Ce serait déjà là un titre suffisant à l'attention et à l'intérêt; mais le mérite de l'exécution vient se joindre, dans le livre de M. Martin, à celui de la pensée. Il y a dans cette poésie un sentiment vrai du génie germanique, une inspiration franche et gracieuse qui, pour se retremper quelquefois aux fraîches sources du lyrisme allemand, n'abdique point son originalité. On peut citer comme exemple de l'inspiration du jeune écrivain les six chansons dont la série s'ouvre par celle intitulée *le Départ*. On remarque une couleur vive et riante, on sent même comme une saveur matinale dans ces petits poèmes; il était difficile de mieux réussir à transporter la rêverie des maîtres souabes dans le moule exact et précis du vers français. Pour ceux qui savent combien peu notre langue se prête à ces frais badinages, à cette naïveté d'inspirations, qui caractérisent le génie allemand, les poèmes que nous citons acquièrent un vif intérêt. On peut joindre à ces

chansons *l'Echange* et le *Legs du printemps,* qui offrent, non moins que les pièces déjà citées, une fraîcheur et une simplicité dignes d'éloges. Ce n'est pas seulement la muse sensible et naïve d'Uhland et de Justin Kerner qui a reçu les hommages du poète; le titre du volume indique assez que la fantaisie en a eu sa part. Plusieurs pièces du recueil révèlent en effet chez M. Martin une tendance à l'*humour,* à cette gaieté noyée de pleurs qui répand tant de charme sur les nouvelles de Tieck et les ballades de Chamisso. Il est facile cependant de reconnaître que c'est là une veine récemment découverte de son talent, et que le jeune écrivain ne la fouille pas encore d'une main parfaitement sûre. L'époque où une ironie douce, une tristesse légèrement railleuse, remplacent chez le poète l'enthousiasme sincère des premiers chants, n'est pas encore venue pour l'auteur d'*Ariel.* C'est donc surtout au culte de la nature et à la sensibilité, que M. Martin doit à cette heure demander ses inspirations. La fantaisie railleuse et mélancolique lui ouvrira, plus tard, de nouvelles sources, où il pourra, quand le temps en sera venu, retremper son imagination. Il doit aussi consacrer quelques efforts de plus au travail de la forme. Dans le cadre étroit du sonnet et de la chanson, la perfection plastique est de rigueur, et M. Martin ne s'est pas toujours assez attaché à remplir cette importante condition de l'art. Il aurait pu quelquefois encadrer son inspiration dans des lignes moins flottantes, traduire sa pensée en une forme plus sévère. Mais ces imperfections de détail ne sauraient diminuer en rien l'intérêt qu'offre le recueil d'*Ariel.* Comme hommage sincère et intelligent à la poésie allemande, ce volume n'en garde pas moins tous ses titres à une sérieuse attention. — Nous ne dirons qu'un mot de la traduction de *Pierre Schlémihl*, qui termine le volume. Par les tendances de son talent, M. Martin était heureusement préparé à cette tâche, et il l'a remplie avec élégance et fidélité.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-SIXIÈME VOLUME

(III[e] SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS

